

Marc HÉROUT

ROMAN

**Souviens-toi que
je suis juive**

La route de la liberté

A ma fille Anne

A Evelyne Czernow pour ses encouragements

Les dialogues avec les personnages ayant existé sont imaginaires, mais les faits historiques auxquels ils se rapportent sont décrits avec un grand souci d'exactitude.

Chapitre 1

La rue des Rosiers est déserte et la boutique aussi. Avec sa devanture de bois fraîchement repeinte et ses deux grandes vitrines pleines de jambons, de pâtés et de saucissons, Le saucisson de Paris sent bon la vie. Tandis qu'une envie de cochon remonte de son estomac vide, augmentant sa faim et son courage, Julien ne peut s'empêcher de penser : on doit vivre en satrape ici -. Il jette un dernier coup d'œil. Personne ! Il décide d'entrer. Mais comme il tourne la clenche, il est saisi d'une soudaine inquiétude et chuchote pour s'enhardir : surtout ne pas mettre en branle le drelin.

Son cœur bat le tocsin. Attentif, il entend le penne butter sur le mentonnet de la serrure. De la hanche, il pousse la porte. Doucement. Dans l'entrebâillement qu'il juge suffisant, il passe sa main, puis le bras, qu'il enfonce jusqu'à l'épaule en le remontant le plus haut possible. Il cherche le drelin qui pend du plafond. Quand il le sent accroché au bout de son bâton, il le soulève, lentement, à cause des deux marteaux de fer qui oscillent dangereusement ; un mouvement trop rapide ou maladroit et ils frapperaient la panse de bronze, ruinant du même coup ses efforts. Jugeant la hauteur suffisante, de la hanche il pousse sur la porte, doucement, juste de quoi se faufiler. Il entre et referme derrière lui, le bras toujours levé. Aussi prudemment qu'il l'avait soulevé, il laisse retomber le drelin. Il est dans la place, le souffle court et la sueur sur le front.

- Travail d'artiste ! marmonne-t-il, autant par fierté que pour s'encourager.

Au milieu de la boutique, les muscles en alerte, il tend l'oreille. Pas un bruit. Il tient sa victoire. La charcutière qui s'affaire dans son arrière-boutique, n'a rien entendu. Pourtant, il a un moment d'hésitation : le pauvre petit bougre sent son

courage dégringoler avec la force d'une avalanche. Il en a le sang glacé. Il est encore temps. Il peut appeler, envoyer à la cantonade : mâême Gassman ? Ya t'y quelqu'un ? Exactement comme l'aurait fait sa grand-mère. Mais avec quoi paierait-il ? Et le drelin qui est resté muet et qui risque de lui mettre la rate au court-bouillon ? Elle en ferait un fromage : c'est sûr... ! Il est refait ! Mais il a si faim ! Il doit continuer. Il sait qu'il fait une mauvaise action, que Dieu le regarde et qu'il aura de gros ennuis si, par malheur, une vache à roulette le prend la main dans le sac. Pour sûr, c'est le trou, le violon tout de suite pour lui apprendre à chanter. Mais l'odeur de cochon lui fait la fête avec un flot de salive dans la bouche et d'épouvantables tiraillements dans son estomac inoccupé. Un estomac vide pèse lourd. Bien plus que les principes, la morale ou la religion.

- Pffut ! c'est tout pareil, lâche-t-il entre ses dents.

Il saisit un saucisson, puis un second qu'il fourre dans le sac de jute qu'il a accroché à sa ceinture de corde. Il ajoute un jambon et un pâté en croûte. Il prend les morceaux les plus gros, dévorant son butin des yeux qu'il a bien plus grand que son ventre. Le sac se remplit et tend la ficelle à se rompre. Elle finit par casser. Mais la corde qui tient le sac, tient aussi le pantalon. Et le vieux froc trop large, tombe sur ses talons en découvrant des jambes maigrelettes et des genoux cagneux. Il y a un son mat quand toute la charcutaille s'affale sur le sol. Affolé, il veut trop en faire : se reculotter d'une main et reprendre les jambons de l'autre. Il perd l'équilibre. Et il va donner de la tête sur le rebord d'une étagère en marbre qui bascule, jetant sur le sol les grandes terrines en croûtes dorées et moulées dans leurs vaisselles de faïence blanche. Quel barouf ! Les bocaux, les ramequins et toute la belle poterie vernie se brise en mille morceaux au milieu des pâtés qui s'écrasent en salopant le plancher. Il est terrifié. Son courage, qu'il avait déjà petit, fuit de toute part et le paralyse. C'est ce qui le perd.

Alertée par tout ce remue-ménage, la charcutière rapplique du fond de sa cuisine armée d'un grand couteau qu'elle agite devant elle comme une rapière. Un coup d'œil lui suffit pour évaluer la situation : un cyclone a dévasté sa boutique. Et celui-

là, l'avorton, que fait-il avec ses braies mal ficelées et le jambon qui dépasse du sac ? Essoufflée par son quintal de graisse qu'elle a dangereusement malmené, elle stoppe net sa course. Ses grosses joues tremblent. Sa détresse lui donne de la tension et des battements de cœur inquiétants. Elle contemple le désastre sans comprendre, la bouche ouverte, incapable d'un mot, les bras mourant le long du corps. La consternation l'a clouée sur place et la fait gémir. Elle a vu le loup, c'est sûr ! Cependant qu'à deux pas d'elle, Julien, foudroyé, a l'air d'un roseau desséché. Soudain il s'écrie :

- C'était pour manger !

Étrangement, son aveu, ou plutôt le cri de désespoir qu'il lance pour lui-même autant que pour la charcutière, lui redonne l'énergie qui lui a manqué. D'une main, il resserre la corde qui tient le sac et le pantalon et il bondit vers la sortie. Sans se soucier cette fois du drelin qui s'agite, il ouvre la porte de sa main libre et se jette dans la rue. Au passage, il renverse une cliente qui passait. Bousculé dans sa course, il s'étale sur le trottoir et perd un jambon. Mais la peur lui donne une force prodigieuse : il se relève d'un coup, prend ses jambes à son cou et, sans se retourner, disparaît par le Faubourg Saint Denis. C'est à peine s'il entend la charcutière qui s'est ruée dehors et qui s'étrangle en criant :

- Au voleur ! Au voleur !

La grosse femme hurle si fort que ses voisins pensent qu'on égorge le cochon. Ses pieds frappent le pavé et ses bras, courts et gras comme des cuisses de chapon, battent en cadence l'air tiède du mois de mai à la façon d'un manche de soufflet de forge. Ses braillements aigus et douloureux finissent par causer de l'émoi dans le quartier ordinairement calme et tranquille. Chacun, voisin, client, marchand, pensant que le pire vient d'arriver, accourt aux nouvelles.

- C'est'y pas malheureux de voir ça, fait monsieur Bensoussan, de la boucherie cascher.

Il ignore encore tout de l'affaire, mais prend l'air consterné à l'écoute d'un aussi grand malheur. De son côté, le cordonnier, monsieur Derzakarian, sourd comme un pot et tirant sa jambe

raide, fait au plus vite parce qu'il a vu son voisin Bensoussan lui faire signe en passant devant son échoppe. Quand il voit madame Gassman plantée au beau milieu de la rue, il tend l'oreille et grommelle :

- Qu'eze quiz spaze ?

Il faut dire que la charcutière qui vient de vivre l'événement le plus dramatique de sa vie se lamente de plus belle.

- Ah, mes aïeux, dit-elle, on m'a volée ! On m'a volée ! Je suis ruinée ! Je suis ruinée ! Il m'a tout pris, tout cassé... Ah le cochon !
- Comment, fait monsieur Derzakarian, tendant toujours l'oreille, z'avez un gochon qui caze tout ? Z'élevez des gochons jchez vous ? Z'est pas bien raisonnable mâême Gassman !
- Oh ! s'écrie la charcutière, mais c'est qu'y comprend rien l'vieux chnoque.
- Quelle époque ! renchérit madame Bessarian qui arrive de son café en rajustant son tablier.
- Et le gouvernement qui fait rien, commente la crémière qui ne veut pas être en reste.
- Qu'eke vous dites, questionne encore le cordonnier ?

Dans la petite foule qui s'amasse, voulant sans doute montrer que la fragilité n'exclut pas une extrême fermeté, la gentille madame Bessarian, plus légère qu'une feuille morte, brandit le poing. Elle s'enhardit même à dire : moi j'dis kyaka tous les pendre, comme ça, on s'ra tranquille ! Sa voix chevrotante et faible, porte court et la moitié de l'assistance ne l'entend pas. N'importe ! Elle l'applaudit. Son agitation et sa véhémence ont suffi à emporter l'approbation de la petite multitude. Les questions viendront plus tard. Toutefois, deux ou trois parmi ceux qui l'ont entendue, se demandent toujours qui, du gouvernement ou des voleurs, cette femme pleine de bon sens apparemment, a demandé la mort ?

La rue des Rosiers prolonge le quartier juif du Sentier au nord-est de Paris et elle est bordée par de petits immeubles d'un ou deux étages dont la plupart abritent un commerce en rez-de-chaussée. L'ordinaire de la vie, quoiqu'un peu bruyant et animé, y est paisible et sans histoire. Certaines mauvaises

langues pourraient même le qualifier d'ennuyeux. Alors bien entendu, un vol assorti d'une pareille catastrophe entre dans l'histoire et devient l'affaire du faubourg tout entier ; un événement qu'aucun "senteux" ne voudrait manquer de voir et d'entendre. Cela explique qu'un grand nombre de voisins s'empressent de rappliquer pour donner leur avis. Arrivée en hâte, madame Tymen qui n'a pas sa langue dans sa poche, s'écrie toute essoufflée :

- La rousse ! La rousse ! Jamais là quand on a besoin d'elle. Des planqués ! Pour sûr... !

Pour faire l'unanimité rien de tel que de s'en prendre à l'argousin quand il est absent. L'excitation de la rue monte, chauffée par la voix claironnante de la marchande de vêtements qui sort de son jabot gonflé et pas seulement de dentelles. Chacun l'entend et lui jette sans compter ses encouragements et ses applaudissements. Alors, quand elle lance à la cantonade :

- J'ai tout vu !

Les cris meurent dans un silence fiévreux. L'oracle a parlé. Et tous d'attendre la suite avec avidité.

- Pensez-donc, reprend la dame, vu qu'ma boutique est en face, j'vois tout ce qui se passe chez mâême Gassman.

Sûre de son effet, elle marque un temps d'arrêt et change de position. Ayant transféré son poids de graisse de la jambe gauche sur la jambe droite, elle redresse son buste gonflé comme un trayon de laitière, pose ses poings sur ses hanches aussi rondes qu'une palette de porc et ajoute avec force :

- J'connais ce vaurien ! ... J'lai déjà vu !... Voyons voir...

Remontée comme un ressort en constatant que la petite foule retient son souffle, elle reprend :

- Y r'semble... attendez voir un peu... Mais oui, c'est ça ! C'est le gamin de la Desgranges. La veuve quoi ! Vous savez bien.

Ah ! gémit la foule déçue qui ne la connaît pas et qui attendait une chose plus croustillante. Vexée du peu d'effet qu'a eu son témoignage, la mégère s'en prend à son mari :

- Hein p'pa ! qu'elle lui lance en vache, t'es d'accord avec moi, pas vrai ? C'est bin ce filoseille de la Desgranges qu'a fait le coup !

Plus soucieux de paix dans son ménage que de vérité, l'homme répond d'une voix craintive :

- Pis qu'tu l'dis m'man !

Il échappe aux représailles de sa femme grâce au renfort inopiné de madame Bessarlian qui n'a rien vu, mais qui connaît la mère de Julien..., surtout par ouïe dire. Autant dire qu'elle sait tout. Elle fulmine :

- Ces gens-là sont trop polis pour être honnête. J'l'ai toujours dit. Ma main à couper qu'c'est la mère qu'a tout mijoté !

Elle baisse la voix et tous croient qu'elle va livrer un secret quand elle ajoute :

- Pensez donc ! la veuve est sans l'sou. N'empêche ! elle pousse son gamin aux études au lieu de l'envoyer arracher son copeau. C'est t'y pas malheureux de voir ça ! Pas de travail pas d'sous ! J'te lui f'rais craquer le marmouset en moins de deux au loustic. Pour sûr !

Pour le coup, c'est une révélation que la foule approuve bruyamment. Dans cette communauté de gens simples, laborieuse et économe, manger signifie travailler. Et nul ne peut concevoir qu'on puisse vivre autrement. La règle est d'acquitter son dû à ses fournisseurs et de payer ses taxes au gouvernement. Être honnête et travailleur, c'est ça être français. Alors pour bien montrer qu'il partage le point de vue de ses collègues, monsieur Derzakarian déclare sur un ton solennel :

- Soûrrr ! faut s'fairrre rrrespecter, bouggrrr de dieu !

A cause de son dos voûté, on aperçoit un bout de sa kippa noire épinglée sur ses longs cheveux blancs qui dépasse d'un drôle de bonnet rond de toile gris bleu.

Chapitre 2

Depuis qu'il a pris la fuite, Julien ne s'est pas arrêté de courir. Ses oreilles bourdonnent encore des cris de la charcutière, ses poumons brûlent, son cœur s'étouffe et ses mollets durcis par une crampe lui font atrocement mal. Ses mains aussi. Celle qui tient la corde du pantalon s'est raidie et l'autre qui soutient le sac n'est pas mieux. C'est miracle qu'il continue d'avancer. La peur qui l'a d'abord paralysé, l'a poussé jusqu'à la rue Poissonnière. Un bref instant, l'idée lui paraît pleine d'une contradiction étrange : comment la peur peut-elle paralyser puis, l'instant d'après, aiguillonner ?

Au coin de la rue d'Aboukir, les forces finissent par lui manquer. Il doit reprendre son souffle. Il s'arrête pour laisser passer un train de charrettes à bras chargées de rouleaux de tissus qui se hâtent d'approvisionner le Sentier. Mais à cause de sa tête échauffée, les grandes roues cerclées de fer qui fracassent le pavé lui donnent de la migraine. Il se faufile jusqu'au passage du Caire où le soleil trace une ligne d'ombre le coupant en deux par le milieu. Obscur au sud, éblouissant au nord, le contraste l'aveugle. Il prend le côté de la lumière. Le tumulte disparu, sa tête va mieux. Les rayons chauds et doux calment sa peur et baignent son visage. Dans le retrait d'un immeuble, il pose son fardeau. Adossé à la façade, il se laisse glisser lentement jusqu'au sol. Enfin assis, il remonte ses genoux et en fait un appui pour son front. Il ferme les yeux et reprend haleine, cependant qu'il ne cesse de penser : m'a-t-elle reconnu ? m'a-t-elle reconnu ?

Bien qu'il soit peu connu des commerçants de la rue des Rosiers, l'incertitude l'obsède. Il est venu dans ce quartier deux ou trois fois avec sa mère mais c'était il y a longtemps. Un an, peut-être deux ? Il est formel : il n'y a pas remis les pieds de tout l'hiver et même de l'été d'avant. Il a grandi, changé

d'allure. D'ailleurs, madame Gassman, quand elle a surgi avec son grand couteau à la main, n'a pas eu l'air de le reconnaître. Alors, de quoi a-t-il peur ? Cette idée le rassure un peu et l'aide à remettre de l'ordre dans sa tête qui a pris des airs de chien battu. Il y a de quoi : il a volé ! Il ne vaut pas mieux que les mauvais garçons. Il ne pourra plus dire qu'il a les mains nettes. Cette pensée le révulse. Qu'a-t-il de commun avec la racaille, les pas grands choses, les va-de-la-lance comme dit sa grand-mère ? Si par malheur il est pris, il pourra soutenir, le front haut, qu'il a toujours été quelqu'un de bien. La justice, l'arbitre du bien et du mal, le sommet de la société, le comprendra. Dans justice, il y a le mot juste, se dit-il. Alors ? Alors je n'ai rien à craindre. On m'écouterà ... Et on me comprendra. D'ailleurs, j'aurai bientôt du travail. Et, avec mes premiers appointements, je rembourserai la charcutière. Je ne suis au fond qu'un honnête vol... Il hésite, il n'arrive pas à prononcer la fin du mot... Ce qui le tourmente au fond, c'est la honte. Et d'abord pour sa mère. Lui, le petiot de madame Henriette, a volé ! Elle en sera tout écrampie, gémit-il. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui conter comme sornette ? Il voudrait tellement penser à autre chose. Va-t-il faire son premier et grand mensonge ? Peut-être bien qu'à cause de sa fièvre, m'man s'en apercevra pas ?

Cette sordide pensée ravive le souvenir de sa mère alitée et occupe son esprit tout entier. Il se mouche dans ses doigts à cause des larmes qui coulent et fait une prière au ciel : mon Dieu, soyez bon ! Guérissez-là et donnez-moi un p'tit coup de main. De toute la semaine passée sa mère ne s'est pas levée. Elle ne s'est pas non plus alimentée. Sa vie semble fondre plus vite que la cire des bougies. Hier, elle lui a fait jurer de ne pas la conduire à l'hôpital. Il a dit oui pour ne pas la contrarier. Mais que faire d'autre quand le médecin, qui n'est plus payé, refuse de se déplacer ? A dix-sept ans bientôt personne ne m'écoute, se lamente-t-il. Et à un mois du bachot, quelle guigne ! Il a bien la promesse de maître Dornier qu'en cas de réussite, il intégrera son étude. C'est prévu pour la rentrée. Le notaire s'y est engagé. Seulement le mois de septembre est encore loin se dit-il, et sans mes humanités en poche, il ne voudra pas de moi ! Au

revoir mes gages. Adieu la sécurité. Bon sang ! Il faut qu'elle tienne le coup, jure-t-il entre ses dents, partagé entre le découragement et la rage.

Ayant resserré ses braies, il ramasse le sac de cochonnailles et repart d'un pas vif et assuré. Il atteint rapidement l'immeuble de rapport où il loge avec sa mère et sa grand-mère. La rouille a rongé la grille de fer de la cour qui ne ferme plus depuis longtemps. Il ne l'a connue qu'ouverte et dégondée, aussi mal entretenue que le reste de l'immeuble. Au rez-de chaussée, par habitude, Julien arrache en passant un lambeau du crépi qui laisse voir les pierres nues du pignon et leurs joints humides et effrités. Il s'en moque bien aujourd'hui. A cet instant, il est rassuré. Il a même assez de bonheur pour ne pas entendre les planches de l'escalier de bois qui craquent sous ses pas. En vérité, il n'a d'yeux que pour le butin salvateur qu'il serre entre ses bras. A mi-palier du cinquième, par la porte ouverte des cabinets une odeur écœurante lui tord le nez. Zut ! lâche-t-il contrarié, je vais devoir redescendre : la chasse d'eau est encore en panne. Les voisins pourraient nettoyer leurs affaires !

Au cinquième, sous les combles, Julien s'engage dans le couloir sans lumière et compte machinalement trois portes qu'il laisse derrière lui. Des gens s'engueulent. Des enfants braillent. La quatrième porte est entrouverte et un rayon de soleil passe qui diffuse un peu de lumière. Il est arrivé. M'man doit être levée, pense-t-il, le cœur en fête, elle aura oublié de refermer derrière elle. C'est bon signe. Il entre dans la cuisine. C'est d'ailleurs l'unique pièce du logement si l'on excepte la remise, sorte de grand placard borgne qui sert de chambre à coucher à sa mère et à sa grand-mère.

Pour dormir, Julien étend une paillasse qu'il roule le jour à cause du manque de place tout près de la cuisinière à bois et à charbon. Posée sur quatre pieds de fonte émaillée, elle trône au centre de la pièce avec son gros tuyau de fer noir cannelé qui monte jusqu'au plafond. Le mobilier compte encore une petite table de bois, trois chaises paillées et un buffet de chêne, étroit et lourd, qui fait la fierté de sa grand-mère Marie.

A l'heure où il rentre, le soleil décline. Par le vasistas ouvert, un flot de rayons dorés illumine l'appentis. Il en conçoit un bref instant de joie. Posant son sac sur le plancher, il prend conscience du silence. Il regarde vers la remise dont le rideau est relevé. Encore ébloui par le soleil, il ne voit qu'un trou sombre. Le cœur battant, il s'approche. L'air y est chaud et suffocant. Il distingue vaguement sa mère allongée sur son grabat qui râle. En retrait, assise sur une malle en osier, il devine la silhouette de sa grand-mère Marie, toute menue, qui tient la main de sa fille. Quand il peut voir les traits de son visage, il note que la lèvre supérieure s'enfonce franchement sous la lèvre inférieure et que sa figure s'en trouve raccourcie. Il sourit affectueusement en pensant que la perte malheureuse de son dentier lui donne à cet instant une douceur attendrissante. La vieille dame un peu sourde, ferme les yeux. Elle murmure un chant très doux d'une surprenante pureté. Tout à sa prière, elle n'a pas entendu Julien rentrer.

Les deux femmes que Julien contemple sont toute sa famille. Il n'a pas de souvenirs de la mort de son père et il a grandi entre sa mère Henriette et sa grand-mère Marie. Il y a des années de cela, elles lui avaient parlé d'un grand oncle parti à l'autre bout du monde, quelque part en extrême orient, mais un an ou deux plus tard, elles lui avaient annoncé qu'il était mort. C'est la dernière fois qu'il entendit parler d'un membre de sa famille. Il n'a cependant pas tout perdu puisque depuis cette date, il sait où situer le Tonkin sur une carte.

Les deux femmes ont rivalisé pour lui d'attention et d'amour. Veuves toutes les deux, sevrées d'hommes à la fleur de l'âge, refusant l'une et l'autre de refaire leur vie et de rebâtir une seconde famille, elles se sont accordées pour lui faire son bonheur. Et la vie a coulé, paisible comme une eau claire. La voix, le regard, les gestes de ces deux femmes ont créé une harmonie douce et gaie et donné à Julien une âme tranquille et droite. Il a poussé sans cris, sans heurts, sans reproches car même ses fautes ou ses sottises étaient non seulement pardonnées, mais expliquées et redressées avec fermeté et tendresse. Sa grand-mère Marie qui l'adore, affirme que Julien a une

intelligence éveillée, un bon fond et une nature bienveillante qui l'entraînent naturellement vers les autres et le font aimer pour sa jeunesse espiègle et rieuse. Julien sourit à cette pensée... Chère grand-mère, se dit-il, tu manques d'objectivité !

Bien qu'elle ait pris de l'école juste ce qu'il lui fallait pour décrocher le « certif » comme on disait alors, et qu'elle n'a pour ainsi dire jamais quitté Paris, sauf une fois, ce qui lui a permis de découvrir le train à la gare d'Orsay pour se rendre à Orléans, grand-mère Marie ne manque pas de bon sens. Mais elle a bien plus : elle a de l'imagination. Elle est conteuse de rêves. Elle invente des fables, des histoires incroyables qu'elle raconte les soirs d'hiver et bien sûr le dimanche en famille. Elle connaît tous les pays. Elle est incollable sur les capitales et les frontières. Elle connaît par cœur les mers, les océans, les fleuves et les montagnes. Il faut dire qu'elle a reçu de sa mère deux trésors, deux cadeaux inestimables : l'Atlas illustré Larousse et une encyclopédie, le Tout en Un. Mon héritage, rappelle-t-elle fièrement à son petit-fils en lui montrant ses deux livres qu'elle chérit comme la prunelle de ses yeux.

Pour Julien, le trésor de sa vie c'est bien sûr sa grand-mère Marie. Avec elle il a fait le tour du monde. Combien de fois ? Il ne saurait le dire précisément mais assurément des centaines de fois. Ses jeunes années ont connu mille aventures délicieuses ou étonnantes, palpitantes et bouleversantes jusqu'à l'émerveillement. Sans effort, Julien devint à son tour incollable. Il connaît les chutes d'Iguaçu et de Victoria aussi bien que les pyramides de Gyseh. Il a remonté le Nil sur une felouque à la recherche des trésors enfouis de la Vallée des Rois. A dix ans, et plus souvent qu'un vieux loup de mer, il naviguait déjà sur les eaux boueuses de l'Amazone ou sur celles du rio Négro qui porte bien son nom avec ses reflets de bière brune ou encore sur les eaux de la mer ensoleillée des Sargasses. De Belém à Manaus, il connaît les dangers : la forêt vierge est son amie. Il a gravi, essoufflé, la colline du Corcovado et touché de la main le pied de l'immense Christ de pierre qui surplombe la baie de Rio et le lac Rodrigo de Freitas. Il a parcouru l'Afrique, connu les

neiges du Kilimandjaro, souffert de la soif dans les déserts du Sahara et du Ténéré. Il a rêvé sur le toit du monde et contemplé Lhassa, austère au dehors avec ses toits et ses murs dressés sur la vallée comme une falaise et à l'intérieur, souriante et gaie, accueillante et primesautière jusqu'à l'insouciance. Tranquille et humaine.

Pendant, enfant, les voyages qu'il préférait, étaient ceux qui l'emmenaient sur une grande barque avec une voile toute bleue gonflée par le vent des étoiles. Il allait rôder sur les bords éblouissants du soleil avant de glisser paresseusement sur le velours noir de l'univers. Grand-mère Marie avait inventé pour lui le métro du ciel dont chaque station était une étoile. Il abordait, émerveillé, chacune d'elle pour entendre, avant de s'endormir, la voix mystérieuse et envoûtante des Sirènes du ciel. Grand-mère Marie lui ouvrait l'esprit en lui faisant découvrir les sources mystérieuses du rêve et les bourgeons de liberté qu'elles font pousser sur les âmes belles et candides.

Les talents de Grand-mère Marie ne s'arrêtent pas là : elle chante ! Quand elle ne conte pas ses aventures imaginaires : elle chante. Quand elle coûte : elle chante. Quand elle balaie : elle chante. Vivre à ses côtés est une fête. L'été, ou quand le temps est doux, par la fenêtre ouverte, on entend sa voix de cristal faire le bonheur des gens du quartier. Quand ils passent dans la rue, ils s'arrêtent un instant pour l'écouter. Les plus émotifs, ou les plus connaisseurs, ferment les yeux en bénissant le ciel de leur donner l'occasion d'entendre la voix d'un ange...

Julien se souvient. Le flot des souvenirs le submerge. C'était hier. Il y avait tant de bonheur alors dans leur petite maison d'Auteuil. Les deux femmes avaient rêvé ensemble de son avenir. Quand il fut reçu à l'examen de sixième, il fit son entrée au lycée, plus fier sans doute qu'Artaban mais plus intimidé aussi. Quelle affaire ! Il s'attacha un maître : monsieur Le Broc, son professeur de français, qui se régala de ses rédactions.

De sa vie d'enseignant qu'il avait déjà bien remplie, le brave homme n'avait jamais vu chez un gamin de dix ans, pareille maturité. Ce qui l'impressionnait c'était son intarissable imagination et sa connaissance livresque du monde. Monsieur Lebroc

aimait son métier qu'il mettait au-dessus de tous les autres. Il était bon et ne s'offusquait pas d'être appelé par son sobriquet de broc-de-laid. Il faut dire qu'il avait beaucoup de couperose. Ainsi, les jours de grands froids ou de grandes chaleurs, elle virait dans le spectre des rouges vifs, des violets et des noirs comme on en voit sur la tête des noyés. Ce qui faisait frissonner ses élèves. N'importe !... Ses yeux demeuraient bleus et doux. A sa mesure, monsieur Le Broc façonnait un peu de l'avenir de la France. Avec beaucoup d'humilité, mais non sans fierté, il avait confié à la mère de Julien : madame je façonne de la pâte d'homme.

Il avait en tout cas l'ambition de façonner celle de Julien. Le maître et la maman s'étant accordés sur son avenir, monsieur Lebroc devint le guide, une sorte de précepteur pour Julien. Faut-il voir dans cet attachement particulier, l'attention que monsieur Lebroc éprouvait pour sa mère ? Ce n'est pas à exclure car, dès l'année suivante, monsieur Le Broc fréquenta assidûment la petite maison de la rue d'Auteuil. Deux fois par semaine il vint officiellement donner à Julien ses conseils et son temps. Mais, étrangement, à peine arrivé, il annonçait aussitôt qu'il manquait de tabac. Alors Henriette, sa mère, s'empressait de l'envoyer lui acheter un paquet de gris. Or, à pied, il fallait bien vingt minutes sans bayer aux corneilles pour arriver jusqu'au marchand et autant pour revenir. C'était justement les jours où grand-mère Marie s'absentait pour livrer son ouvrage de couture.

Pour Julien cette course était une récréation et il se doutait bien que le manque de tabac n'était que le prétexte, au demeurant bien naïf, pour sa mère et monsieur Le Broc de se retrouver seuls un moment. Devinant qu'il y avait anguille sous roche, il avait pris son parti de flâner avant de rentrer à la maison quand le temps était beau. Pour autant ses études étaient prises au sérieux. Chaque quinzaine monsieur Le Broc apportait à Julien un nouveau livre qu'il devait résumer par écrit. Souvent aussi, après le repas, Julien lisait devant la famille pleine d'attention pour lui, ce qui était loin de lui déplaire, les passages ou les chapitres qui avaient eu sa préférence. Julien

avait trouvé, en plus du maître et du précepteur, un père adoptif.

Pendant toutes ces années, la famille compta officieusement quatre membres au lieu de trois. Et dans les yeux de sa mère, Julien voyait une lumière nouvelle, celle que la présence d'un homme doux et aimant peut y faire briller. Grand-mère Marie était bien entendu heureuse car sa fille et son petit-fils emplissaient toute sa vie.

L'année dernière, vers la fin de l'année scolaire et à quelques temps d'être reçu à son premier bachot, sa mère Henriette lui avait annoncé, radieuse : « tu sais mon p'tit Julien, on peut devenir pour de bon une vraie famille. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais épouser monsieur Le Broc ». Bien entendu Julien avait dit oui. Sa joie était immense.

Les grandes vacances arrivèrent et monsieur Le Broc partit dans sa famille annoncer l'heureux événement. On ne le revit jamais. Il mourut dans un accident de montagne. La mère de Julien tomba malade et perdit son emploi. De son côté, grand-mère Marie qui perdait la vue un peu plus chaque jour, malgré ses gros verres de lunettes, n'arrivait plus à enfiler ses aiguilles de fils. Elle perdit ses clients l'un après l'autre. Quand l'argent commença à manquer, les deux femmes vendirent tout ce qui avait un peu de valeur. En décembre, à quelques jours de Noël, un huissier vint avec le commissaire de police et, le jour même, ils durent quitter la petite maison d'Auteuil où ils avaient vécu tous les trois, quinze années de bonheur paisible.

Ils allèrent habiter impasse du Bœuf qui donne rue Saint Meri où Julien avait déniché, au centre de Paris, une mansarde inoccupée au cinquième étage d'un immeuble délabré. Ils emmenaient avec eux un matelas, quelques affaires personnelles et des menus objets que l'huissier ne voulut pas garder. Grand-mère Marie vendit ce qui lui restait de bijoux. Mais les deux affiquets d'or étaient si légers que l'argent obtenu en échange ne dura pas longtemps. C'est ce jour-là que Julien, qui s'en souvient comme d'une blessure, avait quitté le lycée, la mort dans l'âme. On était à la fin de février.

Depuis huit jours, il n'y a plus un sou à la maison, ni pour manger ni pour se chauffer. Par bonheur, si toutefois ce mot a du sens, le début du printemps est beau et chaud. Grand-mère Marie a cessé de chanter et de conter ses histoires. La faim rôde. Féroce. Indomptable. Pour tenter de la calmer, une nuit, Julien but de l'eau en si grande quantité qu'il en eut la nausée et il lui sembla que sa faim était plus grande encore. Manger est devenu une obsession au point d'en étouffer l'estime de soi et tout sentiment de courtoisie, de respect et de bonté. Un état qui le rend irritable.

Tôt ce matin, il a laissé seules les deux femmes pour aller aux Halles grappiller quelques restes. Oh ! comme ils étaient nombreux les ventres creux à attendre comme lui la fermeture des marchés et à se ruer sur les poubelles. La concurrence y est féroce peut-être encore plus que la faim elle-même. Jamais il n'avait vu pareille violence ; pareille rapacité. La fraternité des pauvres est un oxymore, un alliage impossible, la combinaison chimérique de deux états inconciliables. Ceux qui n'ont rien s'épient, se battent et se volent entre eux sans pitié ni remord. La misère, mais pas moins que la richesse ou la mégalomanie, enchaîne l'homme au mensonge, à la cruauté et à l'indifférence.

Deux ou trois fois, Julien se mit en danger. On l'aurait tué pour un trognon de chou qu'il venait de chiper. Il avait pris ses jambes à son cou sans avoir pu saisir le moindre reste de nourriture jeté par les grossistes ou les revendeurs des Halles. Il constatait avec dépit qu'il était bien trop tendre pour tenir tête aux barboteurs, à tous ces coupe-jarrets entraînés depuis des lustres à mendier ou à voler. Il avait remarqué que certains avaient leurs territoires, leurs places, en quelque sorte leur source de revenus qu'ils revendiquaient comme un droit ou un héritage et que, vouloir leur en prendre une parcelle, exposait à se faire chatir le portrait. Et c'était là le moindre mal car il avait bien compris que s'il chicotait à battre en retraite, foin d'embarras, il risquait le mauvais coup pour de bon. Pour les cafards, les chattemites les cagots et tous les pégueux qui écumèrent les rues en traînant leur misère, une vie de pauvre vaut moins que le quignon de pain qu'il serre entre ses mains.

Julien avait sous la nécessité changé de quartier. Mais au marché de Bucci, à Saint Germain des près, il n'avait pas eu plus de succès. Ce qu'il avait trouvé, de la carotte, du chou ou de la pomme de terre, ramassé dans le caniveau, était trop abîmé ou trop pourri pour être rapporté. Quant à la viande, elle était si rare et si précieuse qu'elle était introuvable, sauf quelques os parfois, qui donnaient un peu de bouillon. Encore fallait-il trouver du bois ou du charbon pour faire du feu.

De toute la matinée, Julien s'était épuisé à chercher sans rien trouver. Il avait sans doute trop de honte et trop de délicatesse à mendier. Les combinaisons de son âme ne pouvant pas rivaliser avec celles que lui impose la misère. Il connut la pire journée de son existence. C'est donc vrai ce qu'affirme maman se dit-il, l'esprit plein d'amertume : quand Dieu envoie la farine, le diable retire le sac ! Elle qui connaît par cœur la plupart des dictons, ne se trompe pas sur celui-là. Il sourit tendrement au souvenir de son regard bienveillant et si plein de certitude parce qu'elle croit dure comme fer que le bon sens populaire ne ment pas au prétexte qu'il a passé l'épreuve du temps.

Il faut dire qu'Henriette sa mère perçoit les choses comme personne. C'est si vrai d'ailleurs qu'à l'instant où elle apprit le décès de monsieur Le Broc, elle sentit un mauvais frisson lui traverser le corps. Elle affirma que c'était là le signe du destin qui annonçait le malheur. Très catholique, elle croit bien sûr à Dieu mais elle croit par conséquent au diable et aux plaisirs qu'il tire des souffrances qu'il répand. Elle est persuadée, comme dans la loi du Karma, que le bon et le mauvais sont liés par une chaîne et qu'en s'échappant, le bon installe le mauvais à sa place. Faut accepter son sort, avait-elle dit à sa mère avec des larmes plein les yeux, le temps du mal est arrivé.

Illusion ou superstition, niaiserie ou crédulité ? Ce jour-là en tout cas madame Henriette avait vu juste : la roue de la chance s'était arrêtée de tourner pour elle.

Un rôle plus fort que les autres, tire Julien de ses pensées. Il regarde, terrorisé, sa mère qui suffoque. La fièvre la dévore. Il

comprend que son butin, il n'ose pas dire son crime, ne la sauvera pas de la mort. Cette idée l'anéantit.

- C'est toi, demande sa grand-mère d'une voix douce et affectueuse ?
- C'est moi, répond Julien en chuchotant avec des larmes plein les yeux. Elle ne va pas mieux n'est-ce pas ?
- Sa grand-mère ne répond pas mais, tristement, elle hoche de la tête plusieurs fois.
- Ça pue, lâche Julien en retroussant le nez !
- C'est la diarrhée ...
- Ah ! c'est toi qui as vidé le seau dans les cabinets... J'crois que c'était les voisins ...
- Il faudrait de la Javel mais on n'en a plus.
- T'es sûre grand-mère qu'on n'peut rien faire ?
- Le docteur est venu.
- T'as trouvé de l'argent, lui lance-t-il avec la hâte du pendu qui retrouve de l'oxygène ?
- Non, mais c't'homme-là est meilleur qu'il n'y paraît.
- Ah !... Et qu'est-ce qu'il a dit ?
- Typhoïde...
- C'est grave ?
- Il a dit qu'il ne pouvait plus la sauver.
- C'est pas juste, s'écrie Julien en s'avançant vers le lit.
- Non ! ... N'approche pas mon p'tit ! Surtout n'approche pas ! Elle est très contagieuse.
- Mais toi grand-mère, demande Julien en stoppant net son mouvement ?
- Moi ? ... Je ne risque rien.
- Tu dis ça pour me rassurer...
- Mais non, j'suis trop vieille. Et puis à mon âge...
- Dis pas ça ! Tu ne vas pas t'en aller, toi aussi... Qu'est-ce que je ferais tout seul ? Tous ceux que j'aime me quittent.

Il plie les jambes, s'assoit sur le plancher de la cuisine et pose sa tête sur ses genoux. Il est secoué par les sanglots. La peur, le chagrin, la faim, la fatigue, la faiblesse coulent dans ses grosses larmes qu'il ne peut plus retenir. Toutes ces épreuves sont dures à supporter pour un gamin de son âge qui a voulu

croire un moment qu'il était devenu un homme et qu'il protégerait sa famille des malheurs qui s'abattaient sur elle. Rien n'est plus douloureux aussi pour la vieille femme que de contempler le malheur de son petit-fils. Son propre chagrin s'en élargit d'autant. Relevant la tête, Julien supplie d'une voix forte :

- M'man ! M'man ! Meurs pas ! J't'en prie. Ne m'laisse pas ! Tu vas vivre m'man. T'es faible. C'est parce que t'as rien mangé depuis des jours. J't'ai rapporté du manger. Y a en a pour trois. On va manger m'man !

Entrée en agonie, sa respiration est courte et sifflante. Son visage tout à l'heure, émacié et blanc comme l'émail de la cuvette où trempe le gant de toilette, est maintenant écarlate. La pauvre femme cuit dans la fièvre des salmonelles. Julien comprend d'un coup la terrible vérité qui s'enfonce dans son crâne avec la cruauté d'un clou : sa mère se meurt. Lentement, il se redresse. Debout, la fixant avec tendresse, il reste immobile un moment. Seules ses lèvres remuent. Il prie. Il lui jure de la garder dans son cœur. A cet instant dramatique, il offre à sa mère, si douce, si tendre, si bonne, un signe visible d'éternité parce qu'elle continuera de vivre en lui et que, rien, ni le temps ni la vieillesse ne dissiperont son souvenir. Il lui fait le serment de ne jamais l'oublier. Passant la tête hors de la remise, sa grand-mère Marie lui dit :

- Julien ! faut t'laver les mains.
- Elles sont propres, lui dit-il avec un peu d'agacement.
- Le docteur a dit de les laver souvent parce que se sont-elles qui transmettent la maladie.

Avec une fermeté qu'il ne soupçonnait pas, elle le pousse jusqu'à la bassine et y verse l'eau du broc.

- Tends tes mains veux-tu et ne ronchonne pas ! Allez ! savonne-toi ! C'est pour ton bien.

C'est alors qu'elle aperçoit le sac de jute rempli de jambons, de pâtés et de saucissons.

- C'est quoi ça ?
- Heu !

- C'est quoi toute cette mangeaille ?

Julien ne répond rien. Il a honte. Avouer la vérité est au-dessus de ses forces. Une épreuve qu'il n'arrive pas à surmonter. A cet instant il voudrait mourir avec sa mère, se mettre dans ses bras et quitter ce monde qui est devenu un chapelet de tourments et de malheurs. Dans la voix de sa grand-mère Marie, l'inquiétude est palpable. Elle devine qu'une pareille abondance ne tombe pas du ciel. En même temps, il y a de la joie parce qu'ils vont manger. Mais elle veut savoir.

- Regarde-moi mon p'tit ... Réponds-moi...
- C'est ... c'était ... pour maman ... pour nous.
- Ce n'est pas ma question. D'où vient cette mangeaille ?
- On ... on me l'a donnée...
- Tu ne vas pas me conter des fagots dans un moment pareil ? Y en a pour au moins trois cents francs.
- On me l'a donnée, j'te dis ...
- Les gens riches seraient-ils devenus charitables ?
- Heu !
- Fariboles ! Je n'en connais aucun qui donnerait son argent. Les riches, quand ils donnent c'est toujours avec intérêt et jamais aux gens de rien. Et c'est ce que nous sommes : des gens de rien ! Julien, dis-moi d'où vient cette mangeaille... S'il te plait ! Dis-le-moi !
- C'est ... c'est la charcutière...
- Quelle charcutière ?
- Eh bien madame Gassman...
- Qui ça ?
- Madame Gassman ... rue ... des Rosiers.
- Eh-là ! tu me baies des boniments. Me prendrais-tu pour une Jean-Jean ?
- Non grand-mère, bien sûr que non ! Mais tu comprends...
- Tu me racles les nerfs avec tes jargouillades ! Ça ne te ressemble pas la menterie. J'la connais cette femme. Que Dieu me pardonne : elle est mauvaise et dangereuse comme dix baies de Belladone. Maintenant, assez jérémiarder : dis-moi la vérité.
- Tu sais grand-mère ... les gens changent parfois.

- Oh mon p'tit, quand ils changent les gens, ce n'est jamais en bien. Les gens sont murés dans leurs petites ou grandes affaires, crois-moi. Seul compte l'argent.
- Qu'est-ce que ça peut 't'faire de savoir d'où vient cette mangeaille ? C'est d'la mangeaille un point c'est tout.
- Jamais tu ne m'avais menti Julien...
- Ah ! tu crois ça ! lui lance-t-il pour la provoquer.
- Peut-être bien des p'tits, des tous p'tits mensonges sans importance ... mais, ajoute-elle la voix éteinte, presque mourante, un gros comme celui-là, non, jamais.
- Grand-mère, l'essentiel c'est de pouvoir manger.
- Oh oui ! Tu as raison. Manger c'est important. Mais la faim peut-elle nous exonérer de tout ? Où on va comme ça ? Tu n'oses pas me dire la vérité parce que tu as volé cette nourriture ! Tu l'as volée n'est-ce pas ?

Sa voix, cependant reste douce, sans trace visible de colère. L'accablement l'a saisie et donne à lui seul la densité et la mesure de la gravité de l'accusation. En même temps, il montre que la vieille femme capitule devant le malheur. Tout ce qui a fait sa rigueur, sa fierté, son honneur, bref, tout ce qui fait les valeurs de sa vie s'effondre sans bruit mais avec la violence d'un tombereau de démolition qu'on vide à la décharge publique. Qui est responsable ? La mort de monsieur Le Broc ? L'agonie d'Henriette ? La misère ? Peut-on rester honnête et brave quand la nécessité, ce démon sorti des enfers, vous entraîne, enchaîné comme un esclave jusqu'au crime ? Elle hoche de la tête en cadence comme font certains juifs pour accompagner leurs prières. Ses cheveux gris, clairsemés, retenus par un filet, dégagent un front blanc comme du lait et ses joues tombantes et ourlées de tendresse, tremblent un peu. Soudain, elle redresse son dos plus voûté qu'à l'ordinaire et chuchote, la voix étonnamment ferme :

- Tout se tient, tout s'enchaîne : c'est la fatalité ! Le destin !

Levant les yeux vers son petit-fils, elle lui tend ses bras et prend son visage à deux mains. La douleur et la bonté mêlées passent dans son regard bleuté, délavé par l'âge et une

cataracte naissante. Une grande noblesse d'âme blessée enveloppe les gestes de la vieille dame.

- C'est bien que ta mère Henriette ne voie pas ça, lui dit-elle, ajoutant, maintenant il faut que tu manges. Autant avoir l'estomac plein.
- Plus faim ! Lance Julien en grognant, mécontent d'avoir été démasqué.
- Cesse de faire le bête. Ce qui est fait est fait ! On n'efface pas le passé, quoi qu'on fasse.
- Quoi qu'on fasse ? répète Julien, le front plissé d'une soudaine inquiétude.
- De quoi tu parles mon p'tit, lui demande sa grand-mère ?
- Tu as dit qu'on n'efface pas le passé.
- Oui ! et alors ?
- Alors je serai toujours un voleur ?
- Pour la société oui. N'y pense plus. Tu verras ça plus tard. Pour moi, tu seras toujours mon p'tit gars. Je sais ce que tu vaux et ... tu as un bon fond.
- Mais grand-mère c'était pour maman, pour nous. C'était pour manger.

Julien qui n'a pas l'esprit jésuitique, ne sait pas donner à sa nature son véritable penchant ni sa juste mesure et il s'effraie de ce qu'il a fait. Son geste prend soudain des dimensions insoupçonnées. Sa grand-mère, qui l'a bien compris, lui dit :

- Crois-tu que les eaux distinguent les lignes de partage entre les mers et les océans et qu'elles se rendent compte qu'elles franchissent des caps ou des frontières ?
- Qu'est-ce que tu me racontes grand-mère, fait Julien stupéfait ?
- Je suis en train de te dire que nous sommes comme l'eau des mers, des océans et des fleuves. Nous ne savons pas toujours où passe la frontière entre le bien et le mal. Et pourtant, tout ce que nous faisons est mesuré à l'aune de ces bornes. Nous faisons selon des codes qui sont comme des noms inscrits sur des cartes de géographie avec une latitude et une longitude, parce qu'il faut bien se repérer. Toute notre vie en société est balisée.
- Qu'est-ce que tu veux me dire, lui demande Julien, qui ne saisit pas le sens de cette parabole ?

- Savoir pourquoi on franchit un repère n'intéresse pas le contrôleur des balises. La raison qui dicte nos actes pèse peu ou pas dans le verdict des juges. Seul Dieu s'en charge car il est le seul à pouvoir peser les âmes.
- Mais alors, la justice ne serait pas juste !
- Oh ! la justice ? s'esclaffe sa grand-mère avec un sourire désabusé, elle n'existe pas !
- Mais...
- Elle est comme le Père Noël, chacun de nous en rêve. Les hommes aiment à s'inventer des histoires ...
- Tu es en train de me dire que la justice est une invention, un conte pour adulte, une illusion...
- Oui ! pour les p'tites gens principalement, enfin ceux qui rêvent de justice, justement parce qu'ils n'ont pas les moyens de se défendre.
- Maman m'a dit un jour qu'il fallait éviter d'avoir affaire à la justice. C'est ça qu'elle voulait dire ? Parce qu'elle est une illusion ?
- Tu me tourneboules la tête mon p'tit. La justice, c'est ... un ... c'est un sentiment. Enfin, c'est ce que je crois. Quelque chose d'intime qui se perçoit avec le cœur et non avec la raison. Le problème vois-tu, c'est qu'on veut la justice comme on aime, c'est à dire bien mal le plus souvent.
- Là ! je ne te comprends plus grand-mère.
- La justice nous touche intimement, personnellement. C'est donc un sentiment intéressé. Égoïste. Et parfois calculé.
- Alors, que faut-il faire pour être juste, lui demande Julien ?
- Aimer ! Ce n'est pas la balance de la justice qui est juste, c'est l'amour. Il faut aimer. Surtout les mauvaises gens et s'interdire tout jugement à priori. Il faut aimer comme on aime à aider, à rendre service, sans préjugés. Car le plus dur reste à faire.
- Et c'est quoi grand-mère ?
- Peser l'intention.
- Tu es sûre que tout va bien lui lance Julien, incrédule et inquiet, se demandant si sa grand-mère a bien encore toute sa tête ?
- Oh, je n'invente rien ! lui dit-elle. Un savant du moyen âge l'a dit mieux que moi.
- Parce que toi tu connais un savant du moyen âge ?

- Oui ! Il se nommait Pierre Abélard et il affirmait que la culpabilité est dans l'intention et non dans l'acte... Enfin quelque chose comme ça. Mais pour avoir dit ça, on l'a condamné pour hérésie.
- T'en sais des choses grand-mère, lui dit Julien sincèrement admiratif.
- J'ai lu son histoire dans l'encyclopédie du Tout en Un.
- Mais grand-mère, ça se pèse comment une intention ?
- Il faudrait inventer une balance.
- Allons grand-mère, tu radotes. Tu sais bien que c'est impossible !
- C'est pour ça que la justice est un rêve.
- Bon sang ! pourquoi parler de justice ... de Palais de Justice ?
- Il faut prendre le mot comme un abus de langage. Une façon d'entretenir l'illusion.
- Je ne comprends rien à tout ça, déclare Julien soudain désabusé.
- Tu es grand maintenant. Il est temps que tu apprennes à faire la différence entre le droit et la justice et ne plus mélanger la raison avec le cœur.
- Mais, lui dit Julien, on aime la justice et on ne peut pas aimer le droit.
- Détrompe-toi. Peu de gens aiment la justice. Beaucoup au contraire aiment le droit.
- Les juges ?
- Naturellement ! Eux, ils ont épousé le droit.
- Alors ils n'ont pas de cœur ?
- Peut-être que si. Mais le droit est plus simple que la justice. Le droit c'est la balise non pas du bien et du mal, mais le repère de ce qui est autorisé et de ce qui ne l'est pas. Quand une borne existe, on peut la désigner. Le droit rassure. C'est lui l'instrument de mesure.
- Et s'il est injuste ?
- L'injustice est ce qui n'est pas juste. La seule réponse est au fond de notre cœur. Celui qui est confronté à la peine est seul à savoir ce qui est juste ou injuste pour lui-même.
- C'est pour moi que tu dis ça ?

- Oui et tu seras jugé par rapport au droit et non pour ce qui est juste ou injuste à tes yeux.
- Mais ...
- Non Julien, je suis fatiguée. Laisse-moi.
- Attends grand-mère, attends ! supplie Julien. Si je te comprends bien, la chose la plus importante de la vie est de connaître le droit ?
- Cela pourrait t'apporter considération et richesse, lui dit-elle en souriant, car le droit protège les biens et les richesses bien plus que les gens et surtout les p'tites gens.
- Alors j'apprendrai le droit, parce que je veux devenir riche, martèle Julien d'une voix forte.
- C'est ce que je te souhaite mon garçon, à condition de ne pas oublier l'essentiel.
- Et c'est quoi ?
- La justice !
- Mais tu viens de me dire qu'elle n'existe pas !
- Comprends-moi bien mon p'tit, la justice est un jugement moral, la révélation du bien et du mal qui contient toute notre humanité ; il s'agit donc d'un sentiment personnel, intime qui te tient droit dans la vie. Ce qui fait que la justice est la paix de l'âme : la forme première du bonheur... C'est ce qu'ignorent la plupart des gens.

Ils se mettent à manger. Grand-mère suce quelques rondelles de saucisson avant de retourner au chevet d'Henriette. Quant à Julien, il engloutit une énorme tranche de jambon avant de s'endormir sur sa paille et, pour la première fois depuis longtemps, avec le ventre plein.

Julien sursaute : sa grand-mère le secoue aux épaules. Il peine à ouvrir les yeux car il manque de sommeil. Il se sent de mauvaise humeur.

- Réveille-toi Julien ! Réveille-toi mon garçon !
- C'est quelle heure, demande-t-il en se frottant les yeux ?
- Bientôt cinq heures.
- Du matin ? Mais c'est trop tôt ! Qu'est-ce qui s' passe ?
- Ta maman est partie...

- Partie où ?

Apercevant les larmes qui roulent sur les joues de sa grand-mère, il s'exclame :

- Tu veux dire qu'elle est...
- Morte ! Oui mon p'tit. Ta maman est morte.

Son sang reflue d'un coup et le laisse sans force. Sa grand-mère a parlé d'une voix douce. Elle a chuchoté les mots pour ne pas faire de bruit. Une façon de respecter la mort. Julien se redresse, s'assoit. Il est cloué sur sa paillasse. Les mots ne passent plus. Sa conscience refuse de comprendre. Il reste un long moment silencieux. Il est perdu et soudain, il saute sur ses pieds et file jusqu'à la remise en s'écriant :

- Maman ! Maman !

Posée sur la malle en osier, une chandelle fume. Sa flamme vacillante suscite à elle seule un sentiment funèbre. Julien distingue dans la pénombre le corps sans vie de sa mère. Il est frappé par la blancheur de son visage. Hier soir, il était cra-moisi, brûlant et agité. Maintenant il est paisible et livide. Bien qu'il trouve son nez bizarrement pincé, il murmure : comme tu es belle maman.

La tête appuyée sur l'épaule de son petit-fils, sa grand-mère lui dit d'une voix à peine audible à cause des larmes : tu sais elle est en paix maintenant, à l'abri du malheur. Julien regarde la morte qui tient son chapelet dans ses mains jointes.

Ignorant les conseils de prudence, il se précipite pour les prendre une dernière fois dans les siennes. Il s'agenouille. C'est le premier cadavre qu'il touche. Il est glacé. Surpris, il retire vivement sa main. Il comprend que ce corps n'est plus tout à fait sa mère et réprime un frisson. Dégoût ? Peur ? Il ne sait pas. Quelque chose de violent vient de céder, un rempart qui tombe, une protection que sa mère lui enlève et emporte avec elle dans sa mort. Il se sent vulnérable, comme en première ligne pour vivre et pour mourir. Il se sent orphelin. La mort de sa mère, s'est donc ça, se dit-il. L'enfant vient de mourir en lui. En devenant adulte, il change de statut. Désormais il est comptable de sa vie. Et la vie n'attend pas. Il frissonne une seconde fois, mais

de chagrin et les larmes qui tombent sont des larmes d'homme qui lui semblent bien plus lourdes et bien plus amères que celles qui lui venaient de l'enfant.

- Je serai fort maman. Faut pas t'inquiéter ! Je veillerai sur grand-mère. Tu disais qu'un homme ne pleure pas. Eh bien, ce n'est pas vrai ! Un homme pleure au moins une fois dans sa vie : le jour de la mort de sa mère quand elle le dépouille de son enfance.
- Ta maman doit être contente de toi, là-haut, lui dit sa grand-mère, mais pour elle, tes larmes seront toujours les larmes de son enfant.

A genoux, côte à côte, la grand-mère et son petit-fils unissent leurs prières. Ils font silence. Julien revoit sa mère, si jeune encore et si heureuse avec monsieur Le Broc. Et voilà que cette félicité, comme une fleur coupée, est maintenant fanée. Tout va si vite ! Hier, c'était lui et aujourd'hui c'est toi, chuchote Julien. Le bonheur c'est du vent !

Il est distrait par le chant qui s'élève, sublime et pur. Grand-mère Marie chante le Magnificat avec antienne. Le chant grégorien, lui a-t-elle confié un jour, favorise l'intériorisation et la conscience des paroles chantées. Julien l'écoute, ému jusqu'aux entrailles.

En attendant que le jour se lève, ils font silence en déjeunant. Julien dévore le pâté et le jambon et grand-mère Marie mâchonne une fine tranche de saucisson entre ses gencives édentées. Julien aurait tellement aimé pouvoir cuire le jambon sur la poêle. Il en a rêvé l'odeur et le goût. Mais il lui faudrait du bois et le foyer de la cuisinière est froid. La bouche pleine, il s'esclaffe :

- Que c'est bon de manger.

En même temps qu'il savoure son plaisir, il est choqué de sa remarque. La vie est étrange, pense-t-il. Qu'avait-il cru ? Que la mort de sa mère emporterait une partie de lui-même et qu'il serait amputé ? Différent ? La vérité se dit-il, c'est que je continue d'avoir faim et qu'en dépit de mes larmes, je continue ma route. La mort du corps n'est donc rien d'autre qu'un tas de

ferraille qui part à la casse ? ... Une autre question l'assaille : que devient la conscience ? Meurt-elle avec le corps ? Julien n'a pas la foi de sa grand-mère, c'est à dire la claire certitude de l'existence de Dieu. Il n'a pas pris conscience que la foi est une relation de confiance entre l'homme et Dieu. Il croit bien sûr, mais seulement un peu, à cause des habitudes, des us et coutumes du temps et du lieu. Il sait bien que sa croyance est une sorte d'héritage qui lui vient de la société et que, s'il était né ailleurs, derrière une autre frontière, il serait protestant ou Juif ou musulman : sous un roi athée, les dévots seraient athées a dit La Bruyère. Les religions sont affaire de géographie et c'est cela le destin des hommes. Il va pour questionner sa grand-mère quand on frappe à la porte. Deux coups violents qui les font sursauter.

- Police ! Ouvrez !
- Voilà, voilà, répond grand-mère Marie en hochant lentement de la tête, le front soudain soucieux.

Dans l'encadrement de la porte, un homme de grande taille à la carrure imposante, le visage en partie caché par l'ombre d'un feutre, l'examine d'une façon insolente. En arrière, dans le couloir, elle aperçoit deux gendarmes qui attendent.

- Vous êtes la femme Desgranges ?

L'homme est vêtu d'un complet veston de mauvaise qualité. Le ton est vulgaire et la voix rocailleuse quand il apostrophe la vieille dame. Sans laisser paraître son désarroi, grand-mère Marie lui répond avec douceur et fermeté.

- Que lui voulez-vous ?
- Oui ou non, êtes-vous la femme Desgranges ?

La voix est devenue brutale. Menaçante.

- Non ! mais, oh ! le butor...

D'une main brusque, l'homme la repousse à l'intérieur de la cuisine. Grand-mère Marie perd l'équilibre mais elle heurte la cuisinière à charbon qui perd un pied et s'affaisse avant de se renverser sur le plancher. Le gros tuyau de tôle cannelée, arraché de son embout, tient encore par le plafond mais vacille dangereusement. Soudain, il s'abat à son tour sur le sol et se scinde

en trois morceaux, secouant la couche de suie qui tapisse l'intérieur et qui s'échappe en un épais nuage noir.

Julien qui s'était précipité vers sa grand-mère pour l'empêcher de tomber, est pris d'un fou rire homérique en voyant les deux agents en faction dans le couloir se jeter dans la cuisine pour voler au secours de leur patron et s'ensuifer à leur tour.

- Nom-de-dieu-de-nom-de-dieu ! vocifère le policier en civil comme si sa proie allait lui échapper et qui s'essuie les yeux avec le dos de ses mains, où est la femme Desgranges ! où est la femme Desgranges ? J'ai à l'interroger.

Grand-mère-Marie est bien incapable de lui répondre car tout comme Julien, elle rit à s'en déboyaüter la rate ... C'est que l'officier de police n'essuie pas la suie : il l'étale. Alors il écume sa rage : à la honte d'avoir la tête comme un conduit de cheminée, il doit en plus supporter les faces hilarantes de ces deux guenilleux.

Apercevant la remise il se précipite à l'intérieur où repose le cadavre d'Henriette. Méfiant, il se penche au-dessus du corps et lui touche le visage. Quand il comprend qu'elle est morte, il souffle son dépit et, d'une voix sifflante, laisse tomber :

- La bourrache !... J'arrive trop tard.

De retour dans la cuisine, il a la tête d'un maquignon qui vient de rater une bonne affaire. Perplexe, il se gratte le menton. C'est alors qu'il fixe Julien avec une lueur cupide dans les yeux. Relevant son chapeau d'un petit coup sec de la main, comme s'il avait soudain trop chaud, il l'apostrophe à son tour et lâche :

- Toi ! ... T'es le fils de la Desgranges ?

Inquiet, Julien hésite mais finit par acquiescer d'un hochement de tête. Il a cessé de rire.

- C'est bien ce que je pensais, fait l'homme en abattant sa main sur son épaule. Une main velue et large comme un battoir. A défaut d'la mère j'prends le gosse !

- Mais qu'est-ce que vous faites ? s'écrie grand-mère Marie qui tente inutilement de s'interposer. Ah non ! Vous n'avez pas le droit d'emmener mon petit fils.
- Toi la vieille, tu te pousses et tu la fermes.
- Mais il n'a rien fait !
- Comme si tu n'sais pas qu'c'est un voleur.
- Mais non, mais non, on n'est pas des voleurs.
- Dis, la vieille ! T'es p'tête aussi dans le coup ? On peut t'embarquer toi aussi.

Elle est prise d'un malaise et s'effondre sur une chaise.

- Bin la vieille ! Lâche l'argousin en chef, t'es tellement en ruine que tu s'rais bin capable de moucher ta chandelle dans l'panier à salade.

La remarque doit plaire à ses deux adjoints qui s'en tordent les côtes de rire.

- Pour sûr m'sieur l'inspecteur, ça nous s'rait plus de tracas que d'plaisir.
- Allez ouste ! Embarquez-moi ça ! lance, impérieux, l'inspecteur en poussant sans ménagements Julien dans leur direction. Et avec les osselets. Et tenez bien la laisse. S'agirait pas que c'vaurien s'fasse la malle.

Soudain, avisant le saucisson et le jambon sur la table, il s'écrie triomphant :

- Et ça ! c'est quoi ? C'est pas du vol p'tête ? Ça veut grinchir les honnêtes gens mais ça ne pense même pas à brûler le pégriote ... Ah ! Tu croyais m'en compter à bayer, p'tit saligaud. Mais c'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Va, t'es mal tombé avec moi le caroubier. Ton compte est bon. Vous deux, prenez le jambon et le saucisson. Pièces à conviction.
- Laissez-le au moins enterrer sa mère, supplie grand-mère Marie qui s'est tant bien que mal ressaisie.
- Toi la vieille, j't'ai pas sonné ! Sa gueuse de mère n'a plus besoin de personne.
- Grand-mère ! Grand-mère ! lance Julien désespéré, ne les laisse pas m'emmener. Je ne veux pas aller en prison.

Chapitre 3

Tiré, poussé, Julien comprend que sa vie bascule dans un abîme. Il est pris de panique. La tête lui tourne. Il manque une marche et s'affale dans l'escalier. La laisse des menottes se tend. Sous la douleur, il se fait l'effet d'un pendu au bout d'une corde. L'agent qui le tient manque de s'étaler avec lui dans sa chute et lui lance bassement :

- T'as bin de l'ordure à tes flûtes mon salaud. T'aimerais t'faire la belle, hein ! Mais t'es ferré comme une anguille.

Suivi de l'inspecteur qui l'aiguillonne comme un bouvier menant sa vache à l'abattoir, Julien franchit la porte de la « bête noire », un nom que les voleurs, malfaiteurs et autres malfaisants donnent à un commissariat de quartier. A cet instant, deux hirondelles sortent faire leur ronde, un vélo à la main. Elles bavardent. L'extrême jeunesse de ce garçon mal fagoté, n'éveille en eux aucune curiosité particulière, sauf peut-être celle qu'on a pour ce qui est nuisible. Julien est un butin de routine. On le colle aussitôt en cellule.

Les heures passent et la cage se remplit de toutes sortes de gens. L'homme qui vient d'entrer fume cigarette sur cigarette. Il empeste l'air mais n'en a cure. Quand il ne fume pas, il jure. Avoir des égards pour ses voisins n'entre pas dans son registre. Le drôle fait tache au milieu de tous ces pégueux avec sa veste noire à revers extra larges et rayures blanches. Il en faut plus pour impressionner Julien qui baptise l'extravagant personnage de mirlitantouille à cause de ses manières efféminées et de son air hautain ; une conviction que vient renforcer la gourmette et la grosse chevalière en or, les chaussures blanches et noires et le gros diamant piqué sur sa cravate à jabot rouge et noir... Mais le plus dérangeant, si non le plus antipathique, est son visage anguleux et allongé, probablement trop serré par un fer à la naissance et que des cheveux noirs gominés, séparés par le milieu, met fâcheusement en évidence.

- Tu pues, vieux débris !

Julien serre les poings. Il aimerait pouvoir botter le cul à ce gommeux pitoyable, un malotru qui n'est pas seulement de bique et de bouc marchant à l'huile et au vinaigre, mais un vrai sale type ! De sa voix nasillarde et aigue, l'homme a jeté son mépris comme un crachat à son voisin qui n'a pas vu de savon depuis longtemps. Le vagabond est un vieux avec des cheveux filasse et poisseux, longs et gris qui lui tombent sur son visage boursoufflé et ses pommettes écarlates, mangées en partie par une barbe en broussaille d'un blanc jaune indéfini. Il tient, serrée sur son ventre, une musette de toile kaki aussi délabrée et sale que les loques qui lui servent de vêtements. Mais, imperturbable sous l'insulte, il demeure immobile et muet, assis, droit sur son banc. Il a le regard lointain et doux, hors d'atteinte comme retiré du monde. Il émane de lui une sérénité et une paix surprenantes qui inspirent l'étonnement et le respect. Julien le trouve digne et beau dans sa crasse et il n'aurait pas boudé son plaisir à devenir son ami.

La journée se termine. Julien regarde les gens qui partent et ceux qui arrivent. Chaque fois qu'un nouveau entre, il se demande ce qui l'amène. Dans la soirée, il se retrouve seul. On a dû m'oublier, pense-t-il. Il a faim et soif et sa tête lui fait mal. Il pense qu'il aimerait mourir ici et maintenant quand, du fond du couloir, lui parvient un bruit de voix. Des gens viennent vers lui. Il perçoit nettement deux voix de femmes qui parlent fort.

- C'est lui ! C'est lui ! crie celle qui arrive la première à sa hauteur.

En arrière, accourt madame Gassman qui pousse des soupirs à faire trembler la terre. A la vue de Julien, elle fulmine :

- Oui ! c'est lui m'sieur le commissaire ! Pour sûr, j'mé pas trompé.
- Inspecteur..., corrige le policier la voix sucrée.
- M'sieur le commissaire...
- Mais non mesdames, je vous le dis..., je suis inspecteur..., inspecteur Briand... !
- Oh ! Bin ça alors, lâche la charcutière qui écoute à moitié mais qui du coup, prenant le nom pour l'adjectif, applaudit des deux mains. Z'entendez ça même Tymen, ajoute-t-elle excitée, z'avons un commissaire brillant.

- Qu'ek j'vous disais, répond sa commère qui prend un ton solennel pour ajouter : je m'en doutais ! rien qu'à le voir c't'homme, on sait tout de suite à qui on a affaire. M'sieur le commissaire vous avez notre considération.
- Mesdames..., mesdames... Je ne suis que...

Peine perdue ! Toutefois, s'entendre appeler commissaire flatte admirablement son ego. Aussi pour ne pas décevoir les deux femmes, il n'hésite pas à se hausser du col.

- Mesdames, leur dit-il, je dois vous avouer que je n'avais pas de doute en arrêtant ce matin ce brigand. J'ai du flair vous savez !
- Oh ! pour ça oui, font les deux commères d'une même voix. Z'êtes un rapide commissaire !
- Donc, mesdames, vous me confirmez que c'est bien cet individu que vous avez vu s'enfuir. Vous le reconnaissez formellement...

La question jette un froid. Les deux femmes se regardent surprises. Comme piquée au vif, madame Tymen, s'écrie :

- Comment ? comment ? vous en doutez ?
- Z'êtes-t'y en train de m'dire que ma colle n'est pas franche ? proteste à son tour madame Gassman.
- J'vais vous dire m'sieur le commissaire, reprend madame Tymen, les joues empourprées, ma langue ne ment jamais et r'gardez mon nez : eh bin y branle pas !
- Allons ! allons ! mesdames. Ne vous mettez pas dans cet état, gémit le presque commissaire soudain mal à l'aise. Je vous crois mesdames ! Je vous crois.
- Bin ! on le dirait pas, font en cœur les commères. Dirait-on pas qu'vous avez de vilaines préventions contre nous ?
- Mesdames, c'est un malentendu ! C'est mon devoir de vous poser cette question. Je fais mon métier.
- Ah ! alors, si c'est vot'devoir, c'est aut'chose ! S'pas ! mââme Tymen, glousse la charcutière en retrouvant le sourire. Pa'ce'qu'y faut pas m'prendre pour le quai des ballots, vous savez. J'ai beau avoir les hanches un peu rondes et le reste à l'avenant, ce qu'entre nous les hommes apprécient, j'suis pas une huître qu'on porte à l'écailler.
- Allons, allons, reprend doucereusement le policier qui grimace un rictus, je vous l'ai dit, je ne fais que mon travail.

- Dans ce cas, s'écrie madame Gassman en pointant un doigt vengeur vers Julien, y faut m'pendre c'criminel. C'bandit là aurait pu m'assassiner !

Laissé seul, Julien se sent perdu. Amené dans un bureau, on le fait asseoir sur une chaise de bois où il attend encore. Il ferme les yeux et serre les poings pour ne pas tomber de faiblesse. L'inspecteur entre. Il contourne la chaise et s'installe en face d'une machine à écrire. Au bruit sec des lettres qui s'abattent sur le procès-verbal, Julien se met à trembler intérieurement. Pour sûr, j'vais succomber sous cette mitraille, pense-t-il, abruti par un sentiment de lassitude. Or, loin d'en avoir fini, en plus des commentaires blessants des deux femmes, il doit supporter un interrogatoire détaillé. La voix subitement calme et étrangement aimable, le policier lui demande s'il reconnaît le vol. Ce qu'il fait sans hésiter.

- Combien de vol as-tu commis ?
- C'est le seul, monsieur...
- Je ne te crois pas... Dis-moi la vérité !
- Julien s'obstine et n'en démord pas.
- Je veux la vérité nom de dieu ! T'as volé combien de fois ?

Humilié, trouvant injuste qu'on puisse le soupçonner de mentir, Julien se mûre dans le silence. Mais, son mutisme n'arrange pas les affaires du policier qui sent venir l'instant où il va perdre la face devant les deux femmes. Alors d'un bond il se lève, s'approche de Julien et le calotte si fort sur la joue que le pauvre garçon en tombe de sa chaise.

- Tu vois ce qui va t'arriver morveux, si tu continues tes mensonges.

Dans sa chute, Julien s'est cogné le coude et la douleur le fait grimacer. Cette fois, il se tait pour ne pas pleurer. Mais son silence obstiné devient intolérable au policier qui perd une fois de plus son sang-froid. L'insoumission jamais ! Car dans cet instant, il est l'autorité. Et l'autorité c'est la République. Et la République c'est forcément lui dont il est le représentant légal assermenté. Il doit faire son devoir et montrer à ce jeune insolent que le silence n'est pas un refuge pour les voleurs. Changeant de méthode, il prend à deux mains le gros Chaix posé sur son

bureau et se rue sur Julien en lui en assenant un grand coup sur la tête. Pour la seconde fois, Julien vacille et tombe. Satisfait de lui, le policier rajuste sa cravate, relève le menton et déclare aux deux femmes :

- Vous comprenez, ce n'est pas très réglementaire mais l'avantage d'un gros livre comme celui-ci, c'est qu'il permet d'obtenir des aveux sans laisser de traces.
- Je ne vous mens pas monsieur. Je vous dis la vérité, gémit Julien qui se relève, tremblant à l'idée d'être estropié à vie. J'ai volé oui, mais parce que j'avais faim. On n'avait plus rien à manger à la maison. Maman est tombée malade et elle est morte hier.
- Ah ! la belle excuse, ne peut s'empêcher d'éructer madame Gassman, la voix sifflante. Où qu'on irait si qu'on laissait nous voler tous ceux qu'ont faim ?
- Pour sûr ! s'empresse d'ajouter madame Tymen. Pour manger, faut travailler ! Paresseux !

Julien, a bien conscience d'être en faute et qu'il a choqué les deux femmes. En bon chrétien il leur demande pardon.

- Ben voyons ! Y aurait qu'à tourner la page, persifle madame Gassman, que l'idée même du pardon rend malade.
- Est-ty pas attendrissant l'voyou ? Racaille ! Fainéant ! Gibier de potence ! lui jette sans pitié madame Tymen.

Julien les supplie une fois encore de lui pardonner sa faute. Il leur propose même de travailler gratuitement pour rembourser ce qu'il a dérobé.

- J'suis courageux, leur dit-il.
- C'est ça ! Ya ka mettre le loup dans la bergerie. Non mais des fois... J'srais pas étonnée k'ça va à la messe cette voyouterie, lance madame Tymen, la bouche enfiellée.
- Oui madame, lui répond poliment Julien avec une belle innocence. Oui..., je vais à la messe le dimanche. Enfin, j'y allais en famille..., avec ma mère et ma grand-mère.
- Tu nous bats la campagne, morveux, se met à hurler madame Gassman ! M'prends-tu pour un béjaune ? T'es qu'un sale voleur ! T'as pris mes plus beaux jambons ! Et ... et le cascher c'est

pas fait pour les goys, des sales goys dans ton genre, toi et ta mère.

- Pour sûr, y a qu'à lui tremper une bonne soupe, assène madame Tymen !

Julien a une bonne nature, surtout naïve. Il pense que les deux femmes ont trop de ressentiment contre lui à cause de son larcin et que, pour l'instant, elles sont incapables de maîtriser leurs pensées et leur vocabulaire. Ce qui les fait bourdonner comme des guêpes venimeuses, se dit-il, vient de cette petite haine viscérale qu'elles ont contre les voleurs de tous poils et qui les pousse à me châtier. Il comprend et admet l'atavisme du boutiquier besogneux qui réclame un châtiment exemplaire dès lors qu'on touche au fruit de son travail. A cet instant, les deux femmes sont pour lui d'honnêtes citoyennes, deux braves commerçantes du Sentier qui réclament, peut-être avec un peu trop de zèle, que justice leur soit rendue.

Les yeux mi-clos, les coudes sur son bureau et le menton posé sur ses mains croisées, le policier glisse doucereusement à Julien :

- Savoir pourquoi t'as volé ne m'intéresse pas ! J'veux seulement que tu te mettes à table...
- Oh ! s'exclame Julien se méprenant, c'est bien gentil à vous monsieur l'inspecteur. Affichant un franc sourire et une joie désarmante dans les yeux il ajoute : ce n'est pas de refus vous savez. J'ai tellement faim et soif !

Du coup, la méprise change de camp et déclenche une nouvelle tempête d'injures et de menaces. Fou de rage, convaincu que Julien se moque de lui, le policier s'en prend une nouvelle fois à sa tête. Seulement chat échaudé craint l'eau froide : le gamin se tient sur ses gardes. Il se rue en arrière et bascule avec sa chaise à l'instant où le chaix s'abat sur lui. Emporté par son élan, l'inspecteur butte sur un pied, roule comme une noix et s'étale de tout son long, le nez sur le plancher.

Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Julien qui s'est relevé a comme un retour de sang. Pris d'un excès de rage, il s'écrie. « Peau de vache ! », en même temps qu'il se saisit d'un classeur cartonné et le lance à la tête de l'inspecteur qui

se redresse. C'est pour Julien le chant du cygne. A bout de nerfs, de fatigue, de faim et de soif, il s'affaisse sur le sol, évanoui.

Appelés en renfort, deux agents ramassent Julien et l'emportent inconscient. Humilié, l'inspecteur caresse machinalement le bord de sa moustache. Soudain, il redresse la tête, gonfle le torse et, l'air martial, il s'adresse aux deux femmes que la peur d'un mauvais coup a pressée l'une contre l'autre.

- C'est fini ! N'ayez plus peur mesdames. Le bougre ne fera plus de mal à personne. Je vais prévenir monsieur le juge. Vol, bris de magasin, voie de faits contre un représentant de la loi : croyez-moi, son compte est bon.

Les deux femmes respirent. La France est un grand pays. La justice y règne. Souveraine.

Quand Julien reprend connaissance, il est dans un cachot creusé dans la glaise du sous-sol du commissariat. La cellule est humide. Sans aération et sans lumière, elle est aussi accueillante qu'un tombeau. Il est allongé sur un bat-flanc de bois qui sent le moisi. Il a froid sans couverture, soif et faim aussi. Il a mal au coude et sa tête lui fait mal. On me traite moins bien qu'une bête se dit-il. Dans la nuit noire, il butte sur la tinette qui se renverse sur ses chaussures éculées et le bas de son pantalon. Dans une odeur à faire vomir même un estomac vide, souillé de la merde d'un précédent détenu, il se sent humilié, dépouillé. Un brûlot s'allume au fond de ses yeux. La haine vient de naître. Le sentiment est étrange mais il se sent du coup plus combatif.

A la fin de matinée, Julien est conduit au Palais de Justice. Il y rencontre son avocat.

- Je suis pressé, lui dit celui-ci. J'ai d'autres clients à voir. Je peux te consacrer cinq minutes. J'ai été désigné il y a à peine une heure. Mais, il ne faut pas t'inquiéter, ton affaire est simple et j'ai l'habitude.

L'avocat prend quelques notes. Les questions portent sur son âge et sa situation de famille. Loin d'être rassuré, Julien se demande à quoi peut bien servir un avocat désigné d'office qui

pose des questions sans intérêt qu'il peut consulter dans son dossier ? Ce type ne m'interroge pas sur le fond, sur les raisons de mon acte se dit-il, troublé. Mais midi sonne. Le gros homme a rendez-vous pour déjeuner. Il doit filer. Il va être en retard. Il boucle en hâte sa serviette de cuir et s'éloigne, laissant Julien sur son banc, tenu en laisse par un agent.

- On a le temps, lui lance-t-il comme pour s'excuser de son départ précipité. L'instruction n'a lieu qu'en fin d'après-midi.

A l'agent qui ouvre sa gamelle, Julien lui dit :

- Je voudrais bien manger moi aussi monsieur. Je n'ai rien pris depuis bientôt deux jours.
- Mon gars, lui répond gentiment le policier, si t'as de quoi payer, j'peux bin t'trouver du pain. Si non, j'peux rin pour toi ! Et la bouche pleine, il ajoute : fais excuse gamin, mais j'peux pas t'donner d'mon lard vu qu'c'est tous les jours la même chose. J'suis pas payé pour nourrir les détenus ! T'en fais pas, t'auras à manger en taule.

Le soleil décline et l'ombre envahit le grand couloir traversé par un flot ininterrompu de détenus, d'avocats, de magistrats et d'agents en uniforme. Vers la fin de l'après-midi, épuisé, le dos endolori, Julien entend une voix qui crie :

- Desgranges au cabinet !

Pas question de lambiner. Un juge ne saurait attendre. Le gardien se lève précipitamment en tirant sans ménagements sur la laisse pour entraîner Julien. Le coup est sec et ferme comme celui qu'on donne sur la chaîne d'une chasse d'eau pour se débarrasser de sa crotte. Desgranges au cabinet : les deux images se heurtent pour n'en faire qu'une, une association qui déclenche son fou rire : un rire nerveux qui abuse le juge installé à son bureau, juste en face de la porte.

Le cabinet compte deux tables de travail, une grande pour le juge et une plus petite placée à angle droit, en retrait, sur le côté pour son greffier où s'entassent des paquets de dossiers. Au milieu, entre les deux piles, un petit homme chauve est assis derrière sa machine à écrire. Il a ses deux coudes posés dessus

et il attend, patiemment, son lorgnon à la main, que l'instruction démarre.

Julien cherche les yeux du magistrat comme pour évaluer ses chances. Il se sent déprimé. Son fou rire s'est calmé. Il a maintenant l'estomac serré. Sa faim a disparu. En face du juge, un homme lui tourne le dos, assis, jambes croisées et s'entretient avec lui. Leur échange paraît cordial et détendu. Julien reconnaît son avocat qui fait un léger mouvement de tête pour le saluer. Libéré de ses menottes, Julien prend place à ses côtés en massant ses poignets douloureux et ses mains engourdis. Les menottes trop serrées y ont laissé des marques violettes.

La cinquantaine passée, mince jusqu'à la maigreur, le juge à un visage fermé, sévère et froid. Son teint est gris et ses os saillants. L'homme doit ruminer sa bile et ses maux d'estomac. Ses yeux, d'une couleur indéfinie entre le brun et le noir, ronds et fixes, étranges et impassibles pareils à ceux du hibou ou de la chouette, sont comme en embuscade, prêts à mâter le moindre signe de rébellion. Et puis, il y a son nez, long et pincé à son extrémité comme un bec de corbeau et aussi sa bouche, mince et en biais qui fait penser au bourrelet d'une cicatrice mal fermée. Et cependant, ce sont les lustrines grises qui lui mangent ses avant-bras et ses coudes qui plongent Julien dans l'inquiétude. A leur vue, il a un pressentiment funeste. Ne pouvant réprimer un frisson, il laisse échapper à voix basse : Pissin Barral ! Le nom maudit, avec son hideux souvenir a surgi d'un repli de sa mémoire comme d'une boîte à malice. Dans le même temps, le juge s'est soulevé de son fauteuil et, penché en avant sur son bureau, il fait un geste brusque de son bras gauche emmanché de sa lustrine. Julien ferme les yeux et plaque aussitôt ses mains sur ses oreilles pour se protéger du coup en se retenant de crier. Il est las et déprimé. Comme aucun coup ne vient, il risque un œil. Le juge s'est rassis et lit à voix haute son état civil et les charges qui pèsent sur lui. C'est, à la virgule près, la prose de l'inspecteur Briand.

Comme le juge lui reproche d'avoir agressé un officier de police dans l'exercice de ses fonctions, il s'insurge :

- Mais il me frappait monsieur, je n'ai fait que...

- Desgranges taisez-vous ! jette le juge d'une voix éraillée à cause d'une glaire qu'il crache sur un mouchoir crasseux d'un écœurant raclement de gorge.

On frappe. Derrière Julien, la porte s'entrebâille. Le juge lève le nez et dit d'une voix douceuse :

- Monsieur le procureur vous désirez me parler ?

Il quitte son siège et sort du cabinet. Quand la porte se referme, Julien se penche vers son avocat et lui dit sans attendre :

- C'est le policier qui m'a frappé. Faut le dire au juge. Si on ne lui dit pas, il ne le saura pas.
- Mon cher, ce qui intéresse le juge n'est pas ce que le policier t'a fait, mais ce que toi tu as fait...
- Mais je n'ai fait que me défendre, proteste Julien...
- Quel nigaud tu fais ! La parole d'un voleur contre celle d'un policier. Où sont tes blessures, les traces de coups ?
- Un gros livre ne laisse pas de traces...
- Bien sûr ! bien sûr ! Toujours la même histoire. N'aggrave pas ton cas, tu veux ? Tu te tais. Je ne veux rien entendre.
- Mais vous êtes mon avocat ?
- Morbleu ! au prix où je suis payé, le temps dépensé est toujours trop élevé !

Hypocrite ! Cafard ! Les mots roulent dans la tête de Julien qui comprend à cet instant qu'il est perdu. Avocat ? Comment cette poudre de capucin, peut-elle être avocat ? Ce n'est que de la cévadille : un faux-semblant de justice ! Comme il aurait aimé bourrer sa grosse face molle à coups de poings et à coups de pieds, mais dans le même temps, il sent sa colère retomber. Le branle est donné. Rien n'arrêtera la machine infernale qui œuvre au nom de la justice en dévoyant la vérité pour le broyer. Désormais, il est seul. Et sa vie lui échappe. A même pas dix-sept ans, qu'il prendra dans quinze jours, elle est déjà finie.

Quand le juge rentre, Julien s'est muré dans le silence, méprisant ce qui va se dire et se passer.

- Desgranges ! monsieur le juge vous parle. Répondez-lui ... Un peu de politesse tout de même.

Julien lève les yeux, regarde l'avocat qui vient de le tancer, puis le juge. Il prend alors une lente inspiration et leur jette au visage :

- Vous répondre ? Mais pourquoi faire ? Vous m'avez déjà condamné. A commencer par vous monsieur l'avocat tartuffe à la graisse d'oie ! Votre présence n'est que comédie humaine à la seule fin de gagner vos honoraires.
- Des ... Desgranges ! éructe le juge qui suffoque d'indignation. Comme osez-vous ? Dans l'ancienne juridiction, je vous aurais appliqué sans hésiter la lex paribilis. C'est ... c'est tout ce que vous auriez mérité.
- C'est quoi encore vos boniments, reprend Julien dans un sursaut d'orgueil et qui entend montrer à cet apôtre de la loi qu'il n'est pas son souffre-douleur ?
- Ah ! l'ignorant, le malappris ! La loi parible, c'était l'épreuve par l'eau et le feu. Tapant du poing sur son bureau, il ajoute frénétiquement : t'aurais parlé je te le jure bien. Je t'aurais fait avouer tes vols et tous tes méfaits ... Tu peux m'en croire.

S'étant calmé il ajoute fielleusement :

- Voyez-vous mon cher maître, notre justice est trop molle. Ça nous perdra !

Julien n'écoute plus. Il demeure immobile. Il perçoit les sons et les mouvements de tout ce remuement. Il voudrait être étranger à son sort. Il sait qu'on s'active à le marquer à l'encre indélébile pour faire de lui un délinquant officiel. La roue tourne mais il n'y a plus d'incertitude : il connaît son avenir. Reste encore des papiers à remplir, des signatures et des tampons à apposer et des doubles ou des triples à produire sur des papiers carbonés et des papiers pelures. Il entend le fracas de la machine à écrire du greffier. Il est dans l'univers de la bureaucratie pénale qui met en conserve son avenir, sa liberté et ses rêves. A compter de ce jour, il est la propriété de l'administration pénitentiaire.

Chapitre 4

Dans le panier à salades qui le conduit à la prison de la Santé, Julien voyage en compagnie de deux garçons de cinq à six ans ses aînés qui se vantent de leurs exploits.

- C'te salope, dit l'un d'eux, l'avait bien cherchée, hein !
- Tu l'as dit mon bouffi, répond son acolyte, on lui a bien rivé son clou à c'te traînée.

Ils parlent fort, vite, rient, jurent et s'esclaffent en se donnant de grandes claques sur les cuisses. Ils viennent d'être condamnés à vingt ans de réclusion pour avoir poignardé et battu à mort une jeune femme ... Une putain affirment-ils. Fiers de leur morceau de bravoure, ils n'ont aucun remord.

Le discours insupportable de ces deux tranche-montagnes à l'effet d'un électrochoc sur les nerfs tendres et à vifs de Julien. La secousse libère d'un coup des peurs nouvelles. Inconcevables. La violence qu'il présentait du monde dans lequel il s'enfonce, se vautre devant lui sans fard. Indécente. Instinctivement, il se tourne vers l'agent qui les escorte. Il est anéanti ! L'argousin a un regard à couper un clou ! Il éprouve cette vérité que l'homme est plus généreux de mépris que d'intelligence. Mieux qu'un document officiel, la quantité qu'il en reçoit de ces yeux-là, atteste qu'un fossé profond le sépare désormais du monde qu'il est en train de quitter. La barrière est invisible mais elle est infranchissable.

Il est pris d'un horrible frisson. Sa fatigue, les coups, le manque de sommeil, la faim, la soif et sa liberté confisquée ne sont que du menu fretin à côté de cet œil qui le réduit, l'insulte et le salit. Oh ! comme à cet instant il voudrait être un dur, un malfrat, une terreur, l'ennemi public numéro un... A en faire trembler le système pénitentiaire ! On le craindrait. Il serait respecté. Il se déteste d'être faible, jeune, pauvre, craintif ... vulnérable.

Je dois accepter mon sort se dit-il, trouver un point d'appui, une raison d'être, quelque chose qui me cuirasse pour de bon. Il sent l'urgence mais comment faire ? Il esquisse une idée : si je persiste à me penser innocent, je ne survivrai pas, mais si je me vois coupable au miroir de moi-même, je cesserai peut-être de souffrir ? Il hoche imperceptiblement de la tête. Il en a l'intuition. Il voit bien ce qu'il y a de cruel et d'injuste dans cette apostasie contrainte, mais il veut survivre. Je serai relaps non pas de ma religion mais de mes principes. Ce qui n'est pas mieux. Allons ! la messe est dite : l'innocent doit se débarrasser de soi-même et se sentir coupable. Il me faut changer de paradigme. Désormais je suis coupable, car enfin se dit-il avec un sourire factice, coupable, on l'est toujours de quelque chose et si ce n'est pas pour le vol de saucissons, je le suis forcément pour une faute plus ancienne.

Dans sa mémoire, il traque la trace d'une erreur, d'un délit, d'une faute grave oubliée. Mais rien ne vient ; rien qui soit sérieusement passible de prison. Il suppose alors qu'il doit remonter aux générations précédentes, à sa mère ou à son père inconnu ou peut-être même plus loin encore. De son éducation catholique lui vient le poids de la faute originelle. Dieu le châtie pour un mal dont il ignore tout. Mais, parce que Dieu n'est ni fou, ni mauvais, ni inique, ni injuste et qu'il est bon et même infiniment bon, il estime que son affaire doit être particulièrement grave pour qu'elle ait anéanti sa famille. A la fin de son examen de conscience, il doit se rendre à l'évidence : le coupable c'est son destin. Je vais l'assumer comme une dimension d'obligation se dit-il, une nécessité existentielle.

Quand le fourgon arrive à la Santé, il fait nuit. Julien est épuisé et son mal de tête fait un bruit de métro. A cause de l'heure tardive, c'est au pas de course qu'il se fait tirer pour avancer jusqu'au greffe de la prison. Les policiers eux-aussi ont hâte d'en finir et de livrer leur fournée. Au brigadier qui signe le registre et qui s'éloigne, le greffier lui crie :

- Eh, brigadier parrtuez pas encorrr, z'oubliez de m'donner l'billet d'écrrou...
- Ah ! le bougre de con ... ! J'en fais pas d'autre !

- Hé ! ajoute le greffier en riant avec un fort accent de Belleville, pas d'billet, pas d'écrrou !
- Pour sûr, l'billet d'écrou, c'est çui-là qui fait le fagot... C'est comme qui dirait... vot'matière première à vous les matons. Pas vrai ?

Reste encore le protocole des entrées. Pour les deux condamnés qui ont fait le voyage avec Julien, les formalités sont rapides. Depuis le temps qu'ils sont là, prévenus attendant leur procès, ils sont ici chez eux en quelque sorte mais pour Julien la procédure du nouvel arrivant doit s'appliquer strictement. Et elle est interminable. Le gardien qui lui fait son admission est jeune, pointilleux et d'une nature inquiète. Il ne saute jamais une étape. En dépit de sa lassitude, Julien ne peut s'empêcher de l'observer. Il lui trouve la tête d'un commis de comptabilité qui vient d'être embauché pour faire au centime près, l'inventaire complet des marchandises de la boutique. Comme pour s'excuser, le maton lui dit :

- L'règlement, c'est l'règlement !

Après une inspection minutieuse de ses cheveux, de sa bouche et de sa langue qu'il doit tirer et lever, nu comme Adam avant l'épisode de la pomme, Julien est contraint d'écartier les jambes, de relever ses bourses et de se pencher en avant pour que les doigts du maton lui fouillent confortablement l'anus. Rien de proscrit ne doit entrer mais la fouille a ses limites : elle n'empêche ni les poux ni la tuberculose de passer. Pour être juste, ceux-là ne figurent pas sur la liste des interdits.

Sans récriminer, Julien se soumet à l'épreuve. Il ravale sa rage : l'humiliation est une blessure de riche. N'a-t-il pas, dans le fourgon cellulaire, approuvé cette obligation de se débarrasser de soi ? Il est sur le bon chemin. Quand il se rhabille, il est surpris de renfiler ses frusques. Interrogé du regard le gardien lui répond :

- L'prévenu garde ses vêtements. C'est l'règlement. Maintenant au greffe !

Dans son fauteuil de bois, le greffier en chef semble avoir été emmanché de force entre les accoudoirs usés et polis comme une glace. L'homme est volumineux avec un cou épais

et court, une tête ronde et petite et des cheveux gris et broussailleux. Il y a de la belette dans son regard mobile et malin qui scrute Julien mais à mesure qu'il s'avance, les yeux se plissent en une mince fente comme pour laisser croire qu'il sommeille. Cependant, à de petits éclairs qui jaillissent, Julien devine que c'est à la ruse et au calcul que l'homme se livre comme s'il s'efforçait de pénétrer son crâne.

- Approche mon gars. Encore, allez, approche !

Un coup d'œil à son dossier et le tabellion lui attrape les poignets avec une rapidité surprenante. Il a détendu ses bras aussi vite qu'un caméléon déroule sa langue pour saisir une mouche. Les mains d'un prévenu, c'est sa proie. Il presse le bout de chaque doigt sur un tampon encreur qu'il applique ensuite consciencieusement sur des fiches cartonnées.

- Le compte y est mon gars ! Dix doigts ! Dix cases ! C'est pourrrre l'système Bertillon. Comme ça, on a ton pédiggrrré. Où qu't'ailles maintenant, t'es enr'r'gistrrré, poinçonné, timbrrré... Et pourr la vie.

L'homme ne jubile pas. Il explique. Il n'est ni bienveillant ni malfaisant. Il est à sa place et fait ce qu'il a affaire et du mieux qu'il peut. Innocent ou coupable, il lui importe peu de savoir qui il a en face de lui. Il fait son métier. Et son métier c'est d'enregistrer les aspects physiques naturels, ajoutés ou subis des individus qu'on lui envoieⁱ. Quand il a fini sa besogne et sans laisser paraître la plus légère émotion, il scrute une dernière fois Julien dont la pâleur indique qu'il est sans force et sur le point de défaillir. Comme s'il percevait sa lassitude, il lui dit d'un ton faussement bon enfant :

- Mon gars, les états d'âmes, c'est pourrrre les ceusses qui sont dehors. Ici on connaît pas ! Des comme toi, j'en ai tellement vu, et bin plus d'mauvais que d'bons. Ouais ! Allez mon gars, va ! tu peux partir !

Julien repensera longtemps à cette remarque. Sans en avoir conscience, ce vieil auxiliaire de justice, désabusé, lui a parlé d'un abîme, d'un gouffre où lui-même s'est perdu ; d'une humanité dont il ne voit que loucherie, grugerie, filouterie,

voyouterie... A ses yeux le bien est mort... si toutefois il avait un jour existé.

Les formalités tirent à leur fin, Julien touche son paquetage : une couverture, un drap, un oreiller, un pyjama : le butin de deux jours de cauchemar. Escorté d'un nouveau gardien, il traverse le quartier des droits communs, une sorte de grande nef, longue et haute de trois étages, sans chœur ni transept. Des passerelles de fer courent en surplomb sur tout le périmètre intérieur et communiquent entre elles à partir de chaque niveau par deux escaliers métalliques. Cette structure suspendue vibre au moindre choc, donnant vie à une étrange cacophonie de sons lugubres et angoissants. Passant devant les cellules fermées, Julien se retient de demander combien de prisonniers s'entassent dans ce marigot de douleurs et de malheurs.

- C'est là ! lui jette le maton en faisant claquer le verrou qui résonne sous la voûte.

Oubliant le geôlier qui verrouille la porte derrière lui, Julien jette un coup d'œil à la cellule. Il y a trois lits de fer le long du mur de gauche et en face, deux types qui jouent aux dés assis sur des tabourets devant une table étroite et des restes de gâteaux secs avec des regards franchement inamicaux ... Tu nous déranges semblent-ils lui dirent, on était si tranquilles ! N'importe ! Julien n'en a cure : il n'a plus peur. Quelque chose a dû se rompre car il ne se sent plus la pression angoissante qui l'écrasait. Il n'a d'yeux que pour le lit superposé dont la paille est roulée et qu'il décide d'occuper sans attendre.

Sous la couverture et le drap, tourné sur le côté face au mur, il ferme les yeux. Un instant, l'idée du malheur fait une réplique. La secousse lui renvoie une bordée de larmes qui lui emplît le nez. Mais il tient bon. Il renifle un bon coup et jure de ne plus pleurer ni de se plaindre du mauvais sort, des injures, de la fatigue ou de la faim. Il jure de ne pas sombrer, d'être un homme. Un homme libre. Car son tour viendra et ce jour-là, il prendra sa revanche sur la société, la pauvreté, la misère, sur une justice qui n'existe pas sauf dans les mots, les rêves des innocents ... et les palais de la république. L'estomac torturé par la faim, l'esprit épuisé et enfin apaisé, il s'endort.

Une semaine passe. Julien est sans nouvelles du juge, de l'instruction et de l'avocat dont il n'a ni le nom ni l'adresse. Ce qui lui serre le cœur c'est le silence de sa grand-mère. Il semble ne plus exister pour personne. Dans une semaine il vieillira d'un an et, à dix-sept ans, le corps bout d'un trop plein d'énergies, de passions qui s'éveillent et s'échauffent. Julien étouffe. Il n'a rien à faire d'autre qu'à tuer le temps dans sept mètres carrés qu'il partage avec deux garçons illettrés et belliqueux. Il découvre que la vie est une quantité de temps qu'il faut épuiser vaille que vaille. Mon cahier d'emploi du temps est vide, vide de rendez-vous, de découvertes, de plaisirs, de tendresse, d'amour. Toutes les pages sont blanches. Immaculées. Il sourit. Il croyait l'adjectif réservé à la mère de Jésus. Un instant il s'interroge pour savoir s'il n'a pas fait un emploi inapproprié du mot.

- Que peut-il y avoir de commun entre la Vierge Immaculée et mon cahier d'emploi du temps ? Les mots ont parfois de bien curieuses résonnances.

Autour de lui ses codétenus le regardent, goguenards : il a parlé à haute voix. Rouge de confusion il se promet d'être vigilant à l'avenir tout en se chuchotant à lui-même :

- Ces idiots pourraient croire que je suis zinzin.

A la fin de la deuxième semaine, il peut enfin écrire une lettre.

Chère grand-mère,

Je n'ai pas de nouvelles de toi. J'aurais voulu te donner des miennes plus tôt mais je n'avais rien pour t'écrire. Ce matin j'ai réussi à me procurer quelques feuilles de papier et un crayon et je m'empresse de t'envoyer ce petit mot.

Comme tu le sais sans doute, je suis à la maison d'arrêt de la Santé. Je vais bien et je mange à ma faim ; le pain et les pommes de terre ne manquent pas.

J'espère que tu vas bien de ton côté. Je pense beaucoup à toi et à maman qui doit être au cimetière. Quand je sortirai, nous irons nous recueillir sur sa tombe tous les deux et je lui dirai au revoir.

Si tu en as la force, tu peux venir me voir. Les visites sont le lundi et le jeudi de 14 heures à 16 heures.

Écris-moi. Je pense à toi. Tu me manques beaucoup.

Je t'aime. Ton p'tit Julien

Ps : Comment fais-tu pour manger ? J'ai hâte de savoir et de te voir. J'ai aujourd'hui 17 ans.

Sur les deux autres feuilles de papier, Julien écrit une longue lettre à Dédé, son copain d'enfance avec qui il a partagé en classe de philo ses derniers jours de lycée.

Mon cher Dédé,

Tu as bien vu que j'ai quitté le lycée. Maman était trop malade pour travailler et ma grand-mère Marie, qui a les yeux trop abîmés pour enfiler ses aiguilles, a dû laisser tomber ses derniers clients. On n'avait plus d'argent. J'ai donc lâché les cours pour trouver de quoi manger. Mais tu sais, ce n'était pas facile. Un jour que j'avais trop faim, j'ai volé des saucissons dans une charcuterie. Une folie ! J'ai été pris et me voilà aujourd'hui en prison. Je suis à la Santé. Ce jour-là aussi ma mère est morte et ma grand-mère Marie est restée seule à la maison. Je n'ai pas de nouvelles d'elle et je suis inquiet à son sujet. Pourrais-tu passer la voir : j'ai peur qu'elle ne mange pas à sa faim ? Pourrais-tu aussi me tenir au courant et m'écrire ?

En attendant d'avoir de tes nouvelles, il faut que je te raconte quelque chose d'étrange. J'ai rencontré mon juge. Oh ! c'est un juge très quelconque, à tel point que je l'ai appelé Pissin-Barral. Car le vrai Pissin-Barral existe. Tu t'en souviens peut-être, encore qu'il n'habitait pas ton quartier. C'était un rond de cuir, un zéro tout rond, un employé de la Trésorerie qui habitait la rue, un peu plus haut, après notre maison. Il avait toujours des lustrines grises aux manches qui lui prenaient les coudes, une barbiche taillée en pointe, un lorgnon et un grand parapluie noir. C'était un pisse-vinaigre, un os de sèche, un byssus de moule et l'odeur rance de génoise qui lui collait au paletot venait de ses braies qu'il avait toujours douteuses et sans formes.

Aigri jusqu'à la moelle, il nous faisait payer bien cher, à nous qui n'y étions pour rien, son malheur d'être resté vieux garçon. A cause de son teint pisseux et de sa peau de cuir bouilli, ma mère

pensait que l'acidité lui travaillait le foie et elle ajoutait très sérieusement : Y rumine c't'homme-là ! Y remâche son avarie d'la vie ! Ce qui était certain, c'est que Pissin-Barral avait fini par détester ses semblables et nous, les enfants du quartier, plus que quiconque. Sa vindicte se trouvait attisée par la proximité de nos jeux bruyants et il nous le faisait savoir. Il nous cherchait querelle pour un oui et pour un non. Dès qu'il nous apercevait, il nous poursuivait, son parapluie à la main, brandi comme une pique de lansquenet en criant : tas de p'tits saligauds ! tas de p'tits saligauds ! A l'entendre, sa vie à cause de nous, était un enfer et le quartier, un pandémonium de Milton. Ma mère avait bien cherché à modérer ses desseins belliqueux mais rien n'y faisait. Il nous faisait toujours la guerre. Une obsession. Et dangereux comme une pastenague avec ça !

Un jour que je jouais dans la rue aux billes avec mon copain Bubu et qu'on était accroupis face au mur pour un tir décisif, Pissin-Barral s'était glissé derrière moi et, sans que je l'entende venir, il m'avait attrapé les cheveux et les oreilles et il avait tiré, tiré : j'étais devenu une vraie toupie ! Entre ses dents, il sifflait comme une vipère : mauvaise troupe ! mauvaise troupe ! j'avais vous apprendre ! Et il me secouait et il me secouait. Comme ma tête allait dans tous les sens, craignant qu'elle se détache, j'avais crié à mon tour. Par bonheur une voisine s'était interposée. Elle avait ramassé son parapluie qui était tombé par terre et l'avait rossé avec. Non mais des fois; qu'elle lui jetait, vous n'avez pas fini mauvais bougre ! C'est pas une tirelire c'gamin là, voyez bien que rien n'en tombe. Et, tout en lui débagoulant ses quatre vérités, elle lui tapait quelques paires de calottes qui lui grêlèrent le nez comme des noix : j'te dis pas ! Car c'était une brave la mère Prunier et..., un sacré morceau aussi : une force de la nature, des avants bras taillés comme des mailloches. Une vraie dindonne avec, en plus, vingt kilos de graisse blanche bien tassées sur le jabot et autant sur les hanches.

Depuis ce jour-là, dès que je rencontre un fonctionnaire, je le prends tout de suite en grippe. A croire mon cher Dédé que ce sont les lustrines qui font le fonctionnaire mauvais parce que mon juge est comme Pissin-Barral, il a le même fourmiment, la

même tête desséchée, les mêmes éclats malveillants dans le regard et jusqu'à la même odeur de renfermé qu'il te postillonne dans le nez dès qu'il ouvre le bec. C'est bien simple, à l'instant où je l'ai aperçu, je me suis tenu la tête à deux mains.

J'ai hâte de te lire.

Ton copain.

Julien

Hélas pour lui, sa lettre fut lue par la censure et ne parvint jamais à son destinataire. L'imprudent épistolier ne pouvait pas se douter que son juge avait exigé que son courrier, celui qui partait comme celui qui entrait, lui soit d'abord adressé. Il n'apprécia sans doute pas d'être comparé à Pissin-Barral car on retrouva, des années plus tard, les deux lettres classées dans le dossier Desgranges. Ce qui fait que Julien ne reçut jamais de nouvelles de son copain Dédé et pas davantage de sa grand-mère Marie.

Mais pour le moment, Julien ignore tout de cette disposition. Chaque jour il espère la visite du vagemestre avec une lettre qui ne vient pas. Alors il attend. Le temps passe et le silence l'obsède. Pour sa grand-mère, il redoute le pire. Il s'en est ouvert au père Louviers, l'aumônier de la prison. Le bon père, ému par sa jeunesse et son apparente sincérité, l'écoute sans rien dire, mais il se promet d'aller lui rendre visite dès qu'il en aura l'occasion.

Alors qu'il est en promenade dans une cour, Julien est appelé à l'aumônerie. Le père Louviers l'informe que sa grand-mère est morte le jour même de son arrestation et qu'elle n'a pas eu le temps d'accompagner sa maman au cimetière. Des voisins l'ont trouvée en fin de soirée dans l'escalier de l'immeuble, inconsciente et ils supposent qu'elle est morte à l'hôpital où on l'avait amenée. Il lui apprend aussi que le peu de choses de valeur qui leur appartenait avait été vendu sur ordre de la justice et que le reste avait été envoyé à la décharge publique.

- Comment savez-vous tout ça, lui demande Julien accablé par la nouvelle et en même temps très étonné ?

- Tu m'avais bien demandé d'aller voir ta grand-mère ?
- Si, si...
- Eh bien, j'y suis allé. Dans votre ancien logement, habite maintenant un couple d'ivrognes qui ignore ce qui s'est passé. J'ai alors pensé que ta grand-mère avait déménagé mais, en questionnant deux de tes anciens voisins, j'ai appris ce que je viens de te dire et aussi des choses sur toi ...
- Des choses ? Quoi par exemple ?
- Disons des bonnes choses.
- Oh ! ça m'étonnerait, lance Julien, gouailleur, la voix pleine de chagrin et autant de curiosité.
- Je sais maintenant que tu ne mens pas, lui dit le prêtre avec douceur.
- Saint Thomas ! lui jette Julien, la voix durcie par la colère. Parce qu'il vous fallait des preuves pour me croire ? ... Vous aussi ? Ce n'est pas Dieu possible ! Quelle vie de merde !

Et, les yeux humides et le cœur blessé, il s'enfuit se terrer dans sa cellule.

Six mois ont encore passé et Julien n'a toujours pas de nouvelles de son affaire. Son dossier judiciaire semble même n'avoir jamais existé. Il a écrit au juge sans recevoir de réponse. Le silence devient un fardeau. Julien s'effraie. Des fables courent au sujet de détenus, des préventifs comme lui. On raconte l'histoire d'un homme qui ne fut jamais condamné mais qui, au bout de six années de détention se pendit dans sa cellule simplement pour attirer l'attention de la justice. Le surveillant général a beau lui dire :

- Desgranges, préventif ou pas, c'est du pareil au même ! T'es en prison.

Le surveillant a beau dire mais l'incertitude grandit toujours. Elle devient même sa vraie condamnation. Julien écrit une nouvelle fois au juge.

Monsieur le juge,

Savoir le terme de sa peine est, pour le détenu, la possibilité d'aménager son temps. Connaître la date de sa sortie devient son

point d'ancrage, sa ligne d'horizon. En me laissant sans aucune perspective de procès, oublié, abandonné, je marche dans le vide. Je dérive dans les courants du temps, sans connaître le terme de ma destination. Pouvez-vous saisir ce qu'il y a d'infini, d'océanique dans ma détresse ? Mon vertige est si grand qu'il me rend vraiment malade.

Monsieur le Juge, il y a dans votre silence de la barbarie et même du sadisme pour oser infliger à un garçon de dix-sept ans, l'un de vos semblables, pareille condamnation.

A quoi Julien pouvait-il s'attendre en envoyant une pareille lettre ? Il ne reçut jamais de réponse. Ne pouvant se confier à personne, il se renferme et dépérit ; son âme se racornit, son innocence se perd et son regard radieux s'abîme. Il maigrit à vue d'œil et sa santé s'altère au point d'être admis à l'infirmerie.

Les soins qu'il reçoit, la force de sa jeunesse mais plus encore, la sollicitude du père Louviers et celle, plus inattendue de monsieur le surveillant général, l'aident à ne pas sombrer. La présence amicale du prêtre se comprend : elle justifie son ministère mais celle de monsieur le surveillant général est pour le moins surprenante. A bientôt soixante ans, le bonhomme, un grand-père de sept petits-enfants, considère encore chaque prisonnier au cas par cas. - Pas d'amalgames se plait-il à dire -. En dépit des années passées au milieu de cette humanité déclassée, il est demeuré un esprit ouvert et juste mais aussi, quand il le faut, implacable. Tant d'années passées au contact des - pas grands choses -, comme il dit, n'ont pas réussi à user ni à corrompre l'honnête homme qu'il a toujours été.

Dès le premier jour de son arrivée à la prison, il a remarqué le jeune Desgranges et il s'est intéressé à lui. De loin pour commencer. Pour la nécessité de la censure, il a lu ses lettres qui l'ont aidé à cerner sa nature. Il apprécie sa bonne éducation, son esprit délié et ferme qui semble droit ... jusqu'à preuve du contraire. Jour après jour, il s'est forgé son opinion et aujourd'hui il conçoit pour lui, chose surprenante, de la bienveillance.

Rencontrant le surveillant général alors qu'il quitte l'infirmierie, le père Louviers lui dit :

- Ah ! monsieur le surveillant général, je quitte le p'tit Desgranges. Je n'aimerais pas qu'il lui arrive malheur.
- Moi non plus monsieur l'aumônier.
- C'est un bon gars vous savez.
- Oui ?
- Je le crois intelligent et d'une bonne éducation.
- Ah oui ?
- Il faut avouer que ce n'est pas bien courant dans nos murs.
- Il y a des exceptions partout monsieur l'aumônier.
- Son affaire n'avance pas. Pourriez-vous intervenir en sa faveur ?
- Vous savez bien monsieur l'aumônier que l'administration pénitentiaire ne doit pas se mêler des affaires des juges.
- Au moins ici, vous pourriez faire quelque chose pour lui.
- Figurez-vous que j'y pense monsieur l'aumônier. Mais vous savez que le travail administratif de la prison est réservé en priorité aux détenus condamnés.
- Alors on tourne en rond, gémit le prêtre en s'éloignant.

Ne faisant de promesses que s'il peut les tenir, en homme prudent et avisé monsieur le surveillant général n'avait rien dit de ses intentions à l'aumônier car il attendait l'instant propice pour annoncer le changement de situation du petit Desgranges.

Dix jours plus tard, le jour de sa sortie de l'infirmierie, il informe Julien qu'il est nommé responsable de la bibliothèque. Le jeune garçon en conçoit une joie immense car il devient, avec les secrétaires et les comptables, l'un des droits communs les plus enviés de son quartier. Et, cerise sur le gâteau, il va gérer son temps à sa mesure. Il comprend que la responsabilité qu'on lui accorde est bien plus qu'une marque d'estime ou de reconnaissance ; elle vient lui rappeler opportunément, qu'il fait toujours partie de la famille du genre humain. Bien entendu, ce n'est pas encore le vent de la liberté mais seulement une part de son humanité qu'on lui rend. Une quantité suffisante pour lui donner l'envie de survivre et..., d'entreprendre.

Car il y a tout à faire. Bibliothèque est un nom magnifique mais prétentieux. Débarras serait mieux approprié. Il y a bien quelques livres et un grand nombre d'illustrés, mais ils sont abandonnés, entassés dans la poussière et le plus souvent déchirés. Sans se décourager, il en fait l'inventaire tout en imaginant ce que devrait être la bibliothèque d'une prison. Il veut et c'est son ambition, qu'elle soit utile aux détenus, autrement dit, accessible au plus grand nombre. Il rédige un mémorandum pour l'administration qu'il intitule : *La bibliothèque idéale d'une prison*. Il doit en rabattre. Ses projets tombent à l'eau : l'administration n'a pas de budget pour lui.

Loin de baisser les bras, il change de stratégie. Avec l'accord de monsieur le surveillant général qui le tient de monsieur le directeur, il envoie, à chaque début de mois, une lettre de sollicitations aux bureaux du Sénat, de l'Assemblée Nationale ainsi qu'aux grandes institutions caritatives comme la Croix Rouge ou le Secours Populaire. Dans ses courriers, il n'y va pas par quatre chemins : il demande de l'argent et des livres. Pour faire bonne mesure, il sollicite les maisons d'édition afin d'obtenir une part de leurs rebuts et de leurs invendus. Contre toute attente, en mai 1938 il reçoit sa première réponse. Par lettre, le bureau du Sénat l'informe qu'il lui accorde une subvention. La lettre est ainsi rédigée :

Monsieur.

Votre demande a été prise en compte. Il vous est alloué pour votre bibliothèque, la somme de mille francs.

Pensant vous avoir donné satisfaction, nous vous prions d'agréer, monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués.

Signé : Le bureau du Sénat.

Post scriptum : nous vous serions reconnaissants à l'avenir de ne plus nous adresser de courrier.

Naturellement, Julien n'en tient pas compte et le bureau du Sénat continue de recevoir chaque mois une nouvelle requête. Quoiqu'il puisse arriver demain, se dit Julien au comble du bonheur, c'est une première et aussi une petite victoire sur la passivité et l'indifférence. Pense-t-il avoir créé une dynamique du succès ? Il n'ose pas le dire, mais durant l'été, il reçoit d'autres

subventions venant d'horizons parfois inattendus comme ce don de la *Rockefeller Foundation*, qui lui envoie la coquette somme de 2000 francs. Il obtient naturellement l'autorisation d'étendre et d'aménager sa bibliothèque à son idée. Il passe commande de livres, de revues et de journaux. Les rayons se remplissent. La bibliothèque s'étoffe. Sans qu'il en ait pleinement conscience, il bâtit une petite entreprise qu'il gère avec un vrai talent de patron. S'il n'oublie jamais d'envoyer une lettre de remerciement pour un don reçu, en même temps il en profite pour renouveler sa demande. Aussi, las d'être sollicités, nouveaux et anciens prospects finissent souvent par faire un autre don en argent ou en livres. La tactique du harcèlement est au point.

De leur côté, les détenus ont enfin un lieu convenable pour lire, quelquefois pour étudier et en tout cas pour se divertir. Les débuts sont modestes mais le premier pas est franchi. La voie tracée. Il y avait une attente, un besoin à satisfaire : occuper les esprits et aider à détendre les tensions et à rendre le quotidien plus supportable.

Julien découvre qu'une fois le but fixé, le plus difficile, mais sans doute le plus important, est de choisir le bon chemin et de s'y tenir car sans cesse, il lui faut expliquer, montrer l'ambition, oser et faire ... Et persévérer. Monsieur le surveillant général qui l'observe sans jamais intervenir directement est dans l'ombre, son fervent soutien et par son ambassade, il a celui de monsieur le directeur et même, chose surprenante, un petit bout de l'oreille de l'administration pénitentiaire. Quant au père Louviers toujours disponible, il donne à Julien qui les lui réclame, ses conseils éclairés d'homme d'expérience et de grande culture.

Son travail à la bibliothèque lui prend ses journées et ses nuits si l'on compte qu'il y pense en se couchant et qu'il en rêve en dormant. Certains jours, il lui arrive même d'oublier qu'il est en prison. Il a une mission. Il la remplit et pour la promotion de la bibliothèque à l'intérieur de la prison, il ne rechigne pas à faire le porte à porte des cellules avec un chariot chargé de livres et d'illustrés.

Sans l'avoir cherché et encore moins désiré, il plonge au cœur de la misère humaine. Mais ce qui est étrange, c'est qu'à l'instant où il s'y engage, il s'en sépare une fois pour toutes. Car c'est une chose d'être au milieu d'une colonne d'hommes anonymes, d'avancer en rangs serrés, d'aller du même pas pour sortir ou pour rentrer dans les cours ou dans les cellules, c'en est une autre de connaître chaque détenu par son nom, de croiser son regard, de recueillir ses insultes ou ses sarcasmes ou ses confidences insoutenables et, beaucoup plus rarement, ses encouragements ou un merci.

Dans cette gadoue, Julien apprend beaucoup. Il se frotte à des hommes perdus, révoltés, inachevés, souvent brisés. Rien que des morceaux coupants qui déchirent et font souffrir. L'expérience lui enseigne la méfiance et cette règle d'airain de n'accorder sa confiance qu'à l'aune de la stricte nécessité, autrement dit de celle qui permet de survivre sans trop de dommages dans cette société de hors-la-loi, misérable et dangereuse où il a échoué.

Que pourrait-il bien partager avec ses codétenus quand la plupart passent leur temps à se menacer, s'intimider, s'injurier, se battre, pour tout, pour rien, pour une préséance illusoire, comique ou désopilante ? Ignorance – désœuvrement – paresse – mensonges - trafics d'influence - combines et violences s'additionnent, ne se divisent pas et ne se retranchent jamais. Les règlements de comptes entre bandes et les rêves de coups tordus une fois dehors, sont leurs boussoles et leur avenir. Et si pour quelques-uns, la haine de la société qu'ils entretiennent comme un feu, les réchauffe et les tient debout, pour le plus grand nombre, les vantardises sont une manière d'épuiser le temps en attendant d'être libérés. Ce qui désespère Julien, c'est de constater que le pays n'a pas de projets pour les déclassés mais qu'en laissant cette misère faire du purin, la coupable indifférence rend la réinsertion illusoire. C'est la chronique des récidives annoncées.

Au père Louviers il confie :

- Laisser pourrir les gens est une ânerie. Aucune décomposition n'est neutre. Le méthane explose au contact d'une allumette.

- Que faire, lui demande l'aumônier qui s'amuse de sa belle naïveté ? Les bons sentiments ne suffisent pas. Les détenus, savent-ils seulement qu'ils sont des êtres humains ? Dignité – honnêteté – respect - fraternité sont des produits de la morale et de l'amour dont ils ignorent jusqu'à l'existence.

Julien a compris tout ça, mais il ne désarme pas. Pour lui, la prison est l'école du crime, le pire endroit de la terre. Ce qu'il faut, c'est prendre en charge les détenus. Et d'abord les plus jeunes qu'on ne doit jamais mélanger à la vieille tourbe.

- La prison est le miroir des sociétés. Pourquoi entretenir l'illusion d'une réinsertion quant au premier passage, la prison accroche un gros élastique aux pieds du détenu ? Il a beau vouloir s'en sortir, elle le ramène toujours à elle. La vérité, c'est que la prison est le fonds de commerce des juges et des flics.
- Tu souffres, lui dit l'abbé et donc tu exagères. Des juges et des flics il y en a de bons.
- Pensez donc, lâche Julien, ils sont comme le pain frais : ils rassissent vite !

Il y a quelquefois de bonnes nouvelles, d'admirables îlots d'humanité. Quelques détenus s'attellent à l'impossible tâche de se refaire à neuf. Il semble à Julien que ce sont leurs efforts apparemment insignifiants, humbles et méconnus qui illuminent la vie de la prison.

Ce matin au cours de sa tournée des cellules, un détenu âgé lui confie une feuille de papier quadrillé arrachée d'un cahier et lui dit :

- C'est mon œuvre mais j'aimerais que tu la corriges et que tu la mettes au propre.

De retour à la bibliothèque, Julien lit son papier. Il s'agit d'un texte assez court écrit en rimes d'une main hésitante et dans une orthographe plus phonétique que grammaticale que Julien s'applique à rétablir. Son auteur s'appelle Pazin, un nom curieux. Julien ne sait rien de cet homme, sauf qu'il a été condamné à trente ans de réclusion et qu'il est là depuis vingt ans au moins. Son œuvre s'intitule : *La balade de Pazin*.

*Souviens-toi de Pazin.
 Pazin ? C'est pas un !
 Pazin c'est rien !
 C'est le nom d'un vaurien.
 Les juges m'ont dit : quand ton temps sera fait,
 Tu reviendras dans ton pays près des gorges de l'Affet.
 Mais vieillard solitaire, ridé, voûté et laid,
 Pour survivre, je devrai hélas encore voler.
 Passant, si tu poses ton regard
 Sur mon visage hagard,
 Vois dans ces décombres
 L'image d'un homme qui sombre.
 Il ne reste rien de mauvais ou de malsain
 De ce qui fut jadis un assassin.
 J'ai payé et du mal je me suis repenti,
 Et du bien espéré devenir l'apprenti.
 Je crie avant de perdre la raison.
 Mais qui écoute un brigand qui appelle en prison ?
 Ne serais-je pas mieux en terre
 Que vivant dans ce suaire de pierre ?
 Jésus a dit : vous, les derniers,
 Avec moi vous serez les premiers.
 Et pour l'éternité, grâce à Dieu
 Vous serez glorifiés dans les cieux.
 Alors Pazin, dans son linceul de toile,
 Sera lumière, une poussière d'étoile.*

Le donnant à lire au père Louviers, Julien lui demande :

- Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas une belle lumière qui brille dans les ténèbres ?
- Moi je vois la souffrance d'un homme face à lui-même, dit l'aumônier. Un homme qui a trouvé la force de se pardonner et peut-être de s'aimer. Ce qui est vrai, c'est qu'il s'est préservé de la haine... J'y vois la grâce de l'Esprit Saint.

Julien s'empresse de rapporter le précieux document à son auteur. Il le félicite chaudement. Des larmes coulent sur le visage tout gris et tout fripé du vieux. Ses yeux brillent de bonheur ... D'un bonheur retrouvé. Les éloges de Julien, c'est son

prix littéraire à Pazin, son Nobel. Pourtant, quelques jours plus tard, il se donne la mort et monsieur le surveillant général remet à Julien une seconde lettre, une feuille de papier quadrillée, arrachée du même cahier, que Pazin lui a adressée avant de mourir. C'est son dernier poème : son testament en quelque sorte.

*L'évasion de Pazin de la Santé.
Salut au monde et fraternité !
Je pars,
Sans bruit, sans regrets, sans faire-part.
A toi, Julien Desgranges,
Mon dernier lien avant les anges,
Je lègue mon seul bien sur la terre
Que sont mes vers un peu rudimentaires.
Et si les hommes en rient,
Tu sauras que la vie ne leur a rien appris.
En prison,
Je perdais la raison.
L'enfermement est un enfer
Que rien ne peut soulager ni défaire.
Je n'ai plus qu'une envie :
Quitter ma pitoyable vie !
Comparée aux malheurs qui se collent à mes trousses,
La mort est une étreinte douce.
Affranchi de ma servitude mortelle,
Je vais jouir de mes droits éternels,
Car mon âme, libérée de ses os
Souffrira à jamais le repos.
Et Pazin, libre et radieux
Verra Dieu dans le royaume des cieux.
Ce matin j'ai été mon bourreau,
Il fallait bien qu'une fois, j'aie le dernier mot.
Mais si du monde je prends plaisir à m'effacer,
C'est à regret, Julien, que je dois te laisser.
Adieu ! C'était Pazin..., pas deux ! ah ! ah !*

Le père Louviers qui l'avait visité la veille dans sa cellule, l'avait quitté calme et serein. L'homme semblait en paix, souriant même. Il est bouleversé et il dit à Julien :

- Son suicide me trouble profondément. Je n'ai rien senti, rien vu qui pouvait suggérer un acte que je condamne. Sans lui jeter l'anathème, je crois que la misère et l'ignorance l'avaient abaissé et que sa foi l'a relevé... Sa mort aura sans doute été plus grande que sa vie.

Ces histoires de prison n'ont pas toujours le caractère tragique de la mort de Pazin. Ahmed, tout juste la trentaine, détenu pour de menus larcins, vient de temps à autre à la bibliothèque. Il aime les illustrés et bavarder avec Julien. Les cheveux frisés, le teint basané, il est carré d'épaules et tout en muscles qu'il entretient avec assiduité. A n'en pas douter, Ahmed est une force de la nature. Mais il est souriant et doux et Julien, qui se trompe rarement sur la nature des gens, apprécie sa gentillesse. Ce jour-là, Ahmed vient lui annoncer qu'il est libéré en raison d'une remise de peine inattendue. Pourtant, moins d'une semaine plus tard, Julien le voit de nouveau à la bibliothèque, le visage tuméfié.

- Tu n'as pas été libéré, Ahmed ?
- Si !
- Raconte ! Que s'est-il passé ?

Le matin de sa libération, Ahmed avait quitté tôt la prison. Il était arrivé chez lui en banlieue, vers huit heures. Naturellement, il n'avait pas eu le temps de prévenir sa femme mais en frappant à sa porte, il avait le cœur en fête. Une voix d'homme, inconnue, lui avait demandé :

- C'est qui ?
- Eh bin c'est moi ! avait répondu Ahmed, machinalement.

Un instant, il s'était demandé s'il avait frappé à la bonne porte. Entendant sa femme qui lançait à la cantonade : Gus ! va voir kika frappé ? il sut qu'il était bien chez lui. Alors, il s'était remis à tambouriner de plus belle. La porte s'était enfin ouverte. Un grand type à moitié endormi avec une barbe de huit

jours et un caleçon douteux l'avait interpellé d'une voix rauque et pâtreuse :

- T'es qui toi ?
- Quoi ! J'suis le mari et j'rentre chez moi.
- Fous le camp, mec ! la place est prise avait rétorqué le Gus, bête et méchant.

Ça ! il n'aurait pas dû le dire le Gus car, par-dessus son épaule, Ahmed voyait dans l'étroit couloir, sa femme qui rappliquait la tête ébouriffée, à moitié nue sortant du lit. Il comprit qu'il était cocu et jusqu'au nez avec ce gras du bide, ce bernard-l'hermite qui ne le traitait pas mieux qu'une lente et qui lui postillonnait des embruns avinés. La dose était trop forte. Alors il l'avait cogné ... et l'avait massacré. Naturellement sa femme, en arrière, tâchait de le retenir. S'époumonant, elle hurlait :

- Arrête Ahmed ! Tu vas tuer le Gus. Et comme pour s'excuser de son infidélité, elle ajoutait : t'aurais quand même pu m'prévenir que tu rev'nais !

Les choses auraient dû s'arrêter là, mais le flot des hurlements avait réveillé la marmaille qui dormait et les cinq gosses s'étaient mis à brailler à leur tour à croire qu'un chourineur les égorgeait. Pour le coup, Ahmed avait vu le loup et sa rogne était remontée d'un cran. Ses coups aussi. La boxe, c'est sa vie et la bagarre sa spécialité. De la cage d'escalier et même de toute la barre du HLM, les voisins accouraient, chacun voulant mater les exploits de l'enfoiré qui rossait l'amant de la catin du premier. La police finit par rappliquer et c'est ainsi que, vers midi, Ahmed était de nouveau devant le juge. Et pour la soupe du soir il était de retour en prison.

- C'est ton lot Ahmed, lui dit Julien. T'es épinglé à vie. T'as un élastique à tes babouches. Tu n'y peux rien, t'auras beau vouloir t'échapper, tu seras toujours rattrapé par ton destin.

Julien n'en démord pas. Le malheur est un croque-mitaine qui recrute une armée d'Ahmed, de Pazin et de Julien pour lui servir la soupe. Lui ayant raconté l'histoire, il fait remarquer au Père Louviers :

- Un délinquant officiel n'a plus de libre-arbitre !

Mal à l'aise, l'aumônier lui répond par une pirouette :

- Le mal était déjà le sujet de la Genèse.
- Peut-être bien ! mais que peut-on faire aujourd'hui, là, maintenant ?
- Il faut attendre l'Avènement.
- Quel avènement lui demande Julien ?
- Mais la Parousie.
- C'est quoi ? Un truc de curé ?

Le père Louviers hoche la tête de gauche à droite. Sa façon de gagner du temps pour trouver une réponse. Puis, prenant une profonde inspiration il lui dit :

- La Parousie, c'est le retour du Christ Glorieux à la fin des temps.

Furieux et contrarié Julien s'écrie :

- Ah ! la belle affaire. Il y a longtemps qu'on sera tous morts !

Les mois passent et la bibliothèque s'étoffe. L'amitié entre Julien et l'aumônier grandit. A cinquante ans passés, avec sa gueule de patriarche, sa haute taille, ses cheveux argentés qui ondulent quand il secoue la tête et sa barbe blanche taillée court et avec soin, le père Louviers est ce qu'on appelle un bel homme dans la maturité. Et comme si la nature avait trouvé sa tournure avantageuse insuffisante, elle l'a dotée par-dessus le marché d'une surprenante séduction. Cette grâce est si forte que rien, ni l'humilité ni la soutane ni la croix pectorale qu'il porte à la manière d'un prélat ne peuvent la réduire, encore moins l'effacer. Julien, qui n'a pas sa langue dans sa poche, lui demande :

- Vous arrive-t-il d'être tenté ?
- Bien entendu que ça m'arrive ... lui répond le prêtre sans s'offenser et avec une simplicité désarmante.
- Non ! mais je ne parle pas de ça ! je vous parle des femmes...
- J'avais bien compris Julien ! Eh bien, ma soutane me protège et avec l'aide de la prière et de l'Esprit Saint, je me mets à l'abri.

Pas vraiment convaincu, Julien revient à la charge.

- Comment un bel homme comme vous a-t-il pu renoncer à la vie et choisir la soutane ? Et, sans lui laisser le temps de répondre,

il enfonce le clou en affirmant : les femmes les plus belles et les plus riches vous seraient tombées dans les bras... C'est sûr !

Pour le coup l'aumônier rit de bon cœur. La fraîcheur de la question et la naïveté du garçon l'enchantent.

- Peut-être bien que tes questions me rajeunissent lui confie-t-il. Mais il faut que tu saches que choisir de prendre la soutane n'est pas le signe d'un renoncement à la vie. Sérieusement, Julien, je n'y suis pas pour grand-chose. Je n'ai pas eu à chercher ma route. J'ai suivi celle du Christ. Je m'y suis engagé sans me retourner parce que je me sentais bien sur son chemin. J'étais, comment te dire ?... Joyeux ! Oui, j'étais dans la joie ! Dieu m'appelait à le suivre. C'est quelque chose tu sais. Comprends que je n'ai aucun mérite. C'est ça la Foi. J'entends dire, s'agissant des prêtres, que nous aurions donné notre vie au Christ. C'est bien sûr exagéré. La vérité c'est que le Christ s'empare de nos vies. Nous lui appartenons. En tout cas, moi, je lui appartiens.
- Et ce n'est pas plus difficile que ça, fait Julien, le front plissé, la voix pleine de doute ?
- Quand Dieu t'appelle, tu le suis ! C'est le mystère de la conversion. Regarde celle de Saül, celui qu'on nomme Saint Paul : dans les Actes des apôtres, Luc écrit : *Saül, respirait toujours la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur*. Tu avoueras Julien, qu'avec cet homme-là, les chrétiens avaient du souci à se faire. Saül était un ennemi redoutable. Or un jour, sur le chemin de Damas, s'en allant arrêter ou même probablement tuer des chrétiens, muni de tous les pouvoirs des grands prêtres, notre bonhomme voit une lumière descendre du ciel. Une voix lui dit : *Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ?* Il demande : *Seigneur qui es-tu ? Je suis Jésus celui que tu persécutes !* Là, Saül tombe à genoux. Il est terrassé. Et quand il se relève, il n'est plus le même : le Christ l'a retourné comme un gant. Et il va devenir l'apôtre que l'on sait, l'architecte de l'église catholique et chrétienne. D'ailleurs, est-ce un hasard s'il prend le nom de Paul qui, chez les juifs de l'époque, signifiait *le sans important ?*

Il réfléchit, prend une inspiration et reprend :

- Maintenant, savoir si Paul a donné sa vie au Christ, la réponse est oui sans aucun doute.

- Il aurait pu lui dire d'aller se faire voir ailleurs ... d'aller au diable, répond Julien. En tout cas vous ne pouvez pas affirmer qu'il l'a donnée de son plein gré.

Le prêtre sourit et doucement il hoche de la tête. Il sait qu'il n'y a pas de malignité dans l'esprit de Julien. Au bout d'un moment il ajoute :

- J'ai encore deux choses à te dire mon garçon. La première c'est que Paul, évidemment, n'a pas librement choisi sa nouvelle route, mais il est tout aussi évident qu'il a donné sa vie au Christ. D'ailleurs le Christ lui-même ne s'en cache pas. A Ananias, un disciple qui doutait de la conversion de Saül, le Christ lui dit : *Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour faire connaître mon nom aux non-juifs, aux rois et aux Israélites. Es-tu convaincu maintenant ?*
- Tout ça me dépasse, répond Julien troublé. Et la deuxième chose que vous vouliez me dire, c'est quoi ?
- Eh bien, lorsque je vois une belle femme, sache que je ne détourne pas les yeux. J'apprécie moi aussi le don de Dieu et je le remercie d'avoir créé la beauté et de me la donner à contempler.

La bibliothèque a trouvé son rythme et son organisation. Julien à maintenant du temps libre et il révise ses cours ... Il veut son bachot. Comme le mois de mars approche, il se demande s'il doit s'inscrire à la cession de juin ou s'il doit attendre l'année suivante. Il hésite. Pourquoi se presser ? Il a le temps ... En reprenant tout à zéro, il mettra toutes les chances de son côté. Choisir la cession de juin 40 lui paraît donc plus judicieux. Il n'est plus le lycéen de 1937, insouciant et libre qui entrait dans la vie avec de vastes horizons plein la tête. Il n'oublie pas que la société l'a rejeté et qu'il est vain, voire dangereux d'entretenir des désirs qui épuisent.

Bienveillance, bonté, charité ! Des conneries tout ça confie-t-il un jour au père Louviers : ce serait faire comme ces filles qui se font battre leur briquet et qui se retrouvent avec un polichinelle dans le placard. La chose pousse, grossit et le secret

ne peut plus se garder sous les draps. Et un matin c'est bonjour le monde, voilà le péché ! Enfanter des démons et finir comme Pazin ? Ça, jamais ! Pour un détenu, mansuétude ou clémence sont des rêves, les génies du mal. Pandore avait raison, le pire des maux c'est l'espérance !

Ce soir-là, seul dans sa cellule, il s'adresse au diable en criant d'une voix brève et le geste effaré : Eh toi ! là-bas ! ne perds pas ta salive à me faire tes patenôtres : va te faire foutre ! Mon cul la rédemption !

Julien a pourtant tiré de son expérience à la bibliothèque un enseignement précieux. Il sait, contrairement à son corps devenu propriété d'état, que ses pensées demeurent sa chasse gardée et qu'aucune volonté extérieure, aucun pouvoir discrétionnaire ne peut en disposer contre son gré. Il est le souverain de cette chose étrange qui s'appelle l'esprit.

A la lecture d'un ouvrage de méditation, il pense avoir trouvé la méthode qui lui permettrait de gagner la conscience d'un état absolu de liberté intérieure. La démarche consiste à apprendre à déporter sa pensée et à l'établir dans un monde de son choix : par exemple celui de la Terre Promise ! La méthode se vante de faire naître une force inconnue qui lui garantit la paix de l'esprit, étouffant jusqu'au sentiment du malheur. A lui d'imaginer qu'il s'établit dans une citadelle, une forteresse inexpugnable interdite aux puissances délétères et où il revivra son bonheur passé et mieux encore, celui qu'il aimerait s'inventer. L'enjeu est de pénétrer les joies et la beauté de la vie.

Mais entrer dans un nouveau paradigme n'est pas une mince affaire et si Julien est bien conscient des difficultés d'un tel apprentissage, il doute qu'une idée, même pilotée par la volonté, puisse être jamais vécue comme une réalité autonome.

Profitant d'un moment de solitude, il s'interroge à haute voix :

- Ce que les philosophes ou les psychiatres nomment *la réification des concepts mentaux* ressemble fort à une élucubration d'un cerveau dérangé, à une histoire de fou. A supposer qu'il y

ait quelques vérités dans cette affaire, par où commencer la procédure ?

Julien admet qu'on peut modifier en partie la représentation de la réalité en la regardant sous un angle différent, mais il se demande jusqu'à quel point cet exercice n'est pas un jeu pervers qui entraîne l'esprit à tomber dans un univers factice, virtuel et étrange, un labyrinthe d'où on ne peut plus sortir comme Dédale ?

- Et d'ailleurs, qu'est-ce que la réification ? On ne sait plus rien de la structure des choses, de ses lignes intérieures. On écrit maintenant que la réalité est quantique autrement dit qu'elle est à la fois onde et corpuscule, un état si étrange de la matière que personne, même Einstein se plaint de ne pas pouvoir l'illustrer avec des images ni le formuler avec des mots simples, mais seulement le saisir à travers des concepts mathématiques inintelligibles pour les gens ordinaires.

Découragé, il ajoute pour lui-même :

- Je crois bien que le champ des hautes pressions imaginaires ne m'est pas plus accessible que les théories de la nouvelle physique.

S'adressant au père Louviers qui vient de finir sa messe du jour, il lui dit sans préambule, la voix sèche et péremptoire :

- L'imaginaire, n'est-ce pas ce qui fait vivre l'homme et les Sociétés ?

Le prêtre qui connaît le caractère obsessionnel de Julien se demande avec inquiétude s'il n'a pas été atteint par cette espèce de delirium que les psychiatres appellent *la pression de l'enfermement*. Il lui demande :

- Tout va bien Julien ? Tu es bien sûr ?

La fébrilité de Julien a encore une autre cause... Une vieille affaire à régler entre lui et la dignité. Il n'arrive pas à définir la chose mais il en a éprouvé durement les désordres quand il l'a perdue. Il sait qu'elle est une force très étrange qui peut relever un homme ou l'écraser. Il questionne son ami le curé car il cherche des réponses.

- La dignité est une grâce de Dieu, lui dit le prêtre et elle est bien autre chose qu'une médaille épinglée sur une poitrine qu'un regard méprisant pourrait ôter. Ta dignité est comme ton esprit, ton bien propre, inaliénable et personnel, un trésor que nul ne peut te dérober.

Julien comprend les mots mais leur sens lui échappe car une idée l'obsède.

- Si personne ne peut m'enlever ma dignité, ni le juge ni le policier, comment se fait-il que j'aie l'insupportable sentiment de l'avoir perdue ?

C'est dans un livre sauvé de la destruction et auquel il manque la couverture et le premier chapitre qu'il trouve la réponse espérée. L'auteur inconnu écrit : *La dignité est le miroir de ce que l'homme fait de sa vie*. Julien comprend alors que s'il veut faire de la sienne quelque chose de convenable, il doit d'abord cesser de se condamner. Puisque la dignité est le ciment avec lequel un homme se bâtit se dit-il, celui que j'ai employé est de bonne qualité. Je n'ai donc pas à rougir et je me juge coupable à tort. Seulement un bon ciment ne suffit pas pour faire sa vie, il faut aussi un plan et un projet et seul je n'y arriverai pas. Dans le vase clos où je suis enfermé, y-a-t-il seulement une ouverture sur le monde ? Autrement dit, comment dénicher des appuis et des parrainages ?

La mine sombre, il secoue la tête en regardant le bleu du ciel que les barreaux de la fenêtre découpent en petits carrés. Soudain il est saisi d'une inexplicable excitation et s'écrie :

- Les journaux !

Il ne voit pas encore où sa pensée le conduit mais comme un bon chien courant, il sent une piste et, au bout, le gibier. Depuis un moment déjà, il a mesuré l'importance de la presse et il s'est pris de passion pour elle. C'est une nouveauté car à la petite maison d'Auteuil aucun journal n'avait jamais franchi le seuil de la porte. La presse est le fil qui le relie à l'actualité du monde, le moyen de comprendre la politique à laquelle il s'éveille. Il aime se plonger dans la lecture des quelques pages qui lui parviennent, souvent sales et déchirées, jamais du jour et

rarement de la veille ou de l'avant veille. Leur collecte est aléatoire et mal organisée. Il décide d'y remédier.

C'est ce jour-là aussi qu'il reçoit le programme du bachot, inchangé depuis 1937. Sa lecture le rend maussade car s'il peut se débrouiller seul dans les matières classiques et les mathématiques, il n'en va pas de même de l'anglais et de l'allemand. Il a pris trop de retard et, sans pratique, à l'oral, l'issue est certaine, il aura un zéro pointé et il sera éliminé. Il a bien une idée : dans une autre aile, la prison accueille de temps à autre des détenus politiques et, bien que l'accès lui soit interdit, il pense que c'est justement l'endroit où il doit se rendre. Les personnes incarcérées sont des intellectuels, souvent des journalistes, toujours des opposants politiques en conflit avec le gouvernement, jetées là généralement pour quelques semaines ou quelques mois. Il pense qu'elles pourraient l'aider et lui donner des cours mais le voudront-elles ? Et parlent-elles anglais ou allemand ? Et il lui faut encore l'accord du directeur.

Alors même qu'il échappe au service militaire, il se rend compte que son affaire relève du parcours du combattant. Mais la chance sourit aux audacieux se dit-il ... Et la maxime chère à monsieur Lebroc est comme un clairon qui sonne une charge de cavalerie, il va engager l'affaire avant d'être envahi par le découragement. Et le jour même, il fait officiellement sa demande à l'administration de la prison.

Il rédige aussi une autre note au surveillant général.

J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir m'autoriser à m'adresser par courrier aux personnels qui dans l'enceinte de la prison, achètent ou reçoivent un journal ou un magazine et, lecture faite, d'avoir la bonté de l'acheminer à la bibliothèque.

Il y joint une liste des fournisseurs potentiels : infirmiers – médecins – surveillants – personnels administratif ... sans oublier, bien entendu, les détenus du quartier politique quand il y en a.

Suivant les recommandations du surveillant général, le directeur donne rapidement son accord, convaincu que la démarche du détenu Desgranges a peu de chances de réussir.

Pourtant les journaux du jour, mais le plus souvent le lendemain, arrivent à la bibliothèque. Les feuilles sont froissées, mal repliées ou déchirées. N'importe ! C'est un succès. Et, chose surprenante, elles sont parfois accompagnées d'un mot aimable.

Pour remercier ses donateurs inconnus et maintenir un lien avec eux, Julien publie à leur intention un billet hebdomadaire sur l'actualité de la bibliothèque. Enfin, pour faire bonne mesure, il n'oublie pas d'y ajouter quelques traits de bonne humeur. Pas question de risquer de perdre le bonheur de se faire sa revue de presse quotidienne.

Ce jour-là, l'Humanité titre : *l'Angleterre veut faire la guerre avec le sang des français*ⁱⁱ et, dans Paris Soir, Pierre Lazaref et Charles Gombault plus nuancés, écrivent : ... *la guerre peut éclater à nouveau en Europe où on n'entend que des bruits de bottes depuis trois ans ... Et que les nerfs de l'Europe sont tendus à craquer !*

Il reçoit le Populaire d'Aragon, l'Ordre de Pierre Loewel, l'Aube de Georges Bidault, la Lumière d'Émile Kahn, l'Époque de Périclès et encore l'Action française, l'Écho de Paris et Gringoire. Mais son journal préféré devient rapidement "Je suis partout" dont il aime les articles bien écrits même s'ils sont des flèches empoisonnées contre le gouvernement Daladierⁱⁱⁱ. Comme beaucoup de gens, Julien désire la paix et, en lisant le Figaro qui titre sur une page justement : *La paix est sauvée*, il éprouve du soulagement. Or quelques jours plus tard, dans ce même Figaro, une phrase terrible adressée au premier ministre Chamberlain douche son optimisme. Winston Churchill écrit : *Vous aviez à choisir entre la guerre et le déshonneur, vous avez choisi le déshonneur, vous aurez la guerre.*

Alors que doit-il penser ? Comment se forger son opinion au milieu de la violence de propos et de thèses qui la plupart du temps ne se soutiennent que par l'injure ? Les tensions politiques sont extrêmes, l'affrontement verbal est d'une rare brutalité. Julien note dans son journal personnel :

C'est quelque chose d'inouï ce qui se passe entre la gauche et la droite, entre les germanophiles et les germanophobes, les anglophobes et les anglophiles, les pro sémites et les antisémites, les internationalistes et les nationalistes, les noirs et les rouges, partisans d'Hitler ou de Staline : ils sont tous enragés.

Il se laisse entraîner à plaisir dans l'âpre passion de tous ces partisans qui s'opposent et qui argumentent leurs points de vue à coup de rodomontades, de menaces et de provocations. Les insultes fusent à donner le tournis. Il note encore dans son bloc-notes : *Les coups bas emplissent l'air qui devient irrespirable tellement ils remuent de poussières et d'ordures.* Comment discerner dans cette boue, le vrai du faux et le bien du mal ?

Laissant aller ses goûts, il met au point une méthode de lecture avec deux critères : celui du talent et celui de la férocité. Deux journalistes sortent du lot : Brasillach et Rebatet. Sur son esprit vierge, ces deux auteurs prennent rapidement une influence décisive et sous leurs plumes, il apprend vite en prenant du plaisir ... Mais sans le filtre de la raison d'un esprit critique et sage pour le guider, il n'a pas conscience de se tremper dans un bain de haines mortelles. Insouciant du danger auquel il s'expose et loin d'être effrayé, il a la certitude d'affermir son esprit et son jugement.

Sa revue de presse présente à ses yeux un autre avantage : elle lui permet de relier des événements passés à ceux de son époque. Dans la poussière des étagères de sa bibliothèque, il a trouvé des trésors : des morceaux de vieux journaux et quantité d'illustrés dont les plus anciens remontent avant la guerre de 1870. Les ayants sauvés et restaurés tant bien que mal, il les a lus ou pour être précis, dévorés. Il peut désormais recoller les deux bouts de l'histoire jusqu'à ce début de 1939. A son tour, il découvre que le passé écrit en partie le présent et que s'en instruire est une nécessité.

Passionnément, méthodiquement il apprend à patauger dans le marigot politique, à saisir les idées, à relever les abus et les mensonges, à comprendre les raisons de tous ces affrontements entre partisans de la paix qu'il juge idéalistes et faibles

et les autres, maniaques de la guerre qu'il trouve spéculatifs et aveugles. Il en oublie la prison.

Le 2 février 39, une immense clameur le tire de ses études : la prison se rappelle à lui. A tous les étages on crie, on hurle jusqu'à l'hystérie, on tape sur tout ce qui fait du bruit. C'est un chahut de tous les diables comme la Santé n'en a jamais connu de pareil, affirment les plus anciens. Pensant que la guerre est déclarée, il accourt aux nouvelles et il éclate de rire ... Anatole Deibler est mort. De bon cœur il reprend avec les autres le fameux couplet de Dumont et Bénech ... *y a l'alcool, ne me parle pas de cette bavarde qui vous met la tête à l'envers. La rouquine qu'était une pochade a vendu son homme à Deibler ... Du gris qu'on roule dans ses doigts ...*

Le lendemain, Paris Soir confirme la nouvelle et écrit : *Deibler est mort subitement dans le métro alors qu'il partait pour Rennes guillotiner son trois-cent-unième client qui devait être exécuté le 3 février au matin... Et le maître n'a pas de successeur.*

La guerre aura-t-elle lieu ? La question est dans toutes les têtes. Julien veut croire que la paix va l'emporter. Pourtant dans Le Journal du 2 août 1939 un long article l'évoque sérieusement. Rappelant l'effroyable tuerie de la Grande Guerre, il prépare les esprits à celle qui vient. Son auteur, Émile Condroyer, ne doute pas qu'elle va venir. Dans ce même journal un autre article plus léger l'amuse : il y aurait une certitude, la guerre n'est pas pour cet été ! Les horoscopes de messieurs Hitler et Mussolini sont formels : les deux hommes laissent percer d'étranges faiblesses ...

- A chacun sa sauce. Il faut vendre, murmure Julien qui se demande si la guerre lui apporterait plus de malheurs que la paix.

Au matin du 1er septembre la guerre n'est plus une hypothèse. Elle est là ! L'Allemagne attaque la Pologne. A la prison, la nouvelle fuse comme une traînée de poudre. Caquetages et jabolages enflent. On dirait un vent qui annonce la tempête ... Le grand soir arrive ... La cinquième colonne est en marche.

Dans la société close de la prison, il se produit les mêmes poussées, les mêmes fragmentations et les mêmes répliques que dans la société civile sauf que, contenus dans un volume réduit, les tensions extrêmes détonnent plus fortement. Les coups de poings et les coups de gueules pleuvent. Il y a certes des partisans de la paix et des partisans de la guerre mais le camp dominant c'est celui du désordre. Cinq mots suffisent pour enragier les têtes : ça va foutre le bordel ! L'odeur du sang qui coule en Pologne excite les esprits.

Le 15 septembre, les détenus applaudissent aux succès de la Wehrmacht. Pensent-ils à leur libération prochaine ? Étrangement quand la France déclare la guerre à l'Allemagne Julien se sent fier d'être français. Lui, l'exclu de la société, trouve juste que son pays honore ses engagements en se portant au secours du plus faible. Quand il comprend que la Pologne est écrasée et que la France ne bouge pas, il se sent humilié. Honneur et honte se dit-il en découvrant du même coup les deux faces d'une même pièce. Exactement comme l'amour et la haine.

Enfant, il se demandait pourquoi les pays se faisaient la guerre. Il sait aujourd'hui qu'elle est un jeu brutal et mortel qui redéfinit la carte du monde faisant de la géographie un destin pour les hommes ; et qu'en décidant du sort et de la fortune des peuples, elle arrache du même coup leur masque et met à nu leur âme.

C'est à cette sorte de levée d'écrou, si on peut le dire ainsi, que monsieur le surveillant général se doit d'avoir oublié son devoir de réserve. Croisant Julien au hasard d'un couloir, il lui affirme : Desgranges, il faut voir dans la guerre une source de progrès ! Et quand Julien comprend que même le curé n'est pas épargné par son souffle, il lui lance gaiement : alors, vive la guerre ! L'ancien de 14-18 vient de lui confier qu'il voit dans les combats qui viennent une occasion décisive d'en finir avec Hitler, l'envoyé de Satan.

Sur son banc de touche, Julien est un spectateur attentif et stupéfait d'autant d'agitation. Pour lui la guerre n'aurait de raison d'être que si les verrous usés de l'ordre ancien finissaient par sauter. Ce n'est pas à la guerre qu'il songe mais à une

révolution. Car il se méfie. Il note sur son bloc-notes qu'il a intitulé *Cahier d'espairs : faut-il une guerre pour détourner le cours injuste du destin ?*

Seulement la guerre en France n'éclate pas ! Les journaux l'appellent maintenant *la drôle de guerre*, un mot que s'attribue Roland Dorgelès. Drôle elle l'est en effet. Après l'alarme des premières semaines on ne la prend plus au sérieux. Les français se ruent dans les gares pour leurs congés payés : prendre leur dû. C'est ce qu'on dit. Paris Soir chiffre : quatre-vingt mille voyageurs à Saint Lazare, quatre-vingt-dix-huit mille en gare du Nord et cent quarante mille en gare de l'est. A la fin de l'automne la peur s'évacue pour de bon. La vie reprend ... si l'on veut bien oublier les deux millions d'hommes mobilisés qui ne produisent rien. Sur son bloc-notes Julien parodie les dialogues d'une chansonnette parue dans un quotidien du matin :

Un français – *Nous avons la sécu nous autres employés, Le billet de chemin de fer et les congés payés.*

L'anglais – *Monsieur, monsieur, vous chantez comme un geai, quand la patrie est en danger...*

Le français – *Souffrez monsieur, mon insouciance et mon indifférence. Deux semaines par an, c'est peu pour s'offrir des vacances.*

L'anglais – *Monsieur, à ne penser qu'au bord de mer, le retour à la terre pourrait bien être amer.*

Le français – *Allons donc ! Nous avons la sécu nous autres employés, Le billet de chemin de fer et les congés payés.*

L'anglais – *Monsieur, monsieur, vous m'affligez, La situation déborde de dangers.*

Le français – *Que nous importe vos tristes vérités quand nous avons les acquis et la sécurité.*

L'anglais – *Jamais discernement n'aura raison des gens qui ont la religion des congés, des rentes et de l'argent.*

Hitler – *A coup de crosses et de bottes, Je nettoierai l'Europe de toutes ses crottes !*

Depuis ce 23 août 1939 où, à Moscou, un pacte étrange, contre nature, a été signé entre Staline et Hitler Julien est troublé. Il se demande comment ces deux crocodiles peuvent pa-tauger dans le même marigot sans cacher d'obscurs desseins. Cependant, il croit dur comme fer que Staline s'est fait rouler dans la farine. D'ailleurs il suffit de voir ce matin le dessin de Louis Chancel dans l'Ouest Éclair. Assis sur l'arc intérieur d'une faucille ronde comme un croissant de lune, Hitler défie sournoisement la grosse tête de Staline, l'air madré, enfoncée sur le manche d'un marteau.

Mais l'inaction lui pèse. Julien est frustré. Il donnerait un bras pour rencontrer les vrais penseurs du temps. Certes, il lit leurs journaux mais c'est insuffisant. Je ne jouis de rien ! Je suis le spectateur impuissant d'une prodigieuse effervescence qui s'empare du pays et peut-être du monde. Du coup la fureur xénophobe et antisémite de la droite exacerbe son ressentiment et une étrange jubilation s'empare de lui. Désormais ce sont tous les juifs qui font l'objet de sa haine qui ne connaît ni discernement ni mesure. Il n'est pas seul à s'en plaindre. Henri Béraud, Rebatet, Brasillach, Pierre Gaxotte, Thierry Maulnier, Cousteau qui sont l'âme de Gringoire et de Je suis Partout et les hérauts de l'épuration de la répugnante espèce, lui offrent, en attendant l'hallali, un acompte à travers leurs écrits dont l'encre encore humide, est plus caustique que la soude. Il en aime le goût, le sel et « l'odeur de la poudre et du sang qui suintent de leurs mots ». D'eux, il tient la vérité : les juifs ont ourdi une conspiration universelle et ils se sont sournoisement saisis des leviers de commandes du pays pour se gaver indûment de l'argent des français.

Cependant il hésite encore à se jeter tout habiller dans le courant. D'autres journaux lui donnent à réfléchir. Marinus dans Marianne écrit que le projet d'Hitler repose sur l'agression et la domination et prédit que son entreprise sera vouée à l'échec.

Le casse-tête continue. Qui croire ? Il se méfie des excès. Monsieur Lebroc n'est pas mort pour rien. Le brave homme a laissé son empreinte. Un livre balaie un temps ses doutes et ses

indécisions. Avec *Voyage au bout de la nuit*, il entre en communion avec Céline. La fin de l'innocence du héros c'est la sienne ! Il se reconnaît dans Barnabu et il n'a pas de doute, c'est sa détresse et sa misère à lui qu'il voit. Elles suintent à toutes les pages. Loin de l'anéantir, le roman renforce sa conviction que son heure viendra et qu'il saura surmonter le sort funeste qui l'accable. Son admiration pour Céline ne connaît plus de borne. Il épingle sur son tableau une coupure de journal où l'auteur admiré écrit : *Je me demande ce qui est le plus dégueulasse - une merde de juif bien aplatie ou un bourgeois français toujours debout - Lequel qu'est infect davantage ? Je ne peux vraiment pas décider !*

Ce jour-là dans un dessin paru dans *Marianne*, Dieu s'adresse à un chômeur français et lui dit : *tu gagneras ton pain à la sueur de ton front !* Et le chômeur lui répond : *Seigneur, c'est tout ce que je demande !* Bien sûr que le travail manque mais s'il manque c'est à cause des étrangers qui s'emparent de toutes les places ! Un dessin de Phill en donne une autre illustration.

Fraîchement débarqués à Paris de leur ghetto de l'est, des juifs sournois et malins se renseignent auprès d'un sergent de ville : l'un d'eux lui demande : monsieur l'agent, où est le ministère ? Lequel ? dit l'agent. C'est sans importance répond le juif, nous sommes partout chez nous !

De son côté le *Figaro* signale que la France accueille dans les Pyrénées Orientales, depuis mars 1939, deux cent cinquante mille combattants de l'ex-république espagnole et cent soixante-dix mille femmes et enfants misérables. Le journal ajoute : *et c'est sans compter les milliers de rescapés des brigades internationales et les autres qui, avec armes et bagages, sont des tueurs et des dynamiteurs de cathédrales comme le meurtrier de l'évêque de Teruel.*

Un autre journal annonce : *la France est un pays gangrené jusqu'au cœur et, soutenus par leurs coreligionnaires déjà sur place, les juifs investissent les meilleures places en chassant les natifs ; ils mangent le pain des français et livrent le pays à l'aventure et à l'anarchie. Et encore, il affirme que Daladier et sa clique sont des traites à la solde de l'Angleterre.*

Avec sa petite bande d'écrivains et de journalistes, Julien se donne l'illusion d'être entré dans un clan, une tribu. Et dans cette maison, sa famille d'accueil, l'orphelin s'exalte et se pense libre au milieu des mots qui le brûlent comme du feu. Mais faire partie de la petite bande, une phrase tirée des Décombres de Rebatet l'oblige. Il va devoir se rallier, s'unir à elle, embrasser sa doctrine de fer et, le moment venu, s'engager.

- Désinfecter le corps social corrompu en expulsant les juifs et les maçons : voilà la noble tâche ! Voilà ma croisade ! dit-il, le regard triomphant.
- Et tu penses que cela suffira à sortir le pays du chômage et de la misère ? lui répond le Père Louviers qui l'écoute, inquiet de tant d'exaltation.
- Allons mon père, trêve de barguignage ! L'heure n'est plus au doute. L'exemple à suivre c'est le national-socialisme car ce n'est pas un hasard si l'idéal de grandeur et la pureté fasciste encouragent les ashkénazes de Pologne, d'Allemagne, de Russie et aussi d'Italie et les séfarades d'Espagne et du Portugal à venir se réfugier en France.

Le père Louviers préfère se taire. Il est déchiré entre sa hiérarchie qui prêche ouvertement l'antisémitisme doctrinal du juif déicide et sa crainte d'attiser la haine qui flambe dans le cœur de son jeune protégé. Alors il prie. Il prie pour que Julien retrouve la mesure des choses et s'ouvre à la miséricorde et à la compassion devant les effroyables conditions d'existence de tous ces exilés d'Europe qui convergent sur la France comme vers une oasis.

La tâche est rude. Julien ne démord pas de ses convictions ... Et Dieu qui ne semble pas pressé d'obéir à la prière du curé. Mais loin de baisser les bras, ce Sisyphé des âmes ne s'arrête pas d'intercéder pour lui.

Et la drôle de guerre qui n'éclate toujours pas.

Chapitre 5

Deux mois avant Noël 1939, tôt le matin, un surveillant vient chercher Julien qui s'apprête à rejoindre sa bibliothèque.

- Desgranges ! Vestiaire et dare-dare ! Tu pars en voyage.

L'homme ne parle pas : il aboie. Julien le déteste. Borné, envieux, mauvais bougre, le gardien Labrousse prend plaisir à faire souffrir son monde. Il s'est vanté d'être devenu maton par défaut en quelque sorte. Ayant raté l'examen de gardien de la paix, il est entré dans l'administration pénitentiaire moins exigeante et il se dédommage de son échec sur le dos des détenus les plus faibles. Au vestiaire, Julien retrouve ses affaires entassées dans un carton. La ficelle qui lui servait de ceinture est là elle aussi. Après plus de deux ans, il n'a aucun plaisir à renfiler ses hardes. Au surveillant du vestiaire, il demande :

- Monsieur Labadine savez-vous ce qu'on me veut ?
- Y t'as pas dit l'collègue ?

Il hausse ses sourcils qu'il a épais et noirs comme du poussier, ce qui donne à sa bouille de brave type un air doux et cocasse.

- Il m'a dit que je partais en voyage.
- Ah, che Labrrou'che tout d'même ! Te lécher dans le shouchi. J'aime pas dire du mal des'autes, sur'l'tout des collègues, mais çhui-là y vaut pas mieux qu'tous ceux qui shont ichi, ni bons à rôtir ni bons à bouillir.
- Eh, eh ! Ce n'est pas gentil pour moi ce que vous dîtes là monsieur Labadine, lui dit Julien, riant du naturel bon enfant du gardien.
- Mais non mon gars, tu ch'ais bien que j'penche pas à toi. T'as ch'eulement pas ta pla'che ichi.
- C'est bien aimable à vous de me le rappeler... Faudrait plutôt le dire à mon juge. Dîtes-moi ... à la fin, je vais où ?
- Ah bin oui ça ! parrdi ! bin, c'est le grand jourr pourr toi ! Ch'est ton proch'é. P'têt bin qu'tu 'ch'ras dehors pour la Noël. On ch'ait jamais....

La nouvelle lui tombe dessus comme la foudre. Julien n'a pas peur mais c'est plus fort que lui, il se met à trembler. Son procès, il l'attend depuis si longtemps. Il avait fini par oublier qu'il viendrait. Et c'est pour aujourd'hui. Il aurait aimé se préparer. Réfléchir. Affûter ses arguments. Mais voilà, on le prend de court. Ont-ils seulement le droit de lui faire ça, au pied levé ? Voilà bien ces jeux de prince ! Les peaux de vaches. Et il va se présenter dans ses hardes qui sentent le renfermé. Pouah ! Il sent de nouveau la mesure de son indignité.

Au greffe, deux sergents de ville l'attendent avec la laisse et les menottes. Il serre les poings. Il doit faire un effort pour dominer la détresse qui l'envahit. Triomphe de la seconde qui vient se dit-il pour s'encourager, elle n'est rien au regard du temps ! Il s'est forgé cette maxime qu'il a épinglée sur le mur, derrière sa table de travail à la bibliothèque. Il tend ses poignets et ferme les yeux.

Sortir de prison est une épreuve mais, arrivé au carrefour de la rue de la Santé et du boulevard de Port-Royal, sa mauvaise humeur se dissipe. Paris est sous ses yeux. Il se sent comme un être venu d'une autre planète fraîchement débarqué sur terre. Revoir les choses de la vie à la piquette du jour est une surprise heureuse et franchement inattendue. Il observe avec gourmandise les passants emmitouflés qui se pressent sur les trottoirs, les charrettes à bras cahotant sur les pavés de la rue, les voitures à chevaux, une malle poste et de rares guimbardeuses à moteur. Pourtant, son émotion ne déborde pas. Il aurait fallu qu'il soit libre, marchant vers une destination connue de lui seul.

Dehors il gèle à pierre fendre. La vitre est couverte de buée. Il passe la main pour l'essuyer et aussi pour dessiner des carrés, des ronds et de petits bonshommes. Les passants qui les remarquent peuvent croire que le prisonnier leur fait quelques signes d'amitié.

A un carrefour, le fourgon s'arrête. Julien croise le regard d'une femme qui attend pour traverser. De sa main gantée elle lui fait un petit coucou. Elle lui sourit. Elle est jeune. Tu es un joli cadeau de la vie lui dit-il dans un murmure en

l'accompagnant d'un large sourire, une adresse que la fille ne peut ni entendre ni deviner pas plus qu'elle ne peut voir les larmes qui coulent sur son visage. Julien est ému : le morceau de vie qu'on lui vole prend subitement une valeur inestimable. Il voudrait crier : qui me paiera mon dû de tout ce temps perdu ?

Le fourgon redémarre. L'orage est passé. Julien retrouve son calme. Il lui tarde d'apercevoir le pont Saint Michel et aussi Notre-Dame. A mesure qu'il approche du centre de Paris, les quartiers lui deviennent familiers. Il prend conscience d'une sorte de malaise qui étreint la capitale, une impression qu'il met sur le compte du froid intense. Pour l'avoir lu dans un journal d'hier, il sait que le mois de décembre de cette année 1939 est l'un des plus froids jamais enregistrés. Mais quand il voit les monuments et les statues camouflés sous d'immenses murs de sacs de sable, il pense que c'est plutôt la crainte de la guerre qui jette son ombre sur la cité et que la ville lumière, défigurée, donne de l'humeur aux parisiens inquiets.

Devant l'esplanade des Invalides un canon de DCA, le fût dressé vers le ciel, est encore chaussé de sa housse de toile. Pour protéger sans doute ses futurs servants, un fossé peu profond a été creusé tout autour et des sacs de sables s'empilent sur ses bords pour former un rempart. A côté, au pied d'un braséro qui rougeoit, six ou sept soldats de la défense passive, assis en rond, fument des cigarettes et jouent aux cartes. Avec leurs calots rejetés sur la nuque, ils ont l'air de boy-scouts autour d'un feu de la Saint Jean. Leur insouciance trouble Julien perdu au milieu de toutes ces impressions contraires qu'il vient de grappiller. Il se chuchote à lui-même :

- Pas de doute ! c'est bien une drôle de guerre.

A l'instant où il descend du fourgon pour entrer dans le tunnel qui mène aux salles d'audiences du tribunal, les questions lui viennent en foule. Il n'a jamais vu de procès. Le sien sera le premier. Aura-t-il le droit de parler, de se défendre ? Les débats seront-ils conduits sérieusement, plus équitablement que l'instruction ?

Il doit s'interrompre de penser car l'agent tire très fort sur sa laisse et c'est au pas de course que le trio pénètre dans une salle obscure et enfumée où l'air est franchement irrespirable. Ayant cru qu'ils étaient en retard, il comprend sa méprise et l'absurdité de sa condition : une douzaine de détenus sont déjà là, assis sur des bancs de bois, avachis et menottés, tenus en laisse par un agent, attendant de passer devant un juge. A l'idée d'être appelé lui aussi à une heure incertaine de la journée et d'attendre ici pendant des heures, il préfère ricaner en songeant que le temps d'un détenu ne compte pour rien, à moins qu'il s'agisse d'un exercice de méditation voulu par l'administration ? Usant du ton de la confiance, il demande à son agent :

- Savez-vous si la liturgie des heures de la maison poulailler est inspirée de celle des cénobites de Saint Pachôme au désert du Nil ?

Comme l'argousin le dévisage avec un vide abyssal dans les yeux, Julien ajoute pince-sans-rire :

- Tout de même je pense que vous avez conscience que le compte de temps d'un détenu vaut deux fois plus cher que celui d'un gardien de la paix.

Le regard trouble finit par se décanter et lorsqu'un éclair de vie paraît, l'agent s'écrie :

- Oh ! t'as pas fini de m'embrouiller la tête ? Et ... et n'essaie pas d'm'faire des histoires.
- Voyons brigadier lui répond Julien, un sourire en coin, c'est de la simple arithmétique : je suis un et vous êtes deux !

Au bout de trois heures, les fesses ankylosées, Julien a besoin de bouger. Se penchant une nouvelle fois à l'oreille de son gardien, il lui dit qu'il veut aller aux cabinets.

- Pouvais pas t'arranger avant de v'nir. Puis, comme s'il s'adressait à la cantonade il lui demande avec la discrétion voulue : et c'est'y pour la p'tite ou la grosse affaire ?

Devant l'urinoir l'agent lui libère le poignet droit mais resserre la laisse sur le gauche. Julien, mal à l'aise, doit se

déhancher pour se déboutonner de sa seule main libre. L'argousin lui lance :

- L'règlement, c'est l'règlement ! Et pour sortir ta petite nouille, une main c'est bin suffisant ! Et si tu te pisses dessus, rin à foutre vu qu't'es sale comme un peigne : personne y verra goutte.

Avant de se reboutonner Julien fait le geste d'essuyer sa main sur la roupane de l'argousin.

- Eh ! qu'il hurle ... t'es malade ?
- Bin quoi, personne n'y verra goutte, lui répond Julien en rigolant !
- Essaie donc un peu voir mon salaud !

Il a tout juste le temps de se rajuster que le second gardien accoure à leur rencontre.

- Faut s'grouiller, on est app'lé.

Le trio se précipite dans le couloir et grimpe à la queue leu leu l'étroit escalier de bois qui ouvre sur le box des accusés. La salle est vide et sombre. Les cons ! C'était bien la peine de courir une fois encore. A quoi bon gueuler. Il doit se faire une raison mais il frissonne sans savoir si c'est de froid ou d'inquiétude.

Le plafond est haut et les moulures sur les murs en bois ciré donnent à ce drôle de théâtre de la solennité et de la pompe. Dans un silence de cathédrale on entend l'écho d'un bourdonnement de chuchotis. Trois ou quatre robes noires à bavettes blanches se font des messes basses.

Sur sa gauche, la tribune du président surplombe le box des accusés. C'est une sorte de long bureau avec une belle façade en bois presque noir. Derrière il y a des fauteuils dont il ne voit que le haut des dossiers de couleur verte. Du cuir sûrement. Au pied de la tribune, la barre des témoins fait un arc de cercle et plus loin, deux allées séparent trois rangées de bancs pour le public. En face de lui, l'estrade du procureur avec son pupitre de bois sombre et son unique fauteuil de cuir noir, lui paraît soudain menaçante.

Julien chasse encore un frisson et tâche de se détendre en essayant de sourire car il a idée que cette arène de justice, froide et austère, abrite la quintessence des comédies humaines. Comme il s'assoit sur son banc, un des hommes en robe noire se détache du groupe, traverse le banc des avocats et s'approche du box des accusés. Il demande :

- Desgranges ... Julien Desgranges ? c'est vous ?

En le voyant, Julien est pris subitement d'un rire nerveux.

- Vous vous moquez de moi interroge l'avocat ?
- Non monsieur... C'est-à-dire que ...
- Que quoi ?
- C'est votre bavette.
- Ma bavette ? Et elle a quoi ma bavette ?
- Elle est pleine de taches...
- Malappris, voyez-vous ça ! je n'aime pas vos manières jeune homme. Je suis maître Dubomaud, votre avocat.

Le rire étouffé de Julien explose alors en un fou rire qu'il ne contient pas et, emporté par une quinte de toux qui le secoue jusqu'aux larmes, il parvient à dire entre deux hoquets :

- C'est pas possible ... vous me faites une blague !
- Quoi ! quoi ! ... caquette le maître en suffocant d'indignation.

Le visage cramoisi, gloussant comme un dindon qui a fait son rouge, il s'éloigne et s'assoit à son banc. Mais le rire de Julien ne s'épuise pas malgré l'entrée du procureur et les lustres qui s'allument et c'est dans cette ambiance assez inhabituelle que l'huissier crie :

- La cour !

Comme poussés par le ressort d'une boîte à malices, les deux agents qui encadrent Julien resté assis, bondissent dans leurs chaussures et se mettent au garde-à-vous, l'obligeant à se lever. Visages graves, trois magistrats font leur entrée et, à la hâte, s'installent sur leurs fauteuils sans qu'on puisse dire précisément s'ils sont pressés de commencer l'audience ou seulement de la finir. Quand le public clairsemé s'est assis à son tour et que le silence est revenu, l'huissier remet un dossier au président et crie de nouveau :

- Affaire vingt et un !

Y Jetant un coup d'œil rapide, le magistrat redresse la tête et lance :

- Desgranges ! ça vous amuse sûrement d'être sur le banc des prévenus ... Je ne suis pas sûr que vous saisissiez la gravité de votre cas. Maître faites donc comprendre à votre client que s'il continue de rire, je le ferai expulser de la salle des audiences et que je le condamnerai aussi pour outrage.

La menace est sérieuse. Julien cesse de rire. Il s'en veut de s'être laissé emporter mais il sent que son rire a été providentiel. Comme le jet de vapeur qui s'échappe d'une chaudière pour empêcher l'explosion, il a libéré sa peur. Détendu, il peut maintenant concentrer son attention sur l'énoncé de l'acte d'accusation. La formulation est nouvelle mais le fond n'a pas changé. C'est le même ramassis de vérités tronquées qu'il a déjà, et par deux fois, entendues. A des mois de distance il s'en souvient mot pour mot. Il aurait pu tout oublier mais pas cette boue qui le salit, des mots qui font de lui un maraud, un menteur, un violent, un être dangereux et bien entendu un voleur. Il est l'ivraie qu'il faut séparer du bon grain. Dès lors, qui peut remettre en cause ce qui tombe de la bouche d'un aussi éminent personnage et lui démontrer qu'il a été trompé ? La solution est insoluble, aussi impossible à trouver que celle qui a empêché Archimède de soulever le monde. Ah ! si seulement j'avais un point d'appui se lamente Julien.

- Vous avez gravement menacé l'ordre public et commis des actes de violences contre un représentant de l'autorité publique...
- Ce sont là des mensonges monsieur le président.
- Voyons, c'est écrit là ...
- L'inspecteur a menti monsieur le président ... Prétendre que je l'ai menacé est grotesque.
- Comment ? Comment ? ... Le président est surpris par l'assurance de ce détenu et peut-être plus encore par le ton de sa voix. Nous allons voir. Huissier, faites entrer le premier témoin.

L'inspecteur Briant, sûr de lui, confirme ce qu'il a écrit et ne retire ni un mot ni une virgule.

- Vous mentez monsieur ! Vous mentez ! lui lance Julien avec force. C'est vous ... oui c'est vous qui m'avez frappé, d'abord par une claque au visage si violente qu'elle m'a fait culbuter de ma chaise puis par des coups sur la tête avec un gros livre... Moi, je n'ai fait que me protéger.
- Bien sûr, bien sûr ! Le prévenu est un agneau ... C'est toujours la même histoire monsieur le président, lance le procureur d'une voix désabusée qui avait sans doute peur qu'on l'oublie ... Dans ce box ne passent que des innocents, c'est bien connu.
- Monsieur le président, reprend l'inspecteur, j'ai des témoins. Ils confirmeront mes dires.
- C'est bien ! ... Huissier, faites entrer le second témoin.

Enchâssée dans une robe blanche à fleurs rouges avec une queue de lapin jetée sur ses épaules, madame Gassman fait une entrée remarquée. Elle s'est donnée du mal pour être à la hauteur de l'événement dont elle ne doute pas une seconde qu'elle en est la vedette. Mais avec son khôl trop noir et son rouge à lèvres trop vif, tournée comme une poule de luxe, elle a l'air d'une oie grasse qu'on aurait inutilement bardée de lard. Sa voix pointue et acide confirme le vol qui représente une perte considérable pour son exploitation sans parler des menaces qu'elle a subies et dont elle se remet à peine. Elle confirme qu'elle a vu ce pauvre inspecteur tomber à terre à la suite du croc en jambe que l'accusé lui a fait avant de lui jeter un classeur à la figure.

Julien ne comprend pas un tel acharnement et si longtemps après les faits. Que me veut cette femme se demande-t-il, pourquoi ment-elle ainsi ? Je ne suis rien, je ne représente rien. Il est anéanti mais il est résolu à ne pas se laisser faire. Il se lève et dit :

- Oui je vous ai volée parce que j'avais faim madame. Je vous ai déjà présenté mes excuses et dit mes regrets. Et pour vous dédommager, je vous ai proposé de travailler gratuitement le temps nécessaire à réparer ma faute. Pour le reste, pour ce dont vous m'accusez, vous savez que je suis innocent. Alors, j'ai une question à vous poser : pourquoi tant de haine ? Pourquoi vos mensonges ?

Il ne parle plus, il fustige la déloyauté. Pointant un doigt vers la commerçante, il ajoute, la voix désabusée :

- Oui pourquoi ? Dîtes-moi pourquoi ?

La femme s'agite et se tortille dans son étroit fourreau. Son visage vire au rouge. Sa graisse tremble. Mais madame Gassman se reprend et lève un poing dans la direction du prévenu et lui jette pour toute explication :

- Mauvais bougre !

Tandis qu'elle part s'asseoir, madame Tymen entre à son tour. Plus petite, moins corpulente mais tout aussi adipeuse, elle est habillée d'un tailleur plutôt chic. Il lui manque cependant une taille ou peut-être deux car la jupe trop serrée l'oblige à trotter d'un pas vif et serré à la façon d'une mule qui flaire son picotin. Julien ne peut réprimer un sourire que le procureur à l'affût s'empresse de dénoncer.

- Notez l'insolence du prévenu monsieur le président, voilà qu'il ricane encore.
- Attention Desgranges ! ... Attention ! menace le président.

Invitée à prêter serment et à déposer, madame Tymen le buste tourné de moitié vers le prévenu dit en vitupérant, la bouche haineuse et la main accusatrice :

- J'ai vu ce vaurien sortir en courant de la charcuterie de mon estimée collègue. Faut que j'vous dise m'sieur le président : mon magasin, il est comme qui dirait, en face du sien. Se rengorgeant du menton et du cou, elle ajoute : vous savez, j'vends des vêtements modes alors vous comprenez qu'on vient de loin chez moi pour s'habiller...
- Oui, oui c'est bien, fait le président en lui coupant la parole, venez-en au fait, venez- en au fait ...
- C'est à dire que ... Ah bin zut alors ! V'là que j'mets coupé la chique. Où qu'j'en étais, bon sang de bois ?
- Vous nous disiez madame que vous aviez tout vu, reprend le président en volant courtoisement à son secours.
- Ah ! oui, ah ! oui... Figurez-vous que j'connais sa mère à ce drôle-là. Notez bien qu'on dit qu'elle est morte. Paix à son âme. Mais il faut dire que c'était une pas grand-chose. Comprenez, ça a pas les moyens mais ça veut quand même s'habiller chic et

manger gras. C'est'y pas une honte ! C'est qué voulait pas m'rendre mon argent l'effrontée ...

- Êtes-vous en train de nous dire que la mère du prévenu vous avait pris ... volé de l'argent ? questionne le président, surpris.
- C'est à dire que... C'est pas tout à fait ça ! J'lui avais prêté des sous mais 'é disait qu'é pouvait pas m'payer mes intérêts.
- Et vous prêtez souvent de l'argent ?
- Quekfois ...
- C'est à dire ?
- Bin, quand j'sens que j'tiens un bon coup pardi ! Les temps sont durs m'sieur le président ...
- Et que s'est-il passé avec la femme Desgranges ?
- Eh bin, j'lui ai mis l'huissier aux fesses, vite fait bien fait.
- Oui ! j'ai là effectivement un acte de maître Tymen huissier à Paris, adressé à Henriette Desgranges 13 boulevard d'Auteuil à Boulogne-Billancourt.
- Dame ! maître Tymen c'est mon fils m'sieur le président, se rengorge la dame. Mââme Gassman m'avait prévenue d'pas lui prêter à c'te mijaurée. E'm'avait bien dit que je retrouverais pas mes sous ! Et maintenant qu'elle est morte, qui va m'payer ? Ça m'apprendra d'être bonne ! Et ça vous envoie son gamin vous voler... C'est t'y pas une honte !
- Est-ce tout madame où avez-vous encore une déclaration à faire ? demande le président.
- Oui, monsieur le président, j'ai encore à dire...

Hors de lui, incapable de rester silencieux plus longtemps, Julien s'écrie, le poing levé :

- Sale toupie ! Dieu vous fera payer vos ignobles mensonges.
- Desgranges vous n'avez pas la parole et ne mêlez pas Dieu à vos turpitudes. Encore un mot et vous sortez !

La mémoire de sa mère insultée est un coup de couteau dans le cœur. Et voilà qu'on le somme de se taire. C'est plus qu'il n'en peut supporter. La colère le dévore. Mais alors qu'il ronge son frein, une lumière apparait dans ce brouillard poisseux. La vérité montre le bout de son nez. La haine de ces deux femmes pour quelques jambons dérobés n'a pas sa raison d'être. Il y a autre chose. Le vol est un prétexte. Quant au prêt

que sa mère n'aurait pas remboursé, c'est bien sûr un ignoble mensonge. Un prêt d'argent à un pauvre ? Quelle blague ! Qui peut croire ces sornettes ? Cependant elles rappellent opportunément à Julien que sa mère, un temps, avait fait des ménages chez deux commerçantes de la rue des Rosiers mais qu'elle n'avait jamais été payée de ses gages. Quatre mois de salaires impayés c'était la ruine à en avoir la tête fêlée ! En désespoir de cause, elle s'était adressée à un huissier qui était aussi le propriétaire de leur maison de la rue d'Auteuil et à qui elle devait deux loyers de retard. Il se souvient d'avoir vu sa mère pleurer parce que cet huissier lui avait dit qu'il n'engagerait d'action contre ses employeuses qu'à la condition d'être payé d'abord de ses loyers de retard et de ses honoraires.

- Oh, l'arnaque ! la putain d'arnaque ! grommelle Julien furieux. Ces sales gens n'ont pas eu le moindre scrupule à escroquer une pauvre femme. Salauds de juifs !

Mais que faire d'une vérité qu'il lui faut taire, faute de preuve ? Il n'aura sûrement pas fallu beaucoup d'efforts à madame Tymen pour embobiner la sotte madame Gassman et contrefaire l'accusation. Quant à l'arrogant inspecteur, contraint d'entrer dans le jeu des deux plaignantes sous peine d'être dénoncé de l'avoir frappé, il a grossi l'affaire à son avantage et fait un faux témoignage. Entre désespoir et colère, Julien murmure pour lui-même :

- Misérables voyous, vous paierez vos crimes le jour venu !

Reprenant pied dans son procès, il remarque que madame Tymen dépose toujours et qu'elle semble se cramponner à la barre. N'y tenant plus il se lève de sa chaise et, pointant un doigt sur elle, s'écrie :

- Madame vous mentez et vous mentez mal ! Quelle est la personne un tant soit peu sensée qui peut croire que vous auriez prêté un seul sou à ma mère bien trop pauvre ? La vérité est tellement criante ! Vous avez monté une arnaque pour ne pas lui payer les quatre mois de gages que vous lui deviez, vous et madame Gassman avec la complicité de votre fils, l'huissier de justice.
- Taisez-vous Desgranges ...

Passant outre l'ordre du président, Julien continue d'accuser.

- Escroquer ma mère ne vous suffisait pas. Il faut que vous vous en preniez à moi, son fils, en continuant de mentir et d'accuser fausement. Vous les juifs, vous êtes bien l'engeance du mal !
- Desgranges, taisez-vous ! Vous outragez le tribunal ...
- Prenez garde madame, lance Julien ignorant l'avertissement, prenez garde à ma vengeance !
- Desgranges je vous somme de vous taire ! Encore un mot et je vous fais expulser.

Le président est hors de lui, à moitié debout, le buste penché sur son pupitre, incapable d'écouter ce malappris qui n'apporte que désordre dans son tribunal et qui bouleverse un procès dont il pensait avoir réglé la liturgie au millimètre. De son côté, ayant repris son calme en apparence, mais la voix cassée et lasse, Julien se rassoit et dit :

- Je me tais.

Sous cet assaut verbal, madame Tymen n'a pas bronché mais sa main droite qui tombe le long de son corps s'est mise à trembler et sa bouche s'est retroussée comme le cul d'une bourrique en train de faire son crottin. S'étant reprise, elle déclare d'une voix martiale et le front haut, pleine d'assurance :

- Nous les z'honnêtes juifs qu'on travaille dur, on en a assez d'la racaille qui nous vole. Se tournant vers Julien elle lui lance, haineuse : maudit goy ! Puis ayant fait demi-tour, le ton suave et le sourire forcé, elle s'adresse au tribunal en ajoutant : voilà ! J'ai fini m'sieur le président.

Il reste les plaidoiries mais Julien n'a plus d'illusions. Il sera condamné. Et lourdement. Le procureur se lève, regarde la salle et prend son temps car il est le centre de toutes les attentions. Faisant un ample geste du bras dont la lenteur est étudiée, il déclare d'une voix éraillée qu'il est las de ne voir dans le box des accusés que de prétendus innocents alors qu'il n'y en a jamais eu un pour racheter l'autre.

- Vous verrez, ajoute-t-il, mais si, mais si, vous verrez monsieur le président, bientôt ce sera de notre faute ... Et, alors que son

bras retombe lourdement sur son pupitre, il ajoute un dernier mot : cela dit, je m'en remets à votre sagesse, comme d'habitude.

Vient le tour de la défense. L'intervention de maître Dubomaud est d'une remarquable sobriété. C'est même en soi un modèle du genre ! Il se lève et dit :

- Compte tenu de la jeunesse de mon client je demande l'indulgence de votre tribunal.

Quand il se rassoit, Julien se penche vers lui et questionne :

- Vous ne pouvez pas en avoir fini tout de même ?

Comme il n'obtient pas de réponse, il se lève d'un bond et brandissant le bras et la main, il s'écrie farouche et menaçant :

- Monsieur le président je voulais la justice et j'ai une parodie de justice. Je voulais un procès et j'ai une bouffonnerie. Je demandais mon dû et j'ai l'iniquité. Je n'ai entendu ici que calomnies et mensonges. Oh ! non ! non ! ce n'est pas ça la justice. Cela ne peut pas être ça ! Le mensonge ne peut pas étouffer la vérité ni la puissance publique méconnaître la droiture sinon c'est l'arbitraire, l'appel à la vengeance et à la haine ! Ne voyez-vous pas le péril ?

Avocats, magistrats et le petit public amassé sur les bancs, d'abord surpris par l'audace et aussi par un aussi inhabituel discours font silence, mais l'instant d'après le léger brouhaha reprend. Tous ont oublié l'esclandre sauf un, le président qui consulte ses assesseurs, un mot à gauche et l'autre à droite, pour la forme car la chose est entendue. Julien s'attend au pire. Il écoperait de combien ? De trois au mieux et de quatre au pire... Mais quand il entend cinq ans, il s'effondre. Ce n'est pas possible s'écrie-t-il, cinq ans de prison pour un vol de saucisson, c'est juste pas possible !

En improvisant une défense maladroite et vindicative, il n'a pas eu conscience d'outrager le tribunal. Sa sincérité n'a pesé que le poids du vide pour des magistrats qui, d'ordinaire, la compte pour rien. Alors, se souvenant des paroles de sa grand-mère, il lâche amèrement :

- Elle avait raison, la sincérité n'est pas une grandeur mesurable.

- Mais quand le président lance : gardes ! Emmenez l'accusé, il jure de se venger. Il n'entend même pas son avocat lui dire :
- Avec les remises de peines vous serez bientôt dehors.

Chapitre 6

De retour en prison, Julien sombre dans un état de profond abattement. Sa dépression n'est plus seulement la marque d'un désarroi extrême suivie d'une phase d'exaltation soudaine, c'est toute son énergie qui est anéantie ; sa résolution, sa volonté, sa joie, cette force sauvage qui lui prenait les tripes et lui donnait son assurance, ont débordé d'un coup, anéantis par une sentence inepte.

- Je croyais encore que j'appartenais à la communauté des hommes. Il n'en est rien. Je ne suis plus rien, rien qu'un condamné à 5 ans de prison. La société pourrie par l'avarisme des juifs m'a rejeté.

Il jette l'éponge, il abandonne ! Le combat est trop inégal. Sans issue. Vivre ainsi est trop dur, fade et insignifiant et l'idée de la mort devient belle à courtiser. Sournoisement elle se glisse, s'infiltré, s'empare de lui. Il ne parle plus, ne mange plus. Même sa bibliothèque lui devient étrangère.

- L'avantage d'avoir fait un beau voyage à Paris, lui dit le maton Labrousse, c'est qu'il t'a fait changer de statut Desgranges. T'es plus un préventif, t'es maintenant un condamné ! T'es comme qui dirait monté en grade.

La méchanceté de cet homme laisse Julien indifférent mais l'iniquité, la morgue des juges, les mensonges des juives, la forfaiture de la police, l'insignifiance de la défense lui ôtent le goût de vivre. Quoi ! se dit-il, la société, dans ce qu'elle a de plus institutionnel, de plus officiel et dans ce qu'elle a de plus grand, c'est du moins ce que je croyais, n'a pas d'égard pour les petits, les pauvres et les faibles. Sans honte, elle se soumet aux mensonges des juifs.

Brûlant de fièvre, il jure que Rebatet et Brasillach ont raison d'affirmer que le juif est la source des malheurs de la France. Les sales juives dit-il, se retenant de cracher sur le sol, leurs mensonges ont tué ma mère et ruiné ma vie ! Il écrit dans son bloc-notes.

*Nos chefs n'ont pas d'honneur.
Voilà notre malheur !
Et que dire de la France
Qui a trop d'arrogance
Et trop peu de courage ?
Elle a commis l'irréparable outrage !*

*De la Suisse à la Somme,
Deux millions d'hommes
Regardent égorger la Pologne,
Sans bouger, l'arme au pied, sans vergogne.*

*Allemands et soviétiques,
Par une alliance inique,
Sans gloire ni audace,
Ont fait main basse
Sur un pays ami
Que nous avons trahi.*

*Soumise aux juifs
Qui la tient dans ses griffes,
La France souille son âme
D'une trahison infâme.*

*O, de cette engeance abjecte,
Corruptrice et infecte,
De cette race maudite et maléfique,
Libérons-nous enfin de ses odieux trafics.*

Cette fois, Julien est sérieusement malade et il retrouve l'infirmerie. Chaque jour le père Louviers lui rend visite ne ménageant pas ses efforts pour qu'il reprenne pied et le goût de vivre. Alors qu'il pense avoir tout essayé, il lui dit un jour :

- C'est Dieu qui t'éprouve.

- Pourquoi, lui fait Julien, je ne lui ai rien demandé. De quoi se mêle-t-il ?
- Tu sais les dessins de...
- Ah non ! Et il hurle : rendez-moi cette justice : ne m'accablez pas avec les desseins de Dieu. Comme moi, vous les ignorez puisqu'ils sont impénétrables. J'ai trop d'estime pour vous : ne vous perdez pas dans les poncifs de l'ignorance.

Imperceptiblement, leurs rapports se tendent. Les deux hommes voyagent dans des mondes opposés. Julien rêve de vengeance et de mort et le prêtre de pardon et de foi. Quant à monsieur le surveillant général qui suit de loin le lent déclin de la santé de Julien, il se décide un matin à pousser la porte de l'infirmerie. Ayant obtenu du médecin l'autorisation de s'entretenir seul avec le malade, il réquisitionne son bureau.

Contrairement à son habitude sa voix est hésitante et douce et, mal à l'aise, il dit à Julien :

- Desgranges, je n'embrouille jamais dans les affaires d'un détenu. Je suis là pour maintenir l'ordre et la discipline, mais pour toi je fais une exception parce que ... parce que te voir ainsi ... me ... bon !

Ses mains sont agitées, ce qui est rare chez lui. Et, avec ses hésitations et sa difficulté à lui parler, Julien voit bien que le surveillant est pris d'une émotion inhabituelle. Que se passe-t-il ? Et où veut-il en venir ? Dans cette atmosphère si inattendue et si étrange, par une sorte de capillarité, le trouble du vieil homme gagne le cœur de Julien. Alors qu'il désirait être seul, il veut maintenant l'écouter.

- J'ai regardé ton dossier mon garçon ... Fichtre non ... ce n'est pas ça ! Pour te dire la vérité, je l'ai même sacrément gambé ton dossier. Et figure-toi que ça m'a pris la tête. Ce que j'ai lu, eh bien, ça ne colle pas ! ... Pas avec ce que je sais de toi ! Ou alors c'est que tu es un bougre de comédien surdoué. Note bien que ce ne serait pas la première fois ... J'en ai tellement vu ! Bien ici dans nos murs mais dehors, tellement mauvais !

Pris par une secousse nerveuse, Julien frissonne et fébrilement lui demande :

- Mais vous, monsieur le surveillant général, vous, qu'est-ce vous en pensez ?
- Crois-tu que ce que je crois a beaucoup d'importance, lui dit-il en fermant un œil mais où, dans celui qui reste ouvert, brille une lueur de plaisir ?
- Comment si cela a de l'importance, s'emporte Julien, la voix étouffée par un sanglot ... si vous saviez comme c'est important pour moi.
- Ah ! fait le surveillant, flatté et ému à la fois car il sent le garçon sincère. Et pourquoi ça, sacré bon sang de bois ?
- Vous êtes la seule personne ici avec le père Louviers en qui j'ai confiance et qui me fait confiance. Et il ajoute avec un regard chargé d'affection, parce qu'aussi vous êtes un brave homme monsieur.
- Allons ! Allons ! Pas d'effusions ! On n'est pas dans un salon.

Mais son regard dément ses paroles. Julien voit bien qu'il a touché le surveillant général qui ajoute comme pour lui-même :

- C'est bougrement difficile de laisser croire ce qu'on n'est pas !
- Vous voulez dire monsieur que c'est dur de vivre avec une étiquette comme celle qu'on m'a collée dans le dos ?
- T'as quand même volé ...
- Oui monsieur, j'ai volé et je le regrette.
- Et pourquoi qu't'as volé bon sang de bois ? Voler c'est tout de même grave.
- A la maison on mourait de faim. Alors, à la vue de tous ces saucissons, je n'ai pas pu me retenir ... J'ai laissé mon estomac décider.
- Et tes parents, ils ne pouvaient pas t'nourrir ?

Julien lui raconte son histoire. Parler lui fait du bien. Il s'apaise. Les images douces de son adolescence emplissent sa tête. Chose surprenante, pendant qu'il parle, monsieur le surveillant général est attentif et l'écoute sans l'interrompre. Il faut dire que Julien, à l'école de sa grand-mère Marie, avait appris à raconter des histoires et à aller à l'essentiel. En terminant le court récit de sa vie, il dit encore :

- Je crois que ces deux juives ont cru que j'étais revenu les voler pour venger ma mère. Elles ont eu peur. Le destin est tout de même curieux : il m'a fait entrer dans la seule charcuterie où je n'aurais jamais dû mettre les pieds ! Et depuis, ma vie ressemble à une cascade de dominos.
- Ah ! Et c'est quoi ? Fait le surveillant qui suit difficilement le raisonnement.
- Observez le premier domino qui bascule, il pousse le second qui est devant ... Et ainsi de suite, jusqu'au dernier. Une fois que l'élan est donné, rien ne peut arrêter l'enchaînement de la cascade. C'est drôle parce c'est un jeu. Mais prenez l'exemple d'un cheval qui prend peur et qui part au galop dans une rue en pente et imaginez-le tirant un haquet chargé de tonneaux de vin alors que c'est jour de marché. Vous voyez bien que ce n'est plus un jeu mais une tragédie parce qu'il y a des morts et des blessés. Et pourtant c'est pareil, un enchaînement d'événements en cascades : le premier provoque le second qui entraîne le troisième ... Eh bien, c'est ce qui est arrivé à ma famille. Et moi je suis le dernier domino. C'est pour ça que je suis là !

Monsieur le surveillant général hoche lentement de la tête. Commence-t-il à comprendre ? Il réfléchit en silence et soudain, relevant son visage, il regarde Julien et lui demande :

- Ça s'est passé où ton histoire de saucissons ?
- Rue des Rosiers, pourquoi ?
- C'est le quartier juif, là-bas ?
- Oui ! Y aurait-il un problème ?
- M'étonne pas, c'est tout !
- Que voulez-vous dire, monsieur ?
- Tu t'es mis dans la nasse mon petit gars.
- Expliquez-vous, je ne comprends pas monsieur !
- C'est simple : toute la basoche est juive, ton juge est juif, le président du tribunal est juif et le procureur aussi.
- Comment savez-vous cela, demande Julien. Et ça veut dire quoi ?
- Voyons : Judas Jacob c'est le nom de ton juge, Golshire c'est celui du président et Gouparian celui du procureur.
- Ils sont juifs vous croyez ?
- Ah ça, c'est sûr !

- Quoi ? s'ils n'avaient pas été juifs, je n'aurais pas été condamné ?
- Mon garçon, je n'ai pas dit ça et j'en sais fichtre rien ! Ce que j'constate, c'est que t'es embringué dans une affaire où il n'y a que des juifs. Et à la sortie, tu ramasses cinq ans de trou, juste pour un vol de saucissons.
- Vous voulez-dire monsieur que ça met le kilo de porc hors de prix, dit Julien pince sans rire.
- En tout cas, ça fait des tas de questions lui répond le surveillant général en souriant. Écoute mon garçon, j'ai quand même une bonne nouvelle. J'étais d'ailleurs venu pour ça. Sur ma recommandation, le directeur t'a demandé une remise de peine.
- Et c'est accepté ?
- Eh, tu vas trop vite en besogne et on ne peut jurer de rien !
- Mais ce serait pour quand ?
- Au mieux disons ... juin de l'année prochaine.
- Bon sang ! ... Encore six mois !
- Oui et pendant ce temps-là, tu vas me faire le plaisir de retourner à ta bibliothèque et préparer ton bachot.
- Mais ça ne marchera pas !
- Et pourquoi ça ?
- A cause des langues étrangères.
- Oui, oui, je sais ... lui dit le vieil homme. J'ai transmis ta demande. Il faut encore attendre. Maintenant, fais-moi le plaisir de te ressaisir. Remets-toi au boulot, vite fait bien fait. Je peux compter sur toi ?

Julien le regarde. Il voit des yeux bienveillants, bons et honnêtes et il lui répond :

- Oui monsieur ! Vous pouvez compter sur moi.

Julien retrouve des forces et, si cela a du sens en prison, une vie normale. Il donne à penser qu'il a oublié son procès et sa condamnation. Sa haine qui ne lui sert de rien, sauf à l'affaiblir ou à le détruire, il l'a remise dans un repli de sa mémoire, à l'abri, comme dans une housse où l'on range les vêtements de la saison passée avec des pastilles de naphthaline. Il ne s'agirait pas qu'elle soit mitée le jour venu.

Ses rapports avec le Père Louviers retrouvent aussi leur vraie nature. L'estime et l'affection mutuelles sont de puissants remèdes pour guérir une blessure qui n'avait en réalité pas beaucoup de profondeur. De nouveau ils s'entretiennent de philosophie, d'histoire et les sujets de théologie sont discutés avec passion. Avant d'être aumônier des prisons, le père Louviers avait un temps enseigné à l'Institut Catholique de Paris. Agrégé de philosophie et docteur en théologie, considéré par ses pairs comme une sommité intellectuelle, il était alors fort apprécié de ses élèves. S'il exerce aujourd'hui son ministère à la Santé, c'est à sa demande.

Dans ce hall d'attente de l'enfer, il veut être présent pour rappeler aux exclus que le Christ est mort pour eux. Il ne patrocine pas le curé, il va droit au but ! Citant sa promesse au bon larron sur la Croix : *Aujourd'hui même tu seras avec moi au Paradis*, il dit au petit nombre de détenus qui vient l'écouter de temps à autre : le Christ aime les innocents injustement frappés mais il est mort d'abord pour les gueux, les escrocs, les violeurs, les malandrins, les voleurs, les assassins, les égarés. Entendez cela : le Christ vous aime d'un amour fou ! N'ayez plus peur ! Prenez la main de ce fou d'amour et vous serez sauvés ! Le père Louviers est comme ce berger infatigable de la bible qui cherche la brebis égarée dans la nuit pour la ramener dans le troupeau.

Le 24 décembre 1939 est un Noël de conte de fée pour Julien. Il reçoit de la part de l'administration pénitentiaire le cadeau qu'il n'espérait plus. Il est autorisé à se rendre dans l'aile des politiques où il pourra améliorer son anglais et son allemand. Le directeur a obtenu l'accord de messieurs Darquier de Pellepoix et de Raoul Simon.

- Tu vas pouvoir faire la causette mon garçon avec des gens de qualité. Tâche de te montrer à la hauteur lui dit le surveillant général, heureux de lui transmettre la bonne nouvelle.

Il a réussi ! Il va pénétrer le saint des saints. Julien connaît un sentiment de triomphe, une bouffée délirante d'orgueil et d'ambition dont il ne doute pas qu'elle n'est qu'un avaloir sur l'indemnité qu'il exigera le jour venu pour lui payer son dû.

L'idée qu'il se fait du quartier des politiques est à peu de choses près celle qu'il se fait d'un aristocrate et d'un gueux ou d'un bouquet de roses et les tinettes de la prison.

A la différence du droit commun, le détenu politique continue d'appartenir à la société civile. La prison ne l'abaisse pas : elle l'élève. Car il n'est pas rare de voir qu'elle annonce des lendemains victorieux et à tout le moins un succès populaire. La prison n'est pas un déshonneur, elle est un marchepied vers le pouvoir. Et moi se dit Julien en se haussant du col, je vais entrer dans ce petit cercle de gens connus et détestés et sans doute redoutés ; des adversaires utiles à la démocratie.

Cette perception n'est pas personnelle à Julien. Elle est très répandue dans l'opinion publique. Elle remonte à l'époque de Louis XVIII et elle s'est en quelque sorte institutionnalisée avec le refus entêté de Victor Hugo à reconnaître le régime de Napoléon le petit. Pendant vingt ans, le grand écrivain a ainsi, sans le vouloir, contribué à donner ses lettres de noblesse à la rébellion politique. Et les rebelles d'aujourd'hui, Julien en est convaincu, seront les dirigeants de demain auréolés, d'ores et déjà, du prestige de l'insoumission.

En autorisant Julien à se rendre dans le quartier des politiques, l'administration lui donne l'occasion de revoir un monde qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il en a un désir intense, irraisonné et sournois qu'entretient sa lecture quotidienne des journaux qui lui donnent à voir la vie du dehors comme une soupe bouillonnante dans un chaudron. Aussi les pensées des philosophes au programme du bac : Bergson, Alain, Nietzsche et autre Hegel lui semblent bien fades comparées aux doctrines phares du moment qui s'affrontent et que tout oppose : le national-socialisme et le communisme. Julien découvre les clivages, les fossés, les idées qui séparent les hommes ; la gauche, la droite, les républicains, les royalistes, les défenseurs de la paix, les partisans de la guerre de Hitler et de Staline.

Pour la nécessité du bachot, il étudie le Capital. L'œuvre est difficile et confuse mais ne le convainc pas. Il apprécie l'humanisme de Karl Marx et son talent de journaliste et comme lui,

s'indigne que des ouvriers sous-payés et sous alimentés fassent la fortune de quelques-uns.

- C'est révoltant dit-il au père Louviers de savoir que l'argent du grand capital est fait de la sueur et du sang des femmes et des enfants. Il faut châtier ces exploités !

Julien manque d'expérience mais il pense que Marx s'est fourvoyé. D'instinct il se méfie du communisme. Empêcher les gens de travailler librement pour eux-mêmes, de créer et de disposer de leur destin lui paraît une contrainte insensée, contre nature et contre-productive. Il voit bien qu'on ne peut pas loger tout le monde dans le même panier. Autour de lui ils sont peu nombreux à vouloir s'en sortir.

- Le produit du travail ne peut pas être partagé en un nombre quelconque de parties égales, dit-il au père Louviers. Ce ne serait ni moral ni juste. Je travaille dix heures par jour, dimanches et jours fériés. Est-il convenable que ceux qui ne font rien pour s'élever reçoivent la même part que moi ? A quel titre les plus courageux doivent-ils entretenir les fainéants et les jean-foutres, les profiteurs et les noceurs ? Les gens sont trop différents. Cette doctrine est une illusion et une régression, le contraire du progrès social. Il y a quelque chose de christique à rêver d'un monde meilleur mais il est dangereux d'en faire une idéologie et un projet de gouvernement. La doctrine de l'égalité porte en elle une nouvelle source d'inégalités bien plus inégales encore et cela s'appelle le communisme.

Le père Louviers s'amuse de l'emballement du Julien et il lui dit :

- Mais c'est tout le problème de notre humanité ! Et citant Paul Valéry il ajoute : A supposer que l'homme sait ce qu'il fait, il ne sait jamais ce que fait ce qu'il fait.

Chapitre 7

La nuit qui précède le grand jour, Julien ne trouve pas le sommeil.

- Eh ! se dit-il en se retournant dans son lit, je vais dans le grand monde ! Le grand monde ? Ne suis-je pas en train d'enfler l'affaire ... d'en faire une montagne ?

Mais il a beau se dire que ceux qu'il va rencontrer sont détenus comme lui, messieurs Louis Darquier de Pellepoix et Raoul Simon sont gens de la haute quand lui n'est qu'un trotte-menu.

- Je suis de la plèbe mais eux ? Ils sont les meilleurs puisqu'ils s'opposent au gouvernement qui mène la France à la ruine. Et je serai le premier droit commun à les fréquenter. Tout de même, deux intellos de la haute et connus du grand public, tout de même ce n'est pas rien !

L'excitation est forte, l'événement considérable. Du coup la boue qui s'attache à son statut de droit commun devient moins sale, la marque moins infamante. Sans qu'il en ait conscience, il affiche cette prétention qu'ont certaines petites gens à se sentir plus importants du fait de côtoyer plus grand qu'eux car il espère bien ramasser quelques miettes de leur prestige et d'en tirer profit.

Avant de s'endormir il ne doute plus de faire demain son entrée dans le grand monde.

En ce début de l'année 1939, messieurs de Pellepoix et Raoul Simon sont les seuls détenus au quartier des politiques de la Santé et Julien ne peut pas se tromper. Arrivé à la porte grande ouverte de la première cellule, il note que les murs sont couverts de gravures de Paris et d'Allemagne, de photos de famille et, ce qui retient son attention, c'est une affiche qu'il a déjà vue et qui porte la caricature de Charles Maurras.

Darquier de Pellepoix lui tourne le dos. Il est assis à la table, face au mur, et fait des mots croisés. Entendant les deux coups frappés à sa porte, il s'écrie :

- He ! serait-ce là notre candidat au bachot de philo qui débarque ?

L'exclamation semble feinte mais quand il se retourne son visage est aimable et souriant.

- Oui monsieur lui dit Julien timidement, je suis Desgranges ... Julien Desgranges

L'homme est grand, la petite quarantaine, il porte beau, sa carrure est large, son front est dégagé et ses cheveux noirs sont plaqués en arrière. En allemand, il lui demande :

- Tu as donc besoin d'améliorer ton allemand ?
- Oui monsieur.
- Eh bien, entre donc. Je suis content de te voir.

Le ton est théâtral, un peu condescendant même. Mais au moment où Julien veut le remercier, il se penche vers lui, lève un doigt et lui lance :

- Un instant veux-tu ! J'ai besoin de lâcher l'écluse. C'est les reins tu comprends. S'étant retourné, il pisse dans un seau et ajoute : je m'emmerde alors, comme je suis de la gueule, je bois pour passer le temps... Il faut bien chasser l'humidité... A ce train-là, je vais faire du lard, c'est sûr !

La surprise est de taille ! Entendre un homme de cette qualité parler comme un charretier le déconcerte mais elle met Julien tout de suite à l'aise. S'étant reboutonné, Darquier le regarde et lui dit :

- Prends la chaise mon garçon et assieds-toi. Et fais comme chez toi.

Darquier fixe intensément Julien comme s'il voulait lui fouiller le crâne et après avoir hoché de la tête, il lui dit :

- L'aumônier m'a parlé de toi...
- Ah !
- Il m'en a dit du bien ...
- Il faut toujours qu'il exagère celui-là !

Julien est plein de confusion mais il se sent fier de cette marque d'attention.

- N'en parlons plus et faisons connaissance. Moi je m'appelle Louis Darquier de Pellepoix, je suis conseiller municipal de Paris et je dirige un journal qui s'appelle la France Enchaînée qui est aussi l'organe officiel de mon parti. ... J'ai paraît-il diffamé les juifs et je m'en flatte. On m'a condamné à trois mois de prison et à cinq cents francs d'amende. J'en suis fier ! Puis, sans raison particulière, il change de sujet et dit d'un ton léger : n'est-ce pas que je suis bien ici ?

De la main il montre les fleurs, les photos et les livres qui s'empilent. Ce que Julien ignore, c'est qu'on vient chaque jour s'asseoir sur la chaise où il pose ses fesses, l'entretenir de toutes sortes de choses et principalement des querelles du monde.

- Ce n'est pas trop mal, n'est-ce pas reprend Darquier ? Sais-tu que j'occupe la cellule où a séjourné Charles Maurras en 35 ?
- Je l'ignorais monsieur. Je sais en revanche que monsieur Maurras a passé huit mois ici à la Santé. Il lui montre alors du doigt la caricature épinglée sur le mur et ajoute : je l'ai déjà vue ; elle est de monsieur Eiffel.
- Bien ! Très bien ! ... Mais tu sais que Maurras n'est plus une référence... Trop dangereux. Trop mou.
- Ah !

Darquier relève les sourcils car il a senti une pointe de déception dans la bouche de Julien. Il lui demande :

- Serais-tu maurrassien ?
- Je ne sais pas monsieur...
- Bien sûr, tu es trop jeune... Tu ne peux pas savoir. Autrefois Maurras était un phare de la pensée. J'aime à le rappeler et à évoquer sa contribution pour tout ce qui se rapporte à cette période. Mais aujourd'hui il est fini. Il n'est plus qu'un suppôt de la droite dévoyée.
- Ah !
- Allez ! oublie-le ! Il n'en vaut plus la chandelle !

Mais Julien veut comprendre. Cette conversation est si étrange et si peu aimable pour Maurras qu'il questionne :

- Mais monsieur...
- Quoi ?

Darquier lui a coupé la parole avec le ton sec et tranchant de quelqu'un qui a du fiel ou de la haine à lâcher mais quand le sourire revient sur ses lèvres, il fait alors un ample mouvement de la main vers le ciel comme quelqu'un qui reçoit un hôte de marque. Toute trace d'animosité ayant disparu, il laisse tomber l'œil narquois :

- Est-ce que je me trompe ? Tu es intéressé par la politique.
- Euh... C'est à dire que ...
- C'est oui ou c'est non ?

- Oh bien sûr que oui monsieur mais, puis-je vous parler franchement ?
- Qu'est-ce que tu veux me dire ?
- Eh bien. ... je m'y intéresse même beaucoup.
- Tu n'es pourtant qu'un gamin.
- Oh, mais j'aurai bientôt 19 ans.
- Bon ! Alors, dis-moi ... que penses-tu de la situation de la France ?
- La ... de ... la France ?
- Eh bien oui de la France ...
- Eh bien ... elle est foutue monsieur... A moins ...
- A moins quoi ?
- A moins qu'on se débarrasse des juifs et des francs-maçons.
- Vingt dieux ! ça c'est envoyé ou alors je ne m'y connais plus ! Pour tromper la calebasse t'en connais un rayon mon garçon ! Je crois que nous allons être amis. Voilà ce que j'appelle parler et bien parler. Se penchant vers Julien, il baisse le ton et lui martèle à l'oreille, l'œil farouche : *moi je réclame depuis des mois la dénaturalisation des juifs qui ont été faits citoyens français après le 11 novembre 1918.*
- J'ai lu aussi que vous voulez expulser les juifs étrangers ...
- Oui, les juifs étrangers mais pas seulement ! Les juifs et aussi les métèques ! J'ai écrit que nous devons *résoudre de toute*

urgence le problème juif soit par l'expulsion soit par les massacres^{iv}

Darquier s'est levé de sa chaise et d'un pas assuré va droit à la porte et, s'étant retourné, il dit en allemand à Julien :

- Viens ! Je vais te présenter à un ami. Je suis sûr que vous allez vous plaire tous les deux.

Julien a les joues en feu et, pour au moins un détenu, la prison de la Santé a ce jour-là les couleurs de l'arc-en-ciel. Dans la cellule voisine un homme assis à califourchon sur une chaise de bois, lit les deux coudes sur la table. Darquier frappe un coup léger à la porte et entre sans attendre l'invitation.

- Simon, clame-t-il, je vous présente notre jeune élève Julien Desgranges. L'allemand pour moi, l'anglais pour vous. Tâchons de nous montrer à la hauteur de notre mission. Ça nous changera les idées. Puis se tournant vers Julien il lui dit : je te présente Raoul Simon. Il est journaliste à Je Suis Partout.
- Ça alors ! s'esclaffe Julien incapable de contenir son émotion. Vous êtes journaliste ! ... Et à Je Suis Partout !
- Remets-toi gamin, tu connais mon journal ?
- Si je le connais ! Mais c'est mon préféré monsieur ! Alors ça ! Alors ça !

Julien met du temps à se remettre et soudain il s'écrie :

- Mais alors vous connaissez Brasillach et Rebatet ...
- Bien sûr ! Ils sont mes amis et je suis bien aise qu'ils te plaisent.
- Et alors vous monsieur... vous êtes monsieur Simon... Raoul Simon ... Mais bien sûr ! ...
- Eh!, bonhomme, qu'est-ce qui t'arrive ?
- Ce que j'ai comme chance tout de même ! Si on m'avait dit ...
- Mon cher Darquier, avoir un admirateur ici est pour le moins inattendu...
- Mais monsieur, je lis les articles de toute la petite bande ...
- La petite bande ? De quelle petite bande parles-tu ? demande Darquier, curieux.
- Voyons monsieur, mais celle du Journal. C'est la phrase de Rebatet, c'est dans son livre les Décombres : la petite bande voyons, c'est de lui !

- Alors là ! tu m'en bouches un coin bonhomme, fait Raoul Simon, sincère. On va de surprise en surprise.

Un instant les deux hommes se regardent sans rien dire. Leur étonnement est immense. Ce gamin, ici, dans cette prison et si plein d'une étrange exaltation et d'une connaissance du monde, ou plus exactement, de leur petit monde à eux. Se tournant vers Julien, Darquier lui demande :

- Tu peux nous dire pourquoi tant de passion ?
- Mais parce que je suis des vôtres ! Je hais ceux qui veulent la guerre mais je hais encore plus les juifs.
- Eh bien ! Il n'y va pas par quatre chemins le bougre ! Et on peut savoir pourquoi ?
- Les juifs m'ont fait du mal, ils en ont fait bien plus à ma mère et ils en font à la France.
- Vous voyez Louis, nous n'avons pas affaire à un admirateur mais à un disciple. Et ça ... ça s'arrose ! Champagne !
- Raoul ! lance Darquier grandiloquent et la voix ridiculement grave, ce que je vois dans les yeux de ce garçon c'est la France, la France silencieuse, la vraie France, la France éternelle, celle qui nous sauvera de la peste juive.

Les trois mois suivant, Julien passe toutes ses journées au quartier des politiques. Si ses conversations avec ses mentors le font progresser rapidement dans la maîtrise de l'anglais et de l'allemand, elles n'ajoutent pas une once de sagesse ni de discernement à sa formation politique. Bien que Simon et Darquier se qualifient eux-mêmes d'intellectuels, leurs discours sont étroitement coincés dans des séquences stéréotypées et réaffirmées chaque jour à l'identique. Chez ces deux idéologues aux grands airs, la pensée, les expressions, les gestes sont débités en boucle comme sur un 78 tours usé. Car en réalité, leur programme se résume à ceci : comment se défaire des juifs ?

- Dire Juif, dit Simon reprenant une idée de Brasillach, dispense d'en dire plus long sur la nature de leurs crimes.

Dans cet endroit déprimant où ils n'ont rien d'autre à faire que d'attendre leur libération, Darquier et Simon s'enragent l'un l'autre sur un sujet qu'ils ont épuisé depuis longtemps et qui semble leur tenir lieu de béquilles. Ce jour-là, c'est au

ministre des colonies qu'ils s'en prennent, véritable homme fort de la droite qui avait proposé une alliance avec l'Union Soviétique pour faire face à la menace hitlérienne qui lui paraît inévitable^v.

- C'est la guerre que veulent les juifs, écume Darquier.
- Oui ! Mandel veut la guerre car il croit qu'on peut régénérer la France par la guerre.
- Non ! rétorque Darquier, il veut la guerre mais pour le compte du parti militaro-industriel. Il se moque bien de l'intérêt supérieur de la France. Ce qui intéresse ce sale juif, c'est l'argent !

Julien assiste à leurs échanges comme on suit un match de tennis. La balle passe d'un camp à l'autre et chaque fois il doit tourner la tête.

- Julien, demande Darquier, sais-tu qui est le chef du parti de la guerre ?
- Non monsieur...
- C'est ce Mandel ! Georges Mandel ! Et tu sais quel est son vrai nom ?
- Euh ... non monsieur.
- Louis Rothschild ^{vi}!
- Ah !
- Ça t'en bouche un coin n'est-ce pas ? C'est pourquoi je dis qu'il faut chasser Mandel du gouvernement et le traduire en haute cours.
- N'oubliez pas les communistes, ajoute Simon avec véhémence
- Mais, demande Julien presque timidement, que faites-vous du pacte germano-soviétique^{vii} ?
- Voyons ! Ce n'est qu'un torchon dans les mains d'Hitler. Crois-moi, l'heure venue, il arrachera ses yeux au camarade Staline. Mais le plus urgent est de se débarrasser de toute cette clique qui abaisse la France... Emporté par un élan patriotique, il ajoute : oui, je parle des Brossolette et autres Aragon, Bidault, Joxe, Schumann... Il faut...
- Il faut surtout se débarrasser des singes ! dit Raoul Simon en lui coupant la parole
- Des singes ?
- Comment, vous n'avez pas lu l'article de Brasillach ?

- Non, pas encore ! Que dit-il ?
- Je vais vous le lire, ça en vaut la peine. Brasillach écrit : il faut organiser un *antisimiétisme* de raison et d'état.
- Un *antisimiétisme* ? Ah, ah ! Ça c'est drôle !
- C'est même très fort.
- Et ... la suite de l'article, il dit quoi, demande Darquier qui tapote la table du bout de son index ?
- Attendez, fait Simon ... Là ! Voilà ! Écoutez ! *On va au théâtre, la salle est remplie de singes. Dans l'autobus, dans le métro, des singes... En province, sur les marchés, les foires, des stands entiers sont occupés par des singes, avec un grand fracas de casseroles en soldes et d'étoffes prises à des faillites... Les guenons qui les accompagnent ont chapardé les fourrures, les colliers de perles et elles minaudent d'une manière presque humaine...*
- C'est magnifique ! S'esclaffe Darquier. Si après ça les français ne comprennent pas que leur pays est pourri par la démocratie, le laisser-aller et les vacances, je ne vois pas ce qu'on pourra ajouter pour les convaincre.
- Je vais vous dire avoue Simon, *je n'ai jamais eu un seul globule démocratique dans le sang ! Moi, j'aspire à la dictature*^{viii}!
- *C'est une danse du scalp sur les cadavres des juifs et des bolcheviques qu'il faut organiser*, lance Darquier le regard fulminant.

Darquier est penché sur une grille de mots croisés. Il demande à Julien :

- Tu tombes bien, tu vas pouvoir me donner ton avis.
- Vous savez monsieur Darquier ... je ne suis pas comme vous un cruciverbiste.
- Tu as tort mon garçon c'est très stimulant pour l'esprit. Celui-ci est consacré entièrement à la guerre d'Espagne. En dix lettres : *exhumés par les rouges*, cela te fait penser à qui ?
- Franchement je ne vois pas monsieur.
- Mais si, fais un effort.
- Je suis désolé mais je ne n'en ai aucune idée...
- Voyons il s'agit des *carmélites*.^{ix}

Qu'importe à Julien l'hilarité de Darquier et sa passion pour un jeu qui ne l'attire pas, il ne doute plus qu'il est dans l'ombre d'un homme d'état et déjà un acteur éminent de l'histoire.

Quinze jours après le départ de Darquier, Raoul Simon quitte à son tour la maison d'arrêt de la Santé. Les trois mois que Julien a passés en leur compagnie ont été comme des grandes vacances studieuses. Avec ses deux mentors en politique qui se sont entendus à parfaire son anglais et son allemand, il s'est trempé chaque jour dans l'excitation et la fièvre du venin de sorte que son esprit a fait le plein de violence et de haine. Alors, en dépit du prestige et du respect que lui témoignent les détenus, la vie du quartier des droits communs lui paraît soudain fade et vide.

Julien songe aux derniers mots que Darquier lui a lancés au moment de partir : *le directeur est de notre bord. Je lui ai parlé de toi.* Comme il riait et qu'il avait beaucoup bu de champagne, Julien avait pensé qu'il se vantait et n'y avait pas accordé d'importance. Pourtant ce matin, les matons qu'il croise sont plus courtois que d'habitude, plus affables, presque déférents. Même le dénommé Labrousse l'a salué. Plus surprenant encore, certains l'ont appelé poliment "monsieur" Desgranges.

Le mois d'avril 1940 marque une réelle embellie dans la vie quotidienne de Julien et pas seulement en raison de l'arrivée du printemps. Il est maintenant libre d'aller et venir à l'intérieur de la prison. La porte de sa cellule n'est plus jamais fermée à clef. On le respecte et on lui fait confiance. En quelque sorte, il est devenu quelqu'un. Il en prendrait volontiers de l'enflure mais il a son bachot début juin. Et il lui faut réviser. Après, peut-être, quand il aura réussi, s'il est bachelier, il aura tout le temps de faire le raminagrobis et goûter aux délices de la gloire pour avoir été l'ami d'un personnage aussi considérable que monsieur Darquier de Pellepoix.

Comme le temps lui est compté en raison de la date du bachot qui se rapproche, Julien ne jette plus à ses journaux qu'un

coup d'œil rapide. Cependant ce matin il fait une exception. En photo couleur sépia, la page de garde de Paris Match montre le portrait d'un officier français. Il est intrigué. L'homme n'est ni beau ni laid mais il a ce qu'un militaire peut inspirer de courage, de détermination et de droiture. Deux décorations sont accrochées à sa poitrine : une légion d'honneur et une croix de guerre.

L'homme est en tenue de combat : une vareuse de grosse toile avec un col de fourrure. Coiffé de la tarte des chasseurs alpins, un large béret noir tombant sur le côté droit du visage, il salue ... Peut-être un drapeau ? Le trait général du personnage est celui d'un taiseux, sans grâce, maussade, sévère et froid avec des pommettes saillantes, des joues creuses et allongées, une moustache fine et des lèvres minces et fermées. Toutefois, si le menton est volontaire et proéminent, le regard semble fixé sur un horizon incertain et tragique.

En bas, à gauche de la photo, il est écrit : *cet officier a ramené le corps de son camarade tué à côté de lui.* Dans les pages intérieures, Julien apprend qu'il s'agit de Joseph Darnand, lieutenant d'un corps franc, qui s'est couvert de gloire le 21 mars 1940 dans Forbach évacuée. *La patrouille, commandée par le chef du bataillon d'Agnely tué à cette occasion, a été surprise par les allemands. En plein jour et pendant cinq heures, Darnand qui avait repris le commandement, a réussi à effectuer une retraite à un contre cent ... Plus tard, dans la soirée, il est revenu rechercher le corps de son ami ...*

Julien est troublé. Un instant il est partagé entre l'émotion et la colère. Fierté pour l'exploit d'un français et ressentiment contre la guerre. Prendre parti est cruel. Pourtant sa fureur l'emporte et il s'écrie :

- Non ! pas la guerre ! Surtout pas la guerre ! Elle ferait les délices de la juiverie !

La haine ne l'a pas quitté.

Chapitre 8

La guerre ! Cette fois elle est là !

Au matin du 10 mai 1940 les allemands ont franchi les frontières de la Belgique et des Pays Bas et se ruent sur la France.

Si Julien est blême, le père Louviers est en colère et il jure comme un charretier. S'il n'y avait pas sa soutane, il aurait volontiers lâché des bordées d'injures à faire damner les saints. Oh ! bien sûr, tordre son cou à Hitler, il l'aurait fait de ses propres mains et depuis longtemps mais voilà, sa volonté d'en découdre avec ce démon comme il l'appelle, n'a pas résisté à sa nature profondément pacifique et sa fidélité à l'enseignement de Jésus. Tendre la joue... Et l'autre si la première ne suffit pas.

- Les guerres ne sont jamais une solution, dit-il à qui veut l'entendre. Elles ne résolvent rien ; elles font le malheur de la génération présente et celui des générations futures. Trois guerres en 70 ans avec l'Allemagne ! Comment est-ce possible ? Bordel de merde ! lâche-t-il, les hommes sont fous ! Les hommes sont fous !

La prison quant à elle bourdonne comme un essaim de guêpes. Les espoirs et les inquiétudes se raniment spontanément et forment deux camps rivaux. Une guerre dans la guerre s'installe mais ne dure pas. Les mauvaises nouvelles font taire les va-t'en guerre. La Belgique se rend. Les Pays-Bas aussi. L'armée française reflue au sud. Paris est menacé et le gouvernement retraite à Tours puis à Bordeaux. La moitié du pays le suit et se rue sur les routes. C'est l'exode. Pourtant quelques irréductibles espèrent toujours.

- Souvenons-nous de 14 et des taxis de la Marne dit sans y croire monsieur le surveillant général, les larmes au bord des yeux.

Il a raison de ne pas y croire. L'armée de 40 n'est pas celle de 14. Elle n'a pas de généraux. Mais il y a plus grave : elle n'a pas d'âme ! Alors ce matin c'est la stupeur : les anglais rembarquent à Dunkerque !

L'amertume est unanime et pour la première fois monsieur le surveillant général est sur le même tempo que ses détenus. Et c'est le ton blasé, qu'il dit tout haut ce que les français pensent tout bas :

- Les rosbifs préfèrent montrer leurs culs plutôt que leurs poitrines !

L'hostilité de mille ans enterre les morts anglais de 1914 et Hasting, les Plantagenets, la guerre de cent ans, Jeanne d'Arc et Lafayette ont eu raison de l'entente cordiale de Guizot et du second Empire.

- Ah les salauds ! Les salauds !

Pour un peu on en ferait une chanson. Tout le monde s'y met. Le père Louviers n'est pas le dernier. Tout y passe. On ressort les clichés éculés et les plus sots comme la perfide Albion qui file à l'anglaise.

Mais la défaite est maintenant dans les esprits. On s'accroche à un mot ou à un nom. Deux jours durant Alger est l'épicentre de l'espoir mais quand on apprend que Paris comme Varsovie sera rasée, la peur fait un retour gagnant.

Au milieu de la débâcle générale, ce qui est sans doute le plus extravagant, c'est de voir que quelques îlots de la république chancelante restent debout et fonctionnent encore. L'école publique et l'administration pénitentiaire sont de ceux-là.

Ce matin un examinateur se présente à la prison avec les sujets du bachot de philosophie, bien décidé à faire passer les épreuves au candidat libre nommé Julien Desgranges.

Quant au bout de trois jours Julien remet sa dernière copie au représentant de l'académie, il sait qu'il sera bachelier. Il a été bon dans toutes les épreuves. Au milieu du bruit et de la fureur de la guerre, et cela tient du prodige, il éprouve un sentiment de paix. Et seul dans sa bibliothèque il se laisse aller à pleurer. Il rêve à sa mère, à son regard aimé, à sa grand-mère et à sa voix de cristal et à monsieur Le Broc, son guide qu'il a chéri comme un père.

A sa famille disparue qui lui sourit tendrement il murmure :

- Je crois que vous serez contents de moi !

Cette parenthèse bienfaisante ne dure pas. La peur est là. Tous les prisonniers redoutent le pire. On raconte que les allemands viennent se venger de l'humiliation de l'infâme traité de Versailles. Pour la première fois Julien pense à la mort et s'en inquiète : je vais tomber de la poêle dans la braise, se dit-il. Je suis fiché malheur par le destin. J'aurai beau faire, j'ai la cerise. Purée ! Je suis heureux comme un chien qui se noie. Hier les juifs, aujourd'hui les boches ! Je ne suis né ni au bon endroit ni au bon moment.

A vrai dire, ce n'est pas la peur de sa mort qui le préoccupe le plus car il n'a pas amassé assez de bonheur ni de biens pour craindre de les perdre, ce qui le désole, mais peut-être bien que c'est la même chose, c'est de ne pas avoir assez vécu. Il est à l'âge où sa verge est submergée d'hormones et il bande si fort certaines nuits qu'il se réveille comme sous le coup d'une fièvre. Seulement prendre son pinglot et se taper une colonne, avoir le ventre et les mains pleines de poisse, même si ça soulage les sens, l'exercice solitaire le laisse insatisfait. Julien se masturbe pour la nécessité parce que pour le plaisir, nib de nib, il est de revue. Il le sent, il sait qu'il n'a pas son compte et pas besoin d'un préfet des études pour le lui enseigner. Il lui en faut plus et bien plus.

- C'est une fille qu'il me faut. Oui, une fille ! Je veux connaître l'amour. Mourir m'est bien égal mais avant je voudrais voir le cul d'une femme !

Avec qui pourrait-il parler de cul ? Au père Louviers ? Au surveillant général ? Rien que d'y penser, l'idée le fait frissonner.

- C'est dégoûtant clame-t-il ! C'est là secret d'ado. Affaire de jeunes, pas de vieux !

Ses histoires et ses tourments sont les sans doute que ceux des autres garçons de son âge qu'ils se racontent sûrement entre eux, entre copains, entre frères ou peut-être bien qu'ils confient à une sœur ou à une mère ? N'ayant ni les uns ni les autres, pour lui c'est le point zéro : une saison morte.

Comme chaque jeudi en fin d'après-midi, alors qu'il contrôle l'état des livres reçus et échangés dans la semaine, Julien voit venir à lui le surveillant général qui traîne sa tête des mauvais jours depuis l'effondrement de l'armée française.

Il est étonné de le voir venir à la bibliothèque parce qu'en général, quand il veut lui parler, il le convoque à son bureau.

- Desgranges ! lui lance-t-il d'un ton inhabituellement pète-sec ! C'est votre dernier jour à la bibliothèque.

Julien est soudain mal à l'aise. Il se demande ce qu'il a pu bien faire pour déclencher une ire pareille.

- Mais monsieur...
- Inutile de discuter ! Je vous dis que c'est votre dernier jour, c'est votre dernier jour !
- Oh, non monsieur ! ... Ne me faites pas ça.
- Dès demain matin vous fichez le camp d'ici ! C'est compris ?
- Mais qu'ai-je fait ? ... Qu'avez-vous donc à me reprocher ?
- Il y a Julien Desgranges que ... Et soudain sa voix se noie dans un vrai sanglot ... Il y a que ... tu es libre mon garçon.

Julien ne saisit pas tout de suite l'extraordinaire nouvelle. Il n'a même rien remarqué du changement de ton ni du tutoiement paternaliste et joyeux. Il est trop troublé par la

malice du surveillant général qui lui fait briller les yeux comme ces quinquets de papier qu'on allume les jours de fête.

- Mais., mais monsieur... fait encore Julien qui tente de se justifier.
- Tu n'as donc pas compris ? J'ai ta levée d'écrou mon garçon. Cette fois ça y est ! ... Tu es libre ! ... Libre !

Il ne lui parle pas, il lui crie son contentement en agitant les bras. L'affection qu'il porte à Julien peut maintenant se manifester sans nuire au règlement. Désormais ce n'est plus au détenu Desgranges qu'il s'adresse mais à l'homme libre. Du coup, Julien patauge dans l'émotion. Il est perdu dans un brouillard bienfaisant ne sachant plus très bien qui de l'annonce de sa libération ou de la joie du vieil homme, avec son sourire affectueux et plein d'une joie réelle, lui cause le plus de bonheur. Submergé par les larmes il se jette à son cou et, se serrant contre lui, il lui dit simplement :

- Merci monsieur Lapôtre ! Merci de tout mon cœur !

C'est la toute première fois qu'il appelle le surveillant général par son nom. Un nom qui lui va fort bien du reste.

**Le pouvoir corrompt,
mais le pouvoir absolu corrompt absolument**
(John Emerich Edward Dalberg-Acton (1834 - 1902), dit Lord Acton)

Chapitre 9

Le 31 janvier 1939, Melita Mashman vient d'avoir vingt-quatre ans. A la surprise générale, elle est nommée responsable du B.D.M^x. Six ans après l'arrivée d'Adolph Hitler comme chancelier d'Allemagne et six années vécues dans la fascination du nouvel ordre germanique, cette promotion exceptionnelle la projette au premier rang des dirigeants de la Ligue des jeunes filles allemandes du III^{ème} Reich et lui promet un avenir radieux au sein du parti.

Portant avec fierté son brassard rouge et blanc du svastika, elle ferme les yeux. En 1933 se dit-elle, c'était le chômage, la misère et la faim. En pensée, elle refait le chemin parcouru depuis cette époque et se félicite d'avoir adhéré à la Hitlerjugend^{xi} un soir de décembre, sur un coup de tête et contre le vœu de son père.

Les souvenirs de ces jours heureux crèvent joyeusement devant ses yeux comme des bulles de savons aux couleurs d'arcs-en-ciel. Bien sûr, toutes ces années ont été difficiles : elle s'est privée mais comme ses camarades du superflu, pas de l'essentiel. Elle a accroché à sa vie quelque chose d'incalculable : la confiance. Un sentiment vital qui lui a permis de traverser les années noires sans souci du lendemain. A l'époque des moissons, elle travaillait douze et parfois quinze heures par jour. Il n'y avait plus de barrières entre jeunes du même âge, garçons et filles, étudiants, ouvriers, apprentis, cultivateurs, employés, domestiques. Tous venaient donner leur sueur gratuitement à la grandeur de l'Allemagne. Chacun donnait sa peine en

chantant dans l'allégresse de sa jeunesse. Le soir, elle était si épuisée qu'elle se jetait tout habillée sur son lit de camp où elle s'endormait parfois en oubliant de manger^{xiii}. N'importe ! Elle avait le bonheur de se savoir utile et de partager avec d'autres la même croyance, le même avenir. L'exaltation la tenait. Une véritable profession de foi donnée à l'idéal national socialiste. Aujourd'hui, le résultat est là : elle touche ses dividendes.

Par la fenêtre du tramway, Melita regarde la foule confiante et paisible aller et venir sur les trottoirs et dans les magasins. C'est bien la preuve que le peuple a enfin relevé la tête. Et il a suffi de quelques années. C'est prodigieux se dit-elle, le Führer nous a rendu notre âme et nous sommes redevenus une grande nation. Elle s'emporte à rêver que bientôt celui qui a créé *l'association de toute la nation*^{xiii}, va faire de l'Allemagne, selon son expression : *un paradis où toutes les couches sociales du peuple pourront vivre en famille*^{xiv}. Elle a hâte de rentrer chez elle pour partager son enthousiasme et d'apprendre à ses parents sa promotion. Ils vont être si fiers de moi, se dit-elle orgueilleusement.

Comme le tramway approche de Wilhelmstrasse, passant à couvert des grands bouleaux qui bordent l'avenue, son cœur se met à cogner dans sa poitrine. L'émotion a la force d'un ébranlement. Son image se reflète dans la vitre mais, par un délire de son imagination dont elle est coutumière, Siegfried, son fol amour d'enfance est là. Il lui sourit sous les traits du chancelier Hitler. C'est une vision incroyablement excitante pour elle. A la seule évocation du chancelier, elle éprouve un frisson de volupté charnelle. En un lieu plus discret elle l'aurait poussé jusqu'à l'orgasme en se masturbant, car elle aime sentir le flot liquide et chaud sur ses doigts que sa vulve libère en petits jets puissants et abondants. Une jouissance qu'elle garde jalousement comme un secret d'état.

Elle ne sait plus très bien à quand remonte sa passion pour Hitler mais il lui semble qu'elle se confond avec la conscience qu'elle a des années noires de la république de Weimar. Les légendes du Nibelungen ont peuplé sa mémoire à compter du

jour où elle a rêvé de Siegfried, le héros qui s'incarnerait un jour pour les sauver, elle et l'Allemagne, du déshonneur et du dénuement.

Enfant, les récits de la grande guerre qu'elle entendait raconter par son père et les amis de son père, tous, anciens soldats valeureux mais vaincus, ont nourri son ressentiment et sa quête inconsciente d'une consolation. Car pas un mètre de frontière n'avait été franchi par les soldats ennemis. L'espace allemand demeurait inviolé. Alors comment expliquer la capitulation ? Une majorité d'allemands, dans ce début des années vingt pensait que l'armée allemande en 1918 avait reçu un coup de poignard dans le dos, celant son impossible défaite.

Pour Melita, esprit romanesque habité par un idéal de gloire démesuré, les légendes germaniques contiennent tous les ferments du mythe de la puissance allemande et la misère, le chômage et la faim ne sont rien à côté de l'humiliation subie. Elle n'avait pas dix ans qu'elle maudissait déjà *le parti de l'étranger* qui avait trahi l'armée. Dans son âme de petite fille le traître c'était l'autre, autrement dit tous ceux qui n'appartenaient pas à la nation. L'idée était vague et l'autre avait encore les traits du démoniaque Hagen, le monstre de la légende qu'il fallait tuer. Il fallait coûte que coûte venger le soldat allemand. Et qui mieux que Siegfried, son preux chevalier, en avait la force, l'intelligence et le courage ?

Naturellement, en prenant de l'âge, l'horrible Hagen a pris son vrai visage : il a le regard français, le nez juif et le front bolchevique. Aujourd'hui encore, à vingt-quatre ans, sa haine demeure intacte et c'est les poings serrés et le front buté qu'elle s'écrie :

- Nos ennemis n'auraient pas dû s'abattre sur l'Allemagne comme un essaim de criquets pèlerins ...
- Ah ! ... Tu parles encore de l'Allemagne comme d'un héros blessé, lui répond Jutta Riedl, son amie d'enfance, assise à côté d'elle.
- Tu sais bien que la Ruhr occupée était comme un morceau de ma chair qu'on arrachait.

- Oui ! Bon ! Mais c'est fini ! Passe donc à autre chose, lui répond mollement sa copine qui se rendort, bercée par les vibrations du wagon.

Le peuple allemand peut bien vouloir oublier, Melita ne le peut pas. Le traité de Versailles que les patriotes allemands ont appelé la *frontière sanglante*, la fait toujours souffrir au point d'en ressentir des douleurs physiques dans les bras et le dos. Et quand elle a l'imprudence d'en parler, on la prend pour une folle parce qu'autour d'elle les gens de son âge, et même de plus âgés, veulent entendre autre chose. Ils désirent oublier les histoires d'hier pour mieux regarder l'avenir sans omettre, à raison, de rappeler que le Führer a chassé la vermine, les traîtres et les incapables. Mais pour Melita le compte n'y est pas. Elle s'entête à dire qu'il y a de la faiblesse à jeter un voile sur le passé à la seule fin de le cacher. Elle se penche vers son amie et lui jette :

- Oublier ! Quelle détestable pratique ! C'est même un crime. On ne met pas de la charpie contaminée sur une blessure ! La honte du traité de Versailles doit endurcir nos cœurs et entretenir le feu de la revanche.
- S'il te plaît gémit Jutta, laisse-moi : j'ai sommeil. On a travaillé si dur ces derniers jours.
- Si j'en avais le pouvoir, martèle Melita qui n'entend rien de sa prière, je graverais dans la chair de ces capitulards, toutes nos années de douleur pour qu'ils n'oublient jamais.

Melita ne parle pas à la légère. Elle n'oublie pas la flétrissure qui a sali l'honneur d'un peuple et plus encore celui d'une grande nation. Comment pourrait-elle oublier ces matins lugubres où ses parents, sans espoirs, accablés par la peur et la faim apprenaient par la presse la nouvelle d'un nouveau meurtre politique. A la maison, à l'école et aussi à l'église elle entendait dire que les malheurs de l'Allemagne venaient de la perfidie des juifs et de leur influence grandissante en Europe. Elle n'avait pas quinze ans qu'elle dévorait les livres d'Ernst Arndt^{xv} et qu'elle apprenait par cœur les appels aux armes de Théodore Körner, Poète guerrier mort en 1813. Comme Arnt, il

était un chantre des guerres de libération : *que votre sang pur lave le sol de votre patrie* ^{xvi}....

Elle en avait maintenant la certitude : le juif était l'intrus, le parasite, le prédateur, le traître caché jusque dans les pans du manteau de l'état. Le mal absolu, c'était lui ! Ainsi, quand les premiers décrets stipendiant toute cette juiverie furent publiés, la vérité officielle ne faisait que rejoindre le bon sens populaire, la vérité dominante. L'histoire tout simplement.

- Comme on était malheureux alors, murmure Melita, la voix serrée au souvenir cruel de ce temps-là.

Juta qui sommeillait est maintenant réveillée. Agacée, elle lui jette :

- Pense plutôt à Helmut qui rêve de t'avoir dans son lit. Un bon coup de ramonage t'enlèverait tes idées morbides et te ramènerait peut-être à la vraie vie ?
- Baiser ! Baiser ! Il n'y a que ça qui te tiens. Je vais te dire ma chère Juta : me taper Helmut est impossible !
- Oh ! tu fais bien ta mijaurée. Helmut est intelligent ... Et puis c'est un beau gars et je suis sûre que sa rosée distille des effluves sucrés... Crois-moi, je ne me ferais pas prier pour sucer son bâton écarlate.
- Oh toi, tu n'aimes que les quenouilles baveuses ! ... Moi c'est impossible je te dis !
- Mais pourquoi ?
- Il n'a pas les cheveux blonds !
- Tu dis n'importe quoi ! Alors ... fais-toi Hans !
- Impossible !
- Il a des cheveux blonds, lui...
- Mais il n'a pas les yeux bleus.
- Seigneur, s'écrie Juta ! Seigneur, s'il te plaît, lave-lui la tête de toutes ses idées de race pure.
- Ne m'énerve pas avec tes discours de pisseuse d'eau bénite lui répond Melita. J'ai trop rêvé de Siegfried pour aller me laisser furrer par des ringards.
- Oh, oh ! tu fais bien comme tu veux. Cela te regarde après tout. Seulement tu ne sais pas ce que tu perds. Juta qui s'est énervée se tait un instant, histoire de se calmer mais, apaisée elle

reprend : tu n'es pas la seule non d'un chien ! Nous aussi on l'a trouvé notre héros quand Hindenburg l'a nommé Chancelier et pour autant on vit notre présent. Tu sais ça humanise de faire l'amour.

Indifférente aux remarques de Juta, Melita lui dit soudain sur le ton de la confiance :

- Je ne t'en avais jamais parlé mais j'avais quinze ans quand j'ai rencontré le Führer pour la première fois. C'était à Nuremberg en 30. Curieusement, j'ai su immédiatement en le voyant que c'était lui mon chevalier blanc et je me suis par avance déclarée sa servante. Alors, quand il est devenu Chancelier et plus tard, en 36, quand il a remilitarisé la Ruhr, tu imagines combien j'étais folle de joie.
- Pour être honnête, chez nous on crevait de trouille, lui confie Juta en ricanant qui ajoute en baissant la voix : on était sûr que les français reviendraient nous botter le cul.
- Les français ! Les français ! Sans leurs alliés, ils ne font jamais le poids. Puis, haussant le ton, elle enfonce le clou : les français ne pensent qu'à leurs congés payés et leur gouvernement n'est qu'un ramassis de juifs et de bolcheviques !
- Comme tu as la haine dans le sang. Tu me fais peur, lui répond Juta dans un murmure.
- Oui, j'ai la haine et elle me tient debout ! Tu dois comprendre que les français sont déjà morts mais ils ne le savent pas encore.
- Eh bé ! toi alors, tu ne manques pas de souffle ! On dit de la France qu'elle a l'armée la plus forte du monde.
- Tu parles ! Elle n'est qu'un misérable beignet chiffonné qui pendouille de son gros cul plein de graisse. En 14 l'armée française avait le fondement robuste, des couilles de tigre blanc, mais aujourd'hui, ce n'est qu'un âne couvert de la peau d'un lion ; un geai avec des plumes du paon. Les français sont déjà morts je te dis.
- Mais pourquoi tu dis ça ?
- Mais parce qu'ils se sont fait poignarder dans le dos par les juifs, les métèques et les bolcheviques. Exactement comme nous en 1918.

- Tu n'as pas peur que l'Allemagne aille trop loin ? bafouille Jutta qui devient écarlate car elle a peur soudain d'indisposer son amie.
- Tu fais de la colombine pour rien, ma petite. Tu as bien vu avec l'Autriche et la Tchécoslovaquie : pas un gouvernement n'a levé le petit doigt contre nous. Reste maintenant le couloir de Danzig qu'il faut reprendre à la Pologne. Il faut unir notre pays jusqu'à la Prusse.
- Parce que tu crois que les alliés vont nous laisser faire ?
- Ce que tu peux trembloter de la fesse tout de même. Le Führer l'a dit à Munich la semaine dernière.
- Je sais qu'il a fait un discours à la radio mais je n'ai pas pu l'écouter.
- Moi j'y étais !
- Quoi ! Tu étais à Nuremberg ?
- Oui !
- Ce que t'as comme veine tout de même.
- Ah ! il fallait le voir notre Führer : il est extraordinaire ! Il parle avec une telle ferveur. Cent mille personnes l'ont acclamé. Bien sûr Goebbels avait chauffé la foule en prenant la parole en premier. Il lui a dit : *Führer, nous vous supplions de parler. Dites ! Ordonnez et nous ferons !*^{xvii}. Si tu avais entendu la clameur... On a dû l'entendre jusqu'à Berlin...
- Oui mais le Führer, il a dit quoi ?
- *Un seul pays ! Une seule frontière !...* Et il a terminé son discours en disant que c'était *la dernière revendication territoriale de l'Allemagne*^{xviii}, mais qu'il serait là-dessus *inflexible*. Inflexible tu entends ? Ça, c'est envoyé !
- Ça fait peur quand même, fait Jutta d'une toute petite voix.
- Péteuse va ! Personne ne lèvera le petit doigt. Le monde aujourd'hui à peur de nous. Notre Führer est en train d'édifier la grande Allemagne impériale et rien ne l'arrêtera.

Elle a parlé haut et fort. Tous les voyageurs du wagon l'ont écoutée. Sidérés qu'une femme si jeune qui parle avec l'autorité d'un officier de haut rang du parti, ils font maintenant silence. Dans leurs regards, ses paroles ont fait naître quelques fiertés mais aussi beaucoup de craintes. Melita n'en voit rien. Elle a fermé les yeux. Elle veut rester au plus près de son

Siegfried qui hurle sa haine à Nuremberg en menaçant la paix du monde. De son côté, Jutta qui a saisi l'admiration muette de la petite foule, prend un air important. Et pour bien montrer qu'elle est l'amie de cette Walkyrie, de cette femme-soldat des temps modernes semblable à celles qui précédaient les guerriers dans les batailles de la mythologie, elle ajoute à haute voix pour que chacun l'entende :

- Tu iras loin Melita ! Tu n'as peur de rien et tu sais ce que tu veux !

Les freins grincant. Ils arrivent à Wilhelmstrasse. Le tramway s'arrête. Melita embrasse son amie et saute avec agilité sur le trottoir. Comme la fin de l'après-midi approche, elle hâte le pas en tournant vers Kreuzberg, une main posée sur sa sacoche de cuir fauve, portée en bandoulière. Le cadencement du bras dans le rythme de sa marche, le buste et le menton relevés et le regard glacé, indiquent clairement une fréquentation plus assidue des marches militaires que des défilés de mode.

Son uniforme gris vert, un tailleur de qualité médiocre à la coupe stricte et sans grâce ne parvient pas à dissimuler sa silhouette élancée ni sa poitrine qu'on devine haute et généreuse tandis que la jupe droite et rêche comme un sac de jute qui déroborait aux regards la moitié de ses jambes, laisse voir des pieds délicats et petits, des chevilles souples et vigoureuses et l'attache gracieuse de mollets bien tournés.

L'allure martiale ne nuit pas à sa féminité car elle met en valeur son teint clair des gens du nord, ses cheveux blonds tirés en arrière et son front bombé et volontaire tandis que chaque mouvement de sa tête qui secoue son calot et son épaisse queue de cheval en balayant l'air chaud, découvre une nuque fine et exquise. A voir les regards provoquants se poser sur elle, on doit admettre que Melita exerce sur les hommes une incontestable attraction.

Elle ralentit le pas avant de s'engouffrer sous le porche d'un petit immeuble à la façade noircie. Elle grimpe l'escalier de bois jusqu'au deuxième étage. Devant la porte, machinalement, elle s'essuie les pieds sur un tapis usé et tourne la clenche de la serrure qui n'est jamais fermée à clef. Il y a maintenant six mois

qu'elle n'est pas revenue à la maison et elle éprouve un sentiment de bien-être en entrant. Une petite chaleur lui prend doucement le ventre et la tête et la fait respirer plus facilement.

L'appartement de ses parents n'a pourtant rien de remarquable. Le soleil n'y entre jamais, sauf l'été, en fin d'après-midi et seulement quand le temps est clair. Mais c'est ici qu'elle a ses souvenirs et qu'elle les retrouve amassés, intacts, enchâssés en quelque sorte dans ces quatre petites pièces. Quand elle s'engouffre dans le couloir, elle entend tousser dans la pièce d'à côté. Son frère doit être rentré.

- C'est toi Karl ?

Elle pousse la porte de la chambre et fait la moue : assis sur son lit, son frère lève le bras pour saluer son retour.

- Heil Hitler Melita ! lui lance-t-il, hilare.
- Arrête ! lui dit-elle, je n'aime pas tes singeries. Tu dois respecter le salut nazi.
- Eh, eh, qui singe le salut Olympique ?
- Ne me fais pas honte en te comportant de la sorte veux-tu ?
- Voilà que tu es à peine arrivée et que tu me bassines avec ta doctrine ... au lieu de m'embrasser. Qui sait ? Je suis peut-être heureux de te revoir ?
- C'est moi l'aînée, lui dit-elle d'un ton cassant. C'est à toi de te lever pour m'embrasser.
- Ce que tu es crampon quand tu t'y mets ma chère sœur.
- Félicite-moi plutôt. Tu as devant toi la nouvelle chef du BDM.
- C'est une blague ? A ta place je ne m'en vanterais pas ! Toi ! chef de la propagande des jeunes filles allemandes ? ... Pouah !
- Karl ! comment oses-tu ?
- Je plaisante ma grande sœur. Tu prends tout au premier degré. Après tout, ce n'est pas mes oignons.
- Bien entendu, toi tu ne prends rien au sérieux !
- Tu te trompes. Je prends la vie au sérieux, les parents au sérieux, la liberté au sérieux. Je prends mes études au sérieux. Et tu trouves que c'est insuffisant ?
- Et la grandeur de l'Allemagne ?
- Ah non ! Pas ça ! Pas ton national-socialisme !

- Il faut te faire une raison, c'est lui qui fait la grandeur de l'Allemagne.
- Très peu pour moi, grande sœur. Comme modèle de société et d'humanisme, il y a mieux.
- Karl, tu as donc oublié le passé ?
- Quand je t'entends parler Melita, j'ai l'impression que tu étais la seule dans cette famille à souffrir de la faim et du chômage. Crois-tu qu'on ne se souvienne pas de l'hiver 32 ? Parfois je me demande même si tu crois que nous étions nés... Sœurette, tu ne vois pas que cette politique de fous nous conduit à la guerre. Et une fois de plus à notre destruction !
- Toi, tu ne vois pas l'élan formidable de la jeunesse. Si l'Allemagne roule vers un avenir radieux, c'est parce que d'autres que toi se souviennent d'où nous venons.
- Je ne doute pas un instant que tu travailles sincèrement au relèvement du pays, mais je doute que la canaille nazie nous apporte le bonheur.
- Comment oses-tu traiter ainsi le parti. Tu es stupide, insolent et imprudent. On pourrait croire que tu es payé par nos ennemis.
- Ils t'ont vraiment lavé le cerveau. Nous n'avons plus de droits, de liberté et la justice est un souvenir. C'est le règne de la brutalité et de l'arbitraire. Et tu voudrais que je chante et que je danse ?
- Tu ne changeras donc jamais... Tu ferais mieux de te taire. Ça pourrait mal finir pour toi.
- Parce que tu me dénoncerais à tes copains ... ceux qui roulent en KDF Wagen ?
- Justement ... voilà un bon exemple de l'esprit nouveau qui souffle sur le pays.
- Ah oui : la *Force par la joie* ! Ferdinand Porsche a roulé les nazis dans la farine et il va s'enrichir avec sa Coccinelle.
- Mais la KDF^{xix} dirige les loisirs de milliers de travailleurs !
- Tu parles d'un bonheur ! Attendre deux ans ou trois pour espérer avoir ... peut-être, une voiture. La bêtise et le mensonge ont fait main basse sur ce pays.
- Tu me pousses à bout Karl. Tu es dangereux et je ne laisserai pas mon avenir suspendu aux divagations d'un insensé.

- Chiche ! La délation comme moyen de gouvernement. Ils en ont l'habitude tes salopards de copains. Accuser, vendre son voisin, son parent ... Va ! Fais ton boulot de nazie ma chère sœur ; va jusqu'au bout de tes convictions. Je te préfère encore quand tu es dans le troupeau à hurler avec les loups.
- Nous n'emprisonnons que les ennemis du peuple ! Et puis tu es un ingrat. Qui te paye tes études à l'université ? Qui te nourrit et qui donne du travail à papa ? ... Le parti !
- Ouais, ouais... J'aimerais être aveugle pour ne pas voir que vous avez fait de l'Allemagne un immense terrain de chasse.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- La chasse aux juifs, aux communistes... et à tous ceux qui ne pensent pas comme vous.
- Mais enfin, on ne fait que combattre nos ennemis...
- Et la nuit de cristal^{xx}?
- Eh bien quoi ! Ce n'était que des juifs ! Ce n'est tout de même pas pareil.
- Pauvre Melita ! Les juifs ... ils t'ont fait quoi ?
- Ils pourrissent le monde.
- Tu dis n'importe quoi ! Vous tuez ! Vous assassinez des êtres humains !
- Les juifs ne sont pas des êtres humains et puis merde à la fin, tu m'ennuies !

Sortant de la chambre, elle claque la porte derrière elle sans se rendre compte qu'elle laisse son frère en désarroi. Melita ne s'interroge plus sur elle-même, la funeste doctrine étouffe son sens moral. Karl a maintenant une certitude : les nazis lui ont volé son bien le plus précieux, son discernement et ses scrupules. De leur bref et brutal face à face, il tire la conviction que son opposition au gouvernement, ouvertement affichée, est pour sa sœur une forme de sédition et un obstacle à son avancement. Pour autant, il ne peut pas se résoudre à imaginer que sa sœur puisse être un danger mortel pour lui.

- Après tout se dit-il, Melita est mon sang.

Tu es arrivée ma fille ? C'est nous ! Ton père et moi on est rentrés.

Depuis le seuil de la porte d'entrée de l'appartement, apercevant la vareuse militaire pendue au porte-manteau, madame Maschman laisse aller sa joie. Sa fille est son bain de jouvence et son visage doux et triste reprend un peu d'éclat. En dépit de ses joues molles qui lui empâtent le cou et de ses cheveux gris ramassés en bandeaux qui lui font comme un casque de petite vieille, on devine au dessin de ses traits et à sa façon de se tenir qu'elle a dû être belle et courtisée dans sa jeunesse et ... qu'elle n'a peut-être pas complètement renoncé à séduire.

- Bonjour mère, bonjour père ...
- Tu as l'air contrariée ma fille lui dit sa mère en lui coupant la parole.
- C'est Karl ... l'inconscient, l'imbécile ...
- Vous vous êtes encore disputés n'est-ce pas ?
- Bonjour ma fille, lui dit son père en l'embrassant, la voix lasse et monocorde.

Melita le trouve vieilli. En quelques mois il s'est tassé et il a maintenant le dos voûté. Il semble respirer petitement et marcher en petonnant comme pour économiser l'air et ses forces.

- Alors ma fille lui demande sa mère impatiente, dis-nous ? Tu en est où ? Parle-nous de toi, de ta promotion ?

Melita inspire un grand coup, relève le buste et la tête et déclare solennellement :

- J'ai le grand honneur d'avoir été nommée par le parti ...
- ... l'adjointe de super bandit Goebbels ...

Karl, arrivé derrière sa sœur, a lancé l'outrage d'une voix ironique et forte.

- Vous voyez, mais vous voyez comment il est ! ... Il ne me respecte pas, hurle Melita.

Non sans méchanceté, Karl lui réplique :

- Parce que tu trouves cette face de rat respectable ? Qui se ressemble s'assemble.
- Karl, tais-toi gémit sa mère, effrayée. Moi je suis fière de ta promotion ma fille.
- Bien entendu mère, tu as tellement peur de la vie. Alors savoir que ta fille se rapproche du pouvoir te rassure.

- Karl ... un jour je te ferai payer cher ton insolence lui jette Melita, menaçante, la voix glacée.
- N'écoute pas ton frère ma chérie, il ne sait pas ce qu'il dit. Si tu savais comme je suis heureuse pour toi.

La voix de madame Maschman s'est faite soudain plus ferme, le ton est plus clair et ses épaules se sont redressées. La promotion de sa fille la délivre d'une obsession. Depuis le temps qu'elle cherche un abri sûr. Comme une fleur de tournesol qui s'offre à la lumière, la mère peut désormais se tourner vers sa fille, sa crainte de l'avenir fond à la chaleur de l'astre nazi. Madame Maschman a une furieuse envie de vivre et elle est encore toute excitée par la nouvelle quand elle ajoute :

- Allons ! Allons mes enfants, on ne va pas se disputer un jour pareil.
- Mais oui, nous sommes une famille, ajoute monsieur Maschman d'une toute petite voix.
- Tu parles d'une famille, ironise Karl. Comment pouvez-vous tolérer que votre fille cautionne des meurtres, si elle ne les ordonne pas encore ?
- Oh Karl ! Non ! Je t'en supplie ... sois aimable, gémit sa mère.
- Encore un peu et vous verrez que notre Melita mettra sa signature au bas d'une page qui enverra des juifs à la mort.
- Vos disputes vont me tuer, dit le père, la voix très lasse.

Monsieur Maschman est lucide. Il voit sa famille se briser à cause de la politique qui empoisonne l'Allemagne. Mais il se sent trop faible pour arbitrer ou prendre parti dans un conflit qui dresse ses propres enfants l'un contre l'autre. Il redoute le jour où l'affrontement se fera pour de bon avec la férocité d'une guerre civile. De sa vie, monsieur Maschman n'a connu que les combats dans les tranchées et la misère dans l'Allemagne de l'après-guerre. Il n'a pas eu le temps de vivre. Et l'avenir aujourd'hui lui fait peur, non pas pour lui car il est trop tard, mais pour ses enfants. Le destin est impitoyable se dit-il, il faudrait que je choisisse entre ma fille et mon fils, entre le national-socialisme de l'une et les idées libérales mais subversives et peut-être bolcheviques de l'autre ? Comment choisir entre le feu et

la glace ? Je ne peux tout simplement pas ! Il constate amèrement son échec.

Pourtant il a fait ce qu'il a pu. Au début surtout. Dès 1933, quand les nazis ont pris le pouvoir, il a senti le danger. Il a déployé des ruses, des matoiseries, des finauderies, mille manœuvres qu'il croyait habiles et sûres pour soustraire ses enfants à la haine et à la violence qui montaient de la rue et que la radio d'état déversait sans compter sur les ondes. Aurait-il pu faire autrement ? Un individu seul peut-il s'opposer aux forces corruptrices commandées et dirigées par les plus hautes autorités de l'état ?

Sans doute parce qu'il est plus jeune que sa sœur de trois ans, Karl n'a pas souffert moralement de la défaite de 1918. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'est jamais senti humilié ni par elle ni par le traité de Versailles. Il a grandi sans faire d'histoires jusqu'à la fin de l'adolescence. A l'université, il est devenu un étudiant brillant à la carrière de médecin prometteuse.

En prenant de la maturité, son sens critique s'est aiguisé et ses convictions se sont affirmées au point qu'il ne doute de rien aujourd'hui. Esprit indépendant et libre, il proclame sans rire que la vérité doit avoir le doute pour levier et l'expérimentation pour point d'appui. Il déteste les harangues, les hurlements haineux et xénophobes, les masses humaines qui affichent leurs convictions d'une supposée suprématie de la race aryenne. Des hauteurs du mal de cette nuit allemande, il voit dévaler comme une lave rougeoyante les sombres desseins du nazisme auxquels sa sœur voudrait l'associer. Alors Il se rebelle pour ne pas perdre son âme

Au contraire de Karl, rien n'est plus fascinant pour Melita que les foules innombrables qui absorbent les individus dans leur masse. Elle n'imagine rien de plus voluptueux que ces grandioses rassemblements où les rites et l'émotion poussent l'individu à l'action collective. Chimérique, nourrie de songes et d'illusions, elle raffole des fabliaux et des légendes qui hantent depuis toujours l'âme romantique allemande. Son héros aurait pu être Dieu, son démiurge est Hitler. Et, depuis l'hiver de 1933 sa vie appartient à ce monde d'uniformes gris et noirs

qui marchent vers la gloire au milieu des défilés impressionnants, des parades et des retraites aux flambeaux de Berlin ou de Nuremberg. A force d'admirer les étoiles de la nuit, Melita n'est plus capable d'ouvrir les yeux sur la lumière du jour.

Pour être agréables à leur mère et ne pas blesser leur père, Melita et Karl s'efforcent pendant le repas de retenir leurs flèches empoisonnées. Ils baissent le nez sur leurs assiettes comme deux sales gosses qui viennent d'être punis. Leur hostilité est trop forte pour qu'ils puissent afficher, même un instant, une neutralité apparente ou bienveillante. La politique gouverne leur esprit et les sentiments ordinaires, l'amour, la famille et le plaisir d'être ensemble ont déserté leurs pensées.

Dans ce silence trouble, chargé de particules électriques négatives, monsieur Maschman se désole d'avoir un jour de 1933 voté pour ce parti démoniaque qui gouverne son pays.

- Je me demande si toutes les familles allemandes sont comme la nôtre ? laisse-t-il imprudemment tomber.
- Que veux-tu dire père, lui demande Melita agressive ?
- Infectées par l'atmosphère ...
- Tu veux parler du Führer ?
- Vois comme tu me parles Melita ! Tu n'as plus aucun respect pour moi.
- Je veux savoir si tu es pour ou contre lui ?
- Pourquoi devrais-je te répondre ?
- Oui ! depuis quand papa est-il à tes ordres et sous son propre toit, lui lance Karl, volant au secours de son père.
- Moi ! je suis pour le Führer, lance très vite madame Maschman. Je suis avec toi ma fille. A cent pour cent !
- Mère, ce n'est pas la peine d'en rajouter, lui dit Karl. Tu as peur de ta fille parce que tu as peur des nazis.
- Pourquoi je devrais choisir, se lamente le père, la gorge étreinte ?
- Vivre, c'est choisir père ! lui répond Melita d'une voix sèche et coupante comme la lame d'un poignard, ajoutant : et c'est justement ce que tu n'as jamais su faire. C'est à cause de ton indécision qu'on a vu la misère.

- Ah non ! ... Tu n'as pas le droit ! gémit monsieur Maschman, indigné et anéanti. Et maintenant, je devrais choisir entre mes propres enfants ... Non, ça ! je ne peux pas !
- Papa, notre pauvre Melita se prend pour une Walkyrie. Elle est aux ordres du nouvel Odin.
- Qu'est-ce que tu racontes Karl ? demande sa mère en roulant des yeux effrayés.
- Mère, les Walkyries étaient les prêtresses de la mort aux ordres du dieu Odin. Ces belles de mort, et c'est le cas de notre Melita, venaient choisir parmi les hommes ceux qui allaient mourir.
- Non monsieur je sais tout, lui lance Melita comme un jet de pierre ! C'était les héros morts que ramenaient les Walkyries pour ramener leurs corps au Walhalla.
- Quelle importance puisque ton dieu Hitler fait tuer n'importe qui.

Soulevée par la haine, la voix de Melita claque comme un fouet.

- Je t'interdis de parler en mal de notre Führer. Tu es un dépravé. Et je te le dis : tu n'es plus mon frère ! Puis s'adressant à son père, elle lui ordonne : alors père, j'attends ta réponse...

Suffocant, blessé, monsieur Maschman baisse la tête. Il lui est impossible d'ajouter un mot.

- Tu devrais avoir honte ? Tu parles à notre père comme à un chien ou pis, à un ennemi...
- S'il était un ennemi je l'aurais déjà tué. Il n'y a pas à discuter le bien fondé du parti. Le parti c'est l'avenir radieux de l'Allemagne !
- Oh mon Dieu ! gémit madame Maschman qui retrouve un peu de bon sens et de religion.
- Assez de ton catéchisme maman, lui lance Melita. Il n'y a qu'un dieu et c'est notre Führer !
- La bêtise et la haine t'aveuglent, lui lance Karl. Entre toi et moi, il y en a un de trop dans cette maison.

Les yeux de Melita, rougis par un afflux de sang, lancent à son frère des éclairs meurtriers et elle lui lance un avertissement comme on crache un mégot :

- Tu me paieras cher ton insolence.

- Mes enfants sont devenus fous, gémit monsieur Maschman.

Melita se lève de table, pose sa serviette, enfile sa veste, prend sa sacoche et sort sans ajouter un mot, claquant la porte derrière elle.

Souviens-toi que je suis juive !

Chapitre 10

A Paris, quand il fait beau et que le soleil se hisse au-dessus des toits, une moitié du boulevard Saint Michel entre dans la lumière. Ce matin, sur le côté ensoleillé, descendant vers la Seine, l'âme primesautière, Julien sautille sur des carrés invisibles. Il joue à la marelle sur le trottoir comme un gamin. Il chante. Il siffle. Il rit.

Imaginer un bonheur plus grand que le sien est inconcevable. Il est libre. Libre enfin ! Il a même un peu d'argent en poche : un petit pécule amassé pendant ces trois années auquel il n'a jamais touché. Il pourra tenir quelques semaines sans se soucier du lendemain.

Avec son front haut et carré et sa grande taille, il peut de loin, en faire accroire tellement il émane de sa personne d'élégance et de charme. Même ses paupières fardées de gris par l'ombre de la prison, soulignent avec délicatesse le bleu de ses yeux qui en paraissent du coup plus lumineux. Et comme il a oublié de mettre de l'ordre dans ses cheveux, chaque bond qu'il fait secoue ses boucles blondes qui ondulent en petites vagues comme des épis sauvages et dorés. Artiste ou poète ? Un étranger hésiterait à le ranger dans un parti plutôt que dans l'autre.

Mais dès qu'on s'approche, le voir avec son visage pâlot et ses joues creuses et si mal fagoté modifie aussitôt le jugement. Ses chaussures éculées et son pantalon de toile usé et bien trop court, taché et déchiré par endroits, tenu par une ficelle sur une chemise de flanelle chiffonnée, disent sa pauvreté et laissent à penser que le garçon ronge sa litière en menant une vie de chien.

Fatigué de sauter et de s'agiter, Julien pose ses fesses sur un banc de bois et ferme les yeux sur la lumière. Le soleil commence à chauffer. Il se laisserait volontiers aller à goûter les délices de cette douceur nouvelle quand il perçoit soudain l'étrange silence qui l'entoure. Les seuls bruits qu'il entend sont

des pépiements d'oiseaux. Il rouvre les yeux et voit une petite vieille qui balaie devant sa porte. S'approchant d'elle il lui dit :

- Bonjour madame, il n'y a personne dans les rues ce matin, c'est quoi, un jour férié ?

La vieille jette un coup d'œil à sa mise et lui lance :

- Mais d'où tu sors toi ? Tu sais donc pas qu'on est le 14.
- Mais madame on est en juin et la fête nationale est en juillet.
- Ah ! tu parles d'une fête mon gars !
- Excusez, mais ... mais je viens d'arriver. Je ne sais pas.
- C'est tout va ! Avec ta mise on croirait qu'tu sors d'un alambic.
- Je suis pauvre mais ce n'est pas une raison pour ne pas me répondre.
- Bof !!! Taupin vaut Taupine et par les temps qui courent, y faut se méfier de tout.
- Mais enfin madame me direz-vous ? Allons, s'il vous plait, dites-moi ?
- Oh toi, t'es pas un merlufiche : t'as l'œil trop tendre. Enfin quand même ! ... Ne pas savoir que c'est le jour le plus triste de l'année, les bras m'en tombent.
- Excusez-moi madame, mais je sors de prison.
- Eh ! tu parles d'un bonheur, juste le jour où les boches entrent dans Paris.
- Oh, zut c'est vrai ! j'avais oublié ... les allemands.
- Faut partir mon gars. C'est l'exode ! Faut partir. Faut fuir.
- Mais et vous grand-mère ? Vous êtes là.
- Oh moi ... c'est pas pareil ! ... A mon âge ... Et où c'que j'irais d'abord ?

Un moment, Julien demeure songeur comme si le rappel de cette nouvelle pouvait changer le cours de son destin. Il redresse la tête et lance à la vieille :

- Je suis comme vous grand-mère, je ne sais pas où aller mais vous pouvez me croire, cette journée restera la plus belle de ma vie.

Il se penche vers elle et lui colle un baiser qui claque sur sa joue fripée et il repart en sautillant sur d'autres carrés imaginaires. En se retournant il lui crie :

- Merci pour la bise grand-mère, c'était bon, la vie est belle !

Arrivé devant Notre Dame il s'arrête tout net, son sourire se crispe et son front se barre d'un pli et il s'écrie :

- L'exode ... mais alors, mes juives, où sont-elles ? Et si elles avaient fui ? ... Les bougresses ! Elles vont m'échapper ... Je vais en avoir le cœur net.

Pestant contre le mauvais sort qui lui colle à la peau, il n'a plus qu'une seule idée en tête : se précipiter rue des Rosiers. Arrivé rue d'Aboukir, il est saisi de stupeur. Au lieu des cris des marchands et du vacarme des charrettes à bras, des coltineurs et des rouleurs dont il a gardé le souvenir, il se heurte au lourd silence d'une rue vide et dépeuplée. L'endroit qui trépidait de vie il y a trois ans est aujourd'hui désert, abandonné. Sa colère tombe d'un coup. Il s'arrête, figé, la bouche ouverte, incapable d'avancer, se demandant un instant s'il ne s'est pas trompé de quartier.

La chose est inconcevable. La guerre ! La peur des boches, c'est donc ça ? Au loin une silhouette s'éloigne, rasant les murs et les maisons comme sous la crainte d'un mauvais coup et qui disparaît sous le couvert d'un porche. Il tend l'oreille. Des pas claquent sur le pavé. Quelqu'un approche. Allons ! Il reste encore un peu de vie se dit-il en sentant son sang remuer de nouveau dans ses veines.

Au carrefour une jeune fille qui n'a peut-être pas vingt ans apparaît et vient vers lui, une petite valise à la main. Comme elle marche sans hâte excessive, il a le temps de l'examiner tout en songeant qu'ils sont les deux survivants d'un immense cataclysme.

Quand elle traverse la rue, le soleil éclaire son visage. C'est un éblouissement. Ses cheveux noirs ont des reflets bleutés qui

tombent en cascade sur ses épaules. Quelle merveille ! s'exclame-t-il dans un chuchotement en contemplant son front de diamant et ses yeux de velours qu'elle lève sur lui comme une aurore avec l'éclat et la fraîcheur de l'hellébore noire.

L'image de la rose de Noël qui fleurit sous la neige ne lui paraît pas décalée dans la chaleur de cette fin de printemps tellement la vue de la jeune-fille est d'une pureté rafraîchissante. Oh ! comme il aurait voulu lui crier : mademoiselle votre beauté est à nulle autre pareille ! Mais voilà, son sang s'est caillé dans ses veines. L'éblouissement le pétrifie.

Pourtant elle lui sourit. Et comme le trottoir est étroit et qu'il n'a pas l'idée d'en descendre pour lui faire de la place, elle ne craint pas en arrivant à sa hauteur de frôler son épaule ni d'accrocher son regard. Il tressaille au tréfonds de lui-même du frémissement de l'insaisissable caresse. Il tremble encore quand elle retire d'un geste gracieux la pointe en fil de coton jetée sur ses épaules qui découvre son cou fragile et délicat et qui lui renvoie l'image de sa mère qui portait cette sorte de châle, le soir, en écoutant grand-mère Marie conter ses histoires.

Sans avoir conscience de son impolitesse, il pivote sur ses talons pour la voir s'éloigner, s'attardant sur les courbes délicieusement voluptueuses de ses fesses et de ses jambes dont il ne distingue que le galbe du mollet et la finesse des chevilles.

A l'instant où elle va disparaître dans l'ombre de la rue, elle se retourne vers lui et pour la seconde fois elle lui adresse un sourire éblouissant, si pur et si tentateur en même temps.

L'image de la fille a chassé d'un coup ses idées belliqueuses. Il ne pense plus qu'à elle. Oh ! comme il aimerait toucher de ses mains la soie noire de ses cheveux qui ont dans la lumière les reflets bleus des plumes de geai, y enfouir son visage et y poser sa bouche. Il ne pense qu'à la rejoindre, lui parler, la regarder, mettre ses yeux dans les siens pour entrer dans son âme et faire battre son cœur. Un vrai désir d'aimer le dévore à lui donner la fièvre. Il n'a nul besoin d'aller maintenant rue des Rosiers. Et pour y faire quoi d'ailleurs ? ... hurler, crier, frapper les

deux juives ? L'envie de se venger est tombée à la vue de cet ange.

- C'était si commode de faire cuire ma petite haine à l'école de la Santé ... Mais là, dehors, ma vengeance n'a plus de sens ... j'ai d'autres sentiments, d'autres vues se dit-il ! Et puis je n'ai jamais fait de tort à personne, en tout cas pas volontairement et ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai.

Pourtant il ne court pas après la fille. Tout au contraire il se fige et demeure immobile. Captif de sa honte, il regarde ses fripes, incapable de briser ses chaînes et de franchir le seuil de sa timidité, vaincu d'avance par la certitude que la poisse lui colle au paletot, son désir capitule.

- Quel trellu je fais ! se dit-il.

Se sentant pitoyable il reprend sa marche, triste et le cœur à l'envers. La rue des Rosiers est déserte elle aussi et les boutiques ont baissé leur rideau. Le Saucisson de Paris dont la banne de toile qui abrite les jambons et les pâtés du soleil a été rembobinée, est barricadé avec d'épais volets de bois, cerclés de fer. Julien est pris d'un fou rire inattendu. Il laisse aller ses nerfs mais, une fois calmé, il ne peut s'empêcher de battre sa coulpe :

- L'idiot que je fais, voilà que je ris à m'en déboîter les badi-goinces. Ayant acquis la certitude que personne ne l'entend, il crie alors de toutes ses forces : la basse-cour a quitté le poulailler ! J'ai chaussé mon bonnet de travers !

Du fiel lui remonte dans la bouche et le fait tousser. Il arrive trop tard de quelques jours ou peut-être même de quelques heures seulement. Il ne sait plus où il en est. Il sait seulement qu'il est seul. Alors, de dépit, il laisse sa colère fuser comme d'une cafetière :

- Ces deux farines du diable font leur lard sur le dos du p'tit peuple, donnent du jabot, abusent du crachoir mais à la première sueur froide, elles changent de corbillon et se tirent à la ficelle ! Bourraches ! Carrelures de ventres ! Mauvaises corneilles !

Avec l'anglais et l'allemand, le jargon de la Santé est devenu la troisième langue étrangère de Julien. Toutes les tournures n'ont cependant pas sa faveur : il a fait un tri et gardé les pépites. Au père Louviers qui le raillait hier encore pour son goût du vulgaire, il disait :

- Écoutez bien ces mots à l'orthographe mal équilibrée. Certains sont piquants et gais comme des bouquets d'aubépines. Ils ont poussé sur le chancé de la misère dont ils ont pris l'odeur et le goût, juste de quoi épicer notre langage académique trop sec, trop lisse et trop fade. Voyez-vous, les phrases ou les mots qui puent comme un camembert bien fait, sont de loin les meilleurs.

Quand on n'a pas vingt ans l'espoir est un privilège, le vrai trésor de la jeunesse et c'est sans effort que Julien détèle sa contrariété et son esprit belliqueux pour retrouver sa bonne humeur. Inconfortablement étendu sur les marches du perron de la charcuterie, il se vautre dans l'épais silence de la rue et la lumière du soleil qui a grimpé dans le ciel.

Il ferme les yeux au moment où il entend sonner dix heures. Il prête l'oreille :

- On dirait Saint Eustache se dit-il, heureux d'entendre de nouveau le timbre oublié de son horloge.

L'instant d'après, il entend dix autres coups, plus sourds, mieux frappés et plus proches.

- Celle-là c'est Notre Dame des Victoires.

Tandis que dix autres horloges sonnent à leur tour dans le lointain, Julien retrouve dans leur désynchronisation des odeurs et des images de son adolescence qui lui remuent le cœur. Pourtant, malgré cet éphémère bonheur, en écoutant la dernière sonner il est troublé par ce décompte macabre qui lui rappelle, s'il l'avait oublié, ce qui lui reste de temps à vivre et que les heures, égrenées avec un timbre aigu ou grave, aujourd'hui comme hier ont la même indifférence sur le sort des hommes.

- Quelle drôle de chose que le temps. On dit qu'il est éternel et cependant il nous tue. Alors, jetant un nouveau coup d'œil à la rue, il murmure encore : un village abandonné est comme un

cadavre et celui-là est encore tout chaud ; la vie s'en est vidée d'un coup comme d'une barrique débondée.

Sa remarque le ramène à la guerre, à l'arrière, à l'exode, à la pagaille sur les routes et les chemins, à tous ces gens qui fuient en même temps, se pressant, se frottant, s'étrillant peut-être. Il se demande quelle est la situation sur le front des batailles. Et même si on se bat encore ? Et s'il y a beaucoup de morts et de blessés ? Et la peur ? ... La souffrance ? ... Le bruit des canons ?

Soudain une pensée saugrenue lui traverse l'esprit. Et si les juives étaient là, terrées derrière leurs volets clos ? Il tend machinalement l'oreille. Il y met toutes ses forces comme si son ouïe pouvait s'ouvrir à sa seule volonté. Mais il ne perçoit que le silence et un sentiment d'abandon.

C'est alors qu'il entend frapper. Un, deux, trois coups légers. Puis le silence. Et puis encore un autre coup, puis deux et trois. Cela vient de loin, de l'autre bout de la rue. De nouveau, par intervalles, les coups s'arrêtent et retombent par saccades. Intrigué et curieux Julien se lève pour aller voir.

Derrière la vitre de son échoppe, un cordonnier travaille. L'homme est assis. Paisible, il fredonne. Comme dans un temps ordinaire il semble indifférent à l'agitation et à la peur qui ont jeté hors de la ville toute une population.

- Sait-il seulement murmure Julien, que les allemands prennent possession de Paris aujourd'hui ?

Sa tête penchée en avant, le cordonnier enfile à force un soulier sur sa bigorne qu'il a calée entre ses cuisses par-dessus un épais tablier de couleur fauve. Avec deux coups de son marteau à battre, il assure sa prise. Le mouvement est sec, vif, propre. Sur le contre-pied de la chaussure, il pose une plaque de cuir qu'il fixe avec deux pointes. Du pouce il vérifie le fil de son tranchet. Le coin de sa moustache frémit quand il tend la lanière de gros cuir fixée à l'établi pour redonner du fil à l'outil qui crisse en passant sur chacun de ses flancs. Du pouce encore, il juge du résultat. Satisfait, il hoche la tête : l'acier forgé et trempé à la glace a maintenant le fil d'un rasoir. Après un dernier coup d'œil à la semelle découpée, il saisit les pointes qu'il a serrées

entre ses lèvres et les pique l'une après l'autre sur le box-calf tandis que le marteau à clouter qu'il tient dans sa main droite s'abat une fois, deux fois, trois fois. Les volées de coups s'enchaînent rapides, précises, cadencées. Deux coups sur la tête du clou pour l'enfoncer et un troisième autour pour bien tasser la semelle. A la fin, quand ils sont tous plantés, il passe le bédane à rouler sur les bords.

L'homme cesse de fredonner : il se met à chanter. La voix est belle et la tessiture large et puissante. Entendre ce ténor aux doigts calleux et épais est un bonheur pour Julien. Il a admiré les gestes du cordonnier et maintenant il se régale de son chant qui réveille des souvenirs de sa grand-mère Marie. Mu par la curiosité et l'envie d'en connaître davantage sur cet inconnu insouciant, il entre dans l'échoppe. Mais au moment où il franchit la porte, une idée germe dans son esprit.

- Monsieur ... monsieur ...

Lentement l'homme tourne la tête de son côté. Il a l'air de quelqu'un qui sort à regret de son monde enchanté.

- Vouiiii ? ...

- Je suis désolé de vous déranger.

- Tu m'déranges point mon gars. Quék que j'peux t'y pour toi ?

Regardant les godillots éculés de Julien, il les lui montre du menton et ajoute :

- Zi z'est pour z'eux là ... 'rin à faire : zont foutus.

- Je sais monsieur, je sais bien. Je voudrais savoir si les gens du quartier sont tous partis.

- Vouiiii !

- Et ils sont partis où ?

Le vieux hoche de la tête pour bien lui montrer qu'il n'en sait rien et aussi parce que ce n'est pas son affaire. Haussant alors les épaules, il maronne :

- Partiis où, partiis où ? ... Au diable vauvert je suppose ... Les bougres d'froussards...

- Comme c'est embêtant lui avoue Julien, voyez-vous j'arrive de Lille. J'ai fui les combats. C'est terrible vous savez ... je n'ai pas pu prévenir ma tante.

- Vouiiii !
- Ma tante vous la connaissez sûrement ?

Sans qu'on sache vraiment s'il attend de Julien des précisions ou s'il s'en fiche royalement, le cordonnier hausse de nouveau les épaules. Julien s'empresse de préciser :

- Ma tante, c'est madame Gassman. Vous devez la connaître ?
- La Gassman est c'te tante ? Ah bon ! Jamais dit qu'elle avait un n'veu en France !
- Eh si monsieur ! Et c'est chez elle que je me rendais pour la nuit.

Du coin de l'œil l'homme jauge Julien. Le garçon a un beau regard qui lui paraît franc et honnête. C'est alors qu'une lueur d'intérêt s'allume dans ses yeux comme s'il cherchait à retrouver dans sa mémoire un lien avec quelqu'un ou quelque chose. Encore méfiant, il marmonne pour lui-même :

- Sais point d'quelle farine t'es fait mon gars mais tout compte fait t'as pas la tête d'un r'licheur.

Il a mangé les mots au point que Julien n'en comprend pas le sens mais à son air bienveillant, il devine que l'homme est satisfait de son examen et aussi parce qu'il hoche de la tête, mais cette fois de haut en bas comme lorsqu'on veut dire oui ... Hocher de la tête doit être son moyen d'expression favori se dit Julien qui attend toujours une réponse qui tarde à venir. Alors il insiste :

- Vous savez que la boutique de ma tante est fermée ...
- Normal mon gars ! Elle a parti avec l'z'outes.
- Partie ?... Mais pourquoi ?
- L'exode pardi !
- Et il y a longtemps ?
- On voit bin qu't'es pas du coin. Y a trois jours, deux hirondelles sont v'nues. Quittez Paris qu'é' z'ont dit. Les boches y z'arrivent. Alors, e z'ont eu peur. Peur ! Tu comprends ? Z'ont tous fait leurs ballots illico les ballots ! Z'ont foutu le camp les couillons, les bougres d'couillons !
- Alors ça, c'est bien ma veine ! Qu'est-ce que je vais devenir ?
- Za z'est zoûr, dt'as pas d'chance mon gars, pa'ce'que la p'tiote de la Gassman, elle a parti à zon tour et pas plus tard que c'te matin ! Hiii ! Y a pas bin une heure qu'elle était encore là.

- Sa fille ?
- ...???!!!

Les yeux du vieux se rétrécissent. Il trouve curieux que ce soi-disant neveu ignore qu'il avait une cousine. Se rendant compte de sa maladresse, Julien qui se découvre à l'occasion menteur et comédien, s'écrie d'une voix à faire pleurer des larmes de sang au diable lui-même :

- Comment ?... Ma cousine n'est pas partie avec sa mère ? Elle était là ? Et seule ? Mais quelle inconscience tout de même ! Qu'en pensez-vous monsieur ?
- Puff ! ... Zizanie mon gars !
- Zizanie, zizanie.., mais la mère et la fille s'entendent bien vous savez.
- Zizanie, z'est zizanie !
- Et ... par hasard, vous ne sauriez pas où elle est allée ?

Lentement l'homme hoche sa tête de gauche à droite dans le sens qui dit non.

- Mais alors, reprend Julien qui prie pour qu'il n'en soit rien, elle va revenir au moins ?
- C't'une gentille gosse la p'tiote ! Oui ... bin gentille ! M'épaterait tout d'même qu'é court après c'te mère. Plutôt un copain ... z'est zour. Mais bour c'k'est de re'v'nir ?... Il hoche de la tête une fois encore et ajoute : macache ! pas la peine d'y compter.

Julien a l'air d'un chien battu. En forçant un peu, son désespoir pourrait lui mouiller les yeux au point de goutter sur ses joues. Prenant un ton d'agonisant, il dit :

- La guerre monsieur ça se réduit à une angoissante solitude ! Je suis seul au monde maintenant. Et je n'ai personne pour me venir en aide. La vie est injuste !

En dépit de sa nature méfiante et peu tournée sur le monde, le cordonnier n'est pas insensible à la détresse de Julien dont le visage lui rappelle celui d'une femme qu'il a connu autrefois. Bougonnant dans sa barbe, le vieux remue son passé en débitant une suite de mots mâchés et incompréhensibles. Il se parle à lui-même.

- Ce jeunot ... y m'rappelle... Oui, on dirait bin k'sé ça ... Oui, oui... Mais c'est sourrement un hasard ! L'a une p'tite gueule bin gentille. Tout de même, l'est bin mal affûtié !

Et pour bien montrer à Julien qu'il en a fini avec son monologue intérieur, il prend un air matois pour lui lancer à haute voix :

- É 'zont barties, e'zont barties, voilà tout ! Faut pas t'en faire comme za crébleu ! É m'ont laizé leur clé. Qu'ek'qu'tu dis d'ça, gamin ! Z'est'y pas gonique ? V'là qu'e j'suis l'gonzierge de c'te'bande de froussards.
- Comment ? Vous ... vous avez la clé de madame Gassman ... je veux dire de ma tante ?

Julien sent son cœur s'arrêter. Comme si sa vie en dépendait, il attend la confirmation de la nouvelle.

- Vouiii, lâche le vieux qui n'est pas dupe de l'impatience du garçon, z'ai za clé !

Soulagé, Julien ne peut s'empêcher de lâcher :

- Eh be ! ça ne lui ressemble pas à mad ... à ma tante.

Soudain, malgré une jambe qui paraît raide et l'autre qui ne vaut guère mieux, le vieux se lève d'un seul mouvement et se détourne de Julien pour aller fouiller dans un bric-à-brac de boîtes rangées sur une étagère derrière lui. Qu'il décide d'aider un inconnu est en soi un événement exceptionnel, mais de voir passer dans son regard, ordinairement impénétrable, la fulgurance d'un éclat bordé de reflets humides est une chose que personne dans le quartier n'a jamais vue et à laquelle nul n'aurait pu songer. Le cordonnier aurait-il retrouvé la trace d'un bonheur perdu ?

Au milieu d'un fourbi de crochets, de passe-partout et de rossignols, nerveux et excité, il cherche dans une boîte à gâteaux passablement rouillée, la clé de madame Gassman. Il met du temps à se retourner car il attend que l'émotion retombe. Il ne saurait être question que ce jeune inconnu puisse deviner son trouble. Car le précieux sésame il le tient dans sa main. Le vieux ne veut rien montrer de son émoi et quand il fait face à Julien, son visage est de nouveau impénétrable. Il se contente de hocher sa tête, lentement, en lui tendant la main.

- Tiens mon gars ! mais vaudra benzer à la ra'mner quand tu d'en iras.

Julien regarde la main ouverte, large, épaisse et rugueuse qui tient le rossignol de fer tant convoité et qui brille au point qu'on le croirait sorti d'un bain d'argent. Il hésite. La chance lui sourit comme pour mieux célébrer son premier boniment. Il a conscience d'abuser un brave homme qui ne cherche qu'à l'aider. Il se sent honteux, se demandant si les choses se passent toujours ainsi et si la chance colle toujours aux mensonges comme la peau sur le corps.

- E'bin mon gars, tu la prends c'te clé où j'la r'mets ty dans za boîte ?

Bon enfant, le cordonnier lui adresse un sourire affectueux découvrant, enfouies sous son épaisse moustache et sa longue barbe grise, des gencives édentées et quelques chicots jaunis.

- Oui, oui je la prends monsieur ! Je suis seulement tout étourdi. La joie. Comprenez ? C'est une telle surprise. Merci ! Oh, oui merci ! Vous me sauvez !

Croit-il réellement abuser le vieil homme ? En reprenant le chemin de la charcuterie, il repense à son incroyable fourberie, n'en revenant pas d'avoir réussi un aussi joli coup. Se rengorgeant comme un paon, il s'écrie :

- Je suis un artiste ! Il faut servir aux gens ce qu'ils veulent entendre. La vérité ? ... personne n'en veut ... La vérité fait peur.

Et alors, il se met à danser sur le pavé de la rue des Rosiers en criant cette fois à tue-tête :

- Ohé ! La grosse ! J'ai ta clé ! La clé de ta charcuterie. Ohé, ohé ... Si tu me voyais, t'en pisserais dans ta culotte de colère et de rage... Ohé, ohé... La vie est belle... Tu n'imaginai pas sorcière que je viendrais un jour occuper ta maison. Que le diable te broute les chaussettes ! Vive la guerre ! Le Saucisson de Paris est à moi !

Maintenant qu'il est le maître des lieux, Julien devrait être comblé. Pourtant il est indécis et emprunté. Une inquiétude sournoise lui travaille le foie. Il frissonne au souvenir des événements qui trois ans plus tôt l'avaient mené en prison. Aussi,

quand les marteaux de fers font sonner le timbre de bronze à la porte d'entrée, il s'empresse de la refermer au verrou derrière lui.

- On ne sait jamais ! chuchote-t-il sans autre raison.

Mais quand ses yeux se sont faits à la pénombre, il a un choc : les vitrines sont vides et la boutique aussi, aussi nues que ses sens irrités dénudés par la solitude. Il n'y a plus rien : ni jambons ni saucissons ni terrines ! Bernicle sansonnet ! Il est refait. Les bras lui en tombent.

La colère du matin qui l'avait porté vers la rue des Rosiers et qui, croyait-il, s'était consumée à la vue de la jeune fille aux cheveux noirs, ressource avec une violence inconnue. Embusquée dans les vapeurs d'une fermentation amoureuse insatisfaite, elle attendait l'heure propice pour rebondir. Il rage, hurle, tape du pied, invective. Il s'en prendrait à Dieu s'il avait la foi.

- Raclure ! Rognure de juive ! Je te pisse dessus et je ferai de ta tête un pot de chambre.

Sous son air bravache et ses mots en l'air, Julien est désespéré. Il se sent impuissant à en pleurer lorsqu'une lueur d'espoir lui regonfle le cœur :

- Elle n'aura pas eu le temps de déménager la bougresse : la marchandise est là, forcément, dans l'arrière-boutique ou remise à l'abri des tentations ?

Mais il a beau faire, inspecter les placards, les étagères les coins et les recoins, il ne trouve que le tableau du compteur électrique. Et quand il met la lumière, il ignore qu'il a un teint de plâtre.

- Tout ça pour ça ! C'est à mourir de rire. Je suis fini ! La bourrache aura emmené son lard en exode. Qu'elle cuise à l'étouffée dans sa graisse !

C'est trop d'infortune et de solitude pour Julien qui croit à la chance et donc à la malchance en ayant maintenant la conviction que les lieux sont maudits pour lui. Et, tandis que le souvenir de la misère revient le hanter, par un effet de contagion probablement, la faim vient lui mordre l'estomac.

Au milieu de ses idées noires, une certitude subsiste pourtant. Et la question l'agace : pourquoi s'est-il imaginé qu'il y avait une cave dans cette maison ? Il a fouillé, sondé, refouillé et il n'a rien trouvé. Intuition ou conviction ? Il se souvient que madame Gassman avait dit au policier, ce qu'elle avait d'ailleurs réaffirmé plus tard au tribunal, qu'elle remontait de sa cave à l'instant où elle avait entendu un immense fracas dans son magasin. D'ailleurs se dit Julien, le procès-verbal en fait aussi mention. Pas de doute, la cave existe car ce gros sac à malices n'avait pas de raison de mentir, ni même assez de cervelle pour inventer pareille histoire.

- Il y a peut-être ?...

Julien suspend sa question et se tape les cuisses avec le plat des mains. Le flot d'adrénaline l'aide à gamberger. L'endroit auquel il pense est fermé par une porte entre la remise et la cuisine par un grand placard mal éclairé, mais comme il est vide, il l'avait refermé machinalement sans se questionner autrement.

- Allons se dit-il, un aussi grand placard n'aurait pas sa raison d'être sauf à cacher quelque chose d'important, l'entrée de la cave par exemple ... Pardi, je parie qu'il dissimule une porte secrète !

Comme piqué par la griffe d'un hameçon, il se rue pour examiner une nouvelle fois l'intérieur du placard. Tâtonnant avec ses doigts, il en explore minutieusement chaque centimètre carré. Le revêtement de bois sonne creux. Un second coup confirme le premier quand il sent l'épaisseur d'une charnière, puis d'une seconde et d'une troisième près du sol. Son cœur bat plus vite : il a déniché la porte. Reste à trouver la serrure. Elle est là, dans l'ombre, sous ses yeux. Ce qu'il prenait pour un nœud du bois est en réalité le bouton du verrou. Sésame ouvre-toi supplie-t-il en l'enfonçant d'un coup sec.

Un ressort, habilement dissimulé, déclenche l'ouverture de la porte secrète. Au fond du trou noir qui s'ouvre devant lui, il distingue les premières marches d'un escalier de pierre qui s'enfoncent profondément sous terre. A tâtons il repère

l'interrupteur. La lumière est faible mais suffisante pour descendre sans risquer une chute. Il compte trente-trois marches en atteignant le sol en terre battue.

- Par sainte Migorge ! s'esclaffe-t-il, saisi par la fraîcheur des lieux, tu me la copieras sur du papier de soie celle-là.

Il est stupéfait !

La cave a la forme d'une main qui n'aurait que quatre doigts dont, à vue de nez, il estime leur hauteur et leur largeur à quatre mètres mais avec des longueurs variables. Les deux premiers font cinq ou six mètres tandis que les deux derniers sont plus longs car la lumière ne va pas jusqu'au fond.

Si Julien retient son souffle ce n'est pas tant en raison de la topographie des lieux que de la présence des marchandises. Car la mangeaille est là ! ... amassée dans l'incroyable caverne. Julien contemple un trésor pas moins sidérant que celui que découvrit Ali baba dans son repère. En ces temps de restrictions, il vient de mettre à jour une inestimable fortune en vivres et pas seulement en saucissons et en jambons. C'est un vrai conte des Mille et une Nuits dont il devient le héros.

- Et dire que tu te plaignais au tribunal que la vie était dure sale toupie ! Tu ne manques vraiment pas de toupet. Avec ça on peut nourrir la moitié de Paris. Boucanière va ! Pirate ! Flibustière !

Julien est pris par des sentiments contradictoires, mélange inavouable d'admiration et de réprobation. Au plafond, les vousoirs de briques disparaissent sous une forêt de jambons fumés qui pendent à des crochets de fer comme de grosses chauves-souris immobiles installées dans la torpeur de leur hibernation. Adossés aux murs, d'innombrables rayonnages montent jusqu'à l'imposte de la voûte chargés à crouler de saucissons. Il y en a de toutes les longueurs et de toutes les grosseurs exhalant une odeur épicée, légèrement écœurante mais tellement rassurante. C'est pour Julien, dont l'appétit se dilate, les aromates du bonheur. Sur d'autres étagères s'amoncellent les conserves : pâtés, foies gras, confits d'oie, fruits confits, légumes, haricots, pois et petits pois ... sur d'autres, c'est la

même féerie, la même abondance de liqueurs et d'alcools, Calvados et Cognacs et tous d'âges vénérables. Ailleurs, celés dans de grandes jarres de verres et de gros bocal pansus, il y a le sucre, le sel, l'huile, la farine, les pâtes, le café, les gâteaux secs...

Dans la plus longue de ces nefs païennes, dorment d'autres trésors, quelques milliers de bouteilles, tous des crus illustres de champagnes et de vins, couchées précieusement sur leurs clayons de paille et de fer.

A mesure que Julien explore la cave, il découvre des noms inconnus : Krug, Dom Pérignon, Veuve Clicot, Pétrus, Vosne-Romanée, Chassagne ... Alors embrasser du regard cette fortune qu'il s'approprie mentalement, lui paraît un événement autrement plus considérable que l'entrée des Allemands dans Paris.

S'enivrant du spectacle, ses yeux brillent de convoitise, lui qui n'a bu de sa vie qu'une coupe de champagne, le jour où son mentor fêtait son départ de la maison d'arrêt de la Santé, n'ayant gardé de l'évènement que le souvenir d'un léger trouble qui lui fit tourner la tête mais qu'il trouva cependant gai et exaltant. Il s'échauffe à l'idée de renouveler l'expérience et de vérifier ce que Darquier lui avait confié ce jour-là : mon vieux, au premier verre tu tords le nez, mais après le second, tu n'as qu'une envie c'est de t'y remettre dedans !

- Je suis riche ! s'écrie Julien incapable de contenir sa joie. J'ai décroché le pompon !

Avant de remonter au rez-de-chaussée, il s'empare d'un gros saucisson et d'une bouteille de champagne, un Bollinger de 1924. Il a une faim de loup et l'envie de célébrer cette journée exceptionnelle où il s'établit commerçant.

A chacun ses victoires et ses prises de guerre : aux allemands la France, à lui le Saucisson de Paris.

Installé confortablement dans la cuisine il mange un peu et boit beaucoup. Et comme il s'enivre, il ferme les yeux en brailant et en lançant des invectives, la voix entrecoupée de hoquets.

- Je ne boirai plus que du champagne. L'eau c'est fini, f-i-fi-n-i-ni, c'est fini !

À l'étage il découvre sa première salle de bains. Dans la blancheur de l'émail et des robinets dorés, il contemple le luxe absolu de la civilisation. Il enjambe tout habillé le rebord de la baignoire et s'allonge à l'intérieur, jambes repliées. Pour sa première sortie dans le monde, les événements de la matinée l'ont secoué et avec le champagne, ils ont raison de ses forces. Il s'endort aussitôt.

Une demi-heure plus tard, l'échine douloureuse et les genoux engourdis, il se relève avec la gueule de bois. Il titube en visitant les chambres et s'octroie la plus grande qui a un très grand lit. Il saute sur le matelas, danse puis retombe d'un coup, étalé sur le dos. Tant de moelleux est une révélation et s'il ferme les yeux à cause de son estomac qui le remue toujours, il goûte un sentiment de volupté dont il n'avait pas l'idée.

- Un vrai lit de propriétaire hurle-t-il en regardant les murs ornés de grosses fleurs rouges plaquées sur un fond vert. Ce papier est horrible. Quel goût de chiottes ! Ce sont ... les fleurs du mal !

Et sur ce dégoût qui inspira Baudelaire, il s'endort à nouveau, en ronflant, un sourire aux lèvres, les bras en croix et la bouche ouverte.

Deux heures plus tard, réveillé et dispos, les idées claires, il prend conscience du désordre de la chambre. Les tiroirs sont ouverts et sur le parquet de bois ciré, traînent des vêtements de femme, des robes, des sous-vêtements et des chaussures, s'étonnant qu'une seule personne puisse en avoir autant.

- Elle ne peut pas mettre tout ça se dit-il en ricanant. Ça lui sert à quoi ? Et pour une charcutière si grosse et si moche ? Quel gâchis !

Pour s'amuser et aussi parce qu'il est tourmenté d'une saine curiosité sexuelle qu'il se refuse d'admettre, il fait l'inventaire des sous-vêtements en s'écriant :

- Fallait-il qu'elle ait la rate au court-bouillon et les fesses en pinces coupantes la mémère pour se tirer en laissant toute cette luxaille traîner par terre ?

Devant la glace en pied de la grande armoire en acajou, avec un soutien-gorge armé de baleines, il rit en enfouissant sa tête dans les immenses bonnets en faisant mille singeries. La douceur de la soie l'enchanté et il murmure :

- C'est bon ! c'est bon !

Il fait de même avec les culottes et les jupons dont il découvre la douceur et aussi parce que leur velouté lui rappelle les caresses de sa mère. Mais quand il prend conscience qu'ils ont la taille de culotter un bœuf, il enrage contre lui.

- Sacrilège ! jure-t-il entre ses dents en jetant les culottes de la honte sur le plancher. Ces caches-mitoulas de juive ne sont en rien comparables à la beauté de ma mère !

Avoir osé un pareil rapprochement ... il en frissonne de honte. Mais il a touché, palpé, contemplé et senti des choses intimes de femmes. Des choses du cul, comme il dit, des choses qui le font rêver en même temps qu'elles le font souffrir.

Pour autant, il n'arrive pas à se dégager de l'absurde sentiment de culpabilité qui vient de l'envahir. Ses bonnes manières, sa pudeur et son éducation chrétienne lui imposent encore leur implacable dictature. Il a beau regimber et se dire : il y en a marre de cette éducation de pisse-verglas : le sac est plein ! Elle continue de gouverner sa conscience et à lui imposer ses choix.

Alors pour échapper à sa torture, il s'écrie :

- Je sors ! Je vais voir où en est la guerre.

Avenue de Wagram, les grands platanes et les acacias des trottoirs se chauffent aux rayons brûlants du soleil. Dans cette après-midi du 14 juin 1940, qui est sans doute l'une des plus chaudes de ces dernières années, la lumière éblouissante découpe sur le sol leurs ombres si nettement qu'on pourrait les croire collées par la main d'un artiste. En raison de la pente de l'avenue et de l'inclinaison du soleil qui a quitté son zénith,

elles s'étalent en flaques généreuses sur le pavé, servant de marelles improvisées et éphémères à Julien qui a gardé son humeur primesautière du matin. Il sifflote et depuis dix minutes il saute inlassablement d'une branche d'ombre à une autre comme un gosse insouciant.

Pour reprendre son souffle il s'allonge sur un banc. L'avenue est déserte. En voyant le ciel sans nuages il n'a plus de doutes, son avenir se dessine tout en bleu. Sa liberté toute neuve et l'été qui arrive avec le butin de la cave, lui promettent des jours filés d'or et de soie. Il tient enfin dans ses mains le courant et le dormant de sa vie. Il en oublie la guerre.

Un bruit insolite le tire de sa rêverie. Il relève la tête et, se mettant debout sur le banc, il découvre la masse puissante et majestueuse de l'Arc de Triomphe qui surplombe les hauteurs de l'Etoile. Tout en haut de l'avenue, un petit attroupement s'est formé. Curieux et au bord de l'ennui, il décide d'aller voir. Comme il atteint le haut de l'avenue, il entend vibrer dans l'air chaud les salves des tambours et l'éclat des trompettes et des cuivres d'une musique militaire. Arrivé place de l'Etoile, la fanfare s'est déjà engouffrée dans les champs Élysées et le son commence à décliner. Mais un autre bruit monte. Sourdement d'abord. Julien s'approche, intrigué. Il presse le pas. Le son gagne en force et, de proche en proche, devient comme une houle. C'est le cadencement des bottes des soldats allemands qui frappent le pavé de Paris pour marquer l'éclatante victoire du troisième Reich sur la France.

Dans la petite foule qui s'est massée sur la place pour les regarder passer, Julien entend la rage d'une femme coiffée d'un chapeau noir :

- Les boches ! Les sales boches !

Sauf les deux ou trois badauds placés comme lui juste à côté d'elle, personne n'a entendu son cri de haine. Elle a crié mais seulement entre ses dents. Elle a la frousse, note Julien sans y prêter plus d'attention car du premier rang où il s'est faufilé, il les voit enfin ces allemands. Ils lui avaient fait si peur à la prison mais maintenant qu'il est libre et qu'il les observe de près,

il éprouve sans plus de façon de l'admiration. Il est fasciné par le flot ininterrompu qui se déverse devant lui. Les soldats avancent en rangs serrés dans un ordre parfait, fiers, jeunes, victorieux, glorieux, ardents, bannières au vent.

- Quelle belle armée ! On s'est inquiétés à tort, laisse-t-il tomber à haute voix comme si l'enthousiasme allait de soi.

Indécis, un homme lui répond :

- Hum ! Faut voir....

Amusé et, en quelque sorte, engagé à poursuivre, Julien lui rétorque :

- Voyons ! Vous voyez bien qu'ils n'ont rien des barbares tant redoutés.
- Hum ! Faut voir ... fait l'homme en remâchant son indécision entre ses dents.

Leur échange verbal improvisé encourage d'autres curieux à lâcher leur fiel.

- Vendue ! chuchote une voix derrière eux ! Paris s'est vendue sans combattre. C't'une honte !

Une autre voix s'enhardit :

- Puff ! Vous dites n'importe quoi l'vieux. Si qu'on avait fait les malins, les boches y z'auraient fait tout péter.
- Il a raison, reprend un autre, les lèvres serrées. Paris, c'est Paris ! Une œuvre d'art. Les boches finiront par partir et on s'ra bien contents d'la r'trouver intacte not'capitale.
- Pas au prix d'la honte tout de même !
- Eh ! le poilu, t'as oublié la misère des tranchées ?
- Monsieur je ne vous permets pas de me tutoyer. Soyez poli ! Aujourd'hui est un jour de deuil pour le pays ! La honte, j'vous dis ! La honte !

La moustache de l'homme vibre d'indignation et sa face écrevisse disent assez de sa colère et de sa tristesse.

- Monsieur, lui dit Julien en prenant un ton conciliant, le drapeau, la nation et un je-ne-sais-quoi d'autre ne justifient pas qu'on leur accorde une guerre tous les vingt ans en décimant chaque fois une ou deux classes d'âge.

- Jeune homme, moi j'ai donné une jambe à celle de 14.
- Je ne veux pas vous contrarier monsieur, lui répond Julien, mais franchement au drapeau je préfère mes deux jambes.
- Eh bien jeune homme vous manquez d'honneur !
- Il a raison, reprend un autre. L'honneur ! Qu'est-ce qu'on fait de l'honneur ? L'honneur d'la France c'est quekchose non ?
- Vous ne voyez pas que la France est un cadavre, lance un petit bonhomme avec un béret noir enfoncé sur les yeux et une nuance de dégoût dans la voix.
- C'est bin vrai qu'on est foutus se lamente un autre.
- Défaitiste ! Et le Maréchal qu'est-ce que vous en faites ?
- Quel maréchal ?
- Mais Pétain voyons !
- Et vous voulez t'y qu'y fasse quoi vot' maréchal ?
- Bin ! qui prenne le pouvoir et botte le cul à tous ces salopards.
- Mais il est le vice-président de ce gouvernement de médiocres !
- Moi, j'dis qu'le responsable c'est Raynaud et toute sa clique. Croyez-moi, si le maréchal avait le pouvoir, il nous r'ferait le coup de 14.
- Quel coup ?
- Bin ?... Bin ? La Marne pardi ! ...
- Vous dîtes n'importe quoi l'vieux. Et d'abord c'était pas lui, c'était Joffre et Gallieni. Et puis j'vais vous dire encore, 'vot Pétain il s'est calté à Bordeaux avec les chambres et le gouvernement. C't'un vieux dégonflé ! Y vaut pas mieux qu'les autres, c'est moi qui vous l'dis !

Julien écoute parler les gens comme quelqu'un qui chercherait la trame de quelque livre à écrire, essayant de comprendre en prêtant l'oreille car il est loin d'éprouver leurs émotions et leurs ressentiments. Il n'a pas connu la grande guerre qui s'est terminée deux ans avant sa naissance et pour tout dire, il ne sait pas grand-chose d'elle. La guerre, c'est d'abord une histoire d'hommes et, sans homme à la maison, avec les deux femmes qui l'ont élevé sans jamais lui en dire un mot, il n'a pas de visages glorieux à chérir ni de tombes à fleurir et pas davantage d'histoires de guerres à raconter. Il se rend compte que si celle de 14 lui est étrangère, autour de lui il en va autrement.

Dans cette heure historique qui réveille probablement des histoires personnelles heureuses et malheureuses, Julien sent bien que ce qui bouleverse les cœurs et les âmes, c'est justement que le glorieux souvenir d'une aussi grande victoire, obtenue vingt-deux ans plus tôt au prix d'indicibles sacrifices, est anéanti, balayé par ce même ennemi aujourd'hui victorieux qui entre dans Paris, puant de gloire et paradant comme un paon.

Julien se retourne pour regarder la petite foule des badauds qui l'entoure. Une contradiction lui saute aux yeux qui l'empêche d'avoir de la compassion pour leur humiliation. Il leur crie :

- Mais que faites-vous là ? Vous faites une haie d'honneur à ces allemands que vous haïssez de toutes vos forces. Votre présence est un contresens à votre patriotisme vétuste et démodé.

Faut-il s'étonner de son comportement ? La vie l'a maltraité, méprisé et la société, au lieu de le protéger l'a condamné sans remords. Alors ? Alors cette armée qui entre dans Paris, il en a le pressentiment, vient balayer l'ordre ancien qui l'a injustement abaissé. Il ne doute pas à cet instant que le monde qui va naître sera pour lui meilleur, tout simplement parce qu'il ne peut pas être plus mauvais que celui dont il s'apprête à prendre la place. Lui, souffre-douleur de la vie, n'a rien à perdre dans l'affaire mais bien tout à gagner.

Tandis qu'il regarde le flot victorieux s'écouler, comme une provocation gratuite, il ne retient pas son admiration du moment en laissant échapper à haute voix, pleine d'emphase et d'exaltation :

- Voilà les légions du monde nouveau !
- Oh ! jeune homme, je crois que vous allez vite en besogne, lui répond la femme à côté de lui qui a l'esprit vif et les épaules drapées de rouge et de jaune comme un vieux papillon.
- Madame, voyez comme ils sont beaux et fiers ces soldats. Ils sont comme les légions de Marius qui annoncèrent au Capitole et au monde par un bûcher dressé sur Sainte Victoire qu'elles avaient vaincu les cent mille barbares de Teutobochus.
- Mais jeune homme, les français ne sont pas les barbares de Teutobochus et pas moins civilisés que les allemands ?

- Voyons madame, c'est l'Europe qui est en marche et vous n'y pouvez rien !
- Sans doute, sans doute, mais faire l'Europe par la force, d'autres s'y sont déjà essayés et se sont cassés les dents.
- Vous pensez à qui ... à Charlemagne, à Napoléon ?
- Aux deux, monsieur ! Encore que Charlemagne n'eût pas moins de sang allemand que de sang français, il me semble.
- Le fait est que Napoléon a eu les yeux plus grands que le ventre, reprend Julien désarçonné, ajoutant pour avoir l'air malin : mais les temps ont bien changé. Voyez par vous-même madame, Hitler a mis en branle des forces gigantesques.
- Hélas mon jeune ami, Hitler n'est pas Napoléon : c'est Gengis Khan ! Et les soldats que vous voyez ne sont pas les grognards de l'empereur mais un croisement de Huns et de Tartares.
- Madame, lui répond Julien qui ne s'avoue pas vaincu, *la France et l'Allemagne seront les pépins de cette nouvelle Europe dont seront exclues l'Angleterre et la Russie*. Et, sottement, il prend un ton grandiloquent pour ajouter : *on chassera l'Angleterre dans les océans et la Russie tartare dans les steppes !*
- Oh, jeune homme ! Comme vous y allez ... Auriez-vous oublié que l'Angleterre est notre alliée ?
- Mais madame ce sont là les paroles même du grand Victor Hugo.
- Je vous fais confiance pour l'exactitude de la citation jeune homme, mais on peut-être un grand écrivain sans être pour autant un visionnaire.

Julien oublie bien vite la petite foule des badauds. Il s'est mis en tête de rencontrer Raoul Simon au siège de Je suis Partout. Une belle trotte depuis l'Etoile. Allons ! se dit-il en accélérant le pas, juste une petite heure de marche mais sans lambiner. Place d'Alésia que sa grand-mère Marie appelait le carrefour des quatre-chemins, il hésite un court instant sur la direction à prendre. Quand il arrive enfin rue Marguerin, il est en sueur et la soif le tenaille.

Il a marché pour rien : le journal est fermé. Un homme qui sort d'un immeuble voisin lui apprend que la rédaction a, trois

jours plus tôt, fait ses valises et suivi le gouvernement à Bordeaux. Comme les autres rédactions, elle a fui Paris et les allemands. Fatigué et consterné par la nouvelle, Julien lui répond :

- Vous devez-vous tromper ! Pas eux ! Pas Je suis Partout !

Devant sa mine défaite, l'homme lui dit d'un air moqueur :

- Eh mon gars ! j'déménage pas encore des balançoires, ça tu peux m'croire.

L'euphorie qui l'habitait depuis le matin se vidange d'un coup. Julien est sans force. Pas d'erreur, la chance l'abandonne une fois de plus. Et toute cette marche pour rien ! Sa stupeur est un mélange de colère et d'incompréhension. Il ne peut pas concevoir que *son* journal et tous *ses* héros aient pris la poudre d'escampette. Au bord des larmes, il s'assoit sur le trottoir et laisse aller son amertume en grommelant :

- Les rats ont foutu le camp ! Comment des journalistes avisés ont-ils pu avoir un tel manque de jugement et commettre pareille lâcheté ? Moi à la place de Simon, c'est sûr, je serais resté pour la raison qu'un journaliste doit être là où se fait l'actualité. Et où mieux qu'à Paris va-t-on la trouver ? Levant les yeux au ciel il crie sa rage : c'est ici que le monde se refait bande d'idiots ! Pourquoi s'en aller dans un trou perdu si éloigné des événements ? Mauviettes ! Vous ne valez pas le grain de mil à la bouche d'un âne !

L'admiration qu'il avait pour la petite bande à Rebatet donne de la gêne et menace de couler. Voyons se dit-il, Raoul qui m'a rabâché que les allemands étaient ses amis, qu'il pense comme eux et qu'il souhaite sincèrement leur venue, comment a-t-il pu prendre la clé des champs, les fesses en pinces coupantes comme une Gassman ou une Tymen ?

Pourtant il veut encore y croire. Et pour s'encourager, il dit à haute voix :

- Allons ! Raoul va rentrer. Il verra que je suis là et il me contactera rue des Rosiers.

Et il décide de lui laisser un mot qu'il glisse dans la boîte aux lettres du journal un peu comme on jette une bouteille à la mer.

- On ne sait jamais murmure-t-il.

En chemin vers la rue des Rosiers, le moral en berne, il n'est pas dupe : son message restera lettre morte ... il trompe seulement l'espérance. Comme personne ne l'attend, il musarde au hasard des rues. Pas après pas, il prend conscience que flâner sans but est en soi un vrai bonheur et que, pendant toutes ces années où il était privé de liberté, il en avait rêvé.

Sur le Pont-neuf, penché sur le parapet, il balance des cailloux dans la Seine pour voir les ronds se former à la surface de l'eau, s'élargir et disparaître. L'instant est doux et bienfaisant. Il espère le passage d'une péniche où il aurait plaisir à héler la marinière et à lui crier des saluts-bonjours en lui faisant de joyeux signes de la main.

Avoir vingt ans et personne à qui parler, il sent de nouveau son humeur s'assombrir quand son estomac lui rappelle qu'il est l'heure de manger. Moi au moins je ne manque pas d'estomac se dit-il en plaisantant. Il sait que cette faim-là c'est du bon mal, de la bonne faim quand on a de quoi. Il n'a rien oublié de celle qui tord, qui tourmente ... qui lui martyrisait l'estomac ... La putain de faim qu'il n'apaisait jamais.

Aux premiers borborygmes, il descend l'escalier qui mène au fleuve. Sur la dernière marche de pierre il s'assoit et sort de ses poches un couteau, un saucisson et du jambon. Il savoure l'instant. Il sourit en respirant un bon coup dans la fraîcheur du soir qui vient. Au fond il est heureux. Il sait qu'il est pour le moment à l'abri du besoin mais il se jure que, quoiqu'il arrive, la faim ne mettra plus jamais la main sur son destin.

Sa baguenaude a fini de le libérer de son dépit et de sa colère et, quand il arrive rue des Rosiers, elle a ouvert son appétit. De la cave il remonte trois bouteilles de Bollinger, du café, un bocal d'abricots, un énorme jambon et deux gros saucissons. A défaut d'être embauché par Raoul Simon, d'écrire et d'être lu, il se prépare à ripailler. Après trois verres de champagne, un peu gris, il ne doute plus qu'il n'y a dans la vie rien de plus ... enivrant que de bien boire et de bien manger.

Pour se distraire, il allume l'imposante T.S. F qui trône sur la cheminée de marbre gris. C'est un Phillips avec une façade en bois et une belle lumière verte qui lui donne un peu de modernité. Pendant que les lampes chauffent, il se demande où en est la guerre. Depuis deux jours qu'il est sans nouvelles d'elle, il aimerait bien savoir. Mais le gros poste fait de la friture. Sur les grandes ondes, la BBC est inaudible et Radio Paris est muette. Dans la foule, il a entendu dire cet après-midi qu'elle s'était retirée à Briare, un nom de ville qu'il ne sait pas situer sur la carte de France. Il essaie d'autres fréquences, en vain, car du côté allemand ce n'est pas mieux. Il se fait une raison et hausse les épaules. Pas de nouvelles ... bonnes nouvelles ! En se levant de sa chaise, la tête lui tourne.

- Waouh ! se dit-il, j'en ai un sérieux coup dans le nez.

Il se sent philosophe.

A l'étage, il prend un bain et se coule dans une eau délicieusement chaude avec de la mousse jusqu'au menton. Dans l'après-midi, à cause de la chaleur et de la sueur qui roulait dans son cou, il avait rêvé de cet instant et de la douceur des huiles agréablement parfumés de jasmin et de rose, enfermées dans les grands bocaux de l'étagère. C'est mon premier bain dans une vraie baignoire ! Le nez poivré de champagne, il chante une suite de mots sans queue ni tête : adieu traînes-culs, bacs en fer blanc et baquets de bois, je me vautre dans la soie.

Quand il en a assez de soliloquer, il se glisse nu dans le grand lit, sous les draps blancs dénichés dans l'armoire. Fermant les yeux, lourds d'alcool et de fatigue, il s'abandonne au sommeil. Mais il a une dernière lubie : il veut entendre sa voix : oh, muses de l'abondance et de l'argent ! clame-t-il, vous êtes la douceur et la volupté même. Et, pour mieux s'en convaincre sans doute, il s'écrie encore :

- Le luxe est la plus belle invention de l'homme.

Il dort depuis un moment déjà quand il ouvre soudainement les yeux. Il est inquiet. Le drelin du rez-de-chaussée aurait-il

branlé ailleurs que dans son rêve ? Il se dresse sur un coude pour écouter la nuit.

- Les mânes de la grosse reviendraient-ils me hanter se demande-t-il, non sans un peu de frayeur ?

Comme le silence se prolonge et qu'il se souvient d'avoir poussé le verrou de la porte de la boutique, il pense qu'il s'abuse du souvenir de madame Gassman et de son grand couteau : mon angoisse obsessionnelle se dit-il rassuré, avec un petit sourire malin.

S'étant rallongé, il n'a pas refermé les yeux depuis deux minutes que le drelin branle de nouveau. Cette fois pas d'équivoque : la juive est de retour ! Son sang ne fait qu'un tour. Il se jette hors du lit et se rhabille en hâte.

De même que le papier buvard pompe l'eau, la peur s'infiltré dangereusement. Pour contenir son affolement, il respire à grand coups. Tant de fois à la prison il s'y est essayé quand l'angoisse menaçait de le terrasser. Il pousse l'air au plus profond de son ventre et gonfle sa poitrine en élevant les bras très haut, au-dessus de sa tête. Après il fait le vide en commençant par le ventre qu'il presse lentement, très lentement puis la poitrine qu'il relâche doucement, très doucement, en de tout petits jets. Trois fois il refait l'exercice. A la fin, le souffle de l'air a balayé le plus gros de sa peur et son cœur bat de nouveau à son rythme normal.

Alors qu'il s'engage dans l'escalier ses sandales à la main, il entend fredonner. Le timbre de la voix est jeune et féminin, évoquant clairement un babil frais et insouciant.

- Ça ! ... Ce n'est pas la voix de la grosse.

Son inquiétude dégringole et change de nature. Il est saisi d'un trouble délicieux, mêlé d'émoi et de curiosité. La chanson des blés d'or emplie la nuit ; un air qu'il a tant de fois entendu et qui fait surgir l'image de sa grand-mère. La voix monte haut dans l'octave avec un son pur, cristallin et doux et il s'assoit sur une marche de l'escalier pour l'écouter. Il est sous le charme.

- Qui peut bien rossignoler à une heure pareille ?

Il a chuchoté les mots à voix basse. Il veut savoir. Au bas des marches, il est frappé de stupeur : la jeune fille, croisée ce matin dans la rue, est là, dans la cuisine. Comment aurait-il pu l'oublier ? Son souvenir est encore si vif à sa mémoire. A dire vrai, il ne l'a pas quitté de la journée, surtout l'éclat de son visage et la courbe de ses fesses.

L'air ahuri, il bredouille :

- Vous ?... C'est vous ?

Espiègle, mais aussi désinvolte et un rien révoltée, elle laisse tomber :

- Ah, vous voilà enfin mon cousin ! Je désespérais de vous réveiller un jour. Vous en avez mis du temps à descendre.
- Mais ... mais ... bafouille Julien.
- Eh ! mon cousin, remettez-vous ! C'est moi, votre cousine.

Elle lui sourit, facétieuse et malicieuse.

- Mais je ne suis pas votre cousin.
- Comment, vous n'êtes déjà plus mon cousin ?
- D'abord, comment êtes-vous entrée ? J'avais fermé la porte au verrou. Et puis ... comment saviez-vous que j'étais là ?
- Mon cousin, il me fallait bien une clé pour entrer, alors je suis allée la prendre chez le cordonnier qui m'a dit que j'avais un invité... un cousin venu de Lille paraît-il, si bien sûr je l'ai bien compris.
- Et ... et vous n'avez pas eu peur ?
- Tout de même si, un peu, surtout à l'instant où il m'apprit la nouvelle. J'ai cherché à me souvenir qui pouvait bien être ce cousin que je ne connaissais pas. Alors je lui ai demandé de quoi vous aviez l'air. Je dois dire que je n'ai pas eu de mal à reconnaître mon bel inconnu du matin dans la description qu'il m'a faite de vous. Du coup, je me suis sentie rassurée et je lui ai dit que vous étiez bien mon cousin et que je n'avais rien à craindre de vous.
- Ah, ça alors ! ça alors ! Et, et ... ça ne vous a pas surprise plus que ça ?
- Croyez-moi, le plus surpris, c'était monsieur Derzakarian lui dit-elle en éclatant de rire, ajoutant aussitôt : je crois bien qu'il n'a pas pris notre histoire de cousinage très au sérieux.

- Pourtant il m'a donné la clé...
- Oui et ça ne lui ressemble pas car il est du genre méfiant. Mais le fait est que vous lui avez donné confiance à lui aussi. Enfin ... j'espère ne pas me tromper.
- Vous lui avez bien dit que j'étais votre cousin ?
- Eh oui là !
- Pardon, mais ... ça vous arrive souvent de mentir ?
- Jamais ! Mais pour la famille ... j'ai fait une exception.

Elle se met à rire de nouveau. Autant de légèreté et d'entrain clouent le bec de Julien qui est totalement sous le charme et la surprise.

- Ai-je eu tort mon cousin, reprend-elle, en prenant un air plus grave ? Ai-je eu tort de vous faire confiance, moi aussi ?
- Je vous promets que vous n'avez rien à craindre de moi mais votre arrivée est tellement inattendue.
- Croyez-vous que la vôtre l'est moins ?
- Oh ! si vous saviez ... c'est une si longue histoire.
- Je sais ! Les temps ne sont pas ordinaires : c'est la guerre ! Et puisque nous mourrons demain, cessons, voulez-vous, de passer notre temps à nous étonner à tour de rôle.
- Pourquoi dites-vous que nous allons mourir ?
- C'est sans importance puisque nous mourrons ensemble.
- Mais moi je veux vivre et vous ne me connaissez pas.
- Excusez-moi mon cousin mais je dis ce qui me plaît. Après tout je suis chez moi.
- Comment chez-vous ?
- Eh, mon cousin, réveillez-vous, ici je suis chez moi !
- Oh mon Dieu ! ... Ne me dites pas que vous êtes la ... la... la fille de la gro ... mad ... madame Gassman ?
- Fichtre, vous au moins vous réfléchissez vite ! lui lance-t-elle dans un immense éclat de rire.
- Voilà que vous vous moquez encore.
- Ce que vous pouvez être drôle tout de même.
- C'est que, voyez-vous mademoiselle, c'est difficile de croire que vous êtes sa fille...
- Et pourquoi ça, lui lance-t-elle amusée ?
- Eh bien C'est à dire que ...

- Mon cousin, seriez-vous embarrassé de me dire ce que vous avez en tête ?
- C'est que, franchement vous ne lui ressemblez pas. Elle est si et vous ... si ...

Avec ses mains, il façonne dans l'air deux formes : la première est ventrue et la seconde élancée.

- Ah, ah ! ... Même si les mots vous échappent, vous savez dire les choses autrement ... vos gestes sont éloquents il n'y a pas à dire.
- Arrêtez ! Vous vous moquez encore...
- C'est dit ! Vous me plaisez mon cousin. En vous voyant ce matin, je ne m'étais pas trompée sur votre compte. Vous êtes délicat et j'aime ça. La plupart de mes amis à l'université, je parle des garçons, sont différents de vous. Ils sont ... prétentiaris et snobinaris et ils n'ont qu'une envie c'est de me peloter les fesses et de coucher avec moi. D'ailleurs ils ne se privent pas de me demander.
- Oh, je les comprends : vous êtes si belle mademoiselle. Si j'osais, je vous dirais que ce matin, j'aurais donné dix ans de ma vie pour vous revoir.
- Seulement dix ans ?
- Voilà que vous vous moquez encore...
- Et pourquoi n'avez-vous pas couru après moi ... Idiot ! ... Je me suis retournée exprès.
- Oh ! mais mademoiselle, je ne pouvais pas ...
- Comment ça vous ne pouviez pas ?

De la main, Julien lui montre l'état de ses guenilles

- Seulement à cause de ça ?

La jeune fille le provoque et se moque de son embarras. Il n'en doute pas mais le flamboiement de ses yeux l'attire sans qu'il sache l'interpréter. Il note que sa lumière est belle en même temps qu'un orage de bonheur s'abat sur lui. Le sentiment est neuf mais délicieux et fort et ... si inattendu.

- Eh ! reprend-elle avec un merveilleux sourire, c'est si dur à dire que vous en restez muet ?
- Eh bien voilà ! ... Vous ... vous voir si belle ... mon sang a pour ainsi dire caillé dans mes veines. J'étais cloué, rivé, incapable

de bouger. Et puis après ... eh bien après ... c'était trop tard ... Vous aviez disparu.

Elle pouffe un rire joyeux. Elle est heureuse et ne s'en cache pas. Et son rire est si frais. Elle scrute Julien. Son regard ne charrie pas la tendresse ni même la bienveillance mais seulement la passion du désir. Julien l'attire comme un aimant. Il ne le sait pas encore.

- Mon cousin est timide, c'est ça ? lui dit-elle dans un souffle.
- Ne vous moquez pas. J'ai si peu ...
- Si peu quoi ? lui dit-elle en s'approchant à le toucher. Sa voix est douce, à peine audible, juste un tout petit filet de sons. Un chuchotement.
- Non rien, je ...

Elle avance son visage et sa bouche effleure la sienne ... L'esquisse d'un baiser. Une caresse. Un cadeau. Elle prend ses mains tandis que son regard, si noir et en même temps si illuminé de fièvre, l'enveloppe de son désir impatient.

- Je ne survivrai pas à la guerre, lui confie-t-elle d'une voix grave et douce, mais avant de mourir j'aimerais savoir comment c'est ... Je voudrais faire l'amour. Mais seulement avec toi. Le veux-tu ?

La proposition le saisit comme un lapin pris au collet. Les mots se bloquent dans sa gorge.

- Le veux-tu ? reprend-elle
- Je ... je ... oui. Je n'ai jamais embrassé de fille. Vous ... vous êtes même mon premier baiser.
- Et tu aimes le goût de mes lèvres ?
- Oh ! pour ça oui.
- C'est comme quoi ?
- Euh ! C'est doux. C'est chaud comme le soleil ... Et ... et pour vous ?
- J'aime ton soleil ... Embrasse-moi ... s'il te plait.

Julien ferme les yeux. Il enferme derrière ses paupières qu'il serre très fort, l'image de ses prunelles noires, rieuses, inquiètes, moqueuses et brûlantes qui lui incendient le cœur. Il reçoit sa bouche plus qu'il ne la prend.

- S'il te plait, prends-moi dans tes bras et montons, lui souffle-t-elle à l'oreille comme une prière.

Le cœur battant de l'avoir portée dans ses bras, il dépose la jeune fille sur le lit presque religieusement sans oser s'étendre contre elle et encore moins sur elle. Il la contemple comme un religieux le fait d'un objet saint. La fille est divine.

Elle relève le buste et d'une main agrippe sa chemise et l'attire à elle. Lentement, un à un, elle en défait les boutons et découvre sa poitrine lisse qu'elle caresse, puis, délicatement, elle prend sa main qu'elle pose sur son sein.

Sous le fin coton, il sent la raideur du mamelon qu'il n'ose à peine toucher. L'instant est bouleversant, impensé. Il aimerait pleurer. Sa joie est intense, unique, tellement inouïe qu'elle l'emporte sur des sommets vertigineux que même le créateur, si toutefois il y en a un, n'aurait jamais pu concevoir et que le monde, trop affairé à posséder, ne pourra jamais connaître.

L'âme romantique de Julien est une eau fraîche. Pour autant elle ne tarde pas à bouillir. Depuis ses hauteurs inconnues et inaccessibles, au seul contact de la main qui frôle son torse nu, qui l'effleure, le caresse et pétrit son tétou, il frémit. Sa main, qui semblait figée sur le sein de la fille, s'anime.

Délaissant les cimes du sacré pour la terre, son regard flambe sur le corps qui s'offre. Du coup son désir s'affole. En hâte, il déboutonne le chemisier et découvre deux seins délicieusement crémeux serrés dans les bonnets du soutien-gorge. De ses reins, il sent monter une poussée sublime qui métamorphose son petit tronçon de chair en une tige dure et fougueuse. Sans un mot, les deux amants se prêtent la main pour s'effeuiller et se mettre nus.

Leurs gestes sont délicats malgré l'effervescence qui les assaille et leurs yeux attentifs s'impatientent à se toucher et à se prendre.

Julien s'émerveille de la douceur de sa peau et de ses seins couleur de lait, fermes et gonflés et de ses tétons dressés, de son ventre tendre et souple, de son pubis couvert d'une toison noire et moite et de la naissance troublante de ses cuisses.

Elle effleure de la main son phallus gonflé avec un étonnement admiratif et caresse délicieusement sa poitrine un peu maigre. Ils sont indécis, impatients, bouleversés et rongés de désirs. Elle pleure en levant ses yeux sur lui. Craignant de l'avoir blessée il va pour retirer sa main mais elle s'en saisit et la couvre de baisers. Elle lui chuchote alors :

- Je pleure mais de joie. J'ai peur mais je te veux ! Viens ! S'il te plaît, fais-moi l'amour.

Elle connaît une émotion sublime quand il pose ses lèvres sur sa fleur de mari et lui, un bonheur ignoré quand elle baise sa verge turgescente. Elle veut se donner et en même temps se retient. Elle veut ses mains sur les lèvres de sa vulve mais ce sont celles de sa bouche qu'elle lui donne ... Sa peur est délicieuse et dit son innocence. Pour ces deux ingénus, le désir les inquiète autant qu'il les enivre. Bien qu'encore chastes l'un et l'autre, ils ne sont ni naïfs ni niais. De Sade, ils ont lu *Les malheurs de la vertu* et ils ont retenu que l'amour est un art et son œuvre une pièce romantique ou lyrique, fiévreuse ou vigoureuse et que le dernier acte, obtenu dans la hâte, laisse toujours un souvenir pitoyable et vulgaire.

Alors, sans s'être consultés, ils contiennent leur impatience et leur fougue avant d'ouvrir *la porte des délices*. Ils se goûtent, se respirent, se touchent, se caressent. Ils rient. Leurs mains et leurs yeux s'attardent et flânent sur leurs corps inconnus. Ils s'offrent les parfums de leur ventre et de leur bouche et s'enivrent de leurs baisers. Ils roulent, s'enlacent, se pressent l'un contre l'autre. Les mots sont superflus : ils laissent seulement s'échapper les grognements du bonheur comme si les plaisirs les plus purs et les plus intenses ne pouvaient être que murmures exhalés.

Elle pousse un cri, petit et délicieux quand Julien pénètre la niche tant convoitée, humide et envoûtante. A l'heure même où elle perd son hymen et lui son pucelage, ils découvrent que deux cœurs qui s'aiment et se donnent, répandent une sublime harmonie. Et quand l'onde de la jouissance se répand dans leurs corps, les faisant tressaillir de sa force et de sa chaleur, ils

connaissent un sentiment nouveau : elle se sent enfin une femme et lui un homme.

Ils sont seuls au monde et n'ont pas encore vingt ans. Ils sont libres dans un temps où la vie est incertaine et la mort vraisemblable. Ils se sont donnés l'un à l'autre comme on se jette à l'eau, sans penser à demain et sans s'interroger, le moyen le plus doux de survivre et d'étouffer la solitude et la peur, le coup de foudre qui justifie l'amour et dispense d'une leçon de morale.

Dans un temps ordinaire, ils auraient attendu probablement, entourant leurs désirs du seul soin qu'imposent les usages et les mœurs. Mais le temps de la guerre a ses exigences et ses prérogatives. En leur révélant l'urgence de goûter à la vie, ce temps-là n'a pas que des mauvais côtés.

Ils sont assoupis mais ils ne dorment pas. Blottis l'un contre l'autre, ils sont enlacés, immobiles.

- Merci ! dit la jeune fille d'une voix douce et paisible.
- J'ai été maladroit. Tu es déçue n'est-ce pas ?
- Non ... enfin si ... un peu tout de même.
- Pourquoi me dis-tu merci alors ?
- Je te dis merci parce que maintenant je peux mourir.
- Tu es trop jeune pour mourir et je veux que tu vives.
- Je connais maintenant le plus important.
- Tu crois ?
- J'ai lu des choses sur l'amour...
- Quoi par exemple ?
- Qu'il est comme un labyrinthe et qu'il faut le pratiquer souvent pour découvrir toutes les pièces et les galeries qui le composent.
- Sade dit qu'il faut de l'expérience.
- C'est ce que tu crois, toi aussi ?
- Je ne sais pas. Tu as crié et donc je t'ai fait mal.
- Oui mais un peu...
- Tu vois bien...
- Je ne suis pas complètement idiote, j'ai entendu raconter mes copines, celles qui ont fait l'amour avant moi. Toutes disent que la première fois c'est douloureux.
- Tu le savais et tu n'as pas eu peur ?

- Si bien sûr ! Mais je voulais que tu sois le premier.
- Pourquoi moi ?
- Je ne sais pas ... C'est fou ! Je n'ai jamais éprouvé un sentiment pareil. Quand je ferme les yeux, c'est ton visage que je vois et j'en ai des frissons de bonheur. Toute la journée j'ai pensé à toi en attendant un train qui n'est jamais venu ... Je pensais bien t'avoir perdu.
- Mais tu es déçue ...
- Ce n'est pas ce que tu crois.
- Qu'est-ce que je dois comprendre ?
- Que je voudrais recommencer... j'ai tellement envie de toi ...

Elle a un rire charmant que Julien trouve divin. La guerre est loin. Le monde a cessé d'exister. De leur première étreinte, les deux amants ont appris. Ils devinent que leurs peurs, si douces et si belles dans leur innocence, les rend gauches et nerveux et les prive de plaisirs bien plus grands.

A leur seconde étreinte ils ne doutent plus d'eux-mêmes. Ils prennent le temps de se découvrir, d'explorer sans hâte, mais sans retenue, les territoires vierges de leur intimité jusqu'ici jalousement gardés et préservés. Leur pudeur est emportée par un vent bienfaiteur et puissant qui souffle en tempête sous leur crâne.

La force mystérieuse qui a jailli de leur rencontre et qu'ils n'osent pas nommer encore, les pousse l'un vers l'autre et l'un dans l'autre. L'amour les brûle jusqu'à ce qu'ils les fusionnent en une personne unique. Ils se devinent, se donnent, se prêtent, se touchent, s'excitent. Ils aiment leur sueur et boivent leurs sèves, jus de leurs étreintes plus enivrants qu'un élixir. Ils retiennent leurs attentes et ne débondent leurs désirs qu'une fois rassasiés.

Enfin épuisés et leurs corps apaisés, ils s'abandonnent au sommeil.

L'orgueil précède la chute
(confucius)

Quand il est d'une humble condition, l'orgueilleux est copieusement détesté.

Chapitre 11

J'ai faim, dit Julien en s'éveillant au moment où sonnent les douze coups de midi. Il rend son sourire au beau visage de la jeune fille qui le contemple avec adoration. Elle se penche sur lui et, après un long baiser qui enflamme leurs désirs, elle lui dit gaiement :

- Non, non mon bel amour, on mange d'abord. On prend des forces et après ...

Laissant en suspend sa phrase, elle se jette hors du lit, ouvre les rideaux et ramasse sa robe de nuit jetée sur le plancher. Le flot du soleil qui vient d'entrer se joue du voile léger, nimbant ses adorables fesses et son dos élancé d'une auréole de majesté. C'est l'ange de l'amour, pense Julien émerveillé. Sur le seuil de la porte elle se retourne et lui lance, mutine :

- Si ma mère me voyait nue avec toi dans son lit ... et elle disparaît dans l'escalier en riant aux éclats.

Sa mère ? La juive ! La Gassman ! Julien n'arrive pas à croire qu'une femme aussi grosse et aussi méchante ait pu faire cette perfection de grâce et de lumière. Comment cette figure à faire tourner les saucés a-t-elle pu enfanter l'astre qui brille devant lui ? Il a retenu de Simon et de Darquier, ses deux maîtres en antisémitisme, que le juif ne peut pas changer de nature parce que le judaïsme coule dans son sang. Alors, ouvrant les vannes d'une rage soudaine, l'idée que cette mégère puisse être sa mère lui fait prendre conscience de la fatale ignominie. Et

comme il en a pris l'habitude en prison, quand il se parle, c'est à voix haute qu'il le fait. Il s'écrie :

- Je te défends bien d'être sa fille !

Mais il hurle son indignation à l'instant où la jeune fille rentre dans la chambre. Croyant à une espièglerie, elle lui demande d'une voix douce et souriante :

- C'est de moi que tu parles ?
- Heu...
- Eh bien ?
- Oui...
- Dis-moi pourquoi je ne peux pas être la fille de ma mère ?

Elle rit en posant le plateau du petit-déjeuner sur le lit. Mais elle ajoute, un peu anxieuse :

- Qu'est-ce que tu as ... tu as en l'air en colère ? C'est contre elle que tu maudis ? Tu ne la connais même pas !
- Elle est juive !
- En voilà une raison ? Moi aussi je suis juive.
- Non ! Toi tu ne peux pas être juive !
- Bien entendu que je le suis.
- C'est impossible ! Toi, tu es un ange.

Elle éclate de rire. Elle croit encore à une blague et pense que son amant s'amuse. Décidée à poursuivre le jeu, elle lui dit :

- Toi tu es bien chrétien ?
- Oui et alors ?
- Alors souviens-toi que l'ange Gabriel était juif quand il a annoncé à Marie qu'elle enfanterait Jésus.

Ses yeux rient mais sa voix devient grave comme si elle redoutait l'arrivée d'un orage qu'elle perçoit dans les yeux agités de son amant. Car la tourmente s'est levée. Darquier de Pellepoix et Raoul Simon n'avaient pas seulement endoctriné et converti Julien avec des mots, ils lui avaient donné des preuves tangibles et scientifiques. Il avait eu sous les yeux les documents d'études qui définissent les caractères morphologiques, ethniques et ethnologiques du juif. Il avait pu ainsi étudier les textes et les dessins issus des travaux particulièrement documentés de l'ethnologue français Montandon^{xxi} et de ses

collègues allemands. Ce fut la révélation d'une vérité indiscutable ... même si elle est accablante.

Doit-on aller contre la science et nier les réalités ? Lorsque Galilée concluait que tous les corps tombent dans le vide à la même vitesse, qui pouvait le croire à une époque où on ne savait pas faire le vide ? L'idée était tellement contre intuitive. Depuis Aristote, et sans doute bien avant lui, les hommes admettaient que les objets les plus légers tombaient moins vite que les plus lourds. Il n'y avait rien à discuter parce c'était ce que tout le monde voyait. Et voilà que par une expérience de pensée, le génial physicien avait alors expliqué au monde incrédule, *le réel par l'impossible* ^{xxii} .

On sait aujourd'hui que les lois de la physique contredisent presque toujours les réalités visibles, alors au nom de quoi, lui, Julien rejeterait-il une étude marquée du sceau de la recherche et de la science, autrement dit de la vérité au seul prétexte qu'elle serait immorale et d'inspiration pro-allemande ?

Pour enfoncer le clou, Raoul Simon lui avait dit, reprenant des propos copieusement développés dans *Je suis partout* : mon cher Julien, c'est bien simple, *un juif, même déguisé, ça sent comme la merde* ^{xxiii} ! Par ailleurs, de son expérience de condamné, il a tiré d'autres enseignements. Il sait que lorsqu'on perd la vérité de vue, on ne récupère que des illusions et des mensonges, autrement dit des mythes. Et la juiverie n'est pas un folklore.

Alors, cette fille qu'il adore et qu'il aime, ne peut pas être la fleur de sang de cette engeance du mal. Là-dessus, il n'a aucun doute. Trop instruit de la chose, s'il y avait supercherie, il l'aurait débusquée, rembuchée, chassée, brisée ... Or il ne voit que l'éclat de ses immenses yeux noirs, tendres et paisibles, rieurs et frondeurs. Il n'a aucun doute : sous ces brasilllements d'or et de lumière, se tient la splendeur des mystères de l'amour. Il voudrait crier, montrer sa déchirure, la supplier de ne pas être juive.

C'est elle qui la première rompt le froid qui s'est abattu dans la chambre comme une perdrix plombée d'un coup de fusil. Elle lui dit :

- Tu détestes les juifs n'est-ce pas ?
- Oui ! lui avoue-t-il d'un trait, comme s'il vidait son sac.
- Ah !

Blessée elle se tait. Elle a gémi un « ah » plaintif et surtout indigné. Son bel amant lui enfonce un fer rouge dans le cœur. Mais pour Julien ce « ah » est comme l'annonce d'une petite mort. Sa mère a poussé le même quelques instants avant d'entrer en agonie. Il lui a même donné un nom, il l'appelle la résignation des mourants. Ce « ah » est un présage. Il n'en doute pas. Il croit aux signes. Il est vrai que les deux amants prennent le risque de se perdre en s'engageant dans une épreuve qui les dépasse.

Julien, qui ne démord pas de ses certitudes, rouvre sans y prêter l'attention suffisante, la porte des offenses et de l'ignominie que charrient les journaux.

- S'il te plait, explique-moi, lui dit-elle...

Refusant de croire que son amant est un homme ordinaire, affreusement semblable à ceux qu'elle connaît à l'université, elle se rebelle. Elle l'implore. Elle veut se fier à son instinct de femme mais butte sur son affreux silence. Devinant qu'il y a autre chose, elle s'obstine. Elle veut savoir.

- S'il te plait, explique-moi ! Je veux comprendre !

Sa voix est douce et affectueuse car son esprit est droit, enjoué et primesautier. Elle est prête à pardonner puisqu'elle l'aime, bien décidée à étouffer le drame qu'elle pressent et qu'elle ne comprend pas. Elle change de stratégie. Elle le taquine et elle lui demande :

- Qui es-tu, monsieur le mystérieux ?

Julien ne répond pas. Il est buté, aveuglé par la colère incapable de saisir les efforts de la fille. D'une voix où perce le renoncement, car tout effort à ses limites, elle lui dit :

- Je ne connais même pas ton nom.
- Julien...

- Julien comment ?
- Desgranges ! Julien Desgranges. Et le tien c'est quoi ?
- Danielle...
- Tu vois bien que tu n'es pas juive. Si non, tu t'appellerais Rachel ou Rebecca... ou Sarah...

Elle éclate de rire et de nouveau croit qu'il veut jouer. Alors pour rigoler, elle prend un air très supérieur pour lui dire :

- Daniel est un prénom hébreu, c'est même celui d'un grand prophète.
- Ah, là ! ... Tu te moques de moi. Je connais beaucoup de gens qui s'appellent Daniel. Ça ne fait pas d'eux des juifs pour autant.
- Ce que tu es cul ! Ce n'est pas le prénom qui fait le juif. Mais d'où tu sors ? Tu ... tu le fais exprès ou quoi ?

Danielle ne rit plus. Son visage s'est raidit. La niaiserie lui est insupportable. Et comme le ton de sa voix l'a clairement dénoncé, Julien se sent du coup aussitôt accusé. Et le volcan explose et d'un trait, il lui déballe son histoire.

- Les juifs je les déteste ! Et ta mère plus encore ! Avec la Tymen, son associée dans la malhonnêteté et le mensonge, elles m'ont fait beaucoup de mal. Oui beaucoup. Elles ont brisé ma vie. Je n'ai même pas pu enterrer ma mère et ma grand-mère. Oh oui, les juifs, je les déteste !

Danielle est stupéfaite, désemparée : que son amant n'aime pas les juifs est en soi un terrible constat, mais qu'il accuse sa mère et madame Tymen d'être coupables de choses horribles, la bouleverse plus encore.

- Mais ... mais pourquoi ma mère t'aurait-elle fait du mal ?
- Parce que ...
- Ah non ! Assez de tes silences ! Vas-tu enfin me dire ?

Sa voix est tendue et elle tremble intérieurement de la crainte d'entendre une abomination.

- Il y a trois ans, je lui ai volé des saucissons.
- Ah ! ... c'était toi ... le voleur...
- Oui c'est moi !
- Mais pourquoi as-tu fait ça ?
- Parce que j'avais faim.

- Allons ! Tu as menacé ma mère et tout cassé dans la boutique.
- Mensonges !
- Ma mère n'est pas une menteuse ...
- Si !
- Madame Tymen était témoin.
- Témoin de rien du tout, oui ! Elle m'a seulement vu sortir en courant. Voilà l'affaire !
- Ce n'est pas ce qu'elle a dit. Je ne te crois pas !
- Tu ne me crois pas ?
- Non ! La justice t'a condamné à cinq ans de prison. On ne met pas en prison pendant cinq ans quelqu'un pour un simple vol de saucissons. Il y avait autre chose et ce n'était sûrement pas ton premier vol. Tu as frappé même le policier qui t'interrogeait... Tu es quelqu'un de violent.

Que faire contre les apparences ? Que faire contre trois témoins qui paraissent honorables et dont l'un est assermenté ? Peut-on redresser ce que le destin a courbé ? Impitoyable Danielle ajoute :

- Quel type es-tu pour t'en prendre aux absents, aux innocents à qui tu as fait du tort ?
- Et pourtant elle tourne ...
- Quoi ? fait Danielle.
- Rien ! ... Galilée affirmait que c'est la terre qui tourne autour du soleil et pourtant l'Église l'a condamné. Que faire quand autour de soi on refuse d'entendre la vérité ?
- Oh ! Supplie la jeune fille, je ne suis ni le pape, ni Torquemada ni le bûcher de l'Inquisition. Je te demande seulement de ne pas insulter ma mère. Tu as eu un procès et justice t'a été rendue.
- La justice ? La justice ? Mais elle est aussi méprisante que ta mère !
- Assez ! Tout ça c'est le passé. Julien faisons la paix s'il te plaît.

Le ton de sa voix est triste et doux. Un instant, elle croit qu'elle peut renouer le lien. Peine perdue. La mayonnaise a raté. Ajouter un nouveau jaune d'œuf et un peu de moutarde ne changerait rien à l'affaire. Il est trop tard pour que ces deux-là se rabi-bochent. Le fossé qui les sépare est désormais trop grand.

- Celle qui ta mise au monde est un panier de serpents ! Tu ne connais pas ta mère.
- Tu juges ma mère et tu la condamnes.
- C'est elle qui m'a fait condamner et avec la Tymen elle a escroqué ma mère et c'est ce qui l'a tuée. Les juifs, avec leurs sales doigts crochus corrompent tout !
- Tu es méprisable ! Je ne veux plus jamais te revoir. Va-t'en ... Va-t'en ! Et souviens-toi que je suis juive !

Elle pleure de rage et de désespoir. L'insulte a cinglé son amour-propre de femme, de fille et de juive. La coupe est pleine. Elle s'est trompée. Alors qu'elle croyait ouvert et bienveillant l'homme à qui elle s'est donnée et à qui elle aurait voulu se donner encore parce qu'elle l'aime, là-dessus elle n'a pas de doute, n'est en réalité qu'un pauvre type, un antijuif primaire et un insupportable menteur.

Si Julien avait été lui-même, si sa haine ne l'avait pas aveuglé, il aurait pu voir l'admirable fierté qui perçait dans le regard de la fille pour laquelle il éprouve lui aussi un amour vrai et pur. Hélas l'orgueilleux borné n'a retenu qu'un mot, le dernier : Va-t'en !

Alors, malade de cette peste jaune qui infeste l'Europe et le siècle, enfermé dans son humiliation, il renfile ses frusques et sort de la maison sans un mot, persuadé que le destin l'a maudit.

Le nazisme a été une tragédie mais il ne fut hélas
que l'avatar d'un mal bien plus profond qui ronge
l'homme depuis la nuit des temps.
(Auteur inconnu)

Ordinairement on le supporte sans même s'en
apercevoir mais sous un pouvoir absolu, le corra-
hatrah devient une trombe qui roule, met en pièce
et dépouille l'homme de son humanité.

Chapitre 12

Le train avance à petite vitesse, ralentissant au point de s'arrêter dans les méandres de la voie. Au loin, on entend le son aigu du sifflet et le halètement de la locomotive à vapeur. Les hommes, près des ridelles de bois mal jointes, peuvent apercevoir son panache de fumées noires et blanches dans les courbes qui contournent le plan d'eau. Le convoi a une longueur démesurée et roule vers une destination inconnue.

On devrait arriver se dit Karl en regardant le bleu paisible du ciel, le front plaqué à la paroi de la bétailière. Il a la bouche ouverte entre deux claies, tâchant d'aspirer un peu de l'air frais du dehors. Il a soif et comme les autres prisonniers, il suffoque. L'atmosphère confinée du wagon est lourde, insupportable. Depuis deux jours qu'ils sont là, serrés à soixante comme harengs en caque, les deux récipients de fer débordent de leurs déjections.

Karl ne cesse de repenser à son arrestation. Ce jour-là il faisait beau sur le campus de l'université, il s'était mis debout sur une chaise pour parler de la liberté et de la démocratie devant une cinquantaine d'étudiants, des garçons et des filles. Mais quand deux policiers en uniforme de la gestapo avaient montré le bout de leur nez, ils s'étaient tous enfuis. Bien sûr qu'il les avait traités de poltrons car, face à une petite foule déterminée, qu'auraient-ils pu faire ? Resté seul, il s'était fait arrêter. Mais il avait fallu qu'il fasse encore son malin en traitant

les policiers de gros bras et de petites têtes. Comme il pouvait s'y attendre, ils n'avaient pas aimé et ils l'avaient enfermé dans une cellule sans lumière et sans fenêtre où il avait mijoté pendant trois jours.

Interrogé, on lui avait dit qu'il était un ennemi du peuple et du grand Reich et donc du Führer. Il avait alors demandé un avocat, ce qui avait déclenché l'hilarité. Le Führer avait tous les droits et lui aucun. Pendant des mois, sans être maltraité physiquement, il n'avait vu personne et chaque jour, il s'attendait d'être jugé et ... libéré. Que pouvait-on lui reprocher en dehors de sa grande gueule ? Il se disait qu'il y avait des juges honnêtes et croyait à la bonté de l'homme et à l'idéal de justice comme fondement de l'humanité et que le mal était l'anomalie du genre humain. Cette confiance, Karl la tenait de son père et un peu de sa mère qui tous les deux, malgré les années noires, lui avaient donné de la tendresse et nourri de leur amour.

Seul dans sa cellule, il avait trouvé les journées ennuyeuses au début mais sans jamais désespérer car il n'était pas dans sa nature de s'accabler. Et puis son père devait le chercher, sa mère aussi et Melita allait user de son influence. Même s'ils étaient fâchés, il était tout de même son frère. Il avait une autre raison d'être optimiste : il était allemand, pas juif autrement dit, il était un « citoyen », pas un « sujet ». C'était la loi, promulguée par les nazis eux-mêmes. On a beau aimer le genre humain, rêver d'égalité des droits, quand la tempête se lève, on pense d'abord à se sauver soi-même. Alors pour se rassurer, il se répétait : la loi me protège, je suis un citoyen allemand.

Mais le temps passant, la peur fit son apparition. Elle s'insinuait, montait, l'absorbait tout entier comme de l'encre sur un buvard. D'abord il se persuada qu'on lui infligeait un avertissement parce qu'il avait la tête dure et que sa sœur avait dû renseigner ses geôliers. A lui d'être patient. Il se jurait bien qu'on ne l'y reprendrait plus et qu'il lèverait le bras, et même bien haut, en criant : Heil Hitler ! ... comme tout le monde... Mais les jours passèrent encore et c'était toujours le même silence et la même solitude. Quand ils se faisaient trop lourds, il se promettait de s'engager dans une reconversion et de devenir un

supporter du régime, suppliant Melita de l'aider dans son repentir au service de la grande Allemagne.

A la fin du troisième mois ou du quatrième ou peut-être même du cinquième, il n'en avait plus le souvenir car il ne comptait plus les jours, il était prêt à jurer une absolue fidélité au Führer. Il avait compris la leçon. Le régime avait gagné et Melita aussi. Alors de grâce, qu'on lui rende sa liberté et sa vie d'autrefois. Cependant, rien n'arrivait et le temps filait au ralenti, indifférent et sourd à son angoisse. Chaque nouvelle seconde le tourmentait, pareille à la goutte d'eau qui tombe au même endroit et au même rythme sur la tête du supplicié.

Par une aporie de la physiologie, alors qu'il sentait l'air s'épaissir autour de lui, il éprouvait en même temps un sentiment de vide insondable dans lequel il chutait. Il ne mangeait plus et dormait mal et sa volonté flambait comme du bois sec. L'orgueil était brisé. Ses forces aussi. Le jour était la nuit et la nuit était noire. Il s'éveillait dans le noir, faisait ses besoins dans le noir, mangeait dans le noir et l'air fétide et noir qu'il respirait venait du conduit d'une ancienne cheminée. Il ne revit la lumière qu'avant hier pour monter dans ce train. Karl se maudit d'avoir manqué de discernement.

- Tu sais, confie-t-il à son voisin, le mal qu'on nous fait subir... je ne pouvais pas l'imaginer.
- Moi non plus, lui dit l'homme d'une quarantaine d'années, petit avec un visage tavelé, mangé par une barbe très noire ... Moi non plus je ne l'ai pas vu venir.
- Ces gens-là sont des bêtes, dit Karl d'une voix sifflante.
- Les traiter de bêtes est irrespectueux pour les bêtes, dit l'homme en hochant de la tête. Le mal est dans l'homme ... C'est dans sa nature. Chacun reçoit son stock à la naissance.
- Tu crois donc que chaque homme est né mauvais ?
- Oui !
- Tout ce à quoi j'ai cru serait ... faux ... J'aurais pensé à l'envers, en négatif en somme.
- Faudra-t-y faire, lui dit l'homme, philosophe. Les changements de paradigmes sont cruels.

- Tout de même ! Vingt-trois ans d'erreurs ! J'en vomirais mes tripes. Et toi, tu es là pour quoi ?
- Je suis juif ... Je ne m'étais pas déclaré.
- Ah ! Et ... tu as été dénoncé ?
- Oui et par de bons chrétiens.
- Pourritures d'hommes...
- Et toi, pourquoi ils t'ont pris ?
- Je dénonçais le régime devant un groupe d'étudiants.
- Toi mon vieux tu as une araignée dans le plafond.
- Peut-être bien mais je croyais que mes paroles feraient grossir les rangs de l'opposition.
- Et ... ferait reculer l'oppression ... Parole, tu te prends pour un prophète.
- Non ! ... Je ne tiens pas ma conviction d'une foi divine. Je suis athée. Du moins je le pense. Je crois que l'humanisme est le bien commun ... Enfin je ne sais plus.
- Tu es bête à bouffer du foin ... Croire que le bien peut contenir le mal. Aïe, aïe ! Quelle connerie ! C'est comme opposer du beurre à un couteau.
- Je me rends compte que le mal le plus grand que nous pouvons faire c'est notre indifférence les uns aux autres et que c'est elle qui fait le lit des tyrans.
- La seule chose à faire contre un fusil, c'est de lui opposer deux fusils. Ce n'est pas avec les mots qu'il faut combattre, mais avec des armes.
- Eh bien, maintenant c'est trop tard, murmure Karl, maudissant sa jeunesse et son inexpérience.
- Oh ! tu sais lui dit l'homme d'une voix lasse, je te parle comme un livre mais pour moi aussi c'est trop tard. J'aurai dû fuir l'Allemagne en 1933.
- Pourquoi es-tu resté ?
- Je me sentais allemand bien plus que juif. J'ai fait la guerre sur la Somme en 1917 et 1918 et je me suis senti humilié par la capitulation. Et puis il y a eu Rosa Luxembourg^{xxiv}. Un temps j'ai cru en elle et puis l'économie s'est effondrée et ce fut la misère. Enfin tu sais tout ça. A l'arrivée d'Hitler j'ai senti la folie collective monter comme une bouffée d'orgueil : la nation, la force... De bien sales drogues pour endormir le peuple.

- Ah oui ! ... le drapeau, la race, le sol... Tu parles d'une médecine.
- Oui, mais elle est d'une redoutable efficacité pour enchaîner les libertés.

Ils sont interrompus par un rugissement de ferraille. Le train s'est arrêté. Ils vont pouvoir descendre. La nuit est tombée. Dehors des hauts parleurs hurlent des ordres. C'est un bien étrange instant. En même temps que naît un sentiment de délivrance, la peur d'une menace bien plus grande surgit, enfonçant ses pointes dans le cœur des prisonniers. La lourde porte de bois grince en s'ouvrant sur la lumière des projecteurs qui fait irruption dans le wagon. Aveuglé Karl ferme les yeux mais il est expulsé par le flot humain qui pousse de l'intérieur.

- Schnell ! Schnell ! Raus ! Raus ! Lance depuis le quai une voix métallique qui vrille les tympanes.

Le wagon se vide de son contenu. La fraîcheur de la nuit et la peur d'être écrasé, précipitent les gens au dehors, sur le quai. Karl tombe. Les muscles de ses jambes se sont raidis par le manque d'exercice. Il se reçoit mal. La douleur lui mord la cheville et le genou. La grappe humaine lui dégringole dessus d'une hauteur de plus d'un mètre. Une autre folie. Personne ne veut voir ni même se souvenir des cinq ou six cadavres qu'il laisse derrière lui dans la puanteur de l'interminable voyage. L'air frais ! C'est si bon. C'est vivre même pour un instant. On ne veut penser qu'à soi. L'autre c'est personne. La souffrance ne se partage pas, se dit Karl, mal en point, en se relevant péniblement.

Sur le quai de cette gare inconnue des plans des chemins de fer allemands mais éclairé comme une scène de théâtre, les SS regroupent l'immense troupeau humain à coups de gueules et de crosses de fusils. Les crocs furieux des chiens excités qui aboient, le presse d'obéir sans regimber. Dévoré par la soif et la faim, tirant la jambe à cause de la douleur, Karl aimerait s'asseoir et se reposer mais il est entraîné par la masse humaine qui s'ébranle au milieu des vociférations des gardiens. Il lui faut prendre le flot mais, prudent, il s'infiltré au milieu de son groupe pour éviter les coups qui pleuvent sur les côtés.

Devant lui, la silhouette vague des baraquements qui s'enfoncent dans la nuit se dresse. Combien sommes-nous, se demande-t-il, en s'efforçant de fixer sa pensée sur des petites choses ? Son esprit pourrait dériver dans l'inconnu et la panique. Il lui faut le retenir. Il fait un compte rapide. A soixante par wagon, le train a transporté plus de mille deux cents prisonniers. Le chiffre lui paraît extravagant. Qui sont-ils ces gens ? Sont-ils comme moi, des grandes gueules prisent au piège ou des juifs ?

L'air de la nuit lui fait du bien. Il lève la tête. Le ciel est sans nuages. La lune en décours brille d'un bel argent paraît si douce. Il la caresse du regard. Cinq mois qu'il n'avait pas vu de ciel étoilé... Pendant une seconde son esprit s'envole. Mais le sentiment de liberté est de courte durée. Ils sont arrivés et sur la place, la cohue se partage en vingt colonnes dont trois de femmes. Son étonnement grandit : certaines font si jeunes. Qui sont-elles et d'où viennent-elles ?

Un ordre claque et la première colonne s'ébranle. L'un après l'autre les détenus pénètrent dans un bâtiment de bois écla-boussé de la lumière des projecteurs. Par une autre porte, ils en ressortent nus. Dans un second bâtiment on les tond comme des moutons. Dans un troisième on les asperge d'une poudre d'insecticide, un nuage de dichlorodiphényltrichloroéthane plus connu sous le nom de DDT qui sort d'un grand soufflet et qui colle la sueur et la poussière et toutes les autres saletés amassées depuis des jours. Dans le quatrième baraquement, on les équipe d'une paire de sandales de corde et de toile, d'un py-jama rayé et d'un calot qui leur fait comme un gâteau tout rond sur leur visage tout blanc. Quand vient son tour, la colonne de Karl se met en marche.

- Ça va vite, chuchote l'homme qui marche devant lui.
- Tu parles répond un autre, on nous a déjà tout piqué à Berlin.

Machinalement Karl touche son poignet. Il a bien été fouillé lui aussi mais c'était il y a des mois. On lui avait laissé son stylo et sa montre en le privant toutefois de son passeport et des trois reichsmarks glissés dans son portefeuille qu'on ne lui a pas rendu. Les cons ! avait-il pensé alors, jubilant à l'idée que

ces stupides nazis n'avaient pas eu la curiosité d'examiner la poche secrète aménagée dans sa ceinture de pantalon. Le matin même de son arrestation, il avait décidé de s'acheter un vélo et il y avait fourré les huit billets de vingt reichsmarks, la totalité de son pécule amassé depuis trois ans, gagné en donnant des cours particuliers. Dès qu'il obtenait vingt reichsmarks, il échangeait les petites coupures pour une grosse. Le billet de vingt était son préféré car sur la gravure du verso, il y voyait le visage de sa sœur, les mêmes traits, la même ligne de menton et de mâchoires, les mêmes cheveux blonds épais et ondulés. Seul, le regard doux et paisible indiquait que Melita n'avait pas servi de modèle au graveur.

Soudain, la lumière s'éteint. Un silence prodigieux s'abat sur le camp qui disparaît dans la nuit. Gardiens et prisonniers sont pris de court. On entend le cliquetis des fusils qu'on arme et quelques hurlements des gardes. Karl sourit. La panne ne doit pas figurer au manuel du SS. Par prudence, les prisonniers se sont figés sur place. Un coup de fusil pourrait partir. Chacun attend les ordres. Au bout d'un long moment une voix dans un haut-parleur annonce que la panne ne sera réparée que le lendemain. Les prisonniers doivent gagner leurs baraquements pour la nuit. La fouille reprendra au matin. Curieusement les SS ne crient plus. La douceur de la nuit semble museler leur instinct de violence. Ils ont peur et on sent la tension qui les tient comme s'ils avaient à craindre d'un sabotage ou pire, d'une évasion.

A l'intérieur de son block, Karl distingue à la faible lueur de la lune des châlits de bois séparés par une allée unique. Il en compte trente-cinq de chaque côté sur trois niveaux superposés. Au milieu de l'allée centrale, il y a un poêle en fer avec un long tuyau qui monte tout droit jusqu'au plafond. Le baraquement est en bois avec des planches grossièrement sciées. Deux cent dix personnes vont s'entasser ici sur environ cent cinquante mètres carrés. Bel exemple de concentration se dit-il assommé par le chiffre.

La propagande communiste ne mentait pas. Les camps ne sont pas l'intox que je croyais. Il réprime un frisson. Comme la

plupart des allemands il avait depuis longtemps entendu parler des camps mais sans jamais vouloir admettre leur existence et encore moins à en connaître les détails. Ce soir, la réalité le rattrape.

Il prend la paillasse qu'on lui désigne au ras du plancher. Allongé sur le dos, il ferme les yeux en écoutant les respirations qui sifflent et les planches du bois fraîchement coupées qui craquent en séchant. Il cherche une planque où cacher ses papiers, sa montre et son argent. La chance l'a gratifié d'un avantage qu'il entend bien garder se demandant s'ils sont nombreux comme lui à posséder pareil butin. De la main il tâte le plancher. Une latte en est disjointe. Il insère deux doigts dans l'ouverture et tire. Mais le bois résiste. Il tire plus fort. La faille grandit. Et les craquements aussi. Il se fige, l'oreille aux aguets. Il prend sa respiration et tire d'un coup sec. Il tient le morceau de bois dans sa main. Les ronflements et les gorges qui se raclent ont couvert le boucan. Personne n'a bougé. Entre deux solives, il trouve la lisse d'assise et, en avançant le bras, il sent l'entretoise au bout des doigts. Il a sa cachette. Si on soulève la planche on ne verra rien se dit-il. Il défait sa ceinture, vide ses poches, enlève sa montre et fourre le tout à l'intérieur du trou. Puis il replace le morceau de bois. Demain il donnera un coup de pied dessus pour le tasser. Il a gagné et sa respiration se fait plus douce. Il a fait la nique à tous ces névropathes et mis à l'abri son patrimoine. Il s'endort presque joyeux.

Quand il rouvre les yeux, la lumière est revenue. Il croit faire un cauchemar. Un homme, à l'allure de gorille à cause de ses énormes mains velues et d'une incroyable touffe de poils qui lui mange le cou, hurle des mots qu'il est bien incapable de comprendre. La grosse patte qui serre le gummi de cuir ou peut-être celui d'un nerf de bœuf, s'abat sur le gars du châlit d'à côté. Du charabia de ce prognathe, Karl comprend qu'il s'agit du kapo, le *kamerad polizei*, le chef du block à qui il doit obéissance. Sur la poche de poitrine de son pyjama de toile sont cousus les insignes de sa fonction : deux grands morceaux d'étoffes dont l'un est vert en forme de triangle et l'autre, en dessous, rectangulaire et blanc. Au-dessus est inscrit en noir un

numéro : 1815. Le congrès de Vienne, note Karl machinalement. Napoléon a jeté l'éponge et l'Europe fait la fête. Elle s'est débarrassée de son tyran ... Simple coïncidence ou pied de nez à l'histoire ? Une fois de plus il laisse son esprit dériver. Détourner sa pensée sera peut-être le moyen d'étouffer sa peur et de survivre ?

Les hurlements du kapo ont cessé et la lumière blafarde des deux lampes s'éteint. Dans le noir, Karl se demande un instant si toute cette violence était vraiment réelle, mais quand il entend les gémissements de son voisin, il n'a plus de doute. L'homme, sûrement un jeune garçon, gémit et renifle ses larmes.

- Mman j'ai mal ! j'ai faim ! j'ai soif !

Karl se demande quelle faute son voisin a pu faire pour recevoir une pareille correction ou si, seul, un hasard malheureux l'a désigné à la vindicte du kapo. Il traîne à se rendormir. Depuis des mois que le sommeil lui refuse ses faveurs, il n'a pas le souvenir d'une image plus effrayante que la vue de cette bête enragée. La peur lui mord le ventre. Ce butor aura sans doute voulu montrer sa force et il se demande comment il pourra s'en protéger. Indiciblement il se sent happé par le manchon du chaos moral qui enveloppe l'Allemagne nazie, pressentant qu'ici, dans cette fabrique de la haine, vidée de toute conscience humaine dont il se sent à jamais l'avocat, il va devenir à son tour la chose impersonnelle de cette brute.

Dans le train qui les a conduits jusqu'au camp, son voisin le juif lui avait dit : nous sommes gouvernés par la loi des plus forts ! Karl se souvient d'avoir fait oui de la tête mais après ce qu'il vient de voir, il pense au contraire que c'est l'absence de lois qui gouverne le camp.

- Peut-être bien que c'est la même chose se dit-il car survivre dans cet enfer doit relever du miracle.

Sa méditation l'entraîne dans un sommeil hanté par des bêtes aux gueules monstrueuses, des cerbères qui s'acharnent sur un peuple d'innocents ; des hommes et des femmes enchaînés à des arbres dont les feuilles d'acier coupent comme des

couteaux effilés et qui gémissent blessés, torturés par la faim et la soif. Quand il croise des visages connus, il leur crie : est-ce vous qui m'avaié dénoncé ? Mais les figures se brouillent et s'enfuient en ricanant. Et quand il aperçoit le visage de sa sœur il a un choc : il ne peut pas le saisir car il coule entre ses doigts comme de l'eau ... et l'eau est acide et son crâne un squelette.

- **Schnell ! Raus !**

Karl se jette hors de sa paillasse. Les mots frappent ses tympans comme des fouets. Son cœur bat à se rompre. Le kapo, entrevu dans la nuit, hurle des ordres. Dehors, le jour pointe. Le soleil va prendre sa course dans un ciel limpide et blafard annonçant une belle journée d'été. L'air est léger quoiqu'un peu frais encore de la rosée de la nuit.

Chaque baraquement vomit en même temps sa grappe de prisonniers qui se rassemblent et s'alignent dans la cour. Tous s'immobilisent en silence, effrayés face aux chiens qui jappent rageusement. La tête baissée sur leur poitrine et le regard absent, les anciens communiquent leurs peurs aux arrivants de la nuit. Qui mourra aujourd'hui ? Serais-je encore en vie demain ? Karl suppose que sa question court dans toutes les têtes.

Un instant, le nasillement d'un haut-parleur l'aide à évacuer sa peur. Les blocks-führers font l'appel. Un appel sans nom, seulement un numéro tatoué à l'intérieur de l'avant-bras. Quand il entend le sien, le prisonnier sort du rang et il va, en courant, rejoindre son komando pour la journée. Tous les prisonniers ou presque partent hors du camp travailler sans savoir s'ils seront le soir dans la fournée du retour. Ni dans quel état. Dehors ? L'évasion !... Les nouveaux arrivés en font tous le projet. Un calcul erroné mais ils l'ignorent encore et pour les premiers jours, il leur tient lieu de viatique. L'espérance contre toute espérance.

Depuis bientôt deux heures qu'ils attendent debout, immobiles, le dos ankylosé, Karl ne sent plus ses genoux ni ses jambes qui lui rentrent dans les fesses. La peur est son tuteur.

Il a tellement soif et faim qu'il craint de tomber à chaque instant. Déjà quatre prisonniers se sont affalés sur le sol. A coups de gummi, de godillots à clous et de crosses de fusil, kapos et SS s'en donnent à cœur joie. Pas un de ces malheureux n'a gémi mais aucun ne s'est relevé. La violence est inouïe. Impensable. Quatre fois aussi, le commandant du camp, rasé de frais, martial et le sourire aux lèvres est venu admirer la sanglante agonie et surtout contempler la terreur qui fige les visages de ceux qui sont encore debout et qui détournent les yeux. Ajoutant un instant de jouissance en reniflant la peur qui court sur tous les rangs, il vient s'assurer que son bétail d'hommes ressent individuellement les coups qui s'abattent sur celui qui est à terre et que dans chaque tête, aucune ne puisse jamais penser échapper à son pouvoir de vie et de mort. Imposer la valeur de l'exemple en supprimant définitivement l'espoir ... Dans la gamme des plaisirs, l'ivresse du pouvoir absolu n'a pas d'équivalent car elle les réunit tous.

Penché sur le prisonnier agonisant, son regard semble lui dire : c'est ta souffrance seule que je veux et quand il s'en est rassasié, il l'achève d'une balle dans la nuque. Aussitôt après les éboueurs du camp se précipitent... et font le ménage. Le spectacle est terminé, la brise s'est levée et le mois d'août paraît glacé.

A l'été 1939, à quelques kilomètres au nord-est de Munich, la vie de Karl se perd dans l'horreur de Dachau^{xxv}. Si au moins j'avais eu l'intelligence de me taire se dit-il pour la énième fois, si j'avais eu la sagesse d'écouter mes amis. Seulement j'étais si sûr de moi, si aveugle, si inconscient au point de m'entêter à croire que c'était la propagande communiste qui véhiculait ces horreurs dans le seul but d'effrayer le peuple pour mieux lui faire désirer le paradis soviétique. Les mots que j'entendais dépassaient ma raison et me frappaient si durement que j'avais l'impression que j'allais m'engloutir dans l'horreur trop inhumaine qu'ils décrivaient. Ce « trop », hélas, rejetait à lui seul une réalité à ce point insoutenable que je ne pouvais pas la croire parce que ... je ne voulais pas la croire.

Karl a des excuses. Un si grand mal ne pouvait pas être allemand. Le peuple est civilisé ! Enfin quoi ! Penser que des hommes et des femmes, ses compatriotes, moralement et religieusement éduqués, des êtres sociaux avec une vie de famille, des enfants et des parents, pouvaient trouver du plaisir à persécuter et à tuer leurs semblables ? ... Pareille accusation ne pouvait-être que mensonge communiste. Qui peut concevoir que des hommes érigent de pareilles abominations en une tâche routinière et qu'Hitler, même entouré d'une bande de voyous, puisse séduire une si grande nation si parfaitement éduquée et la conduire à sa suite pour accomplir autant de crimes. C'était inconcevable !

- Non ! Non ! Bien sûr que non ! La déraison ne pouvait pas saisir l'Allemagne, l'entraînant à rouler à tombeau ouvert dans la jubilation de l'horreur et l'établir au rang d'institution.

Et pourtant ! La liturgie de l'horreur se déploie chaque jour avec la régularité de la perfection. Le rituel est même ajusté au millimètre. Karl est anéanti autant par l'infamie elle-même que par son propre manque de jugement. Alors, lui, l'athée, s'en prend à Dieu :

- Toi qui a fait crucifier Ton Fils, pour nous sauver du mal, où es-Tu ? Prends-Tu du plaisir Toi aussi ou T'es Tu absenté ? Ou serait-ce que Ta création Te fait à ce point horreur qu'elle Te donne la nausée et que Tu trouves plus commode de détourner les yeux ?

Jusqu'à ce jour, la mort pas plus que la souffrance n'avaient été pour Karl un sujet de préoccupation. La vie était prodigue coulant trop rapidement et trop fort dans ses veines pour qu'elles viennent le hanter avec un pareil sujet. Une seule fois, à l'occasion d'un voyage près de la frontière autrichienne, l'idée avait surgi fortuitement. Intrigué par l'inscription latine gravée dans la pierre d'une église romane, il avait lu sous le cadran solaire : *Passant, soit humble devant les heures, car l'une d'elle est la tienne*. Il avait alors souri à l'aimable invitation de l'auteur anonyme car sa mort annoncée ne lui paraissait pas redoutable. Et même si elle lui rappelait une certitude, à seize ans la

perspective était lointaine et puis l'heure, la dernière, arriverait par son chemin naturel.

Seulement ici, à Dachau, son heure n'appartient plus à Dieu ni au destin mais à un homme, au bourreau qui semble plus pressé que le maître des cieus de lui ôter sa vie. Un instant, il est saisi d'épouvante à l'idée que Dieu a délégué son job à cette bande de débiles corrompus. La question lui semble si tordue qu'elle fait naître un pauvre petit sourire sur ses lèvres en même temps qu'un mauvais frisson lui traverse la nuque, jusque dans le bas des reins et qui le fait trembler. Alors, venant sans doute du fond de religion qu'il tient de sa mère, il fait une prière qui échappe à son incrédulité :

- O Dieu, murmure-t-il entre ses dents mais assez fort pour être entendu de son voisin, si tu es, ne détourne pas la tête : je veux vivre !

Le prisonnier qui est devant lui chuchote à son tour :

- C'est le *corrahatra* !
- ... ???
- Le temps du mal !
- ... ???
- La terre !
- Quoi la terre ?
- L'homme est son terreau...
- ... ???
- Taisez-vous, vous allez nous faire tuer, gémit une voix !
- Chaleur et humidité font du bon engrais, reprend l'homme imperturbable.
- ???
- La peste attend des conditions favorables pour se déclarer. C'est scientifique !
- Taisez-vous !
- C'est l'échec !...
- Taisez-vous donc !
- Quel échec, demande Karl, curieux et intrigué ?
- Celui de la civilisation, la saloperie de fond de teint qui masque le mal. On le savait, mais avec le temps on avait fini par oublier.
- Tais-toi espèce de fou...

- Ta gueule ! Je dis que le parfum ne supprime pas la merde !
- Mais on n'est pas comme eux, reprend Karl à voix basse.
- Donne-moi ces salopards et tu verras ce que j'en fais.
- C'est un peu tard... Non ?...
- Les cartes du destin ne sont pas en notre faveur, voilà tout ! C'est la seule vérité du moment.

L'homme se tait un instant puis de nouveau chuchote :

- Tu connais Teilhard de Chardin, le paléontologue ?
- Le prêtre philosophe ?
- Oui !
- Pourquoi me demandes-tu si je le connais ?
- Il prétend qu'une force prodigieuse sort peu à peu l'humanité de sa gangue et l'élève vers Dieu.
- Non je ne sais pas.
- J'étais avec lui en Chine. Il rêve du point Oméga.
- C'est quoi ?
- La rencontre de l'homme et de Dieu.
- Et alors ?
- Oméga est la dernière lettre de l'alphabet Grec qui symbolise la fin de tout, la dernière étape de l'évolution de l'humanité et sa fusion avec Dieu.
- Et toi qu'en penses-tu ? Tu crois que l'humanité s'élève vers Dieu ?
- Puff ! ... Rêverie de curé. Le bien ne pourra jamais gagner parce le mal est l'industrie humaine la plus répandue sur terre. Le corrahatrah est au cœur de l'homme depuis l'aube des temps ; je ne sais pas où il va mais il roule, traîne, rejette, enlève et met en pièces.

Une heure a encore passé. Le temps est long, éprouvant et pour rester debout, Karl s'efforce de rassembler sa pensée pour surmonter la souffrance physique qui l'accable. L'exercice n'est pas nouveau. Il s'est entraîné durant ses études à concentrer son esprit, à lui définir une priorité et à le fermer aux influences extérieures. Cette discussion impromptue sur le mal lui a fait oublier sa douleur, alors il décide de la poursuivre seul avec lui-même.

- Depuis Caïn, le mal est dans l'homme.
- Le mal alors était artisanal, aujourd'hui il est une industrie.
- Qui peut contenir le mal ?
- Rien ! Les lois de la nature sont immuables
- Et l'amour ?
- Trop absolu, il conduit à la haine.
- Et la science ?
- Non ! Elle est son agent de promotion. Elle lui donnera un jour le moyen de détruire le monde.
- Et les consciences ?
- Illusions ! Rien n'oblige l'homme à la responsabilité.
- Que fais-tu de la compassion? Répondre de l'autre, de ses souffrances et quand il le faut de ses fautes, n'est-ce pas la meilleure façon de répondre de soi ?
- Regarde autour de toi ... Tu vois bien que les hommes s'étouffent dans leurs passions et leurs peurs. L'autre compte pour rien. C'est pour ça que les hommes tuent sans remords.
- Le mal est donc à la racine de l'homme ?
- Même Jésus ne s'en cache pas. Sur la Croix il s'écrie à propos de ses bourreaux : *Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font*. Comprendons bien son message : il indique clairement que l'homme n'a pas conscience du mal qui est en lui.
- Rien n'aurait donc changé depuis ce temps ?
- Non ! Il faudrait que Dieu invente une autre humanité.
- Pourquoi l'homme a-t-il besoin de montrer sa force et de toujours vouloir la première place ?
- Voilà la faute de Dieu !
- Comment ça ?
- Il a dit à l'homme : *multipliez, soyez féconds, emplissez la terre et soumettez là* ^{xxvii}... Alors Hitler l'a pris au mot. Il déclassa les peuples et les races pour en faire des sous-hommes. Maintenant il est en règle, dans le droit fil de l'injonction divine. Et comme personne ne lui résiste, à son tour il se prend pour Dieu.
- Là ! tu vas fort ...
- Non ! Et mets-toi bien ça dans le crâne : c'est le mal qui nourrit les rêves de puissance et de gloire.

Le hurlement du Kapo annonce la fin de l'appel. Karl étouffe un juron. Une crampe lui mord les mollets et la douleur est intolérable. Épuisé, il était à un cheveu d'abandonner la lutte. Mais il est debout, encore que la journée ne fait que commencer.

La séance de DTT, pour désagréable qu'elle soit, lui paraît douce et supportable. Il peut enfin remuer les jambes. Quand il enfle son pyjama, les grandes bandes verticales lui font penser à des barreaux qu'il ne quittera probablement jamais. On inspecte sa dentition mais à son voisin on lui ôte sa belle couronne en or. Il n'y a pas de petits profits et Karl est heureux de garder ses dents intactes. Sur l'intérieur de son bras gauche on lui tatoue son numéro. Avec sa nouvelle identité, on lui donne une gamelle en fer blanc et deux morceaux de tissu à coudre sur sa veste : un rouge et un blanc avec son matricule imprimé en chiffres noirs. Les juifs ont un jaune, d'autres un vert ou un noir et parfois même un rose. Un seul reçoit un violet.

Au détenu coiffeur qui passe la tondeuse pour lui raser le crâne, Karl demande :

- Le morceau d'étoffe à poser sur la veste, il signifie quoi ?
- Ça mec, tu le sauras bien assez tôt !

La voix est fruste et brutale comme ses gestes.

- Es-tu obligé de faire mal pour me mettre la boule à zéro ?
- J'suis pas là pour t'faire du bien, mec !
- Je ne suis pour rien dans tes malheurs alors, s'il te plaît, évite d'en faire aux autres.
- T'as quelle couleur ?
- Rouge.
- Bin mon vieux ! ...
- Et., c'est grave docteur ?
- Bin mon vieux !
- Arrête de te foutre de moi. Dis-moi plutôt ce que je dois savoir pour survivre dans ce camp ?
- T'as quoi à m'offrir en échange, mec ?
- Ce que j'ai à t'offrir ? Ah ça, c'est la meilleure de la journée ! Mais rien !
- Ici mec., on n'a rien pour rien !

- Qu'est-ce que tu veux que je t'offre ? Je n'ai rien !
- On a toujours quekchose à offrir mec...
- Quoi par exemple ?
- Ici, c'est comme dehors...
- Écoute, je suis débrouillard, j'arriverai bien à trouver...
- Tu m'as bien regardé mec ou tu m'prends pour une radasse ?
- Qu'est-ce que tu veux ?
- Eh bin... Si t'es gentil avec moi... Tu vois c'que j'veux dire, mec., j'pourrais t'aider à t'en sortir.
- D'accord ! mais être gentil comment ?
- T'as du jus de chaussette dans la caboche ou tu m'la'fait au court-bouillon, mec ?
- Je ne te comprends pas, voilà tout !
- Ici mec, si tu d'mandes un service tu payes et si t'as pas de pognon, tu donnes ton joli p'tit cul qui m'plait bien...
- Oh ! greдин ! fausse couche ! Garde ton limaçon pour quelqu'un d'autre.
- Eh mec ! vient un temps où les chiens ont besoin de leur queue.
- Ce qui signifie ?
- Qu'un jour t'auras besoin de moi et que c'jour-là, tu f'ras moins le fiérot.
- Ce jour-là n'arrivera jamais ! Je peux te le garantir !
- Mec ! J'suis là d'puis 1935. J'en ai vu des tas de mecs comme toi, des très malins. Seulement ... y sont plus là pour raconter. Combien de temps crois-tu que tu vas t'nir, mec, tout seul ?
- Je sais une chose, lui répond Karl, c'est qu'avec les chiens de ton espèce on ne gagne que des puces. Alors plutôt crever ! Et pour ta gouverne, mec ... je ne pêche pas d'étrons à la ligne.

En regagnant son block Karl remâche son dépit en discourant tout seul. On se bat pour un mégot, un quignon de pain moisi. La peur et la fraternité ne sont pas faites pour vivre ensemble. Ici, c'est chacun pour soi en étant plus malin que le diable et ne faire confiance à personne.

- La peur, la méfiance et le désespoir ensemencent jusqu'à la boue du camp.

Comme les autres prisonniers de son block, Karl est mis en quarantaine. Autrement dit quarante jours d'appels et de fouilles. Et de jour et de nuit. Quand ils s'endorment, on les réveille et quand ils se rendorment on les réveille encore avec les hurlements du kapo qui balance son gummi sur les dos et les têtes avec une belle indifférence. Des paquets de gros coups.

Un gars lui demande :

- Dis-moi toubib, la quarantaine c'est bien le temps d'incubation d'une maladie ?
- Oui mais ici, c'est le temps qu'il faut pour faire de nous des sous-hommes.

Karl s'affaiblit et maigrit dangereusement. Des rats lui rongent l'estomac et un bloc de béton lui écrase le dos. La faim et la fatigue ne le quittent plus. La peur non plus. Affecté à un Komando qui travaille à l'ouverture d'une route, il s'épuise. Le jour n'est pas loin où, au bout du rouleau, il s'affalera pour ne plus se relever offrant sa tête aux crosses des fusils et des souliers à clous. Il se demande s'il aura encore assez de vie pour en sentir les coups. Ce qu'il sait c'est qu'il n'aura pas la force de crier sa douleur.

Combien de ses camarades, trop épuisés, ont préféré en finir à l'appel du matin ou le long de la route en construction ? Il est incapable d'en faire le compte. Pour ceux qui sont encore debout il y a encore les corps qu'il faut porter au camp. Un fardeau de plus.

La mort est partout. En tout lieu. A tout instant. Il n'y a ni repos, ni paix, ni espoir. Les samedis et les dimanches sont mêmes les jours les plus exposés car les kapos et les SS font la chasse aux cultes clandestins. Ces jours-là, secrètement, d'indécrottables croyants se rassemblent pour prier. Sabbat pour les uns, messe pour les autres. Pour les chrétiens qui se font prendre, prêtres et fidèles, la mort est rapide : une balle dans la nuque, mais pour les juifs, rabbins compris, c'est plus long et plus élaboré. Pour eux, les nazis ont remis au goût du jour un jeu qui à l'âge de l'humanité : la lapidation. Et c'est à coups de crosses et de bottes qu'ils jouent avec le crâne des juifs.

Pourtant, en dépit de tous ces morts, le nombre des prisonniers ne baisse pas. Au contraire. Dans ce mois d'octobre 1939 la violence ne connaît pas de limites faisant passer le martyr des chrétiens dans les arènes romaines pour un divertissement de charité. Les plus anciens affirment qu'ils n'ont jamais vu pareille fureur. Les kapos ne frappent plus pour le plaisir, faire mal, mutiler ou affaiblir pour imposer leur autorité, ils frappent pour tuer. Et tout de suite. Et tout est prétexte pour le faire. Il faut dire que la place dans les blocks est comptée. Le nombre des châlits n'est pas extensible à l'infini alors ils s'emploient à faire le grand ménage d'automne.

Toutefois, n'obtenant pas le rendement escompté, les SS perfectionnent leur conception du mot *concentration*. Désormais les prisonniers sont deux sur le même bat-flanc et le camp double sa capacité d'accueil. C'est le coup de génie. En soi, l'affaire n'a rien d'épouvantable : pas plus gros que des squelettes, les anciens détenus ont la taille requise pour partager, tête bêche, leurs soixante centimètres de paille avec les nouveaux qui débarquent. Il y avait urgence car depuis une semaine, ils arrivent en masse. Tout va si vite !

Envahie au matin du premier septembre 1939, la Pologne a succombé. Trois semaines plus tard, occupée, découpée et partagée entre Hitler et Staline, la purification a démarré. Aujourd'hui, sur le front, le programme fonctionne à plein. Et c'est même le trop plein ! En conséquence, à l'arrière, les camps s'organisent. Pas question de ralentir le rythme des prises de guerre en refusant du monde et que le camp affiche complet. Il faut traiter le flot qui se présente en vrac sans donner l'impression que l'administration est dépassée par tout ce fagotage humain.

Cependant ceux qui viennent de Pologne sont juifs et c'est la terrible nouveauté. Ils arrivent souvent par familles, hommes, femmes, jeunes, vieux, enfants, malades et bancales ; on ne sépare plus, on racle la mauvaise graine jusqu'aux moindres pépins pour empêcher les racines de repousser.

Le rêve allemand est enfin réalisé. Dantzig, ville allemande jusqu'en 1918 que le traité de Versailles avait isolée dans un couloir, créant une rupture territoriale entre l'Allemagne et la Prusse orientale dans le but de protéger la Pologne qui renaissait après 150 ans de partition, est de nouveau réunie à la mère patrie. Ce que les négociations n'avaient pas réussi à faire, la force le réalisait. Le troisième Reich pavoise.

Apprenant la nouvelle, Karl est désespéré. Il dit à son colocataire de paillasse qui arrive de Varsovie :

- Hitler met l'Europe à sa botte.
- Courage ! Lui répond le polonais, la voix pleine d'énergie.
- Qui arrêtera ce dément ? Hier Munich, Prague et ... aujourd'hui Varsovie.
- Courage, je te dis ! La France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne. Ils vont voler à notre secours.
- Tu peux te fouiller mon gars ! Sa voix a gémi comme la cucurbitacée d'un alambic qui perd sa vapeur ! Ces deux-là gesticuleront, donneront des coups de menton mais ne bougeront pas le petit doigt ! Des pleutres ! Ils l'ont été avec l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Ma sœur avait raison, ils tremblent devant Hitler.

Karl aurait aimé se taire mais le partage obligé de sa paillasse le met de mauvaise humeur. Pourtant, il s'en veut d'être pète-sec d'autant que le nouveau a plutôt l'air sympa.

Trente ans tout au plus et le visage ouvert, droit et franc avec un regard clair et lumineux, le polonais dit à Karl :

- Désolé d'envahir ta paillasse mon vieux mais, ce n'était pas mon choix de vacances.

Karl écoute avec plaisir le ton ferme et chaleureux de sa voix sur laquelle le temps n'a pas encore imprimé la peur et le découragement. Et puis il y a son rire. Il n'avait pas entendu blaguer depuis des mois. Au contact de cette chaleur d'homme et de sa bonne humeur, il retrouve un peu de la sienne. Il va pour s'excuser quand le nouveau lui tend sa main :

- Je m'appelle Andjzrey... Andjzrey Gassman.
- Moi, c'est Karl ... Karl Maschman.

Il a répondu aimablement à l'homme qui parle un allemand sans accent et qui confie à Karl qu'il a fait une partie de ses études à Berlin à la fin des années vingt.

- Gassman ? Gassman ? Mais alors tu es juif lui dit Karl.
- .../...
- Tu ne me réponds pas ?
- Tu vois bien que je porte un triangle rouge.
- Oh ! je vois surtout que tu ne veux pas me répondre. Tu penses que je suis un mouton. C'est bien ça, hein ?
- Et tu en es un ?
- Karl laisse échapper un petit ricanement.
- Un mouton ? ... Voilà bien la meilleure ! Tu me crois capable de concubiner avec cette rinçure de race humaine ?
- Je n'en sais rien, je ne te connais pas répond Andjzrey, mais j'aime bien ton regard. Soyons amis si ... si tu le veux bien.
- Tu es bien le premier, mais je te prends au mot : alors amis ?

Il lui prend sa main et ajoute :

- Tu sais ici, l'amitié est plus rationnée que le pain.
- Pourquoi m'as-tu demandé si j'étais juif ?
- Parce qu'ici il vaut mieux ne pas l'être.
- Et que peut-on y faire si on est juif ?
- Tu n'as pas lu Mein Kampf ?
- Non !
- La réponse est dedans.
- Et alors ?
- Hitler a écrit qu'il exterminera les juifs, tous les juifs ... C'est ce qui se prépare avec les fours qu'ils construisent de l'autre côté du camp : ils serviront bientôt à brûler les morts mais c'est de la cendre juive qu'on ramassera.
- Tu sais, lui dit le polonais, on est tous dans le même bateau.
- Erreur ! Il vaut mieux être rouge plutôt que jaune, crois-moi.
- A quoi servent toutes ces couleurs ? Ce n'est tout de même pas pour rappeler les fleurs des champs ?
- Plutôt les fleurs du mal...
- *Race de Caïn au ciel monte. Et sur la terre jette Dieu...*
- Tu connais Baudelaire ?

- J'enseignais la littérature française à Varsovie. Ici, le poète aurait pu réécrire le Gouffre... Puisqu'on est devenus intimes, tu peux m'affranchir : quelle est le sens de ces étoffes ?
- Eh bien toi mon vieux tu ne manques pas d'audace ! Intimes dis-tu ? Il y a une heure on ne se connaissait pas. Mais c'est toi qui as raison. Pourquoi attendre ?
- Tu parles beaucoup mais tu ne m'as toujours pas répondu ...
- Le jaune pour les juifs, le rose pour les homosexuels, le noir pour les inadaptés, le violet pour les pacifistes et le rouge pour les politiques, autrement dit les ennemis du régime.
- Par exemple ?
- Les communistes...
- Toi tu es communiste alors ?
- Non ! lui dit Karl, je n'ai jamais eu d'engagements politiques mais j'aurais, paraît-il, tenu en public des propos communistes. Et ... toi ?
- Eh bien je suis ... communiste ... Et comme toi, je suis un rouge.
- Comment as-tu été pris ?
- On défendait le village de Treblinka au nord-est de Varsovie. On se croyait protégés par le Bug. A cet endroit le fleuve est large, mais c'était sans compter les Messerschmitt qui attaquaient nos positions en piqué. On s'est repliés avec mon groupe mais on s'est fait encercler au milieu d'une forêt de bouleaux.
- Ils ne t'ont pas tué ?
- La Wehrmacht nous a fait prisonniers. Ce sont des soldats, pas des assassins.
- Ah si ! j'ai oublié une couleur : le vert.
- Oui ... ?
- C'est parce que tu parles d'assassins, c'est justement leur couleur !
- Et ce sont eux qui nous commandent ?
- Les kapos se recrutent dans leurs rangs
- Le cerveau SS n'est pas détraqué, il est machiavélique.
- C'est leur façon de nous pousser à nous détester entre nous et ... de nous entre-tuer.
- C'est sûrement une procédure de déconcentration naturelle, dit Andzrey en souriant ...

- J'aime bien ton humour lui dit Karl, mais tu ne crois pas si bien dire. Je vais appliquer leur procédure à la lettre. J'attends le bon moment pour me faire la peau de notre kapo.
- Pourquoi prendre un risque pareil ?
- Ce n'est pas un choix mais une nécessité. Sinon c'est lui qui m'aura... Et quand cette ordure aura disparu de la surface de la terre, elle ne manquera à personne.
- Que Yahvé te protège alors, répond le polonais.
- Là ! ... Camarade, tu t'es trahi.
- Comment ça ?
- Je ne connais pas un seul communiste, à part toi, qui invoquerait le nom de Yahvé... Je me trompe ?
- D'accord, je suis juif, lui dit-il avec un sourire entendu.
- Eh, eh ! plus bas ! C'est plein de moutons ici. N'en parle plus jamais.
- Alors je prierai pour toi.
- Merci. Si ça ne me fait pas de bien, ça ne me fera pas de mal.

L'hiver est arrivé. Et avec lui, la maladie, l'humidité et le froid. Les SS ont de puissants auxiliaires. On ne compte plus les morts car les jours de pluie sont plus dévastateurs que les jours de gel. Comme tous les détenus, Andjzrey et Karl se couchent dans leurs pyjamas humides et quand ils se lèvent le matin ils ne sont encore humides. Une soue de cochon doit être plus accueillante que notre paille glacée dit souvent Karl qui souffre d'un début d'arthrose. Sous leur mince couverture de coton, ils dorment serrés l'un contre l'autre, mais leurs pieds de cadavres et leurs poitrines squelettiques ne peuvent pas les réchauffer même si l'intimité de leurs os gelés leur procurent un peu de réconfort qui les aide à se sentir humains et peut-être même à se tenir en vie. C'est là une sorte de miracle.

Quand le thermomètre tombe au-dessous de zéro, c'est une bonne nouvelle. Le froid contient la progression du typhus. Dans cet univers déréglé où les instincts criminels les plus obscurs se déploient en toute impunité, la foi d'Andjzrey est une lumière. Sa prière silencieuse est si intense qu'elle touche par ses vibrations le cœur de Karl qui vient y tremper son courage

et son désir de vivre. Par une douce capillarité, une source mystérieuse éclaire de sa même force le regard des deux hommes d'une joie d'outre-tombe. A les voir ainsi côte à côte, on dirait qu'ils ne font qu'une seule âme.

Inexplicablement aussi, depuis l'arrivée d'Andjzrey, Karl n'est plus l'objet des persécutions du kapo. Celui-ci s'abstient-il en raison de son lien avec le polonais ou est-ce l'incandescence de son regard qui le fait reculer ? Karl n'est pas dupe. C'est reculer pour mieux sauter car il sait qu'il est le premier sur sa liste et que a brute attend son heure pour le frapper à mort.

Il n'est pas imaginable qu'un détenu se dresse contre son block-führer en restant impuni. Qu'un SS l'apprenne et ils sont abattus tous les deux sur le champ. Ces auxiliaires du mal ne tirent leurs avantages qu'à la condition d'entretenir un climat de terreur et de tuer sans remords. Ceux que l'administration du camp appelle *proéminents*^{xxviii}, ne peuvent pas se concevoir humains, justes ou tolérants. Aucun d'eux ne finirait la journée. Tout au contraire, les SS développent en eux l'instinct de compétition dans une course frénétique à la barbarie. Naturellement les gagnants sont ceux qui manient le gummi avec dextérité. Quand avec trois coups un prisonnier ne peut plus se relever, c'est de la bonne besogne ! Car frapper avec violence exige de l'énergie... L'économie du meurtre demande du savoir-faire ! Ainsi, à l'instar des loups traquant la bête la plus faible du troupeau ou la plus isolée, les blocks-führers s'attaquent en priorité aux plus fragiles des prisonniers. Et le camp n'en manque pas.

Karl se met en danger régulièrement. Chaque fois qu'il le peut, il s'interpose. Généralement, un regard lui suffit et le kapo bat en retraite. Mais ce n'est qu'un répit. Il le sent. En croisant son regard ce soir, il a vu dans ses yeux brouillés que c'était imminent.

Profitant de l'absence d'Andjzrey parti aux cabinets, le kapo se rue sur Karl assis sur son châlit en train de lamper sa soupe, une eau bien chaude pour une fois, teintée du jus de quelques épiluchures. Averti par un bruit ou peut-être par une vibration

de l'air, Karl s'est retourné d'un coup, lançant dans le même mouvement sa main gauche qui porte la gamelle. Au moment où le bâton de caoutchouc s'abat sur son bras, l'eau brûlante gicle sur le visage du kapo qui hurle de douleur et plus encore de rage. Les voisins de Karl, pourtant pétrifiés par la peur, ne retiennent pas leurs rires. Certains ont même l'audace de crier : « kapo t'es soupé ! kapo t'es soupé ! ». Ce qui ne veut rien dire.

Le kapo ne peut pas perdre la face. Le blanc de ses yeux qui était jaune vire au rouge. Il se rue de nouveau à l'assaut. Karl tente de se protéger de ses bras et de ses mains, mais en vain : le gummi fait son œuvre de mort. Et il perd connaissance. Quand il revient à lui, il voit, déformé et tremblant comme sur un reflet d'eau, le canon d'un revolver pointé sur son front. A l'écusson de tête de mort, il sait que c'est celui d'un SS et qu'il va mourir. Tout lui semble si loin, si irréel. Karl a envie de sourire, mais ses lèvres, lézardées par le froid, n'obéissent plus à son cerveau lucide. Dans ses yeux, dansent l'image du *cauchemar du fantoche*^{xxix} et dans ses oreilles les vociférations des aboiements d'un chien. Par instant, il devine la bouche déformée du garde, mais il n'entend pas ses hurlements. Il comprend qu'il est devenu sourd et qu'il n'a plus peur. Son corps, d'ordinaire douloureux, est léger comme porté par un nuage. Plus surprenant, il n'a plus soif ni faim. Il est comme accoudé au balcon du ciel, spectateur indifférent à sa mort imminente. Même le trou du canon n'a pas le hideux visage des cavaliers de l'Apocalypse. L'émotion qui traverse sa vie à cet instant précis, a le goût sucré des béatitudes célestes. Quand il voit les doigts du SS se crispier sur la gâchette du pistolet, il ferme les paupières, par réflexe, comme pour protéger ses yeux de la fumée et de la poussière.

La détonation vrille à ses oreilles et, s'il sourit à la mort qui l'emporte, c'est qu'il a la preuve qu'il n'était pas sourd. Or, comme il continue d'entendre le fracas des cris autour de lui, il pense que les morts entendent les vivants et que c'est là une bien mauvaise nouvelle mais quand le SS vomi sa haine en disant « Sale juif, en voilà un de moins ! », il se fait la réflexion

qu'il n'est pas juif et qu'il est vivant. Alors une idée lui broie le cœur. Il ouvre les yeux et s'écrie :

- Andjzrey ! Andjzrey ! ces salauds ont tué Andjzrey.

Il essuie le voile d'eau qui lui brouille la vue et redresse son corps cabossé et douloureux. Dans l'allée, quelques détenus font cercle autour d'un homme qui gît sur le sol.

- Andjzrey, Andjzrey !

L'homme qui lui tourne le dos se retourne et lui montre son visage. C'est Andjzrey. Mû par une force surprenante, Karl trouve la force de se mettre debout et, sans parvenir à maîtriser son émotion, tombe dans les bras de son ami en criant :

- Tu es vivant ! tu es vivant !
- C'est notre voisin qu'ils ont tué, lui dit Andjzrey d'une voix éteinte.

Par-dessus l'épaule de son ami, Karl regarde le cadavre. La balle a fait un petit trou et du front rougi, du sang s'écoule...

- Il n'en avait pas beaucoup...
- On n'a rien dans les veines...
- Il a fini de souffrir.
- C'est la vie qu'il faudrait supprimer.
- Mais, Andjzrey, c'est ce qu'ils font.
- Non ! Les SS tuent des vies, pas la vie...
- Mon vieux tu déboussoles...
- J'aimerais bien...
- Si on était fous, tu crois qu'on souffrirait moins ?
- Je ne sais pas, dit Andjzrey.
- Tout ça c'est le résultat de notre indifférence et de notre lâcheté.
- C'est bien ce que je te dis : la vie c'est le mal ! Et c'est elle qu'il faudrait supprimer.
- L'humanité n'a plus d'avenir alors ?
- Peut-être bien qu'elle n'en a jamais eu... lui dit Andjzrey, le visage fermé.

Venant du polonais, cette réflexion le surprend. Elle semble indiquer que lui aussi n'en peut plus de lutter. Trop de souffrance tue la foi, se dit Karl, en hochant de la tête.

La vie de Karl a été épargnée. C'est une énigme pour les deux amis dont ils ne doutent pas de trouver la solution un jour, mais pour les gens du block le miracle ne fait pas de doute. Karl est un protégé de Dieu. Andjzrey sourit à ce travers de l'humanité qui emprunte si promptement la pente de la commodité du ciel pour expliquer ce que son intelligence n'arrive pas à saisir. Karl est entouré d'attentions et de marques de respects inattendues et on vient jusqu'à lui respirer l'odeur mystérieuse de ce qui n'est pas ordinaire.

- Eh ! lui dit Andjzrey en jubilant, tu es devenu quelqu'un maintenant que Dieu est avec toi.
- Arrête de te foutre de moi veux-tu ! Il faudrait qu'il existe ton Dieu.
- Mais il existe ! Là-dessus je n'ai pas de doutes.
- Admettons ! Mais il n'a rien à voir dans mon affaire.
- Qui sait ?
- Ce que j'aimerais savoir Andjzrey, c'est, ...
- Eh bien dit... que veux-tu savoir ?
- Où se place ton Dieu dans la chance ?
- Aïe, aïe !
- Et dans le hasard, a-t-il quelque chose à voir ou ça lui échappe totalement ?
- Ta question doit avoir l'âge de l'humanité lui répond Andjzrey. Chacun a son point de vue là-dessus.
- Mais quel est le tien ?
- Je n'en ai pas personnellement, mais mes élèves raffolaient de celui de Cicéron ...
- Et que dit ce brave Cicéron ?
- Il affirme que Dieu ne possède pas le privilège de savoir ce qui arrivera par hasard ou par accident. Car s'il le sait, l'événement arrivera certainement. Mais s'il se produit certainement, ce n'est plus le hasard. Or le hasard existe. Par conséquent, il ne peut pas y avoir de prévision d'événements fortuits.
- Et c'est au seul hasard que je dois d'être en vie ?
- Peut-être bien à la statistique, va savoir ?
- Comment ça ?

- Parce que *rien* n'est à ce point contraire à la régularité naturelle que le hasard^{xxx}.

Tout aussi mystérieusement, le hasard (ou Dieu) a étendu sa protection à la personne d'Andjzrey. Le kapo les évite tous les deux.

- C'est normal lui dit Karl en riant comme un bossu, il s'agit là d'un phénomène bien connu d'induction propre aux miracles.

Pourtant, dans cette affaire le manque à gagner du Kapo est réel et son autorité remise en cause. Alors pour compenser ses pertes, il augmente les passages à tabac avec une ardeur redoublée. Depuis le quasi miracle, jamais la violence et la peur n'ont infesté autant l'atmosphère de leur block et, comme s'il s'en sentait responsable, bien qu'épargné, Karl en souffre intérieurement. Il doit agir.

Au matin du second jour, il remarque que le kapo est malade. Il a le teint cireux. Au troisième jour, son cou s'est affaissé et ses épaules aussi. L'homme semble s'éteindre comme une chandelle usée. Dans la nuit, Karl qui ne dort pas, le voit quitter le block. Il réveille Andjzrey et lui dit :

- La bête est fragile du ventre.
- Si elle pouvait se noyer dans la merde.
- On pourrait peut-être aider le destin ?

Sans faire de bruit, les deux amis quittent leur paille et sortent du block. Karl chuchote :

- Il est sur les latrines.
- Le porc vide ses boyaux.
- On dirait un égout. Le salaud !
- la porte des cabinets est ouverte.
- Attends-moi ici. J'ai une idée. Fais le guet !

En silence Andjzrey s'éloigne. Il marche vite et s'essouffle. Craignant de croiser un garde, il décide d'un détour. Sur un tas de bois de construction, il prélève un madrier aussi lourd que lui et le pose sur son épaule. Sous l'effort il titube et manque de s'étaler et jure pour se redresser. Par chance la nuit est noire et glacée et les chances d'être vu sont faibles : il passera

inaperçu. Avec Karl qu'il a rejoint, ils à deux prennent le madrier à la hauteur des hanches et, sans un mot, ils s'élancent en courant sur le blockfürher accroupi sur la planche des latrines. Le coup de bélier lui fend la poitrine. Mais l'homme geint encore.

- On dirait qu'il pleure ! Sang de Dieu que c'est dur de tuer même une ordure.

- Tu sens l'engrais, salaud, lui lance Karl rageusement.

La colère et la violence les soutiennent.

- Allez ! encore une fois, chuchote Karl épuisé.

Quand le madrier écrase la tête du kapo, ils entendent l'horrible craquement de ses os qui se brisent.

- Cette fois son compte est bon.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

- On le fout dans la cuve à merde.

Dans l'espace étroit des cabinets, l'effort qu'ils déploient est une tâche titanesque mais la peur d'être pris et la violence de leur acte leur donnent assez de forces pour terminer leur sale besogne.

- La tinette est pleine.

- Tant mieux, ils mettront du temps à le retrouver

Lentement, le cadavre s'enfonce dans le cloaque.

- La merde retourne à la merde ! Que dis-tu de cette épitaphe Andzjrey ?

- *Nous vînmes là ; et de là dans la fosse je vis des gens plongés dans une fiente qui semblait tirée des latrines humaines. Et comme des yeux je scrutais le fond, j'en vis un à la tête si souillée de merde, qu'on ne voyait pas s'il était laïc ou bien clerc..*

- L'enfer de Dante ...

- Oui, c'est l'enfer de Dante !

- Il doit y être déjà !

- Je l'espère ! Maintenant rentrons, dit le polonais en tirant son ami par sa manche de pyjama.

Ils étaient brisés et ils se sont relevés : ils ont fait ce qu'ils croyaient être juste. Dans un monde sans lois, ils ont

appliqué la leur afin que, pour une seule nuit, ils se sentent encore une fois humains. Qui pourrait leur reprocher leur crime car déjà le froid leur paraît moins intense et l'air plus léger à leurs poitrines osseuses qui rendent un son de râpe à bois. En triomphant de leur peur, ils ont recouvré l'estime d'eux-mêmes.

- Tu avais déjà tué Andjzrey ?
- Oui mais sous l'uniforme ... c'est plus commode.
- Moi je n'éprouve aucun remord ! Et toi ?
- J'aurais préféré être ailleurs ...
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Sans doute la même chose que toi ... n'avoir jamais été confronté au mal ... Mais je n'ai pas de regrets, seulement un sentiment de paix. Cela tient sans doute au fait que le bien, ici, ne s'étalonne pas avec les règles du monde ordinaire.
- C'est comme en physique, la morale suit un principe de localité. Et, pince sans rire, il ajoute en souriant : si j'étais Einstein, je dirais que le bien est soumis à la relativité restreinte.
- As-tu pensé à ce qui se passerait si tous les prisonniers se révoltaient.
- Oui ...
- Les SS sont combien ? ... Ils seraient submergés sous le nombre ?
- Ce serait un massacre.
- C'est la peur de la mort qui fait de nous des esclaves.
- As-tu pensé que pas une bête ne survivrait aux traitements qu'on nous inflige.
- Le ressort de la vie humaine est solide...
- Il doit être fait d'acier allemand...
- Alors le créateur est prussien ...
- Ce n'est pas très catholique ce que tu dis là, Andjzrey.
- Pour un Juif, si !
- Tu crois qu'ils vont nous mettre une balle dans la nuque ?
- Oui !
- Mais la terre compte un salaud de moins.
- Qu'il rôtit dans les feux de l'enfer !
- Voilà tu parles comme un Chrétien.
- C'est l'œcuménisme qui est en marche...

- Toi et moi, c'est tout de même un peu court pour en faire l'unité.
- Disons que c'est un début.
- Les juifs et les chrétiens auraient dû faire la paix depuis longtemps.
- Ils n'auraient jamais dû se faire la guerre.
- Tu crois qu'ils feront la paix un jour ?
- Tu peux te fouiller : les crimes nazis ne soulèveront d'empathie pour les Juifs que pour un temps seulement. La haine du juif suintera sur le monde jusqu'à la fin des temps.

Sur sa paillasse, Karl ne cherche pas le sommeil. Il ne sent plus le poids qui l'étouffait. Depuis le temps qu'il se promettait de faire quelque chose, il avait fini par croire qu'il manquait de courage. Il a tellement enragé contre lui. Braver la mort est une vertu se dit-il. Seulement la peur l'avait gagné, grignoté. Bouffé. Paralysé. Alors, dans la nuit du camp, il jubile en attendant la balle qui ne manquera pas de venir au petit matin. Les SS n'accepteront pas sans réagir qu'on leur tue un de leurs kapos. Les représailles seront sanglantes. Il attend, calme et serein. Chose curieuse, les odeurs, les bruits, les raclements de gorges, les sifflements de cornes, les ronflements de Dornier, les gémissements des autres ne sont plus un tourment.

De son côté Andjzrey récite des psaumes à la gloire de son Seigneur. Il prie en yiddish, la langue des ashkénazes, un mélange d'allemand, d'hébreux et d'araméen que beaucoup de juifs de l'est en Europe parlent encore ou en tout cas peuvent comprendre. Karl admire ce polonais courageux et discret dont l'esprit de fermeté et de clarté coulent sur lui comme un courant d'eau pure. Nul n'a su l'apaiser comme son ami. Quel que soit l'épreuve à endurer, sa force d'âme semble inépuisable. Il s'adresse à son Dieu comme à un être connu de lui seul. Un Dieu qu'il aime plus que sa vie et à qui il confie son espérance d'un monde meilleur. Karl l'entend murmurer :

- Tout Puissant, tu es bon et juste et j'ai confiance en toi !

Il imagine dans la nuit le flamboiement de son regard, l'étrange lumière qui s'allume au fond de ses yeux. Il a déjà vu

son expression sublime, parfaitement séraphique, qui donne à son ami le visage d'un ange puissant. Karl lui chuchote à l'oreille :

- Pourquoi prononces-tu rarement le nom de Yahvé ?

Andjzrey tourne lentement la tête vers son ami et lui dit :

- Par tradition. Autrefois le judaïsme aniconique refusait de prononcer son nom et de le représenter par des images ou des statues^{xxxix}.
- A quoi riment toutes ces complications ? Cela paraît extravagant.
- Tu dois comprendre que c'était de leur part de la pure délicatesse. Donner un nom à Dieu ou le représenter par un signe aurait été irrespectueux.
- Tout ça m'échappe ...
- Ils pensaient que citer le nom de Dieu, reviendrait à l'assigner dans une prière ou dans une réunion.
- La démarche est un peu ridicule non ?
- Tu juges ! Mais pour eux, c'était comme convoquer Dieu ! Et c'était inconcevable car Dieu est libre !
- Pourtant j'ai vu des icônes juives.
- Oui ! Le judaïsme a connu des époques iconophiles^{xxxix}.
- Alors le dogme n'est pas complètement figé ?
- Non ! Yahvé pouvait donc être prononcé^{xxxix}, mais ils ne le faisaient pas !

En souriant Karl lui demande :

- Ces subtilités me paraissent frappées de superstition. Comment appelaient-ils leur Dieu s'il n'avait pas de nom ?

Sans s'offusquer son ami lui répond :

- Les juifs l'appelaient : *Je Suis Qui Je Suis*. Par respect ! Une habitude qui remonte à Moïse, quand les juifs étaient captifs des Égyptiens.

Avec gravité, Karl lui dit :

- On dirait que l'histoire est circulaire pour les juifs et que tout recommence toujours. Ils ont eu Pharaon en Égypte, Nabuchodonosor à Babylone et aujourd'hui Hitler en Europe. Tu ne crois pas qu'il y a une malédiction qui les conduit de l'esclavage à l'extermination ?

Andjzrey ferme les yeux et il lui dit d'une voix ferme :

- Je le crois, oui !
- J'attendais que tu me dises non, lui dit Karl, déçu ! Tu es donc pessimiste ?
- Non ! Il faut seulement détourner l'histoire de ses mauvais penchants.
- Te prendrais-tu pour Dieu ?
- Comme tu y vas ! Bien sûr que non mais pour éviter que le juif errant ne demeure l'éternel souffre-douleur du monde, il faut retrouver sa place institutionnelle dans le concert des nations.

Karl se retourne sur sa paillasse. Le sort des juifs n'est plus son affaire puisqu'il va mourir. Il veut dormir un peu. Mais son dos lui fait mal et l'image de sa famille vient le hanter une fois de plus. Que deviennent son père et sa mère ? S'inquiètent-ils de lui ? Ils ont dû le rechercher. Pensent-ils encore à lui ? Son père ? C'est probable, mais sa mère ? Il a des doutes à son sujet. Cette femme qu'il a crue solide comme le granit, est en réalité faite de beaucoup d'argile. La peur des nazis et de sa fille l'a effondrée sur elle-même. Elle veut vivre et se sauver à n'importe quel prix. M'a-t-elle sacrifié ?

Le soupçon qui salit sa mère, lui paraît indigne mais il n'y peut rien et il endure son doute en silence. Et ma sœur ? Qu'a-t-elle fait pour moi ou contre moi ? A-t-elle mis ses menaces à exécution ? Est-ce à la malchance ou au hasard que je dois d'être ici ? Ce que j'ai pris pour une leçon de choses nazie est-elle la conclusion d'une tragédie, d'une famille fracturée, découpée en morceaux ? Sait-elle ? Sait-elle Melita ce que les nazis font aux juifs et à tous ceux qui leurs résistent ? Sait-elle que les nains des Nibelungen sont devenus des géants dans la barbarie ? L'histoire romantique du beau Siegfried terrassant le nain Hagen qui a bercé son enfance et nourri sa haine, n'est qu'une des nombreuses versions de la mythologie nordique. Hitler, son héros moderne, en écrit une nouvelle page avec ses complices, des bandits de grand chemin, bien décidés à retrouver les ferments d'origine, trésor de la race pure... Et s'il le faut, en y sacrifiant la moitié de l'humanité.

Andjzrey pose une main sur l'épaule de Karl et lui chuchote :

- Aie confiance !

Deux mots pour reconforter et encourager Karl qui garde le silence. Mais Karl n'a pas peur. Il pense qu'il pourrait dans cette bauge où il survit depuis trente mois. Un exploit qu'il soit encore en vie et plus encore qu'il soit resté humain ! A cet instant de la nuit, dans ce dernier jour du mois d'août 41, il se demande qu'elle signification il peut donner à ces deux mots : avoir confiance ... à moins d'être inconscient ? Il en veut un peu à son ami d'entretenir l'illusion car ils savent bien l'un et l'autre qu'ils ne passeront pas la matinée. Alors, comme il reste un petit bout de nuit avant l'aube fatale, il aimerait bien dormir une heure ou deux, les dernières. Encore un moment monsieur le bourreau, se dit-il avec un petit sourire contraint. Mais il se raidit en entendant la porte du baraquement qui s'ouvre à la volée et il ne peut s'empêcher de fermer les yeux et de murmurer :

- Les SS ! Déjà !

Comme il n'entend pas les hurlements habituels, il risque un œil. Un homme qu'il connaît de vue et de réputation est planté devant sa paillasse et le regarde. C'est le chef des rouges, un détenu comme lui, que certains appellent avec respect et peut-être plus encore d'effroi, *le chef de gare*^{xxxiv}. Après le commandant, il est sans doute l'homme le plus important du camp. Le gaillard est grand avec des muscles et le teint de celui qui mange à sa faim tous les jours.

Dans la lumière blafarde, Karl ne voit que le brasillage de ses yeux, un mélange curieux de colère et de quelque chose qui ressemble à de l'indulgence. Les mains sur les hanches, le buste relevé, l'homme inspire l'autorité et la maîtrise de soi. Quand il incline sa tête, Karl note qu'il a les mâchoires serrées comme s'il retenait ses mots. Derrière lui, trois détenus en pyjama rayé avec des figures bien nourries, attendent en silence. Ses gardes du corps. Entre ces gens-là et les survivants des blocks, il y a comme une insulte. Alors que Karl se prépare à dire sa façon de penser, l'homme lui dit, péremptoire :

- A l'appel ce matin, tu te fais porter pâle !
- Qu'est-ce que tu me veux ?

- Ne pose aucune question ! tu te fais porter pâle. Un point c'est tout !
 - Et où ça ?
 - Au revier.
 - Pas sans mon copain.
 - Avec ton copain.
 - Mais on n'est pas malade.
 - Vous serez admis.
 - Pourquoi tu fais ça ?
 - J'ai besoin de vous et accessoirement je vous sauve la vie.
 - Comment ça ?
 - Votre kapo dans les chiottes ... très mauvaise idée ... vous mettez mon organisation en difficulté.
 - Comment ? ... Tu es déjà au courant ?
 - J'ai cent paires d'yeux qui surveillent le camp jour et nuit. On m'a prévenu mais trop tard. Vous aviez déjà fait les cons et j'ai dû modifier mes plans. Demain au revier. Salut !
- Quand la lumière s'éteint, Andjzrey, souriant, chuchote à l'oreille de Karl :
- C'est la main de Dieu !

Avant l'appel du matin, Karl et Andjzrey se rendent au revier. C'est la première fois qu'ils vont à l'infirmerie du camp dont on dit que personne n'en sort jamais vivant. Il faut dire qu'elle n'admet que les mourants, ce qui donne du crédit naturellement à sa fâcheuse réputation, mais le sort qu'elle réserve aux bien-portants, si toutefois ces mots-là ont un sens, n'est pas pour autant bien meilleur. Les nouveaux arrivés qui s'y précipitent, croyant se faire malins, se voient refoulés dans les mains des SS qui les abattent aussitôt d'une balle dans la nuque. Car c'est le règlement : aucun détenu non malade n'est autorisé à quitter son komando de sa propre initiative. Il faut bien sanctionner les abus... Cela fait que le revier n'est pas l'endroit le plus couru du camp. Ce qui fait aussi qu'en dépit des assurances du chef de gare, les deux amis ne sont pas totalement rassurés. Pourtant, en entrant dans le baraquement,

construit à l'identique de tous les autres, ils sont saisis d'une étrange émotion :

- Waouh ! Que c'est beau !

La peinture blanche sur les cloisons et le parquet ciré leur offrent une vision d'un monde qu'ils avaient oublié.

- C'est propre !
- Ça sent bon !

Espace ! Hygiène ! Propreté ! Un luxe inouï pour ces deux hommes qui depuis tant de mois ne connaissent que la vermine, la promiscuité, l'humidité et le froid. Leur calot de toile à la main, ils sont troublés, intimidés devant le kapo auquel ils s'adressent et qui leur donne l'ordre de s'asseoir.

Deux détenus deux jaunes, qu'ils n'ont jamais vus, passent devant eux. Ce sont deux squelettes encore articulés qu'un rien de vie tient encore debout. Ils n'ont plus rien d'humain dans le regard qui s'est éteint avant leur dernier souffle et qu'on sent imminent.

- L'horreur, dit Karl qui frissonne.
- Terrible ajoute Andjzrey qui déglutit péniblement.

Quelques instants plus tard les deux zombis ressortent par la porte où ils étaient entrés et un infirmier ou peut-être un médecin avec une blouse d'un blanc immaculé, hurle un ordre à un kapo de service :

- Jungendlager !

Le mot surprend Karl qui demande à Andjzrey :

- Tu sais ce que c'est ?
- Un camp de jeunes tout près d'ici.
- Allons donc, le raille son ami, il y a belle lurette que ce camp de jeunes a disparu.
- Ils ont gardé le nom car c'est maintenant un camp de repos ... de repos éternel !

Andjzrey se penche vers son ami et ajoute à voix basse :

- C'est là qu'ils ont installé les chambres à gaz.
- Tu ne m'en avais jamais rien dit ?
- A quoi bon ajoute Andjzrey en haussant les épaules.

Ils restent silencieux un moment, mais Karl est nerveux. Il a besoin de parler. Il lui demande à voix basse :

- Le type cette nuit, pourquoi l'appelle-t-on le chef de gare ?
- Parce que c'est lui qui fait le tri...
- Quel tri ?
- Il décide qui va à la chambre à gaz ou n'y va pas.
- Mais c'est le boulot des SS ?
- Les SS ne font rien, sinon de répandre la terreur.
- Alors, tout est fait par les détenus ?
- Tout, à l'exception de la sécurité du camp.
- Mais pourquoi continuent-ils de faire confiance aux rouges alors qu'Hitler vient de déclarer la guerre à Staline ?
- Parce que les rouges sont efficaces. Et par qui d'autres les remplacer ? Si les SS décidaient de les supprimer, ce serait du coup une immense pagaille. Le camp s'arrêterait de fonctionner et ils se feraient taper sur les doigts par Berlin. Les SS sont faibles mais ils ne sont pas bêtes. Oh ! Ne te méprends pas, il n'y a aucune humanité dans cette affaire.
- Andzrejrey ...
- Oui ?
- J'ai mes papiers sur moi.
- Tu veux t'évader ?
- Oui, mais pas sans toi...
- Personne ne s'est jamais évadé du camp.
- Ce n'est pas une raison pour ne pas essayer.
- Patience.

Passant la matinée sur leur banc, on leur fiche une paix royale. Ils n'en demandaient pas tant. Ne rien faire dans une pièce bien aérée qui sent bon est un si grand bonheur. Vers une heure de l'après-midi, celui qu'ils appellent le chef de gare entre en coup de vent. Il appelle le kapo de service et lui ordonne :

- Tu inscris ces deux-là .

Se tournant vers eux, il leur fait signe de le suivre. Dans un autre baraquement qui sent lui aussi la cire d'abeille, ils pénètrent dans un atelier de confection. Il y règne une propreté et une douceur de vivre qu'ils trouvent parfaitement admirable.

Une trentaine d'ouvriers, tailleurs pour hommes, des juifs pour la plupart, y confectionnent des pyjamas pour les détenus. On n'entend que le tactac des machines à coudre et le froissement des tissus.

- Voilà ! se contente de dire le chef de gare en faisant un geste ample de la main.

Dans un autre baraquement, le calme et la propreté aussi règnent en maître et Karl, sans en avoir conscience, s'en saisit de tous ses sens. Il touche, sent, voit, entend ; il goûte aussi puisque sa salive lui paraît plus sucrée. Ils sont dans un dortoir. Six lits sont disposés sur un espace raisonnable et pratique. Une ruelle d'un mètre cinquante les sépare et, près des fenêtres qui portent de jolis rideaux bonne-femme à carreaux rouges, sont disposées quatre tables de bois avec des chaises pailées.

- Voilà votre dortoir, dit le chef de gare, en montrant du doigt leurs lits. Dehors, vous avez une douche avec du savon et des serviettes. Je ne vous offre pas d'eau chaude mais vous pourrez toujours en faire chauffer dans les bassines. Les poêles sont allumés.
- J'aurai une pailasse pour moi tout seul ? demande Karl qui dévore des yeux la rangée bien ordonnées des lits. Il est plus excité qu'un gosse un soir de Noël au pied du sapin, devant ses cadeaux.
- Oui ! Et avec un matelas de kapok, lui confirme le chef de gare en souriant et ... aussi un oreiller, des draps propres et des couvertures.

Cette abondance de biens semble normale à cet homme qui leur précise à cette occasion qu'il est le lageraltester^{xxxv} responsable de l'administration du camp. Dans le troisième baraquement qu'ils visitent, trente ou peut-être quarante personnes sont assises derrière des tables où s'entassent des piles plus ou moins hautes de fiches. Ce sont les livres des entrées et des sorties. Karl est sidéré d'apprendre que même les opérations de gestion ne sont plus entre les mains de la SS.

Dans le dernier baraquement ils découvrent le restaurant avec des tables, des chaises, des nappes, de la vaisselle et même, des serviettes blanches. D'un geste presque mondain, le

chef de gare les invite à prendre place autour d'une table ronde. Il leur sourit, l'air protecteur et son regard est cordial. Tandis qu'un détenu en pyjama rayé dépose sur la table une soupière fumante, il leur dit :

- Vous devez avoir faim les gars !
Un fumet de soupe ! Et de la vraie ! Il y a si longtemps qu'ils en ont respiré l'odeur qu'ils ont l'impression d'un festin.
- Avec nos ventres de cadavres, il nous faut manger du bout des lèvres, dit Karl à Andjzrey.
- Je vois que tu es raisonnable, lui dit le chef de gare. C'est bien !
- Je n'ai pas tout oublié de mon internat. Trop manger pourrait nous tuer. En tout cas ce serait la pancréatite aigüe assurée !
- Eh bien moi, dit Andjzrey, je ne vous cache pas que j'aurais envie de tout avaler.
- Soyez patient les gars, d'ici un mois vous serez sur pied et vous mangerez à votre faim.
- Lageraltester, dit Karl, je ne vous connais que sous le nom de chef de gare. Comment faut-il vous appeler ?
- Chef de gare ? C'est amusant n'est-ce pas ? Mais je suis au courant. Appelez-moi Ludovic.
- Pourquoi nous avoir choisis ? Le camp ne manque pas de main d'œuvre.
- Je vous ai tous les deux dans le collimateur depuis votre arrivés. Je ne vous ai jamais perdus de vue.
- Depuis trois ans, et ... c'est seulement aujourd'hui ?
- Karl, tu as dû te demander pourquoi les SS ne t'ont pas tué il y a deux mois environ, alors que tu avais le pistolet d'un SS sur la tempe.
- J'ai cru à un miracle pardi...
- D'une certaine manière c'en était un, mais le miracle c'était moi.
- Ah ! Et je peux savoir pourquoi j'ai bénéficié de votre protection ?
- Parce j'ai besoin de vous deux, vivants et en bonne santé.
- Et ce n'était pas le cas avant ?
- Non !
- Pourquoi ça ? demande Karl sidéré.

- Oui ! Qu'est-ce qui a changé ? ajoute Andjzrey, impatient de savoir.
- Il y a deux raisons : la première c'est le plan N.N et la seconde, c'est Barbarossa.
- C'est sûrement très bien, fait Andjzrey mais ...

Lui coupant la parole avec autorité, Ludovic baisse la voix et leur dit :

- Écoutez-moi : dans une semaine, il y aura une arrivée massive de juifs et de rouges à cause de la guerre en Union Soviétique. C'est la conséquence de l'offensive appelée Barbarossa. Les détenus seront trois et parfois quatre par pailleasse. On n'agrandit pas les murs. Le camp, c'est le tonneau des Danaïdes : les SS le remplissent et nous on le vide. Le problème c'est que le remplissage s'accélère et il ne suffit pas d'ouvrir les bondes existantes mais il faut en créer de nouvelles pour éviter qu'il ne déborde. Simple mécanique élémentaire de fluides pour gamins de sixième. Est-ce clair ?
- Effrayant ! s'écrie Andjzrey.
- J'espère qu'on donne aux gamins d'autres exemples pour comprendre cette physique, ajoute Karl à qui la nouvelle donne envie de vomir.
- Les gars, je vous en prie, pas d'états d'âmes ! Nous devons être productifs. Nous ne sommes pas responsables de cette situation. On sauve ceux qui peuvent-être sauvés et nous avec.
- Vous avez parlé d'un plan N. N^{xxxvi}. C'est quoi, demande Andjzrey ?
- Vous tenez vraiment à savoir, fait Ludovic, mystérieux ?
- Vous m'inquiétez, dit Karl.
- C'est ... assez monstrueux, reprend Ludovic qui n'est peut-être pas complètement immunisé contre toutes les formes de barbarie.
- Pour le coup vous m'angoissez moi aussi, ajoute Andjzrey.
- N.N, est l'abréviation de Nuit et Brouillard .
- Tout ça est bien mystérieux, dit Karl troublé.
- Sauf si je vous dis : disparition dans la nuit et le brouillard de tous les opposants au Reich, les résistants, les communistes et les juifs bien sûr...
- Je ne saisis pas fait Karl agité qui refuse de comprendre.

- Vous voulez dire ... s'exclame Andjzrey qui devine l'odieuse réalité. Mais ... mais ... c'est de la démence !
- Tous les opposants au Reich, martèle Ludovic et tous les juifs sans exception devront être anéantis sans laisser de trace... Ils devront tous disparaître dans ... la nuit et le brouillard et dans le secret absolu.
- Les gredins ! Les criminels : rien que de la fiente liquide ! s'écrie Karl indigné qui n'a pas épuisé toutes ses larmes.
- Obéissons ! Obéissons ! scande Ludovic entre ses dents sans doute pour mieux étouffer les tremblements de sa voix. Obéissons et nous en sortirons vivants. Dans le cas contraire, nous disparaîtrons nous aussi dans la nuit et le brouillard.

Au bout d'un mois, les deux amis ont repris des couleurs et des joues... et avec elles, l'envie de vivre. Leur jeunesse a absorbé leurs longs mois de privations et de souffrances sans laisser de cicatrices apparentes.

Dans le même temps, ils ont appris l'extraordinaire histoire de Ludovic. Arrivé au camp de Dachau au début de l'année 1934, le chef des rouges en est aujourd'hui le plus ancien prisonnier. Très tôt, il a saisi la psychologie des SS et il a su proposer habilement ses services. Doué d'une vive intelligence, ambitieux, animé d'un désir de vivre hors du commun, il est soutenu par une idéologie communiste dont la force n'a d'égale que la ferveur qu'Andjzrey voue à son Dieu.

Au fil des années, Ludovic a gagné la confiance de ses geôliers en se rendant indispensable. Bien entendu, la situation qu'il a trouvée en 1934 n'a plus rien à voir avec celle de cette fin d'année 1941. Mais il a tissé sa toile et démontré aux différents commandants qui se sont succédé, qu'il est le meilleur à son poste pour accomplir leurs basses besognes. Patiemment, obstinément, il a construit son organisation et il jouit à présent d'une grande autorité, même s'il a conscience de tenir son pouvoir des aléas de la guerre. L'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, tient par une formule qu'il répète sans relâche aux hommes qui travaillent pour lui : aujourd'hui nous devons être meilleurs qu'hier ... Sa devise, si exaltante dans un

monde de paix, devient ici diabolique tant elle n'admet aucun relâchement, aucune négligence, aucun laisser aller. Pour vider le camp de ses "encombres", Ludovic et son organisation doivent coûte que coûte s'appliquer à suivre le rythme des arrivées imposé par les SS. Aucun retard ne peut se concevoir.

D'ailleurs les trains arrivent toujours plus nombreux et plus longs. Le camp est en permanence au bord de la saturation. Et pour faire marcher l'énorme machine à broyer les vies, Ludovic a besoin de gens de confiance. Et c'est bien entendu parmi les rouges que s'opère son recrutement.

Très exceptionnellement, quand il ne peut pas faire autrement, il prélève quelques juifs sur l'énorme flot qui se déverse. Mais pour ces exceptions, il n'est pas le maître du jeu. Il doit négocier. Il lui incombe de démontrer la réelle plus-value qu'il va retirer d'une spécialité indispensable et par ailleurs introuvable. Bien qu'au seul nom de juif les SS deviennent enragés, il est rare qu'ils rejettent sa demande. Pour les amadouer, Ludovic leur fait comprendre qu'il ne fait qu'amputer une petite part de leur capital et qu'une fois la besogne faite, il restituera le bien afin qu'aucun juif n'échappe à leur grande œuvre de salubrité. A Karl qui s'indigne de ces propos, Andjzrey lui répond :

- D'un côté les SS sont justifiés et de l'autre Ludovic sauve des vies. Moi je lui donne raison.

Karl ignore que derrière leurs masques arrogants, les SS ont aussi leurs frayeurs car la terreur a toujours une logique : elle engendre ses propres terreurs. Si la machine venait à se gripper, le ciel leur tomberait sur la tête et la menace du ciel pour les SS, c'est le front Russe qu'ils redoutent plus que la peste.

Les soldats communistes prisonniers qui arrivent sont tous porteurs de nouvelles inquiétantes car dans les deux camps, les pertes sont immenses. Stoppée devant Moscou dès la fin d'octobre 1941, l'armée allemande n'avance plus et la bataille fait rage. Les morts et les blessés ne se comptent plus et il faut pourvoir à les relever ou à les remplacer. Les chiffres sont éloquentes : alors que l'armée allemande comptait 1,4 millions

d'hommes en 1939, 14 millions sont aujourd'hui mobilisés : dix fois plus. Alors, ces mauvaises nouvelles qui sont des poires d'angoisses pour les bourreaux, renforcent par voie de conséquence leur détermination à exécuter à la lettre les ordres de Berlin mais aussi à les enfoncer un peu plus chaque jour dans l'horreur.

Ludovic ayant saisi comment se transmet ce rayonnement de la terreur a, de son fragile pouvoir obtenu du temps de paix, tiré un bien plus grand profit du temps de guerre. C'est ainsi qu'il peut remplacer une part non négligeable de kapos verts par les rouges. Du coup, comme ceux-là sont à lui, à part la sécurité qui demeure l'apanage de la SS, il prend la main sur la plus grande partie du camp. Et c'est un tour de force car rien ne se fait sans qu'il le sache ou l'ordonne ; ayant maintenant les hommes, les compétences et les informations dont il a besoin il peut tenir fermement les principaux leviers de la terrible machine.

De leur côté, Andjzrey et Karl apprennent vite. En quelques semaines, l'organisation n'a plus de secrets pour eux. Ils savent ce qu'ils doivent faire pour anticiper les besoins et modifier en conséquence les parties de l'intendance dont ils ont maintenant la charge. Aussi, dès la fin de l'année 1941, ils sont à leur tour devenus indispensables et Ludovic se félicite de les avoir recrutés.

Contrairement à ce que Karl avait pensé, les livres des entrées et des sorties, aperçus le premier jour, ne sont pas ceux de la SS mais ceux des détenus. Et des livres, il y en a des centaines, des milliers. Chaque prisonnier, homme, femme ou enfant, figure à son arrivée dans la colonne entrée et il passe dans la colonne sortie quand il a, selon l'expression chère à Ludovic, "*fait fumer la cheminée*^{xxxvii}".

Dégoûté par son cynisme, Andjzrey confie à Karl :

- Du Bellay doit se retourner dans sa tombe.

Des femmes, mais les plus jeunes d'entre-elles, des très jeunes filles et les plus jolies, mais aussi des enfants, des petites filles

et des petits garçons sont, dès leur arrivée au camp, extraits du troupeau où ils vont servir d'esclaves sexuels. En premier lieu ils vont servir au bordel des officiers puis, en seconde main, à celui des sous-officiers et plus tard à celui de la troupe. Et, s'ils sont encore "consommables", on les jettera comme des chutes dans celui des proéminents.

Nul ne se soucie de leurs origines, de leur race ou de la couleur de leur peau. Il suffit que leurs corps soient seulement désirables.

L'antisémitisme et la xénophobie n'ont pas cours dans les lupanars. Qui aurait l'indécence de transformer en cendre de jeunes corps désirables avant qu'ils n'aient servi ?

Il ne faut pas en conclure que le bon sens, qui n'est pas de l'humanité, reprend ses droits dès qu'il s'agit de sexe.

Si les chambres à gaz sont des douches et les morts des effacements, il existe aussi des faire-part de décès pour quelques rares "effacés" de nationalité allemande qui disposent d'une adresse à laquelle on peut envoyer un imprimé. Signé du commandant, il annonce aux familles, avec tous les regrets d'usage, que l'être cher est décédé d'une mort naturelle ... Difficile de faire plus humain. L'administration du camp tient beaucoup à cette marque de respect.

Dans cette comptabilité de l'indicible, le plus ahurissant est l'obsession des SS à tout consigner. Karl y voit un aspect de la mentalité nazie qui permet à Berlin de juger de la qualité et de l'efficacité d'un commandant de camp. Réfléchissant à l'avenir, il confie à son ami :

- Je pense que cette névrose qui démange la chaîne de commandement SS, finira par se retourner contre elle.
- Que veux-tu dire ? lui demande Andjzrey qui ne saisit pas son raisonnement.
- On ne comptabilise pas seulement l'horreur, on la classe jusqu'au petit détail, on l'archive, on l'étiquette. Notre travail permettra peut-être un jour de confondre ces méticuleux comptables de la mort et de les envoyer à l'échafaud.

Dès la fin de 1941 et surtout à partir de janvier 42, l'hémorragie allemande en Union Soviétique contraint un grand nombre de SS à rejoindre les divisions Waffen ^{xxxviii}. Or cette évacuation de la ressource humaine au profit des fronts de l'est, limite d'autant les possibilités de recrutement des gardiens, cependant que la charge de travail, loin de baisser, continue d'augmenter dans le camp. Pour cet empire du mal, le principe des vases communicants s'applique au profit constant de l'organisation de Ludovic qui s'insère maintenant dans tous les espaces de l'administration laissés vacants. Son pouvoir grandit à proportion. Ainsi, à l'exception des armes, des munitions et de la manipulation du Zyklon B ^{xxxix}, Ludovic a désormais en charge les fournitures et les approvisionnements en nourriture. Ludovic devient une valeur ajoutée essentielle aux yeux du commandant du camp.

Le plus invraisemblable est sans doute ailleurs car loin de calmer les maîtres de Berlin, les revers des armées allemandes sur le front de l'est excitent au plus haut point leur ardeur meurtrière. Leur mot d'ordre semble être : *toujours plus*. Une véritable hystérie. Ludovic expose sa stratégie à Karl et à Andjzrey qu'il considère désormais comme ses principaux adjoints.

- On ne colle plus seulement aux exigences du commandant dit-il, on les devance. Et on est maître chez nous.
- On se prend pour des dieux, n'est-ce pas, lui lance Karl d'un ton acide. C'est si exaltant de choisir qui va vivre ou mourir ?
- Karl ! ... lui répond calmement Ludovic, réfléchis ! Ou c'est moi ou c'est un autre ! A quoi bon un sentimentalisme d'un temps de paix. Ici, il y a d'un côté ceux qui décident et de l'autre les moutons.
- Mais les moutons sont comme nous, ils veulent vivre ! C'est un déni d'humanité.
- Tu m'emmerdes lui répond Ludovic, je ne veux plus t'entendre parler comme un bec-jaune.

Le soir, au moment de se coucher, Karl confie à Andjzrey :

- Tu sais, je ne vois plus de différence entre nous et les SS..

Andjzrey, plus mesuré dit à Karl :

- Que ferais-tu si tu avais ta famille à sauver ? Si tu avais le choix de la sauver en condamnant les autres ?
- Mais de quoi me parles-tu Andjzrey ? Ludovic n'a pas de famille.
- Au contraire, il en a une très nombreuse. Il est comme le père de tous ces rouges qui arrivent de Russie et de l'Europe occupée^{xl}. Son idéal communiste domine tous ses actes, crois-moi.
- Tu parles ! Il est sans état d'âme. Il travaille avec une efficacité redoutable. Il est froid, détaché, cynique, impénétrable.
- Tu es trop injuste avec lui. Il est lucide et meilleur que tu ne le crois. La question est à poser autrement. A-t-il le choix ? Le soldat au milieu du peloton d'exécution est-il heureux de la mort qu'il va donner ? Quelle est son alternative ? Et pour nous ? Quelle est la nôtre ?
- La nôtre ? répond Karl avec violence, c'est de décider qui va vivre ou mourir. Je me sens complice d'un mal absolu. Si je continue, je n'y survivrai pas ! Andjzrey, le pouvoir ne peut pas s'exercer à n'importe quel prix.
- Le pouvoir arbitraire finit toujours par échapper à celui qui l'exerce.
- Peut-être, mais moi, je n'en peux plus d'attendre.
- Sois patient. Aie confiance.

Mais le conflit qui oppose Karl à Ludovic s'aggrave de jour en jour et, sans ménagements, Karl lui jette son dégoût à la figure :

- Vous n'avez pas la nausée de tous ces morts ?
- Non ! lui répond Ludovic.

Sa réponse tombe, courte et sèche, mais Karl insiste.

- Comment faites-vous ?

Ludovic hausse les épaules et lui répond ulcéré :

- Je ne suis ni un intello ni un curé ! Je ne pense pas ! Je comptabilise dans une colonne les moutons qui entrent et dans l'autre ceux qui sortent. Tu vois, ce n'est pas bien compliqué.
- Salaud ! lui jette Karl, hors de lui.

Karl n'arrive plus à se contrôler. De son côté, Andjzrey tâche d'arrondir les angles mais sans beaucoup de succès. Excédé, Ludovic leur dit :

- Vous êtes là tous les deux, vivants et bien portants. Combien sont en vie parmi ceux qui sont arrivés en même temps que vous ?
- Peut-être aucun.
- Cela veut dire que vous me devez vos vies. Alors, ferme ta gueule Karl et ne m'emmerde plus avec tes cas de conscience dont je n'ai strictement rien à faire.

Chaque jour, le fossé entre les deux hommes s'élargit. Karl ne cesse plus de s'interroger sur le sens de sa vie et sur le fléau nazi qui s'est répandu sur le pays comme une virus mortel qu'il désigne sous le nom de corrahatrah, un nom qu'il a retenu d'un précédent détenu. Dans son esprit supplicié, la pression angoissante monte dangereusement. Il a besoin d'un exutoire à son âme qui étouffe. Alors, patiemment, Andzjrey l'écoute. Bien qu'il ne soit pas le médecin de la bande, lui, l'ancien prof de littérature se souvient que dans la tragédie grecque déjà, la confession était chantée comme un bonheur et une délivrance. Il dit à Karl :

- Tu as mal parce que le peuple est allemand ...
- Qu'avons-nous fait pour nous opposer ? ... Rien ! ... Nous avons laissé se répandre cette nouvelle peste ? Exterminer des êtres humains avec une pareille démesure est un déni d'humanité. Passe encore qu'un homme soit mauvais ou fou mais qu'une nation civilisée le devienne, est une énigme qui m'angoisse.

Sa question, poussée par un flot d'amertume et de bile, lui revient en boucle, lancinante mais sans jamais apporter de réponse.

- Le mal n'est pas le fait de tout le peuple, lui fait remarquer Andzjrey.
- Ah tu crois ça ? Une partie du peuple tue avec ses mains et l'autre tue en laissant faire. C'est quoi la différence ?
- Cette partie-là du peuple à peur.
- La peur ! La peur ! Comme c'est commode de s'abriter derrière ! Les hommes peuvent-ils croire qu'ils vont s'exonérer du mal qu'elle a contribué à répandre ?

Pour Karl, pas de doute, la faute originelle est d'avoir élu Hitler aux élections de 1933. Jamais le peuple ne pourra

s'exonérer de son aveuglement. Avec Mein Kampf, les allemands savaient qui était ce fou dangereux.

- Vois-tu Andjzrey, le péché des péchés, c'est la démocratie ! Le système est pervers parce qu'il a deux visages : celui de l'ange et celui du démon.

Karl en est convaincu : le citoyen n'est pas assez mûr pour prendre en main la commande politique de son destin. Le seul souci qui devrait habiter un démocrate est la recherche du bien commun. Or son bulletin de vote exprime d'abord des motivations essentiellement domestiques. Ainsi, dominé aussi fortement par l'intérêt personnel et si petitement par l'intérêt général, il corrompt sa conscience. L'égoïsme, l'ignorance, la peur et en fin de compte l'indifférence, constituent l'essence de la perversion démocratique. Le bulletin de vote est un explosif qui ouvre les portes du pouvoir aux démagogues, aux fous et aux tyrans.

Andjzrey tente bien de tempérer les propos de son ami. Il lui rappelle que la peur des peuples est un mal récurrent et qu'autrefois, pour la canaliser, les gouvernants avaient officialisé une catégorie de citoyens qu'ils appelaient *Les pécheurs constitutionnels*. Ainsi, dans les années de famines, de sécheresse ou de grands froids, ils devenaient pour les peuples en colère, *les fautifs légitimes et naturels* dont la disparition devait, en théorie, apaiser les malheurs.

- Je suppose qu'ils étaient juifs.

Andjzrey sourit à la remarque de Karl et il lui rappelle qu'après la seconde chute du Temple^{xliii} les juifs de la dispersion subissaient régulièrement les accès de colère des habitants des pays où ils avaient émigré et qu'on ne comptait plus les colères et les pogroms dont ils étaient l'objet.

Il lui dit encore :

- Le juif est le bouc émissaire tombé du ciel qui apaise la colère de la terre. Les hommes ont besoin de se trouver des coupables ... Et le juif est bien commode car on l'identifie au premier coup d'œil. Il est en partie fautif de ce qui lui arrive. Chaque fois qu'un groupe refuse de s'assimiler et de se fondre dans son

pays d'accueil, il s'expose un jour ou l'autre à devenir le coupable, la bête noire, le responsable des problèmes économiques ou sociaux.

Karl va mieux. Cette discussion semble relâcher la pression angoissante qui le mettait si mal. Il s'intéresse au sujet des juifs et veut en savoir davantage.

- On dirait que le juif a quelque chose de plus que les autres. Il est porté vers le savoir et par conséquent vers le pouvoir. D'où lui vient cette aptitude ?
- L'Ecclésiastique^{xliv} nous dit que c'est un devoir non seulement d'acquérir la science par la lecture mais encore, une fois instruit, de se mettre au service de ceux du dehors par ses paroles et ses écrits.
- Mais pourquoi dit-on que le juif est riche ?
- Balivernes ! La plupart des juifs sont pauvres.
- Reconnais tout de même que le juif a d'incontestables penchants pour l'argent.
- Oui ! lui dit Andjzrey en riant. Mais il doit probablement son aptitude à l'histoire. En France par exemple, avant la révolution, le juif ne pouvait exercer qu'un seul métier et c'était précisément celui de l'argent. De là lui est venue sa triste réputation d'usurier.
- N'empêche ! les hommes les plus riches de notre temps sont juifs, grommelle Karl, l'air buté...
- Quelle bêtise ! Mais on ne prête qu'aux riches.
- Dis-moi, reprend Karl, quand il n'y aura plus de juifs, où iront les fureurs collectives ?
- Il y aura toujours des juifs.
- Mais à supposer qu'ils disparaissent ?
- Les têtes de turcs ne manquent pas !
- Qui par exemple ?
- Les tziganes, les métèques, les basanés, les noirs, les musulmans, les minorités, les gens de passage, tous ceux dont la culture et la religion sont différentes. Le coupable sera toujours celui qui n'a pas ta couleur de peau, qui ne fait pas comme toi, qui ne s'habille pas, qui n'a pas ta religion et qui ne pense pas comme toi. Et celui-là, il a un nom : c'est l'étranger !

- Alors, dit Karl, la voix amère, l'humanité ne connaîtra jamais la paix.

Inquiet du comportement de Karl et désireux de trouver un compromis acceptable, Ludovic désire s'entretenir avec lui.

- Karl, je ne veux pas de contestation dans mon organisation. Même si je trouve ta sensibilité pleine de noblesse, son prix ici est inabordable. Tu es un luxe que je ne peux pas me payer.
- Gardez votre baratin, Ludovic.
- Inutile d'être insolent et réfléchis. Le pouvoir n'est pas fait pour les esprits fragiles. Et il y a du danger à le laisser s'exercer par des âmes ivres de pureté.
- Vous êtes sans pitié.
- La pitié ne peut apporter que dissension et démoralisation...
- Voilà qui est terrifiant ! Vous citez, mot pour mot, un passage de Mein Kampf ! Hitler serait-il devenu votre conscience ?
- Pure coïncidence ! Mais il faut reconnaître à Hitler quelques mérites !

Ludovic est maintenant rouge de colère et il se fait menaçant. Pour autant, Karl n'est pas décidé à rendre les armes car il ajoute, non sans une certaine cruauté :

- La frontière entre fascisme et communisme est si poreuse que les deux idéologies se nourrissent du même lait : mensonges et tyrannie.
- Comment oses-tu comparer Staline à Hitler ?
- Allons donc ! Cela vous va bien de faire l'étonné. Hier ces deux coquins étaient copains comme cochons, même si aujourd'hui ils se tapent à mort sur la gueule.
- Hitler a trahi Staline.
- Les deux frères jumeaux du mal. Votre Staline, a-t-il eu pitié de la Pologne ?
- L'Allemagne non plus n'en a pas eu.
- C'est bien ce que je dis ! Sans pitié, il n'y a pas d'humanité possible.

Entre les deux hommes la querelle s'envenime et devient un conflit. Chacun d'eux, obstinément, affirme son point de vue et

ne lâche rien à l'autre. L'invective agite leur langue. Karl accuse Ludovic de vivre dans la prévarication, la peur et la lâcheté et Ludovic justifie ses actes en arguant de la survie de quelques-uns des siens. A bout de patience, il conseille à Karl d'aller se suicider.

- Je ne vous ferai pas ce plaisir : le suicide n'entre pas dans mes convictions.
- Tu as peur de mourir ?
- Peut-être bien même si j'admire ceux qui se suicident parce qu'ils jettent un défi au bourreau. Ce sont des amoureux de la liberté, des insoumis qui refusent l'humiliation.
- De quelle liberté parles-tu ?
- Auriez-vous perdu la tête Ludovic ? ... Mais celle de choisir l'heure et le moyen de sa mort pardi.

Sa réponse fait rire Ludovic qui lui fait remarquer que si tous se suicidaient, Hitler aurait vite fait de gagner la guerre.

- Voilà le drame ! Vous perdez le sens commun du bien. Il y a encore des héros sans visages. Ils se battent au milieu de cette boue ni pour eux-mêmes ni pour la gloire, mais seulement pour préserver la vie des autres ou adoucir leurs malheurs. Avez-vous entendu parler de la création des pauvres légions de Dieu ?
- Non !... Et ça ne m'intéresse pas, répond Ludovic, méprisant !
- C'est bien ce que je pensais : c'est sans issue ! Chacun donne la main à la même peur, à la même défaite de l'esprit. Bon sang Ludovic, nous ne devons plus agir en fonction d'une idéologie mais seulement en conscience, selon le bien et le mal que nous faisons à l'homme qui est en face de nous.
- Tu es irrécupérable Karl et tu es un danger : tu te condamnes tout seul. Tu es fou !

Karl s'emporte mais sans mesurer la portée de la menace dont il est l'objet, il lui cingle ces mots :

- Vous feignez d'ignorer Ludovic que votre désir de vivre vous a depuis longtemps volé votre conscience d'homme.

La rencontre

Ce dogue furieux, longtemps à la chaîne,
enfin démuselé
(Émile Zola)

Chapitre 13

Quand le 15 juin 1940, Julien Desgranges quitte précipitamment la belle Danielle Gassman, il trousse son paquet comme un voleur mais il emmène avec lui, non plus des jambons et des saucissons comme trois ans plus tôt, mais une chose bien plus précieuse et plus lourde : une douleur qui lui mord le cœur.

Si elle le lui avait demandé, il aurait donné sa vie à la femme qu'il fuit, bien qu'il ne la connût pas un jour plus tôt, mais elle l'avait humilié, anéanti en lui jetant son passé à la figure comme on flanque le contenu d'un pot de chambre à la rue.

Pour cet orgueilleux, généreux et timide, écorché vif par la vie et la prison, la blessure faite à son amour-propre l'empêche de se retourner et de revenir sur ses pas. Julien ne marche pas, il court. Il file comme un ballon de baudruche qui corne et branloche dans tous les sens en épuisant son air avant de retomber par terre. Le sentiment qui le tient est sans doute trop neuf pour qu'il en devine la nature et en saisisse d'emblée ce qu'il a d'unique et de sublime. Alors, comme il n'a pas identifié ce qui le fait souffrir, il ignore qu'il laisse derrière lui la part la plus importante de sa vie : son amour de juive.

Les poumons en feu, il coupe par la rue Vieille du Temple, prend la rue des quatre-fils et, au hasard, enfile la rue des Archives. Square du Temple, les jambes lui manquent. Par bonheur, le parc minuscule est baigné par le silence et l'ombre des grands arbres et il y entre pour s'allonger sur l'herbe au pied d'un robinier, fixant le tronc puissant et crevassé tâchant, sans trop savoir pourquoi, de deviner son âge. Désœuvré, malheureux, indécis, maudissant le destin qui s'acharne sur lui, il

observe le ciel vide, une façon de tuer le temps et de calmer son dépit. Fermant les yeux, il s'endort.

Dans son sommeil agité, il fait un cauchemar et son esprit s'échauffe et son cœur se raidit. Il est tout à la fois le juge et le procureur d'un tribunal qui accuse la juive déicide pour sa foi diabolique. Sans remord, il la condamne à périr avec sa famille et toute sa race au Feu Perpétuel de la Sentence des Insomnies qui embrase les abîmes de la Géhenne où elle souffrira les tourments éternels.

Pendant en appel, L'Amour débout Julien et la juive est sauvée. Conduite au jardin des Cocons Câlins, on l'emmailote d'Oubli sous le regard bienveillant de la Gardienne de la Tranquillité. Admise à l'Amnésie du Temps et des Béatitudes, elle y est accueillie par les consciences élevées et les cœurs purs qui ont franchi les Portes du Royaume de Gloire.

Pugnace et rancunier, Julien ne renonce pas. Il veut sa vengeance et il sollicite l'aide de la Ruse qui lui conseille de prendre l'esprit de la juive à défaut de son corps qu'il ne peut plus saisir. Faisant alors patte pelue, adoucissant sa voix jusqu'à lui donner le goût du miel et du sucre, il appelle :

- Danielle, Danielle, tu es le joyau de mes jours.

Il met tant de délicatesse et de grâce dans sa voix qu'elle veut voir ce séducteur qui lui parle si bien d'amour. Oubliant toute prudence, elle passe la tête hors de l'Abri du temps. Or, il y a une loi d'airain au Cocon des Oublis : il est interdit de mettre le nez dehors. Et tel qui transgresse la règle est banni et rendu aussitôt au Monde de la Mémoire. Abusée, la juive ne peut plus se retirer. Julien s'empare de son esprit, ordonnant sa métamorphose en monstre à Tête de Femme, la terrible araignée.

Avec son manteau de crins noirs, transformée en Chimère, Danielle a pour besoin de tisser la Toile-des-Contres-Vérités. Les fils invisibles qu'elle fabrique sont gluants et solides comme des chaînes et composent Les Mailles du Mensonge. Elles sont si fines et si serrées qu'elles peuvent retenir les gouttes de conscience les plus pures que le ciel envoie sur la terre pour produire les idéaux les plus nobles.

Invisible, la toile se déploie dans toute la matière grise des esprits les plus nobles pour s'emparer de leurs pensées innocentes. Les ayants dévorées, repue, la bête remonte alors au centre de sa toile d'où elle envoie un nuage de lots déclassés d'enzymes toxiques qui dissolvent les sentiments de miséricorde et de fraternité. Ainsi, répandu secrètement jusque dans les trous noirs de l'esprit des humains où se concentre l'obscurantisme, les hormones du mensonge digèrent tranquillement les consciences les plus droites. Et le mal peut, sans être inquiété, administrer la terre.

Pourtant la lutte n'est pas finie. Dans un effort suprême, L'Amour se reprend et lutte contre les Gardiens de l'Iniquité et de l'Injustice. Les lèvres de la juive, délicatement ourlées et plus douces que des soies, poursuivent sans relâche Julien de doléances et de requêtes. Julien à beau l'abreuver de quolibets et lui lancer l'injure suprême : "*regard de Caïn, tu n'es que la sournoise allégorie de la gnose hébraïque, la Kabbale de tous ces roués de juifs*", il finit par reculer et, tel Richard Cœur de Lion abandonnant Saint Jean d'Acre, il prend la fuite. La juive lui vole sa vengeance. Impuissant, il fuit plus loin encore ; il fuit les yeux qui luisent comme le phare à l'entrée du Malkuth au royaume de l'intelligence et de la Grâce ; il fuit le regard qui l'invite à entrer à l'Hocmah dans la Sagesse de Dieu, jusqu'à l'En'Soph de l'Arbre de Sephirot. Mais comme il fuit toujours, le regard de L'Amour le juge sévèrement et la Vérité du Sepherha-Zohar est comme deux coulées de laves qui le brûlent. Le Livre de la Splendeur est plein de mystères insondables.

Julien pousse un cri quand il se réveille. Il transpire. La poitrine serrée, son souffle est court et rapide. Loin de l'avoir requinqué, son sommeil halluciné a usé ses forces. Maintenant le soleil est haut dans le ciel et seul au milieu du parc, égaré dans sa tourmente, il a un goût de cendre dans la bouche. Car son cauchemar l'obsède. Fasciné, il n'arrive pas à détacher son esprit de ce beau visage qui le nargue. Alors il lui parle et, plein d'emphase, il lui dit :

- Tu éblouis, tu rayannes plus de beauté que l'éclat du solitaire et si la grâce du divin te touchait, tu serais son ange de lumière.

Mais l'instant d'après dans un méandre de sa pensée torturée, il lui débagoule sa colère.

- Tes yeux sont comme ta bouche, des mirages. Tu as l'âme de ton peuple : hermétique et spéculative. Éduquée à prendre part à la ruse, tu es zélée à tisser les fils d'or et dressée à vendre du mauvais grain contre du bon argent. Tu n'y peux rien c'est ta nature !

Un mot entraînant l'autre, le poison distillé par la petite bande à Rebatet est de nouveau actif. Julien s'en prend alors à la juiverie.

- La vraie bible des juifs est d'amasser et de spolier en grim pant sur le dos des gentils. Le plan est diabolique : séduire pour corrompre, charmer pour ruiner, embobiner l'humanité ! Les Sirenes qui jadis ensorcelèrent Ulysse, devaient être sémites.

Sans se rendre compte qu'il est saisi par la peur à l'idée de perdre l'être qu'il adore, il va comme un canard sans tête, zigzagant entre l'espoir et le désespoir. Il soupire encore :

- Oh ! ma divine juive, tu es si belle.

Il croque les mots d'amour comme du pain frais, ouvrant les mains pour ramasser les miettes qui tombent par les fentes de son âme déchirée.

Mais l'instant d'après, de nouveau, sa colère lui échappe. La détresse est à la manœuvre. Alors la bouche amère et la menace au bout de son poing tendu, il lui lance :

- Garce ! Une juive vaut l'autre ! Telle mère telle fille ! Tu me le paieras, j'en fais le serment !

Il se lève et s'en va, traînant sa grande carcasse sans but dans les rues de Paris.

L'œil rivé au pavé des trottoirs, l'esprit confus, Julien remâche sa peine, indifférent à la rue et aux passants autant qu'aux soldats de la Wehrmacht qui amènent au fronton des édifices publics, le drapeau national en hissant à sa place leur étendard à croix gammée.

Sur les grands boulevards, il sent un peu d'agitation mais, sans prêter davantage attention. Perdu dans ses pensées, l'œil maussade, il atteint la rue de Rivoli quand un petit attroupe-ment sur le trottoir l'oblige à ralentir. Mû par un pressenti-ment, il lève le nez. Sa haute taille lui permet de voir par-dessus la tête des badauds qui se sont arrêtés pour observer de près les nouveaux maîtres de Paris.

Sous les arcades, devant l'entrée de l'hôtel Meurisse, deux officiers allemands rient et discutent à grands renforts de gestes avec un civil. Julien va passer son chemin quand la silhouette de l'homme lui paraît familière. Il reconnaît Raoul Simon. Son sang ne fait qu'un tour et son humeur fuse, joyeuse comme la vapeur d'un sifflet de locomotive. Il s'écrie :

- Monsieur Simon ! Monsieur Simon ! C'est moi ! Julien !

Mais sa voix encore enrouée par ses tourments se perd dans le léger vacarme de la rue. Alors éclaircissant sa gorge, il agite les bras et crie à plein poumons :

- Monsieur Simon, c'est Julien ! Julien Desgranges.

Entendant son nom, Raoul Simon tourne la tête. Encouragé, Julien reprend :

- C'est moi ! C'est Julien... Vous me remettez ?
- Ah ! vieux ... C'est toi ? Un instant...
- Il m'a reconnu ! murmure Julien soulagé.

Fou de bonheur sous l'assaut de l'adrénaline, il lui prend l'envie de chanter et s'il osait, d'embrasser les deux femmes au-tour de lui. Il vient de récupérer le fil de la chance. En attendant que Raoul en termine avec ses amis allemands, il regarde le petit groupe de curieux auquel il s'est mêlé. L'une des jeunes femmes lui chuchote :

- Y sont 'p'tête pas aussi mauvais qu'on le dit.

Elle est vêtue d'un chemisier blanc et d'une jupe droite et elle hoche la tête, dubitative. Dans ses yeux indécis, la crainte, l'hostilité et l'admiration se mêlent. Après la frayeur du désastre sans doute dramatisé à l'excès, le relâchement est naturel. A voir l'ennemi d'aussi près, affable et débonnaire, les gens

normaux sont prêts à changer d'humeur et à lui faire crédit d'un sentiment plus favorable.

- On ne vit pas longtemps sans pouvoir espérer de l'avenir se dit Julien à l'instant où Raoul le rejoint..

A l'évidence, ce retournement d'opinion semble lui avoir donné un prestige particulier car, en partant, la jeune femme le gratifie sans complexe d'une œillade appuyée, d'approbation et d'envie.

- Comment diable m'as-tu retrouvé ?
- Je passais quand je vous ai aperçu. Je vous croyais parti à Bordeaux.
- Les cons ! Des grandes gueules phallophores mais avec la pétouille dans le pantalon. Je leur ai dit de rester. L'histoire s'écrit à Berlin et à Paris. Pas à Bordeaux.
- J'étais sûr que vous pensiez ça !
- Tu es sorti quand ?
- Hier matin.
- Pour fêter l'arrivée des allemands.

Tout heureux de sa remarque, il part d'un grand rire et se frappe les cuisses des deux mains avant de reprendre :

- Alors vieux, dis-moi, la liberté, c'est comment ?
- C'est...
- Merveilleux n'est-ce pas ?
- Euh ... oui ...
- Tu habites le coin ?
- Oui ! ... Euh ... non !
- C'est oui où c'est non ?
- A vrai dire ... euh ... non ! Oh, et puis zut je n'ai nulle part où aller.
- Vieux, par les temps qui courent, tu n'es pas le seul. Les français sont sur les routes. Les cons !
- La liberté, c'est ...

Lui coupant la parole Raoul lui dit :

- Vieux ! La liberté Mais regarde autour de toi, ! Quand on donne la liberté au peuple, qu'est-ce qu'il en fait ? Embarrassé Julien bafouille encore :
- Euh ! ...

- Mais rien ! rien du tout ! Le peuple n'en fait rien. Il fuit ! La liberté c'est comme une fleur : elle meurt quand on ne l'arrose pas.
- Ah !
- Mais oui vieux ! Mais oui ! Les jeunes sont tombés dedans à la naissance. Alors ils méprisent la politique. Quelles raisons auraient-ils de se battre pour une chose qui leur a été donnée gratuitement ? La liberté pour eux c'est comme l'air qu'ils respirent : ils pensent qu'il suffit d'ouvrir le bec pour l'avoir. Les cons ! Mais nous, vieux, nous savons ! Nous savons ce qu'elle vaut ! N'est-ce pas ? La prison ça ouvre l'esprit, hein !

Julien est saoulé par la verve de Raoul et par une discussion dont il ne comprend pas la raison d'être.

- Allons, vieux, ne fais pas le modeste ! Je te connais. Je sais ce que tu as fait là-bas pendant trois ans ... La liberté a besoin de gens comme nous. Des esprits fertiles, entreprenants et forts.

Timidement Julien lui demande comment il peut parler de liberté alors que les allemands sont à Paris.

- Les allemands sont mes amis et maintenant qu'ils sont là on va pouvoir se mettre à l'ouvrage. Comprends une chose : les français sont inconstants, veules et paresseux... Velléitaires ! Vouloir nous faire croire le contraire est un mensonge. Une supercherie de la gauche qui veut le pouvoir. L'égalité est une connerie ...
- Ah !
- ... Une entreprise d'intoxication imaginée par des politiciens malhonnêtes.
- Ah !
- Vieux, je vais te dire autre chose ! Le combat pour l'égalité est perdu d'avance. Les riches seront toujours riches et les pauvres toujours pauvres. Il nous appartient de mettre à la raison tous ces démagogues de la liberté et de l'égalité qui ruinent le pays. Les cons ! Je t'en ficherais moi... Pour le bonheur d'une société, chacun doit être à sa place ! Il vaut mieux de bons maîtres qu'une mauvaise liberté, n'est-ce pas ?

Raoul Simon se tait soudain. Scrutant Julien comme s'il voulait sonder son âme, il ajoute péremptoire :

- Vois-tu vieux, je me différencie de la masse parce que je me suis préparé à prendre ma part de pouvoir. Et ce jour-là est arrivé.

Julien qui ne voit pas où Raoul veut en venir, hasarde une hypothèse :

- Vous voulez dire que la liberté n'est bonne qu'à la condition d'obtenir une contrepartie en échange ?
- Par la vertu d'un oignon, tu me ferais pleurer toi ! C'est exactement ça ! Toi au moins tu piges vite, vieux ! Mais oui ! La contrepartie de la liberté c'est le pouvoir. Autrement dit l'argent !

Arrivés place de la Concorde presque déserte à l'exception de quelques véhicules militaires allemands, Julien est partagé entre l'admiration et la révolte. Il prend conscience qu'un homme de l'importance de Raoul Simon ne semble pas gêné de cheminer en sa compagnie, consentant même à lui faire des confidences. Comprenant l'honneur qui lui est fait, il remise sa révolte en même temps qu'il se souvient d'être bien mal fagoté. Tout occupé à resserrer la corde qui tient son pantalon et à dissimuler le petit jet de honte qui lui incendie les joues, il n'entend pas la diatribe que le journaliste lance contre le gouvernement. Il n'en saisit que les derniers mots qui lui arrachent un petit sourire.

- .., gouvernement de papier mouillé qui a détalé à Bordeaux avec des politiciens rôtis, bouillis et ballochés dans les cendres ! L'ordre ancien est mort, vieux. La guerre sera finie dans quelques jours. De grandes choses se préparent.
- Ah !
- Et comment donc vieux ! il y a la France à refaire et l'Europe à bâtir.

Il parle avec exaltation en faisant de grands gestes. S'arrêtant brusquement de nouveau, il prend Julien par les épaules et plonge une fois encore son regard dans le sien. Puis il lui dit :

- Vieux ! Les allemands ont besoin de gens comme moi et toi. Les places sont à prendre maintenant. Qu'en dis-tu ?
- Vous croyez qu'ils m'accepteraient malgré la ... la prison ?

- Si j'en doutais, je ne serais pas là à te faire des grâces et à discuter avec toi ! Par Sainte Migorge ! Je me porterai garant. Tu vas nous aider car il y a de la besogne, je te le garantis. Alors es-tu partant ?
- Alors ça ! alors ça ! Vous pensez que j'peux faire l'affaire ?
- Si je le crois ? Alors c'est d'accord ?
- Eh bien c'est oui monsieur et plutôt deux fois qu'une !
- Affaire conclue, vieux ! Mais d'abord, on va chez moi. Tu t'installeras dans la chambre de bonne le temps que je te dégotte quelque chose de convenable et de te nipper aussi ... Ficelé comme tu es, on pourrait te prendre pour le marquis d'Argent-court ... Argent-court, ah, ah ! Tu as compris marquis ?

Satisfait de sa remarque, il éclate de rire et se frappe encore une fois les cuisses. Une manie. Julien rougit mais au fond, il s'en moque car s'il a bien conscience que Raoul a une idée derrière la tête et qu'il cherche à le manipuler, la seule chose qui compte à cet instant est de savoir qu'il a un gîte et peut-être un avenir.

- J'ai tout à gagner en suivant ce vaniteux se dit-il.

Dans son costume trois pièces emprunté à la garde-robe de Raoul, Julien a fière allure. La serge jaune paille, finement tissée, est parfaite pour la journée qui s'annonce. Le premier essayage avait pourtant été décevant : le pantalon, trop court de jambes et trop large de ceinture, faisait bayer les plis.

- Tu verras lui avait lancé Simon un brin envieux en lui montrant son embonpoint, à la quarantaine on fait du lard.

Appelée à la rescousse, une jeune et pimpante couturière avait défait les ourlets du bas, rallongé les jambes, retaillé la ceinture et refaçonné les plis de devant qui avaient fini par tomber droit. Avec la veste, elle avait fait de même et ce matin, au dernier essayage, fière de son travail, la grisette lui lance une œillade en lui tournant un joliment compliment :

- Monsieur vous êtes beau comme un lys des champs.

Il rougit sous le compliment quand Raoul lui crie du rez-de-chaussée :

- Dépêche-toi Julien, nous devons partir. Le colonel n'aime pas attendre.

Avec le soleil, les vitrines des magasins sont des miroirs éphémères où se reflètent les images des passants. Julien adore y contempler la sienne. Et même si le Borsalino blanc le gêne un peu, il a cessé de récriminer en reconnaissant que la mode a du bon. Et puis Raoul lui a dit que cela lui donnait de la maturité.

Quand il ne tourne pas la tête, il baisse les yeux pour admirer ses richelieus. Sa première paire de chaussures en cuir dont il aime le crissement singulier et les reflets ambrés. Julien déborde de vanité. S'il l'osait, il crierait son plaisir au monde entier.

Une question cependant le turlupine : fait-il artiste ou plutôt homme d'affaires ? Devinant que sa question lui attirerait des remarques ironiques de la part de Raoul, il s'abstient d'en parler. D'ailleurs il juge que c'est sans importance car il se sent dans la peau d'une célébrité. Pour preuve les femmes qu'il croise. Il voit bien qu'elles redressent la tête sur son passage et qu'une flamme de convoitise s'allume dans leurs regards lui procurant une délicieuse et mystérieuse sensation d'ivresse. Convaincu que si l'habit ne fait pas le moine, il constate qu'il est en tout cas son agent de promotion.

- L'estime de soi c'est quelque chose se dit-il mi-sérieux mi-gouenard.

Il pourrait jouer longtemps au gandin insouciant si le souvenir de la juive ne venait pas assombrir l'éclat de sa métamorphose. Car depuis bientôt un mois, la belle tient son esprit, et le jour et la nuit. Oh bien sûr, il ne boude pas le regard admiratif des inconnues qu'il croise, mais le seul qu'il aimerait recevoir est celui qui brille rue des Rosiers.

Quand il laisse l'image de Danielle l'agripper, il est submergé sous le flot de l'émotion, se souvenant jusqu'au plus petit détail de ses appréhensions et de son effervescence à laisser flâner

son regard et ses mains sur sa peau, ses lèvres, ses seins, ses fesses, ses cuisses, sa toison noire. Il en garde précieusement les eaux fortes au miroir de lui-même. J'ai joui en elle se répète-t-il exalté et encore ébloui par l'exploit qu'une femme aussi belle ait pu le désirer. J'étais aspiré, absorbé par une force mystérieuse, incapable d'une autre pensée que celle de posséder son ventre qui se plaquait au mien. Je sens encore l'humidité de sa vulve et la fièvre de sa houle sur ma verge et la pulsion sublime qui me commandait de me répandre en elle ! Et à la fin l'anéantissement, le néant sublime, quand tout devient si doux, si chaud et si paisible. Et puis quoi ! jure-t-il entre ses dents : j'ai son odeur de femme dans le nez. Au rappel de ces nobles instants, son cœur bat si fort qu'il gratifierait, s'il le pouvait, Saint Eustache d'un ex-voto en lettres d'or assorti d'une prébende perpétuelle.

Seulement quand il tend les mains pour prendre la belle Danielle, ses bras balaient le vide. Le déchirement est cruel et le nuage d'allégresse crève d'un coup et le met en pièce. A la douleur, s'ajoute la frayeur. Par un curieux effet de vases communicants, la colère fuse et Julien n'entend plus que les cris et les injures de la juive qui le chassent et son mépris qui le gifle encore et encore.

Par bonheur, costumé comme il est, sa honte s'adoucit et sa colère pâlit. Son ego se modifie. Il ne doute plus que la roue du destin tourne en sa faveur et qu'il aura sa revanche. En secret il lance un défi à la juive : si tu me voyais nippé comme un nabab, tu ravalerais ton fiel ! Pourtant, l'instant d'après, son cœur supplie de nouveau. Il se jure alors de mettre un terme à ses tourments et de l'oublier. Et, plus malheureux qu'un lépreux qui contemple ses mains corrompues sans espoir de guérison, il ajoute à voix basse :

- L'amour est bien trop douloureux ! Je ne veux plus aimer !
- Que dis-tu ? lui demande Raoul qui observe le va-et-vient des militaires et des voitures allemandes.

Julien ne répond pas mais, tiré de ses pensées, il jette un coup d'œil à son tour à la rue. Deux grandes bannières verticales à croix gammée sont déployées de chaque côté de l'entrée

de l'hôtel Crillon et en face, à l'autre bout de la place, une monumentale banderole barre les douze colonnes du Palais Bourbon. Lettres noires sur fond blanc, elles proclament DEUTSCHLAND SIEGT AN ALLEN FRONTEN^{xlv} (l'Allemagne est victorieuse sur tous les fronts). Au-dessus, un V gigantesque masque la partie haute du fronton.

Excité, Raoul dit à Julien :

- Regarde vieux ! L'Europe allemande est en marche. Puis, s'arrêtant pour mieux regarder, il s'écrie en approuvant de la tête : ah ! c'est bien de l'avoir cachée.
- De quoi parlez-vous Raoul ?
- Sous le V, vieux, le bas-relief représente la France debout devant son trône, drapée à l'antique.
- Et alors ?
- Elle symbolise la Force et la Justice appelant l'Elite à la confection des lois. C'est nul ! Louis Philippe aurait mieux fait de laisser les sculptures d'Antoine Chaudet.
- Pourquoi ?
- Elles montraient Napoléon à cheval offrant au corps législatif les drapeaux conquis à Austerlitz. Ça avait tout de même une autre gueule non ? Le con ! Cet ersatz de monarque^{xlvi} qui voulait ménager la chèvre et le chou ... Tu parles d'une politique. Ce "roi des français" ne valait pas mieux que les républicains qui abaissent la France

La place commence à s'animer. Quelques voitures, des tractions Citroën noires filent vers les Champs Élysées tandis qu'une dizaine de fiacres, tirés de leurs retraites, passent paisiblement devant eux. Plus loin, venant du pont de la Concorde, trois vélos-taxis bricolés à la hâte, font leur apparition.

- Vous avez vu Raoul, le cheval est de retour.
- Les parisiens aussi vieux ! C'est bon signe.

A cause des restrictions, les français réapprennent à pousser sur leurs jambes car, faute d'essence, ils vont à pied ou à vélo. Jour après jour, avec ou sans remorque, la petite reine s'empare de la rue et si le tandem fait le bonheur des amoureux, il emplit l'air d'un bien étrange silence.

Pourtant les piétons qu'ils croisent semblent pressés et gênés ou même résignés avec leurs regards en biais, jetés à la hâte. Ils baissent la tête comme sous le poids d'un fardeau invisible. Ils ne sont plus chez eux. Paris est allemand. Une attitude qui froisse Julien car il n'hésite pas à traiter les parisiens de médiocres. Les cons, se dit-il ! Deux mots qu'il trouve admirables dans la bouche de Raoul. Ils n'ont rien compris, rien n'appris ! L'histoire de l'Europe se fait sous leurs yeux et ils font la fine bouche... Ils courbent l'échine au lieu d'être heureux et de se redresser fièrement.

Étrangement sa remarque fait jaillir le souvenir de sa mère et la certitude qu'elle lui aurait dit : mon garçon tu penses comme une pantoufle ! Il sourit mal à l'aise, pressentant une contradiction. Du coup il est moins certain de la connerie des français.

Un haut-parleur, monté sur un camion, rappelle que le couvre-feu doit être respecté. La voix nasillarde crachote un français imbuvable, mais un Mark III^{xlvii} qui démarre à cet instant dans un nuage de fumée noire, l'empêche d'entendre la suite. Il hausse les épaules. Le couvre-feu n'est pas son affaire. Il a son Ausweis^{xlviii} signé du commandant du Gross Paris^{xlix}. Bien sûr, ceux qui n'en possèdent pas en sont probablement gênés, mais que peut-il y faire ? Après tout, ce n'est pas la fin du monde. D'autant que les parisiens peuvent témoigner du comportement civilisé du soldat allemand. L'armée d'occupation se veut irréprochable. Les autorités ont donné des ordres : elles séviront contre d'éventuels fautifs.

Comme ils traversent la rue, Julien se fait bousculer par un cycliste qui lui crie :

- Eh, le gandin d'où tu sors ! t'as les portugaises ensablées que t'entends pas les sonnettes ? Se retournant il ajoute : faut pas aller aux mûres sans crochets mon gars.

Surpris de s'être fait traité de la sorte, Julien aurait bien dit son fait à l'effronté qui s'éloigne à grand coup de pédales. Mais ironique, Raoul lui dit :

- Voilà ce que c'est de parler avec les anges vieux, tu en oublies le monde.

Julien enrage mais par bonheur, Raoul l'a retenu à temps et il n'est pas tombé. Plus de peur que de mal. Le beau costume est intact, heureusement car l'heure du rendez-vous approche. Rue Royale, ils prennent à gauche et marchent encore un peu sur une centaine de mètres, juste le temps pour Julien d'oublier l'incident.

- C'est là ! dit Raoul.
- On dirait une boîte de nuit, pouffe Julien !
- Parce que toi tu t'y connais en boîte de nuit ?
- Tout de même ce velours rouge ... ces lettres dorées... Ça fait cocotte, non ?
- Vieux ! S'écrie Raoul un peu vexé, Maxim's est le produit du génie français de la belle époque. C'est un haut lieu du raffinement parisien.
- Je ne trouve pas ...
- Mais vieux, le restaurant est célèbre dans le monde entier pour sa gastronomie et son style tout en rondeur.
- On dirait des édicules de pissotières ... enfin je veux dire des vespasiennes.
- Bien sûr ! C'est 1900, l'Art nouveau qu'on retrouve sur les gloriottes ou les bouches de métro. Hector Guimard¹ et d'autres ont créé un univers végétal. Tout ça est féminin, très floral. Regarde les barbotines, les faïences, les meubles, les verreries. Lève le nez ! Regarde le plafond de la véranda ... Regarde comme c'est beau ! Comme c'est luxuriant ! Non ?

Un rien dubitatif, Julien grommelle :

- Je trouve ces rondes de courbes et de contre-courbes qui s'enlacent ...
- Belles ! n'est-ce pas, s'écrie Raoul en lui coupant la parole... Tout ce feu d'artifice de couleurs ...
- N'empêche ça fait catin !

Julien n'en démord pas mais Raoul qui prend le parti d'en rire, ajoute :

- Tu ne crois pas si bien dire, vieux ! C'est une courtisane qui a lancé Maxim's à la fin du siècle dernier et qui lui a donné l'inspiration.
- C'est bien ce que je disais, dit Julien pour se justifier.

- Pourquoi changer ce qui marche ? La botte secrète, disait un maître d'hôtel, c'est jamais de salle vide ! Toujours des belles qu'on met en vitrine ... côté rue.
- Il était barbeau ou maître d'hôtel, reprend Julien pince sans rire ?
- Ah, ah ! vieux, je vois que tu as plus d'ironie que de sens des affaires. Mais avec son idée, le proxénète comme tu dis, qui s'appelait Cornuché^{li}, et crois-moi c'était un type avisé, a créé une légende. Car depuis, Maxim's reçoit l'élite de la galanterie française.

Tandis qu'ils devisent, un groom se précipite vers eux. Il est coiffé d'une chéchia rouge et porte un boléro de même couleur orné de boutons dorés et d'un pantalon gansé d'un liseré noir. Le gamin, qui n'a sûrement pas quinze ans, est petit pour son âge mais il a un boniment d'enfer et un sourire lumineux.

- Ces messieurs admirent sans doute les œuvres de Majorelle, Guimard, Gallé et aussi Tiffany. Tendant vers eux sa main droite, il ajoute : ces messieurs verront mieux à l'intérieur... Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer.

Sidééré par son aplomb et son bagou, Julien se saisit de sa main tendue qu'il serre vigoureusement, ajoutant d'un ton enjoué et paternel :

- Monsieur, je suis enchanté de vous connaître. Car votre boniment, c'est vraiment de la grande classe !

Le geste de Julien coupe la chique au gamin qui du coup n'ose plus retirer sa main. Il n'a pas l'habitude qu'on fasse attention à lui encore moins qu'on l'appelle monsieur et qu'on lui serre la main. Il regarde avec un peu d'hébétude les deux hommes, ne sachant plus quelle contenance prendre. Se penchant vers Julien, Raoul chuchote à l'oreille de Julien :

- Le groom te tend la main pour prendre ton chapeau.
Julien vire alors à l'écarlate.
- Et ne l'appelle pas non plus monsieur.
- Que faut-il lui dire ?
- Rien !
- Rien ? Et ... si je veux l'appeler ?

- Appelle-le chasseur ou claque des doigts, ce sera parfait.
Se sentant soudain mal à l'aise Julien confie à Raoul.
- Je n'aurais pas dû venir. Ici, je ne suis pas à ma place.
- Mais si vieux, lui répond Raoul qui s'amuse de son embarras.
Tu apprends vite. Allons ! Suivons le gamin.
A l'entrée de la grande salle, un maître d'hôtel accourt à leur rencontre.
- Monsieur Simon ! quel plaisir de vous revoir.
- Comment ça va, Alfred ?
- Oh, mais bien monsieur Simon ... Bien. Merci beaucoup.
- Et les affaires ?
- Une bénédiction ! On avait bien tort de s'inquiéter.
Il se penche vers lui et à voix basse il lui livre son secret :
- Figurez-vous qu'on est complet pour les deux mois qui viennent.
- En voilà une bonne nouvelle. Tu entends ça Julien ?
- C'est pas pour dire, reprend le maître d'hôtel, mais la guerre a du bon.
- La guerre ? Mais mon bon Alfred, elle est finie. Vous n'avez pas entendu le Maréchal ?
- Oh dame ! ... que c'en était un bonheur, susurre le bonhomme en fondant de plaisir. L'armistice vous pensez ! ... Et dans l'honneur qu'il a dit ! J'ai pu l'entendre à la TSF. C'était beau...
- Mais oui vieux, l'avenir est radieux.
- Rendez-vous compte monsieur Simon qu'on avait fermé le restaurant. Dame ! C'est qu'on savait pas nous autres. J'étais comme qui dirait, consigné chez moi. Il était quoi ... midi ? V'là ma femme qui m'appelle : Alfred, Alfred qu'elle me crie, c'est le maréchal qui cause dans le poste ! Viens-t-en vite l'écouter... Vous pensez si j'ai fait vite.
- Bien sûr ! fait Raoul qui s'énerve du bavardage.
Emporté par le souvenir d'un événement aussi inoubliable, le maître d'hôtel, quasiment au garde à vous, se frappe le front de son index et ajoute :
- Oh ! mais c'est gravé là-dedans vous savez. Le maréchal qui disait : *cette nuit ...*

- Très bien Alfred, le coupe sèchement Raoul, nous avons nous aussi entendu. Conduisez-nous à notre table.
- Faites excuses, monsieur Simon mais vous savez, c'est des jours pas comme les autres. Ça donne de l'émotion.
- Je sais mon brave Alfred, je sais ! Et le colonel ?
- Il est arrivé depuis un moment. Si vous voulez bien me suivre... Je vous ai mis à l'étage... Vous serez tranquilles. Vous savez, c'est pas pour dire mais les allemands y regardent pas à la dépense. On dirait qu'ils remuent eux-mêmes la monnaie.
- C'est qu'ils ont du savoir-vivre mes amis dit Raoul, se rengorgeant comme s'il avait à voir avec toute cette prodigalité.
- Ah pour ça oui ! Y sont de bons vivants qui 'z'aiment écumer la marmite, moi j'vous l'dis !

Julien n'entend pas les bavardages du maître d'hôtel car il a mieux à faire. Il musarde. En suivant Raoul de loin, il découvre une terra incognita. Ses yeux roulent, brillent, se dilatent, se troublent et s'émerveillent d'un éclat qu'avive sa stupeur. Il est pris d'une sorte d'ivresse au milieu d'odeurs inconnues, du brouhaha des discussions, des rires et de la fumée des cigarettes. Il n'y a pas une table de libre. Dehors les rues sont vides et le silence oppresse, mais là, à l'intérieur, c'est un tourbillon de couleurs et de gaïté. La vie est ici se dit-il en dévorant des yeux les jeunes élégantes coiffées de grands chapeaux à rubans et à plumes. Elles sont si belles dans leurs robes amples ou bouffantes, décolletées ou à cols montants, à tailles hautes ou basses, assises à côté des militaires, des gradés de haut rang qui étalent avec orgueil l'or de leurs épaulettes et le rouge et le blanc de leurs uniformes. Il a l'impression de déambuler dans une vaste volière peuplée d'oiseaux rares de tous les continents qui s'agitent bruyamment en trinquant à la paix ou tout au moins à l'armistice qui vient d'être signé à Rethondes^{lii}.

Les têtes s'échauffent, les bras se lèvent et les coupes de cristal tintent et se caramboles avec délicatesse à travers les prozits qui fusent par-dessus les tables, tous ponctués d'un Heil Hitler lancé avec exaltation. On vide les bouteilles de champagne à la gloire du Führer, le grand visionnaire de la future Europe. Dans cette effervescence frivole et insouciant,

Julien voit le signe tangible de la réconciliation entre la France et l'Allemagne. Un vrai désir de collaboration, si cher au maréchal Pétain, s'ancre ici profondément :

- C'est sûr chuchote-t-il, l'Europe prend ses racines dans les salons de chez Maxim's. J'en témoigne ! Quel bonheur que la Providence me donne à voir ça !

L'instant est exceptionnel. Comment ne pas jubiler ? Il ne doute plus qu'Allemagne soit synonyme d'Europe, autrement dit, un chantier pharaonique qui n'a eu dans le passé aucun équivalent sur le continent ni ailleurs dans le monde. Quant à l'occupation, qui est un passage obligé et qui égratigne le prestige national, elle est un grand moment de l'histoire qu'il faut accepter non comme une contrainte ou une humiliation, mais comme une nécessité puisqu'elle porte en son sein l'avenir commun de la paix du monde et de la prospérité.

Simon et Darquier ont raison, les allemands sont les amis des français. N'empêche ! sans la lâcheté et la bêtise des gouvernements qui se sont succédé depuis vingt ans, l'inverse aurait pu se produire. Si on le lui avait demandé, Julien aurait tout aussi bien applaudi, et avec le même enthousiasme, à l'occupation de Berlin par les armées françaises. Mais quoi ! il faut un chef à l'Europe. Et le destin a tranché : ce sera Adolphe Hitler ! Et il est allemand. Alors prozît !

Passant de l'ombre à la lumière sans transition, Julien est en quelque sorte dans un état de sublimation. Comment pourrait-il saisir de la duplicité dans le comportement de ces hommes et de ces femmes ? Le mal il le connaît. Trois années de prison ont fait de lui un expert en perversité de l'âme humaine. Les bandits, les escrocs, les petites frappes en tout genre, il les flaire et il sait les repérer. Or ici, la société a de la tenue, de belles manières, de l'éducation, du goût, en un mot de la classe.

Il sait bien qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre mais on ne va pas lui faire la leçon au prétexte qu'il est jeune car il a de l'expérience et du bagage et une formation politique. La petite bande à Rebatet lui a donné les moyens d'exercer son discernement sur l'exacte valeur des choses et des gens.

Alors, penser qu'il peut s'imaginer que se dessine dans la fumée et l'alcool, la soie et les rires, des intrigues, des tripotages ou des combines ; penser que des agioteurs sans scrupules à la solde de l'occupant font danser les écus des français, est une tartarinade.

Et puis enfin, ces belles catins et ces demi-mondaines qu'il prend pour des femmes du monde, ne rehaussent-elles pas le prestige de la France de leurs culs et de leurs charmes ? Il faut bien en remontrer aux allemands ...

A l'étage où ils pénètrent, l'atmosphère d'intrigues et de corruption du rez-de-chaussée, si toutefois Julien l'avait respirée, est ici totalement dissipée. Le silence est feutré et les tables sont nichées dans des alcôves que l'on ferme, quand on le désire, par un lourd rideau de pou de soie dont on rabat les pans pour s'isoler des regards.

Alfred, le maître d'hôtel, s'arrête devant une table couverte d'une nappe de lin blanc et d'un seau argenté. Sur les glaçons fondus un mégot de cigare éteint et une bouteille vide le cul en l'air, flottent tristement, témoins d'une ribote solitaire et maussade. A côté, un homme en bras de chemise dort et ronfle, étendu sur le velours rouge de la banquette.

Rien aujourd'hui ne peut choquer Julien, encore moins un glorieux conquérant cuvant son vin. Pour l'Allemagne et les allemands, il est prêt à toutes les indulgences. Du coin de l'œil, il fixe les gouttelettes de condensation qui irisent les bords de la vasque d'argent. Dans la lumière chaude et douce des ampoules électriques, les petites bulles aux couleurs d'arcs-en-ciel sont bien la preuve qu'il dévale la ligne de plus grande pente du luxe et que le destin tisse enfin sur lui ses fils d'or.

- **Helmut ?**
- .../...
- Helmut ?
- Ya., Ya.,

- L'homme lève une paupière, hésite et baille. Reconnaisant Raoul, il sourit. Il se redresse lentement et lui tend la main.
- Enfin tu es là, lui jette joyeusement Raoul. Depuis le temps !
- Ya, Ya !
La voix est lourde, avinée.
- Tu sembles en forme.
- Ya, Ya !

Son rire nasillard éclate sans raison. Il secoue sa tête et passe une main dans ses cheveux clairsemés. Il ripe ses fesses de la banquette et se met debout. Curieusement, toute trace d'ébriété a disparu. L'homme est de taille moyenne avec un visage poupin, peut-être un peu trop rouge sauf autour des yeux où le gris sombre des paupières lui donne l'air vieux et abîmé. Le front est haut et le regard est froid qui dément le sourire qu'on pourrait croire jovial et sympathique. Prenant Raoul dans ses bras, il lui dit :

- Il y a combien de temps ? Hein ! il y a combien de temps ?
- C'était en trente-sept, pendant l'Expo de Paris. Ici même.
- Trois ans ! Une éternité. Le temps passe si vite. Il faut se dépêcher de vivre.
- Crois-moi, on ne va pas s'en priver.
- Je compte sur toi Raoul.
- Alors, mettons-nous à table ! J'ai une faim de loup !

Sur la banquette à côté de Raoul, Julien est assis en face d'Helmut qui le regarde sans broncher, indifférent, comme s'il n'existait pas. Sur un signe de l'allemand, le maître d'hôtel qui se tient en retrait, se précipite avec la carte et les menus.

- Raoul je m'y perds dans tout ça. Tu as vu le nombre d'entrées ? Combien il y en a ? huit, dix ...
- Tu n'as pas à choisir l'une ou l'autre, toutes sont servies. C'est la nouvelle gastronomie. Régale-toi !
- Rôtis, poissons, volailles, entremets. Ce n'est pas un menu, c'est un livre de cuisine.
- Et tout à la gloire des allemands, lance Raoul, un brin laudateur.
- Alors, à la guerre comme à la guerre ! Engloutissons, croquons et surtout, buvons !

- Quelle chance que tu sois affecté à Paris.
- Ne te réjouis pas trop vite ... officiellement, mon service n'existe pas encore.
- Comment ça ?
- Le haut commandement militaire ne veut pas de nous en France.
- Tu veux dire qu'il ne veut ni du SD ni de la SS ?
- En gros oui ! Il nous reproche disons ... nos méthodes musclées en Pologne.
- Que veux-tu dire ?
- Si tu savais ... on fait un sacré ménage là-bas. Et ... ça ne fait que commencer.
- La guerre Helmut ... forcément, ce n'est pas tout rose.
- Je te le demande Raoul, qui, à part nous, donnerait ce grand coup de balai salutaire ?

Comprenant qu'il ne doit pas s'aventurer plus loin sur ce terrain miné, Raoul s'empresse de changer de sujet.

- Helmut, je te présente Julien Desgranges. Je t'ai parlé de lui au téléphone. Il a son bachot de philo et il se débrouille correctement en allemand. Je crois qu'il est l'homme dont tu as besoin. Feignant de découvrir la présence du jeune homme, il s'esclaffe :
- Ah ! la philo ... bien, bien ... un bon choix ! Elle mène à tout.
- Helmut sait de quoi il parle vieux, reprend vivement Raoul, il a un doctorat de philosophie. En même temps et, c'est plutôt rare, c'est un homme d'action. Tiens-toi bien, il a reçu l'année dernière la croix de fer des mains du Führer.
- Oh ! cela a dû être un moment formidable, lâche Julien admiratif.
- Pour avoir mis la main sur deux espions du Mi6^{liii} ou pour avoir été décoré^{liv} des mains d'Hitler ? lui répond Helmut en rigolant.
- Sûrement les deux, lui répond Julien, mais voir le Führer de près, ça doit être quelque chose d'inoubliable ! Je donnerais cher pour le rencontrer.

Son commentaire doit plaire à l'officier allemand qui ajoute avec exaltation :

- Je vais vous faire une confidence à tous les deux : son magnétisme me subjugué !

Sans transition, il pose sur Julien un regard soupçonneux comme s'il voulait lui briser le crâne pour lire à cru dans ses pensées et il lui demande sèchement :

- Que penses-tu des juifs ?

Sans faiblir Julien soutient son regard glacial et figé et répond sans hésiter :

- De la racaille !

Sa réponse a fusé, soudaine et sifflante et les yeux de l'allemand se sont allumés comme sous le coup d'une fièvre.

- Bien, bien...
- Tu sais Helmut, tu dois savoir que Julien a eu sa part d'ennuis et il a un sérieux compte à régler avec toute cette juiverie.
- Ya, Ya...

Le SS est satisfait et son front se détend. Mais étonnamment, quelque chose dans ses yeux semble témoigner qu'il a perdu ses illusions et sa jeunesse depuis longtemps.

- Me permettez-vous de vous demander comment vous vous êtes connus tous les deux, demande Julien ?
- Comment ce bandit ne t'a pas dit qu'il était mon condisciple à l'université de Göttingen ?
- Julien, dit Raoul en riant, Helmut a aussi été journaliste un temps.
- Mais ici à Paris monsieur, qu'est-ce que vous allez faire ?
- Diriger le contre-espionnage.

Les yeux d'Helmut se rétrécissent et son sourire s'efface. La question a réveillé le SS.

- Tu agis bien sûr pour le compte du B.d.s^{lv} je suppose ? lui demande Raoul précipitamment, car il n'est pas sans avoir remarqué le changement d'atmosphère.
- Bien entendu.
- Et tu dépends de qui pour l'instant ?
- De Berlin mais en réalité de R.H.

Julien, qui ne veut pas perdre une miette de cette discussion, demande :

- RH, c'est quoi ?

De manière inattendue, Helmut baisse la voix pour lui répondre :

- C'est le SS-Obergruppenführer Reinhardt Heydrich^{lvi}.
- Connais pas, lâche Julien, sur le ton de quelqu'un qui juge d'un personnage de seconde zone.

Sa réponse naïve redonne un instant son sourire à Helmut qui ajoute :

- C'est un homme très important et très ... remarquable. Tu peux me croire quand je dis qu'il a une intelligence très au-dessus de la moyenne,
- On dit ici que c'est un fin renard, ajoute Raoul.

De nouveau Helmut baisse la voix comme s'il craignait d'être entendu :

- Un renard, lui ? Non ! Non ! Pas un renard ... Un loup ! Un loup redoutable ! Crois-moi sur parole : il vaut mieux être son ami.

Il fait alors un geste brusque de la main qui envoie sa casquette, posée à côté de lui sur la table, juste sous les yeux de Julien. En voyant l'écusson qui surplombe la visière, un aigle royal tenant dans ses serres une tête de mort, Julien éprouve un trouble, plutôt en embarras. Surgit alors de sa mémoire l'image de l'ébéniste de son quartier, un artiste de la serpette et du riflard qui fabriquait des meubles sans rabot ni scie ni plan véritable et dont il a gardé un souvenir précis et admiratif en particulier de ses ongles noirs qu'il avait durs et longs comme des serres et de son œil vif comme celui d'un aigle ... Le rapprochement des deux images le surprend, mais se dit-il, la pensée emprunte parfois de bien étranges parcours. Il esquisse un sourire, se contentant d'en relever mentalement l'étrange bizarrerie.

A la fin du repas, Helmut se penche vers Raoul et lui dit :

- On prépare la sortie d'un bimensuel. Le premier numéro doit paraître au plus tard à la fin de juillet.
- Mais c'est bientôt. Et c'est pourquoi faire ce magazine ?
- Il est destiné aux soldats en garnison à Paris qui ont besoin d'informations notamment sur les loisirs, les cabarets, les

restaurants. On va l'appeler *Der deutsche wegleiter für Paris*^{lvii}. Il me faut un regard très parisien pour ce guide qui devra être vivant, accueillant ... Divertissant quoi !

Se tournant vers Julien, il lui lance sans détours :

- Seras-tu à la hauteur ?

De nouveau sa voix est glacée et ses yeux le fixent comme s'il fouillait son crâne à la recherche d'un éventuel mensonge. Mal à l'aise, il soutient son regard et s'il hésite à lui répondre c'est qu'il ne connaît ni cabaret ni restaurant, sauf celui-ci. Par honnêteté, il va répondre non quand le SS, lui jette d'une voix coupante qui n'admet plus la discussion :

- Tu te présenteras lundi à 9 heures, avenue Foch^{lviii}. Tu veras mon adjoint.

Sortant un calepin de sa vareuse, il écrit un nom sur une feuille qu'il déchire et la lui donne.

Tiens une femme se dit-il en fourrant le billet dans sa poche. Il est à peine rassuré par la proposition car il a bien vu que sous l'apparente jovialité de l'homme, le SS ne dormait jamais que d'un œil. Et bien que ce colonel au visage empâté ne soit pas le prototype de l'aryen tant vanté des allemands, Julien a assez de jugement pour comprendre qu'il aura tout intérêt à éviter *ce dogue furieux, longtemps à la chaîne, enfin démuselé*^{lix}.

En même temps, il se dit que la vie vaut la peine d'être vécue car il a mangé comme un rentier bien nanti et trouvé un emploi.

La guerre n'a pas que des mauvais côtés.

En sortant de chez Maxim's, Julien est un peu ivre mais il est décidé à tout savoir sur les SS et le docteur Knocken.

- Tu veux savoir quoi ?
- Mais tout Raoul ! Je veux tout connaître de ces hommes en noir.

Raoul, qui est un bavard impénitent mais aussi un homme avisé, s'était bien gardé pendant le déjeuner de trop parler et d'ennuyer le colonel, ne disant que le minimum, évitant les

questions gênantes qui auraient risqué de fâcher son ami aujourd'hui tout puissant et de compromettre l'avenir. Or, maintenant qu'il n'a plus besoin de se censurer, il éprouve celui de se lâcher. Et la question de Julien tombe à pic car l'histoire de la Schutzstaffel, connue sous le nom de la SS, il la connaît par cœur.

- Sa véritable histoire commence un soir de 1934 ... Ce soir-là, les SS ont éliminé tous les chefs des « Sections d'Assaut », les fameuses S.A. qui menaçaient le pouvoir du nouveau chancelier Hitler.
- Les S.A ? C'était qui ?
- Deux millions de militants au service exclusif du parti National Socialiste dirigés par un ancien commandant de l'armée, Ernst Röhm. Les S.A.^{lx} se composaient surtout d'hommes de sac et de cordes et Hitler ne pouvait pas les incorporer dans l'armée régulière, issue du traité de Versailles.
- Pourquoi ?
- En raison de l'hostilité des généraux. Le haut état-major ne voulait pas de ces prolétaires. Car pour réaliser ses futurs plans de conquêtes, Hitler devait s'appuyer sur ces chefs prestigieux qui avaient pour nom Von Braushtist, Von Klug, Von Rundstedt, Von Manstein, Von Sauhen, Von Stauffen et d'autres encore, presque tous anciens barons d'empire du deuxième Reich et de l'empereur Guillaume II.
- Et Röhm qu'est-il devenu ?
- Il fut éliminé. Cela se passa pendant la fameuse nuit des longs couteaux^{lxi}.
- On dirait un roman noir ? y a-t-il a eu des victimes ?
- Environ deux cents. C'est assez peu car c'était en soi une révolution ce qui veut dire que la légalité, la fraternité, la famille, l'individu, tous ces bons sentiments ne comptaient plus.
- Mais c'était des assassins ...
- Nous on a inventé la Terreur alors on n'a pas de leçons à donner aux allemands.
- Et Röhm ?
- Cette nuit-là, il a eu une entrevue avec Hitler qui lui a laissé un pistolet chargé. Mais Röhm était un poltron et il a refusé

de se suicider. L'offre pourtant était généreuse. Alors le sturbahnführer Eicke a dû l'abattre.

- Comment vous savez ça ?
- Helmut Knochen était l'adjoint de Eicke.

Raoul se tait et ils marchent tous les deux en silence, chacun suivant le cours de ses pensées. Julien songe à la cruauté de ceux qui cherchent le pouvoir et au cynisme et la soumission de ceux qui font leur lit.

- La SS a bien changé depuis la nuit des Longs couteaux, reprend Raoul au bout d'un moment. C'est maintenant une troupe d'élite et un état dans l'état. Chacun de ses membres reçoit une formation physique et militaire ainsi qu'un enseignement idéologique. Mais ce qui fait sa singularité, c'est le serment d'airain qui l'unit à son chef.
- Un serment ?
- Oui et il est terrible : obéissance jusqu'à la mort^{lxii}
- On dirait un rite à une divinité païenne.
- C'est un peu ça. D'ailleurs Hitler appelle Himmler son Ignace de Loyola.
- Le Loyola fondateur de l'ordre des Jésuites ?
- Oui !
- Il est vrai qu'il en était le Général.
- Il faut bien comprendre que la SS est le rempart du régime contre tout retour en arrière et c'est pourquoi ses officiers sont impitoyables. Sais-tu que pendant leur formation, ils posent une grenade en équilibre sur leur casque, attendant, au garde à vous, qu'elle explose.
- Ils sont malades ! Pour moi, l'élite c'est la Wehrmacht et ses généraux ... ce sont eux qui ont gagné la guerre.
- Ne mélange pas les genres. La SS^{lxiii} est l'élite mais l'élite ethnique du III^{ème} Reich.
- Dites-moi Raoul, votre ami le colonel, et répondez-moi franchement, ... il vous fait peur n'est-ce pas ?

Raoul hésite et ne répond pas immédiatement. Il baisse le nez, maudissant la perspicacité de Julien autant que sa propre incapacité à dissimuler un pareil secret.

- Helmut est dangereux, féroce, impitoyable. D'ailleurs ils le sont tous, mais lui, il est intelligent et cultivé. C'est un aigle, une exception dans la SS et il est notre meilleur passeport pour la conquête du pouvoir.

La convoitise
est un feu qui dévore jusqu'au gouffre de perdition
(Le livre de Job)

Chapitre 14

A la surprise générale, Melita Maschman est nommée chef de l'agence anti-juive et de la censure à Paris. Arrivant dans la capitale française pour prendre ses nouvelles fonctions, elle connaît un voyage particulièrement long et fatiguant. Les principaux axes ferroviaires ont été détruits et, à partir de Metz, le réseau n'est toujours pas rétabli. Aussi, durant deux jours elle doit emprunter des itinéraires de secours, souvent coupés eux aussi, l'obligeant parfois à rebrousser chemin.

Débarquant enfin à la gare de l'Est le 31 juillet, elle se rend immédiatement à l'ambassade d'Allemagne^{lxiv}, à l'hôtel Beauharnais, rue de Lille où on lui suggère de prendre un peu de repos. Mais elle refuse. Le repos viendra plus tard, dit-elle orgueilleusement, il est juste que j'assume sans attendre ma part des responsabilités. Pas question non plus de faillir à sa parole. Avant de partir, elle a assuré le général SS Oswald Pohl^{lxv} son pygmalion dans la SS, l'ami du Reich führer Himmler, qu'elle se mettrait, sitôt arrivée, à la disposition du standartenführer Helmut Knochen.

Maintenant que le III^{ème} Reich est vainqueur, elle éprouve un sentiment d'exaltation proche de l'ivresse. L'Allemagne a retrouvé son rang, c'est à dire le premier. Et si la France a succombé, c'est grâce au génie militaire de son chef, Adolphe Hitler, à sa vision messianique et non, comme le prétend une certaine presse, parce que *le peuple de France est un peuple qui ne va que d'une fesse et qu'il produit des petites natures avec des jambes de flanelle*^{lxvi}. Elle proclame à qui veut l'entendre que le succès est prodigieux et qu'il a fallu à peine deux mois pour

balayer deux armées redoutables, l'armée française et l'armée anglaise alors que vingt ans plus tôt, il avait fallu quatre ans à une puissante coalition étrangère pour venir à bout de la vaillante armée du II^{ème} Reich. Adolphe Hitler est bien le chevalier blanc de ses rêves, le Siegfried des temps modernes.

Avec son affectation, reçue trois jours plus tôt, on lui apprend qu'on vivait mieux à Paris qu'à Berlin. Elle s'en trouva fort contrariée trouvant inacceptable que le valet se porte mieux que le maître. Depuis, elle est saisie d'une frénésie de puissance qu'elle a bien du mal à contenir, tant elle a hâte de montrer à ces français que l'Allemagne, gouvernée par des êtres d'élites, mérite de dominer le monde.

Elle se jure par ailleurs de n'avoir ni faiblesse ni pitié et de ne supporter ni incompetence ni négligence et pour finir, de ne jamais transiger encore moins de badiner avec le vaincu.

Sa mutation à Paris s'est accompagnée d'une éclatante promotion. En même temps qu'elle devient l'adjointe du chef du S.D. pour le Gross-Paris, elle est élevée au grade de commandant. Du jamais vu dans la SS. Elle devient ainsi la première femme SS-sturmbannführer.

Depuis le temps qu'elle se donne corps et âme au national-socialisme, le parti récompense enfin ses mérites et son indéfectible fidélité au Führer.

Elle a fait le bon choix. Et elle a un bon maître.

Dans son bureau provisoire de l'avenue Foch au quartier général du SD, Melita relit une dernière fois la note succincte sur Julien Desgranges. C'est son premier contact avec l'ennemi contre lequel elle a fait depuis longtemps le plein de préjugés. Elle s'attend au pire. Elle va contempler de près le prototype du latin tel que le décrit la propagande nazie : une espèce inachevée, fourbe et molle au front fuyant et aux yeux couleur de boue.

Elle se rappelle aussi les consignes du standartenführer Knochen : jusqu'à ce que le français ait fait ses

preuves et que l'enquête à son sujet soit close, il doit être tenu à l'œil. Elle l'avait rassuré : il pouvait dormir tranquille, cette jambe de flanelle allait voir ce qu'elle allait voir.

Aussi, quand Julien s'encadre dans la porte de son bureau, elle pousse un cri. Sa surprise est de taille. Intimidé, mais juste ce qu'il faut pour un premier entretien, il s'est habillé d'un élégant costume d'alpaga bleu marine. Est-ce à cause de son Borsalino de couleur crème qu'il tient à la main qu'elle trouve sa démarche élégante et sa silhouette distinguée ? Melita est devant lui comme devait l'être la petite Soubirous devant l'Immaculée Conception, sous le choc, scrutant incrédule son visage franc et souriant.

D'emblée elle aime son front carré, intelligent, sa mâchoire puissante et son nez droit. Elle voudrait se baigner dans ses yeux bleus couleur de ciel d'été qui semblent concentrer sur eux les rayons du soleil. Elle voudrait pouvoir tendre la main et caresser ses cheveux blonds et dorés qui ondulent lourdement au rythme de ses pas, tout comme ses seins quand elle est seule chez elle et qu'elle les a libérés de la servitude du soutien-gorge. Jamais elle n'a vu beauté masculine si virile et en même temps si délicate et si rayonnante de vie. Elle adore son teint hâlé à faire pâlir de rage le démon des enfers.

- La moisson qui lève murmure-t-elle dans un étrange état de sidération.

Sans qu'il s'en doute, Julien projette sur elle des images de son adolescence et réveille le souvenir des moissons et du vent, de la paille et du blé. L'insouciance d'un temps perdu mais jamais oublié.

Julien se méprend sur l'attitude de Melita. En voyant sa bouche entrouverte et ses yeux arrondis d'étonnement, il pense qu'il a commis une faute de goût et qu'elle n'apprécie pas sa tenue. Pourtant, il en a pris grand soin ce matin. Il a réfléchi à la manière dont il allait se présenter pour être à la fois, sobre et élégant. Il tenait à faire bonne impression.

- Eh bien c'est raté se dit-il. Elle va me jeter !

Mais quand elle s'avance vers lui et qu'elle prend à son tour le flot de lumière qui traverse la fenêtre ouverte, Julien découvre une femme pulpeuse au regard ardent, les joues en feu et d'une surprenante séduction animale.

En mettant les pieds dans ce redoutable service de la SS, il n'a pas envisagé un instant qu'un poste de cette importance puisse être occupé par un officier aussi jeune et aussi désirable. Pour lui comme pour elle, leur rencontre est une immense surprise.

De son côté Melita, qui est toujours dans la confusion, est en même temps en pleine reconversion car au premier regard elle a déjà rangé Julien dans la classe des êtres supérieurs.

- Cet homme est un aryen, se dit-elle, une élite. Il y a une erreur.

Un instant, elle pense même qu'un allemand est entré à la place du français. Mais quand elle l'entend dire : je suis Julien Desgranges, elle n'a plus de doute., il est bien le français attendu. Pour comble d'infortune, la surprise l'a rendue vulnérable et elle tente de se reprendre en retournant s'asseoir à son bureau où elle fait mine de s'absorber dans la lecture de son dossier qu'elle connaît pourtant par cœur. Or, rien n'y fait : ses joues la brûlent d'un feu plus grand encore quand elle relève la tête.

- J'ai., j'ai peu de renseignements sur vous.

Sa voix est hésitante et douce.

- Que voulez-vous savoir madame ?

- Je., je suis sturmbannführer !

- Bien madame ... pardon. ... sturmbannführer ...

Au son de la voix de Julien, déliée et chaude, son front s'enflamme et son cœur accélère. Elle sent son regard qui la pioche et la sonde et l'enveloppe. Elle s'effraie à l'idée d'être faible en éprouvant un frisson inconnu et sublime qui l'entraîne vers cet inconnu en même temps qu'il lui incendie les reins et le ventre.

Le français, en pénétrant son cœur, a fermé son esprit. Elle ne pense qu'à lui prendre les lèvres, à aspirer sa bouche, à

goûter sa salive, à lécher sa peau et boire à son haleine. Elle, l'égérie nazie, découvre pour la première fois de sa vie qu'elle est coupable d'un désir brutal, soudain et bouleversant ; une pulsion sexuelle qu'elle a tant de fois méprisée et toujours condamnée, la qualifiant de vulgaire en blâmant ses collègues féminines. Alors qu'elle est venue à Paris pour soumettre l'ennemi à la loi du plus fort, voilà qu'elle sombre devant lui, et dès le premier jour, comme une sainte-ni-touche avec le feu au cul et le regard fricassé. Un comble ! Elle s'affole et s'inquiète : il va me prendre pour une chienne chaude, un râtelier à testicules !

Elle voudrait réagir mais elle est la prisonnière d'une sensation bizarre. Elle est comme délivrée de la pesanteur par une chaleur étrange qui l'enveloppe et lui ôte ses forces et par une ineffable tendresse qui lui donne en même temps une envie de pleurer. L'instant est agréable et c'est bien volontiers qu'elle s'y abandonnerait. Mais le terrain est dangereux et pour tout dire honteux, une porte ouverte sur la faiblesse. Pas question d'être médiocre.

- Ah ! se pâme-t-elle, la passion me suce comme un bonbon. J'en ai l'écaille ouverte et le gazon inondé.

Elle a bien conscience de se donner en spectacle mais elle est impuissante. Elle doit dire quelque chose et se racle la gorge :

- Vous ... vous n'êtes pas un peu jeune pour une telle fonction chez nous ?

Ignorant qu'il est la cause d'un ouragan et que la remarque sur son âge n'a pas le moindre intérêt, elle cingle l'orgueilleux comme un fouet. N'a-t-il pas l'expérience de la vie ? Cette femme le sait mais elle veut le prendre de haut. Va-t-il lui dire que la valeur n'attend pas le nombre des années ? Il pense à lui lâcher le truisme mais renonce aussitôt à user de la banalité. Il vient d'avoir vingt ans et il lui préfère un petit mensonge qu'il croit audacieux.

- Je serai bientôt majeur, madame.

Melita hoche la tête et une fois de plus Julien se méprend. Pensant que son âge est un sérieux problème et qu'il doit démontrer que sa jeunesse n'est pas un handicap, il lui fait en

allemand une déclaration si grandiloquente qu'il faudrait être arriéré ou sourd pour ne pas mourir de rire.

- J'ai parfaitement conscience sturmbannführer lui dit-il, que nos élites ont été coupables de mollesse et qu'il faut assainir la société. Je suis aux côtés du Führer et je veux l'aider dans sa conduite des affaires de l'Europe. Je veux combattre la juiverie !

Mais elle ne répond rien se contentant une fois encore d'un hochement de tête.

- Cette femme cherche à me contrarier, pense-t-il.

En réalité, Melita n'a pas écouté son ridicule plaidoyer. Elle est trop occupée à regrouper ses forces en vue de retrouver un visage impassible et glacé : une lutte intérieure dont Julien ignore tout et qu'il ne peut comprendre. Quant à lui, tout à son affaire et craignant qu'elle s'enlise, ajoute plein d'emphase :

- J'ai mon baccalauréat de philosophie et je l'ai préparé seul et dans de bien mauvaises conditions.

Rien n'y fait. Melita se contente une fois de plus d'un léger hochement de tête.

- Cette femme a une coque de noix à la place du cœur, pense-t-il. Ma candidature frise le zéro pointé.

Alors, il abat ce qu'il croit être sa dernière carte.

- J'ai une bonne plume vous savez. Si vous avez des inquiétudes, vous pouvez demander son avis à monsieur Darquier de Pellepoix^{lxvii}. Il vient d'être nommé commissaire adjoint aux affaires juives par le gouvernement du maréchal Pétain.

Il se passe chez Melita un évènement prodigieux, impensable et pour tout dire admirable : la femme amoureuse est en train d'étouffer l'arrogante SS sturmbannführer. Car des arguments de Julien, elle n'a rien entendu sauf la musique de sa voix qui enrobe les mots d'allemands de sonorités charmantes et qui évoquent la rumeur de l'eau sur la roue d'un moulin et ... la houle sur l'océan des blés ; un son délicieux qui lui rappelle ses genoux écorchés sur l'éteule et ses cuisses bronzées

esquichant les andains, ces grandes gerbes qu'elle attachait avec de longs gluis torsadés.

A leurs souvenirs, son cœur s'échauffe et se dilate et elle s' imagine étendue nue dans la paille avec cet inconnu. La glace, qui d'ordinaire gèle les traits de son visage, bout d'une chaleur inconnue et lui enfièvre le ventre d'une exquise brûlure. Elle lève les paupières et regarde Julien. Intensément. Le désir remue le fond de son âme. Ses yeux couleur de givre, pâles et bleus, se brouillent en devenant obscurs. Insondables. Loin de penser qu'il est au centre de tout ce remuement, Julien se dit qu'elle a le regard énigmatique et brumeux de son chef. Soudain, il entend son souffle, aérien, délicat, un murmure :

- Julien, n'est-ce pas Julius en latin ?

Elle a enfin parlé. Et sa voix est douce. Du coup, il en perd la parole. Voilà qu'elle lui minaude une poignée de mots charmants. Alors qu'il s'attendait à être congédié, elle le flatte d'un regard enjôleur. Le mélange tourbeux se décante et le bleu, traversé d'éclats argentés, devient lumineux et intense. Ses yeux sont comme un fleuve charriant un limon jaune au confluent du bleu de l'océan. Étourdi par cette métamorphose, Julien, théâtral, retrouve son éloquence et lui déclame un quatrain de son cru.

*O splendeur née de la brume,
Chevauchant la mer festonnée d'écume,
Je vois dans tes yeux les cinquante filles d'Énée,
Qui défient sous les cieux, les dieux de l'Hyménée.*

Comprenant mal le français, Melita ne saisit du madrigal pompeux et niais que le chant de ses mots qui s'accorde si bien au visage de Julien et que la lumière d'un rayon de soleil vient baigner. L'instant est unique. Les deux jeunes gens se mangent des yeux.

C'est alors que deux coups sont frappés à la porte du bureau. Il s'écoule bien trois ou quatre secondes ou peut-être plus avant que Melita irritée, ne jette :

- Ya ! Komm herein.

La porte s'ouvre mais d'un geste vif de la main, elle chasse l'importun :

- Später ! Später !

Aussitôt l'intrus disparaît mais le charme est rompu et le bleu lumineux de ses yeux s'éteint comme un quinquet de papier qui vient d'être mouché. Melita ferme les yeux et quand elle les rouvre on croirait qu'ils ont été traversés par l'éclat d'un fer de guillotine. Ils sont glacés. L'hiver est revenu. La sturmbannführer a repris la main. Et c'est d'une voix sèche et brutale que Julien reçoit l'ordre en pleine face :

- Desgranges ! Trouvez-moi quelque chose dans Paris. Mon service à besoin d'y établir ses bureaux.

Décontenancé, il lui dit sans réfléchir la seule idée qui lui vient à l'esprit :

- Une maison de juifs ça vous irait ?

- C'est grand ?

- Oui je crois : il y a un rez-de-chaussée et un étage.

Aussitôt elle se dirige vers le plan de Paris accroché au mur et lui commande :

- C'est où, montrez-moi ?

- Ici, rue des Rosiers.

- Hum !.

Melita réfléchit mais au bout de quelques secondes, elle lui fait non de la tête.

- Trop loin. Je veux ... J'ai vu hier en marchant ... Oui c'est par là ... attendez. Voilà ! Je veux mes bureaux ici !

Julien cherche le nom de la rue mais les lettres sont petites. Il hésite. Elle s'impatiente et d'une voix rageuse elle lui jette :

- Alors ce nom ?

- Boulevard ... Boulevard ... Boulevard des Italiens.

- Parfait ! Parfait ! Nous nous y installerons à compter de la semaine prochaine.

- Mais, c'est peut-être occupé ?

- Aucune importance !

Plantant son regard dans le sien comme deux épingles sur une carte d'état-major, elle ajoute :

- Vérifiez que l'accès est aisé et faites-moi un plan des locaux. Je signerai le bon de réquisition ... Sauf bien sûr si une autorité allemande supérieure à la mienne ne l'avait déjà fait pour elle-même.

Une semaine plus tard, à l'angle de la rue Favart et du boulevard des italiens, à l'endroit exact désigné par Melita, l'agence anti-juive y emménage avec ses cartons, ses machines à écrire, ses classeurs, ses dossiers et ses tables de travail.

Au milieu du va et vient des livreurs et du personnel civil nouvellement engagé, un vieux monsieur au crâne dégarni arpeute en claudiquant le vaste appartement transformé en bureaux. Ses jérémiades fendraient le cœur des plus endurcis, mais celui de Melita, d'une trame indéhiscence, demeure obstinément fermé. Le propriétaire qu'elle expulse de chez lui, veut emporter deux tableaux. A Julien qui sert d'interprète, elle dit :

- Dites-lui que je les garde.
- Ces tableaux appartiennent à sa famille depuis des générations. Ils n'ont de valeurs que pour lui et il voudrait les emporter.
- J'ai dit que je les gardais !
- Il dit que c'est du vol.
- Dîtes à cet avorton de juif que je peux prendre tout ce que je veux parce que le vol n'existe pas pour le vainqueur. C'est une réquisition ! J'use de mon droit : celui du plus fort !

Elle a parlé avec une telle violence que ses mots semblent vomis d'une bouche à canon. Pourtant, le propriétaire résiste. Il veut ses tableaux.

- Oh ! lance Melita excédée, ce vieillard inutile m'ennuie. S'il ne part pas immédiatement, je le fais arrêter et fusiller.

Craignant sérieusement pour sa vie, Julien le prend aux épaules et le pousse fermement vers la sortie. Il lui explique qu'il doit prendre les menaces de la sturmbannführer au sérieux et que sa vie a plus de prix que ses tableaux. Le regardant

s'éloigner, la bouche relevée en bosse, Melita lui crache son venin :

- Cochon de juif !

L'orage est passé. Son visage se détend. Elle éprouve son pouvoir tout neuf qui l'enivre mieux qu'un verre de schnaps. Son regard jette des étincelles et sa poitrine se gonfle dange-reusement, mettant à rude épreuve les boutons de son uni-forme.

- J'aime la guerre, lâche-t-elle dans un soupir.

Et elle se met à danser une forlane, rapide et endiablée ap-prise des années plus tôt dans le Frioul, lors d'un rassemble-ment annuel de camps de jeunesses, Italiens et allemands, à Opicina près de Trieste.

La sensualité animale de Melita, sa gaieté soudaine et son extravagante attitude qui passe de la haine et des menaces de mort à l'insouciance la plus légère, grisent Julien. Il la dévore du regard. Il suce ses lèvres délicieusement ourlées qui lancent en mesure des hop-hop charmants ; il rêve sur ses jambes qui frappent en cadence le parquet ciré et il s'éblouit de ses bras qui façonnent dans l'air des sculptures imaginaires surpre-nantes de vie. Remarquant alors les éclats de forge qui incen-dient ses yeux, il murmure avec un lyrisme fervent :

- C'est le foyer d'Athamor ! Dieu que l'enfer est beau !

Au lieu de tenter d'apaiser sa faim de désirs charnels, il n'a pas conscience de s'enfler de rêves vains et desséchants. Car dans les jours suivants, la chute est rude. Melita est devenue hautaine. Inaccessible. Elle est le maître et il est le valet qu'elle bat plus froid qu'un gueux. Il est Desgranges dont elle aboie le nom avec un rien de condescendance ce qui lui donne l'envie de mordre autant que de pleurer.

- Les délices du premier jour, ont-ils seulement existé ? se la-mente-t-il.

Devenue distante et méprisante, c'est un crève-cœur pour lui de la croiser chaque jour. Que pouvait-il espérer alors qu'il est français et sortait de prison ? Il n'a plus de doute : son passé de délinquant sonne le glas de sa folle espérance. Du coup, sa

haine des juifs se gonfle un peu plus de la quantité de l'espoir perdu.

- A cause d'eux, ma vie est foutue ! Je ne m'en sortirai pas !

Et quand le regard brûlant de Melita revient le hanter avec le fantôme de sa promesse d'amour, il se maudit d'avoir manqué de discernement et de s'être cru capable de s'approprier l'impossible, une prétention qui ne vaut pas le sou tombé de la poche d'un juif.

Mais c'était bien assez pour perdre la raison.

Pour se venger, car elle a eu la malice de le cantonner à des tâches subalternes, il la traite de garce mais aussi de morue ou de catin sinistre et poivrée, un titre qu'il réservait jusqu'à présent aux deux juives qui ont volé sa mère et ruiné sa vie, mais qui, pour Melita, sont en partie injustifiées puisqu'elle n'est ni triste ni alcoolique.

Sans doute espère-t-il que la grossièreté, qui n'est pourtant pas dans ses manières, pourrait avoir quelque vertu à soulager sa blessure d'amour-propre.

Convoqué au quartier général du S.D, avenue Foch, Julien a un mauvais pressentiment. Il demande à Melita qui vient de l'en informer :

- Savez-vous pourquoi cette convocation ?
- Je l'ignore et maintenant sortez !

Le ton est impérieux. Méprisant.

- Les carottes sont cuites se dit-il, les SS me chassent. Je ne leur ai rien démontré. Les foutriquets ! Qu'ils aillent se faire pendre !

Il pense à Raoul qui ne manquera pas de le battre froid. Une fois de plus son étoile pâlit. Avenue Foch, pas la moindre considération. On lui dit que le colonel va le voir mais qu'il doit attendre et qu'il doit s'asseoir.

Par la porte entrouverte, il entend sa voix. Tendant l'oreille, il en perçoit une autre qui lui est familière. Raoul est là ! Les

deux anciens compères de l'université de Göttingen intriguent, sans discrétion, à son nez et sa barbe. Bien que ne percevant que quelques bribes de leur conversation, il n'a nul besoin d'être grand mamamouchi pour deviner que c'est de lui qu'ils s'entretiennent. L'affaire semble sérieuse. Mais d'attendre ainsi sans savoir, le met à la torture.

Au bout d'une demi-heure, il est enfin appelé. Introduit dans le bureau du colonel, il prend place sur une chaise à côté de Raoul qui lui renvoie un sourire énigmatique qu'il juge de bien mauvais augure. Julien est dérouté. L'anxiété lui liquéfie la tête. Il se l'impression de tremper dans l'acide car en face de lui, le docteur Knocken affiche un visage fermé et peu amène.

- Cette convocation, vieux, a dû t'inquiéter lui dit Raoul d'une voix bizarre.
- Ce n'est rien de le dire, mes boyaux font des nœuds, lui avoue Julien.
- Vieux le temps presse ! Voilà de quoi il s'agit : on met sur pied une organisation énorme qu'on va appeler *Le comptoir National*.

A son tour, Helmut prend la parole et, sur un ton condescendant et un peu théâtral, il lui dit :

- C'est une entreprise commerciale dans le but d'approvisionner l'Allemagne en denrées stratégiques.
- Ouuuuu ?

Julien à couiné un oui d'une toute petite voix. Il n'y comprend plus rien. Pourquoi tout ce cinéma se demande-t-il ? Veulent-ils me faire peur ? En même temps que sa peur débonde, il se sent soulagé.

- J'ai raconté à Helmut ce que tu as fait à prison de la Santé avec les seuls moyens de ton intelligence et de ta volonté ...
- Ah !
- Ce que tu as fait est intéressant reprend Helmut faussement admiratif. Puis, un brin menaçant il ajoute : tu as aujourd'hui l'occasion de me montrer l'étendue de tes talents.

Julien pique un fard. C'est juste un peu de honte qui suinte de son orgueil chaque fois qu'on lui reparle de la prison. Mais

en même temps, il aimerait crier sa joie d'être délivré d'un poids obscur qui le terrifiait. Le diable chanterait-il à la messe se demande-t-il ? Voilà que la prison devient ma référence professionnelle. Il n'y a pas à dire, la guerre a du bon.

- Tu auras à mettre en place l'ensemble des services et à recruter le personnel, reprend Helmut en scrutant intensément les réactions de Julien. Et ... bien sûr, tu dirigeras l'organisation. Je t'obtiens tous les moyens pour réussir. Car tu dois réussir !

Il a élevé le ton imperceptiblement en terminant sa phrase sans doute pour bien montrer à Julien qu'il n'a ni le choix ni le droit à l'erreur.

- En fait ... c'est une promotion que vous m'offrez ? risque Julien, incrédule.
- Un poste de confiance ! ... Tu es bien entendu partant à cent pour cent, n'est-ce pas ? reprend Helmut, la voix douce et le regard impérieux et menaçant.
- Oui ! bien sûr laisse tomber Julien saisi par l'injonction, incapable de réfléchir.
- Allons ! s'écrie Helmut en éclatant de rire, tu es maintenant notre associé. Félicitations ! Te voilà le nouveau directeur du *Comptoir National* !

N'arrivant pas à trouver le sommeil, Julien essaie de tirer les premières conclusions de sa réunion du matin. Il réalise que le *Comptoir National* n'est que le paravent d'un énorme trafic qui jettera ses filets sur la France. Car l'appellation, *denrées stratégiques*, signifie en réalité tout ce qui a de la valeur et qu'elle n'est là que pour donner une façade respectable. Le principe de fonctionnement du Comptoir est simple : acquérir au prix le plus bas, au besoin par la rafle ou la réquisition, toutes choses de valeur et les revendre au prix le plus élevé possible. Il s'agit de combiner la règle d'airain de l'économie de pénurie à celle de la loi du plus fort. Du coup, les profits vont s'envoler.

Dans cette affaire, Julien prélèvera sa part, soit dix pour cent des bénéficiaires et il reversera le solde à ses deux associés qui légitimement les nécessités de cette distorsion en raison du grand

nombre d'intermédiaires à rétribuer ^{lxviii}, en particulier la haute hiérarchie nazie.

- Les loups ont faim se dit-il et ... ils montrent leurs crocs. La France vaincue est encore grasse et riche. Ils ne veulent pas perdre de temps pour la dépecer.

Doit-il continuer ou renoncer ? Julien s'interroge. Il n'a besoin d'aucun directeur de conscience pour comprendre que les nécessités cardinales de l'économie allemande n'entrent pas dans ce projet. Les chefs SS qui n'ont que l'ambition d'eux-mêmes veulent s'enrichir. En même temps, il met à nu une autre réalité : la collaboration n'est qu'une énorme entourloupe !

Mais ce qui le gêne vraiment est ailleurs. Un voile s'est déchiré sur la véritable nature de Raoul Simon. Ce type est pourri jusqu'à l'os se dit-il. Je le croyais mon ami et cependant il n'a pas hésité à trahir ma confiance. Il aurait pu me parler du projet, me demander mon avis. Non ! ... Il a vendu à son complice allemand mon passé d'ancien taulard. L'infâme hypocrite est convaincu depuis longtemps que j'ai le profil pour mener à bien des affaires crapuleuses. Et ce salaud tisse sa toile depuis le jour où il m'a rencontré. Un repris de justice pour un emploi de carambouilleur est tellement plus commode à contrôler !

Contre toute attente, le lendemain à son réveil Julien est serein. La gêne, qui la veille avait malmené sa conscience, a cessé de le torturer. Il ne trouve plus en lui de sujet d'amertume. De sa conversion il tire même un peu de fierté : il va prendre l'affaire à bras le corps. Après tout il n'a rien désiré, rien envié, rien demandé. Avait-il seulement le choix ? Qu'il dise non et c'est la misère une fois de plus et qui sait, la mort peut-être ? Qu'il dise oui, alors il se sauve et Julien a envie de vivre ... Et il a l'occasion de montrer ses talents.

Les mois suivants, il déploie une énergie surprenante assortie d'une assurance qu'on ne lui soupçonnait pas. L'organisation qu'il bâtit est d'une formidable efficacité. Il s'absente souvent de Paris pour parcourir la France. La ligne de démarcation entre la France occupée et la zone libre n'a plus pour lui de

réalités tangibles. Partout où il va, il noue des relations utiles. A Vichy, Darquier de Pellepoix l'a présenté à ses amis dont quelques-uns sont membres du gouvernement du maréchal Pétain.

Julien a l'instinct du chasseur et il fait de chacun de ses contacts un complice et, quand c'est possible et utile, un obligé. Il recrute. Il met en place un réseau de prospecteurs et d'informateurs qui ne s'embarrassent pas de scrupules. Seul compte le résultat. Autrement dit le profit. Il a compris d'instinct la nécessité de payer grassement tous ses concours. La confiance, affirme-t-il, mi sérieux mi rigolard, ne se gagne pas, elle s'achète !

Les affaires prospèrent. Et elles prennent un essor que ses associés n'avaient pas imaginé. En contrepartie le colonel Knocken alloue à Julien des moyens et des pouvoirs supplémentaires. Pour le transport, Julien peut réquisitionner lui-même des camions militaires et quelquefois des trains et de la main d'œuvre. Du coup, les profits s'envolent. Il obtient, chose stupéfiante, priorité sur l'armée car des deux côtés du Rhin, les chefs nazis, graissés jusqu'au nez, ne reculent devant rien pour faire tourner à plein les rouages de ce très lucratif trafic.

L'organisation Todt a elle aussi prit contact avec Julien. Elle lui demande d'être son *Bureau de liaison et de défense des intérêts des entreprises françaises*^{lxxix}. Dans un premier temps, il recense pour elle les entreprises capables de sous-traiter avec les groupes allemands et en retour, il s'engage à fournir de grandes quantités de ciment, de sable, d'acier, d'outils et de machines. Il faut bien collaborer à l'édification du *mur de l'Atlantique*^{lxxx}. Chaque jour des trains entiers partent vers l'Allemagne ou la mer du nord et bien sûr vers les côtes de la Manche et de l'Atlantique.

Les profits du Comptoir deviennent vertigineux. Toutefois, c'est l'alimentation et l'habillement qui en assurent la meilleure part. Les grands magasins, les restaurants et les cabarets sont ses clients obligés. Le Comptoir leur fournit tout ou presque : pommes de terre, huile, œufs, viande, poisson, beurre, lait, fruits et légumes et toutes sortes de produits

introuvables et, par conséquent, très chers. Chaque mois, des dizaines de milliers de bouteilles de vin, de champagne ou d'alcools transitent par le Comptoir. Jamais depuis l'arrivée des allemands à Paris, lui disent ses clients, on a vendu autant de champagnes, d'alcools et de vins.

Ils sont rares ceux qui refusent de collaborer au succès de l'entreprise. Durant tous ces mois, Julien n'en rencontra qu'un seul, un notaire de Moulins qui lui avait jeté à la figure :

- Vos sous, jeune homme, c'est du poison ! Allez-vous-en !

Julien avait souri, mais un peu jaune. Cependant la prophétie de l'homme ne s'est pas réalisée, du moins pas encore car pour l'heure, dans ses réseaux comme chez les nazis, personne n'a été intoxiqué ou malade. C'est même tout le contraire. L'argent se remue si fort que c'en est une bénédiction. Le Comptoir National est devenu le jardin d'Éden de la SS ! On ne peut imaginer meilleure affaire que la guerre.

Alors qu'il déjeune avec Darquier de Pellepoix, Julien lui dit : vous qui êtes un cruciverbiste chevronné, vous devriez savoir ça : *collaborer* en huit lettres, qu'est-ce que c'est ? Comme Darquier ne trouve pas, Julien lui dit : c'est *profiter*. Et comme le quasi ministre s'étonne, Julien lui apprend, s'il ne le savait déjà, que la collaboration attire beaucoup de profiteurs et bien peu d'honnêtes gens. Toutefois, mais en secret, Julien s'avoue que cette définition est une manière de dédouaner sa conscience maltraitée.

Julien mène désormais grand train. La préfecture de police de Paris lui a réquisitionné un vaste appartement richement meublé dans le seizième arrondissement. On lui assure que le juif qui en était le propriétaire est mort aux premiers jours de la défaite. Ainsi va la vie se dit-il ! Et le jour de son emménagement, s'allongeant sur le lit il claboude une autre sornette : qui va à la chasse perd sa place, seulement le soir venu il déchanté.

- Je ne peux pas vivre ici déclare-t-il, le fantôme du propriétaire erre dans la maison et son œil me regarde ! Il me faut un autre appartement.

Monsieur le directeur du Comptoir National, comme on l'appelle désormais, aime aussi les belles voitures. Julien a acquis le mois dernier une grande décapotable noire à deux portes, une Mercedes-Benz 770 K qui lui fait des envieux et beaucoup d'admiratrices.

Pour autant, son argent ne fait pas de lui un homme heureux. Il est seul. Son constat est cruel :

- Dès qu'une femme m'approche, elle me déteste !

Le souvenir de la belle Danielle rôde toujours. Prénant. Inoubliable. Son adorable visage surgit au détour d'une pensée, d'un mot, d'une silhouette aperçue dans la rue. Et c'est alors une pluie de câlins et de mots tendres. Comme il aimerait courir rue des Rosiers et couvrir de baisers ses lèvres, ses mains, ses cheveux, son cou et se régaler de ses seins et de ses cuisses ; s'emplir le nez de l'odeur de son sexe et le prendre, humide et chaud, délicatement, longuement, profondément. Il n'a nul besoin du secours de gravures libertines. Au seul souvenir de cette porte des délices, sa verge se dresse en une érection douloureuse qui le met à la torture. Il n'a rien oublié du balancement de son bassin, de son souffle et de sa sueur, ni des cris qu'elle poussait, ni de la fulgurance de leur jouissance. Il s'enivre de son unique nuit d'amour enchâssée dans son souvenir comme une relique.

Hélas, comme toujours, l'instant d'après, la colère de la juive revient au galop qui déverse sur lui son averse glacée de boue et de honte. Le plus douloureux c'est le souvenir de sa voix qui lui rive son clou : tu es un voleur et un menteur ! Elle lui hurle son mépris qui déforme son beau visage ... Et il se souvient de sa fuite honteuse. Les jambes à son cou, il avait détalé, la poitrine en feu comme le voleur qu'il est. La blessure d'orgueil est profonde. Trop large. Inguérissable.

Avec Melita, ce n'est pas mieux. Il avoue secrètement, mais pour crâner :

- J'espérais que la blonde chasserait la brune ! Macache-Bono ! La double-fesse en vert de gris n'est qu'une relicheuse coincée de l'arrière train.

A la création du Comptoir, il avait cru s'en éloigner durablement et même définitivement. Il avait déchanté. Il partage maintenant ses bureaux avec elle. Il avait bien objecté que les activités de l'agence anti-juive et de la censure n'avaient rien à voir avec celles d'un comptoir commercial, ce fut peine perdue. Il dut se plier aux ordres et même, réquisitionner les deux appartements voisins. Depuis qu'il a installé le Comptoir National au dernier étage et sur la plus grande partie des vastes sous-sols qui lui servent d'entrepôts, Julien doit traverser les deux niveaux intermédiaires de l'agence chaque fois qu'il se rend à son bureau ou qu'il en sort.

Et Melita et Julien continuent de se rencontrer.

En réalité, ils font plus. Ils se voient pour un oui ou pour un non, pour régler, disent-ils, des questions d'un règlement intérieur qui n'existe même pas. Quand Melita l'appelle, il accourt. Il entre dans son bureau et referme la porte derrière lui. Et ils sont là tous les deux, debout, à se contempler sans échanger un mot. Les yeux de l'allemande sont tendres et bleutés mais après une minute ou deux ou parfois trois, la tête en feu et la gorge serrée, Julien tourne les talons et sort, plus frustré que s'il avait flambé toute sa fortune au jeu.

A quoi jouent-ils ces deux-là ? Il n'est pas certain qu'ils le sachent eux-mêmes. Ils sont seulement comme deux aimants qui s'attirent et qui se repoussent quand leurs pôles se retournent à l'instant où ils entrent en contact.

Dans cette comédie, Julien se brise. A ce jeu, il perd le sommeil. Melita jouit de son triomphe à le sentir à sa merci sans jamais se donner. Il pense qu'il est trop faible et il se prend en grippe car, quoiqu'il fasse ou pense, cette égérie des amours platoniques lui dicte sa conduite. Sa présence, si près de son bureau, l'ensorcelle.

- J'aime donc à ce point me laisser humilier ?

Mais elle est sensuelle, fascinante, inquiétante et glacée, enivrante et cruelle. Inhumaine. Elle est l'absolu du féminin. Elle est la femme ! Parfaite ! Achevée ! Et tellement charnelle ! Il rêve à ses seins orgueilleux qui semblent tant souffrir de leur

captivité sous la veste de l'uniforme, à sa taille élancée, à son ventre sur le sien, à ses hanches pleines, à sa croupe ronde et ferme qu'il aimerait chevaucher. Parfois la nuit, il suce ses tétons que le désir a durcis et qui ont traversé comme des pointes les coutures de son chemisier. Mais aux premières lueurs du jour les ombres, obscènes ou voluptueuses s'évanouissent, le laissant seul et dévasté devant l'inaccessible.

Il pense qu'une étoile funeste gouverne sa vie et qu'un mauvais Karma le tient dans son ombre.

- Les femmes m'évaluent et m'abandonnent. Danielle me hait et Melita me méprise. Aucune ne veut me comprendre ni me pardonner ; aucune ne peut m'aimer à cause de mon passé. Alors, à quoi bon la richesse ? Sans amour je ne suis rien !

Le doute et la peur font ensemble un bien mauvais vinaigre. Julien déprime. Il est sous l'éteignoir.

- Ma vie s'étouffe et ma chandelle fume noir et mes larmes me brûlent comme des coulures de cire.

Sa santé décline. Il se pense sincèrement réprouvé, délaissé par un Dieu qui la damné depuis l'aube des temps et qui ne fait rien pour lui.

- Et d'ailleurs, quelles nécessités auraient pu le pousser à me m'aimer ? Qui suis-je pour Lui ? Rien qu'un peu de chair et de sang inconnu ?

Il fait souvent le même rêve. Un ange ou peut-être un démon avec les yeux de feu de la juive et la bouche fielleuse de l'allemande vient le tirer de son sommeil. L'être céleste lui dit :

- Petit d'homme, tu n'es pas seul à douter.
- Qui es-tu ? Au lieu de ricaner console-moi ! Dis-moi à quoi sert ma vie ? Est-elle à sens unique, une impasse, un chemin où je me perds et me détruit ?
- Ah ! Ah ! Ah !

L'être ricane à sa question ajoutant d'une voix sidérale :

- Doute Julien ! doute !

Mais Julien fait front : il veut savoir.

- Je ne vois que le chaos de la création, un sérac d'espairs brisés, perdu par la vanité et les illusions.

Mais il a beau dire et faire, l'être céleste ne cesse pas de ricaner.

- Fantôme ailé, si tu connais le sens de la vie, dis-le-moi. Et lui montrant son cœur, il ajoute : y-a-t-il un point d'arrivée à l'amour ? Un endroit où je pourrais m'ancrer ? Ou bien n'y-a-t-il que la froide indifférence de l'univers ?
- Doute petit d'homme ! Doute !
- Assez de ricanements ! Réponds-moi ! Ah c'est ça ? Il n'y a rien que le néant.

Alors, Julien se met à hurler :

- Console-moi ! Console-moi ! je ne veux pas retourner au néant.

Son cri roule entre le ciel et la terre avec la puissance d'un millier de coups de tonnerre. Et les âmes qui errent sans but entre les galaxies depuis l'aube des temps, l'entendent et relaient son cri. Et, comme elles sont en aussi grand nombre que les étoiles, le vacarme est phénoménal, prodigieux, terrifiant. Dans toute la création, il se produit une formidable secousse qui ébranle les cieux jusqu'aux bords de l'univers.

Mais il ne se passe rien. Dieu dort d'un sommeil éternel.

Chapitre 15

Julien n'a pas fermé l'œil de la nuit. Arrivant à son bureau, secrétaires et dactylos pensent qu'il est malade. L'une d'elle, Parcila, une jolie brunette au regard effronté et qui soupire pour lui en secret, chuchote à sa collègue :

- Dirait-ty pas une fleur sans eau ?
- Sûr qu'y fait pitié!
- Quand même.., pas bien normal ! Il a tout ça k'est-ki faut et la où ki faut !
- Pour ça c'est sûr !
- P'tête qu'y a pas si longtemps qu'il a quitté son tétin ?
- Comme t'y vas ! l'est plus à la bavette. C't'homme-là est bon à marier !
- Pour sûr : c't'un joli p'tit bout ...
- Tu sais mémène, faudrait pas m'prier pour que je le mets dans mon lit l'marmot. J'saurais bin lui montrer où c'est t'y qui faut mettre le paquet de l'épousée.
- N'empêche, le cœur me saigne à l'voir comme ça !
- L'est malade tu crois ?
- J'crois que c'est l'mal d'amour.
- T'es sûre ?
- P'tête bin qu'il a personne pour lui faire briller sa pièce du milieu ?
- Avec une tête pareille ?
- On sait jamais : faudrait s'en assurer.
- T'en as de bonnes toi !
- Moi, c'que j'en dis ...
- Qu'ek tu crois ?... J'ai déjà essayé...
- Et alors ?
- Rien ! Des nèfles !
- Ah ! Saperlipopette !

- Rin que j'te dis. Y m'a même pas vue.
- Quektafais ?
- Dans l'escalier du sous-sol, j'ai voulu l'serrer quand y descend.
- Comment ktas fait ?
- Bin, d'abord, j'laisse tomber mon dossier qu'j'ai sous l'bras. Y a les feuilles qui dégringolent partout alors j'me baisse avec le derrière en l'air et j'attends qu'y passe entre mon cul et la rambarde.
- Vingt-dieux ! Tu lui frottes son lard avec tes friandises ? Ça c'est fortiche alors.
- Mais non kektucrois! Vois le tableau : j'suis pliée en deux, j'ai la tête à sucer les marches de l'escalier, y peut voir que mon cul et j'lui dis : m'sieur Julien passez ! Faut pas vous gêner ! Passez sur le côté, ça va pas vous brûler l'devant.
- Et alors ?
- Il attend que j'me r'lève !
- Non ! Le gourdiflot !.
- Même que des fois, il m'aide à ramasser les feuilles.
- Et c'est tout ?
- Et c'est tout ! Un jour, y m'a dit : devriez prendre un classeur qui ferme mieux pour transporter vos archives, mademoiselle !
- Bin ça alors ! l'a pas d'vices c't'homme-là ou c'est p'tête qui la k'du vent dans ses braies ?
- Moi j'crois pas ! J'crois qu'il a la tête à l'envers. Il en pince pour la vert de gris.
- Tu crois qu'elle est 'pruchienne la SS ?
- J'chais pas. Pourquoi k'tu m'demande ça ?
- Oh ! comme cha ! C't'une peau d'vache.
- C'est c'qu'y disait aussi mon père. Les pruchiens, cé des peaux de vaches, rapport à la guerre de 14.
- Tu sais, j'y pense, p'tête qu'il est de la jaquette ?
- Mais non ... l'est juste un peu tendre.
- Penses-tu ! Pour empeser la ch'mise d'une femme, pas b'soin d'avoir beaucoup d'printemps.
- C'est vrai qu'à c't'âge-là, l'jus d'andouille y part tout seul.
- Ma mère disait toujours : ma fille, en amour, l'apprenti est aussi savant qu'le maître. Fais attention à ton fromage !

- Quand même, avec ç'tui-là qu'est pas un chaud d'la pince, t'aurais pas eu à craindre pour ton puchelage.
- P'tête, mais moi, les yeux fermés, j'lui taillerais une basane et j'lui laisserais mon fromage pour la vie, avoue Parcila en rondinant des yeux.
- T'as raison. Cha lui r'donn'rait p'tête des couleurs au patron.

Loin de se douter qu'il est l'objet d'attentions si charmantes, Julien s'absorbe dans son travail. Mais ce soir, manquant de cœur à l'ouvrage, il décide de partir plus tôt de son bureau. Il a envie de marcher. Sur les boulevards, perdu dans ses pensées, il s'entend soudain appeler :

- M'sieur Julien ! M'sieur Julien !

Comme il se retourne, il aperçoit une jeune femme qui lui fait des signes de la main et qui accourt vers lui en toute hâte.

- M'sieur Julien, faites excuse de mon audace, mais y faut que j'vous cause.
- Oui ? répond Julien, c'est à quel sujet mademoiselle ...
- Ça ! c'est bien ma veine, qu'elle lui lance, stupéfaite. Vous m'remettez pas ?
- Eh bien, je dois dire ... Non... Ah peut-être bien, mais si ! ... Vous êtes ...
- Parcila ... la fille ... dans l'escalier.
- Mais oui ! maintenant je me souviens de vous mademoiselle... Mais ... vous me suiviez ? Que me voulez-vous ?
- Eh bin ! ... c'est à dire que ... Voilà ...

Les poings sur les hanches, les jambes légèrement écartées et les yeux plantés dans les siens, elle lui assène :

- Dites-moi ! là ! en face ! dîtes-moi que j'vous plais pas !

Sidéré, Julien à l'air intelligent d'une oie. Il a la bouche ouverte et jargonne une grêle de bruits et de sons incompréhensibles. Sans lui laisser le temps de se reprendre, la fille ajoute très en colère :

- Vous m'regardez même pas dans l'escalier ! ... J'vois bien l'mauvais coton, vous savez. La tête me fend ! Vous m'prenez

pour une cloche, une bride à veaux, une tête à perruque. Quoi !
La reine des pâquerettes !

Julien s'est ressaisi. Son premier mouvement est d'éloigner la fille mais devant son culot, il se ravise. Au fond elle l'amuse. Son accent et son bagout qui sentent fort sa campagne, renforcent sa curiosité. Et puis quand même, c'est un bien joli brin de fille et charmante avec ça. Il décide d'être patient et bienveillant. Et surtout il est curieux de savoir jusqu'où la belle impertinente est capable d'aller. D'ailleurs, elle reprend sa tirade.

- Vous voulez pas m'avouer. Hein ? J'voux pas un sou d'intérêt.
- Pardonnez-moi mademoiselle. Je ne vous comprends pas. Je devrais vous avouer quoi ?
- Mais que j'compte pour rien pour vous et k'vous en pincez pour la helf'rin^{lxxi}.
- La quoi ?
- Bin la teutonne quoi ! la souris grise !
- Ah ! la helférine. Ça par exemple ! Mais de quoi vous mêlez-vous ?
- Mais pardi, de ce qui m'regarde !
- Quel culot monstre vous avez !
- Ce s'rait donc du culot que d's'intéresser à vous ?
- Qu'est-ce qui vous permet ?
- Mais vous m'sieur Julien ! Vous !
- Comment ça ? Je ne vous ai jamais adressé la parole.
- Justement ! Et ça m'insulte ! Oui ! vous m'insultez m'sieur Julien.
- Non mais des fois ...

Julien est si troublé que le rouge lui monte à la figure. Indifférente à son changement de carnation, Parcila poursuit son stupéfiant réquisitoire.

- Si qu'au moins l'bonheur vous f'rait les yeux doux, vous z'éclo-sait vot'jolie tête comme un beau bouton de rose tout frais, j'aurais pas v'nu vous causer ici, vu qu'j'aurais laissé tomber d'puis longtemps. Mais c'est k'vous en perdez l'boire et l'manger !
- Enfin mademoiselle...

- J'vois bien : z'êtes comme qui dirait, tout godillé du bateau et malheureux comme un gibet ! C'est bien simple, quand j'vous vois, j'ai le cœur à la chavire : on croirait que l'diable s'est couché d'avant 'vot' porte !

Julien est furieux. Il s'est laissé percer à jour. Il ne fait de confidences à personne et voilà que ce foudre à l'accent paysan sorti ni du tonnerre ni de l'éclair, fait l'état des lieux de son cœur avec exactitude et met en lumière les réalités illusoire de sa vie sans aucuns ménagements.

Il ne peut retenir sa question :

- Com... Comment savez-vous ça ? Vous êtes voyante ?
- Bin m'sieur Julien, qu'elle lui fait avec un sourire à faire fondre les pierres, pas b'soin d'avoir les pouvoirs d'une lune de Tarot pour d'viner c'qui s'passe dans vot' tête. Ça s'voit comme le nez au milieu d'la figure. J'connais l'fourbi vous savez.
- La lune du Tarot ? Vous tirez les cartes mademoiselle ?
- Mais non m'sieur Julien. C'est ma mère qu'était tireuse de cartes. L'avait pas plus d'pouvoirs que d'beurre en broche, seul'ment, elle avait d'la jugeote et ... la langue bien pendue. Elle m'a appris à r'garder les hommes. Et moi ... j'aime à vous r'garder.
- Et pourquoi moi ?

Son exaspération est tombée. Elle n'était qu'en surface. Il part d'un grand rire.

- Ah ! vous riez maint'nant ... c'est que j'vous fais du bien.
- Décidément vous êtes impayable !
- Et pourquoi que j'm'intéresserais pas à vous ?
- Vous êtes un drôle de numéro tout de même.
- C'est t'y pas malheureux de vous voir comme j'vous vois, d'avoir aucun vice dans la toupie.
- Parce que vous croyez ça ?
- Si j'le crois ? Eh bin qu'on mette mes tétons chez Ma Tante^{lxxii} si que j'mens !
- Si j'en juge par ce que j'en vois mademoiselle, ils ne doivent pas manquer de valeurs.

- Oh m'sieur Julien, c'est le premier mot gentil qu'vous m'faites. J'en ai comme qui dirait, mon d'avant et mon arrière tout en émoi.
- Eh bien vous alors, vous ne manquez pas d'audace ! Quel aplomb !

Un fou rire le secoue tout entier. Parcila l'observe. Sans dire un mot, elle se gratte la tête, tout de même un peu inquiète. Quand le rire de Julien s'arrête, elle lui glisse à l'oreille :

- C'est bien m'sieur Julien, z'avez craché vot' saint Mathurin.
- Mon quoi ?
- Bin vot' mal quoi ! l'mauvais flux.

Elle est aux anges et elle minaude. Julien la regarde enfin et ses yeux bienveillants s'attardent sur son visage et son corps. Elle en a maintenant des frissons d'anxiété. L'examen semble réussi car il lui dit :

- Parcila, vous me faites penser à la rosée du matin et peut-être aussi à un bonbon. Je me demande si vous avez les lèvres su-crées...
- Eh bin vous alors ! Si je m'attendais. Un si joli compliment ... M'direz-vous tout le reste vu qu'vous m'avez épluché le galuchet de bas en haut ?
- Voyons Parcila ... Ça ne se dit pas.
- Oh ! Si'vous plaît, faites-moi plaisir. C'est pas tous les jours qu'un homme d'v'ot qualité me fait la revue d'détail.
- Quelle gentille effrontée vous faites ! Eh bien ! eh bien ! Voyons ! Par quoi je vais commencer ?... Je dirais d'abord que... ce que je vois de vous ne me déplaît pas ... Vous avez un gabarit plutôt petit mais de proportions agréables – un joli visage - une bouche mutine - une poitrine ... mon Dieu ... très fortement convenable - une taille de guêpe - des hanches épanouies et un galbe de jambes bien élégant.
- Et c'est tout ?
- Je trouve que ce n'est déjà pas mal mais, puisque vous en voulez encore, j'ajoute que j'aime aussi vos cheveux tirés en arrière sous votre bibi noir à rubans vert et rouge. Il dégage ... comment dire ... un front charmant. Pour le reste ...

- Oh le reste ! m'sieur Julien, y s'trouve dans mon arrière-boutique ! Faudrait voir à v'nir y faire l'inventaire un de ces jours.

Elle part d'un grand éclat de rire. Un rire aussi amusant que le reste de sa personne. Elle est secouée par des poufs-poufs et des srins-srins si bruyants qu'elle les expulse de sa gorge à grands renforts de gestes qui font se retourner les passants. Hier, peut-être, Julien en aurait été agacé ou gêné, mais aujourd'hui, sur le trottoir des grands boulevards, au milieu de la foule, ils le divertissent. La simplicité et la bonne humeur de Parcila sont rafraîchissantes et il a l'envie soudaine de l'embrasser. Quand elle cesse de rire, il lui demande presque solennellement :

- Voudriez-vous sortir avec moi ce soir ?
- Ah bin vous alors ! qu'elle lui répond, stupéfaite. C'est pas une blague au moins ?
- Non ! c'est sérieux.
- Eh bin! si que j'm'attendais.

Elle se hausse sur la pointe des pieds, lui vole un baiser sur les lèvres et frappe dans ses mains comme une gamine qu'on vient de récompenser en s'écriant :

- Oh, oui ! Oh, oui !

Quand elle s'arrête de gesticuler, il y a de la gravité sur son visage.

- Mais, dit-elle...
- Mais quoi ? lui demande Julien ... Dites ...
- Eh bin voilà ! J'voudrais aller au théâtre.
- Pourquoi pas, fait Julien qui lui demande : comme ça vous aimez le théâtre ?
- C'est à dire que ... non. J'chai pas. J'y suis jamais été.
- Ça ne fait rien, il faut toujours une première fois. Vous voulez voir quoi au juste ?

Elle lui lance un regard en coin comme quelqu'un qui s'attend à un refus et dit :

- La môme !
- Quoi la môme ?
- Piaf !

- Mais Piaf ne fait pas de théâtre ! Elle chante.
- Chai bien mais ça s'appelle le Bel indifférent^{lxxiii}.
- La nouvelle pièce de Jean Cocteau ?
- Chai pas m'sieur Julien, mais y a la môme dedans.
- En êtes-vous certaine ?
- Bin r'gardez ! c't'écrit, là ! ... derrière vous.

Comme il se retourne, Julien aperçoit une affichette fixée sur le tronc d'un platane sur laquelle est écrit : Théâtre des Bouffes-parisiens - Le Bel indifférent - Pièce en un acte de Jean Cocteau avec Édith Piaf et Paul Meurisse.

- Êtes-vous sûre qu'elle chante dans cette pièce ?
- C'te môme là, quand j'entends sa voix, j'ai comme qui dirait les boyaux en feu. Même que c'est tonton Leplée qui l'a lancée.
- Qui c'est celui-là ?
- C'est comme qui dirait son homme de Rio.
- Son homme de Rio ? C'est quoi encore ça ? ... Ah ! vous voulez dire son impresario ?
- C'est tout pareil ! C'est pas moi que j'le connais personnellement le pressario, c'est ma copine, une ancienne du Beuglant qu'est maint'nant pierreuse au faubourg Saint-Denis qui m'la dit.
- Si je comprends quelque chose à votre galimatias... Je peux savoir ce qu'est une pierreuse ?
- Comment qu'un bel homme déluré comme vous peut 'y poser pareille question ?
- Mais...
- Et bin quoi ... c't'une fille qui prête son devant quand e'va faucher le persil, pardi !
- Quoi ?
- L'tapin ! la r'tape quoi ! ah ! ... une paillasse de corps de garde.
- Vous avez de ces fréquentations, Parcila.
- Faut pas croire, mais c't'une bonne fille : pas une marmite de terre. L'a pas de barbeau qui lui tourne le robinet d'eau quand e'va à la cuvette. E'travail solo la marcheuse.
- Et elle n'a pas trouvé de métier plus ... enfin moins ... ?

- E'dit qu'le métier vaut plus rien pa'ce que tout l'monde s'en mêle. Pourtant e'gagne et bin plus qu'moi ! Ça c'est sûr !
- Quel bagou vous avez Parcila. Alors, prête ? On y va ?

Au milieu de la foule qui s'écoule, Parcila et Julien avancent lentement vers la sortie. Les deux jeunes gens se taisent histoire sans doute de prolonger encore un peu le plaisir d'avoir vu et entendu Édith Piaf, en chair et en os, sur la scène.

- Ah c'que c'était beau ... mais c'que c'était beau !
- Je suis content que ça vous ait plu. Ce n'est pas une pièce ordinaire
- C'qu'elle est fortiche !
- Oui ! Elle est remarquable ! Il n'y a qu'elle pour jouer le rôle.
- E'chante à la fin, là ... là ... là ... *Y'a rien à faire, j'tai dans la peau.* Oh m'sieur Julien, j'en ai mes p'tits boyaux tous retournés. J'voudrais tellement vous r'mercier d'm'avoir emmenée. Qu'est-ce que j'peux-t-y bien faire pour vous faire plaisir ?
- Vous ne songez tout de même pas à me faire un cadeau ?
- Oh ça, j'voudrais bin ! On m'a jamais emmenée au théâtre. C'est quekchose vous savez.
- Mais vous ne me devez rien.
- C'est pas ça ! C'est seulement que j'voudrais vous faire du plaisir.
- Vous n'y pensez pas ?
- C'est égal ! C'est moi que j'voudrais vous offrir en cadeau.
- Pardon ?
- Ah, j'vous défends bien d'croire que j's'rais une pierreuse !
- Mais je ne crois rien Parcila, je ne comprends pas votre charabia, voilà tout.
- J'dis pas que ... quand y m'manque vingt sous pour faire un franc, j'fais pas un peu la catin. Faut bien faire bouillir la marmite. Mais j'suis pas une professionnelle. J'suis ... disons une occasionnelle ! Est-ce que vous comprenez ?
- Parcila, je ne vous juge pas. Chacun fait selon sa conscience et ses moyens.
- Qu'eke vous en pensez ?
- Penser quoi ?
- J'vous plais pas, c'est ça ?

- Non ... ! Euh ! ... Si !
- J'suis pas 'vot genre, dites-le ?
- Enfin Parcila...
- Z'aimez qu'les rosières ?
- Les rosières ?
- C'est comme qui dirait une marguerite qu'a encore tous ses pétales.
- Une vierge ?
- Oui, p'tête ! C'est y donc une rosière qu'vous voulez ?
- Euh ... ! Oui ! Non !
- P'tête que vous préférez vous gratter tout seul 'vot devant ?
- Quoi ?
- Oh vous alors ! Qu'est-ce qu'on vous a appris ? Bin ! j'vous cause d'une colonne, d'une pignole ... quoi !

Par bonheur, la nuit cache son trouble. Julien n'a jamais rencontré de fille aussi nature, spontanée, rouée et naïve à la fois. De son côté Parcila, lancée dans son idée, ne s'arrête plus de parler. Il faut qu'elle lui dise son incompréhension parce qu'il est le premier homme à ne pas lui mettre la main au cul et que, forcément, elle en déduit une série d'hypothèses qu'elle égraine comme un chapelet à mesure qu'elles lui traversent l'esprit. D'abord elle craint de ne pas lui plaire et l'instant d'après elle prend son trouble pour un aveu d'impuissance. Alors elle lui demande d'une voix douce :

- C'est t'y qu'vous êtes malade ?... Z'avez pas d'encre dans l'cornet ?

Cette fois Julien a compris. Mais curieusement la question le met de bonne humeur. Il en rit à s'étouffer mais surtout, il se sent heureux de retrouver son univers : un monde sans fard et simple.

- Eh bien vous alors, lui lance-t-il, vous ne déménagez pas à la ficelle !
- V'là qu'vous causez comme moi m'sieur Julien ! Et vous riez comme un bossu ... Tout franc tout carré.
- Mais oui Parcila, je ris. Je ris parce que tu me fais rire. Je ris parce que j'ai envie de t'embrasser. Je ris parce que j'ai envie de te prendre dans mes bras. Je ris parce que tu me plais.

- Ah bin ! Si que j'm'attendais ! Alors c'est vrai ? vous voulez bin de moi ?
- Oui ! Je te veux ! Et dès cette nuit ! Et, si tu n'y vois pas d'objections, je t'emmène chez moi.
- C'que j'suis contente ! C'que j'suis contente dit-elle en frappant dans ses mains. Mais avant, faut k'j'vous dise ...
- Et tu veux me dire quoi ?
- Mais tout !
- Rien ne t'y oblige Parcila. Nous avons tous nos secrets et le droit de les garder.
- Non ! Pas avec vous ! J'veux k'vous m'connaissez jusque dans les coins.
- Et qu'as-tu de si important à me dire ?
- Bin voilà ! ... J'vis pas toute seule.
- Tu ... as un homme ? ...
- Non ! Deux !
- Fichtre ! Ça fait du monde ... Et pourquoi me dis-tu ça ?
- J'veux pas k'vous croyez que j'suis une Marie couche-toi là.
- Tout de même, avec deux hommes, c'est ... difficile à croire ...
- J'ai dit que j'levais un peu l'jupon pour mettre un peu de beurre dans les épinards ...
- Oui, ça j'avais compris.
- Eh bin si que j'le fais, c'est pour mes deux hommes.
- Comment, ces deux-là ne peuvent pas t'aider ?
- Pour sûr que non ! l'un c'est mon aïeul qu'est malade et l'aut' c'est mon p'tit gars.
- Tu as un enfant ?
- Oui m'sieur Julien.
- Et il a quel âge ?
- Trois ans ... Et il est beau comme un Jésus.
- J'en suis sûr Parcila.
- Ça vous gêne c'que j'vous dis là ?
- Je suis étonné, voilà tout. Et le père de ton enfant il est où ?
- Un julot ... Vous savez, y a ceux qui couchent et qui s'en vont et 'ya les z'aut'es, ceux qui restent : les fauchés, les fainéants.
- Et tu as en eu beaucoup de julots ?

- J'en ai eu un qu'était si raide que j'aurais même pas pu lui emprunter un pain sur sa fournée. Et que si j'l'aurais suivi, j'aurais eu qu'à nous faire des rôtis de balais brosse.
- Et le père de ton enfant ?
- Oh, lui ?... Il s'en est allé à la guerre qu'il a dit. Mais l'est jamais rev'nu. P'ête bin qu'il est mort ou qu'il est prisonnier ? Qu'est-ce que j'en sais ? J'suis une sentimentale. J'aurais pas voulu un polichinelle dans l'tiroir seulement pour les sous. Y m'plaisait bien. Allez comprendre ? Vous savez m'sieur Julien, pour les filles de 'pôv, les choix dans la vie, c'est pas nous qu'on les fait !
- Le hasard, laisse tomber Julien ...
- L'hasard ? L'hasard ?... Il a bon dos 'vot'hasard. Pa'ce que, pour les filles de 'pôv, c'est toujours la même couleur de peine et la même odeur d'misère. Taratata ! C'est pas Dieu possible !
- Alors c'est quoi ?
- Les choix, y z'ont été faits avant la naissance que j'vous dis. Même que les comptes y sont vite réglés quand on arrive dans l'grand bain. Ou qu'on avance à r'culons en l'vant l'jupon et on mange ! Ou qu'on a le col tellement tiré par la misère qu'on s'fait moucher sa chandelle avant l'âge.
- Je sais ça, murmure Julien qui revoit sa mère sur son grabat.
- Oh non, vous savez pas m'sieur Julien ! ... Vous savez pas le prix qu'on paye, nous, les filles de la misère ! Les flics, les juges marrons, ça vous chasse, ça vous traque mais ça veut quand même des passes à l'œil. Et quand on leur a mis les valseuses à sec, ils nous traitent de salopes, de Marie-couche-toi-là : de putain quoi !

Parcila se met soudain à sangloter. Il n'y a dans sa voix nulle indignation, nulle colère. Seulement l'aveu de sa détresse et de son impuissance.

- Ne pleure pas Parcila lui chuchote Julien tendrement.
- C'est ... C'est ... C'est pour ça que j'voulais vous dire tout ça, m'sieur Julien.

Elle a une petite voix hachée à cause de ses larmes qu'elle renifle. Avec beaucoup de délicatesse, Julien lui prend la main. Il s'arrête de marcher et met ses yeux dans les siens. Sur ses

joues, la lumière d'un réverbère scintille et les larmes lui font comme deux jolis rubans d'eau multicolores. Il lui dit :

- Parcila, les larmes sont les perles du pauvre...

Tirant la fille à lui, ils restent immobiles un moment, serrés l'un contre l'autre. Ils sentent les battements de leur cœur qui se mêlent. Il entoure ses bras autour de ses épaules et presse ses lèvres sur les siennes, longtemps. Très longtemps. Quand ils reprennent leurs souffles, Julien lui chuchote à l'oreille :

- Laissons la misère à la nuit, tu veux bien ? Partons !

La rue est sombre et déserte à cause du couvre-feu. A vingt mètres de là, on ne voit déjà plus que l'ombre de la Mercedes que Julien vient de garer le long du trottoir.

Sous le porche d'entrée de son immeuble, il pèse de tout son poids sur la lourde porte de bois qui s'ouvre en grinçant. Parcila pousse un cri. Elle a toujours eu peur de l'obscurité. Le hall circulaire est vaste et leurs chaussures résonnent sur les grandes dalles de pierre. Par le carreau d'un œil de bœuf, le croissant de lune distille sa faible clarté sur de grandes statues fantomatiques logées dans des niches aménagées dans les murs. Dans ce clair-obscur de cathédrale, les spectres nus dont on ne voit que les reflets pâles accrochés aux seins des femmes et aux sexes des hommes semblent appeler les arrivants à d'étranges bacchanales. Pas bien rassurée, elle chuchote :

- Ça fait peur !
- Ce n'est que du stuc, lui dit Julien en riant et d'un bien mauvais goût, mais ça ne mord pas.
- C'est-y pour nous mettre l'eau à la bouche quand on arrive ?
- Eh ! l'immeuble n'est pas une maison de passe.
- En tout cas pas une maison d'abattage, ça c'est sûr ! C'est trop rupin, mais qui sait, aut'fois, c'était p't-ête un boxon.

Passant devant la loge du concierge, ils gagnent sans bruit le deuxième étage. Julien ne prend jamais l'ascenseur, préférant l'épais chemin de laine qui dévale le grand escalier en hélice.

Dans l'appartement, les lustres de cristal jettent brutalement sur leur visage un éclat minéral et doré. Parcila est éblouie et sa joie rayonne. Elle s'écrie :

- C'est beau ! C'est grand ! C'est vot' chez vous m'sieur Julien ?

Saisi par la joie enfantine et l'intensité du regard de Parcila, Julien se demande comment il a pu passer si près d'elle sans jamais la remarquer. Ce soir il la trouve décidément bien jolie et bien tentante. Tandis qu'il rabat les volets intérieurs et qu'il tire les lourds rideaux sur les fenêtres de sa chambre, elle s'exclame de nouveau :

- C'est t'y pas la chambre d'un roi !

L'esprit joyeux mais la gorge un peu sèche, car Parcila est la première fille à pénétrer chez lui, il lui répond :

- Non ! Ce soir c'est la chambre d'une reine !
- Mazette ! babille-t-elle encore, j'aurais pas ça cru qu'on 'frait des choses si belles.

Dans la salle de bain, carrelée du sol au plafond, elle s'étonne encore :

- C'est-ty pas un peu grand pour s'essorer le bouton ?

Il lui prend la main pour l'entraîner sur le lit mais, se haussant sur la pointe des pieds, elle lui glisse gentiment à l'oreille :

- Faut pas vous fâcher m'sieur Julien ... Pas ce soir ! Non !

Dans le même temps, elle pose délicatement un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de parler.

- Comprenez m'sieur Julien, vous, c'est pas pareil ! Z'êtes pas un julot d'la misère.

Parcila se retient de pleurer, mais quelques larmes en équilibre sur le bord de ses paupières forment des gouttes de lumière qui lui fardent admirablement les yeux. Maîtrisant son émotion et sa reconnaissance, elle ajoute avec une innocence insoupçonnée :

- J'veuille pas qu'ce soiye une nuit ordinaire. J'veuille que ce soiye beau ! Comprenez ? Dîtes que vous m'comprenez ? J'veux qu'vous m'laissez à moi toute seule c'qui reste de la nuit. Au matin, j'chrai à vous. Toute à vous ! Demain c'est dimanche

qu'on aura tout not' temps et ce s'ra jour de fête ! J'vous l'promets.

Julien s'incline. Son désir refoulé passe mal et l'amertume l'envahit, mais forcer une femme à coucher avec lui par la violence ou la menace en usant de sa position, lui paraît trop indigne. Instantanément son ardeur se débande. Ayant retrouvé sa lucidité il lui dit :

- Je prends une douche et je te laisse ma chambre. Moi je dormirai dans celle d'à côté.

Au moment où il referme la porte de la chambre derrière lui, elle lui lance reconnaissante :

- Z'êtes quékin de bien m'sieur Julien.

Sans se retourner mais la voix un peu dure, il lui répond :

- Vous trouverez une chemise de nuit dans le tiroir de la commode. Elle n'a jamais servi. Je l'avais achetée pour quelqu'un qui n'est jamais venu. Bonne nuit Parcila.

La fatigue qui l'envahit soudain vient lui rappeler opportunément qu'il manque de sommeil et qu'il était sage de s'en remettre aux désirs de la fille.

La présence de Parcila dans la chambre voisine l'a sans doute tranquilisé. Julien dort à poings fermés. Il n'est plus seul. Au matin, quand il ouvre les yeux, le visage rayonnant de la jeune femme est penché sur lui.

Elle guette son réveil depuis un moment déjà, attentive et patiente avec du bonheur plein la tête. Il lui rend son sourire. Comme elle s'incline pour lui baiser les lèvres, il découvre par l'échancrure de sa chemise de nuit, ses seins lourds et laiteux jusqu'aux tétons.

- J'ai vu ses bouts se dit-il en s'enflammant, tandis qu'une raideur lui incendie le ventre.

Et c'est à peine s'il prend conscience de son baiser. Feignant d'ignorer son émoi, elle lui dit :

- Z'avez faim, m'sieur Julien, j'suis sûre !

Sans attendre sa réponse, elle se lève d'un bond et lui crie par la porte de la chambre entrouverte :

- Bougez pas !

L'instant d'après elle revient avec un grand plateau d'argent et deux bols qui fument une bonne odeur de café chaud. Mais il n'a d'yeux que pour sa nudité qu'il convoite dans la transparence de la chemise. Indifférente à la tempête qu'elle déchaîne, Parcila pose le plateau sur le lit et s'écrie joyeusement :

- P'tit-déjeuner mon maître.

Depuis le temps que Julien rêve d'une femme qui lui dispense sa tendresse et sa joie de vivre ; une femme qui lui abandonne son corps qu'il peut visiter de jour et de nuit ; un corps qu'il aime, qu'il peut regarder, effleurer, caresser, peloter à en avoir la fièvre ; un corps qui l'épuise d'amour ... Et ce corps est là, plein, charmant, bien tourné avec une pointe de mollesse, mais juste ce qu'il faut de rondeurs et de souplesses, de fraîcheur et de vitalité sans la plus petite épaisseur obscène ou disgracieuse. Oh, certes, il y a eu Danielle. Mais leur nuit brève et aujourd'hui si lointaine, en confondent le souvenir. D'ailleurs, a-t-elle existé vraiment ? De leurs heures délicieuses, que reste-t-il ? ... Des débris ... Or, des débris de bonheur ne font pas le bonheur. Avec le temps, leurs odeurs délayées et affadies n'ont plus le pouvoir de rivaliser avec un parfum même bon marché. Le passé s'est voilé d'un coup à la vue de Parcila ... Cette fille emmêle tout. Elle fait jaunir les images qui se fragmentent au point que ce matin Julien est incapable d'en reprendre les contours. A cet instant, il n'a plus de doutes : le souvenir de la juive ne viendra plus lui gâter son humeur.

Assis, le dos calé sur les grands oreillers, le plateau sur les genoux, Julien trempe sa tartine beurrée dans son café quand Parcila se glisse sous les draps et se serre contre lui. La douce chaleur de ses hanches et de ses cuisses nues sur les siennes est une sensation si délicieuse qu'elle l'excite au point de menacer l'équilibre du plateau.

- Eh ! S'écrie Parcila, mutine, qui feint l'étonnement, qu'est-ce qui vous arrive m'sieur Julien ?

Sans attendre sa réponse qu'il ne pense même pas à lui donner, elle soulève un coin du drap et plonge le bras jusqu'à

l'épaule, sous le plateau, à la recherche du coupable. L'ayant trouvé, elle le prend délicatement dans sa main et lui dit :

- Ça vous à escagassé les sens de m'voir dans la dentelle on dirait. C'est du bon mal que vous avez là, m'sieur Julien !

Julien ferme les yeux. Parcila va lui apprendre l'amour. Il sera bon élève. Les choses du sexe lui ont toujours été cachées. Surtout à cause du plaisir qu'on en tire. A la petite maison d'Auteuil, on s'employait à vivre comme si le sexe n'existait pas. Ce qui avait fait un trou béant dans son éducation. Des années durant, il s'était dit : je suis là ! Je ne suis pas né du Saint esprit ? Comment ma mère m'a fait ? Et par où je suis passé ? Chaque fois qu'il abordait le sujet, les joues d'Henriette s'empourpraient si fort qu'elle lui parlait aussitôt d'autre chose. Sa question semblait plus redoutable que le choléra ou la fièvre typhoïde.

En grandissant, quand il vit que les roses ne faisaient pas des filles ni les choux des garçons, il ne comprit pas pourquoi sa mère et sa grand-mère continuaient à lui mentir aussi effrontément ? Leurs silences obstinés et gênés provoquèrent des séquelles. Ces choses mystérieuses du sexe, il les pensait comme une lèpre, une maladie répugnante. Bien entendu, mais il était déjà grand, quand monsieur Lebroc vint les voir à la maison et que sa mère rayonnait de bonheur et que Julien découvrait que l'amour et le sexe étaient au centre de la vie et que cette maladie si effrayante dont on ne lui parlait jamais, était bonne pour l'équilibre du cœur et de l'esprit.

Aujourd'hui, Parcila lui en apporte la preuve. Il grogne de plaisir quand elle empoigne sa verge d'une main et que de l'autre, elle repousse le drap d'un coup sec. A la vue de son membre écarlate aussi ardent et frémissant qu'un taureau qui piétine d'impatience, elle s'écrie la bouche gourmande en minaudant :

- Quelle boutique ! Je l'aime 'vot'devant ! 'C't' un vrai lingot d'amour. Sûr que j'va bien m'en occuper !

Alors se penchant au-dessus de lui, elle le bassine, le mouille, l'hydrate à grands coups de langue et de salive : pas question de pignoler à sec une trique pareille ! Des mains et des

lèvres, elle besogne la turgescence avec application ; sa langue effleure, lèche, caresse, débarbouille. Le fondement d'un désir pareil est fouillé dans toute son étendue. Et, dans les profondeurs des amygdales, la verge prend feu et le pouls s'emballe. Rougis par ce brouet d'amour, les yeux de Parcila brillent d'un éclat si débauché que le mot pourrait-être pris pour l'adjectif cardinal du bonheur. Les joies naturelles sont saines et pures. Pas question de les salir avec de la morale de pisse-vinaigre ou d'hypocrites serrés du cul.

Quant aux sentiments de Julien, ils fondent comme un bonbon. Manquant de discernement, il jabote une litanie de bec-jaune.

- Je t'aime ma Parcila ! Le plaisir lui embrouille la cervelle.

La fille ronronne. Et elle a de quoi ! Hier, son homme était à l'état de fleur coupée en train de se dessécher et ce matin, il est tout frais tout rose, bien arrosé avec un vivandier de taureau qui lui nettoie le gosier en lui faisant briller le soleil au fond des yeux. La brave fille ne boude pas sa fierté. Car elle en est certaine : elle l'a ressuscité !

Ces deux jeunes gens qui viennent de la même misère, bien que forts différents de caractère et d'éducation, ont la même simplicité du cœur. La même honnêteté. La même spontanéité. De tous les moments de leur courte vie, celui-là est peut-être l'un des plus beaux, une chose rare et belle qu'ils conserveront précieusement. S'enivrant des odeurs mêlées de leur sueur et de leur sexe, ils font de leur corps un festin.

Brassant dans ses mains la pâte veloutée et souple des fesses et des seins de Parcila, Julien cherche maintenant le ventre de sa maîtresse. Aussitôt elle le retient et lui chuchote à l'oreille :

- Attends ! pas ton Jésus... pas encore ... seulement les doigts !
Mais il l'implore :
- Maintenant !
Elle s'écrie :
- Non ! pas si vite.
Il insiste :
- Si !

- Elle s'obstine :
- Non ! retiens-toi.
- Il supplie :
- Tout de suite !
- Elle commande :
- C'est pas le moment.
- Pressé comme un lavement, il gémit de nouveau :
- J'ai trop envie.
- Elle jubile :
- Avant d'fourrer le minou, faut s'patiner les sens !
- Elle enseigne. Il apprend. Elle lui montre et il fait. Elle l'instruit car l'amour aussi à besoin d'instruction. Elle lui apprend la retenue.
- C't'homme-là est vigoureux, se dit elle ! Je l'aime mieux qu'mes p'tits boyaux ! Il fait calter la misère.
- Elle s'emploie à défaire Julien de ses préjugés embobinés depuis l'enfance. Elle l'épluche, l'écorce, le pèle avec le même soin qu'elle prendrait pour mettre à nu le bulbe d'un oignon. D'ailleurs ses yeux en pleurent, mais de joie et non d'irritation. De cet homme en chantier elle ôte ce qui gêne, ce qui freine et contrarie l'épanouissement. Pour son éducation sentimentale, Julien a trouvé mieux qu'une marraine, son hétaïre, une déesse callipyge aux formes voluptueuses.
- Mon p'tit trognon, qu'elle lui lance, les yeux chavirés de bonheur, maint'nant vas-y ! Charpente-moi l'bourrichon !
- N'attendant que l'injonction, il se lâche, transporté dans un indicible orgasme avec l'intime conviction qu'il file tout droit au Paradis.

L'EVASION

Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie
Albert Camus

Chapitre 16

Contrairement au proverbe qui prétend qu'un homme averti en vaut deux, le jour où Karl apprend de la bouche de Ludovic qu'il ne fait plus partie de son organisation, il sait désormais que sa vie ne vaut plus rien.

La sentence est tombée : dans quelques heures ou quelques jours, une balle entrera dans son crâne et ses cendres, semblables à de petits flocons de neige, s'échapperont par la grande cheminée avant de retomber graisser la terre.

- C'est mieux ainsi, se dit-i. Ma carcasse s'ajoutera à cet inépuisable combustible humain et je n'aurai plus à supporter son odeur poisseuse de cochon brûlé qui sature l'air, singulièrement les jours sans vent.

A quoi bon se révolter ? L'âme en lambeaux, il refuse de continuer la lutte ou de négocier une trêve. Que pourrait-il bien changer à son comportement rebelle ? Il est arrivé au bout de son chemin et il doit assumer son destin. Et puis quoi ! Il sait depuis longtemps qu'il finira ainsi, alors qu'il en termine et le plus tôt sera le mieux.

La peur l'a quitté et elle a cédé la place à une étrange sensation qui le saisit tout entier.

- C'est tout de même curieux l'idée de sa mort. Elle m'épuisait quand je la fuyais et voilà qu'au moment où je l'accepte, elle me rend fort.

Pour la première fois depuis trois ans, Karl est en paix avec lui. La peur l'avait abaissé, sa révolte l'a relevé. Il ne doute plus

qu'une mort digne vaut mieux qu'une vie de déshonneur et il dit à son ami :

- La dictature de la peur gouverne nos vies.

Pourtant, les jours filent et Karl est toujours en vie. A Andjzrey que Ludovic a aussi placé sur la liste N. N^{lxxiv}, il demande :

- Ludovic aurait-il changé d'avis ?
- Il a été présomptueux et il s'est pris les pieds dans le tapis.
- Tu ne penses tout de même pas que nous sommes toi et moi des rouages si importants de l'administration du camp qu'il faille à Ludovic tout ce temps pour nous trouver des remplaçants ? La main d'œuvre ne manque pas.
- C'est peut-être que les SS ont horreur du changement et qu'ils verraient d'un mauvais œil la disparition de collaborateurs qui leurs donnent satisfaction. Va savoir ?
- Non ! C'est autre chose...
- Tu as raison : c'est ta médecine.

Par une circonstance que le hasard dans son intolérable arbitraire peut seul décider, Karl vient de guérir le commandant d'une bronchite tenace et ancienne. Un mois plus tôt en effet, pendant une inspection de routine où il avait frisé le pire, un évènement inattendu s'était produit.

- Des fleurs ? s'était écrié le commandant en envoyant d'un coup de badine valser les pots de fleurs de leurs étagères. J'ai interdit les fleurs.
- Ce sont des plantes qui soignent la toux et la fièvre monsieur le commandant avait osé lui dire Karl, dans une attitude humble mais en usant d'un ton ferme.

Le commandant avait stoppé son geste et sa fureur était tombée d'un coup. Et tournant la tête vers Karl il lui avait demandé, un rien méprisant :

- Parce que vous vous y connaissez en médecine ?

Karl l'avait informé qu'il avait été interne à l'école de médecine de Berlin et qu'il avait passé son adolescence en compagnie d'un herboriste qui lui avait enseigné les secrets de ses remèdes. Sentant l'intérêt du commandant, il en avait profité

pour lui faire sentir des fioles d'huiles essentielles qu'il avait distillées ... C'est alors que le SS avait demandé :

- Et vous soignez quoi avec ça ?

Sans se douter qu'il faisait tourner les ressorts du mystérieux sésame de la vie, Karl lui avait répondu :

- Les rhumes, la grippe ... Les bronchites ...

La question du commandant avait alors fusé :

- Et ça pourrait me soigner ?

Ayant obtenu la permission de poser une oreille sur l'auguste poitrine, il écoutât les râles de la respiration et prit alors le risque insensé d'affirmer :

- Oui monsieur le commandant, c'est possible à la condition d'y ajouter des produits de la ruche.

Soupçonneux le commandant l'avait frappé d'un coup sec de badine sur la joue, ajoutant :

- Misérable vermine, tu cherches à m'embrouiller ?

Sous l'insulte et le coup, Karl n'avait pas bronché mais tout en passant une main sur son visage pour en adoucir la brûlure, il lui avait répondu d'une voix calme :

- A quinze ou vingt kilomètres d'ici, il y a un apiculteur dont la réputation est grande à Berlin. Si vous envoyez quelqu'un chez lui, il pourra en rapporter du miel, de la gelée royale et surtout de la propolis.

Ce jour-là, Karl avait risqué sa vie et celle d'Andzrey car en cas d'échec, Ludovic n'aurait pas eu besoin d'intervenir, les SS auraient fait avec zèle son boulot. Mais Karl n'avait pas parlé à la légère. Deux semaines plus tard, cataplasmes et bonbons de propolis, infusions, fumigations d'essence de thym et gelée royale concentrée, terrassaient la bronchite récalcitrante. Là où la médecine officielle avait échoué, Karl et la nature obtenaient une éclatante victoire.

Bien entendu, ce succès n'était pas du goût de Ludovic qui depuis remâche son dépit, se gardant toutefois de menacer ouvertement l'ange gardien des bronches du commandant. Pour autant, il ne désarme pas. Au contraire, il enrage ! Car

dans cet univers détraqué où le cours de la vie vaut moins qu'une ration de pain moisi et où les morts sont un combustible meilleur marché que le charbon, lui, le maître du sablier ne peut pas abdiquer et se déclarer impuissant à en finir avec ces deux rebelles dont il s'est juré la mort ?

- Le monde ne tourne plus rond s'émeut-il !

Mais clandestinement, il s'emploie à le remettre sur ses rails.

Andjzrey a bien compris que la menace ne s'est pas éteinte avec la guérison des bronches du commandant. N'étant pas un gobe-mouche, il redoute le jour où cette protection viendra à leur manquer où même seulement à faiblir.

Dans le même temps il constate qu'un feu brille à nouveau dans les yeux de son ami qui retrouve l'envie de vivre. Est-ce à cause de son succès thérapeutique ? N'importe ! seul le résultat compte et sans perdre une minute, il décide d'agir. Karl qui s'inquiète lui dit :

- Tu ne penses tout de même pas à liquider Ludovic ?
- Non bien entendu car il y a bien mieux à faire..

Quelques jours plus tard après sa consultation hebdomadaire des bronches du commandant, Karl lui fait présent d'un splendide portefeuille en croco.

- Je me permets de préciser que c'est un échantillon de notre savoir-faire.
- Le travail est indiscutablement remarquable lâche le commandant, d'une qualité impossible à trouver en Allemagne.

Devant sa face réjouie, Karl ajoute avec un brin d'exaltation :

- Si vous nous en donniez l'autorisation, nous serions en mesure de fabriquer votre garde-robe personnelle, vos uniformes, vos chaussures, enfin tout ce que vous désirez..

Surpris, le commandant réexamine le portefeuille sous toutes ses coutures et murmure :

- Ach ! Ach ! Bonne idée. On ne trouve plus rien à Berlin.

N'attendant que cet aveu, Karl enfonce le clou :

- Si vous le désirez nous pourrions vous fournir une production beaucoup plus importante encore. Cela vous permettrait de faire des ... heureux parmi vos amis de Berlin.

La question part comme un jet de vapeur d'une chaudière en pression :

- Et pour les femmes ?... Vous sauriez fabriquer ?

Karl jubile intérieurement car au mot près, c'est exactement ce qu'Andjzrey avait prévu. Il doit prendre sur lui pour ne pas crier : salopard, on te tient par les couilles et mon polonais est un génie mais ... je ne lui dirai pas car il en prendrait de l'enflure.

Se sentant pousser des ailes, il débite alors au commandant la tirade finale qu'il avait préparée :

- Oui nous pouvons fabriquer pour les femmes des choses belles et rares ... Et pour tout dire uniques ! Pour elles nous sommes capable de saisir une impression dans l'air du temps et d'en faire une œuvre d'art. Elles vont adorer. C'est ... c'est juste une petite question d'organisation.

La puissante mécanique de la cupidité s'est mise en branle sous le crâne du commandant qui devient subitement volubile. Il dit à Karl :

- Ach ! Ça me plaît ! Ça me plaît ! Donc vous sauriez fabriquer des robes ... des sous-vêtements, des petites culottes, des soutien-gorge ? Tout ça ? ... Ah, ah !

Le commandant a donné tête baissée dans la nasse. Karl boit le nectar de l'allégresse. Lui le chien, le larbin, cette chose sans nom qu'il est devenue depuis trois ans, savoure sa revanche. Il vient de bailler son foin à la mule, ce redoutable SS. L'instant est un sommet de la comédie humaine, une extravagance qu'il n'aurait jamais pu imaginer. Tout à la joie de s'être découvert joueur et comédien, il ajoute :

- Monsieur le commandant, nous allons fabriquer pour vous tout ce qui manque : robes, jupes, chemisiers, manteaux, lingerie pour femme ... Et avec les couleurs et les parfums de Paris.

A l'évocation de Paris, une lueur de plaisirs lubriques s'allume dans le regard du SS qui s'écrie, la voix frémissante :

- Excellent ! Excellent ! Dîtes-moi ce qu'il vous faut...

Immédiatement Karl sort de sa poche deux feuilles pliées en quatre.

- Voilà monsieur le commandant, la liste de nos besoins.

En parcourant la liste des matériels qu'Andjzrey a préparée, le commandant paraît soudain perplexe. Karl s'inquiète. Auraient-ils été trop confiants car elle est longue comme un jour sans pain ? Se grattant le menton, le commandant lit à haute voix :

- Machines à coudre, aiguilles, fers à repasser, craies, maîtres à ruban, dés à coudre, ciseaux de tailleurs, tables de coupes, mannequins...

Karl hoche de la tête, ne sachant plus s'il doit se réjouir ou s'inquiéter.

- Bon ! Bon ! Mais vous êtes bien sûr qu'il ne vous faut rien d'autre ? Cela semble presque trop raisonnable ! Attention ! Les mauvais ouvriers ont toujours de mauvais outils et je serai sans pitié si d'aventure il n'en sortait que du menu....

Osant lui couper la parole, ce qui est toujours une imprudence, Karl s'écrie :

- Monsieur le commandant, nous réussirons ! J'en réponds comme de vos bronches !

Mais le commandant n'a menacé Karl que par habitude, bien trop excité par la perspective du gain. Car son esprit est ailleurs. Il barbotte dans l'avenir, un futur fastueux qui assurera sa fortune et sa promotion. Il pense à des montagnes de petites culottes qu'il offrira aux femmes des élites de la SS mais aussi, et ce n'est pas là le moins agréable, à toutes les grisettes qui s'empresseront de lui faire la cour. Il relève soudain le nez et dit :

- Donc, quand vous aurez le matériel, vous me fabriquerez ce que vous m'avez promis ?
- Oui monsieur le commandant, mais ...
- Mais quoi ?

- Il serait utile que nous dépendions directement de vous sans devoir en référer au Lagermaster qui est ... disons ... un peu jaloux de ses prérogatives...

Le commandant émet alors un formidable éclat de rire. Se frappant les cuisses, il lui dit :

- C'est vrai qu'il ne vous aime pas le chef de gare.

Mettant son index et son pouce contre sa tempe, il ajoute :

- Il veut vous faire pif, pan ! L'idiot ! C'est d'accord : je vous nomme mon couturier en chef.
- J'aurai besoin aussi...

De nouveau méfiant, le commandant lève sur lui un œil assassin et lui jette la voix rugueuse :

- Quoi encore ?...
- J'aurai besoin d'embaucher du personnel. Il faudrait...

Le commandant lui coupe la parole et au comble de l'excitation éructe

- Prenez qui vous voulez ! Mais soyez efficace !
- Même s'ils sont juifs ? ...
- Prenez les meilleurs ! Prenez qui vous voulez !

Comme il est d'usage pour parler aux SS, Karl courbait la tête mais quand il se redresse, il peut voir dans le regard du commandant brûler la fièvre de l'argent et l'ambition embraser son imagination. Il vient d'allumer un gigantesque incendie. Il n'est donc pas étonné de l'entendre s'écrier :

- Je veux les éblouir... Les éblouir, vous m'entendez ! Puis soudain, redevenu nerveux et menaçant, il ajoute : ne vous avisez pas d'échouer !

Karl ravale son sourire : pas question d'afficher son triomphe. Ludovic a cessé d'être une menace et le plan imaginé par Andzrey fonctionne. L'idée lui est venue d'une observation. Il avait remarqué que le commandant avait un souci méticuleux de ses tenues d'officier et il en avait déduit que l'homme était vaniteux et hâbleur. Mais quand il l'avait aperçu en compagnie de sa femme, il avait compris qu'ils étaient l'un et l'autre de la même farine : veules, arrogants, immoraux et cyniques, aimant s'afficher pour le plaisir de paraître et de susciter la

peur. Andjzrey avait dit à Karl : ils forment un couple de paons d'une espèce redoutable. C'est notre chance ! Il faut flatter leurs désirs et leur faire miroiter la fortune qu'ils amasseront en gagnant les faveurs de leurs chefs. L'appât du gain hélas, peut bâillonner les consciences les plus élevées alors, pour ces deux-là qui n'en n'ont pas, l'entreprise ne devrait pas être insurmontable.

Le plan a été définitivement arrêté le jour où le polonais a mis la main sur Pierre Lamproie, un styliste juif qui a été l'assistant de la grande Coco Chanel. Aussitôt, Andjzrey a vu le parti qu'il tirerait de ce créateur inspiré pour peu que son génie s'appuie sur une main d'œuvre de qualité, sur les talents innombrables que la haine et la folie SS concentrent dans le camp et que depuis des mois, Andjzrey rêve d'employer : tailleurs, premières main, fourreurs, cordonniers, peaussiers, orfèvres, et tant d'autres qui vont trouver matière à espérer ...

Maintenant qu'il a, grâce à Karl, le feu vert du commandant, Andjzrey peut déployer ce capital humain et lui faire donner la mesure de son savoir-faire. Il lui suffit de l'organiser.

Disposant de deux nouveaux blocks construits à la hâte, Andjzrey et Karl sont maintenant chez eux, autonomes et décisionnaires. Pour l'entreprise personnelle du commandant, rien n'est trop beau ni trop grand. En quelques semaines, les ateliers sont installés, le personnel recruté, le travail planifié et les premières productions déjà mises en chantier. Une maison du luxe et de haute couture prospère au milieu du chaos et de l'horreur.

Honneur au chef. Andjzrey lui fait fabriquer deux nouveaux uniformes. A cette occasion, Karl est convoqué au domicile du commandant et de madame qui assiste et conseille son mari. De retour au camp, Karl ne cache pas son trouble. Il confie à Andjzrey qu'il a rencontré une déesse. Inquiet, le polonais fronce les sourcils, mais, quand il apprend que cette femme a passé commande de deux robes dont une de soirée, d'escarpins, de sacs et de chapeaux, il se fend d'un joyeux sourire. Son plan fonctionne. Il accélère les embauches. A peine dénichés,

les artisans se mettent au travail. L'armée de professionnels se constitue : dessinateurs, modistes, patronniers, stylistes, créateurs de bijoux, d'accessoires, premières mains formées chez de grands couturiers. La liste s'allonge encore avec les bottiers et les repousseurs sur cuivre qui ont la charge de fabriquer les boutons.

Le travail ne manque pas ni les matières premières. Dans l'amoncellement des affaires abandonnées par les milliers de malheureux dont le flot ne faiblit pas, il suffit de fouiller et de prendre. Le filon est inépuisable ... et les stocks viennent de toute l'Europe et de tous les milieux par trains entiers. Et, cela doit être souligné, les arrivages ont la régularité des marées.

Le meilleur des vêtements, des chaussures, des sacs ou des valises est, sitôt récupéré, découpé, retaillé et teint dans de nouvelles couleurs. Le tout venant ... sans valeur, va à la population de Berlin qu'on dit démunie de tout. Naturellement, les objets et les bijoux de valeur sont ramassés avec soin, nettoyés, réparés, remis à neuf et transformés. Des hardes de cette humanité dépouillée, sort un butin de prix et parfois des chefs-d'œuvre. Dans les ateliers les artisans font des prodiges. Mais quand Andjzrey et Karl reçoivent enfin les machines et le solde des fournitures, l'affaire se met à rouler un train d'enfer pour le plus grand bonheur du commandant et de la haute hiérarchie SS de Berlin. Le chef se pavane. Sa femme aussi. Andjzrey se frotte les mains.

Chaque jeudi, Karl se rend au domicile du patron, c'est ainsi qu'ils nomment désormais le commandant. C'est une grande maison bourgeoise à l'extérieur du camp, noyée au milieu des fleurs et des arbres. Pour s'y rendre, il y va seul et sans gardes. Il est libre ! Enfin presque ... Un privilège inouï qui lui fait des envieux en dépit du sort funeste qu'on lui prédit en cas de disgrâce probable. Il vient prendre les commandes de la semaine qui affluent en grand nombre. L'entreprise grossit à vue d'œil. Et le commandant se plaît à rêver d'une promotion.

Quand il s'absente, ce qui arrive souvent depuis qu'il accompagne lui-même les livraisons pour ses chefs de Berlin, sa femme le remplace et ... commande pour elle des robes, des

chaussures, des bijoux, des sacs à main. Et comme elle s'ennuie beaucoup, elle commande beaucoup. Elle compense. Un phénomène bien connu des psychiatres.

La jeune femme, qui ne doit pas avoir trente ans, est d'un naturel futile, passant le plus clair de son temps à s'habiller et à se déshabiller. De son côté, Karl qui est devenu son conseiller de mode, en profite pour lui jeter des regards en biais et passer ce qu'il appelle, sa revue de détail. Avec un égal plaisir, il contemple son cou, ses bras, ses épaules et sa taille même si ses longues jambes gainées de soie, qu'elle découvre parfois au-dessus de ses jarretelles avec un regard ingénu, ont sa préférence. C'est un moment d'enchantement mais aussi de frustration. Il se moque bien que la peau de cette femme soit trop blanche, ses cheveux trop blonds et que ses yeux délavés lui donnent un air évanescent quand la colère ou l'arrogance n'y brûlent pas : il prend tout en bloc, sans rien rejeter.

Un jour, alors qu'il l'aidait à enfiler une nouvelle robe, il a effleuré de sa main ses fesses à moitié nues. La nuit suivante, il en a fait des rêves en bleu. La jeune femme a dû elle aussi aimer car depuis, chaque fois qu'il vient et qu'ils sont seuls, la séance d'essayage se transforme en numéro d'effeuillage. Quand elle lui ordonne : aidez-moi ! il lui dégrafe le dos de sa robe qu'il retire. C'est précisément le moment qu'elle choisit pour se détendre. Parfois elle est nerveuse, hystérique même, mais l'instant d'après, elle devient tendre et provocante.

Perverse, elle l'est car maintenant elle n'hésite plus à s'exhiber devant lui en culotte et soutien-gorge, lui donnant à voir la naissance de ses seins laiteux et opulents. Elle semble jouir à se montrer ainsi, presque nue et se frotter, tantôt avec le dos de sa main et tantôt de la hanche ou de la cuisse contre son sexe. Sans doute cherche-t-elle à mesurer les effets de son libertinage ? Karl s'enflamme à s'en faire bouillir le sang et s'étourdit à contempler la chute de ses reins et les bords brodés de sa culotte qui ne couvrent que le haut des fesses dont il fixe la pointe et leurs deux adorables plis qui s'enfoncent mystérieusement sous la voûte des cuisses. Il prend plaisir à se soumettre aux caprices de cette femme désœuvrée et légère.

L'idée qu'elle le mette en danger lui est égal. Il n'a pas connu de femme aussi désirable. Parmi celles qu'il a rencontrées jadis, aucune ne l'a jamais convoité avec autant de fièvre et d'intérêt. Il lui importe peu qu'elle soit libertine ou salope et que son inclination à la débauche indique un manque de repères, une faiblesse de son éducation ou une inconsciente angoisse de la vie ou bien encore une jeunesse dévoyée ou une petite enfance persécutée : Karl se moque bien de son âme. Il lui faut son corps, la scélérate complicité de son corps pour en jouir. Un vrai corps de femme.

Durant toutes ces années passées au camp de Dachau, Karl a grandi et mûri. Il est devenu un homme. Et aussi un bel homme. Quoiqu'un peu petit, il est bien bâti et admirablement proportionné. Son regard, droit et fier, met en valeur un visage énergique dont les traits auraient pu sortir du ciseau de Michel-Ange ou celui de Jean Goujon. Aveuglé par son désir, il ne voit ni le visage affadi de la jeune femme, ni ses lèvres trop rouges et durcies par la désillusion ou la veulerie, ni même parfois son regard méprisant et coupant comme l'acier d'un couteau.

Andjzrey qui écoute son ami pour le débriefing de chacune de ses visites lui dit d'être méfiant, affirmant qu'elle est redoutable comme une pastenague. Karl se met alors en colère et il lui lance naïvement toujours le même refrain :

- Elle s'ennuie, voilà tout ! ... C'est une femme délaissée en proie à toutes les tentations.

Andjzrey s'alarme de cette folie, jugeant qu'il est grand temps d'y mettre un terme car la catastrophe peut s'abattre à tout moment. Il doit se rendre à l'évidence : son ami s'est épris de la femme du commandant.

Ce que le polonais refuse de comprendre, c'est qu'elle efface aux yeux de Karl toutes les femmes qui hantent sa mémoire ; toutes celles qui marchent vers leur destin tragique ; toutes celles qui ne sont déjà plus des femmes et qui puent la merde et la mort en sortant des convois et qu'on a embarquées de force chez elles, dans la rue ou bien à leur travail ; des femmes

de tous les âges et de toutes les conditions qu'on entasse avec leurs enfants quand elles en ont, dans des wagons plombés, dans une promiscuité sans nom, nues pour certaines, dans le froid ou la chaleur, sans lumière, sans hygiène, sans boire, sans manger, sans pouvoir même respirer; des femmes juives pour la plupart et pour la seule raison qu'elles sont juives. Et que toutes ces femmes, grosses, maigres, belles, vieilles, moches, bien portantes ou malades, après quatre ou cinq jours dans l'enfer du voyage, sont toutes saisies de la même terreur. Et que, si à l'arrivée, les vieilles sont au bout du rouleau, les plus jeunes sont déjà détruites au-dedans d'elles-mêmes. Ce sont ces troupeaux de femmes, ces masses en loques que Karl vient oublier en respirant l'odeur et la nudité de la femme du commandant.

Avec cette femme que tout oppose, que rien dans sa condition ni dans ses aspirations ne rapproche, Karl tente désespérément d'échapper à l'horreur sans prendre conscience qu'elle apporte amertume et désolation. De leurs jeux érotiques apparemment inoffensifs et aussi grisants soient-ils, le bon ne plus sortir car l'innocence est gangrenée et le bien corrompu. Et c'est justement ce lien pourri que le polonais, inquiet, tâche de briser.

- N'oublie pas que le commandant est un criminel et que sa femme est sa complice dans le crime, une ordure qui sait qu'elle se vautre dans la garde-robe de cette humanité massacrée. Non Karl ! Tu dois résister à la tentation.
- Tu es un vrai bonnet de nuit, lui répond son ami la voix lasse. Laisse-moi rêver un peu. J'en ai besoin. J'ai besoin de séduire. Ça m'aide à vivre.
- A t'entendre, jeune écervelé, on dirait que le sentiment de séduction est un fertilisant.
- Mais oui, Andzrej ! La séduction est une forme évoluée de la vie. Regarde les fleurs, elles séduisent les abeilles pour se reproduire et les oiseaux mâles se parent de plumes les plus belles pour charmer leurs femelles. Il y a dans la séduction une magie, un pouvoir mystérieux et troublant, un courant puissant et délicieux qui traverse le vivant et qui lui donne du sens

et de la force. Oui ! Oui ! L'élan de séduction est un puissant fertilisant de la vie. Je me sens revivre avec cette femme. Je vois bien que je l'intéresse. C'est bon de la sentir, de la prendre ne serait-ce que des yeux. Voilà une chose inoubliable !

- Seulement à jouer au gandin, tu fous en l'air notre plan.
- Monsieur serait-il jaloux que je m'envoie en l'air ?
- Petit con ! Que le commandant l'apprenne et tu es un homme mort... Et notre organisation avec. Que fais-tu de notre projet ? L'aurais-tu oublié ?
- Tais-toi monsieur le rabat-joie. Tu manques de romantisme. Sais-tu bien ce que signifie : prendre une femme du regard ?
- .../...
- Tu ne dis rien ? Tu boudes ? Eh bien, je vais te le dire... C'est d'imaginer le gonflement de ses seins - c'est ... deviner la rondeur de ses cuisses et la courbe de ses hanches et de ses fesses - c'est rechercher le frottement de ses yeux sur les tiens pour sentir la brûlure du feu que tu y as fait naître. - c'est fermer les paupières, juste un instant, pour percevoir les battements de son cœur et flairer son odeur plus enivrante qu'une brassée de roses - et c'est enfin connaître l'adorable coup qui te traverse les reins.
- S'il te plaît, ne me parle plus des femmes, lui lance Andjzrey d'une voix tremblante et froide.

Un instant Karl s'arrête de parler, le regard posé sur son ami. Haussant les épaules il reprend d'une voix vieillie, chargée de lassitude :

- Qu'as-tu fait de la poésie Andjzrey ? Ce qui nous tue c'est l'absence du beau, de la grâce, de la volupté. Leur absence fait comme un trou noir, une dépression à l'âme. N'as-tu jamais éprouvé combien le vide pèse lourd ? J'étouffe mon ami. Ne me juge pas ! Je suis malade ! La femme est le moteur du monde car son énergie est créatrice. Elle est notre richesse. Je suis malade et cette femme est ma drogue ! Une drogue qui me sauvera.
- Ou te tuera ! Ce camp diabolique agit comme une loupe en grossissant tes délires. Ce n'est pas de mourir qui te tourmente mais celui de perdre le goût de vivre que tu te plais à mesurer à l'aune de ta séduction. Bougre de corniflot !

- Voilà que tu me juges ... Pourtant, si tu savais comme elle sent bon. Et comme sa peau est douce ... Si tu savais Andjzrey.
- Sa peau douce ! Sa peau douce ! Sait-elle que ses crèmes sont faites de graisse humaine ?
- Tais-toi, supplie Karl !
- Tu ne l'as pas baisée au moins ?
- C'est bien ce que je dis : tu es jaloux !
- Tu ne me réponds pas ?
- Que veux-tu savoir ?
- Tout ! Je veux tout savoir... Je ne peux pas échafauder de plan si tu me caches des données essentielles.
- De toute façon je devais t'en parler. Alors écoute ...

Karl lui raconte sa visite du matin au domicile du commandant. Croyant trouver le mari, il fut accueilli par sa femme qui était seule. Quand elle lui ouvrit la porte, il vit tout de suite qu'elle avait une idée derrière la tête car elle était maquillée jusqu'aux oreilles. Elle sentait bon la fleur d'oranger et son regard était obscène autant que sa voix était anormalement douce et aimable. Une nouveauté ! Il en eut des frissons jusque dans le bas des reins. Elle lui apprit que son mari avait pris le train de Berlin et qu'elle était seule depuis l'aube dans cette maison bien trop grande pour elle. Mais la chose la plus surprenante et en même temps exaltante, c'est qu'il fut secoué d'une indescriptible émotion quand elle lui prit sa main et qu'elle lui demanda : tu t'appelles comment ? Et c'est justement après lui avoir dit son nom qu'elle lui murmura : Karl, nous avons trois jours pour nous.

- Ça m'a remué le fondement d'entendre cette femme m'appeler par mon prénom et de m'inviter à combler sa solitude. Voilà de quoi briser n'importe quel petit ménage heureux. Tu ne trouves pas ?
- Et après ?
- Tu veux des détails ... Eh bien ... on a déjeuné en buvant du champagne français et quand sa tête lui a tourné, elle s'est jetée sur moi en m'embrassant ou plutôt en me dévorant la bouche avant de m'entraîner jusqu'au lit de son mari. Quand elle a joui, elle a tant hurlé que j'en étais gêné. J'ai même cru que les SS

allaient débarquer et me fusiller. Quand on s'est quittés, elle m'a ordonné de revenir demain et qu'elle préviendrait le commandant adjoint pour qu'on me laisse sortir. Elle veut que je lui amène ses deux nouvelles robes, ses trois paires de chaussures et ses chapeaux. Je lui ai répondu que tout seul je ne pouvais pas le faire et que tu serais obligé de venir avec moi. Tu ne devineras jamais ce qu'elle m'a dit : je le sais bien Karl ! Je veux que tu amènes ton ami le polonais, mais qu'il soit propre sur lui ! Si tu avais vu ce qu'il y a de dépravé dans son regard ... Et il y avait encore sa voix qui sifflait des tas d'obscénités.... Les bras m'en ont tombé.

- Mon pauvre Karl, te voilà devenu un vrai martyr du diable !
- La garce veut une partie à trois ! Seulement, si on ne fait pas ce qu'elle dit, on est mal.

A la grande surprise de Karl, le polonais ne se met pas en colère. Au contraire il reste calme. Il hoche même de la tête. Soudain, souriant, il se met à chantonner : *si une femme se couche et boit debout ... la, la, la, on n'en voit jamais le bout. La, la, la...*

- Andjzrey que t'arrive-t-il ? Tu n'as tout de même pas envie de te faire cette garce avec moi. D'accord c'est une chienne qui ne pense qu'à se faire couvrir, mais quand même ! ... Serais-tu devenu pervers ?

Karl se tait et n'ajoute rien car il vient de remarquer qu'Andjzrey ne l'écoute pas. A sa façon de faire des gestes, de lever la tête et de fixer un point sur un horizon connu de lui seul, il devine que son ami met au point un plan.

Un moment après, il lui dit :

- Karl, voilà ce qu'on va faire !

Aussitôt, Andjzrey convoque Pierre Lamproie et met sur pied plusieurs équipes parmi les plus habiles et les plus spécialisées. Toute la soirée et toute la nuit jusqu'au lever du jour, elles travaillent d'arrache-pied car le temps est compté. Et ce matin à dix heures précise, Karl et le polonais sont à la porte du camp les bras chargés de paquets.

Devant les gardiens soupçonneux, ils passent sans être fouillés. Qui s'aviserait de contrevenir aux ordres ? Ils sont bien attendus au domicile du commandant.

D'un pas tranquille, ils prennent par le chemin de terre qui borde la forêt toute proche. Le chalet est situé sur l'autre versant du coteau et il faut vingt minutes en marchant bien pour apercevoir, dans le creux du vallon, les tuiles rouges du toit et la belle façade de bois.

Depuis son arrivée en octobre 1939, c'est la première fois que le polonais met le nez hors de l'enceinte du camp sans être escorté d'une chiourme. L'émotion le fait suffoquer par sa soudaineté et sa force. Le choc est puissant, mais la chose la plus étrange lui vient d'un sentiment de paix, d'une sorte de dégel qui liquéfie ses peurs enfouies au plus profond de son être. Il renaît. La vie se rappelle à lui. S'émerveillant comme un enfant, il se prend à rêver, à flâner, à marcher le long de ce petit ruisseau qu'il aperçoit en contre bas du sentier. Un oiseau chante, un autre appelle, un troisième s'envole. Le tout premier poème de Rimbaud lui saute à la mémoire : *c'est un coin de verdure où chante une rivière*. Tiens ! se dit-il, il y a toujours des cris d'amour. La nature est plus forte que le mal. Il remercie Yahvé de voir que son humanité survit à l'holocauste.

- Tu pleures mon grand ?

Karl se souvient. Il a lui aussi versé des larmes le premier jour quand il a fait le trajet, seul et libre.

- C'est sucré, n'est-ce pas ?

- Son goût est délicieux.

- Être libre ... c'est quelque chose tout de même !

Autour d'eux, la nature frémit, fraîche, exubérante. Elle semble chanter pour eux. Et le camp semble si loin, masqué par l'épais rideau d'arbres. Le camp ! Voilà qu'il revient les hanter et souiller l'allégresse. Comment l'oublier plus longtemps ? Son couvercle pèse trop lourd. Un instant soulevé, il retombe pour les enfermer de nouveau dans son monde clos de l'absolu du mal. Et par un phénomène d'aspiration, la lumière dans leurs yeux s'éteint.

- Qu'ont-ils donc les tyrans à se goinfrer de la liberté de leurs peuples ?
- Ils en ont peur.
- Le peuple allemand n'a rien fait pour défendre sa liberté.
- Il a peur.
- Et le courage d'une nation ?
- Un mythe car rien n'est plus intime que le courage.
- Et l'intelligence d'un peuple ?
- Une illusion. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas plus intelligents que ceux d'hier.
- Mais ils sont plus civilisés.
- Encore une utopie ! Avant 14, l'Europe se pensait le continent le plus civilisé du monde... Et elle a dépassé en barbarie tout ce que l'humanité avait produit jusque-là.
- Alors quoi ?
- Ce qui change ce sont les moyens de destruction. Car l'homme pour sa part ne change pas et ne changera jamais. Il est cupide, lâche, menteur, aveugle et sourd, rarement bienveillant mais il n'est ni plus mauvais ni meilleur que ne l'étaient ses ancêtres ou les ancêtres de ses ancêtres. La vraie plaie de l'homme c'est sa peur. C'est le mal absolu car l'homme se soumet librement à la dictature de sa peur. J'ai souvent pensé que les tyrans sont ceux qui portent une plus grande part de peur mais comme ils sont plus déterminés et plus assoiffés de pouvoir que les autres, ils font de leur faiblesse une force. C'est ça le corrahatrah.
- Un drôle de nom. C'est quoi ? du sanscrit, de l'hindi ?
- Je ne crois pas, c'est juste l'acronyme des maux les plus courants qui frappent le monde depuis qu'il y a des hommes. Ordinairement on le supporte sans même s'en apercevoir mais sous un pouvoir absolu, le corrahatrah change de dimension et devient une trombe qui dépouille l'homme de son humanité.

La porte d'entrée de la maison du commandant est entrebâillée quand ils arrivent. Surpris, Karl en éprouve aussitôt de l'inquiétude. Il hésite à enfoncer le bouton de la sonnette. Au troisième coup, n'obtenant pas de réponse, il pousse le lourd

battant de bois. Suivi d'Andjzrey, il entre. Le hall est désert et silencieux.

A la cantonade, il crie :

- Madame ? Madame ?
- .../...
- Qu'est-ce qu'on fait ? chuchote Karl indécis.
- On fait le tour du proprio... répond le polonais en chuchotant, bien décidé à ne pas rebrousser chemin.

Les cinq pièces du rez-de-chaussée sont désertes elles aussi. Andjzrey chuchote encore :

- Ça sent le coup fourré, monte à l'étage, moi je vais à la cave.

Karl s'engage dans l'escalier. Le bois grince. Il voit d'abord une petite tache sombre sur une marche, puis une autre sur la suivante. Il se baisse et passe un doigt dessus. C'est poisseux. Du sang ... Du sang frais. Le sang de qui ?

A mesure qu'il grimpe l'escalier, son pouls s'accélère. De marche en marche les taches sont plus nombreuses et s'élargissent. A l'étage, elles forment une traînée presque continue qui mène vers le lit où la veille, il s'était vautré avec la femme du commandant. Sur la pointe des pieds, il s'avance à pas comptés. Les jambes lui manquent. Son cœur bat le tocsin. Par la porte ouverte, il la voit allongée sur le dos, en travers du lit avec les draps défaits, nue sous une chemise de nuit déchirée aux épaules. Elle a les jambes pendantes et les cuisses écartées, le sexe offert, indécent et le corps couvert de sang. Il s'approche. Le manche du couteau qu'elle tient à deux mains, sort absurdement de son abdomen. Un instant, il croit qu'elle s'est donné la mort mais aux nombreuses plaies qui lui lardent le ventre, il comprend qu'elle a été assassinée. Il se fige. Ses forces faiblissent. Le dos au mur, il se laisse glisser sur le plancher n'arrivant pas à détacher son regard des jambes inertes ni du sang qui goutte en faisant des rigoles rouges et noires.

Il n'arrive pas à penser. Il doit se reprendre. La mort, c'est son quotidien et cette mort là en est juste une de plus. Mais voilà, ce corps il l'a tenu dans ses bras, il l'a fait jouir et il lui a redonné le goût de vivre. Mentalement, il lui dit merci. Ce serait absurde si Karl n'était pas un indécrottable romantique. Il est

sincèrement éprouvé et il a une réelle empathie pour celle qui n'a probablement aimé de lui que sa jeunesse et sa virilité et le plaisir qu'elle en a retiré.

- Debout ! Shnell !

L'ordre a claqué, brutal et sec comme la lanière d'un fouet. Karl est à peine surpris mais il n'a pas peur. Il relève la tête lentement, ne voyant d'abord que les bottes et les culottes de cheval de l'uniforme SS. Le commandant en second du camp le menace d'un pistolet. En l'entendant monter, il s'est planqué derrière la porte ouverte de la chambre. Il a les cheveux ébouriffés, la bouche haineuse et des yeux de fou.

- Tu l'as tuée ! Maudit !

- Je dirai que c'est toi, éructe le SS.

Le bouton du col de sa chemise est arraché et sa joue gauche porte quatre longs sillons parallèles et sanglants. Le coup est sérieux : les ongles ont entaillé profondément sa chair. Karl lui lance :

- T'as voulu la sauter ! Saligaud !

- Tais-toi chien ou je t'abats.

- T'as voulu te faire la femme de ton chef... Ordures...

- Tais-toi !

- Mais elle n'a pas voulu de ta sale gueule et tu l'as tuée pour l'empêcher de parler.

- Tais-toi, mais tais-toi donc ou je t'abats comme le chien que tu es !

Encore ébranlé par la découverte du meurtre mais indifférent à la menace, Karl jette à l'officier :

- Tu crois que tu me fais peur ?

- Je vais t'écorcher vif !

- Tu n'es plus un homme, seulement un boucher qui ne sait plus que tuer.

- Tais-toi, je te dis !

- Pourquoi elle ? Tu as toutes les filles du camp ?

- Tais-toi, je te dis.

- Elle était dépravée, mais elle avait du cœur. Toi tu n'as rien que ta sale gueule et ta haine !

- Tais-toi !

Soufflant comme une bête blessée, le SS s'élance sur Karl qui s'écarte d'un bon pour éviter le canon du pistolet qui passe à deux doigts de son visage.

- Je vais te massacrer, maudit chien !
- Attrape-moi si tu peux ?

Dans son mouvement de retraite, Karl s'est réfugié de l'autre côté du lit, obligeant le SS à tourner le dos à la porte. Il ne voit pas Andzjrey qui, déchaussé, arrive sans bruit avec, dans sa main droite, une sorte de marteau.

- Han !

Dans un craquement d'os brisés, le SS s'affaisse sur le tapis, le crâne ensanglanté.

- Eh bien maintenant, s'écrie Andzjrey froidement, tu ne tueras plus personne !
- Eh, eh ! Tu en as mis du temps ! J'ai cru qu'il allait me tirer comme un lapin. J'avais la pétouille mon vieux.

S'assurant qu'il n'y a plus de danger, Andzjrey contemple la statue de bronze à l'effigie du maître de l'Allemagne qu'il tient dans sa main.

- C'est probablement la première fois qu'Hitler s'acquitte d'une bonne action. Dis-moi Karl, tu avais l'air de bien t'amuser
- Bravache tu veux dire !
- C'était une bonne tactique.
- Qu'est-ce que tu fabriquais en bas ?
- L'inventaire du bureau.
- Et alors ?

Fourrant le pistolet du SS dans sa poche, Andzjrey ajoute d'une voix calme :

- C'est bien ce que j'espérais, on a tout ce qu'il nous faut maintenant.

Avant de redescendre au rez-de-chaussée, ils ficellent le commandant adjoint sur une chaise avec des bas de soie doublés et torsadés, dénichés dans un tiroir de la commode.

- Ne prenons pas de risques, On ne sait jamais, le chiendent à la vie dure.

Jetant un dernier coup d'œil indifférent à la morte, il ajoute :

- Combien de femmes sont mortes pour gagner les cuisses de cette catin ?

Karl s'insurge. Il prétend qu'elle est une victime et qu'elle a payé au prix fort sa terrible solitude et ses mœurs dépravées.

- Et nous alors, lui dit Andjzrey ?
- Quoi nous ? Nous, nous sommes en vie !
- Et c'est ... suffisant à tes yeux ?
- Oui ! lui répond-il, le regard en feu, car nous avons notre humanité et des projets.

Hochant la tête de haut en bas, Andjzrey acquiesce en lui renvoyant un sourire amical. Karl semble transformé. Sa voix est ferme et même un peu gaie quand il ajoute :

- Tu sais, la vie est belle. L'avenir forme la perspective...
- Mon cul ta perspective, le coupe Andjzrey qui n'a pas envie d'en entendre davantage. Oublie ta philosophie de quatre sous. Il faut se grouiller.

Dans le bureau du commandant, Andjzrey dénoue la ficelle du papier d'emballage qui entoure la serviette de cuir qu'ils ont apportée avec eux et il en sort une liasse de documents dont la fabrication les a occupés une grande partie de la nuit.

- Voici nos ordres de mission. Reste à mettre les cachets.

D'un tiroir du bureau du commandant, il sort les tampons officiels qu'il applique sur chaque feuille avec la date du 14 juillet 1942. De son côté, Karl vérifie une dernière fois l'horaire des trains et compte l'argent de leur voyage. Il n'a pas oublié d'apporter ses mille reichsmarks qu'il traîne avec lui depuis son arrivée auxquels il ajoute les cinq mille deux cents cinquante tirés du coffre-fort du commandant.

- Cette fiente d'adjoint a dû forcer la femme à lui donner la combinaison du coffre.
- Oui ! Avant de lui casser la tête, j'aurais dû penser à le remercier d'avoir fait notre boulot.

Alors que Karl lui demande si les faux documents feront assez vrais pour berner un contrôle, il lui apprend que les gars qui ont travaillé dessus toute la nuit étaient autrefois des faussaires renommés.

- C'était du tout mâché pour eux. Ils n'ont eu qu'à recopier ceux que tu avais piqués au commandant le mois dernier, au nez et à la barbe de sa catin.

- J'avais peur qu'en une nuit ...

- Un jeu d'enfant pour ces artistes.

Avec le dernier coup de tampon, ils sont maintenant des officiers SS en mission auprès du militärbefehlshaber de Paris, le général Stülpnagel. Il leur reste à enfiler leurs uniformes confectionnés à leurs mesures et qu'ils ont passé au nez et à la barbe de leurs gardiens. Pour rien au monde, aucun d'eux n'aurait eu le culot de mettre ses doigts crasseux dans ce qu'ils pensaient être la garde-robe personnelle de leur commandant.

- Tu es maintenant le capitaine Karl Dennek, lui dit Andjzrey,

- Et toi, tu es qui ?

- Je suis ton chef, le colonel Wilhem Stukart.

Comme ils s'apprêtent à partir, Karl dit :

- Un colonel SS et un capitaine faisant six kilomètres à pied, ça ne fait pas très sérieux. On va se faire remarquer.

- Oui, mais un colonel avec la croix de fer n'est pas un officier ordinaire. Cela dit, je n'ai pas de voiture à te proposer.

- Et celle de Krammer ? Ce salopard n'est pas venu à pied tout de même.

- Morbleu ! ... Tu as raison !

Un coup d'œil à la fenêtre leur confirme que la voiture du commandant adjoint, une VW Kubelwagen de service est garée à l'abri des regards.

En s'installant à la place du chauffeur, Karl dit à Andjzrey :

- A Paris ... si toutefois ...

De la main, Andjzrey lui fait signe de se taire. Sans doute par superstition, il ne veut pas entendre de paroles défaitistes.

D'une voix forte il lui dit :

- A Paris, on ira chez ma tante.
- C'est drôle que tu dises ma tante et jamais mon oncle.
- Mais parce qu'il est mort il y a dix-neuf ou vingt ans. C'était le frère aîné de mon père.
- Et elle ?... Elle est juive ?
- Avant-guerre elle l'était encore.
- Pourquoi ris-tu ? J'ai dit quelque chose de drôle ?
- Non mais j'ai dans l'idée qu'on mangera à notre faim.
- Pourquoi dis-tu ça ?
- Parce qu'elle est charcutière.

JE T'AI DANS LA PEAU
Jean Cocteau – Le Bel indifférent –

Toujours toi, rien que toi, partout toi, toi, toi.
J'ai beau chercher à m'en défaire, tu es toujours près de
moi, je t'ai dans la peau,
Y a rien à faire, tu es partout sur mon corps,
J'ai froid, j'ai chaud,
Je sens tes lèvres sur ma peau,
Ya rien à faire, j'tai dans la peau
Chanté par Edith Piaf.

Chapitre 17

Julien s'épanouit. Parcila l'étourdit. Les nuits sont une succession de fêtes et de plaisirs. Dehors, le monde peut bien souffrir, la faim rôder, la vie chère et les privations ronger le moral de la population, ses cris, ses peurs et ses larmes ne traversent pas les murs de leur chambre à coucher. Julien découvre la volupté en s'enivrant du corps de sa maîtresse. L'amour lui est tombé dessus avec la soudaineté d'un orage tropical, aveuglant et chaud. Torrentiel. Et l'effet se prolonge. Dans cette atmosphère douce et veloutée que la jeune femme a créée, Julien refuse de se réveiller.

Parcila a l'expérience des hommes mais son influence sur Julien vient sans nul doute d'un attachement sincère. Elle s'est éprise de lui. Ayant pour elle le bon sens de sa campagne où elle a vécu jusqu'à l'adolescence, elle a compris d'instinct que le cœur de son amant était à l'abandon. En jachère depuis trop longtemps, il s'était durci, mais en surface seulement. Alors, comme un soc de charrue, elle s'emploie à le retourner en profondeur pour que lève la moisson. Avec son inimitable accent creusois, elle aime à dire :

- J'y f'ras pousser des roses l'hiver, mais mon plus grand bonheur, c'est d'lui faire bouillir son lait !

De son côté, Julien se montre insatiable : il renaît où plutôt il s'ancre dans la vie rendant à sa maîtresse les bonheurs qu'elle lui fait connaître. Et il s'est juré qu'ils seront désormais son port d'attache.

Dans les jours qui suivirent leur rencontre, Julien a installé Parcila et sa petite famille à Neuilly dans un coquet

appartement meublé en bordure du bois de Boulogne. Prétendant des obligations professionnelles, il a refusé d'aller vivre avec eux : il est indépendant et il entend le rester. Sa décision a d'abord contrarié Parcila mais elle a fini par oublier sa déconvenue car elle est comblée.

Les yeux à la fête et, quel que soit l'heure, elle ensoleille tous ceux qui l'approchent. Son bonheur est bien trop grand pour le soustraire aux yeux du monde et ses amies connaissent en détail sa belle histoire d'amour.

- Mon Julien est si bon pour moi, leur dit-elle, et rien n'est trop beau pour mon p'tit gars.

Mais, ce qui la rend particulièrement heureuse et fière, vient du fait qu'elle peut enfin donner son ventre à un seul homme.

Bien entendu, autant de bonheur ne va pas sans jalousies. Ses collègues, surtout les femmes se font gracieuses comme des fagots d'épines et lui lâchent du petit venin. Mais elle, bonne fille, préférant l'esquive à l'affrontement, leur dit gracieusement :

- Avec vos langues de crapaud, vous bavez, vous hachez de la paille. Mais ça m'est bien égal : lâchez vos aiguilles tant que vous voulez, mon homme à moi c'est du nanan ! Et j'suis la plus belle rose à son chapeau !

Il faut dire qu'elle n'est pas du genre à faire son intéressante, son *quéquin* comme elle dit, en raillant les crâneuses. C'est dans son tempérament la Parcila. Certes elle a décroché la timbale mais elle ne va pas changer ses habitudes pour autant, encore moins ses manières. Elle ignore les mesquineries et d'ailleurs, elle dit volontiers :

- Faut faire valoir ses choux sans chercher à s'écouter pisser.

Un jour qu'une de ses collègues lui lançait mine de rien :

- Y s'rait-y pas un peu jeunot ... un peu apprenti, ton Julien ?

Du tac au tac, elle lui a répondu :

- Il te dit bien des choses l'apprenti. Puis, montrant son ventre, elle lui a balancé : il est pas le dernier à y tremper son pain vu

qu'sur la question, il est maint'nant aussi savant qu'un maître. Ça pour sûr, ma p'tite, y m'traite mieux qu'une mariée !

Que faire contre l'œuvre du temps ? Hier en se réveillant, Julien a éprouvé un sentiment d'ennui et de solitude. Mélancolique, il a soupiré : je me sens tout dépeuplé ! Croyant à un passage à vide, il a tu son inquiétude à Parcila. Mais les jours passant, il constate que non seulement le mal ne reflue pas mais qu'il se répand. Inquiet, il se dit :

- J'fais de l'huile comme un moteur qui va lâcher.

Les caresses de sa maîtresse ont perdu leurs pouvoirs d'envoûtement et il est las de son amour et de sa présence.

L'entropie des passions n'est pas en soi une découverte pour lui ? Thème de nombreux romans, il l'a rencontrée au fil de ses lectures. Seulement, apprendre par un livre qu'une passion est mortelle ne touche que l'intelligence ou la surface des émotions, mais vivre l'histoire d'un feu éblouissant qui s'éteint à la vitesse de la lumière, touche le cœur en profondeur. Julien est stupéfait que cette braise incandescente qui le brûlait n'est plus aujourd'hui qu'un petit tas de cendre froide.

- Quel gâchis ! et cela va si vite !

En vérité, une fenêtre sur son passé s'était soudain rouverte avec la violence d'une bourrasque. Sa juive était réapparue.

L'évènement inattendu s'était produit Boulevard Haussmann, près des grands magasins. Il y a quatre semaines, il était en voiture quand il aperçut Danielle qui marchait d'un bon pas sur le trottoir, seule, au milieu de la foule. Sans réfléchir, il avait ralenti aussitôt pour la suivre du regard. En réalité, il ne la regardait pas mais il la dévorait des yeux. Et quand elle s'engouffra dans le métro à Havre Caumartin, il était bouleversé, envahi par un chagrin immense.

Depuis son image le hante, le tyrannise et l'enivre ; elle loge dans son cœur et occupe son esprit. Et elle le dévore. Chaque soir elle se vautre dans son lit et s'endort sur ses lèvres et s'éveille dans son haleine. Julien fait l'amour avec ses souvenirs dont il réinvente les contours.

L'esprit chaviré, il en perd l'appétit. Que va-t-il dire à Parcila toute occupée au bonheur de son petit ménage ? Prétendant un dîner ou une affaire urgente, il reste seul chez lui, remettant ses aveux au lendemain. Peine perdue car chaque fois qu'il veut lui parler, le courage vient à lui manquer. Alors pour se rassurer, il se redit :

- Rien ne presse, les peines peuvent attendre !

A peu de frais, il apprivoise sa conscience. Mais, quand sa maîtresse lui demande :

- Tu l'aimes comment ta p'tite poule ? Il lui ment et la nausée lui vient.

L'idée de ternir le bonheur de Parcila l'accable. Il s'en veut d'avoir accepté une aventure sans avenir et plus encore d'éprouver le remord d'avoir abusé d'elle. Il aurait dû la repousser quand elle s'est offerte à lui. Mais il l'a prise comme un mendiant qui s'approprie un portefeuille rempli de billets de banques. Il n'avait pas eu le sentiment de voler quelqu'un mais de saisir la chance qui lui tendait les bras. Il l'avait fait pour ne pas sombrer.

- La belle affaire ! Ce jour-là, j'ai manqué à l'honneur d'un honnête homme.

Car la pauvre fille a eu son comptant de malheurs et il va y ajouter sa part. Oh, comme à cet instant il aurait aimé lui trouver un ami, un amant qui adoucisse sa peine... La cervelle en écharpe, Julien se lamente sur une vérité bien trop dure à dire et il s'essaie à jouer un autre personnage :

- Je dois être insensible et considérer que cette affaire n'est pas la mienne car pour rompre, il faut un cœur de pierre.

Mais il se juge, se fait honte et s'indigne. Manquer à ce point de jugeote et confondre l'impatience du sexe avec l'élan du cœur est la marque d'un sot.

De son côté, Parcila qui a tout son bon sens devine qu'il y a anguille sous roche car un matin elle lui glisse avec sa gentillesse coutumière :

- Tu sais, tromper avec son cul, c'est pas tromper !

Mais elle est loin du compte car loin de le reconforter, elle accroît son malaise.

- Oui, ce serait tellement plus commode d'aller fourgonner le cottillon,

Mais Julien n'est pas un vert galant et il n'est le ramoneur que d'une cheminée à la fois et quand il trompe, c'est toujours avec le cœur.

Or, comme il n'en peut plus, il ne veut plus mentir. Un soir qu'ils marchent tous les deux dans la rue, le dénouement arrive au détour d'une question. Parcila qui depuis un long moment déjà s'inquiète en silence, lui dit gentiment :

- Tu fais de la poutine ou quoi ? Si tu voyais ta tête ?
- Aurais-tu quelque chose à me reprocher ?

Sans esquiver la difficulté, elle va droit au but et lui dit :

- Ecoute mon lingot d'amour, d'puis kek'temps, t'es pas bin guignolant.
- C'est que je n'ai pas envie de rire probablement.
- C'te boniment à la graisse d'oie ! Vas-tu t'décider à m'causer une bonne fois pour toute ?

Julien voudrait fuir mais, sottement, il lui répond :

- Je n'en ai pas envie.

Emportée par une juste colère, elle lui jette sans détours :

- Des flûtes ! Depuis des semaines t'as comme qui dirait la tête du diable qui s'rait mis à chanter la grand'messe.
- Toi tu ne sais pas exagérer.
- Tu me dis des bamboches ! J'vois bien qu't'es hardi comme un saint Pierre et qu't'as plutôt envie de m'chanter palinodie.

De mauvaise foi, il s'écrie :

- Ne recommence pas avec ton creusois, parle-moi français.
- Quand c'est qu'tu vas mettre ta main à ta conscience et me dévider ton peloton sans me conter des fagots ?

Le dos au mur, Julien ne peut plus reculer ni différer l'aveu. Parcila l'écoute sans l'interrompre. Hochant de la tête, elle finit par lui demander :

- Tu l'aimes ?
- Oui, lui dit-il !

Les yeux mouillés, elle déclare :

- Alors c'est grave !

Julien ne répond rien. Il approuve de la tête mais son visage s'est fermé.

- J'aurais pas été dans les larmes si qu'elle avait été une vraie cocotte.
- Mais Danielle est une femme, une vraie.
- Tu comprends rien ! J'te cause d'une qui pèse toute sorte de viande, qui prend ton pinglot, qui t'mets en perce pour tes sous et qu'après tu m'reviens tout émouchi et toutes pensées pour moi. Non !... Non, j'aurais pas été dans les larmes. Ah ! ça non ! qu'elle ajoute en reniflant.

Le poids de la douleur lui rive la mâchoire et lui coupe les jambes. Elle s'assoit sur un banc, ferme les yeux et se tait. Julien a tellement tremblé à l'idée d'entendre des reproches et de voir des flots de larmes se répandre sur le pavé ... Des cris qu'on entendrait de *Feronnet* comme disait sa grand-mère quand elle redoutait la violence d'un propos. Mais Parcila ne lui oppose qu'un silence digne et douloureux. Il lui en est si reconnaissant qu'il a envie de la prendre dans ses bras. Sa détresse muette soulage sa conscience. Il s'assoit à côté d'elle et il lui prend les mains.

- J'suis pas jalouse tu sais, qu'elle lui dit en reniflant, la voix et les lèvres tremblantes avec des larmes qui font des traînées luisantes sur ses joues. J'ai de la peine, c'est tout mon Julien.
- Pardon Parcila ! Pardon ! Je m'en veux de te faire de la peine. Tu es si brave.
- J'ai d'là peine parce que tu t'en vas.
- Je continuerai de t'aider, toi et ta famille. Je reste ton ami.
- Si tu voulais bien mon rototo, j'pourrais te partager ? Ch'rais pas malheureuse si tu passais dans mon lit après 'ç'cui d'une autre. Comme ça, j'te perdrais pas. Tu comprends ?
- Je t'aime bien Parcila. Tu sais qu'on n'est pas propriétaire de celui qu'on aime et qu'on n'en a qu'une jouissance incertaine et sans doute provisoire.

Comprenant de travers, Parcila, s'empresse d'ajouter :

- Bin!.., alors, pour de vrai, on pourra continuer à se voir ?
- Non ! Parcila je ne suis pas fait comme toi. Il faut que tu le comprennes et que tu l'acceptes. Je suis quelqu'un de fidèle. Je ne peux pas avoir deux femmes dans ma vie en même temps.
- Bin si c'est comme ça, qu'elle lui dit, la voix secouée par les sanglots, j't'aimerai pour deux !
- Non ! tu dois m'oublier.
- Ah ça non ! J'pourrai pas ! J't'aimerai jusqu'à la fin de mes jours ! Tu s'ras mon secret. Mon beau secret. Et 'cui-là, ya personne qui m'le prendra.

Elle a beau secouer sa tête comme pour se convaincre, on voit bien que le chagrin emporte ses rêves, son amour et son bonheur. La vérité fait son chemin et lui tord le cœur. En se tenant le ventre, elle lui avoue :

- Ça fait comme du plomb dans mes boyaux.
- Tu as mal à cause de moi, lui dit-il, incapable de penser, trop malheureux de sa douleur dont il est la cause.

Soudain, elle redresse la tête et d'une voix grave qu'il ne lui connaît pas, elle lui vide son sac d'un trait pour voiler sa douleur, pour ne pas devenir folle.

- J't'oublierai pas ! J'veux pas t'oublier ! Oh ! non ! Autrement j'en mourrais. Avec toi, c'était la maison du bon Dieu et mon tabouirin était comme qui dirait, loué à plein temps. Sans vouloir faire le paon qui crie en se voyant les pattes, j'peux t'dire que j'me sentais fière comme l'Artaban ! T'es les plus beaux jours d'ma vie, tu sais ? Je m'sentais plus une herbe à grimper, une putain si tu veux. J'étais seulement belle sous le linge que tu m'offrais. Plus besoin de taper la bottine : si tu savais comme c'est bon ! J'étais une vraie femme : une respectueuse ! Avant toi, j'étais bottée à cru et puis t'es 'v'nu et tu m'as mis des bas et des jarretières. Tu m'as parée comme un autel. Pourri de chic. T'as été un père pour mon p'tit gars et ça j'peux pas l'oublier ! C'est vrai qu'j'attendais que tu m'proposes l'sacrement. Dame ! T'es comme moi, t'as d'la 'r'ligion et celle de saint Joseph. Mais voilà!.., tu m'as fait le coup de Raguse : tu t'en vas pour une

autre, tripes et boudins. Pourtant, tu savais que je t'étais toute dévouée, même que pour tes beaux yeux, j's'rais bin été remettre le Christ en Croix ! J't'oublierai pas mon beau lingot d'amour, parce que t'es bon comme le bon pain. Oh, oui ! C'est bien vrai ça ! J'continuerai de t'aimer.

En déballant son amertume et sa tristesse, elle remet en place par la même occasion ses anciennes pratiques un peu rouillées qui lui viennent de la rue. Elle a eu tellement l'habitude qu'on l'abandonne comme un article déclassé. Il lui faut se préparer à réapprendre à se débrouiller maintenant qu'elle est seule. De son bon sens paysan, elle a su prendre l'essentiel et garder les pieds sur terre.

Quand elle tourne sa tête vers lui, elle n'a plus ses yeux de chien battu et il y a même de la résolution dans son regard. En se mouchant, elle lui murmure :

- C'est rien, ça pass'ra !
- Je sais ce que je te dois Parcila, lui confie Julien, sincère.
- Mais tu m'dois rien, s'écrie-t-elle ! Elle a la voix noyée dans ses larmes. J'tai rien donné. J'ai fait qu'aimer. Et ça, c'était pas difficile.
- Tu m'as donné beaucoup au contraire. Tu m'as redonné le goût de vivre ... Et pardon de te le dire, mais tu m'as redonné le goût d'aimer.
- J'aurais p'tête pas dû, qu'elle lui dit en étouffant un petit sourire tout plein de tendresse et de regrets aussi.
- Parcila ...
- Tu sais quoi, lui dit-elle en lui coupant la parole ... j'vais r'prendre mon nom : Germaine ... Germaine Planchon, c'est le seul qui me va. Parcila, le nom qu'tu m'as donné, fait trop rupon !

Reniflant ses larmes qui coulent à petits jets, elle se met debout, s'éloigne et part sans un mot, sans un cri, sans un adieu. Sans se retourner. Sans tragédie. La petite putain lui donne une leçon d'humilité et d'amour.

Dans sa puissante décapotable toute neuve, Julien roule cheveux au vent. L'air est léger et son souffle caressant. Le soleil de la capitale commence à chauffer. Pour le plaisir, il passe ses doigts sur le bois verni qui orne l'intérieur des portières et sur le cuir fauve des sièges et il en éprouve un sentiment de volupté. Le regard des passants étonnés, réprobateurs ou jaloux, lui apportent la certitude qu'il est devenu quelqu'un. Mentalement, il remercie le général Pohl de lui avoir offert cette nouvelle Mercedes-Benz 500 K, un roadster à flancs blancs et capote beige qui fait, avec son long capot rouge, bien plus chic que l'ancien mais tellement plus moderne aussi avec sa ligne en forme de vague et ses 2 roues de secours fixées sur la malle arrière.

Par ce cadeau prestigieux, l'obergruppenführer, directeur de l'office central SS pour l'économie et l'administration, amateur d'art avisé, démontre à Julien qu'il est devenu un personnage estimé de la haute hiérarchie SS qui le récompense, certes pour les prouesses commerciales du comptoir, mais surtout pour les quatre tableaux exceptionnels, trois Degas et un Matisse, dénichés dans un lot d'une collection privée, qui feront un présent hautement apprécié du maréchal Goering pour son prochain anniversaire.

Julien sifflote et chante. Depuis le départ de Parcila, il est libre.

- La brave fille aura versé juste ce qu'il fallait de larmes.

Il ne fait rien pour réprimer la pointe de cynisme qui lui traverse l'esprit mais il serait injuste de penser qu'il a jeté à la rivière la peine de la pauvre fille et que, ayant tant pleuré d'un œil l'autre ne s'en sentirait pas, ou même qu'il oublierait la douleur qui lui nouait l'estomac à cause de ses mensonges vingt fois redits, ou encore qu'il laisserait pour compte la honte qui l'offensait à s'abaisser devant cette étrange peur qui le paralysait et l'empêchait d'avouer la vérité.

Il se met à rire de sa faiblesse et il crie au vent qui emporte ses mots :

- C'est dit, je ne mentirai plus à cause *de la peur de la peur* qui pourri les cœurs, étouffe et tyrannise. Je ne serai plus jamais son souffre-douleur.

Exalté et un rien fanfaron, il se rêve en héros sans peur et sans reproche ; l'incarnation d'une vertu qui s'admire et qui s'aime, se jurant de ne plus jamais souffrir ni de faire souffrir à cause de ses mensonges. Sans autre raison, il peste contre Proust et son Albertine qui croit que le mensonge est essentiel à l'humanité, *parce qu'il y joue, peut-être, un aussi grand rôle que la recherche du plaisir*

Longeant le champ de course d'Auteuil, il roule à petite vitesse ... Nulle voiture, nul passant ne vient troubler le délicieux instant qui l'envahit. Car le visage aimé a surgi devant lui et il ferme les yeux pour mieux le contempler. Danielle le regarde tendrement et il lui sourit ... Instant étrange et si réel à la fois. Elle a même posé sa tête sur sa poitrine et il a passé un bras autour de ses épaules. Elle fredonne et sa voix de cristal court dans la rumeur du vent. La ville est à eux. Dans le même temps, le cœur dilaté, son esprit s'envole jusqu'à la petite maison d'Auteuil.

- Danielle, grand-mère Marie ... vous auriez fait un merveilleux duo ...

Soudain c'est le choc. Une roue vient d'accrocher le trottoir.

- Bougre de ... ! A ne pas regarder devant soi, c'était couru d'avance.

Julien stoppe la voiture. Plus de peur que de mal mais de rage, il frappe du poing son volant en jurant :

- Merde et merde ! Je rêve, je siffle mais je n'étreins que des reflets d'étoiles. Assez de fables ! Je t'aime Danielle mais toi ... m'aimes-tu ? Il faut que tu me le dises en face. Je dois savoir. Ce soir ... Non ! ... Maintenant ! J'ai besoin de toi ! Je veux tes baisers ! Je veux ton regard ! Je ne veux plus de tes images jaunies.

Julien aurait pu faire le trajet en à peine la moitié d'une heure, pourtant il met l'après-midi et même un peu de la soirée pour arriver rue des Rosiers. Il a fait des tours et des détours, ne sachant plus très bien ce qu'il voulait. Il s'arrêtait. Il

repartait. Il cherchait un discours, une entrée en matière qu'il appelait pompeusement du mot de stratégie. A dire vrai, il n'en mène pas large et sa volonté fuit à mesure qu'il approche.

Pour se donner du courage, il se hausse du col, bombe le torse, roule des épaules. Mais c'est peine perdue. Crâner, faire le gandin ou le mirliflore n'y change rien. La pétouille le tient dans sa tenaille.

- Elle va me jeter, se répète-t-il, me mépriser, me maudire et elle me flanquera à la figure le vol et la prison.

Mais, plus que le mépris, Julien redoute l'indifférence. L'idée qu'elle se soit détachée de lui, qu'il soit en quelque sorte désaffecté est si cruelle qu'il sent ses pointes acérées lui déchirer le cœur et il comprend qu'au regard de l'oubli, les anathèmes ne comptent de rien.

Il se maudit d'avoir mis tous ces mois à comprendre que son amour enflammait son sang jusqu'à la fièvre au point d'exorciser les démons de sa haine. Il ne doute plus : elle est son ange de lumière. Alors, que lui importe qu'elle soit juive. Il fulmine contre sa nature orgueilleuse, son penchant à prendre feu aux premières contrariétés et il tremble à l'idée qu'après une année passée depuis sa fuite, elle ait pris un amant ou peut-être un mari. Il se hait à l'idée de l'avoir perdue.

- Que vais-je lui dire ? Coucou ... Salut ... C'est moi ... C'est sûr, elle me rira au nez !

Rue des Rosiers, la nuit est tombée. Pas une lumière ne filtre des fenêtres. Le bel aplomb du matin n'est plus qu'un souvenir et l'énergie qui gonflait son ardeur, a crevé d'un coup en arrivant. Julien se gare le long du trottoir mais ... à une bonne vingtaine de mètres de la charcuterie ... Il veut d'abord se dégourdir les jambes et calmer son cœur qui cogne dans sa poitrine avec la force du bélier qui enfonce la porte d'une citadelle assiégée. Et pour ne pas détalier comme le héros de Giraudoux^{lxxxv}, il se persuade, bouffi de trac, que l'amour est un champ de bataille.

En montant le perron de la charcuterie, ses souvenirs reviennent en foule. Sa poitrine est serrée quand il empoigne le heurtoir de la porte qu'il laisse retomber sur sa base. Le bruit

lui paraît phénoménal. Il attend ! Mais il n'entend que le silence.

- Trop mou, se dit-il.

Il relance le marteau et prend de l'assurance. Et toujours ce silence. Suffoquant. Il s'effraie. Elle est partie ! Il s'énerve. Il relance une fois encore le marteau qu'il abat de toutes ses forces. Sa peur d'être rejeté se noie dans le désespoir. Il cogne encore. Mais la porte ne s'ouvre pas. Il est liquéfié. La juive a disparu.

La tête basse et le cœur en lambeaux, il retourne à sa voiture. Il va démarrer quand il coupe le moteur. Elle est sûrement sortie ? Le souffle de l'espérance desserre l'étau dans sa poitrine. Elle va rentrer et il décide d'attendre. Pour passer le temps, il allume une cigarette, du noir, du bulgare qui lui racle la gorge en le faisant tousser. Il déteste fumer mais se dit-il :

- Avec cette saleté, je fais mon homme ...

L'attente s'éternise et l'idée qu'elle ait pu quitter la ville fait de nouveau son chemin. L'espérance débonde et la douleur revient. Il va partir quand il s'écrie :

- Le cordonnier ! ... Lui, il saura.

En hâte il descend de voiture, mais il n'a pas fait dix pas qu'il s'arrête, pétrifié par une joie soudaine. Quelqu'un vient. Le pas est léger. Un pas de femme. Sans l'avoir vue, il sait que c'est elle. Il frissonne. La joie mais aussi la peur se mêlent. Il se retourne. Fondue dans la nuit, elle n'est encore qu'une ombre. Mais il l'entend. Son pas est vif. A un claquement de ses souliers sur le pavé, à une vibration de l'air les souvenirs reviennent précis comme l'ovale de sa tête, la couleur de ses yeux, la lumière de son sourire, le noir somptueux de ses cheveux et par-dessous tout, son éclat si particulier qui lui vient de son caractère et de son énergie qui percent sous son air de jeune fille bien élevée.

Il écoute ses talons sur les marches du perron et le bruit de la grosse clé qui cherche la serrure et celui du drelin qui s'agite sous la poussée de la porte ... Il fait un geste, il veut l'appeler. Mais les mots s'écrasent dans sa gorge trop serrée. Le drelin sonne une seconde fois. La porte s'est refermée. Danielle est rentrée.

- Quoi ! Elle ne m'a pas vu ? Elle n'a pas senti que j'étais là à quelques mètres d'elle ? Oh ! gémit-il, si elle m'aimait, elle m'aurait deviné.

La frustration et le désir font chez lui un mélange dissolvant. Pourtant, et de manière inattendue, il s'emporte à cette marque d'indifférence cruelle. Ce que l'amour n'a pas fait depuis un an, le ressentiment l'accomplit. Il grimpe les marches et, d'une main ferme, il frappe à la porte qui s'ouvre au premier coup de marteau. Dans la lumière de la pièce, la silhouette de Danielle se dessine.

- Julien ?

Elle ne l'a pas oublié ... Il n'a écouté que le son de sa voix et n'a pas entendu le drelin qui branle pour la troisième fois. Il contemple l'ange dont la voix tombe de la nuée. Elle est divine. Quand l'étonnement disparaît de son visage, il n'y voit nulle trace d'hostilité, de reproche ou de colère, juste son regard inondé de bonheur. Ému jusqu'aux larmes, Julien lui murmure la seule réponse qu'il n'avait pas envisagée de toute la journée :

- Oui ... c'est moi...

- Je ... je ... je ... attendais plus ! Que me ...vous ?

- Mais ... Je ... vous voir !

Ils bafouillent, chuchotent leurs mots hachés par la surprise, l'excitation et la crainte. La nuit et le couvre-feu ne sont pour rien dans leurs messes basses. Leur face à face figé sur le pas de la porte leur procure à tous les deux une émotion trop intense, trop délicieuse pour qu'ils éprouvent le besoin de se précipiter ou de crier. Ils prennent le temps de se prendre des yeux ... de s'appivoiser, de se persuader qu'ils ne rêvent pas. Ils se sont retrouvés. Y a-t-il à cet instant une chose au monde plus importante ?

La première, Danielle se reprend. Elle ouvre la porte en grand, tend sa main vers Julien et lui dit simplement :

- Entre !

Elle l'a tutoyé. Sa voix est douce. Ensoleillée. Le seuil de la porte franchi, Julien entend le claquement du verrou qu'elle

referme derrière lui. Il n'a plus de doutes : il est le bienvenu. Il chancelle. Elle se précipite et l'empêche de tomber.

- Oh ! ... Tu es si pâle.

Les forces lui reviennent. Et les couleurs aussi. Il se redresse.

- Je ... je vais bien. Je suis désolé.

- Tu es souffrant ?

- Non ! C'est ...

- C'est quoi Julien ?

- Tu t'es souvenue de mon prénom..

- Bien sûr grand nigaud. Voyons ! Mais tu ne me réponds pas : ton malaise ?

- C'est ... c'est juste l'émotion.

- Il y a autre chose ... tu as mauvaise mine.

- Manque de sommeil peut-être ...

- Tu ne manges pas assez ?

- Je n'avais pas très faim ces temps-ci ... J'avais si peur que tu me repousses.

- Un an ! Un an que je t'attends idiot ! Exactement, trois-cent-cinquante-neufs jours que je t'espère. Mais te voilà enfin !

Un instant, sa voix prend un peu de gravité.

- Tu ... tu ... n'est pas venu avec des intentions mauvaises au moins ?

Elle a lancé sa phrase sans trop savoir pourquoi car dans ses yeux la joie brûle de toutes les braises qui ne se sont jamais éteintes et que son arrivée soudaine rallume d'un coup, attisées par le soufflet invisible du bonheur. Avec des larmes plein les yeux, Julien lui répond :

- Des mauvaises intentions ? Oh non ! Si seulement tu savais ce que j'ai dans le cœur...

Elle met un doigt sur ses lèvres et lui dit :

- Chut ! ... Tais-toi ...

- Danielle !

- Julien !

- Je t'aime !
- Mon amour.

Elle lui tend ses lèvres. Lentement leurs bouches se frôlent, se goûtent, se pressent, s'abandonnent mais au contact de leurs langues, elles s'enflamment, s'emballent. Farouche, passionné, animal, fiévreux, leur baiser suspend le cours du temps. Les deux amoureux ont faim d'eux-mêmes. Sans trop savoir comment, l'instant d'après, leurs vêtements arrachés, jetés à terre, ils sont nus, enlacés, brûlants de désirs.

Debout, adossée au comptoir de la boutique, les bras autour du coup et les jambes accrochées aux hanches de son amant, Danielle s'offre sans crainte et sans pudeur. Leurs sexes les dévorent. Ils s'enivrent de la violence de leurs emportements. Danielle crie, gémit, hurle. Les vagues de plaisirs se succèdent ; passant d'un corps à l'autre, elles se communiquent leurs vibrations, leur force aveugle, rugissante, puissante, violente. La passion les submerge. Leur ardeur est inépuisable. Ils ont tant à découvrir et si peu à retrouver. De la fulgurance de leurs premiers rapports, ils n'avaient pas connu d'emballements d'une pareille intensité.

Dans la nuit, blottis l'un contre l'autre, leurs mains devenues légères suivent les contours de leurs corps éreintés. Sous leurs caresses, toute entrave, toute angoisse les a quittés. Ils sont hors du temps, à l'endroit précis où l'esprit vient s'oublier et où le bonheur trame ses fils de soie ; un lieu où la jalousie et la corruption, la haine et la cupidité n'existent pas.

- Tes seins sont veloutés comme une peau de pêche.
- Tes mains sont douces.
- Je ne suis plus un voleur ?
- Tais-toi ! J'étais en colère. Quelle heure est-il ?
- Tu attends quelqu'un ?
- Il est tard, je dois me dépêcher.
- Il n'est pas encore dix heures ...
- Monsieur Derzakarian doit s'inquiéter.
- Qui est-ce ?

- Le cordonnier ... tu l'as oublié ?
- Oh là ! tes chaussures peuvent bien attendre demain.
- Il ne s'agit pas de mes chaussures mais du bébé.
- Du bébé ?
- Notre enfant.
- Notre ... ?
- Oui ! Julien, tu es le père d'un petit garçon.
- Je suis papa ? Et ... et tu ne pouvais pas me le dire plus tôt ?
- Tu en as de bonnes ! Comment j'aurais fait ?
- J'ai un fils ! ... Je suis papa ! ... Eh ! ... tu es sûre que c'est mon fils ?
- Ce n'est pas le Saint-Esprit qui l'a conçu et je ne suis pas la Vierge Marie. D'ailleurs je te rappelle que je suis juive.
- Petite idiote, ce n'est pas ce que je te demande.
- Tu veux savoir si j'ai connu un autre homme ?
- Euh ! ... Non !... Si !
- Non !
- Non ?
- Non ! ... Je n'ai pas connu d'autre homme que toi ! Ça te va comme réponse ?
- Oh ! ... Bénie sois-tu !

Alors, pour le faire enrager elle lui glisse à l'oreille, mutine :

- Oh ! tu sais ... les occasions n'ont pas manqué.

Il la contemple plein de tendresse et d'admiration et lui murmure :

- Je le crois sans effort : tu es si belle. Mais je ne doute pas de toi : je sais que tu me dis la vérité. Tu sais, je ... je me sens comblé, honoré de ton amour que je ne mérite pas. Je me demande d'ailleurs comment tu peux aimer l'inconnu que je suis.
- Et toi ? Que sais-tu de moi ? Et pourtant je sens ... je savais, non ! ... je sais que tu m'aimes !
- Oui je t'aime mon ange et bien plus que ma vie.

- Tu sais Julien on commence toujours par aimer un inconnu. Et c'est seulement à la fin du voyage qu'on sait ce que valait cet amour. Une vie c'est plein de mystères ! Il faut bien s'y jeter sinon on meurt sans jamais avoir vécu.
 - Quel âge il a ... le ... notre bébé ?
 - Il est né au bout de neuf mois, comme les autres bébés.
 - Neuf mois ?... Après mon départ ?
 - Eh, oui idiot ...
 - Alors il est né ... attends que je compte ... juillet, août, na, na, na ... Il est né en mars 1941, c'est ça ?
 - C'est bien, tu sais compter jusqu'à neuf. Oui mon cœur, il est né il y a trois mois, le dix-huit mars.
 - Il est tout petit forcément.
 - Il ressemble à son père.
 - Il me ressemble ?
 - Oui, mais en bien plus beau. Disons que c'est toi en miniature : il a tes yeux et tes cheveux.
 - Ah !
 - Tu as l'air déçu.
 - J'aurais voulu qu'il te ressemble.
 - Oh ! mais il me ressemble. Il a mon caractère et mon ... intelligence.
 - Il doit avoir quand même un peu de la mienne ?
- Éclatant de rire elle lui jette :
- Il a de son père l'extérieur mais, pour l'intérieur, il a pris tout de sa mère.
 - Alors je suis papa.
 - Je t'ai attendu tous les jours ... Tous les jours je voyais mon ventre grossir. J'avais peur.
 - J'aurais tellement voulu voir ton ventre.
 - Il était tout déformé, tu sais ... Au sixième mois, je ne voyais plus mes pieds tellement il était gros.

- Comme tu devais être belle ! Quel idiot j'ai été. Et dire que je pensais que tu me haïssais.
- Je ne t'ai jamais haï.
- Pourtant tu m'as traité de sale voleur et tu m'as dit de partir ... J'ai cru alors que s'était fini entre nous.
- Ma colère n'était pas de la haine. Elle a duré le temps d'un cri et le soir même je t'attendais.
- Tu ne m'as pas dit ...
- Quoi ?
- Comment s'appelle notre bébé ?
- Devine ...
- Non, je ne vois pas.
- Fais un effort ...
- Daniel ?
- Mais non ...
- Alors c'est Julien ...
- Oui !
- Oh ! mon amour ...
- Je ne voulais pas croire que je ne te reverrais plus et je voulais vivre dans la certitude que tu reviendrais un jour. Alors, comme je t'appelais souvent dans la journée ou dans mon sommeil, je me suis dit que le mieux était que le bébé s'appelle aussi Julien. Ainsi, en l'appelant, je vous appelais tous les deux en même temps ... Je savais bien que tu finirais par entendre.
- Tu es complètement folle ! Tu es un amour. Un an de perdu.
- Tu es là ! ... Tu es revenu. C'est ce qui importe. N'y pense plus. Je bénis le Tout Puissant pour sa miséricorde ... Il a exhaussé mes prières.

Julien se met à danser. Il saute, bat des mains, crie sa joie.

- Julien... Julien junior. J'ai un petit garçon.
- J'en étais sûre ...
- De quoi ?

- Que tu serais heureux.
- Tu ne comprends pas : je suis bien plus qu'heureux ... J'ai ... J'ai enfin une famille !

Julien pleure. Danielle aussi. Ils rient et boivent leurs larmes en suffoquant.

- Je n'ai jamais douté de toi.
- Comment pouvais-tu savoir ?
- Quand j'ai croisé tes yeux pour la première fois, j'ai su que tu étais l'homme de ma vie. Ton regard est doux et pur quand il se pose sur moi. Il a la couleur de la mer qui baigne les plages du Paradis ...
- Tu exagères ... Et puis ... tu ignores tout du Paradis.
- Nous sommes pareils toi et moi. Entiers. D'un seul bloc. Tu m'avais dit aussi que tu voulais des enfants.
- Je ne me souviens pas t'avoir dit ça ...
- Tu as dit tellement de choses cette nuit-là.
- Peut-être bien, mais que fait notre bébé chez le cordonnier ?
- Monsieur Derzakarian est pour notre petit Julien ... comment te dire ... comme son grand-père. Il le garde quand je vais à la fac ou quand je dois m'absenter. Tu sais, c'est un homme merveilleux. Heureusement que je l'ai !
- Et ta mère ? Elle n'est pas revenue depuis tout ce temps ?
- Maman est morte.
- Ah ! ... Je suis désolé pour toi.
- Merci mais la peine est passée.
- Et de quoi est-elle morte ?
- Sur une route de l'exode. Elle est morte le jour où nous avons conçu notre petit Julien, le 14 juin 40. Deux avions allemands ont mitraillé la colonne de réfugiés avec laquelle elle se sauvait. Ce jour-là, le hasard a fait son marché : il a emporté ma mère, madame Tymen et ...
- Madame Tymen aussi ?
- Oui et d'autres personnes de la rue.

- Incroyable !
- Ils fuyaient Paris croyant sauver leurs vies mais la mort les guettait.
- Il faut croire qu'on n'échappe pas à son destin. Comment l'as-tu appris ?
- Des rescapés. Des voisins ont fini par rentrer.
- Tu as du chagrin ?
- C'était ma mère ... On ne s'entendait pas toutes les deux mais maintenant qu'elle est morte, elle me manque. C'est une réaction bien étrange tu ne trouves pas ?
- Tu devais l'aimer au fond de toi. En tout cas, nous voilà orphelins tous les deux ...
- Ma mère s'en va ... et p'tit Julien arrive. La vie reprend d'une main ce qu'elle donne de l'autre ...
- C'est exactement ce qu'aurait dit ma mère. Enfin je crois.

C'est une lune de miel pour Julien et Danielle dont la vie coule comme un courant d'eau fraîche. Elle lui dit :

- La vie est belle !
- Il lui répond :
- Il suffit d'aimer
- Elle ajoute :
- Et d'être aimé.
- Il répond :
- Et d'avoir un enfant.

Julien découvre la face cachée de sa paternité, les langes à changer, les biberons à préparer et à donner et les nuits écourtées quand le p'tit bonhomme fait ses dents. Mais cette servitude qu'il appelle ses douces corvées, sont compensées ou plutôt complétées par des joies d'une nature nouvelle, plus discrètes mais cependant intenses. La relation entre les deux amants a pris un tour plus grave car l'enfant, avec ses sourires et ses pleurs laboure leur existence en profondeur et purifie l'air qu'ils respirent.

Comment expliquer autrement l'exaltation, l'enchantement qu'ils éprouvent à faire des tâches répétitives, futiles, banales ou charmantes comme d'aller faire de longues promenades au bois de Boulogne dans la grande décapotable quand il fait beau. Leur bonheur domestique établit un rituel qui les aurait fait bien sourire autrefois.

Ces jours-là, ils garent la voiture toujours au même endroit, sortent la poussette achetée à la Samaritaine, un modèle pliant qui peut loger dans le coffre et, sans échanger un mot, ils se prennent par la main et partent avec le bambin le long des grandes pièces d'eau prendre la fraîcheur des allées sous les tilleuls et les grands marronniers.

Il ne faudrait pas conclure que ces deux jeunes gens manquent d'imagination et que cette routine annonce de leur part un quelconque ennui ou une lassitude naissante. Tout au contraire, ce sentiment particulier les enchante car ils se plaisent à croire que leurs rendez-vous donnent à chaque arbre, chaque buisson et chaque fleur, l'occasion de communier à leur bonheur et d'exhaler pour eux seuls leurs parfums.

Julien est comblé. Il aime et il est aimé d'une femme intelligente et belle, d'une beauté qu'il qualifie volontiers de chef d'œuvre. Elle est drôle et gaie, souriante et primesautière. Exquise ou emportée, sa jeunesse et sa vivacité d'esprit donnent à sa compagnie un prix inestimable.

Dans ses yeux de braise il contemple sa force d'âme et son amour pur, absolu qui refusait d'exister sans le sien et qui, pendant tous ces mois de solitude et d'incertitude n'a pas désespéré, protégeant son enfant qu'elle a fait grandir sans son aide. Méditant sur la grâce qu'il a reçue de la vie, un bien plus précieux que le vase étincelant de Perceval, il sait que Danielle sera son épouse et qu'ils ne se quitteront plus.

D'ailleurs, ils sont presque mariés : elle l'a présenté en quelque sorte à sa famille, passant des heures à rire ensemble à regarder les photos des trois douzaines d'albums qu'elle est fière de lui montrer. Julien, qui était entré par effraction au Saucisson de Paris, se sent aujourd'hui un membre à part entière de la famille Gassman.

- Quelle tribu que ta famille. Vous êtes aussi nombreux que les étoiles du ciel.

D'apprendre que les grands-parents maternels de Danielle ont eu douze enfants et que ses grands-parents paternels en ont eu neuf de leur côté et que tous sont vivants, ce qui fait par conséquent vingt oncles et tantes, lui, l'enfant unique sans ascendants ni cousinages connus, pense que les Gassman établissent une sorte de record mondial. Pourtant il est encore loin du compte car les tontons et les tatas avec huit enfants chacun en moyenne, font du coup à Danielle cent soixante cousines et cousins germains.

Le chiffre lui paraît tellement phénoménal qu'il lui demande :

- Mais comment peux-tu les connaître tous ?
- Je connais physiquement les aînés, quant aux autres, je ne les connais qu'à travers leurs photos.

Les albums sont précieux aux yeux de Danielle, ils sont ses racines, son histoire en image, la mémoire visible de tous les siens.

Un peu jaloux, Julien lui confie :

- Tu as de la chance parce qu'en ce qui me concerne, les photos de ma famille ont été envoyées à la décharge publique par ordre de la justice. Il me reste ce médaillon, un cadeau de ma mère qu'elle m'avait offert pour ma communion. Elle m'a fait jurer de ne jamais m'en séparer car c'était un présent de mon père et qu'à l'intérieur il y a leur photo à tous les deux.

L'ayant ôté de son cou, il sépare de son ongle les fermoirs du bijou plaqué or qui s'ouvre sur les portraits de ses parents.

- Regarde comme ils étaient beaux tous les deux.

Posant une main sur sa poitrine, Danielle lui confie :

- Tu me parles avec tellement d'amour de ta famille que j'ai l'impression de la connaître intimement. Elle n'est plus seulement dans ton cœur, elle est aussi maintenant dans le mien.

Tout ce temps passé à parler de leurs familles, lie les deux amants chaque jour plus étroitement.

- C'est bon une famille, dit Julien.

Pourtant, quand Danielle affirme que sa famille c'est lui et p'tit Juju désormais, il pense qu'elle réduit volontairement leur clan à son périmètre le plus petit en raison de la probable hostilité qui ne manquerait pas de naître si elle tentait de l'élargir. Les juifs, il en est convaincu, n'aiment pas voir un étranger à leur religion entrer dans leurs familles. Alors, sur le ton de la plaisanterie, il dit à Danielle :

- Crois-tu, qu'ils accepteraient de faire une exception en accueillant un horsin ? Crois-tu qu'en me voyant, ils ne se diraient pas : eh ! pour un gentil, il n'est pas si mal que ça ? Acceptons-le ce goy !

Sa remarque fait rire Danielle qui lui confie que cette question ne fait nullement l'objet de ses pensées car ses craintes sont ailleurs. Avec gravité elle lui dit :

- La guerre a sûrement dispersé ma famille de Pologne et d'Allemagne. En dehors de la petite dizaine qui a émigré aux Amériques, j'ai peur qu'ils soient tous morts.
- Pourquoi cette crainte ?
- Ce que tu peux être naïf lui lance-t-elle, surprise par sa question. Une partie de ma famille polonaise a probablement été tuée dans les combats entre septembre et octobre 39. Quant à l'autre, celle d'Allemagne, j'ai bien peur qu'elle ait été déportée ou même exterminée.

Troublé, Julien lui dit :

- Exterminée ? Comme tu y vas ... Pourquoi dis-tu cela ?

D'un hochement de tête elle réaffirme son inquiétude tout en précisant que des témoins de la diaspora polonaise, échappés de l'enfer de Varsovie, en arrivant à Paris, lui ont rapporté des actes d'horreurs commis par les SS.

- La vérité, c'est que je suis sans nouvelles de ma famille polonaise depuis le 1^{er} septembre 39 et, pour celle d'Allemagne, depuis le mois de novembre de l'année 38.
- Que s'est-il passé en novembre cette année-là ?
- Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, il y a eu un événement appelé *La nuit de cristal* ? C'était un pogrom organisé dans toute l'Allemagne par les nazis contre les juifs allemands. Cette nuit-là et les jours qui suivirent, il y a eu des centaines de morts et des milliers d'arrestations.
- C'est du roman noir, persifle Julien ... Encore des mensonges communistes.
- Non ! C'est un fait ! Un fait rapporté par de nombreux témoins, des juifs qui ont réussi à fuir et à gagner Paris.

Faisant appel à sa mémoire, Julien lui rappelle qu'il avait lu une version bien différente de cette histoire. Son journal préféré *Je suis Partout* avait, cette année-là, rapporté que des ouvriers et des employés allemands s'étaient révoltés contre les excès de certains juifs qui avaient scandaleusement spolié le peuple.

- Et tu as cru à cette sinistre propagande ? Mon pauvre Julien ce que tu peux être naïf ! Comme dirait un de mes profs, on pourrait te faire chanter le Magnificat à Matines. La vérité, c'est que les nazis ont prétexté l'assassinat de l'attaché d'ambassade à Paris Von Rath par un juif polonais d'origine allemande, un certain Herschel Grynszpan, pour commettre leurs forfaits. Comment ont-ils osé faire ça aux juifs ? A leur peuple ? C'est ignoble et lâche.

Julien lutte contre une vérité qu'il refuse absolument d'entendre. Entêté, il soutient que la famille de Danielle a été probablement regroupée quelque part dans un camp de travail et qu'elle aura bientôt de ses nouvelles.

- Mon tendre Julien, lui dit Danielle d'une voix douce, je devrais t'en vouloir de rejeter en bloc cette hideuse réalité, mais ta candeur me fait seulement fondre le cœur.

Cabochard, Julien regimbe encore. Il estime qu'il est capable de voir et d'entendre, mais qu'il n'accepte pas de faire chorus aux rumeurs infectes propagées par les ennemis de ses amis allemands. Avec une pointe de perfidie, il n'hésite pas à insinuer que Danielle est sous l'influence de la diaspora polonaise qui distille mensonges et contrevérités dans le seul but de disqualifier l'Allemagne. Se croyant impartial, il ajoute que la propagande est de bonne guerre, mais que la réalité est tout autre. Il lui avoue qu'il a connaissance de l'existence en France de camps de regroupement et pour en justifier le bien fondé, il ajoute :

- C'est une disposition que la guerre impose. Je ne t'en ai pas parlé mais j'en ai visité un le mois dernier. A Beaune-la-Rolande, j'ai vu des gens bien traités qui mangent à leur faim en attendant d'être transférés en Allemagne. Tu vois bien que tu ne dois pas t'inquiéter.

Mais il a beau dire, les craintes de Danielle sont trop fortes. Trop de fils se croisent ; trop de témoignages se recourent ; trop de faisceaux de présomptions indiquent la cruauté des SS. Elle dit à Julien :

- Oh, mais je sais tout ça ! Ces juifs que les français regroupent à Beaune-la-Rolande, à Pithiviers ou à Jargeau, sont des juifs étrangers en majorité des polonais qui ont été pris dans la rafle du billet vert.
- La rafle du billet vert ^{lxxvi} ?
- Une convocation de la police française. En réalité, une entourloupe ! Les juifs qui se sont présentés la goule enfarinée ont été arrêtés, puis envoyés dans les camps de regroupement.
- Et comment tu sais ça ?
- Monsieur Derzakarian a eu ce billet vert entre les mains. Il était convoqué, mais pressentant un mauvais coup, il ne s'est pas

présenté. Et il a eu le nez long ! Ce n'est pas pour rien qu'il refuse de porter l'étoile jaune et qu'il m'a déconseillé de la porter.

- Et si vous êtes dénoncés ?
- Il dit que porter l'étoile jaune nous condamne certainement et que ne pas la porter nous donne une chance d'échapper au destin.

Tous ces arguments sont insuffisants pour faire changer d'avis l'entêté qui se justifie en expliquant que la propagande anti allemande est féroce et que la vérité s'en trouve naturellement déformée.

- Les opposants à l'édification de l'Europe sous la tutelle de l'Allemagne veulent nous faire peur. Les allemands que je connais ne sont pas des enfants de cœurs, loin de là, mais ils sont corrects. J'en ai la preuve.
- Les allemands sont d'ignobles profiteurs.
- C'est la guerre ! Ils exercent leur droit du plus fort.
- Dieu tout Puissant, comment te faire entendre raison ?

Julien refuse de s'emporter. Il ne veut pas se disputer avec Danielle sur de pareilles questions. Il estime que les allemands ne sont pas plus monstrueux que les juges français qui se sont emparés de sa liberté.

- Mon Julien, lui dit Danielle, une nouvelle fois tu ramènes tout à toi ! Tu n'es pas le seul à souffrir. S'il te plaît, reviens sur terre. Et tu as tort de donner raison aux allemands quand ils volent nos richesses.
- Napoléon pillant les trésors de l'Égypte, de Rome ou de Berlin ... De tout temps les pillages ont été la règle : il n'y a pas lieu de s'en indigner. Je ne connais pas de français qui se révolte en découvrant que le Louvre est un morceau de la Grèce antique. La vérité, c'est que la raison du plus fort est toujours la meilleure. Ce n'est pas seulement la morale d'une fable, c'est la loi d'airain de la nature qui n'est ni juste ni injuste. On peut se révolter ou l'accepter, on n'y peut rien changer.

Regardant tendrement Danielle, il lui dit encore en souriant que leurs points de vue divergents ne valent pas qu'ils se chamaillent. Comme Danielle fait la moue, il l'assure que ses propos ne sont pas de la complaisance car l'idée de l'injustice le révolte. Il ajoute avec force :

- Personne ne hait le mensonge plus que moi mais j'ai appris que l'homme qui cherche la justice ne peut pas toujours s'en acquitter.
- Pourquoi ?
- Un avocat indien nommé Gandhi^{lxxvii} vient d'être condamné par un juge anglais à six ans de prison. Or, le juge qui a prononcé sa peine a publiquement reconnu que c'était une injustice. Eh bien, il l'a quand même envoyé en prison. Tu vois bien que, même quand le juge aimerait être juste, la loi le rend inique.
- Il aurait pu démissionner, glisse Danielle avec malice.

Julien se met à rire, ajoutant que cela n'aurait rien changé pour le condamné mais que si tous les juges rendaient leur tablier, le bien serait pire que le mal.

- Les prophètes juifs disaient que l'esprit de justice ne peut venir que du divin, lui dit Danielle.
- Dans ce cas, remarque Julien, j'ai bien peur que Dieu se soit retiré du jeu.
- Non ! s'écrie-t-elle, les yeux flamboyant de certitudes, Dieu chemine à côté des hommes.
- Alors dis-moi : quand Dieu s'est-il mêlé de l'histoire des hommes ?
- Vous les chrétiens, vous dites que Dieu s'est incarné dans le Christ pour visiter son peuple. Je me trompe ... Alors ?
- Eh bien, force est de constater que sa venue n'a rien changé. Je crois me souvenir qu'il a dit : *Je ne suis pas venu apporter la paix mais la division* ! Comprenne qui pourra. Tu vois bien que la justice est une fable pour enfants.

- Eh bien moi, je vais te dire mon Julien, la justice pour moi, c'est de te voir heureux avec notre Juju dans tes bras. Le reste ne compte pas. C'est très égoïste, j'en conviens !
- Mon cœur ! s'exclame Julien en l'embrassant tendrement.

En arrivant à son bureau du boulevard des Italiens, Julien est surpris d'y trouver un mot de Melita. Depuis des mois qu'ils ne se parlent plus, il avait fini par oublier son existence. Intrigué, il décachette l'enveloppe. C'est un billet manuscrit plié en quatre sur lequel elle a écrit :

Mon cher Julien. Me ferez-vous l'honneur de venir me voir à mon bureau dès que vous aurez un moment. J'attends cet instant avec impatience.

Melita.

- Oh, oh ! Voilà qu'elle m'invite ! ... et avec un billet plein de sous-entendus ... *l'honneur de venir me voir ... Je vous attends avec impatience.*

Il se souvient de son arrogance. Elle arrivait de Berlin. Perplexe, il essaie de comprendre.

- A quoi rime sa volte-face et pourquoi prend-elle le risque de de me parler comme à un égal... et de l'écrire ? ... Oh ! Oh ! Hier je n'étais plus coté à son argus et voilà qu'aujourd'hui elle sera honorée de ma visite ... J'aurais donc repris de la valeur ? D'où cela peut-il venir ? Quelle histoire de cornecul cette bourrache aura-t-elle encore inventé ? Mon cul sur la commode que c'est du flan.

Il va pour froisser le message quand on frappe à la porte. Irrité, il lance :

- Entrez !

La mine tournée à la friandise, la tête de Melita apparaît dans l'ouverture de la porte. Doucereuse, elle lui lance une œillade meurtrière et lui glisse :

- Bonjour, Je peux ?

Il n'a ni le temps ni le courage de s'opposer qu'elle est dans la place et qu'elle a déjà refermé la porte derrière elle.

Sourcils froncés, il s'efforce d'apparaître indifférent et c'est d'un ton froid qu'il lui demande :

- Que puis-je pour vous sturmbannführer ?
- Allons Julien, appelez-moi Melita, je vous en prie. Nous sommes entre-nous.

Sa surprise est énorme. La voix est douce et la bouche pleine de miel. Le stratagème lui fait l'effet d'une piqure de guêpe et Julien réprime un cri. Le temps n'est pas si éloigné qu'elle lui mettait la tête à l'envers, qu'il la désirait et qu'elle hantait ses nuits à en perdre le goût de vivre. Il pressent un mauvais coup.

- La garce se dit-il, me laisse croire une fois de plus que je peux la chevaucher sans selle ! Me prend-elle pour un grassot ! Quel tour de cochon est-elle en train de me jouer ?

Tourmenté, il ne voit pas son regard qui se trouble.

- Julien, reprend Melita en minaudant de la façon la plus exquise, ne prenez pas cet air. J'en conviens, mon arrivée est ... disons ... surprenante mais j'étais impatiente de savoir si vous aviez lu mon message ... Ah ! ... je vois que oui ... Comprenez bien que je ne pouvais pas attendre. Il faut que je vous parle. Dînons ce soir tous les deux. Je vous invite. C'est très important.

Julien s'est ressaisi. Il relève la tête et lui objecte :

- Ce soir ? Non ! C'est impossible !
- Voyons Julien, faites un effort. Annulez ce que vous avez prévu. J'ai deux très bonnes nouvelles à vous annoncer.
- Pardonnez-moi, mais ce soir je ne peux pas.
- Vous ne voulez pas connaître les bonnes nouvelles que j'apporte ?
- Si, si ! Bien sûr ! Mais ce soir c'est impossible.

N'arrivant pas à masquer sa déception, la voix et le regard de Melita se durcissent quand elle lui lance :

- C'est à cause d'une femme, n'est-ce pas ?
- Désolé, mais j'ai du travail et des rendez-vous que je ne peux pas remettre.
- Je ne vous crois pas !
- Pardon ? En quoi cela vous regarde-t-il ? Et de plus vous avez tort ! Il s'agit d'une affaire pour le général Pohl.

Julien ne saisit pas le nouvel intérêt dont il est l'objet, mais il sent les griffes de Melita prêtes à lacérer et à mettre en pièce tous les obstacles qu'elle rencontrera devant elle. Il a cité le nom du général Pohl parce qu'il est le seul à pouvoir la faire reculer et peut-être même à lui faire peur. Il ne craint pas qu'elle aille vérifier ce qu'il affirme. Pohl est un personnage trop considérable à Berlin pour qu'elle prenne le risque de le déranger au téléphone. La question est trop futile, d'autant qu'elle sait la haute estime que le général SS a pour lui. Pour autant, il sent un frisson glacé passer sur ses os. Ce démon en jupon ne ferait qu'une bouchée de son amour de juive si d'aventure elle apprenait son existence.

Ne doutant plus qu'il lui dit la vérité, Melita prend un ton enjoué pour ajouter :

- La première bonne nouvelle c'est que nous allons retravailler ensemble.
- Quoi ! s'esclaffe Julien qui manque de s'étrangler : vous voulez surveiller mes transactions ?

Dans un sourire éblouissant qui met en valeur le beau spectacle de ses dents blanches, elle s'écrie :

- Bien sûr que non ! Je mets la dernière main à une très importante opération et j'ai besoin de vous. J'ai obtenu votre réaffectation temporaire auprès de moi comme conseiller.

Sûre de ses charmes capables de pousser la moitié de l'armée allemande à se vautrer dans le stupre et la fornication, elle s'approche de lui et se saisit de ses mains. Son visage est si proche du sien qu'il sent son souffle sur ses lèvres. Il veut se défaire de l'étau mais, pressentant son geste, elle resserre sa prise. Elle n'a d'yeux que pour cet homme qu'elle désire plus

que tout au monde et qu'elle va, elle n'en doute pas, soumettre à sa volonté. Elle jouit de son pouvoir et le lui fait savoir.

Ce qu'elle ne voit pas, c'est qu'il est comme un Épaigneul breton maltraité et rancunier et que ses appâts n'ont plus d'effet.

- Tes caresses viennent trop tard vipère ! Tu aurais dû apprendre qu'on ne chasse pas un chien sans savoir qui est son maître.

Il se garde bien de lui crier son mépris à la figure, par prudence plus que par bienséance, d'autant qu'il n'est pas l'homme le plus exemplaire à toujours penser aux conséquences avant d'agir, mais comme il ne mesure pas la portée du stratagème, il se sent subitement inquiet. Dévoré par la curiosité, il lui demande :

- Et ... à quoi dois-je ce soudain retour en grâce ?
- Eh bien mon cher, c'est l'autre bonne nouvelle.
- C'est-à-dire ?
- J'ai retrouvé votre état civil.

L'angoisse qui gonflait crève d'un coup, libérant son rire, puissant, excessif. S'étant calmé, il lui déclare joyeux :

- J'ignorais qu'il avait été perdu.

Avec une moue désarmante, elle reprend sur un ton léger :

- Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais prendre un ad-joint sans que je puisse vérifier son passé ?
- Désolé de vous avoir déçu mais je ne vous avais rien demandé.

Ignorant sa remarque elle ajoute :

- Mon cher Julien, je vous annonce que vous n'êtes plus considéré comme un espion de ce Gole comme je l'avais cru d'abord.
- Gole ? Qui est-ce ?
- Vous savez bien, ce terroriste qui se terre lâchement à Londres.
- Ah ! vous voulez parler du général de Gaulle ? Écoutez sturm-bannführer, je suis désolé de vous l'apprendre, mais comme la plupart des français, je ne le connais que de nom.

- Bien sûr ! On fait brûler sa mairie et son état civil, on efface son passé et on prétend vouloir travailler avec la grande Allemagne alors qu'on est un espion, un ennemi de notre grand Führer !
- Mais de qui parlez-vous ?
- Mais de vous Julien.
- De moi ? Vous êtes absolument comique ... J'ignorais que vous me preniez pour un terroriste ou un espion.
- Je ... je l'avais cru ... je suis ... Bon c'est comme ça ! Mais si je me suis longtemps méfiée de vous, c'est que l'enquête a été difficile.
- Parce que vous enquêtiez sur moi ? Et depuis tout ce temps ? Franchement sturmbannführer, vous manquez d'efficacité dans la SS.

Elle rougit sous l'insulte. Oser insinuer que des allemands et en particulier les SS pourraient être médiocres ? Julien semble ignorer que son insolence pourrait lui valoir un châtimeut sévère. Pourtant, elle contient sa colère et elle ajoute avec un sourire désarmant :

- Je voulais m'assurer que vous n'étiez pas juif.

Cette fois le rire de Julien explose comme un coup de tonnerre.

- Scrogneugneu ! C'est chez vous une maladie incurable !

Elle rougit de nouveau. Jamais on ne lui a tenu tête de cette façon, mais elle ajoute sans élever la voix :

- Comprenez que votre état civil m'était indispensable. Vous imaginez ? Un juif ? Un espion infiltré dans mon service ? Eh bien, c'était la fin de ma carrière. Je n'avais plus qu'à me donner la mort.

Julien a bien envie de lui dire qu'il n'aurait pas porté le deuil, mais il se contente de lui demander sur un ton innocent :

- Comment diable avez-vous fait ? Ne m'avez-vous pas dit à l'instant que la mairie où je suis né avait brûlé ?

- Oui, mais les archives qu'elle contenait avaient été déménagées et mises en lieu sûr. Seulement on ne savait pas où. C'est d'ailleurs cette incertitude-là qui renforçait mes soupçons.
- Et allez donc ...
- Mais enfin Julien, vous sortiez de prison ... On a tout de suite pensé à un coup monté par les services de ce Gole pour nous espionner.
- Diable ! C'est de la grande parano façon SS ou je ne m'y connais pas !
- Allons, allons Julien, c'est du passé ! N'y pensez plus. Je suis heureuse. Oui vraiment heureuse. Voyez-vous, on va recommencer tout à zéro !
- Et on recommence quoi ?
- Comme si tu ne t'en doutais pas ?... Grand bêta ...

Ses yeux se sont troublés si vite que Julien redoute un instant qu'elle se jette à son cou. Par bonheur elle n'en fait rien.

- Demain soir nous dînons ensemble ! Tu ne m'échapperas pas comme ça ! lui lance-t-elle : une injonction qu'elle accompagne d'un rire menaçant qui s'entend jusque dans l'escalier, bien qu'elle ait, en partant, refermé la porte derrière elle.

Se remettant au travail, Julien parvient à chasser de son esprit l'image de la redoutable Melita. Il a hâte d'en finir avec ses dossiers et de retrouver Danielle et leur petit Juju. Dans leurs bras, il oubliera une fois pour toutes les intrigues et les calculs de ce serpent en jupon.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, Danielle se plaint auprès de Julien :

- Le temps est inégal : c'est triste et c'est injuste !
- Voilà qui va surprendre le monde entier qui ignore que le temps est changeant.
- Ne te moque pas idiot ! Je te parle du temps qui ne s'écoule pas régulièrement.

- Et il s'écoule comment selon toi ?
- Le mauvais passe trop lentement et le bon bien trop vite !

Ils partent tous les deux d'un grand rire. Ils sont heureux. Lancer des évidences avec le plus grand sérieux comme s'il s'agissait de la découverte du siècle, fait partie de leurs petits bonheurs. La journée démarre bien.

- Eh bien, lui expose Julien, moi je connais la raison de cette perception inégale du temps.
- Aurais-tu trouvé le gri-gri de ses mystères ?

Danielle pouffe de rire mais Julien prend son temps pour lui répondre. Se haussant du col et se raclant la gorge, il déclare solennellement :

- Le mauvais étalonne le bon ...
- Ah oui ! Ça c'est très fort ! La découverte est bouleversante.
- Mais je suis sérieux.
- De plus en plus fort ... Julien tu fais ma joie.
- Sois sérieuse et arrête de te moquer ... En inventant le mal, la nature nous fait découvrir le bien.
- Il n'y a pas à dire, tu es de plus en plus fort... Tu es génial mon Julien.

Elle en rit aux éclats et elle le moque si bien que Julien s'étouffe de rire à son tour. Retrouvant son calme, il ajoute :

- Si le mal n'existait pas, comment ferais-tu ?
- Je ne saisis pas le sens de ta question.
- C'est simple, tu t'ennuierais !
- D'où tu sors ça ?
- Souviens-toi du Jardin d'Éden. Le mal n'existait pas. Et pourtant Ève a quand même croqué la pomme.
- Elle aurait donc mangé la pomme parce qu'elle s'enquiquinait ?
- Bien sûr !
- Pour avoir la connaissance des choses ?
- Non ! Non ! Par curiosité, désœuvrement.

- Pfutt !
- Elle s'emmerdait je te dis avec son bel Adam ...

S'asseyant sur ses genoux, l'œil malicieux, elle lui répond :

- Alors c'est qu'elle devait avoir la moule et le cul bien serrés, parce que moi, je ne me serais pas ennuyée avec toi.

Ils sont repris d'un fou rire. Ces jeux là leur conviennent car ils les divertissent.

- Ce que je crois, reprend Julien, c'est que, quand une chose existe, elle donne spontanément naissance à son contraire.
- Par exemple ?
- Le noir donne le blanc, l'ombre la lumière.
- Donc Dieu ne peut pas exister sans le Diable ?
- Tu sais, Danielle, ça ne me gênerait pas que le bonheur existât sans le malheur.

De nouveau elle est prise d'un fou rire. Elle l'embrasse. La joie est sur ses lèvres et dans ses yeux. Son visage dit tout de son bonheur

- Bon ! Il faut que je file mon minou. Je vais être en retard à mes cours. A ce soir.

Elle court jusqu'à la porte d'entrée qui claque en se refermant. Une seconde fois, le drelin retentit. Danielle rouvre la porte et lui crie :

- J'allais oublier : je passerai te prendre ce soir à six heures à ton bureau.
- Non ! ... pas à mon bureau. Je t'attendrai dans la voiture, lui crie Julien en retour.

La porte se referme mais, une seconde plus tard, elle se rouvre de nouveau et Danielle lui lance :

- Si tu ne me vois pas à six heures et quart, ne m'attends plus. J'aurai été retardée et alors je rentrerai directement ici. A ce soir mon amour ! Passe une bonne journée.

A la fin de la journée, quelques minutes avant six heures, Julien quitte son bureau et regagne sa voiture garée le long du trottoir. Comme il fait doux, il baisse la capote en attendant Danielle. Il regarde sa montre qui marque 17H 55. Il est en avance.

- Elle ne va pas tarder se-dit-il.

Comme lui, elle aime la ponctualité. Pourtant ce jour-là, à six heures et quart bien sonnées, elle n'est toujours pas au rendez-vous. Pensant qu'elle a été retardée et qu'elle rentrera par le métro, il met le moteur en route. C'est alors qu'il sent deux mains se plaquer sur ses yeux. Aveuglé, il lance joyeusement :

- Ah, te voilà enfin ! ... Tu es comme les carabiniers d'Offenbach, tu as failli venir trop tard. Je partais.

Amusé il lui prend les poignets et tire sur ses bras. Affalée par-dessus son épaule, elle penche sa tête et lui donne un baiser sur les lèvres. Mais à son odeur et à sa peau, il devine sa méprise. Il rouvre les yeux et essuie sa bouche. Arrivée sans bruit par l'arrière du véhicule, Parcila rit de bon cœur du bon tour qu'elle vient de lui jouer. Irrité, il lui lance :

- Ah, c'est toi !
Sottement, elle lui répondit :
 - Et qui k'tu veux qu'ce soit ?
 - M'embrasser sur la bouche ... Ça ne va pas non ? Je ne suis plus ton amant !
 - Oh ! qu'elle lui lance, toi tu ne manques pas de toupet. C'est toi qu'le premier qu'tu m'as baisée ... C'tait bin bon d'ailleurs.

Julien regarde sa montre. Elle marque maintenant dix-huit heures vingt. Il sait que Danielle ne viendra plus. Il en conçoit de l'humeur et s'en veut de ce baiser qu'il n'a pas désiré. Remarquant son air buté, Parcila à son tour en conçoit de la tristesse. Émue jusqu'aux larmes elle lui fait remarquer :

- C'est pas juste ! j'voulais juste te faire un p'tit boujou et une bonne surprise.

Julien redécouvre le cœur sans malice et la gentillesse de son ancienne maîtresse. Au fond, il l'aime bien. Pour se faire

pardonne sa colère et la pointe de condescendance qu'il y a mise, il lui dit :

- Si tu veux, tu peux venir avec moi, ça t'avancera.
- Oh ! t'es bin gentil qu'elle lui dit avec de la joie dans les yeux. Tu passes chez toi alors ?
- Bien sûr comme presque tous les jours, pourquoi tu me demandes ça ?
- Parce que j'ai à t'causer sans fautes.

Aussi sec, elle s'installe à côté de lui et, prenant ses aises, elle s'esclaffe :

- Mazette, quel carrosse ! Et elle lui claque un baiser sur la joue.

Attendri par ses manières candides et simples, il démarre. L'esprit embarrassé par le souvenir du baiser de Parcila et préoccupé par son rendez-vous manqué avec son amour de juive, Julien en a oublié l'invitation à dîner de Melita qu'il n'avait d'ailleurs pas prise au sérieux. Il n'a pas non plus remarqué Danielle qui sortait du métro, épuisée et en sueur, ignorant que sa montre s'était arrêtée.

En quittant la Sorbonne, fréquentée par quelques étudiants en cours de rattrapage en raison des vacances, elle s'était pourtant dépêchée. Elle avait même couru à en perdre le souffle sur le Boul'mich et dans les couloirs du métro. Ce qu'elle avait appris est si grave qu'il lui fallait en parler à Julien sans attendre. Elle n'en peut plus d'avoir peur. Mais à l'instant où elle mettait le pied sur le trottoir, boulevard des italiens, elle voyait son amant embrasser une fille sur la bouche puis s'éloigner avec elle en voiture. Impossible d'être plus méprisable.

- L'insolent ! Le goujat !

Elle est pétrifiée. La morsure lui déchire le cœur. Elle vacille et ne doit qu'à l'intervention des passants de ne pas tomber.

- Bien pâlotte la gosse, dit l'un d'eux.
- Manque de sucre, affirme un autre !
- Fichus rationnements, déclare celui qui lui tripote le bras et la main sans raison médicale, mais qui ne boude pas son plaisir de jouer au docteur.

- C'est bien ça les hommes ! lance fielleusement une virago qui passe à ce moment-là. Voyez pas que c'te margoton est du genre à tomber sur le dos et s'faire une bosse par devant ? ... Croyez-moi, sa grange est pleine !

Tandis que les commentaires vont bon train, Danielle voit sa vie basculer. Le père de son enfant la trompe. Ouvertement. Outrageusement. Elle en a aujourd'hui la preuve. Elle n'a plus de mots ni de forces. Julien n'a pas changé. Il lui ment et se joue de son amour. A sa haine des juifs qui ne l'a pas quittée, il ajoute la muflerie. Pour sûr, c'est un coureur, un sale coureur de filles ! Alors, elle lui hurle son chagrin en silence :

- Papier mouillé va ! tu n'es pas même bon à jeter aux chiens. Tu me voles ma vie !

C'est trop dur ! Parce qu'à la trahison de Julien, s'ajoute l'horreur qui se prépare, elle ne peut plus retenir ses larmes. Elle pleure. Que vont-ils devenir tous les deux, elle et son enfant ?

Elle met du temps à remettre de l'ordre dans sa tête et doit faire une longue halte en chemin. Assise sur un banc, elle est saisie d'hébétude et elle reste là, prostrée, une heure peut-être deux. Seule, la pensée de son petit bonhomme la retient d'en finir : elle doit le sauver, le mettre à l'abri. Mais où ? Quand elle trouve enfin la force de se relever, elle se hâte vers la rue des Rosiers.

Tout en allongeant le pas, elle se demande encore où elle ira se cacher ? Elle pense alors au cordonnier.

- Oui ! lui, il aura une idée !

Elle reprend espoir. Alors elle prie : s'il te plait mon Dieu, donne-moi le courage de l'espérance ! Quand elle se rend compte qu'elle prie comme une chrétienne, elle esquisse un petit sourire. Cela lui fait du bien. S'il le faut, pour sauver son gamin de l'enfer des hommes, elle tiendra elle-même le goupillon du baptême. Elle est résolue. Elle se rassure en se disant : Juju n'est pas circoncis ... personne ne saura qu'il est juif.

Dans le même temps, sa colère contre Julien fait un jus amer et commence à déborder.

- Je me suis jetée comme une idiote dans les bras du premier venu au prétexte qu'il a de beaux yeux et un joli sourire. Ah ! gémit-elle en haussant la voix, Dieu me punit de mon inconséquence. Faquin ! menteur ! voleur ! Sale type ! ... Petit mec va !

Les passants étonnés se retournent sur cette jeune fille, si belle mais si pâlichonne qui jure comme un collignon en agitant les bras.

Le soleil se couche quand elle arrive rue des Rosiers. Il était temps d'ailleurs : l'heure du couvre-feu allait sonner et l'ombre de la nuit, encore légère, ne va pas tarder à s'épaissir.

Mais à une cinquantaine de mètres de chez elle, elle s'arrête, figée : debout sur le perron de sa maison, deux allemands en uniforme tambourinent à sa porte.

- Ils sont là ? ... Ils sont déjà là ! C'est impossible ! C'est impossible ! Ils ne devraient pas être là !

Elle plaque une main sur sa bouche pour retenir un cri de terreur. Alors, redoublant de ferveur elle chuchote :

- Tout Puissant, sauve-nous, sauve mon enfant !

Craignant d'être repérée, elle se recule vivement dans l'angle de la rue et s'adosse au mur car elle chancelle de nouveau. Sa frayeur tarde à retomber mais son cœur cesse de battre le bourdon. Parvenant à rassembler ses forces elle contourne le pâté de maisons et court jusqu'à l'échoppe du cordonnier. Elle se précipite vers lui mais, incapable de maîtriser son émoi, elle lui bafouille des :

- Ils., ils., ils ...
- Je sais, je sais, t'es en retard ! lui dit-il sans la regarder, trop occupé à fixer le garant d'une chaussure avec l'aiguille à fil de chanvre et la pince à œillets. Mais calme toi ma fille, Juju va bien. J'ai donné son biberon. Monte donc le voir... Tu r'descendras quand tu l'auras changé ... J'ai d'la besogne de commande à finir.

D'habitude, le cordonnier accueille Danielle avec un sourire affectueux et malicieux car il ne fait pas de doute qu'il l'aime comme sa fille. Ce soir pourtant, il n'a pas levé le nez de son ouvrage et n'a même pas cherché à l'embrasser. Il semble que son travail occupe seul son esprit. En temps ordinaire, Danielle en aurait éprouvé de la déception et probablement de l'inquiétude mais, trop secouée par les événements de la journée, elle n'a pas remarqué le changement d'attitude du vieil homme. Et comme elle a hâte de retrouver son enfant, elle se précipite dans l'escalier.

Dans son berceau, Juju babille et gigote ses petits pieds roses et ses bras potelés. Quand il aperçoit sa mère, il lui envoie une explosion de gazouillis et de rires. Émue, elle l'embrasse sur le front, les joues et dans le cou en même temps qu'elle le prend dans ses bras. L'exubérance et la chaleur de l'enfant font un baume sur sa détresse. Le serrant contre sa poitrine, elle se met à chanter. Le bébé se tait aussitôt. Il doit aimer le doux balancement de son corps et la pureté de sa voix troublée d'une céleste douceur car ses grands yeux admiratifs et sa petite bouche ouverte, donnent l'impression qu'il boit les paroles de sa maman.

Danielle a retrouvé un peu de paix et de douceur et elle s'emploie à changer le bambin qui lui envoie une nouvelle salve de rire : sa façon de lui dire merci. L'ayant repris dans ses bras, elle descend au rez-de-chaussée où le cordonnier s'affaire toujours au milieu de son saint-crêpin, penché sur sa forme de fonte qu'il presse entre ses genoux.

Semblant indifférent au sort de l'univers, il fredonne en tranchant un vieux pneu de bicyclette, juste ce qu'il faut de caoutchouc pour faire deux semelles aux souliers de la femme du boucher. Soudain, sa voix s'envole et Danielle, qui se disposait à lui parler, se tait. Ce n'est pas seulement du respect mais, chaque fois qu'elle entend cette chanson, elle est émue jusqu'aux larmes. Et puis, la voix de monsieur Derzakarian est si belle ...

Il lui a dit un jour : je chante mon ramage, ce qui ne veut rien dire, il en convient d'ailleurs sans difficulté, mais il prétend

que l'expression, trouvée il ne sait où, sent bon la France ... Car monsieur Derzakarian s'est approprié la France à travers son histoire au point de dire *nous* en parlant de la mort de soldats français et de dire "*eux*" en parlant de Raffi ou de Ruppen Zatarian, les deux grands poètes arméniens de son enfance qu'il a aujourd'hui rangés dans le registre des poètes étrangers. Son assimilation est réussie et n'a nullement besoin de figurer dans un état civil.

Danielle n'entend pas grand-chose aux paroles de la mélodie et d'ailleurs qui pourrait les comprendre à l'exception des quelques rescapés du pogrom arménien, bien peu nombreux maintenant à Paris ? Elle sait, par les confidences du vieil homme, que le héros de cette chanson gouale sa vie, son pays, sa maison, son village, les gens des vallées des contreforts du Caucase et son ascension du mont Ararat.

Un instant, le timbre de la voix s'éraïlle et elle se demande s'il faut y voir l'annonce de l'usure de l'homme ou seulement un filet de regret et d'amertume qui lui vient au souvenir de sa jeunesse écourtée et brisée ? Monsieur Derzakarian chante son amour pour son pays perdu. Il chante Erzurum découverte le jour où il a fait ses premiers pas dans ce lycée triste dont les pierres étaient noires et le plâtre écaillé ; il chante Istanbul la sybarite, la grande ville ; il chante un temps où tout était permis à défaut d'être promis : la philosophie, la littérature, les menaces et les premiers combats. Il chante sa vie de paria. Il chante pour ses amis morts, pour ces visages aimés, pour ces regards éteints.

Les années ont apaisé sa douleur, mais pour entretenir ses souvenirs, monsieur Derzakarian chante toujours. Il le fait pour lui, pour sa famille assassinée, pour son exil et sa fuite devant les hordes turques vers la Grèce, l'Italie et la France. 1916 dit encore la chanson, c'était hier ! Mais les hommes massacrés ou disparus^{lxxviii} revivent dans sa chanson : une grande Arche où, comme celle de Noé, elle sauve les arméniens et tous ses frères chrétiens, musulmans, juifs et athées du joug des voyous qui se prennent pour des dieux parce qu'ils ont le pouvoir de tuer. Il chante pour sauver son humanité et se garder

de la haine et du désespoir. Car en arrivant à Paris, il avait compris que l'occident était indifférent aux malheurs de son peuple ; une infâme nouvelle qui pourtant ne tua jamais son espoir.

Il se tait, c'est la fin de la chanson et il plisse les yeux en une mince fente pour contempler son ouvrage. Il hoche de la tête et dit en murmurant :

- Le boucher sera content.

Profitant de l'intermède, Danielle se précipite et lui lance :

- Et maintenant, vous voudrez bien m'écouter ?
- Ah ! t'es là avec le p'tiot ! C'est bien ! Il a bien dormi tu sais. S'il avait pas ses dents qui le travaillent, ton p'tit bonhomme aurait souri tout le jour... 'l'aime bien être avec moi ... s't'un bon mioche.
- Monsieur Derzakarian, ce que j'ai à vous dire est grave.
- Bin, dis toujours. Je t'écoute mon p'tit mais j'dois j'finir.

Il renfile la seconde chaussure sur sa bigorne et de nouveau, le lourd marteau à battre écrase la tête des semences. Un instant décontenancé, Danielle poursuit :

- Il n'y a pas dix minutes, deux allemands tambourinaient à ma porte ... C'est sûrement Julien qui nous aura dénoncés.
- Tu crois ça ?
- Mais c'est grave enfin ... Et c'est tout l'effet que ça vous fait ?
- Hon ! Hon !

La poignée de clous à ses lèvres l'empêche de lui répondre tandis que le marteau s'abat sur la semelle.

- Mais réveillez-vous, lui crie-t-elle ! Il n'est plus temps de philosopher ou de rêver. Il faut agir. Cet après-midi, un étudiant m'a dit : il faut fuir dès ce soir !
- Ah !

Le voyant porter une autre fournée de clous à ses lèvres elle ajoute, ulcérée par tant d'indifférence :

- Je vous en prie ! C'est vraiment grave je vous assure ! Cet étudiant m'a dit : je sais que tu es juive et que demain tu seras

arrêtée car demain, les juifs par milliers seront parqués au Vel'div pour être déportés en Pologne.

- Ah !
- Vous ne me croyez pas ! C'est ça hein ? Je lui ai demandé comment il était au courant et il m'a répondu : mon père est le commissaire de police du troisième arrondissement. Il le sait parce que c'est la police parisienne qui va faire le boulot.
- Ah !
- C'est pas Dieu possible ! Vous ne semblez pas comprendre ! Tenez, il m'a même précisé que plus de quatre mille agents ont été réquisitionnés pour cette besogne.
- Hon ! Hon !
- Mais qu'est-ce que vous avez à la fin ?

Ayant cru qu'il ne l'écoutait pas, elle est surprise de voir qu'il l'encourage de la main à continuer.

- Je lui ai répondu que le gouvernement ne pouvait pas nous faire ça parce que la France est le pays des droits de l'homme.
- Oui ?
- Et ... que ce serait injuste et criminel. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Ne fais pas l'idiote Danielle, ils rafleront tout le monde, les enfants comme les vieillards, les biens portants comme les malades. C'est paraît-il, une nouvelle étape dans la collaboration.
- Hon ! Hon !
- Monsieur Derzakarian, je vous en prie. C'est très sérieux et j'ai peur. Il m'a dit pour finir que la police française a les fiches de tous les juifs, leurs noms et leurs adresses et que nous sommes marqués comme des bœufs.
- Oui ?
- Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? Eh bien apprenez qu'il s'est moqué de moi parce que je ne voulais pas le croire justement. Alors il m'a jeté : si tu crois à la justice, tu es déjà morte ! Et il m'a crié : sauve-toi ! Fuis pendant qu'il est temps !

Monsieur Derzakarian, se racle la gorge et se contente d'opiner du bonnet.

- Quoi!, c'est vraiment tout ce que ça vous fait ?
- Hon ! Hon !

Étourdie par son propre récit, elle ne remarque pas l'imperceptible changement qui vient de s'opérer. Monsieur Derzakarian s'est immobilisé : il retient sa main qui porte le marteau, sa tête ne branle plus et ses yeux, qu'elle ne peut pas voir, fixent un horizon connu de lui seul. C'est sa façon au cordonnier de prendre la pose quand il réfléchit intensément mais Danielle, enfermée dans sa peur, continue de s'emporter.

- Cessez donc de marmonner des hon-hon. Nous sommes en danger de mort. Vous et moi, nous sommes juifs ... et des juifs étrangers. Et vous connaissez les lois sur le statut des juifs

lxxix.

Tournant enfin la tête vers elle, il lui dit :

- Je sais, je sais ... ne t'affole pas !
- Ah ! voilà que vous parlez ...

Elle n'a pas saisi ses paroles d'apaisement et c'est le front plissé et le regard chargé de colère qu'elle ajoute :

- Faites ce que vous-voulez ! Après tout c'est votre vie ! Mais moi, je ne vais pas me laisser prendre comme une oie qui jargonne en attendant bien sagement qu'on me plume. J'ai mon enfant à sauver.

Comme il ne répond rien, sa colère déborde et elle lui crie :

- Bougez-vous les fesses non d'un chien ! Vous ne pouvez pas rester là, tranquillement assis sur votre quant-à-soi à faire des hon-hon et à attendre que la police nous livre aux mains des assassins.

Pourtant, quand il pose à nouveau son regard sur elle, Danielle s'apaise aussitôt. Des lueurs qu'elle n'a jamais vues, obscures, ardentes, étranges brillent dans ses prunelles

ordinairement éteintes. Un instant, elle se croit même victime d'une hallucination. Monsieur Derzakarian n'est pas le doux et inoffensif vieillard qu'elle croyait bien connaître. Il a le regard d'un guerrier préparé au combat. D'ailleurs, chez un être ordinaire, les événements qu'elle lui a rapportés auraient aussitôt déclenché des alarmes, des frémissements ou des cris. Or, chez cet homme ascète et casanier, affable et bon, qui baigne dans les béatitudes et les chansons, ce qui lui a valu le surnom malicieux de galoubet de la bigorne, sa maîtrise de soi lui apparaît trempée dans l'acier le plus dur, ce que confirment les éclairs d'orage qui lui traversent les yeux.

La métamorphose est surprenante. Que cache ce cordonnier si simple en apparence et qui semble aux yeux de tous si transparent ? Qui est l'homme qui sommeille sous la paisible fragilité d'un retraité du monde et qui, chose au moins aussi étrange, ne zozote plus mais parle un excellent français avec cependant des "u" qui sonnent comme des "ou", ce qui donne à son verbe une distinction particulière.

Pas moins surprenante est sa transformation physique. A l'instant où il se lève, son dos s'est redressé et ses jambes sont alertes. Danielle songe même à un miracle ! *Prends ton grabat et marche !* La phrase lui traverse l'esprit. Le Nouveau Testament qu'elle a étudié pour un certificat d'histoire de l'art et des religions, fourmille de signes semblables. Le Christ, qui enseignait au Temple, guérissait les juifs malades ...

- ... Sauf que ce soir, le Christ n'est pas là, énonce-t-elle pour elle-même.

Elle a parlé à haute voix sans prêter attention au chuintement de la râpe et du crissement du tranchet sur le cuir qui ont repris. Monsieur Derzakarian fait alors une pause et lui demande :

- Que dis-tu du Christ ?

Surprise d'avoir été entendue, elle bafouille :

- Rien ... ou plutôt si ! ... Il se passe ici des choses étranges.
- Normal ma fille ... c'est la guerre !

- Oui, mais ce n'est pas la Pentecôte et vous n'êtes pas un apôtre de Jésus !
- Qu'en sais-tu, lui dit-il en souriant malicieusement ?
- Voilà maintenant que vous parlez un français parfait et que vous trottez comme un lapin.
- Écoute ma petite fille, sois patiente. L'heure de la vérité approche. Mais c'est vrai, il n'y a pas de miracle. J'ai seulement suivi le cheminement de ta pensée ... Encore que je sois désolé de ne pas avoir reçu le don de l'Esprit Saint.
- Incroyable ! Vous connaissez même l'histoire du Christ ?
- Crois-tu donc être la seule à avoir étudié ? Mais ce n'est pas l'heure d'en parler. Va donc voir ce que font les deux boches dehors ! Je me demande bien ce qu'ils fabriquent ?

Un peu sonnée par ces révélations, Danielle va jusqu'au trottoir scruter la nuit qui est maintenant bien noire. Rentrée dans l'échoppe elle dit :

- Je crois bien qu'ils sont partis. Quel soulagement !
- Tou es zourre ? Z'est pas bozzzible !
- Ah ! Vous recommencez à zozoter. Vous le faites exprès ?
- Vouiii et zela m'amouze.
- Pourquoi vous faire passer pour celui que vous n'êtes pas ?
- A ton avis, qui va se méfier d'un boiteux zozoteux et sourd ?
- Pourquoi m'avoir caché la vérité ?
- Parce que toi tu es un ange et que tu as ta vie à faire... Et une famille aussi à...
- J'avais une famille...
- Chut ! J'entends du bruit.

On frappe au carreau. Le cordonnier se penche pour voir et dit :

- Ah, les voilà ! Que pouvaient-ils bien fabriquer ?

Le grelot de la porte de l'échoppe s'agite. Danielle se retourne et son sang se fige dans ses veines. Les deux allemands qui tambourinaient à sa porte, lui font face.

- Entrez, entrez mes amis, leur lance le cordonnier ! Ne soyez pas timides !

Avec leurs casquettes à la main, les traits tirés et l'allure un peu gauche, ils n'ont pas l'air bien redoutables et leurs visages, un peu trop pâles, sourient à la vue de la femme et de l'enfant.

- C'est toi ? C'est bien toi ? Tu es Danielle ? lance l'officier SS qui paraît le plus gradé et aussi le plus âgé.

Danielle est comme foudroyée non plus de peur mais de stupéfaction. La voix de l'homme est hésitante et aimable. Que se passe-t-il ? Et monsieur Derzakarian qui les appelle ses amis. Double jeu ? Est-il un traître lui aussi ?

- Ah ma cousine ! Comme je suis heureux de te voir ! C'est moi Andjzrey ! Ton cousin de Varsovie. Je peux te prendre dans mes bras ?
- Mais ?
- C'est ton bébé ?
- Andjzrey ?
- Comment ? Le patron ne t'a rien dit ?
- Le patron ? Quel patron ?
- Ah, ça ! c'est la meilleure.
- Les bonnes surprises peuvent attendre, jette monsieur Derzakarian, froid et laconique comme un post-scriptum.

Bien qu'elle ait retrouvé la parole, Danielle flotte dans un tournoi de sentiments contraires. Se tournant vers le cordonnier elle lui lance :

- Me direz-vous enfin ce qui se passe ? J'ai l'impression de dévaler un circuit de montagnes Russes.
- Ma fille, je t'avais dit que tu connaîtrais la vérité. Eh bien voilà ton cousin Andjzrey Gassman et son ami allemand Karl Maschman qui nous arrivent tout droit d'Allemagne. Ils ont pris le train hier à Munich et ils sont arrivés en fin d'après-midi à la gare de l'est.
- Mais vous êtes des SS !

Andjzrey éclate de rire et Karl, quand il a compris la méprise de la jeune femme, se met à rire lui aussi. Leur voyage a duré vingt-deux heures et ils n'ont pas fermé l'œil depuis leur départ de crainte d'être découverts. Avec leurs nerfs mis à rude épreuve, ils sont épuisés. Leur tension relâche brusquement et le rire les lave de leurs angoisses. Et leur rire se communique. Danielle, très éprouvée elle aussi, est secouée à son tour pas les spasmes. Le bébé aussi se met à rire tout comme monsieur Derzakarian qui observe la scène, amusé, joyeux et mystérieux. A voir ses yeux, on pourrait croire qu'il danse le Sher ou la Sirba des jours de noce. Andjzrey qu'il croyait mort, est vivant. Son retour vaut bien un rire de fête.

Du coup, le rire les emporte tous dans la petite échoppe. Et pour un instant la guerre n'est plus une poire d'angoisse. Ce 16 juillet 1942 n'est décidément pas une journée ordinaire.

- Vous me charriez n'est-ce pas, questionne Danielle entre deux bouffées de rire ? Je n'ai pourtant rien dit de drôle ... Vous n'êtes pas de vrais SS ?

C'est de nouveau le fou rire. Quand il est apaisé, Andjzrey lui raconte leur histoire. Et, bien qu'il ménage sa cousine en occultant les images les plus dures, il ne peut pas gommer tout de l'horreur vécue. Danielle, tour à tour effrayée, incrédule ou méfiante, regarde les deux hommes, peinant à comprendre et à accepter d'un coup toute la vérité et l'étendue du drame qui décime sa race.

Sa voix tremble quand elle supplie :

- Dites-moi que ce n'est pas vrai ... Dites-moi que vous mentez. Et là je vous croirai.
- Mademoiselle, lui dit Karl, quand la vérité est à ce point terrifiante, personne ne veut l'entendre. On voudrait qu'elle ne soit pas du monde et qu'elle aille se faire pendre ailleurs dans les profondeurs de la terre ou de l'infini du ciel. Voyez-vous, parfois, il m'arrive de me demander si je n'ai pas rêvé ces moments de terreur.

- Qui est au courant ?
- Beaucoup de dirigeants, je suppose. Mais, que peuvent-ils y faire ?
- Monsieur Karl ...
- Karl, appelez-moi Karl. Faites-le comme une faveur.
- D'accord ! ... Et moi c'est Danielle.

Elle découvre ce jeune allemand dont elle aime le timbre élégant de la voix et le regard pénétrant et lumineux qui est loin de manquer de séduction.

- Andjzrey m'a tellement parlé de vous, reprend-il ! Je croyais vous connaître, mais il m'a menti.
- Il a menti à mon sujet ?
- Oui ! Il m'a dit que vous étiez jolie. Notez que je n'en croyais rien, car ce sont là des confidences courantes entre deux hommes qui se racontent leur vie en pensant qu'ils vont mourir. Je me disais que votre cousin avait seulement l'esprit de famille. Jolie ? Vous ? Quelle insulte ! Non ! Vous n'êtes pas jolie ... Vous êtes belle ! Vous êtes un morceau de lumière.
- Oh ! ... fait Danielle qui ne parvient pas à contenir son émotion sous la charge d'un pareil compliment.
- Oui ! oui ! j'affirme que vous êtes une étoile dans les ténèbres.
- Arrêtez, supplie-t-elle, vous me gênez.
- Je vois bien que vous ne me croyez pas, pas plus d'ailleurs que vous n'avez cru votre cousin. Vous voyez mademoiselle, vous aussi vous rejetez la vérité.
- Mais non !
- Avouez que le mensonge passe mieux qu'un purgatif !
- Vous êtes un idiot, lui lance-t-elle en riant.
- Attendez de me voir à la lumière du jour avant de juger, belle Athéna.
- Oh, je vois que la modestie n'est pas votre fort, monsieur l'audacieux.

Danielle, le visage empourpré, vient de se ressaisir. Refusant de rester sous le feu des louanges, au demeurant bien agréables, de ce charmeur inattendu, elle s'empresse d'ajouter :

- Dîtes-moi plutôt : une fois arrivés à Paris, débarqués du train, qu'avez-vous fait ?
- On est venus ici, attirés par la lumière.
- Monsieur le poète s'il vous plaît, cessez vos pitreries ... Ce n'est plus drôle !
- Soyez indulgente ! Il y a tant de beauté en vous, lui dit Karl avec aplomb et une admiration sincère en même temps qu'il est repris par un nouvel éclat de rire. Enfin calmé, il ajoute : si vous saviez comme c'est bon de se laisser aller.

Pendant un instant, ils se regardent sans ajouter un mot. Danielle, qui a résolu d'échapper à son sympathique laudateur, reprend avec fermeté :

- Arrivés à Paris, qu'avez-vous fait ?
- On est venus directement chez-toi, lui répond Andjzrey.
- Je comprends, mais pourquoi ici, chez monsieur Derzakarian, dans son échoppe ?
- Le hasard ! Il se trouve que vous habitez la même rue.
- Parce que tu connaissais monsieur Derzakarian ?
- Oui ! Et ... depuis des années. J'avais son adresse.
- Là ! Je ne comprends plus, gémit Danielle.
- Nous appartenons à la même organisation. Monsieur Derzakarian est l'un de nos chefs de l'Agence Juive^{lxxxii} dont dépend la Haganah à laquelle j'appartiens. J'avais l'adresse de sa boîte aux lettres, son nom de code et d'anciens mots de passe ... Alors je suis venu ici, à tout hasard.
- L'Agence juive ? La Haganah ?
- Prends le temps d'écouter, reprend monsieur Derzakarian. La Haganah^{lxxxiii} est l'armée secrète de la Palestine : la future patrie des juifs et ton cousin en était l'un des responsables à Varsovie.

- Alors ça ! Vous m'en bouchez un coin ... Mais monsieur Derzakarian, comment avez-vous eu la certitude que ces deux SS qui arrivaient ne vous tendaient pas un piège ?
- Eh ! ... J'ai eu un instant d'inquiétude. J'ai bien cru que j'avais été dénoncé.

A cet instant, son visage irradie une joie profonde. Le cordonnier paraît rajeuni de dix ans ou peut-être davantage. Par une sorte de capillarité lumineuse, Danielle est gagnée par sa jubilation, mais sa curiosité est plus forte. Elle veut tout savoir. Alors elle continue son interrogatoire :

- Et après... ? Qu'avez-vous fait ?
- J'ai attendu qu'il me pose des questions. Andjzrey m'a donné son indicatif et les mots de passe dont il avait connaissance de 1934 à 1939. A quelques détails supplémentaires j'ai su qu'il disait vrai et que ... j'avais devant moi un revenant. Un revenant ! Te rends-tu compte ?
- C'est pour ça que vous allez l'air si heureux ?
- Tu ne trouves pas toi, que c'est une bonne nouvelle ?
- Mais ...
- Non Danielle, tu n'auras pas d'autres détails. Si tu étais prise, tu parlerais. Et, moins tu en sauras ... Me comprends-tu ?

Danielle hoche la tête à contre cœur et serre ses lèvres pour éviter de lancer des questions inutiles. Elle regarde le cordonnier comme jadis les juifs de Nazareth avaient dû regarder le fils du charpentier prêchant dans leur synagogue, avec un mélange d'incrédulité, d'admiration et aussi de colère car elle ne peut pas concevoir que ce vieux ronchon se soit dissimulé et joué d'elle si longtemps.

- N'empêche ! Vous vous êtes bien moqué de moi durant toutes ces années.

Il la regarde tendrement et la prenant dans ses bras, il lui dit :

- Le temps du juif errant touche à sa fin. Le peuple va retrouver la terre de ses ancêtres.

Sentant les larmes l'envahir, Danielle s'essuie les yeux d'un geste vif et s'exclame :

- Quelle journée !

Andjzrey aussi reprend pied dans la réalité ne se lassant pas de questionner le cordonnier. Il veut savoir ... courir après le temps perdu.

- Monsieur, comment sont nos rapports avec les anglais ?
- Pour l'heure, ils sont nos alliés et nous coopérons étroitement avec eux. Nous échangeons des renseignements et leurs avions parachutent nos équipes pour sauver des juifs. Ils nous fournissent de l'argent, des armes et des munitions. Beaucoup d'entre-nous se sont enrôlés dans leurs forces armées.
- Quel retournement de situation. Je suis stupéfait.
- Juste une parenthèse de l'histoire, rétorque le cordonnier ! Ce n'est pas un abandon de notre cause. Quand la guerre sera finie, nous mettrons tous ces britishs à la porte et les juifs rentreront chez eux.
- Quand la guerre sera finie ? reprend Danielle en écho, autant dire ... dans mille ans.
- Allons ma fille, lui dit monsieur Derzakarian, la foi change le monde ... Et, levant le bras en direction du ciel, il ajoute : Yahvé habite peut-être là-haut ?

Le cordonnier ferme son échoppe et Danielle les conduit jusqu'à sa maison. Elle doit aussi coucher Juju et nourrir la petite troupe. Certes, son stock de charcuterie se réduit jour après jour, car elle fait du troc à l'université, n'oubliant jamais de pourvoir aux besoins de ses amis qui manquent de tout, cependant, il lui en reste assez pour régaler la moitié du quartier. L'extraordinaire cave de sa mère conserve les saucissons dans un état surprenant de fraîcheur.

Quand son bébé est endormi, elle redescend rejoindre ses invités qui mangent en silence et elle leur lance, bouillonnante d'excitation :

- C'est le Tout Puissant qui vous envoie !

Ignorant ce qu'elle a derrière la tête, tous hochent de la tête dans un ensemble parfait pour ne pas la contrarier. Intérieurement Danielle se réjouit :

- Tous les quatre on va se précipiter dehors et alerter les juifs On doit les sauver !

A la fin du repas quand elle a fini de leur raconter ce qu'elle a appris dans l'après-midi et l'étendue de la rafle qui se prépare, elle leur dit :

- On part maintenant !

Impassible monsieur Derzakarian fait non de la tête tandis qu'Andjzrey laisse tomber :

- C'est trop tard !

- Et courir où ? reprend le cordonnier. Tu sais, toi, où les trouver les juifs ? Alors pourquoi prendre le risque de se faire prendre par une patrouille pour un résultat perdu d'avance ?

Danielle se révolte et elle en verserait des larmes de rage.

- Il y a trois sortes de juifs, lui dit monsieur Derzakarian. Il y a les naïfs qui te diront : nous sommes en France, au pays des droits de l'homme. On ne risque rien, le maréchal nous défendra. Il y a ceux qui se pensant plus malins que les autres, te diront que leur or peut tout acheter, y compris Hitler et ses SS et il y a ceux, et ce sont les plus nombreux, qui te diront : si c'est pour un regroupement, alors c'est bien, on est prêt à partir. Ne vous en faites pas pour nous.
- Qu'en savez-vous ? réplique sèchement Danielle en lui coupant la parole.
- Parce que beaucoup de juifs, reprend le cordonnier, rêvent de se regrouper à la seule fin de se compter comme peuple et comme nation.
- Mais c'est une caricature des juifs que vous faites là ! C'est affreux !

Les larmes au bord des yeux, l'excitation, l'innocence et la douleur donnent à son visage une beauté singulière. Étonné et ému, son cousin s'empresse de lui dire :

- Personne ne peut croire que l'Allemagne et la Pologne sont devenues deux monstrueuses machines à tuer les juifs, à les réduire en cendre. Qui peut imaginer que la mort est au bout du voyage ? Qui peut croire cette horreur ? Combien de juifs seraient prêts à te suivre ... si toutefois tu en trouvais Danielle ?

Voyant qu'elle n'est pas convaincue, Karl vient au secours de son ami.

- Danielle, je sais que vous avez étudié le nouveau testament. Vous vous souvenez de l'histoire du mauvais riche et du bon Lazare ^{lxxxiv} ? Avec un sourire sincère il ajoute : vous voyez bien que lorsqu'on refuse d'entendre la vérité, la catastrophe n'est jamais loin. Tolstoï redoutait un Gengis Khan avec le téléphone. Eh bien c'est fait ! J'ai personnellement refusé de croire à toutes ces abominations. A l'université, j'étais hostile aux nazis et mon esprit critique n'était pas suspect de complaisance à leur égard. Pourtant, je n'ai cru à leurs atrocités qu'à compter du jour où je me suis retrouvé interné dans un camp.

Il en faut bien davantage pour venir à bout de la résistance de Danielle qui leur lance, la voix chargée de colère :

- Je refuse de croiser les bras. Vous parlez du peuple juif comme d'un troupeau qu'on mène à l'abattoir.
- Tu es juive mon p'tit, mais tu ne connais pas les juifs lui répond le cordonnier avec douceur. Souviens-toi Danielle : dès que les allemands l'ont exigé, ils sont allés en masse déclarer leurs postes de TSF. De la même façon, ils se sont fait recenser pour porter l'étoile de David. Doit-on dire pour autant qu'ils ne sont que des veaux, des bêtes à manger du foin ? Plus qu'aucun autre le juif a un sens inné de l'ordre, un respect quasi divin pour la loi, l'amour de la famille, l'instinct du groupe et de la communauté. Cela lui vient du

fond des âges, du Talmud et des Prophètes. C'est son histoire. Le juif est fier d'affirmer son judaïsme. Même dans les temps troublés comme ceux-là, il est des juifs qui se réjouissent d'arborer l'étoile jaune cousue sur leurs vêtements. Nous tous les juifs, nous attendons au fond de nous-mêmes je-ne-sais quel miracle qui nous sauvera. Ce sont toutes ces contradictions et toutes ces valeurs particulières, obscures pour les gentils, qui assurent la pérennité de notre peuple éclaté. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans se connaître, à des milliers de kilomètres de distance, Ashkénazes, Falachas, Marranes ou Sépharades, tous font leur Bar-mitsva, mangent casher, clouent une mézouzah à l'entrée de leur maison, portent des phylactères, une kippa et le talith et font sabbat, Pessah, Rosh-Hashana et Yom-Kippour. C'est ce respect sacré de la tradition et des rites qui préserve, à travers les siècles, l'unité de notre peuple. C'est cette identité spécifique qui nous constitue en nation véritable. Comment expliquer autrement le sentiment particulier qui relie entre elles toutes ces diasporas, au demeurant si diverses ? Le peuple juif a quelque chose d'exceptionnel et de tragique à la fois : quelque soient ses malheurs, il rebondit toujours. Depuis la nuit des temps, il croît et meurt, renaît et meurt encore. Mais il vit toujours, unique, indestructible, jaloué, vilipendé, menacé, souvent chassé et quelquefois ... admiré et aimé. Pourquoi veux-tu que ce peuple pacifique aille t'écouter, toi, qu'il ne connaît pas et s'en aller se rebeller contre une autorité qu'il respecte ?

Il n'a pas fini sa phrase, que Danielle lui lance :

- Je ne me reconnais pas dans le portrait du juif que vous venez de broser monsieur Derzakarian. Mais alors pas du tout !
- Parce que tu es jeune et que tu es, pour l'instant, plus parisienne que juive. Viendra le temps où tu sentiras couler

dans tes veines ton sang juif. Et, comme Croc-blanc, dans le beau roman de Jack London, tu entendras l'appel lancé par les tiens. Tu prendras alors possession du legs fastueux de ton passé et tu partiras à la recherche de tes racines et de ton identité.

- Mais ...
- Non ! Stop ma fille ! Il se fait tard. Nous devons dormir. J'ai en charge la responsabilité d'un membre de l'organisation et de vous trois. Mon devoir est de vous conduire en lieu sûr. Nous ne pouvons pas partir ce soir à cause du couvre-feu. Nous n'irions pas bien loin. Nous partirons demain matin à l'aube, à quatre heures précises. Mets ton réveil à sonner Danielle. Vous me prendrez chez moi en passant. Bonsoir mes amis. Il se lève de table et sort, seul dans la nuit.

Dans sa chambre, Danielle repense à la terrible journée qu'elle vient de vivre. En dépit du sort incertain qui les attend, elle et son fils, l'arrivée de son cousin et de son ami a créé opportunément une récréation bienfaisante qui lui a permis de garder la tête hors de l'eau et de ne pas sombrer dans l'affolement et la détresse.

Maintenant qu'elle est seule, elle peut laisser s'engouffrer le flot du chagrin qu'elle a retenu toute la soirée et qui lui comprime la poitrine à l'étouffer. Elle souffre pour Juju, pour elle, pour un avenir qu'ils n'ont plus. Pour le naufrage de leur bonheur.

- Julien est dans les bras de l'autre, se dit-elle !

Malheureuse et jalouse, la colère lui noue l'estomac ... Les odieuses images de cette inconnue qui plaquait ses lèvres sur la bouche de son Julien tournent en boucles dans sa tête. Oh ! Cette fille à peine jolie qui me vole mon homme sous mes yeux et qui s'installe à ma place ... Comme j'aimerais la lapider !

Quand la sonnerie la réveille, elle a l'impression qu'elle vient de s'endormir. Les aiguilles phosphorescentes du gros réveil marquent trois heures quinze. La tête enfarinée, elle demeure un instant assise sur son lit à se demander ce qui l'oblige à se lever si tôt. Et quand tout lui revient d'un coup, son ventre se serre et les veines de ses tempes battent plus fort. Elle rameute son courage.

- Surtout ne pas penser ! ... Ne pas se laisser débaucher par la peur ! Juju d'abord ! s'écrie-t-elle pour se donner du courage.

Elle saute pieds nus sur le plancher, chausse ses mules et va prendre son bébé dans ses bras qu'elle couvre de baisers. A la cuisine, elle réchauffe le biberon qu'elle a préparé la veille avant de se coucher. Le petit bonhomme sourit à sa maman en poussant des re et des gle ... Quand il voit le biberon, il agite ses petits pieds et ses bras et prend goulûment la tétine dans sa bouche. Il n'est ni étonné ni contrarié de cette heure matinale, seulement frais et joyeux. Juju est un bambin heureux. Et quand il est langé, elle s'habille et s'en va frapper à la porte de la chambre des deux hommes qui dorment profondément.

Le cordonnier est déjà devant sa porte quand ils arrivent. Quatre coups sonnent à l'horloge de Saint Gervais relayée aussitôt par celle de Saint Paul. Les deux églises, pourtant si proches à vol d'oiseau, n'ont jamais pu s'entendre pour se mettre à l'heure.

- Il fera nuit encore deux heures leur chuchote-t-il. Nous n'avons pas de temps à perdre. Suivez-moi.

En file indienne, ils prennent la direction de l'ouest par la rue Vieille du Temple. L'ayant descendue sur une centaine de mètres, ils prennent à droite rue Sainte-Croix de la Bretonnerie. Il leur faut éviter la rue de Rivoli et l'hôtel Meurice où se trouvent le siège du Gross Paris et la résidence du gouverneur militaire.

Le cordonnier ouvre la marche. Il porte un gros sac de randonnée identique à celui que Danielle a sur son dos et où elle a

collé Juju qui termine sa nuit. Derrière eux suivent Karl et Andjzrey avec leur valise à la main. La rue est sombre, presque noire. Au square Sainte-Croix, rien ne bouge. Ils n'ont croisé que des chats sans abris. C'est au carrefour de la rue du Renard qu'ils perçoivent l'agitation. Il y a sur la ville des vibrations d'une activité inhabituelle.

- Ouvrons l'œil, chuchote monsieur Derzakarian en se retournant, on dirait que la chasse a commencé.

Sans se consulter, ils pressent le pas, serrant au plus près, l'obscurité des immeubles. Mais à l'angle de la rue Saint Martin, ils tombent nez à nez sur deux hirondelles en patrouille, pèlerine sur l'épaule et vélo à la main. On est refaits pense Danielle ! Saisie d'inquiétude, elle porte aussitôt une main sur le sac à dos. Protection instinctive et dérisoire. A travers la toile épaisse, elle sent la chaleur d'une jambe de son bébé qui dort innocemment.

- Ah ! Ah ! On se sauverait-t'y pas ?

Celui qui semble être le chef prend le temps de poser son vélo contre un volet de bois de la devanture d'un café et, avec un plaisir à peine dissimulé, il s'empresse d'ajouter :

- Papiers m'sieur dames.

Mais comme il fait nuit, il demande à son collègue :

- Donne voir un coup de loupiotte l'Alfred, j'y vois goutte !
- Nom de dieu !
- Kekt'as ?
- Bin ! V'là que j'la trouve pas.

Occupés à chercher leur lampe, ils n'ont pas vu que le groupe de suspects compte quatre individus et que les deux derniers sont allemands. S'avançant à leur rencontre, plus raide qu'un col amidonné, Karl leur lance :

- Brobleuume mezieurs les agents ? Puis, levant un bras, il hurle : Heil Hitler !

Surpris et vaguement inquiets, les deux agents se mettent au garde à vous. Mais, bien que Karl ait pris soin de mettre toute la morgue de l'occupant dans le ton de sa voix, la sécheresse et le mépris sont insuffisants pour en faire accroire à deux sergents de ville qui comptent vingt ans de service. Et le service étant le service, le chef chuchote à son collègue la bouche en coin :

- Dis donc l'Alfred, ton avis ... les deux civils, y s'raient-t'y pas avec les boches ?
- Chai pas chef, répond l'Alfred entre ses dents, mes avis que j'leur demand'rais pas.

Apercevant les bagages des deux allemands, le chef, qui est tout de même l'âme pensante de la patrouille, est pris d'un doute subit. Faussement brave, il chuchote à son tour :

- Dis l'Alfred, y's'raient t'y pas des juifs déguisés en boches ? On aurait bonne mine tous les deux ! J'trouve bin bizarre qui z'aient chacun une valise à la main.
- Brobleuume ? mezieurs les agents.
- Et bin voilà ! ... Euh ! J'disais à mon collègue m'sieur l'officier, qu'on est là pour l'opération couic-clac.
- Gouic-Gklac ? ...
- Couic ! ... on serre le youpin et clac ! on lui met les bracelets ! Couic-clac ! ... Comprenez-t'y ?

Karl ne saisit rien du discours de ce fonctionnaire dont le menton en galoche frémit d'une fierté réglementaire et qui applique sans discuter les ordres reçus.

- Chef ... y comprend pas le schleu !
- Tu crois l'Alfred ?
- Attends voir ! J'vais lui montrer. Il se saisit des poignets de l'Alfred et lui accroche sa paire de menottes.
- Clic ! ... Clac ! dit-il, irradiant de félicité devant l'Alfred hébété.
- Ah ! Ya ! Ya ! fait Karl trouvant bizarre que les flics s'arrêtent entre-eux.

- Finito les youpins ! ... Les nez crochus sont à not' pogne ! La Francia respirum ... Toi et moi, le boche, c'est tout pareil !

Méfiant de nature, l'Alfred glisse en coin à son collègue :

- Tu sais l'Gustave, j'crois qu'il a pas compris le boche.
- Ah ! les boches ! les boches ! tous les mêmes, la tête dans le cul ! J'vais lui montrer.

Bombant le torse, le Gustave roule sa bouche en cul de poule, prend une longue inspiration et, lentement, expire en faisant des puffs, puffs ! En même temps, il se frappe la poitrine avec ses poings, façon gorille en colère, puis il ajoute en tousotant :

- Comprenez ! ... Francia respirum ... Germania respirum !

Karl ne comprend pas mais il s'irrite de cette pantomime car le temps presse. Alors, brusquement, il agite furieusement les bras et se met à gueuler :

- Schnell ! Schnell !

Les deux sergents de ville en rabattent sur le champ, car il n'est pas question de tenir tête à deux officiers boches. Mais quelle déception. Ils étaient prêts à donner le meilleur d'eux-mêmes à cette opération d'assainissement tant vantée par leurs chefs. Et voilà qu'on les congédie comme des malpropres ! S'ils n'étaient pas convaincus du bien-fondé de leurs devoirs, ils pourraient se sentir humiliés. Ils sont seulement vexés. Et, reprenant leurs vélos, ils saluent mollement d'un doigt à leur képi cette compagnie mal embouchée.

- Foutus boches ! Sont impossibles à vivre ! jette l'Alfred à son chef.
- C't'une sale race, proclame le Gustave d'un ton solennel.

Comme ils discutent de ce monde inconséquent perdu dans une sournoise ingratitude, une Citroën débouche du fond de la rue.

- Tiens ! dit l'Gustave, v'là l'daron qui fait sa ronde !

- A c't'heure-là ! On aura tout vu ! Bin vrai qu'c'est pas un jour comme un autre.
- Y a même un boche avec lui, dit l'Alfred en donnant un coup de coude dans les côtes du Gustave.
- Bonjour messieurs, rien à signaler, demande le commissaire en baissant la vitre de sa voiture ?
- Non m'sieur le commissaire. Rin de rin ! ... Fait l'Gustave.
- Bin! ... c'est à dire, fait l'Alfred ...
- Quoi, demande le commissaire ?
- Rin patron, rin ... reprend l'Gustave.
- C'est-à-dire ... reprend l'Alfred, d'une toute petite voix.
- Mettez-vous d'accord tous les deux, s'impatiente leur patron.
- Eh bin voilà, s'enhardit le Gustave qui se sent maintenant dans l'obligation de parler, on faisait un contrôle mais c'était des boches ... Euh, pardon ... des allemands.
- Bandes d'abrutis ! J'vais vous apprendre à faire du zèle moi.
- C'est qui z'étaient avec des civils, m'sieur le commissaire.
- Et alors ? Les allemands ont bien le droit de se promener avec des civils non ?
- Oui m'sieur le commissaire, mais y z'avaient des valises.
- Et alors ?
- C'était des gradés !
- Bougres d'idiots. Vous me faites perdre mon temps.
- Tu vois l'Alfred, j't'avais bin dit d'te taire : tu nous mets dans la mouscaille.

L'allemand qui accompagne le commissaire, descendu de la voiture, leur demande nonchalamment :

- Z'était qui zes deux offiziers allemands ?
- On n'a pas bin vu, mais pour sûr c'était des SS.
- Zur ?
- Ah, m'sieur l'officier, aussi sûr que j'vous vois ! Même qu'y z'avaient une tête de mort comme la vôtre, fait le Gustave,

pince-sans-rire, en pointant un doigt vers la casquette de l'allemand.

- Et même que c'était écrit sur leur veste, renchérit l'Alfred.
- Y a gombien de d'temps, demande le SS soudain très excité ?
- Oh, m'sieur l'officier, ya t'y pas dix minutes.
- Et dans guelle direczionne y z'ont bardis ?
- Par-là, fait l'Alfred en pointant une main en direction de la rue Renard.
- Gommizaire, jette l'officier allemand, Y a bas une minute à berdre. Vaut les radtraper.
- Vous deux, ordonne le commissaire, montez à l'arrière ! On ne sera pas de trop de quatre.

Comme les deux hirondelles ne bougent pas, le commissaire hurle à leur intention :

- Triples buses ! Il faut vous le dire comment ?

Mais, impassible et raide comme la justice, le Gustave se risque à dire :

- On peut pas m'sieur le commissaire rapport à nos vélos. On doit pas s'en séparer, c'est l'règlement. Vous savez bin. Faudrait pas cinq minutes à un youpin pour nous les cravater. C'est qu'après on aurait bonne mine et ça nous serait r'tiré sur not' paye !
- Qu'est-ce qui m'a foutu une bande de corniauds pareils, lance le commissaire en claquant la portière. Tant pis ! On se passera de vous.
- Mais, mais, bredouille le Gustave, c'est pas juste qu'on nous traite comme ça !

A l'intérieur de la traction, le commissaire demande à son collègue allemand :

- Vous recherchez qui lieutenant ?
- Des vfugitifs ...
- Des officiers allemands ?

- Non kgommissaire, improvise l'officier Gestapiste, ze sont deux espions anglais gue Berlin nous a zignalés. Ils ont volé des uniformes SS et zont redoudtables. Dépêghez-vous, sinon on va les rater ! Zi on leur met la main dessus, nos garrières resbec-tives vont connaîdre une embellie.

La perspective d'un avancement semble même donner des ailes à la voiture qui bondit.

- Là ! les zilhouettes dans les vphares ! ... ze zont eux ! S'écrie l'al-lemand. Adttention, ils prennent à droite.

La quinze Citroën accélère encore et, au carrefour, vire à plat. L'instant d'après elle freine au milieu de la rue devant trois hommes et une femme. Luger en main, l'officier de la Ges-tapo saute de la voiture et se dirige tout droit sur Karl, en hur-lant :

- Babiers ! Babiers ! tandis que le policier français descend à son tour !

Karl qui n'ignore rien de la mentalité SS, pose tranquille-ment sa valise sur le sol et aboie plutôt qu'il ne parle :

- Heil Hitler !

Le lieutenant semble se pétrifier. Karl, plus raide qu'une hampe d'oriflamme bombe le torse et, les mains plaquées der-rière le dos, vocifère :

- Vous semblez ignorer, lieutenant, que vous vous adressez à des officiers supérieurs de la SS.

Andjzrey, s'est approché lui aussi. Pas moins martial que son adjoint, il toise le jeune officier d'un regard d'acier. Celui-ci, par habitude et par une soumission aveugle, claque une se-conde fois des talons et se raidit encore. Il a devant lui un oberstenführer SS avec feuille de chêne ! Un héros du grand Reich ! Il doit regretter de s'être engagé trop hâtivement dans cette histoire.

- Alorreu ! claque la voix d'Andjzrey. C'est votre habitude d'aborder les officiers supérieurs de la SS, l'arme à la main ? Rangez ça !

Dompté le jeune policier remet son Luger dans son étui. D'une voix calme et glacée, Andjzrey reprend :

- Je vous écoute lieutenant !
- Mon colonel, Berlin nous a signalé l'arrivée en France de deux évadés du camp de Dachau ...
- Rien que ça ! Et vous supposez qu'ils se promènent en uniforme de colonel et de major, n'est-ce pas ?
- Certes, certes, oberstenführer, mais j'ai ordre de voir les ordres de mission.
- Vous entendez ça major ! Ce lieutenant veut voir nos ordres de mission. Rien que ça ! Eh bien, montrez-les-lui ...

Karl sort de la poche intérieure de sa vareuse les faux documents qu'il présente au lieutenant de la Gestapo.

- München ? München ? martèle par deux fois le lieutenant, tandis qu'une lumière sauvage traverse son regard.

Dans le jour naissant, comprenant qu'ils sont démasqués, Karl dégage son Luger et tire deux fois sur l'officier de la gestapo. Au même instant, monsieur Derzakarian, dont personne ne se méfie, abat le policier français de deux balles dans la tête. A l'instant où il s'écroule, mortellement atteint, le gestapiste grimace un rictus en disant :

- J'avais ... rai ... son ...

Autant pour évacuer son stress que pour clamer son désespoir, Karl s'écrie d'une voix glacée :

- Tu avais raison, c'est bien nous ! Mais l'habitude d'obéir comme un robot t'a perdu, fumier ! Et je te fiche mon billet que cette soumission aveugle à la bête immonde qui règne à Berlin vous perdra tous, malfaiteurs du genre humain.
- Vite ! ordonne le cordonnier, ce n'est pas l'heure de philosopher. Mettons les corps dans ce renforcement d'immeuble.

- Vous craignez que la cavalerie ne rattrape ? questionne Andjzrey en ramassant les pistolets des policiers.
- Le temps de guerre n'a pas que des désavantages. Des coups de feu, il s'en tire tous les jours. Mais il sera préférable d'être loin quand les corps seront découverts.
- Ce qui nous laisse combien de temps ?
- Bien peu de toute façon. Allez ! En voiture ! On a peut-être tiré le gros lot.

Pour la première fois depuis qu'ils ont quitté la rue des Rosiers, le cordonnier sourit. Le destin leur livre un véhicule officiel. Danielle est consternée. Installée dans la voiture elle dit au cordonnier :

- Pourquoi tuer le policier français ?
 - Le ton amer de son accusation voilée, blesse monsieur Derzakarian qui sèchement lui répond :
 - C'était un ennemi !
 - Mais ... il avait des ordres.
 - Arrêter des innocents pour les déporter ? Briser des vies et se faire le complice de souffrances innommables ? Comment peut-on tranquillement exécuter un ordre quand on sait qu'il est aussi mauvais, aussi dégradant ... aussi infâme ? Il appartient à chacun en conscience d'identifier le bien du mal et de choisir son camp. La responsabilité individuelle s'impose car elle nous engage personnellement, que nous le voulions ou non. Nul ne peut se dissimuler derrière le masque de l'obéissance passive et aveugle. L'indifférence n'est pas de mise. Ce policier français avait choisi de collaborer en vue de faire le mal. Le Tout Puissant, s'il existe, le jugera et tant mieux s'il lui fait miséricorde. Mais c'est son affaire ! Pas la nôtre !
- Parce que vous pensez que c'est aussi simple pour tout le monde ?
- Oui Danielle ! La liberté n'a qu'un camp : celui de la justice et de l'honneur. On ne peut pas se tromper.
- Peut-être bien, mais cela ne donne pas le droit de tuer.

- Le droit non, mais le devoir, si !

Le vieil homme regarde Danielle avec gravité et tendresse. Elle résiste de toutes ses forces à l'enchaînement tragique des événements. Il comprend son dégoût. Deux hommes sont morts. Ennemi ou ami n'y changent rien. Il admire sa révolte qui témoigne de sa jeunesse et met en lumière la beauté de son âme. Cette jeune fille réchauffe son cœur usé par des années de combats.

- Tu sais petiotte, la liberté demande qu'on se batte pour elle sans relâche.
- Jusqu'à tuer ? demande Danielle qui semble inconsolable.
- En 1916, j'ai tué des turcs qui exterminaient les arméniens. J'ai tué des arabes en Palestine et aujourd'hui, à Paris, j'ai tué encore. C'est toujours la même lutte, la même liberté qu'il faut arracher aux griffes du plus fort qui veut te la voler. Le combat est éternel.
- Monsieur, demande Karl qui conduit, je prends par où maintenant ?
- Tout droit, lui répond le cordonnier. On prendra par les champs Élysées.
- C'est drôle que vous ne zozotiez plus, bredouille Danielle avec des larmes plein les yeux.

Comme un négatif dans un bain révélateur, le vrai monsieur Derzakarian lui apparaît peu à peu. Derrière chaque nouvelle action qu'il décide ou fait, c'est comme autant de pelures qu'il enlève, dévoilant un personnage déconcertant, autoritaire, résolu, capable de la plus extrême violence. Un homme qu'elle n'est plus sûre d'aimer mais qui lui arrache soudain un sentiment d'admiration. Étrange et bouleversant évolution des sentiments comme si, l'espace étant compté, l'un devait mourir ou se racornir pour que l'autre puisse naître et grandir.

Tandis qu'il hoche de la tête comme à son habitude, elle lui confie sur un ton affligé :

- Et dire que je croyais vous connaître.

Plissant les yeux malicieusement il lui répond :

- Dans ma situation, ne pas attirer l'attention était une nécessité cardinale. Mais je te confesse que cela me convient bien car c'est dans l'ombre qu'on agit efficacement. Tout au long de ma vie j'ai vu des gens désireux de lutter sincèrement ou de s'employer utilement, mais hélas, ils désiraient plus encore l'éclat des projecteurs. Les hommes rêvent de gloire en feignant d'ignorer les dangers causés par une lumière trop vive. Et un jour, les dégâts sont incalculables. L'essentiel est perdu de vue. Souviens-toi que la lumière n'éclaire que l'écume des choses, le plus souvent frivoles, illusives et vaines.

Danielle qui veut changer de sujet, demande à Karl :

- Vous qui êtes allemand, pouvez-vous me dire ce qui a poussé vos compatriotes à élire Hitler ?
- Éblouissante aurore ... l'élection d'Hitler a sonné le glas ...
- Ah, non ! cessez de faire le clown. Répondez simplement, je vous prie.

Le ton grave, il reprend :

- Vous ne devinez pas ? Hitler est au pouvoir à cause d'une constante cosmique, un invariant de la nature.

Incapable de garder son sérieux, Danielle pouffe de rire et lui rétorque :

- Vous ne savez pas vous empêcher de faire le pitre monsieur le poète-philosophe.
- A la bonne heure ! La joie revient sur votre beau visage.
- Vous êtes agaçant à la fin, vous ne me répondez pas.
- Les gens choisissent toujours l'immédiat des choses.
- Les allemands auraient voté pour Hitler sans penser aux conséquences ?
- C'est une tautologie de le dire. Notre monde est rempli de salopards.
- Pourquoi des salopards et pas seulement des ignorants ? Comment pouvaient-ils savoir ?

- C'est toujours la même chose, la promesse d'un bien-être immédiat dispense d'interroger les Haruspices pour savoir à quel prix l'abondance promise est acquise.
- Et cela ferait d'eux des salopards ? ... Nous ne sommes plus au temps des romains.
- Non bien sûr, mais ce sont tout de même des salauds d'égoïstes sans remords, des cœurs secs ! C'est cette indéhiscence des cœurs qui ouvre la porte du mal faisant des victimes en bien plus grand nombre qu'Hitler et sa bande de voyous.
- Et d'après vous, c'est ça le mal ?
- Oh oui c'est le mal ! Le mal au sens où les grecs d'Eschyle entendaient l'hybris, un crime puni de mort. Mais les Grecs avaient Zeus qui veillait à punir leur démesure. Mais aujourd'hui, avec le vote des peuples, le mal a pris une dimension politique ce qui fait que l'intérêt personnel l'emporte toujours sur le bien commun. Car nous assistons à la victoire du moi sur le nous, à l'ambition sur le désintéressement, à la possession sur le don, au cynisme sur la bienveillance, à l'arrogance sur la modestie ou encore le physique sur le spirituel.
- Mais n'en a-t-il pas été toujours ainsi ?
- Vous avez raison sauf qu'en raison de leurs démesures et des moyens modernes de diffusion, l'égoïsme et l'indifférence ne sont plus seulement des signes cliniques de la décadence d'une civilisation, mais le crépuscule de notre humanité.
- Comme vous y allez ! Vous croyez que la portion divine dans l'homme est altérée au point de se racornir avec le temps ?
- Je n'en sais rien ! Je sais seulement que les chrétiens après deux mille ans de conversion, ne sont pas devenus meilleurs que les athées, les bouddhistes ou les musulmans. La foi empêche-t-elle de commettre des actes sauvages ? Primitifs ? Pensez à la première guerre mondiale qui mit face à face les nations chrétiennes qui se pensaient les plus civilisées du monde ... et qui fut un sommet dans la barbarie.

Désorientée, Danielle cherche machinalement le regard de monsieur Derzakarian pour y trouver du secours, une réponse moins sombre et moins décourageante. Car elle a besoin de se rassurer :

- La nature humaine ne peut pas être aussi moche, aussi infecte, dit-elle dans un murmure.

Elle veut croire à la générosité et aux valeurs morales. Devinant son trouble, le cordonnier lui prend la main affectueusement et, avec beaucoup de gravité, lui dit :

- Quand la guerre sera finie, à l'heure des comptes, ils seront nombreux à dire : j'avais des ordres ... J'étais obligé de collaborer.
- Vous avez qui en tête ? lui demande Danielle qui pense à Julien et qui devra rendre des comptes.
- A tous ceux qui ont une charge, une mission régaliennne, politique, administrative. Je pense aux juges, aux flics. Tous diront : vous me dites que j'ai les mains sales parce que j'étais dans la meute qui sonnait l'hallali contre ces malheureux ... Soit ! Mais pouvais-je faire autrement ? J'ai fait mon devoir ! Or, mon devoir était d'obéir aux ordres. Et mes ordres étaient d'arrêter des juifs ! J'ai obéi et j'en suis fier. Le devoir d'obéissance ne peut pas se discuter car il transcende la notion même du bien et du mal. Où irions-nous si chacun de nous, plutôt que d'obéir à l'ordre donné, pouvait, avant d'agir, peser le pour et le contre, faire selon sa conscience, ses envies, ses désirs, ses marottes ... Faire que chacun aille dans le sens qui lui convient le mieux ? Nous connaissons l'anarchie, le chaos ! Et parce que je me suis engagé à faire respecter l'ordre et la loi, il ne m'appartient pas d'apprécier la nature de l'ordre. Cette évaluation n'est pas de ma compétence. En conséquence, vous ne pouvez pas me juger !
- Êtes-vous en train de me dire, suggère Danielle, que nous devons leur pardonner ?

- Ce sera même une nécessité. Et si le pardon n'est pas l'oubli, c'est lui et lui seul qui rendra notre humanité meilleure.
- Le pardon ?
- Oui le pardon, c'est à dire le don de l'homme à l'homme par-dessus l'horreur de ses souffrances et de son désir de vengeance.

Derniers préparatifs avant la rafle

Le matin de ce mercredi 15 juillet, les responsables français et allemands sont convoqués au siège de la sûreté allemande, 75 avenue Foch ^{lxxxv} à Paris, en vue de mettre la dernière main à une opération de grande ampleur que Melita appelle *Propreté de Paris* et que les responsables de Vichy, plus poétiques, ont nommée *Vent printanier* ^{lxxxvi}.

A cette réunion Julien est convoqué car depuis qu'il a été blanchi des soupçons d'espionnage, il est oint des pieds à la tête de toute la confiance des allemands. Les patrons de Melita ont émis un avis favorable à son admission dans le saint des saints de la lutte anti-juive, le Dr Knochen ne tarit pas d'éloges sur son directeur du comptoir National et le général Oberg, patron de la sécurité en France occupée qui vient de prendre ses fonctions, ne tient pas à froisser le très influent obergruppenführer Oswald Pohl à Berlin dont l'estime pour Julien va grandissante.

La préparation et l'organisation de cette réunion a beaucoup occupé Melita. La veille elle a même travaillé tard et ce matin, elle est arrivée très tôt au siège de l'avenue Foch. N'ayant confiance qu'en elle, elle veut superviser tous les détails et, fidèle à son habitude, elle veut que tout soit parfait.

Elle a donc manqué de temps pour s'occuper de ses affaires personnelles et ce n'est qu'au dernier moment, tard dans la soirée du 14 qu'elle a prévenu Julien par un mot personnel, qu'il était attendu à 10 heures le lendemain à cette très importante réunion du lendemain.

Dire qu'elle se félicite de sa présence est une litote car elle jubile. Elle est impatiente qu'il découvre son œuvre ou pour être précis, son chef d'œuvre.

L'idée de la rafle des youpins à Paris, c'est elle. Elle y a pensé le premier jour de son arrivée à Paris mais à cet instant, elle ne doute pas que Julien sera ébloui par son admirable talent.

Par la même occasion, elle rêve de le présenter à la délégation de Vichy, au pâle préfet de police Amédée Bussière, au nouveau et prétentieux commissaire aux affaires juives, Darquier

de Pellepoix qu'elle qualifie de fantoche et plus souvent de caniche mais surtout à René Bousquet qui lui fait une cour discrète et pressante chaque fois qu'il vient à Paris et dont elle supporte mal l'arrogance,

Elle en est certaine, Julien les éblouira par son aisance et sa façon si particulière qu'il a d'en imposer à tous. Bousquet en éprouvera une immense jalousie et peut-être bien qu'il s'en étouffera et que ces français aux ordres de Berlin, se demanderont avec envie comment "son" homme, si jeune, a pu s'élever si vite et si haut ? Car maintenant qu'elle est libre de l'aimer, elle ne doute plus de gagner son cœur et, mieux encore, de l'épouser. Un mariage qui fera de lui un allemand à part entière. Autant dire un nazi. Une stupéfiante promotion qui le comblera de joie.

Or, à 10 heures, le 15 juillet, Julien n'est pas là. C'est pour Melita un camouflet et elle doit inventer une histoire pour expliquer son absence. Elle en conçoit un vif ressentiment et pense même à se venger. En réalité elle est inquiète car elle n'a aucune nouvelle de lui. Elle a hâte de savoir mais, devoir oblige, il lui faut remballer ses tourments car la réunion commence. On n'étale pas ses états d'âme dans la SS !

En préambule de la réunion elle rappelle que, s'étant conformée aux souhaits de la délégation française en raison du 14 juillet ^{lxxxvii} (encore qu'il n'est plus célébré en zone occupée depuis 1940), elle a reculé de 2 jours les dates de l'opération et acté son démarrage au 16 juillet à 4 heures du matin. Elle a bien compris qu'il ne fallait pas froisser la susceptibilité des populations et moins encore celles des forces de police.

Alors qu'elle finit de rappeler les directives de Berlin, un membre de la délégation de Vichy, lui demande :

- Que fait-on des enfants juifs et des vieillards ?

Melita répond que Berlin ne précisant rien à leur sujet, les enfants et les vieillards ne sont pas concernés par la rafle, ce que le Dr Knochen et le général Oberg approuvent. Mais René Bousquet ^{lxxxviii}, patron de la délégation française, plaide avec vigueur pour que l'on réexamine cette décision, arguant la

volonté du président du conseil Pierre Laval, dont il est le porte-parole.

Sa requête surprend Melita car elle a dû batailler des semaines durant pour lui faire accepter, d'abord le principe d'une rafle et ensuite son exécution par les agents de la préfecture de police de Paris. Elle n'a pas oublié qu'elle a dû faire appel à l'ambassadeur Otto Abetz en personne pour qu'il intervienne directement auprès de Pétain et de Laval.

Dans cette affaire Bousquet avait tellement traîné les pieds qu'elle avait fini par le prendre en grippe. Et voilà qu'aujourd'hui ce prétentier vient au dernier moment semer le trouble dans son organisation. Pour qui se prend-il ?

Cependant, en l'écoutant développer son point de vue, elle se rend compte qu'il ne manque pas de bon sens et qu'il n'est pas l'imbécile qu'elle supposait.

- L'avenir d'un peuple repose sur ses enfants dit Bousquet, car ils seront les adultes de demain. Le juif ne fait pas exception à la règle. Aussi, nous considérons que ces enfants sont une menace pour l'avenir et qu'en les laissant à Paris, il se pourrait bien qu'on interprète notre mansuétude à Berlin comme une faute qu'on ne nous pardonnera pas.

Le plus surprenant fut la réponse du général Oberg :

- Messieurs, le procureur Pilate a livré le Christ aux juifs qui le lui réclamaient. J'ai toujours considéré qu'il avait agi par pure nécessité démocratique et je ne vois aucune raison d'être moins universel que lui. Bien entendu, il a explosé de rire mais, s'étant repris, il ajoute d'une voix glacée : Il faut que ceci soit bien clair messieurs de Vichy, c'est la responsabilité de votre gouvernement que vous engagez, pas celui de l'Allemagne.

La réunion est un succès pour Melita qui se rengorge : les juifs sont fichés, identifiés par immeuble, par cage d'escalier et dénombrés par famille. Aucun d'eux ne s'échappera de la tenaille.

Un enchaînement d'événements dont seul le hasard a le pouvoir.

Le 15 juillet, il a été impossible à Melita de communiquer avec son secrétariat du Boulevard des Italiens car elle a eu l'imprudence de l'emmener au complet avec elle avenue Foch pour organiser la réunion. Comble d'infortune, elle a dû attendre la fin de l'après-midi pour revenir à son bureau en raison d'un déjeuner interminable donné, après la réunion, en l'honneur de l'ambassadeur Otto Abetz.

Lorsqu'elle arrive enfin à son bureau du boulevard des Italiens, Julien vient de partir et sa déception a le goût des amers nauséux.

C'est par une simple étourderie dont il est coutumier que Julien, le matin du 15 juillet, n'a pas vu l'ordre écrit de Melita qui le convoquait. Ignorant tout de cette réunion, il s'est empressé d'expédier les affaires les plus urgentes pour aller au plus vite dans la soirée retrouver Danielle, car on s'en souvient, il lui avait promis de la retrouver à 6 heures précises à sa voiture.

On se souvient aussi que Melita l'avait invité à dîner ce soir-là pour fêter son retour en grâce. N'étant pas informée qu'il déclinait l'invitation, elle se promettait une soirée mémorable avec lui et elle avait retenu une table pour deux au Pied de Cochon, un restaurant des Halles qu'elle apprécie. Elle s'imaginait aux côtés de son amoureux en train de boire et de chanter comme à Munich, à la fête de la bière et, plus tard, un peu ivre, d'aller avec lui sur le petit matin, main dans la main à travers les rues de Paris, voir où en était la rafle.

On devine aisément que Melita enrageait contre Julien qui avait osé lui poser un lapin et qu'elle étouffait, jurant de

l'étrangler. Sa rage soufflait en tempête et l'humiliation aspirait ses boyaux, les pilait et les écrasait, faisant le vide dans son cœur avec le dépit qui l'accompagne.

C'est en se portant machinalement à la fenêtre de son bureau qu'elle aperçut ce faquin se vautrant au volant de sa voiture avec une fille qu'il embrassait goulûment sur la bouche.

Or cette fille, elle la connaissait. Un instant, elle fut anéantie, mais la jalousie est un puissant ressort et elle avait rebondi. Que cet impudent lui préfère cette Germaine Planchon qu'il appelait Parcila, était inconcevable ! ... Et elle promit de donner à cette traînée une leçon définitive ! Et elle avait décroché son téléphone.

Chapitre 18

D'ordinaire, il ne faut pas plus d'un quart d'heure à Julien pour aller de son bureau à son appartement, mais, dans la soirée de ce 15 juillet, un incident l'oblige à s'arrêter.

- C'est toi Parcila qui a crevé un pneu ?
- J'aurais pas pensé ... mais c't'une bonne idée... C'te prochaine fois ...
- Il n'y aura pas de prochaine fois, lui jette-t-il, sèchement, irrité par son rire un peu niais !

N'ayant pas l'habitude du cric, il met une éternité à changer la roue. Mais l'imprévu tombe mal.

- Danielle va s'inquiéter, maugrée-t-il. Elle va se demander ce que je fabrique.

L'entendant jargonner, Parcila lui dit :

- Arrête de ronchonner.

La brave fille est heureuse de partager un moment en compagnie de son ancien amant qu'elle adore de tout son cœur. Julien s'impatiente. Parcila l'agace. La roue changée et les mains sales, il reprend le volant et gare sa voiture en face de son immeuble. Sans un mot, Parcila le suit. Julien tente de s'y opposer mais elle s'accroche à son bras lui disant avec beaucoup de gravité :

- Faut que j'te cause et c'est très grave. Après je m'en 'ira. J'te promets.

Pourtant, sur le seuil du hall d'entrée, elle s'arrête tout net comme une mule entêtée. Tremblant d'un mauvais

pressentiment, elle hésite et Julien est obligé de la tirer par la manche pour la faire avancer.

- Dépêche-toi non d'un chien, je suis pressé.

Entendant sa voix qui résonne à cause de l'écho sous la voûte, elle lui dit :

- Ça sent la mort !
- Alors ne monte pas ! J'en ai pour cinq minutes. Je prends quelques affaires et je repars. Et cesse de dire des sottises.
- Mais mon Julien, faut que j'te cause. C'est vraiment grave et j'en dors plus.

Jamais à cet instant il n'y avait eu autant de gravité sur le visage de Parcila. Seulement, irrité par son retard et par une inquiétude qui l'a saisi pendant qu'il changeait de roue, Julien n'en voit rien. Au contraire, il lui lance rudement :

- Tu m'ennuies ! Ce n'est pas le jour des confidences.
- Si tu savais comme c'est important c'que j'ai à t'dire.
- Je n'en doute pas mais tu me diras ça en redescendant.

Passant devant la loge pour prendre son courrier, il note que le concierge a une bien mauvaise mine et qu'il a ravalé son bagout. A peine un bonjour de la tête. Quand ils se sont éloignés, Parcila lui chuchote à l'oreille :

- Il a pas dit un mot l'pipelet ! D'habitude, y jacasse mieux qu'une pie.
- C'est mieux comme ça, lui dit Julien, je n'ai pas le temps.
- Quand même, il a la tête d'un gars qu'a pissé cont'le vent et qu'en a pris plein son d'avant.
- Parcila ! Je suis pressé !
- T'en fais c'que t'en veux, mais moi j'te parie qu'il a pas les cuisses propres, c'gars-là.

Julien n'entend plus les bavardages de Parcila car une idée glaçante lui traverse l'esprit. Une rumeur a circulé toute la journée dans ses bureaux à laquelle il n'a pas prêté d'attention particulière. On disait qu'une rafle de juifs aurait lieu demain dans Paris. Soudain il se frappe le front et s'écrie :

- Mais bien sûr, c'est ça mon angoisse. Quel trelus je fais !

Enjambant deux par deux les marches de l'escalier jusqu'au deuxième étage, il accélère le pas. Derrière lui, Parcila peine à suivre.

- On aurait pu prendre l'ascenseur, gémit-elle, le souffle court.

Sans se retourner, il lui crie :

- Tu n'as pas vu l'écriteau ? Il est en dérangement.

Devant la porte de son appartement, comme il s'apprête à entrer sa clé dans la serrure, une seconde fois Julien se frappe le front et jure comme un charretier.

- La Bourrique ! La triple buse ! Je suis bête à bouffer du foin ! Et dire qu'il y a deux ans j'ai donné à cette bouffeuse de juifs, l'adresse de la mère Gassman ...

En effet, Julien avait oublié que ce jour-là ... il voulait se venger de Danielle de l'avoir congédié. Abasourdi par son incroyable inconséquence, il murmure :

- C'est ici que je vais les amener ! Personne ne pensera qu'ils sont ici. Chez moi ils seront à l'abri.

Essoufflée, Parcila qui arrive à sa hauteur, lui dit :

- V'là t'y pas qu'tu causes tout seul maintenant ? T'aurais-t'y pris un coup de chaud en montant ?

Pas de temps à perdre à discuter. Julien retire la clé de la serrure, la fourre dans sa poche et lance à Parcila :

- Viens ! On redescend. Et vite !

Mais alors qu'ils s'engagent dans l'escalier, un homme les dépasse en trombe, les bouscule et dévale les deux étages comme s'il avait eu le diable à ses trousses. Déséquilibrée et projetée sur le mur, Parcila bat l'air avec ses bras à la recherche d'un appui qu'elle n'a plus. Elle bascule dans les marches. Par bonheur le chemin de laine est épais et amorti sa chute. Julien se précipite pour la relever, mais elle boitte. Une entorse à la cheville.

- J'ai mal, lui dit-elle.
- Ne t'en fais pas, je vais te ramener chez toi.

Au même instant, du rez-de-chaussée, une voix hurle :

- Bandits ! Assass ... ssins ! ...

Parcila, qui vient de se relever, se penche par-dessus la rampe de l'escalier pour voir ce qui se passe.

- Non ! lui crie Julien, qui se précipite. Couche-toi !

Il vient d'apercevoir un homme armé d'un pistolet qui vise la jeune femme. Trop tard ! Au moment où il agrippe Parcila à la taille, le coup de feu éclate. Julien porte une main à sa poitrine. Ses jambes fléchissent car son corps devient lourd ... Il lâche Parcila pour accrocher la rampe. Il a comme du verre dépoli devant les yeux qui lui trouble la vue et, bien qu'il fasse sombre, une myriade d'arcs-en-ciel s'illuminent sous son crâne. Ne souffrant pas, il s'évanouit avec l'idée que le paradis lui fait la fête pour l'accueillir. Ses mains s'ouvrent. Il lâche la rampe et son corps roule dans les marches comme une bille.

Quand son corps s'affale sur les grandes dalles noires et blanches du rez-de-chaussée, ses yeux sont fixes et un filet de sang coule de sa bouche.

Son geste pour sauver Parcila était bien inutile car deux hommes se précipitent sur elle comme le busard sur l'émouchet. Elle crie à l'aide de toutes ses forces. Folle de terreur, elle essaie de se débattre traitant ses assaillants de gibiers de potence et de cul-de-basse-fosse. Mais ces deux-là n'en ont cure : ils la soulèvent comme un sac de farine. Roulée mieux qu'une crêpe dans un tapis du rez-de-chaussée, ils la ficellent à la manière d'un fagot de bois. Et comme elle continue de gigoter et de crier, ils l'assomment avec la crosse d'un pistolet. Passant devant le corps de Julien, l'un des deux assaillants laisse tomber, hilare :

- Hé, le bourge ! T'as plus à t'en faire, t'as lâché la rampe !
Satisfait de sa plaisanterie, il se met à rire.
- T'es con, lui jette son acolyte ! On est dans de beaux draps ! Les ordres étaient de l'abîmer, mais juste un peu.

- J'ai tout fait comme on avait dit. Moi j'l'attendais derrière sa porte pour lui filer un coup de boule mais il est pas rentré le bourge. Quek j'y peux ?
- Tu connais pas la patronne.
- T'auras qu'à lui dire qu'il est tombé sur un bec de gaz.
- Arrête de t'marrer : t'aurais pas dû tirer.
- Quoi ! j'ai visé la fille.
- C'est l'sac de nœud.
- Mon cul !
- Tu fais le bravache, mais la boche e'va pas cracher au bassinnet.
- T'inquiète ! Regarde c'que j'ai trouvé ... Et il lui met sous le nez l'épais portefeuille bourré de billets de banque qu'il a volé dans l'appartement de Julien. Ça fait un sacré paquet d'oseille, crois-moi !
- Croch'teur, tu r'montes dans mon estime ! Et qui sait ?... P'tête qu'on f'ra coup double.

Dans le silence qui suit la sortie des deux assassins, une femme en tablier de percale blanche et coiffée d'un bonnet de ménage, montre le bout de son nez au palier du troisième.

Prudente, elle descend les marches à pas comptés. Au second, elle fait une pause et jette un œil par-dessus la main courante. Le hall est désert. Elle s'enhardit et gagne le rez-de-chaussée. Quand elle voit le corps de Julien qui gît dans une petite mare de sang, elle se lamente en disant :

- C'est pas Dieu possible ! C'est pas Dieu possible !

Elle joint les mains comme pour une prière et se penche au-dessus du corps autant par curiosité que par compassion. Ayant reconnu Julien, elle lève la tête en direction des étages et se met à crier :

- Docteur Golbert, docteur Golbert ! V'nez vite ! C'est m'sieur Desgranges. C'est m'sieur Desgranges ! Il est mort ... Jésus-

Marie ! Quelle histoire ! Et dire qu' mon homme est absent ! Ça par exemple ! Le gentil monsieur Desgranges. Mais quelle histoire !

Elle serre ses poings si forts que ses doigts blanchissent à leurs jointures.

- Qu'y-a-t-il ? demande une voix qui tombe de l'escalier et qui paraît usée par les années.
- Docteur, c'est la concierge, descendez-vite !
- Ah, c'est vous ? Mais qu'est-ce qui se passe à la fin ?
- C'est m'sieur Desgranges. V'nez vite !
- J'arrive ! J'arrive ! Je prends ma trousse et je descends.

Le médecin s'agenouille près du corps de Julien, tâte son pouls et soulève ses paupières. Il écarte les pans de sa chemise et examine la plaie. La balle est entrée dans la région du cœur. Elle y a fait un petit trou aux contours bien nets. La plaie saigne. Mais doucement.

- Alors docteur, est t'y mort pour de bon ? demande la concierge.
- Taisez-vous madame pommier. J'ai besoin de silence.

Le cœur de Julien est faible. Mais il bat. Le médecin retire son stéthoscope de ses oreilles, rajuste sa robe de chambre et ses lunettes de myope, relève la tête et lance joyeusement :

- Madame Pommier, ce garçon est vivant !
- Ah ! Jésus Marie ! Dieu soit loué, il est vivant ! Eh bin ça, j'aurais pas cru. Avec tout ce sang par terre.
- La vue du sang impressionne toujours, fait le médecin évasif en redressant sa petite taille.
- Quand même, reprend la concierge, y doit plus en rester beaucoup dans ses veines. En tout cas, si qui l'en réchappe, y vous aura une fière chandelle ! J'ai toujours dit qui fallait habiter où k'ya un docteur !
- Vous m'élugez avec vos balivernes, madame Pommier. Demandez donc à votre mari de m'aider à transporter monsieur Desgranges dans ma voiture. Il faut l'emmener à l'hôpital.

- Mais où voulez-vous que je l'trouve ? J'étais au troisième chez madame, à faire le ménage.
- Encore à vous occuper de cette vieille folle. Elle vous rendra dingo ! Feriez mieux de surveiller votre immeuble et votre mari.
- Oh, vous alors, de quoi j'me mêle ! Et d'ailleurs, la baronne ... elle est pas folle. Elle perd juste un peu la tête de temps en temps.
- Mais oui, mais oui docteur Pommier, je vous appellerai quand je serai malade.
- Bin, moi c'que j'en dis ! ... Mais, s'écrie-t-elle en se frappant le front du plat de la main, j'y pense, mon bonhomme est p'tête bin en train d'en écraser. J'y vais voir.

Veuf et retraité, l'excellent docteur Golbert a repris du service à cause de la guerre. Il fait un pansement de fortune pour stopper l'hémorragie bien que la compression lui semble toutefois insuffisante.

- Alors, madame Pommier, il vient votre mari ?

Arrivée à sa loge, la concierge se met à hurler. A ses pieds, le corps sans vie de son mari baigne dans une mare de sang.

- Mon bonhomme, mon pov'bonhomme, glapit-elle, qu'est-ce qui t'ont fait ? Qu'est-ce qui t'ont fait ?

Le médecin se précipite. Hélas, le cœur du concierge ne bat plus, son regard est vitreux : la gorge tranchée, le corps est exsangue.

Le docteur se relève. Ému, il entoure affectueusement de ses bras la brave madame Pommier dont les plis du cou et l'imposante poitrine tremblent au rythme de ses sanglots. Agacé par ses reniflements qui lui rappellent sa Renault Juva-quatre quand elle refuse de démarrer les jours de pluie, il la secoue en lui disant :

- On ne peut plus rien pour lui, mais pour le petit Desgranges, il y a encore de l'espoir. Aidez-moi à le transporter à ma voiture. Dépêchez-vous !
- Mais où c'est'y qu'vous l'emmenez ?
- A Lariboisière pardi ! on a peut-être une chance de le sauver.

Un surprenant cordonnier

Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
il en coûte trop cher pour briller dans le monde.

Pour vivre heureux, vivons caché
(Le Grillon – poème de Jean Pierre de Florian)

Chapitre 19

La Citroën quinze, legs posthume du commissaire, file dans Paris. Place Saint Augustin, un imposant barrage filtre les passants et les rares voitures qui passent.

- A gauche, dit le cordonnier, on prendra par la Boétie.
- Je croyais qu'on allait à Courbevoie, remarque Danielle. Ce n'est pas plus direct par Haussmann ?
- Et tu penses que c'est le chemin le plus sûr ?

Tout en caressant la joue de son bébé, Danielle pense que sa remarque était stupide et qu'elle ferait mieux à l'avenir de se taire, mais à le voir sourire, elle sait que le cordonnier ne s'en est pas formalisé.

- Il est sage notre Juju. On dirait qu'il comprend la situation. C'est déjà un petit homme. Au fait ... son père ? Où est-il ? Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous ?
- Rien !
- Ne me compte pas de sottises. Tu l'aimes et il t'aime. Ça crève les yeux !
- Mais il me trompe ! Il est parti avec une autre ... Et ... Et il n'est pas rentré.
- Ça ne lui ressemble pas.
- C'est un menteur !
- On a tous des choses à cacher.
- Pas celles-là !
- Tu condamnes sans savoir.
- Je l'ai vu partir avec une femme. Et ils se sont embrassés à pleine bouche.

- Tu es jalouse et c'est normal, mais ce qui saute aux yeux est souvent trompeur. Apprends à chercher ce qui ne se voit pas !
- Alors ça ! Voilà que vous le défendez maintenant ?
- Je ne le défends pas, je te dis ce que la vie m'a appris. Ce garçon est fait pour toi comme tu es faite pour lui.
- SS droit devant, annonce Karl d'une voix calme.

A cent mètres devant eux, il y a deux barrages : le premier est français et le second allemand. Et pas moyen de les éviter.

- Agissons comme de vrais flics. Si on nous demande nos papiers, montrons leurs ceux du commissaire de police. Ça devrait suffire ! Toi Danielle pose le gosse sur le plancher de la voiture et cache-le sous ta veste.

Apercevant à travers la vitre baissée les uniformes des officiers SS, les flics français du premier barrage saluent et leur font signe de passer. Mais au barrage allemand, le jeune officier de la Gestapo fait du zèle. Bien que les ayant salués, il fixe la plaque d'immatriculation de la voiture et paraît perplexe. Alors qu'il se porte à leur hauteur, Karl lui demande :

- Il y a un problème lieutenant ?
- Her major, répond le jeune officier, voyez-vous, j'ai la mémoire des plaques. Et ce matin j'étais avec mon collègue Brandt quand il est monté dans cette voiture avec le commissaire du quatrième arrondissement. Or, je ne les vois pas avec vous. Comprenez que je m'interroge.
- C'est tout simple, réplique Karl avec aplomb, le colonel a réquisitionné leur voiture.
- Ach ! Je comprends mieux maintenant ! ... Alors, puis-je voir votre ordre de mission, her major ?

Le fil de la chance, déroulé avec succès depuis l'Allemagne, vient de casser. Tranquillement, Karl prend son arme qu'il a, par prudence, placée entre ses jambes et tire par la vitre baissée. Dans le même temps, avant même que le SS, mortellement touché, ne touche terre, il écrase l'accélérateur. Avec un sang-

froid remarquable, il projette la traction sur la droite et renverse le second SS qui se préparait à faire feu. Il y a deux secousses quand les roues passent sur son corps. La voiture prend du champ mais, derrière, d'autres policiers se sont regroupés et tirent. Deux balles trouent la carrosserie. La tête enfoncée dans les épaules, Danielle ferme les yeux et prie en serrant son bébé dans ses bras. Coupant les Champs-Élysées, la voiture s'engage en face, rue Pierre Charron.

- On est fichus, c'est ça ?
- Courage petiote, le pire n'est jamais sûr.
- Prends à gauche

La voiture vire à plat et dévale la rue François 1er jusqu'à la place.

- Inutile d'aller trop vite.

La voiture ralentit. Place Henri Dunan, le cordonnier donne l'ordre de stopper.

- On descend tous.

Monsieur Derzakarian est né pour commander. Personne ne conteste ses décisions et Danielle ne cesse pas de s'étonner. Déjà, à l'aube, elle avait eu un premier choc en le voyant. Le vieillard qu'il était encore la veille avait disparu dans la nuit. Ce matin, un guerrier avait pris sa place. Depuis le temps qu'elle le croyait impotent et retranché du monde avec sa moustache en broussaille et sa longue barbe grise à deux pointes, jamais broyée et des cheveux filasses et pas toujours très propres, coiffés d'une sorte de pot de fleurs renversé, sorte de demi-mesure entre la chéchia turque et un calot de toile bleue, elle découvre un homme décidé, tiré à quatre épingles, les cheveux courts, le visage glabre et la tête nue, parlant avec l'autorité et l'assurance d'un commandant en chef.

Pourtant, à l'instant où elle sort de la voiture et qu'elle croise ses yeux posés sur elle, elle reçoit de la douceur et de la bienveillance. Elle comprend qu'on peut cacher beaucoup de soi, sauf les entrailles de son regard. Elle sait maintenant que l'œil est la lucarne de l'âme. Cherche ce que tu ne vois pas ! Les

drôles de paroles de monsieur Derzakarian lui reviennent en mémoire.

Dans le jour qui se lève, blafard comme les visages des fuyards, le cordonnier échafaude un plan. Ayant examiné la plaque d'égout, il leur dit :

- Dans la voiture, il y a sûrement une manivelle. Apportez-là ! Elle a une extrémité plate qui sert de démonte pneu.

L'ayant trouvée, Andjzrey l'introduit au centre de la plaque et s'en sert le levier. Tandis qu'il tire, Karl pousse du côté opposé. La lourde plaque de fonte s'arrache de sa gangue de quelques centimètres. L'espace est suffisant. Andjzrey l'agrippe de toutes ses forces et la roule sur le côté. Contemplant la bouche béante et noire, monsieur Derzakarian ordonne :

- On descend !

Il se baisse, saisit l'échelle de fer et s'enfonce sans hésiter dans l'obscurité glauque. Danielle tremble un peu pour elle et beaucoup pour son fils. Du fond de l'égout, le cordonnier crie, la voix étouffée :

- Venez et ne traînez pas ! Danielle balance ton sac !

A son tour, Karl entre dans le puits avec Juju. Quand ils ont disparu, Danielle les suit en serrant les mâchoires. Elle respire, mais seulement des petites bouffées. La puanteur lui soulève le cœur. Elle retient sa peur mais elle est terrifiée. Au-dessus d'elle, son cousin s'engage. L'écho lugubre de la plaque de fonte qui ripe le pavé, résonne dans le tunnel où l'obscurité devient totale.

- Andjzrey, tu scelles notre tombeau, lui dit-elle en frissonnant.

Seule, la présence de la Traction indiquera aux allemands qu'ils ont disparu à cet endroit. Et la chasse s'organisera, mais dehors, à l'air libre. Satisfait, monsieur Derzakarian allume deux torches électriques. Il en confie une à Andjzrey et lui donne ses consignes :

- Nous avancerons en file indienne : je suis la tête et vous serez le serre-fil.

Sous le mince faisceau de lumière, il sort tranquillement un plan de son sac et le déplie. Danielle guette ses gestes qui sont précis et calmes. Depuis quand ce bonhomme a-t-il préparé notre fuite se demande-t-elle ? Il n'est quand même pas devin. Elle est médusée devant ses ressources. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il lui dit :

- Je te surprends n'est-ce pas ? J'ai préparé depuis longtemps ce voyage souterrain que j'espérais bien ne jamais faire, encore moins avec toi et Juju.
- Comment ça depuis longtemps ?
- Prévoir le pire et trouver le moyen de s'échapper : voilà une chose que la vie m'a apprise.
- Mais cela a dû vous demander un temps fou ?
- Détrompe-toi ! Rien n'est plus facile que de connaître le plan des égouts de Paris^{lxxxix}. Il suffit de savoir que chaque rue a son égout qui porte son nom. Alors ... quand tu connais le dessus ... tu connais le dessous. Enfin, c'est une façon de parler.
- Pour vous dire la vérité, je m'en fiche un peu. L'essentiel est que vous sachiez vous repérer monsieur ... Valjean.
- Hugo est une bonne référence. Avec Marius sur le dos, il avait trouvé la sortie.

Son rire détend l'atmosphère et rassure Danielle qui a la nausée. Avec sa lampe qui balaie l'obscurité, il éclaire un boyau ovale d'une hauteur suffisante pour se tenir debout et les reflets noirs d'un courant d'eau sale qui leur monte jusqu'aux chevilles. Danielle refuse d'imaginer ce qu'il charrie.

- Andjzrey vous êtes prêt ?
- Oui monsieur, répond le polonais.
- Alors on y va !

Avec précaution, le petit groupe s'ébranle. S'adressant à sa cousine, Andjzrey lui dit :

- Tu sais Danielle, j'ai fait la même chose en Pologne. Je connaissais par cœur le plan des égouts de la capitale.
- Mais pourquoi les égouts ?

- La Haganah fait de nous des spécialistes de la guérilla et elle nous apprend à préparer à l'avance toutes sortes de plans de fuites.
- Et ça t'a servi ?
- Non ! Je n'étais pas à Varsovie quand la ville a été prise.

Elle va pour lui demander ce qu'il faisait ce jour-là quand Juju pousse un cri.

- Je suis là mon chéri ! Maman est derrière toi. Tu dois être mouillé. Karl, vous voulez bien me passer mon bébé ?
- Ah non ! Je le garde. Avec moi, il est en sécurité. Ce n'est pas le moment de tomber. La pente est forte.

Dans l'obscurité nauséabonde, trouée par le faisceau des deux torches électriques, Danielle songe que la vie est une chose bien étrange. Hier, elle était dans les bras de Julien et sa vie était parfumée des odeurs de l'amour. Et, le jour d'après, voilà qu'elle fuit avec son bébé dans une infecte odeur d'égouts. Rien ne tient ! se dit-elle. Tout est fragile. Instable. La trahison, le mensonge, la haine : le mal emporte tout. Elle réprime une envie de pleurer.

- C'est par là ! Dit le cordonnier : on arrive au collecteur.

Il se retourne et lance à Danielle :

- Tu pourras bientôt changer le bébé.

Ils débouchent dans un conduit beaucoup plus grand conçu comme une station de métro avec deux quais assez larges, entre lesquels coulent les eaux usées. L'air est moins lourd, moins nauséabond aussi et ils avancent les pieds au sec.

- Attention, dit le cordonnier douché par une averse qui tombe du plafond, les infiltrations sont fréquentes.

Passant devant une benne métallique qui enjambe le courant, Danielle lui demande :

- C'est quoi ce machin rouillé ?
- Un wagon à curer.
- A quoi ça sert ?

- Les égouts aussi ont besoin d'être nettoyés de temps à autre. L'engin roule sur ses rails et on le tire à l'aide de ces grosses chaînes qui pendent de chaque côté. Et, quand il est plein, on évacue les boues.
- Ça doit être lourd ?
- Égoutier n'est ... pas un boulot de tout repos.

En silence, ils marchent encore une dizaine de minute, puis monsieur Derzakarian annonce :

- Champs Élysées ! On fait une pause.

Il vient d'éclairer une plaque de rue émaillée en tout point semblable à celles fixées sur les immeubles de surface. Il ôte son sac à dos et s'assoit sur le rebord de la banquette, les pieds au-dessus du courant d'eau sale.

- J'ai faim dit-il en sortant des sandwiches. Qui veut manger un morceau ? Il y en a pour tout le monde et le pâté est excellent. Aujourd'hui comme hier, c'est la maison Gassman qui régale.

Il jette un coup d'œil à Danielle occupée à changer son bébé et ajoute :

- Les conserves de ta défunte mère sont délicieuses. Une juive qui vend des saucissons, il faut en convenir, n'est tout de même pas ordinaire. Elle me disait souvent : mes saucissons et mes jambons sont les meilleurs du monde. Sais-tu d'où lui venait son savoir-faire ?
- Elle m'a bien souvent raconté son histoire. En 1920, mes parents sont allés en Palestine rendre visite à des cousins éloignés, les Silber. Anne était née d'une mère autrichienne et d'un père polonais et elle avait, avec son mari, créé deux ans plus tôt un atelier de charcuterie à Haïfa, dans le nord du pays. Au dire de ma mère, ils faisaient vraiment de l'excellente charcuterie. Les Silber fabriquaient toute sorte de salaisons : du bacon, du pastrami au poivre, des marinades, des viandes fumées avec du bois allemand importé spécialement ^{xc}.

- Mais alors dit Karl, soudain intéressé, ils n'étaient pas juifs vos cousins Silber : je pensais que les juifs ne mangeaient jamais de pas de porc ?
- C'est ce qu'on croit généralement mais la règle tend à disparaître. Mes cousins de Palestine étaient des juifs pratiquants.
- Et ils étaient même très croyants, ajoute Andjzrey. Je les ai bien connus un temps quand j'ai séjourné à Jérusalem. Ils ne se cachaient pas des autres juifs et à ceux qui s'étonnaient, ils disaient : on est juif et alors ? Manger du porc fait partie de notre culture. On fait la part des choses dès lors que la viande est chère.
- Et à l'époque, demande Karl dont la curiosité est aiguisée, braver l'interdit religieux n'effrayait pas tes parents ?
- Au contraire ils étaient tout heureux car ils ramenaient de Palestine les recettes, les modes de fabrication et des projets plein la tête. Le commerce l'emportait sur l'interdit car mes parents, qui pour le coup n'étaient pas très pratiquants, voulaient surtout gagner de l'argent.
- Il faut dire, précise monsieur Derzakarian, que ta mère était très discrète sur ce qu'elle faisait.
- C'est vrai, elle avait toujours peur qu'on s'en prenne à sa fortune et qu'on la vole, peut-être parce qu'elle était devenue veuve très tôt. En tout cas elle gardait ses recettes comme des secrets d'état. Très peu de gens sont su qu'elle fabriquait elle-même sa charcuterie et que l'usine de Tour-en-Bessin, qu'elle avait créée en 1922, l'année de la mort de mon père, fournissait avant-guerre une centaine de boucheries et de charcuteries en France, naturellement juives et non juives.
- Ta mère avait la bosse des affaires.
- La chose qui la désolait le plus était de ne pas pouvoir mettre des têtes de cochon dans sa vitrine ni bien sûr de les faire peindre sur ses camions avec son nom en grosses lettres. "*Faut*

pas effrayer le client“ qu’elle me disait, car elle ne voulait pas qu’on sache que ses saucissons étaient purs porcs.

- Eh bien dit monsieur Derzakarian, je vous propose de porter à la mémoire de cette femme si pleine de ressources, un toast pour l’excellent repas qu’elle nous offre.
- Un pique-nique à vingt mètres sous terre ! Et dans les égouts. J’aurai tout connu !
- Donne plutôt à manger à ton gamin au lieu de te plaindre. Un ventre plein ne pense pas à pleurer.
- Ce n’est pas l’heure de son biberon et Juju ne pleure jamais. Qu’est-ce que vous avez tout d’un coup ?
- Ne tente pas le diable Danielle et fais ce que je te dis, tu veux bien ? On ne sait pas ce qui nous attend.

Karl s’est approché et demande à Danielle la faveur de lui donner son biberon. Danielle est indécise mais finit par lui confier le bébé. A la lueur de la lampe, amusée, elle le contemple tétant goulûment sa tétine, confortablement installé dans les bras de cet inconnu, doux et prévenant. Elle s’émerveille de voir que les événements de la matinée, pas plus que les odeurs, ne dérangent son enfant.

De son côté, et pour la première fois depuis de longues années, Karl se sent envahi d’un élan protecteur et d’une tendresse bienfaisante. Un subtil et inattendu bonheur. Sur un ton badin, il dit à Danielle :

- Vous ne lui donnez jamais à manger à votre bébé. Voyez comme il a faim.
- Pardi, lui répond-elle, j’attendais de fuir avec vous dans les égouts !

L’estomac plein, Juju gazouille et rit aux éclats.

- C’est un ange votre petit gars ! ... Il n’a pas de papa ?
- Si ! mais si ! ... Bien sûr que si, réplique Danielle, mal à l’aise. Il en a un ... mais ... il a dû s’absenter

Karl reçoit la nouvelle avec consternation. Il avait voulu croire que le père s'était perdu dans la guerre où tant de gens disparaissent. La beauté de Danielle a éveillé en lui un sentiment incroyablement puissant. Andjzrey lui avait bien parlé de sa cousine, de sa beauté qu'il admirait sur les photos, mais il ne pouvait pas imaginer que les dernières années de son adolescence façonneraient une pareille perfection.

Karl est fasciné et il ne se lasse pas de la contempler, même dans l'obscurité. Cette femme est un chef d'œuvre se dit-il, son visage, ses cheveux, ses épaules, sa poitrine, sa taille, ses hanches ont des proportions admirables. Il aime tout d'elle : son rire, son sourire, sa bouche, son regard de braise ou de glace et sa voix, posée ou orageuse, son humour et son énergie et encore cette façon si particulière qu'elle a de bouger son corps et de tourner sa tête ... Il se dit que pour en tenir de semblables, une reine vendrait sa couronne au diable.

A la minute où il l'aperçut, il se mit à rêver d'elle. Alors qu'il a peu de religion et qu'il n'a jamais demandé de faveur au ciel, même aux pires moments de sa vie, il prie en secret, demandant à Dieu que ce père qu'il ne connaît pas, disparaisse dans la guerre afin de libérer à son profit le cœur de la jeune femme. Car le sien a pris feu. Et, seule la mort de l'un ou de l'autre, du père de l'enfant ou de la sienne, pourra un jour le délivrer de sa brûlure.

A l'université, Karl avait eu quelques aventures féminines mais aucune ne lui avait laissé de regrets, encore moins d'amertume, juste quelques souvenirs inodores et sans saveurs, aujourd'hui flous et jaunis. Un temps, il en avait déduit que les hommes lui procureraient sans doute davantage de plaisirs, mais l'occasion lui avait manqué pour tenter l'expérience. Il s'était finalement convaincu qu'il était une espèce inachevée et que la nature n'avait pas défini clairement ses dispositions et ses penchants sexuels ... et que les amours ordinaires étaient l'affaire des autres et non la sienne.

En 1939, quand il avait dû partager sa paillasse avec Andjzrey, l'interrogation était revenue, mais le dénuement, la faiblesse, la saleté, les privations avaient rapidement liquidé la

question. Il avait oublié. L'obsession était revenue avec la femme du commandant SS et il avait alors pensé qu'il était fait pour s'épanouir sexuellement dans des univers dépravés.

Or là, brusquement, au fond de cet égout, son cœur s'ouvre à l'amour et s'embrase et il se retient d'aller se jeter aux pieds de cette œuvre d'art pour lui déclarer sa flamme ... Ce que la lumière lui dissimulait, les ténèbres le lui révèlent. J'aurais dû savoir que les étoiles brillent la nuit, se dit-il. L'idée le fait sourire. Il se sent revivre. Il n'est pas un accident dans l'évolution du genre humain. Il est communément et raisonnablement normal. Juste un peu fou, avec une âme surchauffée qui le dévore sur pied : il en éprouve un frisson de plaisir.

- On repart, lance le cordonnier, ramenant son petit monde à la réalité.

En file indienne, ils reprennent leur marche. Par endroits, la montée, qui est parallèle à celle de la surface, est éprouvante. Comme beaucoup de parisiens, monsieur Derzakarian avait autrefois remonté les Champs Élysées pour aller jusqu'à l'Etoile, mais il n'avait jamais perçu comme aujourd'hui combien la pente est raide à l'approche de la place.

- On est dans le collecteur côté Seine dit-il. A l'Etoile, on prendra l'avenue de la Grande armée. Les grandes artères sont dédoublées.

Danielle n'écoute plus. Elle connaît un instant de panique : la terre s'est mise à trembler.

- C'est quoi murmura-t-elle ?
- Le métro ! Nous longeons la ligne N°1 – Pont de Neuilly – Vincennes.
- Là ! S'écrie Danielle. Les yeux qui brillent ... Oh, mon Dieu !
- Des rats ...
- Sales bêtes !
- Ah non ! s'écrie monsieur Derzakarian. Les rats sont de bons compagnons !
- Ah ! ... vous trouvez vous ?

- Bien sûr ! Ils nous disent que l'air est respirable.
- Vous alors, vous n'en manquez pas une !
- Tu ne me crois pas jeune fille ?
- A quoi peuvent bien servir les rats, sinon à transmettre des maladies.
- Mais ceux-là sont utiles ^{xci}! Ils consomment la moitié des déchets que transportent les égouts.
- Beurk !
- Au contraire, il faut leur dire merci.
- Eh bien merci le rat... T'es vraiment dégoûtant.
- Tu as sous les yeux ce qu'une ville peut rejeter dans ses entrailles. A la surface on n'en a aucune idée.
- Eh bien moi, lui dit-elle, je trouve que c'est beaucoup mieux comme ça.
- Mais c'est ce que font la plupart des gens. Ils se mettent des bouchons dans les oreilles et un bandeau sur les yeux.
- Comme vous y allez ! Ici, c'est le nez qu'il faut se boucher, car pour le reste, on n'y voit rien.

A l'Etoile, ils prennent à droite. Chaque croisement d'égout indique, au-dessus d'eux, la présence d'une avenue parcourant ainsi l'arc de cercle analogue à celui de la surface. Sur l'autre versant, ils prennent le collecteur de l'avenue de la Grande Armée dont la pente est forte mais qui cette fois s'inverse. L'égout descend en direction du pont de Neuilly jusqu'à la Seine. A intervalles réguliers, ils coupent des collecteurs secondaires qui viennent des rues voisines. Les eaux qui dévalent la pente emmènent avec elles une partie de la puanteur et l'air semble plus respirable. Moins toxique. Dans le cône de lumière de leurs lampes, à intervalles réguliers, ils aperçoivent d'autres wagons cureurs. Chaque fois, Danielle a l'impression de voir des squelettes d'acier abandonnés et rouillés.

- Ces cadavres de fer lance-t-elle, ajoutent à la saleté et la puanteur. C'est sinistre et démoralisant.

A la peur des allemands se joint celle des microbes. Brave-ment, Danielle avance. Elle veut sauver son fils et vivre pour lui. Et puis, elle veut savoir ... savoir pourquoi Julien les a trahis, abandonnés, si brutalement, si lâchement.

- Attention ! jette le cordonnier, on arrive Porte Maillot.

A mesure que la pente diminue, la puanteur augmente car dans la ruelle de l'égout, les eaux sales s'écoulent plus lentement. Soudain, la lampe de monsieur Derzakarian s'éteint. Derrière Andjzrey fait de même.

- C'est quoi ?
- Les allemands !
- On est repérés ?
- Non ! C'est une ronde. On fait demi-tour.

Dans l'obscurité, ils refont une partie du chemin en sens inverse. Au loin, quatre disques de lumière s'agitent de bas en haut. Les soldats avancent vers eux, chacun portant une torche.

- On traverse ici, ordonne le cordonnier en s'enfonçant dans l'eau sale jusqu'à la ceinture. Passez-moi Juju.

Karl lui tend l'enfant et descend à son tour dans le courant boueux. Andjzrey tient fermement la main de sa cousine qui croit vomir au milieu des immondices tandis que Karl saisit son autre main pour l'aider à traverser. A cet instant, elle serait bien en peine de dire si sa peur des allemands est moins forte que sa crainte de tomber malade.

- Par ici ! ordonne le cordonnier à voix basse, mais fermement.

Par une sorte de capillarité mentale, son calme et son autorité diffusent dans le groupe un surprenant effet de sédation. Dix minutes plus tard la patrouille allemande passe devant eux. Les soldats, dont aucun ne pense à jeter un coup d'œil vers l'entrée du réseau secondaire où ils ont trouvé refuge, parlent fort comme pour se rassurer.

- Ils sont pressés, souffle Danielle.
- Les égouts font peur, dit le cordonnier. C'est notre chance ! Allez ! On repart !

De nouveau, ils s'enfoncent dans le lit d'immondices et repassent sur la banquette d'en face. Crottés, mouillés, puants comme des charognes, ils reprennent leur marche en silence. Danielle se laisse aller à admirer cet homme qu'elle prenait pour un gentil-doux-dingue. En souriant, elle murmure :

- On dirait un prophète qui guide son peuple vers la liberté.

Andjzrey qui se trouve derrière elle et qui a l'oreille fine, lui dit à voix basse :

- Il est heureux d'agir.
- Peut-être bien, mais ce qui me paraît à moi insoluble, est lumineux pour lui. Rien ne semble l'étonner. On dirait que notre fuite se déroule selon un plan qu'il a imaginé depuis longtemps. Cela en serait agaçant si ...

Soudain, la lampe du cordonnier s'éteint.

- Sang du diable !
- Les allemands ?
- Fichues piles ! ... de la crotte de bique !
- Normal, lui lance Danielle dont le rire nerveux trahit son inquiétude : les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.

Monsieur Derzakarian lui renvoie un petit rire irrité car il peste contre lui.

- C'est ballot, j'aurais dû prévoir.
- Andjzrey qui s'apprêtait à dire que la sienne fonctionnait, s'éteint à son tour.
- Et de deux !
- Purée !
- La guigne !

Chacun y va de son commentaire. Du coup, l'air semble plus épais et le silence plus lourd. L'obscurité aussi paraît plus noire et plus humide. Juju ne gazouille plus. Il dort. On n'entend plus que le bruit du ruissellement d'eau sale qui dévale la pente entre les deux banquettes. Soudain c'est celui d'une molette qui frotte contre une pierre à briquet qui retient l'attention. Chacun retient son souffle en regardant l'étincelle qui retourne à la

nuit. Mais à la troisième, la petite lueur jaune de la mèche qui s'enflamme, devient une lueur d'espoir. Une fois de plus, monsieur Derzakarian montre l'étendue de ses ressources.

- Alors ça ! Chapeau l'artiste, s'esclaffe Danielle,

Incapable de modérer son admiration, elle ajoute pleine de conviction :

- Avec vous, j'irai au bout du monde.

Tranquillement, il lui répond :

- Qu'on sorte de cette gadoue suffira. Gardons notre calme. Allez ! On repart.

Ils marchent depuis une quinzaine de minutes quand à environ cinq ou six cents mètres devant eux apparaît, dans l'axe du collecteur, un tout petit cercle de lumière.

- La Seine, chuchote le cordonnier avec exaltation.

Pourtant, au ton de sa voix, chacun sent qu'il demeure en alerte.

- On va bientôt savoir, dit-il, énigmatique ... A partir de maintenant plus un seul mot.

A environ trois cents mètres de la fin du tunnel, ils croisent un autre wagon cureur. Monsieur Derzakarian grimpe sur une roue et inspecte l'intérieur. Par instant, Danielle voit la petite flamme paresseuse du briquet dessiner sur la nuit de faibles et éphémères raies de lumière. S'étant approchée, elle lui chuchote :

- Que faites-vous ?
- Je regarde si cette benne peut nous servir de cachette.
- Mais on est ...
- C'est bien sec mais pas assez profond.
- Pourquoi se cacher puisqu'on est arrivés ?
- Soyons prévoyants.

S'adressant aux autres, il leur dit :

- J'éteins le briquet et je pars en reconnaissance. Vous m'attendez-là ! Et ... plus un mot.

- Je pars avec vous dit Andjzrey !
- Non ! Pas question ! Vous, vous restez là !
- Moi je vous accompagne dit Karl avec autorité en collant le bébé dans les bras de sa mère.

Dans l'obscurité plus légère qu'offre la fin du tunnel, Danielle et Andjzrey regardent les silhouettes des deux hommes s'éloigner, se rétrécir puis se confondre et s'effacer. Quand elles ont disparu, Danielle dit à Andjzrey :

- Crois-tu qu'il y a une grille de fer ?
- Il y a toujours une grille pour fermer ce genre de tunnel.
- Alors, comment on sortira ? Même avec des dents de requin, je ne vois pas ce qu'on peut faire.
- Fais confiance au patron. Il a plus d'un tour dans son sac.
- J'espère que tu as raison.

Vingt minutes plus tard, les deux hommes réapparaissent.

- Alors ?
- Rien à faire ! Un groupe de SS garde la sortie.

Perplexe, monsieur Derzakarian cherche une solution.

- On va changer nos plans et revenir sur nos pas.
- Et passer par où ?
- On prendra le collecteur d'Achères. Gardons le moral.

Ils se préparent à retourner sur leurs pas quand soudain, un tumulte de voix mêlées monte et roule sous la voûte du grand collecteur.

- Ça vient de la porte Maillot ...
- Les allemands ?
- On est dans la tenaille !
- Mais tripes et boyaux, vous voulez ameuter le quartier ? lance à voix basse monsieur Derzakarian. Tenez vos langues les merluches ou mettez-vous un bâillon sur la bouche !

Qu'est devenu le placide cordonnier ? Le voilà maintenant en colère, jurant comme un abbé. Danielle est sidérée. Il

impose au groupe, une fois de plus, la maîtrise de son autorité. A environ un demi-kilomètre d'eux, des halos lumineux apparaissent par dizaines s'agitant au rythme d'une marche qu'ils devinent rapide tandis que dans le même temps, des voix excitées d'hommes, de femmes et d'enfants leur parviennent, plus sonores et plus claires de seconde en seconde. La rumeur enfle en un roulement puissant. Un groupe nombreux approche.

- Des fuyards ! murmure calmement monsieur Derzakarian. Dix minutes et ils sont ici.
- On les attend, suggère Danielle ?
- Pourquoi, tu veux te joindre à eux ?
- Il faut bien leur dire qu'il y a des allemands dehors.
- Malheureuse ! Ils font tellement de bruit qu'ils sont déjà repérés. On ne peut plus rien pour eux.
- C'est monstrueux !
- La guerre est monstrueuse !

De son sac à dos il sort quatre tubes en caoutchouc d'environ quarante centimètres de long puis, sarcastique, il lance à Danielle sur un ton qu'elle ne lui connaît pas :

- Ils sont inconséquents ! Pense plutôt à sauver ta vie et celle de ton fils.

S'adressant aux autres, il ajoute en leur montrant le flot d'immondices :

- Prenez chacun un tube, vous respirerez avec.
- Je ne retourne pas dans cette fange, s'indigne Danielle !
- Tu as un pied de la mort sur la gorge jeune fille ! Alors cesse de faire des embarras et donne-moi ton bébé ... Et vite !

Ce n'est plus l'heure des amabilités mais celui d'agir. Prenant le sac des mains de sa mère où l'enfant dort, le cordonnier grimpe sur la roue du wagon et le dépose délicatement au fond de la benne, sur un reste de boues séchées. Après avoir vérifié que le sac reste bien ouvert, il grommelle pour lui-même :

- Ça devrait aller !

A l'idée de retourner dans le cloaque et d'y plonger la tête, Danielle est tétanisée. Les événements la dépassent. Pourtant, sans ajouter un mot, elle suit Karl et Andjzrey qui l'aident à descendre de la banquette.

- Ferme les yeux et serre bien les lèvres autour du tube ... et n'oublie pas de te pincer le nez, lui recommande son cousin en lui enfonçant avec autorité la tête dans le flot d'immondices.

Avant de disparaître à son tour dans le borborygme, monsieur Derzakarian jette un dernier coup d'œil derrière lui. Il était temps. L'avant-garde des fuyards arrive. Au tapage qu'elle fait, il estime le nombre à au moins cinquante et peut-être même à une centaine d'individus. Il jubile. Il en aurait même souri s'il avait pu, mais il a déjà fermé la bouche et disparaît.

Mentalement il compte six cents secondes et, quand il a la certitude que le groupe est passé, il se relève en arrachant la boue qu'il lui colle les paupières et bouche ses oreilles. Aux hurlements d'allégresse qu'il entend et aux grincements des scies et des limes qui mordent dans les barreaux de la grille, il sait que les fuyards leurs mâchent la besogne.

- Bien, bien ... grommelle-t-il.

Karl, qui s'est relevé à son tour, demande :

- A votre avis, les allemands sont partis ?
- Non ! Pour eux c'est jour de fête ! Ils vont faire le carton de la journée.
- Et nous, qu'est-ce qu'on fait ?
- Nous ? ... Mais on attend voyons !

Les événements se précipitent. Une clameur triomphante salue l'ouverture de la grille. Pour la foule qui s'était crue perdue mais qui avait gardé l'espoir après la nuit opaque et l'infecte odeur des égouts, le bleu du ciel, le vert de l'herbe de la berge et, tout en contre bas, le gris étincelant de la Seine sont les irrésistibles appas de la liberté. Et, quand la grille s'ouvre en grinçant, c'est une ruée bruyante et joyeuse qui se précipite au dehors ... Et puis soudain ... Les cris de stupeur et bientôt de terreur. A l'ivresse de vivre succède la peur de mourir. Des

tirs en rafale d'armes automatiques fauchent les premiers sortis. Ceux qui n'ont pas encore franchi la grille, refluent et courent se jeter dans l'obscurité du tunnel qu'ils ont cherché à fuir. Ceux qui le peuvent retraitent en désordre avec le désespoir au fond des yeux. Le bruit est terrifiant. Les tirs en saccades ou en longues rafales compriment l'air dans un tonnerre d'échos qui s'additionnent, se mélangent, se renforcent et roulent sous la voûte du collecteur. Au milieu des éclairs et du fracas de cette grêle d'acier, les hurlements des vivants se mêlent aux cris des blessés et des agonisants.

- C'est un massacre, dit sombrement monsieur Derzakarian !

Les tirs et les cris se rapprochent. Les rescapés terrorisés se replient et courent à perdre haleine. Les allemands donnent la chasse et entrent à leur tour dans le grand collecteur. Les ordres fusent :

- Pas de survivants !

Jugeant qu'il est temps de disparaître à nouveau, monsieur Derzakarian fait signe à Andjzrey de s'enfoncer lui aussi dans le cloaque. Pour la seconde fois aussi, il refait le même décompte de temps mais en y ajoutant une centaine de secondes en plus. Ayant compté jusqu'à sept cents, il ressort enfin la tête, secoue ses mains et chasse la boue de ses yeux et de ses oreilles. Le bruit de la fureur a décliné. Il se redresse complètement et regarde le minuscule cercle de lumière. Là-bas, la grille est ouverte et libre de toute présence allemande. A l'opposé, vers le fond du tunnel, le bruit étouffé de la fusillade résonne encore. La chasse n'est pas finie. Le cordonnier donne le signal. Danielle est la première à remonter sur la banquette et à se ruer sur le wagon cureur. Fébrilement, elle se penche sur le rebord de la benne et tend ses mains pour se saisir du sac. Juju est réveillé. Il gazouille. Il a bien dormi et il est heureux. L'obscurité et les bruits de la bataille n'ont pas dérangé son humeur. Plus étonnant encore, on ne l'a pas entendu pleurer de la journée.

- J'avais si peur que tu cries au bruit de cette violence, lui dit sa maman. Ton silence nous a sauvés.

Elle se retient de l’embrasser. La boue souille son visage et colle à ses vêtements.

- Viens ma fille, on s’en va, lui dit monsieur Derzakarian qui s’est approché d’elle, anxieux lui aussi de la santé de Juju.

Des deux côtés de la grille, vingt cadavres gisent étendus sur le sol. Adossée à la grille, une jeune femme tient un enfant mort dans ses bras. Le cœur soulevé, Danielle détourne le regard, songeant que sans la présence d’esprit du cordonnier, elle serait là, abattue elle aussi, étreignant Juju dans un geste dérisoire.

Monsieur Derzakarian ne perd pas de temps. Il inspecte minutieusement le terrain. Les abords sont déserts et la berge qui mène à la Seine est trop pentue pour cacher d’éventuels tireurs embusqués. Il leur crie :

- La voie est libre ! Vous pouvez sortir ! Les boches chassent en meute.

Au dehors, la lumière du jour frappe leurs yeux comme des marteaux. Depuis des heures qu’ils marchent dans l’obscurité, leurs pupilles sont dilatées aux limites de leurs capacités. Danielle a un éblouissement et elle serait tombée si Karl, qui marche derrière elle ne l’avait pas retenue. Un long moment elle demeure les yeux fermés et quand elle les rouvre, la lumière lui est douce. Alors elle s’écrie :

- Dieu Tout-Puissant, que c’est bon la vie !

Elle remercie le ciel de les avoir protégés, mais quand elle voit le visage de monsieur Derzakarian, elle éclate de rire. Il est si sale.

- Tu peux bien te moquer, lui dit-il malicieux. Si tu te voyais, tu ferais un peu moins la fiérote.
- Oh ! monsieur Derzakarian, je ne me moque pas. Non ! je ris parce que c’est drôle et que je suis soulagée. Je ris parce que je suis vivante. Je ris parce que c’est à vous que je dois d’être libre.

- Remercie plutôt ces animaux de nazis, lui dit-il avec humilité. La haine du juif leur fait perdre la tête. Je n'ai plus de doutes que ces bêtes-là perdront bientôt la guerre !
- Que le Tout Puissant vous entende, soupire-t-elle.

Elle a sorti Juju de son sac et descend jusqu'à la Seine pour se laver. Andjzrey et Karl sont déjà dans le fleuve et se frottent vigoureusement.

- Cette saloperie de boue est tenace, lance Karl joyeusement. J'ai son odeur dans le nez pour longtemps. Il me faudrait du savon et une brosse en chiendent.

Le premier Andjzrey sort du fleuve. Il est nu et ne semble pas incommodé du regard stupéfait de sa cousine. Gênée, elle se retourne et lui dit :

- Excuse-moi ! Je ne savais pas !

Quand il a enfilé son caleçon essoré et nettoyé de sa boue, il s'approche d'elle et lui dit :

- C'est ton tour. Et frotte-toi bien. Je garde Juju. Mais ... sois sans crainte, je ne te regarderai pas.
- Je ... je ne suis pas gênée tu sais ! Enfin ... si un peu, mais moins que je ne l'aurais été hier.
- Te voilà devenue un vrai pioupiou ma cousine. Tu es un soldat !
- Partager le danger fait voir la vie autrement. Mais si tu veux m'embaucher, je suis ton homme, lui crie-t-elle en riant à l'instant où elle se coule dans le fleuve.
- Tu feras une bonne recrue ... La cause d'Israël a besoin de femmes comme toi.

Tout en s'ébattant joyeusement, elle lui crie :

- Tu ne sais pas ce que tu dis.

Remontée sur la berge, rhabillée, elle prend son bébé et le couvre de baisers. Il lui manquait de laisser ses lèvres flâner sur sa peau et goûter avec lui ce surprenant et délicieux

moment de silence : un morceau de paix extorqué au mal. Elle se sent forte et se demande pourquoi.

Or, comme elle ferme les yeux, elle croit sentir le souffle de Julien sur ses lèvres. Alors, elle lui murmure tout bas :

- Je sais que tu es vivant mon Julien, mon amour !

Elle dresse l'oreille. Il lui semble entendre le son de sa voix qui l'appelle. Elle est submergée du bonheur d'être en vie.

Ils sont sortis du grand collecteur en amont du pont de Neuilly. Et, bien qu'ils en soient à plus de trois cents mètres à vol d'oiseau, ils aperçoivent les allées et venues et l'agitation qui s'y fait. Karl demande :

- C'est le seul point de passage pour aller sur l'autre rive ?
- Non, mais les autres ponts sont surveillés pareillement.
- Même Suresnes, demande Danielle qui les a rejoints ?
- Oui certainement.
- Et Courbevoie ?
- Aussi !
- Qu'est-ce qu'on peut faire alors ?
- Traverser le fleuve.
- Mais je ne sais pas nager, lui répond Danielle, soucieuse.
- Ton p'tit Juju non plus, lui dit monsieur Derzakarian en souriant.
- Excusez-moi, ajoute Danielle, je vois bien que je vous agace.

Il prend sa main et lui dit avec tendresse :

- Non tu ne m'agaces pas ! Je sais les difficultés qu'une telle traversée représente. On trouvera un moyen. Mais ne restons pas là, je ne suis pas tranquille. J'aperçois là-bas ce qui doit être un chantier ou un dépôt de matériaux. Allons-y jeter un coup d'œil.

En partant, ils adoptent la même disposition qu'ils avaient dans les égouts. Monsieur Derzakarian est devant, Andjzrey

ferme la marche et Danielle porte Juju. Elle a refusé l'aide de Karl. Pour s'excuser elle lui a dit :

- Je le garde ! J'ai eu si peur de le perdre !

Ce qu'ils ont pris pour un chantier est en réalité une décharge qui surplombe la Seine où s'amoncellent des gravats de toute sorte, des pierres, des briques cassées, des morceaux de plâtre. Ils dénichent une grosse poutre ronde, sorte de tronc d'arbre mal équarri d'environ trois mètres de long maculé de plâtre et de peinture.

- C'est exactement ce qu'il nous faut, dit monsieur Derzakarian.

Bien qu'il soit trop tôt pour mettre la bille de bois à l'eau, ils décident de la rouler dans la pente jusqu'au fleuve. Ils ont encore à fabriquer un lit flottant pour le bébé. Avec une caisse en bois et quelques plaques de bitume qui avaient dû faire les beaux jours d'une toiture ou d'une terrasse, ils bricolent un berceau. Le goudron, que la chaleur du soleil ramollit, est un revêtement parfait. Le cordonnier qui l'examine, déclare :

- C'est du bon calfat ... Bien mieux que la filasse.

Et pour en être sûr, il met la caisse à l'eau. Rassuré, il fait un second essai avec Juju à l'intérieur. Quand il est satisfait, il lance à ses amis :

- Maintenant, on se repose et on attend la nuit.

Tandis que Karl s'allonge à l'ombre d'un fourré et s'endort, Andjzrey en fait autant. Les deux hommes manquent cruellement de sommeil. Danielle de son côté joue avec son fils qui est encore trop petit pour se traîner dans l'herbe à quatre pattes. S'étant approché d'elle, monsieur Derzakarian lui demande :

- Tu ne dors pas ?
- Je n'ai pas sommeil. Vous non plus ?
- J'aime ce calme. Mais j'ai une petite faim. Te reste-t-il de la cochonnaille ?
- Juju a passé sa matinée dessus, lui dit-elle avec un petit sourire.
- Tu es soucieuse n'est-ce pas. C'est ... Julien ?

- Je me demande bien pourquoi il m'a fait ça ? Hier, je me suis sentie si seule. La peur est arrivée d'un coup. Elle me dévastait et je ne pouvais pas l'en empêcher. C'était comme des digues qui s'effondraient autour de moi.
- Tu l'aimes ?
- Si je l'aime ? C'est peu de le dire ! Mais ce cochon de goy s'est bien moqué de moi !
- Cesse de prendre les apparences pour la vérité toute nue.
- Arrêtez de le défendre, vous ne le connaissez pas.
- Détrompe-toi, il venait me voir quelquefois quand tu n'étais pas là.
- Seigneur ! Et de quoi parliez-vous ?
- Mais de toi, de Juju, de lui, de la guerre et aussi de votre avenir...
- Il ne me l'a jamais dit.
- Ce garçon t'aime comme il aime Juju. Il donnerait sa vie pour vous deux.
- C'est difficile à croire ...
- Il est tout sauf un charlot. Je me trompe rarement sur les gens.
- Vous ignorez que c'est lui qui a volé ma mère ...
- Mais si je suis au courant ! Seulement ta mère ... paix à sa mémoire ... Julien avait faim. Et, à même pas 17 ans, quand on a sa mère mourante et qu'on n'a plus d'argent, je pense qu'on a le droit de voler un peu de charcuterie, même à madame Gassman du Saucisson de Paris.
- Ah, vous alors ! Vous en avez de belles ! ... Il a quand même tout cassé dans la boutique ...
- Ta mère avait dû grandir du côté de Tarascon parce que, pour l'exagération, elle ne craignait personne. Là-dessus, c'était une maîtresse femme.
- Qu'en savez-vous ?

- Après le vol, ta mère faisait un tel tapage dans la rue qu'on pensait tous à un désastre. Par curiosité, j'avais voulu constater les dégâts et j'étais rentré dans son magasin. Une étagère était tombée et quelques plats étaient cassés : pas de quoi à en faire le quart d'heure de Rabelais.
- C'est vrai ce que vous me dites ?
- Bien sûr ma fille ... Je ne saurais te mentir.
- Alors Julien a dit vrai ! ... N'empêche, il devrait être là ! Avec nous !
- Ce doit être grave pour qu'il ait disparu.
- Vous croyez ça ? Moi je l'ai vu ! Il embrassait une poule ... Et à pleine bouche encore. Et puis il l'a emmenée dans sa voiture.
- Oh, oh ! ... Ce qu'on voit, ce qu'on voit ! Tu sais l'apparence des choses ...
- Voilà que vous recommencez : vous reprenez sa défense !
- Je prends sa défense parce que je sais ce qu'il est. Souviens-toi que je lui ai confié la clé de ta maison, le premier jour où je l'ai vu.
- Oui et pourquoi aviez-vous fait ça ?
- Oh, j'avais bien deviné qu'il me contait des histoires, mais on a le droit de mentir quand on n'a plus rien et qu'on ne sait pas où aller.
- C'est vrai qu'il ne faisait pas bien riche avec son pantalon trop court et sa chemise déchirée.
- Oui, mais je sentais qu'il était droit, carré, solide jusque dans le malheur et que je pouvais lui faire confiance.
- Facile ... avec la clé de chez moi.
- Tu es parfaitement injuste ! Tu m'avais dit que tu partais ... et que tu ne reviendrais pas.
- C'est vrai et je vous demande pardon ... mais quand même !

Ils restent silencieux comme s'ils méditaient chacun de leur côté. Au bout d'un moment, le cordonnier lui confie :

- Je reconnais que ton amoureux a un défaut.
- Ah, tout de même, s'écrie-t-elle.
- Oui, il est ...
- menteur !
- Tu veux bien cesser tes sarcasmes ?
- C'est difficile ... Alors c'est quoi son défaut selon vous ?
- Il a la tête bien trop près du bonnet. Et pour son malheur, il ne supporte pas l'injustice.
- Et en quoi est-ce un défaut monsieur Derzakarian ?
- Il se bat dans la vie comme un amateur.
- Ça veut dire quoi ?
- Qu'il est vulnérable.
- Ah ça oui ! ... Surtout avec les filles.
- La jalousie te mord le cœur et te fait dire des sottises. Julien se laisse embobiner facilement c'est vrai. Il suit la pente de son cœur. Voilà la vérité ! J'ai pensé l'adopter pour lui apprendre à se battre avec mesure et à identifier l'adversaire.
- Eh bien vous alors ! Pour une nouvelle, c'est une nouvelle ! Voilà que vous l'aimez ! Et comme un fils encore !
- Eh ! Je n'ai jamais eu d'enfant ! Et lui, il est tout fait. Et avec toi comme fille et Juju comme petit fils, je me fais une famille.
- Monsieur Derzakarian arrêtez ! J'en ai des larmes plein les yeux.
- Viens te serrer contre moi avec Juju sur mes genoux. Viens que je rêve encore un peu.

Assise dans l'herbe, elle pose sa tête sur l'épaule du cordonnier. Monsieur Derzakarian ferme les yeux tandis qu'une grande douceur envahit son visage. Il goûte un pur moment de bonheur. Hochant lentement de la tête, il commence à fredonner. Sa voix s'élève, vibrante et mélodieuse. Danielle s'éclaircit la gorge et sa voix se mêle à la sienne : un chant pur et envoûtant.

Il a fallu les circonstances de la guerre et cette dramatique journée pour que ces deux êtres, bien que voisins depuis quinze ans, se trouvent, se remarquent, s'estiment jusqu'à s'aimer comme père et fille et improvisent ce duo impromptu. Mais le plus surprenant sans doute est de les entendre chanter la vieille rengaine yiddish au nez et à la barbe des nazis.

- Il faudra qu'un jour je t'apprenne les paroles de cette chanson Danielle, encore que tes vocalises lui donnent une profondeur nouvelle. Je ne pouvais rêver mieux comme accompagnement.
- Monsieur Derzakarian, on a peut-être un avenir sur les planches, qui sait ?
- Oui, mais dans une autre vie peut-être. Tu sais, à soixante-dix ans, mon avenir est derrière moi. Mais enfin, ta proposition est bien tentante.

La fin de la journée approche et, comme c'est l'été, les fuyards ont encore deux bonnes heures à patienter avant de se mettre à l'eau. Ils partiront à la nuit tombée.

Karl et Andjzrey sont réveillés tandis qu'à la sortie de l'égout, les nazis sont réapparus, bruyants et excités après le massacre des juifs. En les observant derrière les grands bouquets de genêts qui tirent leurs dernières gousses oblongues et noires, monsieur Derzakarian grommelle :

- L'antisémitisme rend fou les hommes qui en sont atteints..

Karl qui l'écoute est du même avis mais il complète le diagnostic.

- C'est un mutant de la xénophobie qui a dû apparaître à l'âge du *crétaincé* supérieur.

Le cordonnier sourit. Il apprécie l'humour et la générosité de Karl. A Andjzrey qui se glisse pour voir à son tour le départ des allemands, monsieur Derzakarian demande :

- Vous souvenez-vous de Vladimir Jabotinsky^{xciii} je crois qu'il commandait à Varsovie ?
- Non ! C'était Eliahou Golomb. A l'époque, Vladimir n'était déjà plus à la Haganah.
- Mais vous l'avez connu ?
- Oui ! On a fait des achats d'armes ensemble lui, pour le compte de l'Agence juive et de l'Irgoun et moi, pour celui de la Haganah et c'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai rencontré Stern ...
- Le Stern du gang Stern ?
- Pourquoi dites-vous le gang Stern, demande le polonais, surpris ?
- Parce que Stern est un vendu !
- Pourtant, j'ai le souvenir d'un type bien, affirme Andjzrey, songeur.

Danielle qui les écoute, leur demande :

- Ce Stern^{xciv} qui est-il monsieur Derzakarian ?
- Un ancien chef de la Haganah, un Biélorusse, ancien étudiant en littérature. Il a débordé Jabotinsky en créant une milice juive pour attaquer les anglais à la déclaration de guerre contre les allemands et aujourd'hui ce porc collabore avec les nazis et les arabes.

Déconcerté, Andjzrey lui avoue qu'il ignorait tout de ces agissements. Il mesure combien son internement au camp de Dachau l'a éloigné de l'actualité. De son côté, monsieur Derzakarian comprend que cette révélation est douloureuse pour lui qui, un temps, a été l'ami de Stern. Il s'empresse de changer de sujet.

- Vous serez content d'apprendre que David Ratzel^{xcv} est libre et qu'il combat maintenant aux côtés de ses anciens geôliers.

Un instant ils évoquent le souvenir de cet homme qui est considéré par tous comme un héros tout en se réjouissant

de sa collaboration avec les anglais au sein du CID ^{xcvi}. Danielle qui les écoute avec intérêt, leur dit :

- S'il vous plait, ne me laissez pas mourir idiote ! Cela me serait-il possible d'avoir une explication ?
- Que veux-tu savoir, lui dit le cordonnier ?
- Mais tout, implore-t-elle. Je voudrais savoir comment vous en êtes arrivés là ?

En bon pédagogue il lui rappelle que les juifs doivent réaffirmer au monde que la terre d'Israël leur appartient depuis des temps immémoriaux et que l'acte de donation est dans la Bible. Il lui raconte l'histoire de la reconquête depuis Théodore Herzl ^{xcvii} qui avait, à Bâle en 1897, relancé l'idée d'un état juif en Palestine et des combats qu'ils mènent depuis plus de quarante ans, contre les arabes et les Turcs d'abord, les anglais ensuite, et maintenant les nazis.

Il lui parle aussi de tous les combats qu'ils auront à mener jusqu'à la création finale de l'état Hébreux, et encore de tous ceux qu'ils devront mener pour le protéger ... Et pour longtemps encore.

Chapitre 20

La nuit est déjà bien avancée et l'inquiétude revient car l'heure est venue de se jeter à l'eau. Le plan est simple : s'agripper à la poutre de bois et se laisser porter par le courant. Voulant détendre l'atmosphère, Karl leur lance :

- Romantique notre ballade, vous ne trouvez pas ?

Comme il fallait s'y attendre sa remarque tombe à l'eau : chacun ayant trop à faire à contenir ses frayeurs et à pousser la bille de bois. Quand elle est à flot, chacun s'y arrime par la taille à l'aide d'une corde enroulée sur le tronc : une attache tressée avec les tiges souples des genêts ramassés sur la berge.

Andjzrey, qui est seul à savoir vraiment nager, manœuvre sur le bout arrière en servant de gouvernail. Les autres, placés sur bâbord, s'abritent des regards éventuels qui pourraient venir de la rive droite de la Seine. Une dernière fois Andjzrey se retourne pour vérifier l'attache du berceau accrochée à sa ceinture.

- Ne t'en fais pas dit-il à l'intention de sa mère qui s'inquiète.
- Il va te gêner ?
- Non !
- Chacun a son tube ? Alors on y va ! On passe sous le Pont de Neuilly et on accoste sur la rive opposée, juste avant le Pont de Courbevoie. Prêt tout le monde ?

Pour mettre la bille de bois dans le courant, Andjzrey donne de grands coups de rein par le travers. A deux mètres en arrière, bercé par les ondulations, le berceau suit paisiblement. En prévision de la traversée, sa mère a tenu Juju éveillé une grande partie de l'après-midi. Et maintenant il dort à poings fermés, les fesses au sec et l'estomac plein.

La lune s'est levée. Le fleuve scintille. L'insolite équipage gagne le milieu du fleuve et avance rapidement, rayant d'un trait sombre la surface argentée. Au pont de Neuilly, le courant est fort et l'inertie de la poutre trop grande. Andzrey manque son coup. La bille de bois heurte le petit îlot qui porte la pile du tablier qui émerge de la Seine. Le choc, quoique brutal, n'a pas de conséquences sauf le bruit mat qui éveille l'attention des policiers en faction sur le pont.

Attendre ou repartir ? Y a-t-il une solution meilleure qu'une autre ? Les policiers peuvent descendre par l'escalier de pierre et jeter un coup d'œil où se pencher par-dessus les garde-fous et scruter le fleuve ? Danielle connaît les lieux. Elle est y venue quelquefois avec Julien tremper ses pieds dans l'eau. Mais cet agréable et discret Édén qui fut complice de leur amour est, à cet instant, un danger. Elle murmure :

- Chéri, tu n'es pas là pour nous protéger.

Elle frissonne au souvenir de son amant, tandis qu'elle tient serrée dans sa main libre, la caisse de bois où sommeille son bébé.

- Où es-tu Julien ? Nous as-tu abandonnés ou te retient-on contre ton gré ?

Pour la première fois depuis la veille, l'idée qu'il est séparé d'elle contre sa volonté occupe son esprit. Elle n'a pas le temps de savoir si son pressentiment la reconforte ou ajoute à sa détresse qu'elle doit s'agripper de nouveau à sa corde. Andzrey vient de libérer la bille de bois qui gagne de la vitesse en entrant dans le courant. Sur le pont, les policiers s'agitent.

- Brigadier ! Eh, brigadier, hurle un agent, v'nez donc voir un peu. R'gardez, là, là, là !

Penché par-dessus l'épais garde-fou de bronze, le flic arme sa mitrailleuse et cherche un appui pour tirer.

- Bougre de ballot, tu vois donc pas k'c'est un tronc d'arbre qui dérive, lui lance le brigadier.

Invisibles du pont, quatre petits tubes de caoutchouc sortent de l'eau.

- Et si k'c'était une ruse de Sioux, fait le policier méfiant ? Qu'ek vous en pensez brigadier ?
- Tu crois ça Larouflette ? Morbleu ! C'est bin possible ... Eh bin tire donc voir un bon coup, ça nous f'ra passer le temps.

L'agent Larouflette ne se fait pas prier deux fois. Il tire trois longues rafales en direction de l'objet suspect qui dérive rapidement dans la nuit. Une pluie de balles s'enfonce dans l'eau noire en formant des chapelets éphémères de perles de lumière. Sous la surface, les corps des fuyards sont recroquevillés pour éviter les balles de la mortelle averse. Par bonheur, le courant est fort et le danger s'éloigne et les tirs cessent. Les quatre amis mettent la tête hors de l'eau et Danielle tire à elle le berceau de son bébé. Il est sauf et il dort. La nuit pleine de dangers est belle pour Juju. Danielle voudrait pouvoir chanter. La joie de le savoir entier a chassé son angoisse et elle fait une prière au Tout Puissant pour le remercier de les avoir protégés.

- On se compte ! Andjzrey présent.
- Karl présent.
- Juju et Danielle présents.
- Deran Derzaka ... rian, pré ... sent.

Ils sont vivants, mais la voix de monsieur Derzakarian est bizarre, rauque et paraît essoufflée. Elle surprend ses amis mais en même temps, il leur semble normal qu'un homme de son âge accuse à cette heure de la nuit, un peu de fatigue. La journée a été une rude épreuve pour tout le monde.

- C'est là-bas Andjzrey ! Faites-nous accoster, près du débarcadère.

Monsieur Derzakarian a retrouvé de l'énergie. Tout va bien. Andjzrey donne un puissant coup de reins qui met la bille de bois dans le travers du courant en direction du quai. Au moment où ils accostent, chacun à sa façon libère la tension qui les a saisis depuis le pont de Neuilly.

- J'ai faim dit Karl.
- Mon bébé, mon bébé, on est vivant ! Tu es là ! Tu es là ! Elle l'en étoufferait sous son flot de baisers.
- J'ai bien cru qu'on y resterait, dit Andjzrey. Ils tirent juste ces salauds de collabos.
- Eh ! ... Et moi ? On ... on ne ... m'aide pas à sortir ?

Le cordonnier appelle à l'aide mais sa voix de nouveau est faible et son souffle est court.

Plus de doute : il a autre chose qu'un simple coup de fatigue. Andjzrey et Karl se précipitent. Ils agrippent le vieil homme sous les bras et à la ceinture du pantalon et le hissent hors de l'eau.

- Doucement, doucement, c'est douloureux, gémit le cordonnier en se mettant debout.
- Êtes-vous blessé ? lui demande Danielle, soudain inquiète.
- Ce n'est rien, mon p'tit, ce n'est rien. Ça va aller. Allez ! en route. Ne restons pas là. C'est dangereux.

Ils essorent tant bien que mal leurs vêtements et reprennent leur marche. Andjzrey s'est placé derrière monsieur Derzakarian pour le soutenir en cas de défaillance, Danielle les suit portant Juju et Karl ferme la marche.

- Saleté de vêtements s'écrie Danielle ! Ça colle !

Marchant juste derrière elle, Karl lui dit :

- Divine Danielle, je regrette que la lumière de la lune ne me permette pas d'apprécier pleinement la courbe de vos hanches et de vos fesses. L'eau est un révélateur et le bain vous va à ravir.

- Cochon, lui lance-t-elle, plus amusée qu'indignée ! Allez regarder ailleurs !
- Impossible, lui dit-il, d'un ton gouailleur ! Votre derrière est dans mon champ de vision.
- Cochon ! ...
- Pourquoi voulez-vous me priver d'un spectacle aussi ravissant quand tout n'est que laideur et ténèbres ?
- Fermez les yeux alors, lui dit-elle !
- D'accord ! Alors je vais m'accrocher à vous.
- Je vous l'interdis bien.
- Alors je n'ai plus qu'à me tuer.
- Quel baratineur vous faites.
- Non ! Non ! Je suis sérieux lui dit-il, la voix subitement grave. Je ne pourrai plus vivre si vous me rejetez.
- Mais Karl, s'écrie-t-elle, j'aime un homme.
- C'est bien ma veine ! Les belles sont prises. Reste les moches et les détraquées.
- Taisez-vous, vous deux ! Vous allez nous faire repérer, peste monsieur Derzakarian inquiet de leur insouciance.
- Eh bien soit, murmure Karl en prenant un ton désespéré ! Je me tais ! Le monde entier se ligue contre moi.

Courbevoie est lugubre dans la nuit et semble peuplée de fantômes. Pas une lumière ne filtre aux fenêtres, pas un chien n'aboie, pas un cri ne déchire le silence. Rien pour indiquer la vie. On dirait que l'air lui-même répand l'odeur de la mort.

- Et pourtant on n'est pas au soleil, chuchote Karl qui s'est rapproché de Danielle.
- Qu'avez-vous encore inventé, lui dit-elle à voix basse ?
- Vous ne sentez pas cette odeur de charogne qui poque le nez comme en plein midi ?
- Vous avez peur, n'est-ce pas ?

Elle a pris un ton maternel comme pour le rassurer. Mais Karl reprend :

- Je trouve que l'odeur de la mort sent plus fort la nuit que le jour, pas vous ?
- Moi non plus je ne suis pas rassurée et je comprends que, vous aussi, vous ayez peur.
- Divine Danielle lui déclare-t-il d'une voix où ne perce nulle trace de crainte, c'est fini, j'ai eu ma dose : je n'aurai plus jamais peur. En tout cas pas de la mort.
- Alors de quoi avez-vous peur lui demande-t-elle, sincèrement surprise ?
- Mais de la vie ! C'est la vie qui me fait peur.

Plus maternelle que jamais, Danielle lui dit :

- Allons, ça passera vous verrez ... Le bonheur de vivre reviendra.
- Alors épousez-moi divine Danielle !
- Vous n'abandonnez jamais, vous m'avez bien eue et l'entend pouffer de rire par petites bouffées vite étouffées.

Après la rue Lambretch qui donne en contre bas de la place, près de la petite église avec son dôme de plomb et son péristyle plutôt grossier à quatre colonnes, ils contournent la place en prenant soin d'entrer dans l'ombre des maisons et redescendent vers la mairie. Ils prennent à droite dans Carl Hébert, une rue étroite et sombre où ils longent un grand mur de pierre recouvert d'un crépi sans couleur définie qui s'écaille par endroits. Le mur entoure un jardin ou un parc à cause des branches de quelques grands marronniers qui s'élancent sur la rue à plus de cinq mètres de hauteur par-dessus le faîte.

Monsieur Derzakarian qui guide la petite troupe, s'arrête devant une grille de fer, deux battants hauts et robustes qui portent encore les restes d'une peinture verte. Sur le pilier de gauche, une petite plaque émaillée avec un chiffre blanc sur un fond olivâtre, indique le numéro cinq de la rue. En dessous, une plaque de marbre noir, comme celle

qu'on trouve dans les cimetières, porte, gravée en creux, l'inscription Bourse du travail. Sa lecture, rendue difficile par la nuit, l'est aussi à cause de ses lettres dédorées.

- Voilà une bourse qui paraît bien plate, lâche Karl, pincésans-rire.
- Taisez-vous, ordonne monsieur Derzakarian qui s'agrippe à la grille.

Il fait un malaise et chancelle. Andjzrey qui ne le quitte pas des yeux s'est précipité et le soutient sous les bras.

- Mais, vous êtes plein de sang ! s'écrie-t-il.
- Ça va aller ! Prenez la clé. Elle est dans le fond de mon sac.

Il geint quand Andjzrey lui ôte les sangles des épaules.

- C'est celle-là ? lui demande-t-il, en lui montrant une grosse clé.
- Oui ! Ouvrez et ne traînons pas. On ne sait pas qui peut surgir.

La grille râle en tournant sur ses gonds rouillés, laissant supposer l'existence d'un autre accès plus discret. Soutenu par les bras vigoureux de Karl et d'Andjzrey, monsieur Derzakarian, leur fait signe du menton de prendre par le fond du jardin. A cet instant la lune qui s'était cachée, se découvre à nouveau. Elle éclaire un parc d'une taille modeste et un alignement de grands arbres qui dessine une allée droite et resserrée. En s'approchant, ils distinguent tout au fond la masse sombre d'une grande bâtisse et celle d'un petit pavillon en meulière avec un toit pentu et un pont de bois qui enjambe le fossé pour donner du jour aux pièces de l'entresol.

- Non ! ... pas le pont ... sur le côté ... là ! l'escalier ... c'est ça ... on ... descend dit monsieur Derzakarian dont le souffle se fait plus court.

Comme le reste de la propriété, le pavillon paraît lui aussi abandonné. Au bas de l'escalier de terre, devant une

porte fenêtre, fermée par des volets de bois, le cordonnier rassemble ses forces et frappe du poing : un coup bref et trois coups appuyés puis, deux coups brefs et espacés. A l'intérieur une voix d'homme demande :

- Qui est là ?
- Qaabala !
- Le Sepher ?
- Yetsira !

Une clé tourne dans une serrure. La porte-fenêtre s'ouvre et le volet est poussé. Un homme passe la tête et sort comme une ombre au milieu d'eux et grimpe sans un mot l'escalier de terre et tend l'oreille, puis il redescend et dit :

- Entrez vite. Ce soir les dangers sont partout. Faut être prudent.

A l'intérieur il fait sombre comme dans un four.

L'homme referme le volet et la porte-fenêtre et ordonne :

- Comptez-vous !
- Trois hommes et une femme plus un enfant qui va bientôt pleurer parce qu'il a faim.

Sans bien comprendre ce luxe de précautions, tous se taisent cependant. Ils n'entendent que les craquements du plancher qui gémit sous leur poids et le bruit d'un rideau qui glisse sur son rail et le frottement d'une allumette. L'homme qui les accueille allume une lampe à pétrole posée à même la table et dit pour la seconde fois :

- Nous devons être prudents.

La flamme, pâle et molle, fume un peu. Elle prend de la force quand l'homme la couvre d'un long tube de verre et règle la hauteur de la mèche. La lampe éclaire une petite pièce carrée, meublée en son centre d'une table ronde, d'un buffet étroit et de six chaises dont le dessus aurait bien mérité du rempailleur.

L'inconnu est chauve, corpulent et de taille moyenne, mais à cause d'un reste de cheveux noirs qui lui fait un bandeau

autour des tempes, on peut estimer qu'il n'a pas encore atteint la cinquantaine. On le prendrait pour un rond de cuir à son front bombé, ses poches sous les yeux et ses pommettes rouges d'un amateur de vin mais, à son regard vif et fuyant qui s'échappe de deux petits yeux d'une couleur incertaine, il aurait plutôt l'air d'un fesse-mathieu ou d'un logeur en garni plutôt grippe-sou.

- Asseyez-vous ! ordonne-t-il sèchement.

Sa voix est rauque et grasse. Inamicale. L'homme ne fait aucun effort pour se montrer aimable, ni même courtois. Les yeux rétrécis en deux fentes minces, il questionne :

- Vous n'avez pas été suivis au moins ?
- Mais non Menahem, lui dit le cordonnier, rassure-toi et laisse-moi parler.
- Je ne fais que mon travail Derain. Tu aurais dû me faire prévenir.
- C'était impossible et il y avait urgence. Je te présente Andjzrey Gassman. Il était en 1939, le ...
- Quoi ? s'exclame Menahem, lui coupant la parole ... Tu veux parler du responsable adjoint de la Haganah à Varsovie ?
- Oui, lui répond le cordonnier, surpris de sa véhémence et du ton soupçonneux.
- C'est impossible ! Il est mort ! Le véritable Gassman a été arrêté par les allemands en septembre 39 et on perd sa trace au camp de Dachau. Cet homme-là est un imposteur !
- Navré de vous contredire Menahem, mais je suis bien vivant, lui dit Andjzrey, d'un ton jovial.
- C'est vrai que vous les juifs vous ne croyez pas à la résurrection ajoute Karl, effrontément.
- Qui êtes-vous jeune homme pour être aussi impertinent, lui jette Menahem, vexé ?
- Mais, son colocataire monsieur ! Son voisin de paille au camp de Dachau, pour être précis ! Je ne sais pas qui il était à Varsovie, mais je peux vous dire que si je suis vivant

aujourd'hui, c'est à lui que je le dois. Nous avons partagé la même existence dans un enfer que même Dieu n'aurait pas la cruauté d'inventer. Cher monsieur, l'homme n'a pas de concurrents dans l'ignoble. On dit que vous, les juifs, ne croyiez pas aux miracles ... Et bien vous avez tort ! Il faudra réviser votre credo. Vous avez devant vous, deux miraculés : un chrétien et un juif ! La totale en somme !

- Et vous pensez jeune homme, m'impressionner avec votre tirade à deux sous, lui répond Menahem qui s'est ressaisi ? Croyez-vous que quelques phrases, au demeurant parfaitement pompeuses, peuvent suffirent à me convaincre ?
- Alors cher monsieur je vais vous préciser ma pensée : vous pensez avez vos fesses !
- Que ... comment ? Insolent ! ... Je ne vous permets pas ...
Affichant un sourire béat, Karl jubile de son outrecuidance et avec une pointe de cruauté supplémentaire ajoute:
- Quand on a les fesses au chaud on devient un cul de plomb et le risque c'est l'hyperthermie, le coup de chaleur qui monte à la tête ! Sortez de vos habitudes et de vos certitudes : vos statistiques sont erronées.
- Karl, taisez-vous ! ordonne le cordonnier en élevant la voix. Et toi Menahem, vas-tu arrêter de nous importuner ?
- Me crois-tu imprudent au point de t'amener un étranger sans avoir vérifier le bien-fondé de ses affirmations ? J'ai les preuves qu'il s'agit d'Andjzrey Gassman.
- Pardon Deran, mais cela ... paraît si ... extravagant ... si improbable, bredouille Menahem !
- Vous êtes impayable vous les juifs, reprend Karl rigolard. Voilà que vous recommencez. Bon ! La première fois, ça peut se comprendre. Vous ne l'avez pas reconnu, ni vu ressuscité et alors vous ne l'avez pas cru. Mais là ! Celui-là ! Il est devant vous. Seriez-vous plus indécrottable que saint Thomas ?

- Karl s'il te plaît, lui dit Andzrey sur le ton de l'apaisement, mets-là en veilleuse tu veux bien ? Je peux comprendre sa réaction.
- D'accord, lui dit Karl, affectant d'être contrarié, la prochaine fois, tu te défendras tout seul. Je te laisserai lapider sans bouger le petit doigt.
- Et ... et la fille et le bébé, demande Menahem, dont le scepticisme prend l'eau ?
- Cette femme est ma cousine et le bébé c'est son fils, lui dit Andzrey.
- Je te rappelle qu'elle est sur la liste Menahem, ajoute monsieur Derzakarian. Elle est en danger et il faut la protéger.

Pris d'une intuition soudaine, Menahem se lève de sa chaise, prend la lampe à pétrole et l'approche du visage d'Andzrey. Il sonde sa mémoire à la recherche d'un indice, d'un détail important qu'il veut à tout prix vérifier.

- J'ai rencontré Andzrey Gassman. Il avait une blessure à ...
- ... A l'épaule gauche enchaine Andzrey. C'était le 29 janvier 1937, près d'Hébron. Et, défaisant sa veste, il lui montre sa cicatrice.
- Alors c'est bien vous ! Plus de doute ... Ce jour-là vous m'avez sauvé la vie et ...
- Peut-être bien, lui dit Andzrey en lui coupant une seconde fois la parole, mais je ne me souviens que de ma blessure.
- Permettez que je vous serre la main. Je n'avais pas pu le faire alors. Vous êtes ici chez vous et je serai honoré de travailler à vos côtés. Pardonnez-moi, mais je suis d'un naturel plutôt méfiant. Soyez sûr que ma joie de vous revoir vivant est immense. J'ai une dette ...

Le bruit que fait le cordonnier en tombant de sa chaise coupe court aux effusions. Danielle est la première à se précipiter. A ses côtés Menahem se baisse à son tour et s'exclame :

- Mais il est couvert de sang ! Il a été blessé ?

- Oui, les gendarmes français nous ont tirés dessus, lui dit Andjzrey, laconique.
- Je ne sens plus son pouls ... Il est mort ?
- Non je sens son cœur. Il vit. Il faut l'allonger, dit Danielle.
- Il y a un lit dans la pièce à côté.
- Andjzrey, Karl, aidez-moi à le transporter et vous Menahem, apportez-moi de l'eau et des linges. Dépêchez-vous.

Sans y avoir été invitée, Danielle a pris spontanément la direction des opérations de secours.

Quand monsieur Derzakarian reprend connaissance, à la lueur des bougies il a la pâleur d'un cadavre. Blessé au ventre par une balle et une autre dans le bras, il a perdu du sang. Beaucoup trop. Karl qui l'a examiné a dit qu'il n'y avait plus rien à faire, mais Danielle s'est insurgée et elle nettoie les plaies et pose de la bourre de coton qu'elle comprime à l'aide d'un bandage de fortune. Le cordonnier lui dit d'une voix à peine audible :

- Tu es là ma fille. Je suis bien content.
- Ne parlez pas, vous allez vous fatiguer. Je vais vous soigner et vous guérir.
- Si tu pouvais étrangler la douleur dans mon ventre, ce serait mieux, lui dit-il en esquissant un sourire épuisé.
- Karl a préparé de la morphine que Menahem lui a donnée : voulez-vous que je vous fasse une piqûre ?
- Dépêche-toi ! Je veux bien mourir mais pas souffrir.
- Allons donc, lui jette Danielle en poussant sur le piston de la seringue, vous ne pouvez pas mourir ! Je ne veux pas ! Vous êtes toute ma famille.
- Tu dois être forte pour ton fils. Et puis tu n'es plus seule. Tu as ton cousin maintenant.
- Lui ? Mais ... Oh ! Et puis non ! Ce n'est pas ça ! Juju n'a déjà plus de père ... Je veux qu'il ait un grand père. Et vous avez tant de choses à lui apprendre.

- J'aurais aimé ... Oui tellement aimé. Mais ... quelqu'un d'autre en a décidé autrement.
- Si vous voulez monsieur Derzakarian, on peut dire le Kaddish ^{xcviii} ensemble, il a plus de force quand il est dit à deux.
- Ah enfin ! ... Je n'ai plus mal... Comme c'est bon ! Merci ma fille.
- C'est la morphine.
- Je croyais que tu n'étais pas croyante ?
- Je ne sais pas bien ! Un jour c'est oui et un jour c'est non. Et vous monsieur Derzakarian ? Vous croyez ?
- Non ! Je ne crois pas. Je suis un juif athée. Disons ... un juif agnostique. Enfin quelque chose dans ce goût-là ! Je ne rejette pas l'idée de Dieu, mais je n'ai pas la foi. Si Yahvé existe, il m'a oublié ou il ne m'a pas vu : ce qui revient au même.
- Peut-être bien que vous ne l'avez pas cherché, lui dit-elle en s'efforçant de sourire ?
- De toute façon j'aurais été relaps.
- Tiens ! Et pourquoi ça ?
- J'aurai choisi d'être chrétien.
- Quelle drôle d'idée ...
- J'aime bien l'idée du Christ, d'un Dieu qui se fait homme ... Ce n'est pas banal ! Et cette idée du don de soi, d'un amour fou, c'est quelque chose ... C'est beau !
- L'amour des autres ... C'est le fil conducteur de votre vie ?
- En tout cas j'aurai essayé ... J'ai ... j'ai fait ce que j'ai pu.
- Moi, j'ai peur de la mort monsieur Derzakarian. Et vous ?
- J'ai peur de ne plus vous voir, ni toi, ni Juju ... ni son père.
- Son père ?... Il n'est plus là ... Mais de quoi avez-vous peur encore ?
- J'ai peur de ne pas avoir compris grand-chose au sens de la vie en tout cas j'ai peur du néant ! Ce néant d'où je suis sorti pour le bref moment de mon existence.
- Ah ! Vous reprenez des forces. Tant mieux !

- Les croyants ont de la chance : la mort pour eux n'est pas un arrêt ou une disparition car leur vie ne finit pas, elle est juste une transformation ...
- C'est sûrement plus rassurant pour vivre.
- Que ... qu'est-ce qui vous gêne dans la religion juive ?
- Tout !
- Tout ? C'est impossible !
- Alors ... presque tout.
- Comme vous y allez !
- C'est cette maudite loi.
- Pourtant le psalmiste chante *Heureux ^c ceux qui marchent dans la loi de Yahvé.*
- Oui, mais c'était il y a longtemps ... Aujourd'hui la loi est devenue un écheveau de règlements. Ne fais pas ça ! Ne fais pas ci ! Fais ci ! Fais ça ! Les juifs ont fini par se détourner de Dieu au profit de la seule loi qui compte plus de six cents interdits ou règlements ... Alors, pfutt ! Dieu ils ne le voient plus, ils l'ont étouffé.
- Pourtant, la loi est nécessaire, dit Danielle.
- Les dix commandements étaient bien suffisants pour être l'éthique et la morale communes à l'humanité.
- Qu'est-ce qu'il faut faire selon vous ?
- Rendre à la loi ce qui appartient à la loi et à Dieu ce qui est à Dieu.
- C'est-à-dire ?
- Dieu est l'affaire du cœur et la loi celle de la société. Il faut séparer les deux car mélangées elles ne font pas bon ménage.
- Vous pensez que le principe de laïcité doit être la règle de vie d'un pays ?
- Elle doit en être son principe premier.
- La Loi ne serait plus l'affaire de Dieu alors ?
- C'est l'amour qui fait de nous des hommes et c'est par l'amour des hommes qu'on atteint Dieu.

- On ne peut pas aimer Dieu seul ?
- Aimer Dieu sans les hommes, c'est l'enfer.
- Alors les tyrans ne croient pas en Dieu !
- Probablement ! Pourquoi cette question ?
- S'ils croyaient en Dieu ils aimeraient leurs peuples et cesseraient leurs tyrannies.
- Ces gens-là se prennent pour des dieux en oubliant que le vrai Dieu ne répand que son propre sang.
- C'est vrai ... il n'a pas voulu du sang d'Isaac ... seulement celui de Jésus.
- Je suis ... fa ... tigué.

Le cordonnier a fermé les yeux. Il faiblit dangereusement. Mais il lutte. Il ne veut pas céder à la mort sans résister. Pas encore. Ses forces le fuient mais ces instants passés avec Danielle sont le dernier et beau cadeau que la vie lui offre. Il en éprouve une grande joie et il est bien décidé à goûter encore un peu de cet élixir. Les yeux fermés et un sourire aux lèvres, il dit à Danielle :

- Veux-tu savoir comment on se protège de la peur de la mort ?...
- Ne m'interromps pas ...
- Mais vous êtes si fort, si serein.
- Veux-tu que je continue où ... ?
- Pardonnez-moi.
- Quand j'étais jeune, j'étais sujet à des crises de panique.
- Vous ? C'est impossible !
- Note que je suis bien plus ordinaire que tu ne le crois.
- Et qu'avez-vous fait ?
- Chaque jour, je me suis efforcé de penser à ma mort. Je voulais penser précisément à cet instant qui vient.
- Pourquoi vous fichez-vous la trouille sans raison ?
- D'abord, penser à sa mort ne fait pas mourir. Et puis, j'espérais qu'en y pensant très fort, je pourrais un jour l'appriivoiser.
- Quelle drôle d'idée.

- Détrompe-toi ! Apprivoiser sa mort te rend plus fort : tu t'en fais une amie fidèle. Souviens-toi de François d'Assise qui parlait avec tendresse de sa sœur la mort. Tout ça pour te dire que, quand tu meurs pour de bon, tu ne pars pas tout seul puisque tu pars avec ton amie.
- Oh vous alors ! Et vos crises ?
- Je n'en ai plus eu. Tu sais la mort, c'est bien la seule chose dont on ne puisse pas douter. Donne-moi ta main.
- Voulez-vous de l'eau ?
- Non ! Aide-moi à soulever ma tête ... Je n'ai besoin que de ton sourire.

Monsieur Derzakarian ferme les yeux. Son visage est calme et ses lèvres pâles ne sourient que pour Danielle qui a conscience qu'il lui donne ses derniers mots, ses dernières pensées, les derniers instants de sa vie et que sa présence à ses côtés lui procure son dernier bonheur. Elle en éprouve à son tour une joie intense mais en même temps une peine immense. Elle n'ose plus bouger et elle lui chuchote les mots pour les rendre plus doux. Elle contemple cet homme si nouveau, si différent de ce qu'il était hier et si étrangement le même, si attentif et rassurant et si fort dans cet ultime instant. Elle le trouve beau. Et même infiniment beau. Elle ne voit plus que son âme. Il fait une pression sur sa main qu'il tient comme un trésor.

- Ma fille, j'ai une dernière chose à te dire ... Une chose importante.
 Pour l'entendre, Danielle doit coller son oreille à ses lèvres.
- Fais-moi une promesse ...
- Oh ! Tout ce que vous voudrez...
- Retrouve Julien ! Tu l'aimes et il t'aime. Il est l'homme de ta vie. Ne l'abandonne pas ! Je sens qu'il n'est pas maître de ses décisions.
- Mais où voulez-vous que je le trouve ?
- Andjzrey t'aidera.

- Je vous promets de tout faire pour le retrouver. Mais pourquoi tenez-vous tant à lui ?
- Parce qu'il est mon fils !
- Comment ça votre fils ? ... Dieu tout puissant, vous délirez : cela est impossible ?
- Non, j'ai encore toute ma tête. Écoute-moi ! Sa mère autrefois a été mon grand amour, mon béguin. C'était au début de 1919. J'arrivais à Paris après avoir traversé une partie de l'Europe à pied. Nous nous sommes croisés. Elle était jeune et belle. Au premier regard nous nous sommes aimés. Un amour fou qui a duré un mois. Mais j'étais recherché par les sicaires de Mehmet VI^{ci} et ses Pachas que je croyais pourtant avoir semés. Ils avaient retrouvé ma trace, alors, de nouveau, j'ai dû fuir et j'ai quitté Paris sans pouvoir lui dire où j'allais, ni qui j'étais.
- Mais pourquoi ?
- Dans ces sortes d'affaires, savoir, c'est s'exposer au danger de parler. Je croyais aussi pouvoir la retrouver rapidement. J'ai fui en Palestine mais j'y suis resté trop longtemps. Quand je suis revenu à Paris, cinq ans plus tard, elle avait déménagé et disparu. Je l'ai cherchée en vain pendant toutes ces années.
- Mais enfin ... comment ... comment avez-vous su que Julien est votre fils ?
- Le jour où il a débarqué dans mon échoppe, j'ai cru voir l'ange que j'avais aimé. Il lui ressemble tellement. Oh, si tu l'avais connue ? Comme elle était belle alors.
- Ce n'est pas une preuve suffisante. Il pouvait être le fils de quelqu'un d'autre.
- Bien sûr ! C'est pourquoi je lui ai demandé son âge et sa date de naissance. Là, je n'avais déjà plus beaucoup de doutes. Les dates correspondaient. Mais un jour, il m'a montré le médaillon qu'il porte à son cou. Cette fois, je n'avais plus d'hésitation : le médaillon est celui que j'avais offert à Henriette, à cette femme qui avait le même prénom que sa mère. Nos deux portraits sont

à l'intérieur. Enfin il y a cette dernière indication qui a levé définitivement mes doutes si toutefois j'en avais encore. Julien m'a appris que sa mère ne s'était jamais mariée et qu'elle n'avait pas connu d'autre homme que son père, sauf dans les dernières années de sa vie, un certain Lebroc qui était son professeur de lettres. Quel bonheur ! Mon Henriette ne m'avait pas oublié et Julien, son enfant, est le mien.

- Oh, mais alors, vous êtes le grand-père de Juju pour de vrai !
- Oui ! Juju ... c'est ... mon sang. Mon ... vrai petit-fils. Et toi tu ... es ma fille ... selon ... mon cœur.
- Alors, Julien est un peu juif !
- Tu crois ... que ... c'est ... important ?
- Monsieur Derzakarian, votre histoire est si belle que je ne peux pas m'empêcher de pleurer. Mais pourquoi nous avoir caché la vérité ? Vous savez bien que Juju est un enfant de l'amour.
- Ça ... aurait ... changé ... quoi ? Et puis ... je ... pensais ... avoir... le temps. Vous ... regarder ... vous ... aimer... me ... donnait ... telle ... ment ... de bon... heur... Re ... trouve Ju ... lien ... Re ... trou ... ve ... mon ... fils ... Pro ... mets-le ... m ...
- Je vous le jure père.

Monsieur Derzakarian ne s'entendit pas appeler du beau nom de père. Exsangue, il vient de s'éteindre comme une lampe qui a brûlé son huile. Danielle lui ferme les yeux et pleure longuement le front posé sur sa poitrine. Elle vient de perdre un ami, un protecteur, un confident, un homme exceptionnel et, plus que tout, le grand-père de son fils. Elle se sent malmenée, battue, écrasée par le destin qui lui prend, à une journée de distance, les deux hommes qu'elle chérissait le plus après son fils.

- Qu'as-tu fait Dieu ? Qu'as-tu fait, proteste-t-elle ?

La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière dans le cœur de l'homme.
(Machiavel)

Chapitre 21

Quand Julien reprend conscience, il est allongé sur un lit dans une grande pièce nue et haute de plafond. Par les grandes fenêtres fermées, sans voiles ni rideaux, la lumière crue frappe les murs blancs et l'oblige à fermer les paupières.

Il étouffe. L'air est trop chaud. Il écoute ce silence de cloître qui pèse comme une rumeur lointaine, étouffée ... une sorte de bourdonnement métallique. Sous ses doigts, il sent l'épaisseur d'un pansement. Où est-il ? Dans une chambre d'hôpital ? Il y a deux lits métalliques sur sa droite, pas plus larges que des châ-lits de capucins. Mais ils sont vides.

Si au moins j'avais un voisin. Je pourrais savoir ce que je fais là ... Il cherche dans sa tête mais ne trouve pas de réponse. Le monstre qui écume sa vapeur et ferraille sous son crâne, l'empêche de penser. Il a soif. Très soif.

Il essaie de se redresser, mais une douleur lui traverse la poitrine et le cloue sur le lit. Il doit être blessé ou malade. C'est idiot de ne pas savoir. De la sueur roule sur ses cuisses, ses aisselles, dans son cou, sur son front. Les draps sont trempés.

Il voudrait qu'on les change. Il faudrait ouvrir les fenêtres. L'idée l'obsède. S'il était à la montagne, il aurait le vent, le froid, la neige. Cette fraîcheur lui ferait du bien.

Il voudrait aussi connaître l'heure, mais sans savoir pourquoi. Il demande à boire mais n'entend pas sa voix.

Pourquoi les choses vont-elles si mal ?

Parfois des images défilent. Elles sont floues, inaccessibles. Elles vont et viennent sans logique ni cohérence.

Deux visages apparaissent : des femmes probablement, mais leurs contours sont déformés. Et s'il fait l'effort de s'en approcher, ils disparaissent derrière un voile de brume.

Julien a perdu la trace de son passé. Il a peur soudain car sa mémoire est vide. Il a envie de vomir. Un rideau noir descend sur ses yeux. Il retombe dans le coma.

Le professeur de médecine s'approche du malade et lui soulève une paupière.

- Sœur Marguerite, le jeune Desgranges s'est-il déjà réveillé ?
- Pas encore monsieur.
- Il est chez-nous depuis combien de temps ?
- Deux semaines monsieur.
- Il est dans sa phase de réveil ... Ça ne devrait plus tarder maintenant.
- Il vous doit une fière chandelle.
- C'est notre métier ma sœur. Ah ! Tant que j'y pense, quand notre malade sera réveillé, ayez donc la bonté de prévenir cette femme, cette commandante allemande ... Comment l'appellez-vous déjà ?
- Maschman, docteur, sturmbannführer Maschman.
- C'est ça ! Surtout n'oubliez pas, je ne tiens pas à avoir d'ennuis.
- Ne vaudrait-il pas mieux ne rien lui dire ou mieux, lui dire qu'il est mort ?

La religieuse a lancé sa remarque en levant un visage énergique vers le médecin, ce qui a pour effet de faire vaciller les godrons empesés de sa cornette blanche.

- Voyons ma sœur, vous seriez prête à faire un mensonge aussi gros ?
- Pour sauver une vie, oui, sans hésiter !
- Eh bien n'y pensez pas ! Pas d'héroïsme inutile, d'autant que je soupçonne fort cette femme d'être éprise de notre monsieur Desgranges.
- Comment ça ? Un français avec une allemande ? ... Et une nazie par-dessus le marché ! Êtes-vous bien sûr monsieur ?
- Je n'en jurerais pas, mais elle me téléphone tous les jours. C'est une indication ... Plutôt sérieuse non ?

- C'est peut-être une ruse ?
- Expliquez-vous ?
- Pour ne pas risquer de le manquer pardi ! Faut se méfier des femmes. Et de celle-ci en particulier. C'est une SS, une dure ! Avec ces boches à tête de mort, il faut s'attendre à tout.
- Sœur Marguerite, j'aurais cru que l'exercice de la sainteté vous aurait rendue moins suspicieuse et assurée d'un discours, disons ... moins trivial.
- Monsieur, lui dit-elle, sans vouloir vous chanter la palinodie, je n'ergoterai pas et encore moins vous chicanerai. Sachez que j'écoute d'une oreille attentive vos patenôtres de corps de garde et que je peux témoigner que la langue de cet hôpital n'est pas à franchement parler celle de l'académie, mais pour tout vous dire, votre pidgin n'est pas fait pour me déplaire. Et s'il ne tenait qu'à moi, j'enverrai faire lanlaire tous ces teutons en vert de gris.
- Vingt dieux ! S'écrie le professeur. A bas la calotte ! Voilà qui s'appelle parler ma sœur. Mais n'allez pas pour autant faire des sottises ! Vous me le promettez ?
- Si vous êtes sûr qu'elle ne le fusillera pas.
- Elle avait l'air si désespérée quand je l'ai vue en ressortant du bloc ... On peut être machiavélique, mais à ce point ?
- Je l'espère monsieur, cependant cette histoire n'est quand même pas bien claire ... D'ailleurs qui avait bien pu la prévenir pour qu'elle arrive si vite ?

Cette étonnante conversation entre le médecin et son infirmière a définitivement tiré Julien de son sommeil comateux. D'abord surpris, puis amusé, il écoute en silence ce bavardage qui lui permet d'assembler les pièces manquantes de son puzzle. Il a la tête lourde mais il se sent bien. Il n'a plus de douleurs dans la poitrine et il ne garde de son premier réveil que le souvenir vague d'un violent mal de tête. Surpris d'entendre sa voix rocailleuse qu'il ne reconnaît pas, il demande :

- S'il vous plait, pourrais-je avoir un cachet d'aspirine ?

- Docteur il a parlé ! Doux Jésus, il est revenu à lui, s'écrie sœur Marguerite.
- Mon jeune ami, déclare le chirurgien en lui prenant machinalement le pouls au poignet, bon retour chez les vivants ! On peut dire que vous revenez de loin.

Le professeur et l'infirmière rayonnent de la satisfaction que donne la contemplation du travail bien fait. Leur bienveillance n'est pas feinte : une vie sauvée est pour eux leur suprême récompense, Le graal de leur métier.

- Merci leur dit Julien.
- On a fait de notre mieux, dit la sœur en lui lançant une œillade complice. Et, comme elle ne perd jamais une occasion, elle ajoute en joignant les deux mains : c'est Dieu qu'il faut remercier mon ami. Vous avez là une bonne occasion de penser à lui.
- J'y penserai ma sœur, j'y penserai, mais ... que m'est-il arrivé au juste ?
- Vous avez reçu une balle dans la poitrine.
- Et c'est tout ?
- Si on veut ... ajoute le médecin en réprimant un sourire. Ajoutez le péricarde arraché ce qui fait qu'à ... deux petits millimètres près, vous étiez mort ; ajoutez encore un poumon perforé, un pneumothorax, un emphysème et une côte brisée ... Et alors oui, c'est tout !
- Donc, je reviens de loin ?
- On peut dire ça !
- Il y avait une jeune femme avec moi, est-ce qu'elle est là ?
- N ... non ! Vous êtes arrivé seul.
- Savez-vous si on a retrouvé mes assaillants ?
- Ça je ne sais pas ! Mais ce n'est plus mon domaine. Désolé, mais comme je n'ai pas fini mes visites, je vous reverrai plus tard. Vous venez sœur Marguerite ?
- Docteur, n'oubliez pas mon cachet d'aspirine.
- Je vous le fais envoyer sans tarder.

Julien refait ses forces en se baladant dans les couloirs de l'hôpital. Il y découvre un monde étrange dont il ignorait tout. Il rencontre surtout des gens âgés et, en plus petit nombre, des enfants.

Il est frappé de voir que cette population, de conditions et de sexes différents, se côtoie dans une surprenante indifférence. Sur ce point, l'hôpital lui rappelle la prison à cause de la souffrance et de l'anxiété qui suintent des regards.

- Dans les retroussis de la douleur et de la mort se dit-il, il est vain de rechercher la fraternité et la compassion.

Mais sa comparaison s'arrête là. L'hôpital a une forme de beauté unique qu'elle puise dans l'humanité de ses servants. Et cette beauté l'émeut. La vie y est sacrée. Contrairement à la prison, une vie perdue est comme une pierre qui manque à l'édifice du monde.

Tous les personnels ne valent sans doute pas sœur Marguerite, mais chacun d'eux est le héros anonyme et discret du combat pour la vie. Un combat hélas qu'ils perdent trop souvent. Mais quand ils en sortent victorieux, il n'y a jamais personne pour leur en faire l'éloge ou leur remettre une récompense encore moins une citation à l'ordre de la nation. Les médecins ne sont pas des soldats. Julien pense que le monde est absurde.

- On décerne des médailles à ceux qui tuent des vies mais jamais à ceux qui les sauvent.

L'une de ses promenades le conduit jusqu'à la salle commune des hommes. Il est bouleversé par ce qu'il voit. Il n'a pas compté les lits mais il en estime le nombre à une bonne soixantaine. Et si à l'heure des soins, les corps s'offrent sans pudeur à la vue des autres malades, le plus humiliant est ailleurs. Être malade ne suffit pas, il faut, à l'heure des visites, souffrir l'enfer de la cacophonie des bavardages et des regards indifférents, effrontés ou curieux des gens en bonne santé. Il sait qu'il doit à Melita le bonheur d'avoir une chambre individuelle et il lui en est sincèrement reconnaissant.

Dès qu'il a été en mesure de s'asseoir à une table, il a écrit à Parcila et à Danielle. Sur les trois lettres qu'il a déjà adressées à chacune d'elle, il n'a pas eu de réponse. Sa perplexité fait place à l'inquiétude. Se cacheraient-elles des nazis ? Il trouve quelques raisons à la discrétion de Danielle qui ne manquera pas, il en est sûr, de lui faire signe un jour ou l'autre. Mais Parcila ? De quoi a-t-elle peur ? Quelque chose cloche.

Son inquiétude redouble quand il reçoit la visite d'un policier venu entendre sa version des faits pour l'agression dont il a été la victime. Curieusement l'inspecteur ne lui pose aucune question sur la présence à ses côtés ce soir-là de son ancienne maîtresse. Elle semble n'avoir jamais existé. Par prudence, il évite d'en parler. Quant à révéler l'existence de la juive, c'est bien entendu, hors de question. Ce serait la condamner.

Melita s'est annoncée. D'abord contrarié par sa visite, Julien est finalement enchanté de la trouver souriante et gaie. Elle reste avec lui jusque tard dans la soirée, sans se soucier de l'horaire des visites.

Il en profite pour l'assaillir de questions. Il veut tout savoir sur l'enquête. Elle refuse de répondre, prétextant que ce n'est ni l'heure ni le lieu et qu'il aura tout le temps de savoir. Les yeux plein de joie, elle lui déclare :

- Vous êtes vivant ! Vivant ! C'est tout ce qui m'importe. Vous allez maintenant reprendre des forces et oublier ce terrible moment. J'ai eu si peur. Je vous avais crue perdu.

Lui ayant reproché d'avoir tardé à venir, Julien se fait un malin plaisir de lui confier qu'il a douté d'elle et qu'il a même éprouvé un sentiment de fureur à l'idée qu'elle était insensible à son sort. D'une voix inhabituellement douce elle lui répond :

- Comme vous êtes cruel et injuste Julien. A l'instant où j'ai appris votre agression, je me suis précipitée à votre chevet et j'ai attendu toute la nuit sur un banc pour savoir si vous alliez vivre ou mourir. Et chaque jour depuis, j'appelle l'hôpital pour prendre de vos nouvelles.

Le lendemain et les jours suivants, elle revient le visiter, passant des heures en sa compagnie. Les jours de pluie ou de vent, ils déambulent tous les deux dans le cloître de l'hôpital et, quand il fait beau, ils vont dans les jardins s'asseoir sur un banc ou prendre le soleil au milieu des fleurs et des massifs de buis. Elle lui prend le bras et se frotte à lui, sans gêne, effrontément, à la manière d'une maîtresse impatiente ou d'une femme de petite vertu tarifée pour les amours. Certains jours, se plaçant à l'abri des regards, elle s'applique même à donner à ses gestes innocents, la saveur polissonne d'un petit ragoût de débauche.

Mais elle s'emploie à le séduire sans jamais en parler, pour ne pas l'effrayer, s'avancant à couvert comme le chasseur qui veut prendre un renard et elle y déploie une longue patience. Elle l'attire dans son piège pour le clouer à elle, définitivement. Irrévocablement.

Julien n'est pas dupe de son manège. Il s'en amuse et la laisse faire. Pense-t-elle qu'il est resté ce tendron de juillet 40 qu'elle avait subjugué à bon compte ? Entre-temps il est sorti de sa coquille avec Parcila et avec Danielle il s'épanouit d'amour. Alors, Milita peut toujours essayer de le séduire, elle s'épuisera ou se cassera les dents.

Pour autant, pourquoi l'enverrait-il au diable ? Elle est son unique lien avec le monde. Et le lien est agréable. Melita est pulpeuse. Désirable à souhait. Elle l'aide à adoucir son inquiétude qui en secret le dévore. Trop faible encore, il redoute d'être seul. Il en vient même à attendre ses visites au point de s'alarmer quand elle a du retard. Il faut dire aussi qu'elle ne vient jamais les mains vides et, comme le ravitaillement qu'elle apporte est copieux, il s'empresse de le partager. Il en tire ainsi l'estime du personnel.

Les jours passent et Julien se remet rapidement. Mais il est toujours sans nouvelles de Danielle et de Parcila et l'inquiétude le ronge. Il s'en ouvre auprès de Melita, mais indirectement, comme par effraction pour ne pas éveiller ses soupçons. Alors il tâtonne, navigue et godille à vue mais toujours en serrant la question au plus près.

Julien a trouvé le point faible de Melita et il s'emploie à y enfoncer quelques coins en apparence insignifiants. Il sait maintenant par une ou deux confidences qui lui ont échappé, qu'elle pense toujours à la rafle du Vel' d'hiv. Alors il joue de son obsession comme d'un archet en Pernambouc sur les cordes d'un alto. Il joue de tous les coups, longs ou courts, mais par allusions uniquement.

Pour mieux l'étourdir, il se fait aussi naïf que Sancho Pancha que Jules Massenet a écrit précisément pour le piccato, une petite flûte dont la sonorité est celle du pépiement d'oiseau. En l'écoutant, Melita se laisse bercer par ses saccatos, ses piccolos et autres legotos qui sortent de sa voix mélodieuse et grave. Elle est dans l'enchantement. Entrée dans son jeu, elle se relâche. Oubliant son rang et sa carrière, elle se confie à cet homme qu'elle adore ... et elle lui avoue que l'opération du Vel'div a été un échec et que les treize mille juifs internés entre Drancy et Beaune-la-Rolande sont loin de faire le compte ... La faute, naturellement, à ces incapables de français.

Treize mille ! Le chiffre est monstrueux. Julien en est tétanisé. Il ne voit plus que les beaux visages défigurés de ses deux amours martyrs. Le silence de Danielle ? Il en connaît aujourd'hui la raison et doit admettre la terrible réalité : Danielle et Juju sont aux mains des nazis.

Cette nuit, dans un cauchemar, il les a vus roulant vers l'Allemagne ou peut-être bien la Pologne, écrasés par la foule d'un wagon puant de sueur et d'odeurs d'excréments. Danielle tendait une main vers lui tandis que l'autre serrait Juju sur sa poitrine. Elle l'appelait au secours et Juju pleurait.

- Jamais je ne me pardonnerai de vous avoir dénoncés, je suis un criminel, un délateur.

Lancinante, son accusation lui revient comme un boomerang et il se sent coupable à en mourir. Maudissant sa haine meurtrière, il est effondré par son aveuglement des premiers jours.

- Je les ai tués ! Je les ai tués !

Quand ce ne sont pas les visages de ses deux amours qui viennent le torturer, c'est le silence de Parcila qui l'accable. Car enfin se dit-il, elle n'est pas juive. Elle travaille dans le service de celle qui précisément tisse ses pièges contre les juifs. Que lui est-il donc arrivé ? Il n'exclut pas que Melita ait pu découvrir leur liaison passée et qu'elle se soit vengée. Ce serait bien dans sa nature, jalouse et possessive, autant que dans ses moyens. En même temps, il pense que cette vengeance est peu probable car Parcila doit avoir à ses yeux l'importance du vide ou du zéro absolu.

Il se perd en conjectures. Trop de questions et pas de réponses. Il a besoin d'agir. Il lui faut enquêter à partir des dossiers de l'agence.

- Les réponses sont enfouies là-bas se dit-il. Je dois connaître la vérité, trouver le bout de la quenouille, peloter le fil et le tirer en entier pour mettre à nu cette sombre histoire. Je dois filer d'ici.

Mais le médecin s'y oppose.

- Trop tôt ! lui dit-il.

Soupçonnant un autre intérêt que celui de sa santé, Julien met à jour son subtil raisonnement. En perdant son patient, le service perd une source conséquente de subsistances. Bon prince, Julien lui fait la promesse d'un approvisionnement régulier.

Une heure plus tard, il sort de l'hôpital.

Le lendemain matin, Julien retrouve le chemin du Comptoir National. Sa nouvelle secrétaire qu'il ne connaît pas, une allemande un peu courte de jambes et forte de poitrine et des hanches, est déjà à sa machine.

- Je ne vous attendais pas si tôt monsieur, lui dit-elle en se levant avec un joli sourire pour lui tendre la main et se présenter. Je suis Greta Herkel. Comment dois-je vous appeler monsieur ?

- Monsieur, c'est très bien, répond Julien pour clore la discussion.

Une surprise l'attend. Son bureau a été refait au goût du jour, autrement dit à celui de Melita. Les murs sont recouverts de tissus, les fenêtres ont des rideaux et le mobilier est nouveau à défaut d'être neuf. Les couleurs sont douces et accueillantes. Melita n'a pas lésiné sur la dépense. Il examine avec intérêt les deux Poussins qu'il ne connaissait pas et il jette un coup d'œil dubitatif au reste de la pièce. Sa table de travail est du premier empire qu'il exécra comme les quatre chaises et les deux fauteuils qui viennent sûrement d'une collection privée. Il apprécie cependant les trois Hamadhan jetés sur le parquet ciré, le bleu en particulier qui est d'une grande finesse encore que les deux crèmes ne manquent pas d'intérêts. Le juif qui les possédait doit maintenant rouler vers la Pologne. Cette pensée lui donne la nausée et lui gâche son retour.

- C'est beau, lui dit Greta. Vous avez de la chance monsieur.
- Oui, oui ! Maintenant laissez-moi. Je vous appellerai au besoin.

Sa voix est rogue, cassante même. Lui tournant le dos, il ne voit pas la lueur de déception qui passe dans le regard de la jeune secrétaire qui secrètement espérait prolonger cette proximité inattendue. Avoir pour patron l'homme de la sturmbannführer n'est pas la moindre des relations. Et puis, il est si beau : elle est immédiatement conquise. Refermant la porte derrière elle, elle se console en pensant qu'elle trouvera bien d'autres occasions. D'ailleurs, cinq minutes plus tard, elle toque de nouveau à sa porte.

- Monsieur, J'ai un message pour vous de la sturmbannführer Maschman.
- Eh bien, qu'attendez-vous pour me le donner ?
- Je voulais vous dire monsieur,
- Quoi donc ?
- Je suis si heureuse et fière de travailler pour vous. J'espère ne jamais vous décevoir.
- Je l'espère bien mademoiselle. Maintenant laissez-moi.

Il n'a pas réussi à se départir de son irritation. La voix un peu trop sucrée de cette femme lui porte sur les nerfs. Resté seul, il prend connaissance du message que Melita a rédigé pour lui à la hâte.

*Très cher Julien,
Je pars pour Berlin. Une affaire importante. Je ne serai pas là pour vous accueillir comme j'aurais tant aimé le faire. Sachez que j'en suis fort chagrinée. Cependant, je compte bien être de retour à Paris à la fin du mois. Soyez sûr que je vous le ferai savoir dès que possible. A bientôt.*

Melita

Ps : J'espère que votre bureau vous convient.

- Wouaouhh !

Un lion apercevant la porte de sa cage ouverte, ne rugirait pas plus fort. Trois semaines et seul ! Il a les mains libres pour mener son enquête.

Dans l'escalier de fer qui mène aux bureaux des archives de l'agence, il s'attend inconsciemment à trouver Parcila faisant mine de manquer une marche en le voyant et de lâcher ses dossiers et de s'excuser de boucher le passage. Un instant, il laisse ses souvenirs l'envahir ... Combien de fois m'a-t-elle fait le coup se demande-t-il ? Il ne saurait le dire. Ces jours-là, il avait vu plus souvent son arrière que son devant, comme elle disait. Il croit encore l'entendre lui dire : *m'sieur Julien, mon devant est occupé, passez par mon derrière, ça frotte un peu, mais ça fait pas mal !* Il riait alors à s'en déboîter les boyaux. Il avait appris à la prendre comme elle est : adorablement rouée mais tellement bonne fille. Il ne peut s'empêcher de murmurer :

- Chère Parcila où te caches-tu ?

Dans la salle des archives, il s'adresse à Yvonne, l'une des quatre secrétaires archivistes qui vient de prendre son poste. Se souvenant qu'elle est une amie de Parcila, il pense qu'elle doit être au courant de ses petits secrets et peut-être même de l'endroit où elle se trouve.

- Non, m'sieur Julien, lui dit-elle, j'ai pas r'vue d'puis le jour qu'on vous a assassiné. J'suis été chez elle deux fois mais j'lai pas vue. Ya personne. C'est comme si qui z'auraient déménagé.
- Oh, m'sieur Julien, j'ai pas mes quinquets dans ma poche, vous savez. J'ai bin songé à ça ! J'm'en suis paluchée des fiches pour savoir. Et alors ... peau de balle et balais de crin ! La Germaine, elle a même plus de dossier ! Pas même une fiche d'embauche. C'est à plus rin comprendre. J'm'ai mouillé mes ganglions pour rien.
- Mais pourquoi Parcila, je veux dire Germaine, avait-elle un dossier ?
- A cause de son grand-père !
- Diable ! Et vous savez pourquoi ?
- Non m'sieur ! 'E m'en causait jamais la Germaine. 'E voulait pas m'dire. 'E m'disait qu'elle avait pas l'droit d'en parler. Même que c'était rapport aux 50 otages fusillés qui sont devenus 49 souvenez-vous. Mais j'en sais pas plus.
- Et c'est ce dossier-là qui a disparu ?
- Oui ! Y a trop de chipatouillages ici, m'sieur Julien.

Baissant la voix elle ajoute :

- J'peux t'y vous causer franchement ?
Julien qui est venu pour ça, lui fait signe de parler.
- On est copine toutes les deux la Germaine et moi. On se dit tout. E'm'avait dit k'c'était fini vous et elle. Mais le jour qu'elle a disparu, toute la journée j'ai bien vu qu'elle était chiffonnée d'la tête. J'y ai demandé : qu'ek't'as ? 'E me disait : faut qu'j'lui cause, c't'important. D'ordinaire, d'aller vous voir, elle en était toute coquinée ... toute gaie à en pisser dans sa culotte ! Mais ce jour-là, elle était ... comme quelqu'un qu'est dans la honte. Oui, c'est ça ! ... Elle avait la honte d'aller vous causer qu'elle était. Allez comprendre ?

Voyant que Julien porte un intérêt à ses confidences, Yvonne poursuit :

- Notez 'k'c'est moi qui dit ça m'sieur Julien. Elle a pas voulu 'm'dire d'quoi y r'tournait. C't' un s'cret ké'm'disait ... et c'est dangereux ! Dangereux ! Comprenez, d'entendre ça, j'étais dans le tourment moi aussi. Elle ? La Germaine qui frait des choses pas bien ? C'est pas Dieu possible ! J'l'a connais par cœur c'te frangine, 'l'est plus douce qu'un gant d'soie et n'a pas plus de fiel qu'un pigeon. Eh bin, on aurait dit qu'ce jour-là, elle était obligée d'aller vous avouer des choses ké voulait pas dire ... C'est mon sentiment. Ah, non, on m'enlèvera pas ça de l'idée !

Cette conversation, bien que surprenante, n'apprend rien de concluant à Julien. C'est alors qu'Yvonne ajoute :

- Y a une chose que j'comprends pas m'sieur Julien ?
- Quoi donc ?
- Bin ! Elle a dû vous causer pardi ... J'l'ai vue qui partait avec vous dans vot'auto. La suite, c'est vous qui d'vez la connaître.

Comme Julien lui fait non de la tête, elle ajoute :

- Ya d'la voyouterie là-dessous ! Ya vous k'est comme qui dirait presque mort ... ya la rafle des youpins ... ya la patronne qui barbotte son dossier et la Germaine qui disparaît.

Yvonne lui rapporte un événement étrange selon elle dont le sens lui échappe. Ce soir-là, veille de la rafle, en quittant son bureau, elle avait oublié son gilet et elle était revenue sur ses pas le chercher. Elle avait alors vu la *stubaff* fouiller dans les affaires de Parcila.

Une fois de plus Julien est surpris, mais ces révélations n'éclairent pas son affaire. Au contraire, elles l'embrouillent. Et puisque la piste de Parcila est pour l'heure dans l'impasse, Julien pense qu'il pourrait avancer sur celle de Danielle. Il demande à la jeune femme de lui prêter son concours.

- Qui c'est qu'on doit trouver m'sieur Julien ?
- Un dossier au nom de Gassman. Danielle Gassman. Pouvez-vous faire ça ?

Comme elle fait oui de la tête, il lui dit que c'est un secret entre elle et lui et il lui recommande d'être discrète. Elle cligne des yeux et chuchote :

- C'est quék'un de vot' famille j'suppose ?
- En quelque sorte, oui.

Dans les milliers de fiches qui ont permis l'arrestation des juifs, ils cherchent celle de Danielle. En vain. Pourtant, Julien est formel : son dossier existe puisqu'il en est l'auteur.

- Êtes-vous certaine que toutes les fiches soient ici ?
- Oui m'sieur.
- Et les morts ?
- Quels morts m'sieur ?
- Dans une opération de cette ampleur, il y a forcément des morts, des accidents, des gens qui se révoltent, qui s'enfuient ou qui passent au travers.
- Ah ! vous voulez-parler sans doute des ceusses qui sont dans l'armoire là-bas ?
- Il y en beaucoup ?
- J'pourrais pas vous dire combien, mais oui ... y en a un bon paquet mais 'e sont pas classées.

Pour une raison inconnue, les dossiers sont entassés dans un désordre inhabituel pour la bureaucratie SS et la tatillonne Melita. Loin de se décourager, Julien demande à la jeune femme de l'aider à les monter tous dans son bureau.

- Bin, lui dit-elle, c'est pas pour vous décourager, mais y en a pour un moment !

Une partie de la nuit, Julien consulte les fiches une par une. Au petit matin, il se réveille à sa table de travail, la tête affalée dans ses coudes. La journée suivante, il travaille sans relâche, ne sortant que pour aller chez lui, manger un peu, prendre une douche et se changer. Les jours suivants, il s'absente de son bureau et, quand il réapparaît au matin du sixième jour, il est pâle, la tête défaite et le regard absent. Les employés pensent qu'il fait une rechute.

Alors qu'il cherchait une victime, Julien trouve une coupable. Son esprit est dans la tempête. Le soupçon s'infiltré comme un crachin d'hiver par les fentes d'une toiture crevée. Il a froid. Ses larmes sont glacées et son cœur se fend. Il a questionné les témoins, rencontré le docteur Golbert et madame Pommier, la concierge qui a perdu son mari.

Bouleversé, incrédule, il a d'abord refusé ce qu'on lui disait, quêtant l'ombre d'une erreur. Espérant qu'on lui fabriquait une vérité sur la tête d'une épingle, il a repris l'enquête, une fois, deux fois. En vain ! La conclusion est implacable, funeste, mortelle : Danielle est coupable ! Elle a engagé deux tueurs professionnels pour le tuer... par vengeance ! De ses hauteurs inconnues, la tristesse lui pilonne le cœur. Pour la police, l'affaire est simple : les tueurs l'ont suivi et l'ont tiré comme un lapin dans sa garenne. L'ayant cru mort, ils s'en sont pris à Parcila, parce qu'elle était le témoin gênant de son assassinat mais d'abord parce qu'elle était coupable d'avoir été sa maîtresse ... Et qu'elle l'aimait encore. La police est formelle : la jalousie ne fait pas de doute. Le mobile est aussi vieux que le monde.

Il a sous les yeux la copie carbonée du dossier de la police qu'il veut relire encore une fois. Dans les aveux des assassins, il y a peut-être une faille qui lui a échappé : la justification qui excuserait la conduite de la mère de son fils.

Gestapo- Police judiciaire - Préfecture de Police de Paris

Compte rendu d'enquête.

Nous.....

..... Deux individus, portant sur leurs épaules un tapis roulé, ont été vus quittant l'immeuble du 76 rue de la Pompe, dans le 16^{ème} arrondissement de Paris, vers dix-neuf heures, le 15 juillet 1942 à Paris. Ces faits ont été établis par les dénommés Vautrin Jacques et Vautrin Martine, tous deux de nationalité française, habitant l'immeuble voisin au 66 et témoins de la scène que nous, conjointement, les officiers de police judiciaires français, Gaëtan Prestavoine et l'oberleutnant Adolph Kramer, avons entendu et pris les dépositions le lendemain des faits. Les témoins susnommés affirment que, sortant de chez eux ce soir-là, ils ont été intrigués par le manège de deux hommes qui portaient un tapis roulé

sur leurs épaules. Le tapis semblait lourd à porter et il remuait comme s'il était habité de l'intérieur. Le dénommé Vautrin s'est interposé mais il a reçu un coup de crosse sur la tête. Assommé, il est tombé à terre. D'après la femme Vautrin qui criait au secours, les deux suspects se sont mis à courir et ont jeté le tapis dans une camionnette qui stationnait sur le trottoir. Ils ont démarré et disparu en direction du boulevard Henri Martin. Les dénommés Vautrin Jacques et Vautrin Martine ont déposé plainte au commissariat du quartier qui a fait son enquête. Arrivé sur les lieux, l'inspecteur Jules Bouchard a constaté qu'il y avait eu meurtre sur la personne du concierge de l'immeuble, le sieur Jules Pommier, et une tentative d'assassinat sur la personne du sieur Desgranges Julien qui avait été transporté à l'hôpital Lariboisière par le docteur Golbert, habitant l'immeuble et qui avait été alerté par la dénommée Thérèse Pommier, la concierge de l'immeuble. L'inspecteur Bouchard a alerté la direction de la section criminelle de la rue des Saussaies qui nous a chargés de l'enquête.

Le numéro d'immatriculation de la voiture et la description précise des agresseurs par les époux Vautrin nous ont permis d'identifier les deux individus, par ailleurs bien connus de nos services. Localisés, ils ont été interpellés le lendemain à leurs domiciles respectifs. Il s'agit des dénommés Globos Georges, dit le crocheur et son complice, le dénommé Monnier Maurice dit le surineur.

Les deux individus ont reconnu les faits. Ils affirment que le 14 juillet, une femme dont nous savons de source sûre qu'elle est de race juive, une certaine Gassman Danielle, habitant rue des Rosiers, le Saucisson de Paris, leur a donné 5000 francs (qui ont été retrouvés au domicile du dénommé Globos) dans le but d'éliminer le sieur Desgranges Julien à son domicile, ainsi que sa maîtresse, la dénommée Planchon Germaine dite Parcila.

Le dénommé Monnier a avoué avoir égorgé le concierge Alfred Pommier dans sa loge du 76 rue de la Pompe pour le faire taire. Ensuite, il a reconnu avoir tiré sur le sieur Julien Desgranges qui descendait par l'escalier. Le croyant mort, il a, en compagnie de son complice Serge Globos, assommé la femme Planchon qu'ils ont roulée dans l'un des tapis du hall de l'immeuble. Ensuite de

quoi, ils l'ont jetée dans leur camionnette Juva-quatre de marque Renault. Les deux individus ont reconnu s'être rendus au domicile de la dénommée Germaine Planchon pour la voler. Ils ont reconnu aussi avoir abusé d'elle devant le grand-père et son fils qu'ils avaient ligotés. A la fin, ayant pris son argent et ses bijoux, ils l'ont égorgée avec le garçon et le grand-père parce qu'ils étaient des témoins gênants.

Signé illisible les inspecteurs de police judiciaire.

Incrédule, Julien s'écrie :

- Ce n'est pas possible ! ... Danielle, tu n'as pas fait ça ! Tu penses donc que je ne vaudrais pas le prix d'un oribus que tu as cru devoir y ajouter la vie de Parcila et celle de sa famille ? C'est donc ça la bonne mesure de ta vengeance ? Oh folie ! Mais la femme que j'aime n'est pas capable d'une telle horreur. Suis-je à ce point maudit pour flétrir tout ce que je touche de beau ? Dieu m'aura donc jugé une fois pour toute ?

C'est alors que surgit de sa mémoire le souvenir du regard coupant de Danielle et de sa voix pleine de colère quand elle le chassa du Saucisson de Paris le 15 juin 1940, le lendemain de l'entrée des allemands dans Paris. Il la savait capable d'emportements véhéments mais pas d'une pareille perfidie. Il est anéanti.

- Un démon sous son visage d'ange ? Ce n'est pas possible !

Alors, ses larmes qu'il ne veut plus retenir, tombent à grosses gouttes sur les feuilles carbonées de l'insoutenable rapport de police avec la violence d'un orage de grêle.

- Qu'as-tu fait ? Et où es-tu ? Et où est Juju ?

Les jours suivants, le choc étant retombé, Julien ne se résigne pas à admettre l'inconcevable. En dépit des indices, des preuves et des témoignages, il lui arrive de penser que cette affaire a le goût d'un complot. Mais le complot de qui ? de Melita ? Mais pourquoi ? Elle n'avait pas de raison de s'en prendre à Parcila.

- Quant à toi Danielle, tu savais tout au sujet de cette fille. Je t'avais avoué ma liaison parce qu'il était juste que tu saches tout de moi pour que tu me prennes comme je suis : imparfait et plein d'amour. Dès le premier jour, je t'avais raconté mon histoire, mon orgueil blessé et mon désespoir de me retrouver seul, malade d'amour pour toi, à en perdre l'appétit et le désir de vivre mais que, par une grâce du ciel, Parcila m'en avait redonné le goût avec son sourire si plein de naïveté et de rouerie. Je t'avais même rapporté cette phrase : *Julien, c'est moi que j't'ai rabouté à la vie ! ...* Et tu en avais ri de bonheur. Je t'avais dit combien le comportement de Parcila avait été noble quand je lui avais avoué mon amour pour toi : la douce fille s'était effacée sans gémir, ne voulant garder de moi que le souvenir d'une belle aventure et d'une vraie amitié. Se venger de qui ? Et se venger de quoi alors ? Non, rien ne tient dans cette histoire.

Alors épuisé de fatigue et de chagrin, il retourne rue des Rosiers en quête de son passé, à la recherche de son bonheur perdu. Depuis la rafle, désertée de ses habitants, l'air y est pesant et lugubre. Les portes de trois ou quatre maisons battent au vent. Elles rappellent que des familles ont été emmenées de force, avec peut-être une valise à la main pour un voyage sans retour. Il se sent coupable de son indifférence. La porte du Saucisson de Paris est fendue d'un coup de hache. Il trouve la chambre de Danielle bien rangée et celle de sa mère avec le lit défait : un détail qui lui laisse à penser qu'une ou deux personnes y ont passé la nuit.

Le cordonnier aussi a disparu. Chez lui comme chez Danielle, les choses semblent parfaitement en ordre, à leur place. En réfléchissant, il se dit que tout indique un départ organisé et peut-être prémédité ?

- Où donc est allé le vieil homme ? Éclopé comme il est, il ne peut pas aller bien loin.

De retour à l'agence, il fouille une fois encore les archives. Mais dans les fiches des personnes arrêtées pendant la rafle,

décédées, disparues ou absentes, Julien ne trouve aucune trace du nom de Deran Derzakarian habitant rue des Rosiers.

- Après tout se dit-il, le bonhomme n'était peut-être pas fiché ? Et peut-être bien qu'il est encore en vie ?

Il se rappelle le drôle de bonhomme, cultivé et malin et leurs passionnantes discussions. Julien ne doute pas qu'il se cachait du monde. Tant de fois il avait été saisi par la fulgurance de ses jugements et la clarté de son intelligence qui brillaient dans son regard comme des gouttes de métal en fusion. Il trouvait surprenant une pareille érudition chez un homme de son allure, zozotant parfois un français hésitant.

Au fond, il lui importait peu de savoir que le bonhomme n'était pas ce qu'il prétendait être, tellement il trouvait de bonheur à le rencontrer et à partager avec lui des instants d'une qualité rare. Il n'avait pas de doutes que l'homme avait bourlingué dans le monde tellement il suintait de secrets, de mystères et d'aventures qu'il gardait pour lui obstinément. Ce n'était pourtant pas faute de le titiller avec des questions indiscretes et directes. Mais jamais il ne se laissait surprendre, jamais il n'avait soulevé un coin du voile sur sa mystérieuse existence.

- Sa maîtrise de soi est stupéfiante. Qui es-tu monsieur le cordonnier ? T'es-tu laissé surprendre par les nazis ?

Julien a soudain un pressentiment dont la force l'étonne : il ne doute plus que le bonhomme a échappé à la meute et il en éprouve un réel soulagement, car s'il s'est sauvé lui-même se dit-il, il aura aussi sauvé Danielle et mon Juju.

Reste l'accusation qui fait de la mère de son fils, l'instigatrice de cette machination. Qui a ourdi cette calomnie et où a-t-elle pris corps ? Et pourquoi ? Julien a foi en Danielle, en son amour. Alors il ne doit pas douter ni se laisser aller sur la pente de l'infect soupçon. Il a pour devoir de refuser et de toutes ses forces, d'accorder un quelconque crédit à l'infâme.

Mais la foi a beau être forte, celle de Julien est mise à rude épreuve car chaque fil qu'il tire, casse et chaque piste qu'il

prend donne dans un cul de sac et le renvoie à la terrible hypothèse de la police.

Il découvre à son tour que, comme l'huile et l'eau, Foi et raison ne font pas bon ménage.

De cette tragédie, il résulte que les nuits de Julien n'en finissent pas. Il reste éveillé de longues heures, craignant de s'endormir à cause de ses cauchemars qui mettent son sommeil en lambeaux.

Le cauchemar de cette nuit n'était pas le moins effrayant. Hitler présidait le tribunal de l'amour et des haines. L'accusée était la juive Gassman et lui, Julien, était son avocat. On accusait la jeune femme du crime du plus odieux qui soit : *la trahison d'amour*. D'emblée, Julien déclarait au tribunal : *la juive est innocente des charges qui pèsent sur elle ! Mais la coupable, car il y a une coupable, c'est l'âme juive contre laquelle, aucun juif ne peut opposer de résistance. Si la juive a trahi, c'est en raison d'une force qui la dépasse.*

Il expliqua que l'âme juive est singulière.

- Elle est singulière disait-il, car elle n'a pas de pluriel. La nature de l'âme juive est collective et par conséquent, impersonnelle. Écrire *des âmes juives* est une ânerie ajoutant : cette âme cyclopéenne qui est une et indivisible, chemine sur le monde en jetant son ombre malfaisante sur le reste de l'humanité. Son nom éponyme signifie le mauvais et sa nature aglyphe est nuisible. C'est elle la responsable de nos malheurs et c'est elle qu'il faut éradiquer. Et par tous les moyens.

Les hauts magistrats et dignitaires nazis de la noble assemblée présidée par le plus illustre d'entre eux, le président Adolphe Hitler, émus jusqu'aux larmes l'écoutaient religieusement. L'avocat-Julien disait encore :

- J'ai aimé un monstre, mais Dieu m'a arraché à ses griffes et ce monstre a des yeux de feu et les lèvres retroussées, pareilles à celles de l'âne qui va ruer. Deux fois j'ai été la victime de la juiverie. Je vous demande d'être sans pitié. Il faut éradiquer la race !

Le président Hitler pleurait de joie et tous applaudissaient sous les vivas. Les assesseurs s'étaient mis debout et frappaient dans leurs mains. C'était un triomphe ! Le public aussi pleurait. Une émotion à fendre le cœur. Mais l'avocat-Julien n'avait pas fini sa plaidoirie. Quand tous se furent rassis, il reprenait :

- J'ai un autre aveu à faire : je suis coupable car j'ai trahi mon camp. Pour un baiser de juive, j'étais prêt à me détourner de la pureté et de la grandeur du Reich. J'étais à deux doigts de rejeter mes compagnons, mes amis. Je suis un mirliflore. Je dois être blâmé.

Soudain, à la barre des témoins, un ange d'une blancheur éblouissante était apparu. S'adressant à Julien, il lui demandait :

- Que fais-tu des enfants juifs ?
La foule et le tribunal braillaient :
- A mort ! A mort les enfants, les bâtards juifs ! Va-t'en l'angelot, dehors ! Ne viens pas gâcher la fête !

Mais, indifférant à l'agitation humaine, pointant un doigt vers Julien, il lui demandait froidement :

- Que veux-tu faire de Juju ? Que veux-tu faire de ton fils ?

Et Julien s'était réveillé en sueur, les yeux hagards et le cœur lézardé. Et ce matin, il est prostré. Accablé.

L'ingénieux piège de Melita

Julien reçoit un appel depuis Berlin. C'est Melita. Il en éprouve aussitôt un immense soulagement, et pour tout dire, de la jubilation. Depuis bientôt deux mois qu'il est seul, face à lui-même dans un désordre psychique insupportable, il n'en peut plus. Il a besoin d'appui, de réconfort. Il a hâte de la revoir.

- J'arrive demain au train de vingt-deux heures lui dit-elle.
 - Je viendrai vous chercher.
 - J'en serai très heureuse : il me tarde d'être à Paris et d'être près de vous. J'ai été absente trop longtemps.
- Et la voix pleine de feu, elle ajoute :
- Je rapporte de très bonnes nouvelles !

Chapitre 22

Le lendemain matin, plutôt que d'aller à son bureau, Julien se prend d'envie d'aller une nouvelle fois rue des Rosiers. Sa quête du passé n'est pas finie. Mais il a la gueule de bois. Un train ferraille dans sa tête. Il a trop bu. Le champagne l'aide à supporter ses fantômes de la nuit.

Quand il aperçoit l'enseigne du Saucisson de Paris, son cœur se met à battre plus vite. Il entre. Les images de Danielle et de Juju dansent devant ses yeux humides. Il cherche leurs regards, leurs sourires et leurs voix. L'air lui manque et la tête lui tourne. Secoué par les sanglots, il s'assoit sur une chaise et met sa tête dans ses mains.

- Vous étiez ma famille. Qu'est-ce que la vie nous a fait ? Je t'aime ! Je vous aime ! Un long moment il reste là, la tête emplies de chagrin.

Un peu calmé, il retourne chez le cordonnier. Mais devant l'échoppe déserte, il s'arrête sur l'enseigne peinte en blanc sur la vitre : *Derzakarian – Cordonnier*. Il n'avait jamais remarqué les belles lettres gothiques. En les observant attentivement, il ne doute plus qu'il s'agit d'un nom juif car il se souvient du billet vert, une histoire que lui avait racontée Danielle ainsi que d'une conversation apparemment anodine à laquelle il n'avait pas prêté l'attention suffisante. Le bonhomme lui avait dit ce jour-là que les juifs se mariaient entre eux parce que c'était une règle de bon sens qui évitait aux parents d'avoir à se quereller et d'arbitrer plus tard la religion de leurs enfants. Julien se souvient de sa réponse. Sur un ton grandiloquent il lui avait répondu :

- Mais Danielle et moi, on n'est pas comme les autres : Juju sera baptisé !

Il se souvient alors du regard étrange du cordonnier et du hochement de tête qui l'accompagnait. Sur le moment, il n'avait pas su l'interpréter, mais aujourd'hui la vérité lui apparaît clairement.

- Le bougre s'est moqué de moi, jure-t-il entre ses dents. Il savait comment les choses se passeraient. Bon sang ! C'est lui qui a tout manigancé. Il aura embobiné Danielle. Le cerveau du complot c'est lui ! Oh, le sale juif ! ... Il me faisait ami-ami à seule fin de me faire parler. Le bonheur de Danielle et de Juju n'était pas son affaire. Il ne voulait pas d'un goy dans la famille d'un juif : voilà l'affaire ! La sale race ! On ne peut rien en tirer.

Alors de colère, il abat son poing sur la devanture de bois.

- Ce vieux brigand m'a pris pour une chancrelle, un myrmidon de quatre sous. Et moi qui me prends pour le premier moutardier du pape, je ne tire aucun enseignement de ma vie : mes sentiments décident pour moi. Oh ! quand l'esprit abdique sa faculté de discernement, le pire est au bout du chemin. Merde et remerde ! j'en ai marre de cette juiverie ! Qu'elle aille se faire pendre ailleurs !

Julien n'a besoin de personne pour se monter le bourrichon. La tête près du bonnet, il est habile à ouvrir toute grande les portes de la fureur et du désespoir. En remontant dans sa voiture, il pense alors à Melita : l'idée de son retour l'apaise. Elle l'aidera à canaliser sa haine, à oublier sa peine. Dans les jardins de l'hôpital, il sentait ses regards enflammés, son corps qui se frottait au sien et les efforts qu'elle faisait pour adoucir sa voix. Il en pouffait de rire de voir ce petit faucon se changer pour lui en tourterelle.

Regardant droit devant lui, il s'écrie en conduisant :

- Il n'est pas besoin d'être un grand dépuceleur de nourrice ou un coq de paroisse pour comprendre ce que me veut cette jouisseuse perverse. Voilà bien une chose qu'on suce aux tétons de sa mère : elle a le feu au cul et ce soir elle sera dans mon lit.

Julien a deux heures à perdre. Il est arrivé à la gare avec une heure d'avance et le train est annoncé avec une heure de retard. Ce contretemps n'est pas pour lui déplaire. Quand il en a l'occasion, il prend plaisir à observer les choses et les gens.

Regarder c'est apprendre, lui disait sa grand-mère, aussi, chaque fois qu'il le peut, il fait le plein d'images, de sensations et d'impressions pour nourrir son esprit.

Levant le nez, il contemple la grande verrière qui se déploie au-dessus des quais dans un entrelacs de poutres métalliques d'une surprenante légèreté. Un instant, il médite sur l'immense toit de verre et de fer qui résonne du halètement des machines à vapeur qui achèvent ici leurs longues courses à travers l'Europe du nord et sur l'audace des architectes et des ingénieurs qui bâtissent le monde.

Chaque fois qu'une grande locomotive grise et noire surgit de la nuit comme un dragon essoufflé, elle emplit l'air de son odeur âcre de fumée et de grains d'escarbilles. Chaque fois aussi, c'est le même déchirement d'acier des roues bloquées qui ripent le rail pour s'arrêter, le même souffle épuisé des derniers jets de vapeur qui sortent des cheminées. Malgré l'heure tardive, c'est encore le même flot de vie qui jaillit des wagons, la même foule lugubre des gens pressés de quitter la gare ; le même brouhaha, la même rumeur sourde qui enfle sur les quais. Et c'est toujours le même silence qui retombe quelques minutes plus tard.

Julien a remonté le col de son manteau. Les courants d'air sont glacés dans cette fin d'octobre 1942. Les mains dans les poches, il s'approche au plus près du flot des voyageurs qui sortent des wagons : une foule grise et noire avec des visages hargnards, parfois inquiets où les femmes semblent plus nombreuses que les hommes. Elles sont bouleversantes à voir avec leur teint pâle à porter de gros paquets ficelés à la hâte ou d'énormes valises, ou encore à traîner leurs mioches accrochés à leurs basques. Julien laisse l'émotion le gagner. Il n'est pas le seul à souffrir mais, pendant un instant, il a mal pour toutes ces femmes épuisées que croise son regard.

Pour un peu, à traîner ainsi, il ratait l'arrivée du train. Il n'avait pas prêté attention au haut-parleur qui nasille sa bouillie de français et d'allemand. L'express de Berlin vient de stopper trois quais plus loin.

Il a froid. Il court. Il se réchauffe. Au premier coup d'œil, il l'aperçoit dans la faible clarté des réverbères du quai. Sa démarche altière, son buste relevé, sa tête droite et son regard impérieux de lionne affamée, sont comme une étincelle de vie au milieu de la grisaille humaine courbée sous le poids d'un fardeau invisible. Cette lumière, Julien la prend pour lui comme une promesse, un don qui va le libérer de sa souffrance.

- Je vais niquer le désespoir, jure-t-il entre ses dents, tout en se donnant des airs de forts des Halles et un penchant inhabituel pour la trivialité.

Car le changement est stupéfiant. Il y a dans ses yeux des étincelles et des soleils tournants. Il ne voit de Melita que son corps pulpeux, animal et sauvage et son halo de sensualité et de promesses charnelles. A cet instant elle est irrésistiblement la femme achevée, la femme parfaite. Fatale.

Quand elle l'aperçoit, elle presse le pas. Il hâte le sien. Elle court. Il se précipite. Il n'y a entre eux nulles promesses, nuls serments mais quand ils se rejoignent, elle laisse choir sur le sol sa valise et lui son cartable de cuir et, dans un même élan, ils se jettent l'un sur l'autre, bouche contre bouche. Chez les jeunes gens qui se désirent violemment, ces choses-là vont de soi.

Melita a oublié sa condition de soldat et de SS. Elle accroche ses bras au cou de Julien et ses cuisses à ses hanches. Sous le choc, Julien perd l'équilibre, vacille au point de laisser croire qu'il s'étalera de tout son long. Mais le bonheur donne du ressort aux amants. D'un coup de reins, il se redresse, retrouve son assise et se met à tourner avec elle dans ses bras. Ils se dévorent le visage et les lèvres, indifférents au spectacle qu'ils produisent. Retroussée jusqu'à la taille, découvrant ses cuisses et la naissance de son derrière, sa culotte de dentelles et ses jarretelles rouges et blanches arrachées de ses bas en lambeaux,

Melita s'offre à Julien d'une manière qui n'effraierait pas la putain d'un bordel de Pigalle. Quant à lui, il est aux anges : il la tient à pleine mains sous les fesses.

Ils se moquent bien de la réprobation qu'ils inspirent aux autres voyageurs contraints de s'écarter parce que ces deux ribauds prennent l'espace restreint d'un quai de gare pour une maison de tolérance. Ils n'entendent pas non plus les quolibets des passants qui leurs lancent à voix basse *des fumiers de collabos* ou d'autres, plus moralistes, les pisseurs au cul qui jettent en coin des *bambocheurs de boches* ou encore de bien plus ordinaires comme *putain ou salope* !

Mais La foule peut bien jargonner, la prendre pour une ci ou une ça, noyée sous un flot d'endorphines, Melita n'éprouve à cet instant qu'un sentiment d'euphorie : celui de sa victoire ! Elle sourit à pleine dents. Elle donne le change. Ses yeux sont deux miroirs étincelants d'orgueil et d'arrogance. Elle triomphe. Forgé à coups de ruses, de calculs et d'intelligence, le piège qu'elle a conçu fonctionne. C'est la démonstration de son talent.

Julien n'a rien vu. Le sot ! Mais il est si charmant et si beau. Maintenant qu'elle a la haute main sur ses sentiments, elle ne va pas la retirer de sitôt. Son bel amoureux romantique est à elle. Julien lui appartient enfin.

Cette première étreinte animale marque le début d'une relation orageuse où les explosions de jalousie succèdent aux débordements de tendresse mais aussi aux menaces. Les orages éclatent sans raison, pour un soupçon, un retard, un regard, un œil jeté à la dérobée sur une femme inconnue, croisée par hasard. Passionnée et possessive, Melita aime Julien à la folie. Exclusivement. Excessivement. Elle l'étouffe.

Pour respirer, il s'échappe dans son travail qui, par bonheur ne manque pas. Le terrorisme s'étend et, comme il inquiète les hautes autorités, il a reçu l'ordre du colonel Knochen et du général Oberg, indépendamment de la direction du Comptoir National qu'il conserve et dont il développe méthodiquement les

activités, de cesser sa collaboration à l'agence anti-juive pour aller coordonner les activités de la censure de la presse parisienne.

Les besoins de l'occupant sont nouveaux et les messages à l'adresse de la population le sont aussi. La lutte contre les communistes est devenue en quelques semaines, la préoccupation majeure du général Carl-Heinrich Von Stülpnagel ^{cii}, le nouveau commandant en chef des troupes d'occupation, le *militerbefelshaber in Frankreich*.

Julien n'a pas son pareil pour briffer les journalistes, les intellectuels et les artistes, afin qu'ils relaient et multiplient dans leurs journaux ou leurs sphères d'influences, des messages rassurants. Les hommes politiques ne sont pas oubliés. Il faut convaincre les milieux parisiens que le terrorisme ne passera pas parce qu'il est le fait d'une minorité d'assassins qui seront bientôt sous les verrous. Il faut aussi expliquer les raisons objectives qu'il y a, après un odieux attentat, d'arrêter et de fusiller quelques dizaines d'otages, ou plus, pris, autant que possible, dans une population de sympathisants communistes et naturellement de juifs.

Les talents ne manquent pas. Julien peut s'appuyer sur les plumes délicieusement féroces qui faisaient ses délices quelques années plus tôt. Charles Maurras est maintenant de ses amis et Lucien Rebatet et Robert Brasillach comptent parmi ses relations intimes. Mais sa rencontre avec Alphonse de Châteaubriant est, sans nul doute, le point d'orgue de sa carrière de maître censeur.

Avant de le rencontrer, il admirait celui qu'il appelait déjà *monsieur des Lourdines*, cherchant un parallèle entre le Goncourt de 1911 et l'auteur de la *Gerbe des Forces* ^{ciii} qu'il vient de finir de lire. N'ayant rien trouvé qui puisse les rapprocher, il juge que les deux ouvrages sont trop différents parce que vingt-sept ans ont passé entre les deux parutions et que l'événement crucial avait été la première guerre mondiale. Le cheminement d'un esprit aussi fin et d'un talent aussi sûr ne pouvant se comprendre qu'à la lumière de cette tragédie que l'écrivain a vécue en qualité d'ambulancier.

Aujourd'hui, l'homme a pris de l'âge, mais l'écrivain brûle toujours du feu sacré pour ses idées de paix entre la France et l'Allemagne et plus encore de son admiration pour le national-socialisme et de son chef. Julien en est impressionné. Le jour où ils se sont rencontrés, Alphonse de Châteaubriant lui a dit : *... nous devons tout faire pour gagner la confiance des allemands. La France et l'Allemagne ne doivent plus se faire la guerre. Le national-socialisme du chancelier Hitler est une réponse à cette nécessité. Le mal absolu n'est pas le nazisme comme voudraient nous le faire croire les gens de ce de Gaule à Londres, mais le communisme. {Mon cher Julien}, Hitler, que j'ai rencontré en 1938 ^{civ}, est le messie dont notre Europe a besoin pour survivre !*

Julien fréquente aussi les cercles artistiques. Quand Breker ^{cvi} vient à Paris, il le rencontre le plus souvent chez son ami et maître Aristide Maillol. Il rend visite à Pablo Picasso dans son atelier de la rue des Grands-Augustins et rencontre Braque, cloîtré dans son atelier du Parc Montsouris. Il côtoie aussi assidûment les couturiers et il est régulièrement l'invité de Marcel Rochas, de Jeanne Lanvin, de Jacques Fath ou de Jean Patou.

Quand il le peut, il rend service. Ainsi, malgré l'interdit d'exportation qui frappe la création française, il a réussi à obtenir pour le prince de Beauvau-Craon, qui organise à Lyon une présentation de mode, deux cents laissez-passer pour le personnel de la haute couture, les mannequins et une troupe de l'Opéra.

Julien ne manque pas de jugement sur les gens et il n'est pas dupe de ce qu'il est, se demandant quelle serait sa place aujourd'hui dans un monde en paix, c'est-à-dire dans le monde d'hier. Il sait qu'il doit tout à la guerre. Aujourd'hui, on l'écoute et on le félicite en même temps qu'on le redoute. Mais au fond il s'en moque.

- Je fais mon marché, se plait-il à dire.

Et puisqu'on l'invite, il va voir et entendre ce qui se fait et se dit. Il existe ! Son ordinaire, c'est comprendre, apprendre, réfléchir, écrire, se divertir, manger et ... vivre luxueusement. Que doit-il au vieux monde qui l'a méprisé et rejeté ?

Il dit volontiers :

- L'ordre ancien m'abaissait et le nouveau m'élève. Le juif est écrasé, le flic me vouvoie et le juge me respecte. Depuis que le pouvoir a traversé le Rhin, tous ces gratte-dos font reluire le poil du boche avec le mien. Pourquoi cracher dans la soupe quand je peux crier vive la guerre et vive Hitler.

En dépit de la rage de Melita qui voit dans ses activités une volonté d'indépendance et la perte de son influence, Julien a gardé son appartement. Il est vrai qu'il vit le plus souvent chez elle, à l'hôtel Cayré ^{cvii} ou elle occupe une vaste suite très confortable et où elle se donne à Julien sans compter, aussi souvent qu'elle le peut. Rien n'est trop cher, trop grand, trop beau pour celui qu'elle adore. Il est l'homme qu'elle a rêvé d'avoir. Esquisse-t-il une envie ? Elle engage tout, fait tout, remue tout pour l'obtenir et satisfaire son amant. Ce qu'elle aime, c'est l'entendre rire. Et quand il rit aux éclats, il fait sa joie car elle pense qu'il fusionne avec elle son corps et son cœur et qu'il a laissé derrière lui ses attaches anciennes. Sa méfiance se relâche et elle se met à vivre des moments rares d'une grande félicité.

Mais l'accalmie ne dure pas. Le soupçon revient lui mordre les entrailles. Elle surveille son amant. Elle a engagé des professionnels habiles et dévoués qui ont fait leurs preuves, et surtout, lui doivent leur situation, un avancement ou leur poste à Paris. Pragmatique, Julien affecte de ne rien voir : les avantages qu'il tire de sa situation l'emportent sur les contraintes.

Et puis il y a le sexe. Cette femme attise ses désirs comme un soufflet de forge. L'érotisme animal de Melita l'échauffe, excite sa libido toujours présente, sauvage comme une rage de dents que son naturel, sensible et sentimental, masque délicatement. L'adresse et la perversion de sa maîtresse, dont il ne perçoit pas les limites, font de leurs rapports sexuels un jeu savant, sans aucuns interdits. Elle est inventive, subtile, jouisseuse, impudique. Torride. J'en pisse quand je jouis avec toi, aime-t-elle à lui dire. Julien découvre une disposition naturelle de sa maîtresse. Chacun de ses orgasmes est ponctué d'un jet de liquide incolore, puissant et chaud. Tu es une vraie fontaine lui dit-il, transporté à la vue de ce don intime qui la fait rugir en de longs hennissements, un déchaînement incontrôlé de désirs

et de plaisirs enragés, âpres et frénétiques, qu'il reçoit comme un cadeau.

Elle l'épuise d'amour. La personnalité de Melita et son incroyable culot, l'ensorcellent. Elle est féroce, sournoise, implacable, insensible, bondissante, fine, souple, forte, séduisante. Passionnante. Elle sublime ses désirs érotiques.

Il aime ses défauts autant que ses qualités. Elle a faim de tout, de juifs, de communistes, de succès, de caresses et d'éloges. Elle n'arrête jamais. Il faut la voir se jeter dans une action et attraper sa proie avec la sûreté du pêcheur qui lance sa madrague pour faire la nasse. Elle veut tout : tout voir, tout savoir, tout contrôler. Elle exerce sur les hommes, une incontestable autorité, une fascination surprenante. Il n'y a pas un chef nazi qui ne rêve d'elle. Elle le sait et elle en joue. Un seul fait exception, c'est son dieu, son idole : Adolphe Hitler. Ce mythe hurlant et postillonnant, au regard de dément, possède entièrement son esprit. Melita agit en quelque sorte par délégation du pouvoir absolu de cet illuminé dont personne n'ose contester la parole. C'est un fait inexplicable, affligeant pour les uns mais tellement hallucinant pour l'esprit complexe de Julien habité par le doute.

Incontestablement, Melita exerce sur lui sa puissante attraction physique mais qui est sans effet sur la rigueur de son jugement. Sans qu'elle s'en doute, elle est pour son amant un merveilleux objet sexuel tout autant qu'un passionnant sujet d'étude. C'est du moins ce qu'il croit.

Surgissant à l'improviste dans le bureau de Julien Melita lui annonce toute frissonnante de bonheur :

- Julien, j'ai une bonne nouvelle...
- Ah ! fait-il sans lever le nez du courrier qu'il est en train d'écrire.
- Devine ? lui lance-t-elle exaltée.
- Je refuse, lui répond-il en souriant.
- Tu donnes ta langue au chat alors ?

- Avec toi c'est agréable.
- Idiot !
- Aurais-tu à t'en plaindre ?
- Triple idiot ! Je voudrais que tu sois sérieux un instant.
- Qu'as-tu de si important à me dire ?
- Nous pouvons nous marier.
- Ah !
- Et, c'est tout l'effet ce que ça te fait ?
- On n'en avait jamais parlé.
- Eh bien c'est fait ! On en parle ! Alors, tu es d'accord, insiste-t-elle, la voix haletante ?

Elle est devenue soudainement pâle, mais Julien, la tête toujours penchée sur son travail, n'en voit rien. Il se contente de hausser les épaules et d'ajouter :

- Tu me prends de court ... On ne se marie pas comme on va au restaurant.

Melita en pleurerait de rage. Alors elle lui lance les larmes aux yeux :

- Ce que tu es vieux jeu tout de même ... On dirait mon père ... Faudrait penser à te mettre à l'heure.

Julien se met à rire. Voilà qu'elle se met à parler comme sa mère Henriette. Enfant, quand il n'allait pas assez vite à comprendre quelque chose, elle lui disait : mon p'tit gars, t'as le fourgon qui traîne ! Melita qui ne comprend pas son hilarité soudaine, attend sa réponse. Elle n'avait pas imaginé qu'il pourrait ergoter, tergiverser. Elle est dans la sidération. Car de son côté, apprenant la nouvelle, elle avait bondi de joie en croyant sincèrement que son amant en ferait autant. Comment aurait-elle pu envisager un autre dénouement ? Le désespoir et la colère font leur brou dans son esprit déboussolé. Elle remâche sa déconvenue, marche en rond devant Julien qui, de son côté, cherche une honorable porte de sortie. Comme son mutisme se prolonge, elle s'écrie de nouveau :

- Tu te décides ?
- Pourquoi se marier, ne sommes-nous pas très bien ainsi ?

- Je veux ce mariage ! Je ... j'en ai ... tellement rêvé, lui dit-elle.
- Pour être plus respectable lui dit Julien d'un ton acide ?
- Mais c'est important le mariage.
- Il faut beaucoup d'amour pour se marier et je me moque des conventions sociales ...

Se jetant à ses genoux, elle l'interrompt en s'écriant :

- Mais Julien nous, on s'aime ! Moi, je t'aime ! ...

Sans réfléchir, il lui lance :

- Tu exiges, tu étouffes. Tu es si exclusive. Ce n'est pas ça l'amour... Je ne cherche pas à te contrarier, mais ...
- Mais quoi mon amour ?
- Non ! Rien ...

Julien ne cherche pas à être déplaisant mais en lui proposant le mariage, Melita vient d'exhumer une promesse qu'il a déjà faite quelques mois plus tôt. Une semaine avant la rafle du Vel' d'Hiv, Danielle lui avait dit : j'aimerais qu'on se marie. Il en avait ressenti un tel bonheur qu'il lui avait dit oui sans barguigner, sans prendre le temps de réfléchir. Alors, la demande intempestive de Melita vient lui rappeler qu'elle n'est pas la femme qui lui fait battre le cœur. Tout au contraire, le souvenir de son engagement vient de faire resurgir l'image douce et délicate de la juive disparue. Julien ferme les yeux. L'évocation est si forte qu'il croit sentir le souffle de son haleine sur ses lèvres. Troublé, il murmure :

- C'est toi que j'aime !

Melita frissonne de rage et aussi de désespoir. Elle a entendu l'aveu et elle se sent trahie. Impuissante. La haine qu'elle croyait avoir dressée entre Julien et sa juive, n'était qu'un bref mouvement de colère. De la poudre de capucin. Son benêt d'amant éprouve encore du plaisir à sentir la morsure cruelle de son amour trahi, se délectant de son parfum et de son goût sucré.

- Ce nigaudouille marche sur une jambe, se dit-elle effarée.

Elle l'observe, penché sur son bureau, les yeux fixés sur ses pensées, branlant du chef comme un juif possédé par un tic de salaam. Elle serre les poings, jurant en elle-même :

- Espèce de gourdiflot ! Esprit racorni ! Voilà que tu cours encore rue des Rosiers à la recherche du temps perdu.

Enseveli sous ses souvenirs et sa peine, Julien en oublie Melita. Une seconde fois, l'aveu sort de ses lèvres :

- C'est toi que j'aime !

C'est le coup de grâce. Melita devient d'une pâleur mortelle. Elle se sent vulnérable, comme domptée par cette garce de juive qui lui a filé entre les doigts et dont les services de police perdent la trace au matin du 16 juillet à bord d'une quinze cv Citroën. Sa jalousie manque la dénoncer. Et c'est de justesse qu'elle évite l'énorme bourde. Alors, ravalant son dépit, elle bat en retraite et lui fait patte-pelu. Dans un effort inouï elle sourit à son amant. Sa capacité à dissimuler, à bâillonner ses sentiments est un tour de force dont Julien, tout embéguiné qu'il est au souvenir de sa juive, ne voit rien. Avec une douceur inhabituelle dans la voix, Melita le questionne :

- Qui aimes-tu ?

Quand Julien lève le nez sur elle, il semble s'éveiller.

- Qui aimes-tu ? reprend Melita, tout charme et toute bonté.

D'abord étonné, Julien comprend qu'il a parlé à haute voix comme souvent et qu'il s'est trahi. Il bafouille, gêné par cette confiance regrettable.

- C'est du passé ... une vieille histoire !
- Voyons, mon amour, lui dit-elle, la voix enrobée de chocolat, cesse de me faire les cornes ! On ne se pâme pas pour une vieille histoire d'amour.
- C'est que ...
- J'ai droit à la vérité. Et puis, je ne suis pas une pédelouse, comme tu dis de certaines gens.

L'expression a pour effet de détendre l'atmosphère. Julien en profite pour la railler gentiment.

- Mais non Melita ! ... On ne dit pas pédelouse mais pet-de-loup, ce qui veut dire dans ma bouche, vieux machin ridicule. Tu vois bien que ça n'a rien à voir avec toi.
- Mais tu comprends que je veuille me marier avec toi, minaude-t-elle ?
- Je comprends, sauf que je ne veux pas me marier sur ordre. Je ne suis pas un SS. D'ailleurs, tu ignores ce que signifie le mot liberté ... avoir le choix.
- Alors c'est que ... tu aimes cette femme !
- Oh, et puis zut ! Je n'ai pas à me justifier. Oui ! Il s'agit d'une femme qui a disparu. Voilà ! Inutile d'en faire toute une histoire.
- Disparue ? ... Comment ça ?... Tu veux dire morte ?
- Non ! Enfin oui ! Peut-être ? Je ne sais pas. Elle a disparu. Voilà tout.
- Et ... et tu voudrais savoir ?
- Bien sûr que je voudrais savoir ... j'ai besoin de savoir parce qu'avec elle ... j'ai eu un enfant.

Melita avait mis trop de hâte à relever son piège : sa prise, mal assurée, son amant s'est dégagé de la nasse. Mais maintenant, elle sait. Elle sait que sous la menace et les cris, Julien se cabre mais que, dans le miel, il fond. Désormais, elle sucrera sa langue et manœuvrera avec discernement, laissant à quai les grosses mailles du filet. Désormais elle pêchera à l'épuisette. Prenant une voix onctueuse et suave, elle lui dit :

- Mon Julien je suis capable de comprendre. Je ne suis pas un monstre. Aimerais-tu que je t'aide à la retrouver ?

Médusé par cette proposition inattendue, Julien lève sur elle un œil suspicieux. Mais il ne voit qu'un regard bienveillant posé sur lui. Une tendre émotion le submerge.

- Tu accepterais de m'aider ? Vraiment ?

D'un hochement de tête et les yeux mouillés de larmes, elle lui fait signe qu'elle y consent de bon cœur. Toutefois, elle se risque à lui demander :

- Ce qui. ... te retient de me dire oui, c'est ... cette incertitude ?

Julien acquiesce d'un signe de tête. Alors avec un sourire angélique, Melita ajoute :

- J'ignorais que tu n'étais pas libre et que tu avais un enfant. Je te promets de remuer ciel et terre pour tâcher de les retrouver. Je veux que tu sois heureux.

A cette annonce, une vague de bonheur le saisit. Incapable de penser plus loin, il se précipite pour la prendre dans ses bras et s'écrie :

- C'est vrai ? Tu vas faire ça ? Tu ne m'en veux pas ? Ah, vois-tu, quand tu fais un effort, on peut se parler et se comprendre comme des gens normaux. Merci Melita. Merci.

Melita savoure sa manœuvre. En joueuse professionnelle, elle avance ses pions sans se découvrir. Pourtant elle s'alarme encore. Oubliant toute prudence, elle lui demande.

- Mon amour, si toutefois tu apprenais qu'ils étaient morts, tu m'épouserais quand même ?
- Et s'ils sont en vie ? lui jette-t-il, soudain redevenu méfiant.

Elle a sacrifié son cavalier et exposé son roi. La partie n'est pas finie. Il lui reste son fou, le moins raisonnable de tous.

- S'ils sont en vie, lui dit-elle, alors je m'éclipserai !

De nouveau, Julien la regarde comme s'il voulait sonder son âme. N'apercevant qu'un sourire tendre et des yeux embués de larmes, il lui jette ivre de reconnaissance :

- S'ils sont morts, alors je t'épouserai !
- Jure-le-moi, supplie-t-elle !

Quand Julien l'embrasse, il lui glisse à l'oreille :

- Sais-tu pourquoi je jure de t'épouser ?
- Non, lui dit-elle, la voix douce et les paupières closes.
- Parce que je viens de découvrir que tu m'aimes vraiment.
- Parce que tu en doutais ? lui dit-elle, sincèrement surprise.
- Je te croyais uniquement jalouse et possessive. Mais voilà que tu acceptes de t'effacer au profit d'une femme que tu ne connais

pas. Tu me donnes la preuve que tu m'aimes pour moi et non pas uniquement pour ton seul plaisir. Voilà ce que j'appelle aimer.

- Oh mon Julien, mon Julien, mon Julien roucoule-t-elle, éperdue de bonheur.

Son adorable benêt d'amant n'a rien vu. Aussi quand elle l'entend ajouter :

- Je sais maintenant que j'ai un trésor à côté de moi, elle sait qu'elle triomphe sur toute la ligne.

Elle se souvient que Julien lui a dit un jour qu'en persan, échec et mat signifie : le roi est mort ... Tu parles d'or mon gourdiflot, jubile-t-elle, d'ici peu, tu seras à moi complètement. Elle loue son intelligence dans cette partie où elle est la seule à cacher son jeu : la bonne manière pour gagner dit-elle. Et l'idée de se savoir si habilement tricheuse et menteuse, l'emplit d'une prodigieuse fierté.

Contrainte de revoir sa copie, Melita a joué le grand rôle de sa vie. Au moment opportun, elle n'a pas hésité à quitter sa cravache, ses bottes et ses pantalons à la hussarde pour encorner son amant par les deux bouts. En lui promettant la lune, elle lui a baillé le bouis pour en faire son captif. Et lui, candide et confiant, se méprenant une fois de plus sur ses intentions, gobe son potage pour le chant des sirènes et donne tête baissée dans le panneau. Ému et conquis, il ne cesse de soupirer en se disant :

- Comme elle a changé ! Elle si pleine d'attentions pour moi.

Sous son masque de rosière de carnaval, Melita l'observe pareille à l'araignée qui fait retraite au milieu de sa toile pour contempler sa proie avant de la digérer. Julien a résisté de façon imprévue, mais elle a cette fois pris la mesure de ses forces et de ses faiblesses. Et, bien qu'elle ressente une sincère amertume de l'avoir trop tôt rangé au registre ontologique de la race des seigneurs, elle ne doute plus que son grand dadais romantique sera bientôt à elle et, définitivement, louant une fois de plus son admirable sens de la ruse.

Pour faire bonne mesure, les deux amants ont convenu de se séparer. Melita lui a dit :

- Puisque tu aimes une autre femme, tu dois la respecter. Désormais on ne se verra plus qu'au bureau

Julien lui en est reconnaissant. C'est un coup de théâtre inouï, car Melita devient une amie, délicate comme un papillon et prévenante comme une servante de curé. De temps à autre, elle lui envoie même un mot aimable qui l'encourage à demeurer confiant. Dans son billet, elle lui écrit aujourd'hui une chose inconcevable quelques jours plus tôt ... *l'espérance est une vertu théologale. Courage ! Je continue mes recherches.*

La transformation est soudaine, profonde, inattendue. Belle. Les valeurs humaines triomphent. A travers les fentes de la cuirasse nazie, le vieux fond chrétien de Melita refait surface et produit de beaux fruits.

Admiratif et obligé, Julien ne sent pas l'épine sous le miel qu'il lèche avec gourmandise, ne doutant pas un instant que sa nouvelle amie remue ciel et terre pour retrouver les amours de sa vie.

Comme elle l'avait promis à son amant, Melita ne chôme pas. Depuis sa retraite volontaire, Elle s'active passant au crible les solutions qu'elle a d'effacer la juive de l'esprit de Julien. Et cette fois ... de façon définitive.

Cependant la résolution du problème n'est pas aussi simple que son énoncé le laisse suggérer. Comment en effet faire disparaître quelqu'un qui a déjà disparu ?

Il faut s'imaginer ce qu'elle peut pester et fulminer contre ce copeau de citoyenne qui a de la corde de pendu dans sa culotte ; cette catin qui met la cervelle de son amant à l'envers et dont elle doit supporter les pleurnicheries. Dans ce moment-là d'ailleurs, laissant sa rage la dévorer, elle l'étranglerait volontiers.

A la vérité, c'est un réquisitoire qu'elle prononce contre elle-même. En secret elle se blâme. Pendant des mois,

remâche-t-elle, j'ai tenu cette femelle youpin à ma merci. A chaque instant, je pouvais l'écraser comme une noix ! Mais voilà, le mieux est l'ennemi du bien : j'ai voulu jouer au plus fin ... et la youtre m'a filé entre les doigts. Trop bête ! Trop bête !

Alors qu'elle cherchait un moyen de lui régler son compte, un moyen qui n'éveillerait jamais les soupçons de Julien, le plan avait surgi. Lumineux ! Le triomphe de son intelligence et de son imagination : la rafle ! C'est elle ! Son enfant ! Son idée ! Pareille occasion ne se représenterait pas de sitôt. Son piège avait été admirablement conçu ... La catin, à coup sûr, tomberait avec son rejeton dans la braise et disparaîtrait dans la nuit et le brouillard ... Et sans que Julien ne puisse jamais l'accuser ni même la soupçonner. Car, s'il avait récriminé, elle lui aurait rappelé qu'il l'avait lui-même fait fiché. Elle jouait sur du ve-lours.

Seulement, il y avait eu l'accident ou plutôt l'énorme bourde qui avait failli coûté la vie de Julien et l'imprévu : sa propre défaillance. Faiblesse inexcusable !

La veille de la rafle, vers 20 heures, conjointement par la rue des Saussaies et le commissariat du 16^{ème}, elle était informée qu'un crime venait d'être commis au 76 rue de la Pompe, un immeuble sur lequel elle faisait exercer depuis longtemps une surveillance de tous les jours. Le rapport téléphonique faisait état d'un mort, un homme d'âge mûr et d'un blessé par balle, un homme jeune dont l'état était désespéré.

Immédiatement Melita avait pressenti le drame car l'adresse mentionnée était celle de Julien. A cet instant, le ciel lui tombait sur la tête. Tout s'était brouillé et elle s'était précipitée à l'hôpital pour savoir. Pour le voir. Elle avait attendu sur un banc jusqu'à l'aube, l'âme de travers et le cœur à l'envers. Julien hésitait trop entre la vie et la mort pour qu'elle se tourmente d'autre chose ... Cette nuit-là, la grandeur de l'Allemagne avait compté pour rien. Melita avait même pleuré comme une femme amoureuse rongée de l'intérieur par l'inquiétude. Oh ! ... si elle avait cru au Bon Dieu, elle lui aurait proposé un marché, quel qu'en soit le prix, pour qu'il sauve l'homme de ses rêves.

Incroyablement, elle en avait oublié la catin et son piège si magnifiquement conçu. Quelle leçon ! Des mois d'efforts ruinés par une seule nuit d'angoisse. De quoi maudire la compassion et la moitié de l'humanité. Par bonheur, il n'y avait pas eu d'autres conséquences. Pas un de ses chefs n'avait eu vent de son extravagant égarement.

Aujourd'hui, son astre brille de nouveau : son avenir s'annonce radieux. Elle a repris la main. Cette fois se dit-elle, en arrangeant son chignon, je tiens la lettre du Führer.

Elle jubile. Un air de printemps envahit sa chambre. Si durant son séjour à Berlin elle avait obtenu l'avis favorable de ses chefs qu'elle pourrait épouser Julien, il lui fallait toutefois attendre la lettre de la chancellerie qui l'officialiserait.

Naturellement, à son retour à Paris, elle s'était bien gardée d'informer son amant d'un possible refus. Mais tout cela était maintenant du passé. Aujourd'hui, les obstacles étaient franchis : elle a en main le précieux document. Devant son miroir, elle sourit à son image et scrute son regard.

Elle avait adoré l'insulte le jour où Karl, son frère, lui avait dit qu'elle avait les yeux d'une sorcière. Elle aime tellement leurs reflets glacés, si ... pénétrants. Tiennent-ils les secrets démoniaques des incubes et des succubes comme Karl le prétendait ? Peut-être bien se dit-elle, en même temps qu'elle emporte la certitude que son esprit supérieur mettra sa rivale définitivement hors-jeu et qu'il lui faut seulement de la ruse et de la patience.

- Et je ne manque ni de l'une ni de l'autre. Tôt ou tard, Julien me mènera à sa catin et, dans le cas contraire, c'est la catin qui montrera le bout de son nez. Car ils s'aiment, écume-t-elle en suffoquant de rage. Elle prendra contact avec lui car elle sait où le trouver. Je vais vaincre parce qu'ils sont inconscients du pouvoir destructeur que leur amour déchaîne. Ce n'est qu'une question d'heures ou de jours. Patience ! Patience la youtre, je t'aurai ! Et, envoyant un baiser triomphant à son image radieuse, elle s'écrie : c'est la loi du plus fort !

Mais le temps passe et la youtre ne se montre toujours pas. De quoi s'estropier la cervelle ! Et son amant lui manque. Voilà deux mois qu'ils sont séparés, autant dire une éternité pour sa libido volcanique. Melita devient folle .

Ce n'est pourtant pas faute d'exercer une surveillance de tous les instants sur Julien. Et de jour comme de nuit. Tout : ses gestes, ses déplacements, ses rendez-vous, son courrier, son téléphone, tout est filtré. Contrôlé. Melita doit se rendre à l'évidence : la juive est morte ! C'est la seule explication plausible. De son côté, Julien, découragé, s'étiole.

Le temps est venu de mettre un terme à cette attente interminable. Melita décide alors de lever la seconde option de son plan.

Ce matin, au Comptoir National des denrées Stratégiques, il règne une atmosphère inhabituelle, une sorte de tension superficielle de l'air qui s'étale et se répand partout. Venue des bureaux de Melita, l'effervescence parvient jusque dans le très feutré bureau de Julien.

Renseignements pris, sa secrétaire l'informe qu'un important réseau de terroristes a été arrêté dans la nuit grâce aux renseignements fournis par l'agence de Melita et que ces zales gochons ont été pris la main dans le sac avec leur matériel radio.

Comme l'affaire semble avoir une portée inhabituelle, Julien, veut en savoir davantage. Il grimpe chez Melita et, sur le pas de sa porte, il lui lance :

- Félicitations sturmbannführer !
- A quel propos, lui demande-t-elle, amusée et visiblement contente de le voir.
- On dit que tu as fait arrêter des terroristes.
- Tu es déjà au courant ?... Les nouvelles vont vite.
- Difficile de ne pas entendre chanter tes louanges. Il paraît qu'il s'agit d'un important chef de réseau ...
- Une cheffe tu veux dire.

- Quoi une cheffe ?
- C'est une femme ! Pas un homme !
- Une femme à la tête d'un réseau de terroristes ?
- Hon, hon !
- Et qui mène les interrogatoires ?
- Kramer.
- Ce boucher ?
- Peut-être bien, mais lui ... il obtient des résultats.
- Sous la torture on obtient tout ce qu'on veut.
- Tu es injuste Julien.
- Et tu as les détails de l'affaire ?
- J'ai ici quelques photos. Tu veux les voir ? On se demande encore s'ils sont juifs ou communistes ou peut-être même les deux.
- Ou gaullistes.
- Asch ! Ce Gole !
- De Gaulle ! Pas Gole.
- C'est pareil. Il utilise n'importe qui pour tuer.

En voyant les photos, Julien a un étourdissement et il se détourne instantanément de Melita. Les hommes lui sont inconnus, mais le visage de la femme est celui de Danielle.

- Tu ne te sens pas bien ? lui demande Melita qui savoure intérieurement cet instant.
- Heuh ...
- Eh bien, que t'arrive-t-il, tu ne dis plus rien ?

Julien s'est rapproché de la fenêtre. La voix nouée par l'émotion, il réussit à lui dire :

- C'est ... cette photo. Attends ... je ... je cherche un meilleur éclairage.
- Tu reconnais quelqu'un ?
- Où l'as-tu eue, lui demande-t-il, pétrifié ?
- Je n'en sais rien ... Il faut le demander à Kramer.

- On ... on ... on dirait une ado ... Cette fille est bien trop jeune. Elle ne peut pas être la cheffe d'une organisation de combat. Regarde bien, la photo a même été prise à la Sorbonne.
- Tu as l'air de connaître ?
- Bien sûr ... je ... je connais la Sorbonne.
- Ah ! j'avais cru comprendre que tu connaissais la fille.
- Noonon ! ... Mais je suis convaincu que cet abruti de Kramer est en train d'inventer un complot, histoire de se faire mousser.
- Tu as l'air bien sûr de toi.
- Enfin quoi, Melita, il suffit de regarder cette photo pour s'en convaincre. Cette fille n'est qu'une étudiante. A la rigueur, un maillon dans une chaîne. Kramer va nous bourrer le mou une fois de plus. Et en cas d'embrouille, il te fera porter le chapeau.

Melita est songeuse. La remarque de Julien n'est pas à prendre à la légère. Elle semble peser le pour et le contre. Puis, prenant Julien de court, elle lui dit sur un ton mi-sérieux, mi-railleur :

- Bien, bien monsieur le grand malin, je reconnais que c'est un argument. Alors, si tu veux bien, rends-moi service : va voir Kramer et mets tout ça au clair avec lui. Tu peux faire ça ?
- J'y vais de ce pas, réplique Julien en se précipitant à la porte.
- Dans ce cas, je le préviens que tu arrives.

Et alors qu'il est déjà sur le palier, elle lui crie :

- Tu seras gentil de ne pas le brutaliser !

Il a réussi à donner le change, mais un tremblement intérieur l'agite à le casser en petits morceaux. Il a besoin d'être seul pour reprendre ses esprits. Danielle est réapparue, mais dans quelles circonstances ... Elle est donc à la tête d'un réseau ? Un réseau terroriste ? Elle ? Une résistante ? ... Elle avait donc les moyens de monter l'attentat contre moi ...

- Oh, l'hypocrite, tu cachais bien ton jeu ! Faire la chasse aux colabos ! Me faire la chasse à moi ?

Tout devient clair, cependant que l'accablante révélation lui procure en même temps une joie immense.

- Danielle est vivante ! Et c'est ce qui compte.

Il dévale l'escalier, bousculant au passage une secrétaire qui monte. Il cherche un plan pour tirer sa juive des griffes de la gestapo. Dans son bureau, il prend son pistolet à tout hasard, ramasse des clefs, enfle son manteau et court à sa voiture. La rue des Saussaies n'est pas loin. Quinze minutes plus tard, il demande à voir le lieutenant Kramer, K comme on l'appelle ici. Il y a urgence à le rencontrer avant qu'il ne transforme le corps de Danielle en un nouveau chemin des Dames. Sadique et cruel, K est parfait dans son emploi de tortionnaire. Un jour, il a confié à Julien qu'il aimait la torture parce qu'elle est un art qui fait naître des souffrances d'une sublime beauté. Il adore son industrie, surtout quand il a affaire à des femmes et plus encore quand elles sont jolies. Les humilier, les mettre nues, leur promettre la vie sauve, parfois la liberté à condition qu'elles se soumettent ... Il lui a même confessé en riant :

- Vous savez, monsieur Desgranges, promettre ne coûte rien !

Quand Julien entre, Fritz Kramer a les pieds sur son bureau et il allume une cigarette.

- Asch ! Entrez donc monsieur Desgranges, lui dit-il. Soyez le bienvenu. Zigarette ?

Il lui tend son paquet : des allemandes. Julien refuse.

- Ce zont des Kyriazi-Astra ... Zont exzellentes ! Devriez goûtter.
- Je n'en doute pas, mais je ne fume pas.
- Alors, que buis-je pour vous ?
- La sturmbannfhrer Maschman vous a sans doute prévenue de mon arrivée ?
- Zertainement ! Zertainement ! Che vous attendais, bien que che ne bois bas ce que vous jerchez.
- Écoutez, lieutenant, je comprends que mon arrivée vous déplaie, mais il y a deux ou trois choses que j'aimerais examiner avec vous.
- Non ! Non, détrompez-vous ! Si vous avez des choses pour éclairer ma bougie.

- Lanterne, on dit lanterne ... Je ... je suis venu voir la femme.
- Asch ! ... fait-il en se grattant la tête : za z'est imbozible !
- Vous ne voulez pas coopérer ?
- Zi monsieur Desgranges, bien zûr que zi ! C'est juste que z'est bas bozible.
- Allez-vous vous expliquer à la fin ?
- Parze qu'elle est morte.
- Vous l'avez tuée ?... Espèce de ...
- Non ! Je ne l'ai même pas dtouchée. Elle z'est jetée par la ve-nêdtre.
- On parle bien de la même femme ?
- Bien zûr buisqu'il n'y en a bas d'autres.

Julien a le sentiment que la terre s'ouvre sous ses pieds. Ayant surmonté son désarroi, il demande :

- C'est arrivé quand ?
- Zette nuit. Elle a enjambé la benêtre ouberte et elle a zauté. Vous gombrenez..., les mains attachées dans le dos, la dtête bpart la bremière. Et du quadrième étage, ça bardonne bas ! Et zur la ridelle d'un gamion ! Pfutt ! De la bouillie ... Il y en avait bardout ... Bas joli ... mais alors ... bas joli du tout.

Le ton ironique et l'insensibilité de ce fonctionnaire du crime sauve Julien. Au lieu de s'effondrer, la poussée de haine qui monte en lui comme la lave d'un volcan lui octroie un jet d'adrénaline supplémentaire.

- Mais vous étiez responsable d'elle ! ... ça va vous coûter cher ... Je veux voir son corps ...
- Ça c'est bozible, il est à la morgue ... Mais bourgeois le voir ?
- Pour vérifier que vous ne me mentez pas !
- Monzieur Desgranges je ne vous bermets pas ...

La main sur la clenche, Julien se retourne vers le policier et lui vomit sa bile :

- Vous êtes un âne Kramer ! De la poudre d'oribus ! Un teuton obtus et incapable ! Vous n'aviez qu'un devoir, celui de faire

parler cette fille. Encore vous fallait-il un peu de bon sens pour la garder en vie. Mais l'alcool vous a dissous le peu d'intelligence que pouviez avoir à la naissance.

- Mais, mais qui vous autorise à me barler de la zorte ? ... Je me blaindrai, gémit l'allemand.
- Allez donc vous plaindre ! Vous valez moins qu'un grain de riz à la bouche d'un juif.

Il sort en claquant la porte derrière lui. Il a conscience que ses hurlements n'ont aucun effet sur ce criminel appointé. Mais se défouler lui permet de tenir le coup. Il est blême. La douleur de la mort de Danielle creuse un vide dans lequel il tombe sans pouvoir s'arrêter. Alors il s'accroche à la rampe d'escalier pour descendre et quitter au plus vite cet endroit de malheur.

En sortant de la rue des Saussaies, Julien se rend directement à la morgue. Sous le drap mortuaire qu'on rabat pour lui, il aperçoit le visage d'une femme aux cheveux noirs, si toutefois on peut encore parler de visage en évoquant cette infecte masse de sang, d'os et de chairs broyés qu'il découvre. Il frémit d'horreur et ferme les yeux. Pendant un long moment il se recueille, laissant à la réalité de la mort le temps de pénétrer les replis de sa conscience en même temps qu'il y enferme sa souffrance. Il n'oublie pas qu'elle a voulu le tuer. Il se fait l'impression d'avoir été soufflé, écouvillonné, rincé, moulu, écharpillé, battu par le destin qui se moque du tiers comme du quart de sa vie.

- Je t'en ficherais du bonheur, gronde-t-il, en essuyant ses larmes à la pensée de son fils dont il est sans nouvelles. J'aurais mieux fait d'aimer une femme stérile, une femme en friche, une de ces tricoteuses qui ne laissent rien derrière elle.

La peine lui broie la poitrine et lui brûle les boyaux. Un mois plus tard, Melita et Julien reprennent leur vie commune ; une situation qui donne à Melita l'illusion que Julien lui appartient désormais. Mais lui n'oublie pas. Son Juju, son petit bout d'homme lui manque à le faire hurler de désespoir. Parfois la

nuit, il lui arrive de brasser l'air, instinctivement, à la recherche de son visage et de celui de sa maman. Espérant trouver l'apaisement, il finit par avouer à Melita que la jeune femme de la photo était celle de Danielle, la mère de son enfant. Et, bien que jubilant intérieurement, elle réussit le tour de force de paraître émue et triste. Elle s'empresse de lui dire :

- C'est ce Gole, le responsable de ton malheur. Lui, il est bien au chaud en Angleterre, mais il envoie mourir des innocentes à sa place. Cette femme aura reçu des ordres pour te tuer.
- Mais pourquoi, se désole Julien ?
- Parce que tu collabores à notre grand projet européen. Voilà la vérité. N'y pense plus. D'ailleurs, j'ai de merveilleuses nouvelles qui t'aideront à oublier.
- Tu es promue colonel ? lui lance-t-il sur un ton qu'il aurait voulu moins ironique.

Ignorant sa remarque désinvolte et acide, elle lui dit d'une voix douce :

- Regarde !
Elle lui tend un document officiel en même temps que de vraies larmes roulent sur ses joues. Il lève le nez de son livre. Étonné de la voir pleurer, il ne peut s'empêcher d'une remarque misérable :
- Tu as épluché un oignon ?
- Ce que tu peux être mauvais quand tu t'y mets, lui dit-elle vexée. Un ces jours je ferai de ta tête un pot à pisser.
- Tu ferais une bien mauvaise affaire. Elle est pleine de trous et tu en mettrais partout.

S'efforçant à rire, Melita ajoute :

- Tu pourrais me demander pourquoi je pleure de joie.
- Tu as monté quelle combine encore ? lui lança-t-il avec un ton blessant.
- Mais lit bon sang de bois ... c'est écrit dessus !

Julien se saisit du document. Il s'agit d'un décret officiel signé du Führer lui-même : ... *autorise l'union de la*

sturmbannführer Melita Maschmann avec monsieur Julien Desgranges, français de race pur ... A l'issue de leur mariage, il leur sera délivré un certificat d'Euro-Aryanisme ^{cvi} en témoignage de leur fidélité à la grandeur du Reich et à son Führer ...

Furieux, Julien jette le papier et s'écrie :

- Parce qu'il a besoin de donner son avis celui-là ! ... Et qu'est-ce que c'est que ce charabia ?
- Julien, s'il te plaît ... le Führer a décidé de faire de notre mariage un exemple.
- Pardon, mais ton grand homme met son nez dans nos affaires intimes, sentimentales.

Melita se jette à son cou et elle lui dit toute excitée :

- Tu ne comprends donc pas ? Nous serons déclarés *couple de l'Europe*, le premier, celui que le grand Reich va célébrer en grande pompe à Berlin. Nous serons un exemple pour la nation, pour l'Allemagne, pour la France, pour, pour... pour l'Europe toute entière.

Julien hoche de la tête une nouvelle fois et, froidement, il lui lance :

- Je croyais que tu rêvais d'un mariage à Cologne, à la cathédrale.
- Oui, pour le mariage religieux ! Mais ... ce sera Berlin pour le mariage civil. Et c'est le Führer en personne qui présidera la cérémonie. C'est lui qui va nous marier.
- Il a le droit de faire ça, demande Julien, pouffant de rire ?
- Voyons ... le Führer a tous les droits !

Julien, qui aurait voulu un mariage discret, lui jette :

- Tu ne crois pas qu'ils doivent s'emmerder à Berlin pour penser à des trucs pareils ?
- Arrête de te moquer ! On va se marier en présence des principaux dignitaires du régime. C'est fabuleux. Tu devrais être fier au contraire.
- C'est la nouvelle la plus délirante depuis l'armistice, persifle-t-il.

- Dis-moi que tu es content et ... mets ta main sur mon ventre. Tu ne le sens pas encore, mais dans huit mois, tu seras un joli papa.
- Quoi ! Tu attends un bébé, s'écrie-t-il abasourdi ?

La nouvelle ranime aussitôt le souvenir de Juju et, comme il frissonne, il se demande s'il doit se réjouir ou s'affliger.

- Tu voudrais un fils ou une fille, lui demande Melita d'une voix douce ?

Julien hausse les épaules. L'idée d'une préférence ne lui est pas encore venue. La nouvelle est trop fraîche et même un peu trop accablante.

- Une fille c'est plus doux, lui dit-elle en souriant.
- Si elle ressemble à sa mère, ça m'étonnerait beaucoup.
- Idiot chéri ... Cela te fait quoi de savoir que tu vas avoir la nationalité allemande ?
- Rien !
- Tu ne te sens pas honoré ?
- C'est toi que j'épouse, pas l'Allemagne.
- Pourquoi pas les deux ? Il y en a tant qui le voudraient.

Melita ne doute pas du rôle providentiel de son vénéré Führer et elle s'exalte à l'idée que son mariage va la mêler encore plus intimement au destin de la grande Allemagne.

L'ascension fulgurante de Melita.

Melita doit sa position à quelques coups de chance, au parti et à son dévouement absolu pour Hitler et le national-socialisme.

Mais elle le doit surtout à elle-même. Le jour où elle s'est rendue compte que sa plastique faisait tourner la tête de la plupart des hommes qui la commandaient, elle comprit qu'elle pouvait les manœuvrer, les séduire et au besoin, leur faire peur.

D'emblée, elle a cherché à savoir tout de leurs turpitudes et de leurs faiblesses. Sur chacun d'eux, elle a aujourd'hui un dossier dont elle use discrètement au besoin et toujours avec beaucoup d'efficacité.

Si quelques-uns s'en amusent (en apparence seulement), tous la redoutent et préfèrent s'en faire, à défaut d'une amie, une alliée.

C'est ainsi qu'avec peu de diplômes, elle a gravi les échelons de la hiérarchie SS à un niveau inconnu pour une femme et en un temps aussi court.

Intelligente, méticuleuse, travailleuse, perverse, organisée, elle n'a peur de rien ... et confiance en personne. Quand il le faut, pour mettre ses chefs dans son jeu, elle sait s'incliner, rentrer ses griffes et faire patte-pelu. Mais dès que l'évènement est sous contrôle, elle s'empresse de reprendre la main.

Très tôt elle a compris que l'entourage du chancelier Hitler et de la SS en particulier, était un monde d'hommes cruels et sans scrupules, veules et paresseux le plus souvent, *tout juste bons à ramer des choux ou à montrer leur béjaune*, selon l'expression chère à Julien, et que, *pour tenir le haut bout*, il était nécessaire de se faire modeste et discrète afin d'agir en sous-main avec les arguments d'une femme.

Citant encore un autre proverbe de son amant dont elle avait fait sa règle de vie bien avant de le connaître, elle aime à répéter que *les chevaux courent les bénéfices mais que ce sont les ânes qui les attrapent*.

Elle ne doute pas qu'il sera toujours temps de trompeter.

Chapitre 23

Quelques jours plus tard, le couple de l'Europe embarque au Bourget à destination de Berlin. C'est une nouveauté pour les deux amants mais, à la peur que leur inspire leur premier vol en avion militaire, ils s'enthousiasment de l'aventure qu'il suscite.

Sur l'air d'embarquement, un vaste espace herbeux, un JU 52 les attend, le nez incliné vers le ciel, prêt à partir. Avec ses trois moteurs à hélices et sa dérive de queue peints en jaune et sa carlingue verte en tôle ondulée, l'avion fait robuste et rassure Julien. Au pied de l'escabeau de fer, trois marches qui servent de passerelle, deux pilotes et un opérateur radio les attendent. Les deux autres passagers, le général Oberg et le colonel Knocken arrivés en avance, sont déjà installés à leurs sièges. Crispé au moment du décollage, Julien se détend peu à peu. Le voyage est paisible. Il voit la terre depuis les nuages et le jet d'adrénaline qu'il en reçoit excite son amour-propre. Il est acteur du monde.

A l'atterrissage, une petite foule de journalistes les attend. Le prince de la propagande nazie, ce cher Dr Goebbels, comme l'appelle Melita, a mis les petits plats dans les grands. Les cris de joie, les sourires, la bonne humeur parcourent le petit monde des médias qui agite ses mains et tend ses micros pour entendre la voix de ces jeunes gens porteurs d'une espérance nouvelle. Les questions qui fusent sont toujours les mêmes. On veut savoir comment une Sturmbannführer de la SS est tombée amoureuse d'un français ? Veulent-ils des enfants ? Un garçon ou une fille ? Et si c'est un garçon, l'appelleront-ils Adolphe ?

Cette fin de matinée d'automne ressemble, sous le soleil, à un prodigieux conte de fée. A ce bonheur s'ajoute la gloire.

Les bras chargés d'un bouquet de roses blanches en sortant de l'avion, Melita, souveraine et radieuse dans sa robe de mousseline blanche et rouge, semble descendre de l'Olympe. Fastueux ! A ses côtés Julien, ébloui, vit un instant d'éternité. Il a tout : l'argent, l'amour et maintenant la renommée ... un voyage en Allemagne et le baptême de l'air.

A la chancellerie, les flashes grésillent encore plus nombreux. Une joie collective est tombée sur l'assistance comme sous l'action d'une grâce particulière du tout puissant ... Führer. Melita et Julien sont les héros de cette journée pas comme les autres. Et leur gloire annonce les prodiges d'une Allemagne généreuse et puissante : la mère-patrie de l'Europe tend la main à sa jeunesse, hommes et femmes enfin rassemblés sous son étendard à croix gammée. Leur histoire personnelle, plus suave qu'un roman de la bibliothèque rose, passe en boucle à la radio et fera, dès le lendemain, la une de la presse écrite et celles des actualités cinématographiques. Le Dr. Goebbels qui veut montrer au monde le visage séraphique et paisible de la nouvelle Allemagne, a ordonné *Que chacun joue de son instrument, pourvu que tous jouent la même musique*^{cix}.

De son côté, Signal^{cx}, le journal extérieur du parti, édité dans vingt-deux pays et tiré à plus de huit cents mille exemplaires, promet un reportage sur huit pages. Il faut dire que la vie de Julien ne manque pas de sel. Ses hagiographes de circonstance le font descendre en droite ligne d'un prince apparenté à Napoléon premier : la seule gloire française qui fait rêver Hitler^{cx}. On ne se refuse rien.

Sous les applaudissements nourris et chaleureux, le dieu vivant de Melita fait son entrée. Hitler apparaît souriant, affable, attentionné. Il est très exceptionnellement accompagné de sa maîtresse, la douce et effacée Eva Braun qui les salue, elle aussi, avec beaucoup de gentillesse et de cordialité. Le couple de l'Europe est statufié par la grandeur du moment.

Face à eux, le gratin du régime est là. Serrés les uns contre les autres comme des manchots empereurs, les hauts dignitaires montrent leur curiosité et leur empressement à se

trouver sous la lumière des projecteurs ... et à se disputer une place au premier rang.

La scène n'échappe pas à Julien qui manque d'en rire en apercevant Goebbels aux côtés de Goering. Le chétif ministre de la propagande, le visage terreux, les traits émaciés et sans grâces, théoricien de l'imposture d'état, souffre à n'en pas douter de l'éclat de son imposant voisin. Le Reichsmarschall en uniforme blanc, barré d'une écharpe bleue, la poitrine constellée de médailles et de plaques, éclabousse le nabot de son imposante stature.

A leur droite, se tient le Reichführer Himmler. Son teint pâle et cendré est mis en relief par son uniforme noir incrusté d'argent aux pattes du col et des épaules. A cause peut-être d'une raideur refoulée ou de ses cheveux noirs plaqués en arrière ou peut-être encore de ses lunettes de myope, il a l'air d'un petit fonctionnaire sournois en mal de reconnaissance. A sa gauche, Seyss-Inquart, l'autrichien de l'anschluss, avec son haut front d'intellectuel et son visage anguleux, juriste ambitieux, dévot et sans scrupules, commissaire du Reich aux Pays-Bas, ne fait rien pour cacher son ennui. A côté de lui, Ribbentrop, de taille moyenne, le front large et la bouche tiède, à l'air très satisfait de sa personne. Il en paraît béat.

Rosenberg ^{cxii} est venu lui aussi. C'est le pseudo-philosophe, la tête pensante du parti, chantre de la race nordique supérieure, auteur du Mythe du XX^{ème} siècle. Julien lui trouve un visage harmonieux, un regard intelligent et vif, plaisant à regarder : une sérénité distante qui semble étrangement ignorer ses propos violents, xénophobes et antisémites. En comparaison de ce très distingué gourou nazi, sorte de Raspoutine version occidentale, Julien juge que ses amis Rebatet et Brasillach font figures d'aimables enfants de chœur.

Au second rang, Sauckel, Schacht, Von Shirach et Frick semblent frustrés de ne pas être devant. Tout au bout, en retrait, râblé et court sur pattes, l'efficace et redoutable Martin Borman, le secrétaire personnel du Führer et successeur de Rudolph Hess, se hausse du col et de la pointe des pieds.

Entourant les mariés, les généraux SS Polh et Oberg, parains du mariage, expriment, mieux que tous les autres peut-être, les créances pompeuses de la dévotion et de la crainte envers le maître du régime.

Dans son journal Julien écrit

Les hommes de l'entourage d'Hitler sont surprenants : ils ont dans l'ensemble, des visages déplaisants. Curieuse race aryenne tout de même ! Göring est boursoufflé, méprisant. Il a les doigts boudinés et couverts de bagues comme une putain orientale. Goebbels est petit. Il fait malsain avec son visage osseux et coupant et sa voix de fluet haut perchée dans les aigus. Ses cheveux filasse sont plaqués en arrière comme s'il refusait de les voir tellement ils sont déplaisants tout comme ses yeux de fouine qui fouillent les crânes comme une vrille et qui ajoutent au malaise que j'ai à le regarder.

Himmler n'est pas bien grand non plus, mais il est insaisissable. Derrière ses grosses lunettes cerclées d'acier, ses yeux sont toujours en mouvement. On le croirait craintif ou mal à l'aise, mais cela est dû sans doute à son regard noir qui est naturellement soupçonneux comme celui d'un renard ou d'une hyène à l'affût. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il fait dangereux à en donner le frisson.

Heureusement, qu'il y avait l'idole de Melita, le chancelier Adolph Hitler. Que dire de cet homme qui nous a serré la main si chaleureusement ? J'en suis encore ému. D'abord, il n'est pas ordinaire. Oh ! il n'est pas un Adonis, loin de là. Pour autant, je ne peux pas dire que son visage soit déplaisant. Certes, sa moustache est trop courte, ses cheveux sont trop raides et la mèche noire qui lui descend sur l'œil gauche, vient trop bas comme si elle avait à cacher je ne sais quelle cicatrice ou un défaut de peau. Ses mains s'agitent en permanence avec des mouvements désordonnés et parfois saccadés. Ses yeux ne sont jamais en repos. Il a des tics et bouge tout le temps, et pourtant ... il n'est pas laid comme les autres. On a envie de le regarder. En fait il a du charme ! Beaucoup de charme. On dirait que cela lui vient de ses imperfections. Mais il y a plus étonnant : il envoûte son auditoire par sa seule

présence. C'est très étrange. Dès qu'il parle, on est subjugué par sa voix, chaude, vibrante, même si elle monte trop haut dans les aigus quand son débit est trop rapide. Quand il a jeté son regard sur moi, je fus saisi d'un trouble profond par sa force intérieure, puissante et bienfaisante, faite d'absolue certitudes, annonçant l'homme du destin hors du commun : un homme qui imprime l'histoire. De plus il est aimable, prévenant sans aucun signe d'arrogance. En un mot, il fait humain. J'ai enfin compris pourquoi Melita le vénère.

Cet après-midi, à la bibliothèque de la chancellerie qu'on nous faisait visiter, je suis tombé par hasard sur la Gerbe des forces éditée en allemand. En feuilletant l'ouvrage, je suis tombé sur le passage où Alphonse de Châteaubriant parle de son entrevue avec Hitler à Berchtesgaden en 1938. Il écrit ceci :

« Son corps vibre, son mouvement de tête est juvénile, sa nuque est chaude... La caractéristique de cet homme est une immense bonté. Il (Hitler) est immensément bon ».

Je n'ai rien vu de semblable pour ma part, mais l'homme fascine au point qu'on lui trouve des qualités qu'il n'a peut-être pas.

J'ai manqué de temps pour observer les autres dignitaires, sauf Ribbentrop qui est venu nous saluer à notre arrivée à l'aéroport. Je l'ai trouvé plutôt agréable à regarder mais, Melita qui le connaît bien pour le rencontrer souvent à Paris, dit de lui qu'il est condescendant et vaniteux. Elle m'a raconté que le comte Ciano, qui est le gendre de Mussolini et son ministre des affaires étrangères, parlant un jour au général Oberg à l'ambassade d'Allemagne à Paris, l'a entendu dire que Ribbentrop est vain, frivole et bavard et qu'il suffit de le regarder pour voir qu'il n'a pas de cervelle.

J'ai aussi parlé deux minutes avec Julius Streicher qui est venu nous serrer la main. Il voulait me regarder de près sans doute. Il est court en jambes avec une tête à faire peur à un mort. Il est énervant aussi car il n'arrête pas de frapper la paume de sa main gauche avec une cravache qu'il tient dans sa main droite. Ses yeux sont étroits, rapprochés et ronds comme des billes ce qui lui donne un air vicieux et brutal. Melita le déteste. Elle dit de lui que c'est un ancien instituteur, fiévreux et furieux.

Aujourd'hui, on nous montre partout comme des bêtes de foire et j'ai très mal aux pieds. Partout où l'on passe, on nous applaudit. Ici à Berlin comme à Paris, les foules se ressemblent : elles se cherchent des idoles.

En attendant Hitler, on a eu le temps d'admirer les deux colosses de bronze qui veillent de chaque côté de l'entrée d'honneur de la chancellerie, le Parti et l'Armée appelés encore le porte flambeau et le porte glaive, deux statues géantes de 3,5 m de haut d'Arno Breker que Melita adore. Pour ma part, je trouve ces nus d'hommes trop beaux, c'est à dire trop parfaits, monstrueusement puissants et virils. Ils ont un côté surhomme que je n'aime pas.

Melita rayonne de joie : ils sont tous là, m'a-t-elle glissé à l'oreille juste avant la cérémonie du mariage. Le Führer a fait un beau discours. En parlant de nous, il a dit :

Vous êtes le produit de la grandeur et de la générosité de l'Allemagne. Avec vous, la citoyenneté européenne est née. La jeunesse d'Europe, quand elle est de race pure, à vocation à devenir allemande. Vous montrez aujourd'hui au monde qu'une prétendue inégalité entre les peuples dominés par l'Allemagne, proférée par les ennemis du Reich, n'est que mensonge et propagande. L'Allemagne veut le bien des peuples dont elle a désormais la charge. Elle a le courage de veiller à ce que les parties impures ne viennent pas corrompre ses parties pures. C'est sa responsabilité devant l'histoire. Et, si parfois des peuples souffrent, c'est que l'Allemagne elle-même souffre. C'est là notre communauté de destin.

Ce discours d'Hitler m'a enchanté. L'Europe prend du sens. Plus que jamais, la France doit associer étroitement son effort à celui de l'Allemagne. La collaboration ne doit pas être une insulte ou une tache sur la conscience des français, mais au contraire le mot emblématique de son redressement et de son avenir.

Cette exceptionnelle journée Berlinoise, est aussi l'occasion pour Julien de rencontrer ses beaux-parents. Laisant Melita à ses chefs, il monte avec eux dans la voiture officielle qui les ramène chez eux.

L'immeuble où logent monsieur et madame Maschman, est ancien avec une façade grise et délabrée. L'escalier de bois qui mène à leur appartement, accuse son âge en gémissant douloureusement. La lumière du jour y entre petitement par des fenêtres étroites et l'entrée, exigüe et sombre, ouvre sur un couloir qui le coupe en deux parties égales. On y respire un air saturé d'une chose indéfinissable, mélange de chagrins et de joies mortes, d'espoirs éteints et d'attentes étouffées.

Sur les murs pourtant, accrochés dans des cadres de bois, quantité de photos témoignent du bonheur qui a autrefois habité la maison. On y découvre une famille avec sa joie de vivre, malgré son dénuement. Julien est frappé de voir que chacune des photos annonce la beauté de Melita. A ses côtés, un autre enfant, mais plus jeune a, sur son visage, le même éclat et la même grâce. Monsieur Maschman dit à voix basse :

- C'était Karl, son jeune frère !
- J'ignorais que Melita avait un frère. Elle ne m'en a jamais parlé.
- Oui et il aurait eu votre âge.
- Vous avez dit : avait ... c'est donc qu'il est mort ?
- J'en parle au passé parce qu'on nous a dit qu'il était mort ... mais au fond de moi, je sens qu'il est vivant. Nous sommes sans nouvelles de lui depuis bientôt quatre ans.
- Le frère et la sœur se ressemblent beaucoup ... remarque Julien. Ils devaient beaucoup s'aimer tous les deux.

Monsieur Maschman hésite, cherche ses mots et finit par lâcher :

- En fait non ! Ils étaient très différents de caractères. Et ils se ... détest ...

Il ne peut pas finir sa phrase. Les mots restent dans sa gorge. Sentant que son émotion cache peut-être un vieux et douloureux secret de famille, Julien pose une main amicale sur son épaule et il lui confie d'une voix amicale :

- Il était proche de vous, n'est-ce pas ?
- Oh oui !... Lui, il se préoccupait de nous.
- Il est mort à la guerre ?

- Non ! Oh Non ! Il est parti un matin à l'université ... comme il le faisait chaque jour ... mais il n'est plus jamais rentré.
- Julien suggère qu'elle a peut-être été prise dans la rafle par erreur, mais elle lui répond :
- Il est parti à la guerre et il ne vous l'aura pas dit ?
- Non ! Non ! Ce n'est pas ça ! C'était un étudiant sérieux et même très brillant. On a cru d'abord qu'il se cachait des nazis. Il faut vous dire aussi qu'il avait des idées que ne partageait pas sa sœur.
- Ah ! Il était communiste ?
- Non ! Non ! Seulement il était hostile au régime.
- Enfin ! ... On ne disparaît pas comme ça ?
- Hélas si monsieur !
- Appelez-moi Julien ... Je vous en prie.
- Oui monsieur.

Monsieur Maschman a répondu machinalement mais, emporté par ses souvenirs, il poursuit son idée et ajoute à voix basse :

- Vous savez, depuis que les nazis ont pris le pouvoir en Allemagne, on peut disparaître du jour au lendemain.
- Quelqu'un doit bien savoir, suggère Julien incrédule ... Vous êtes allés à la police ?
- Il y a des gens qui savent. Forcément. Mais personne ne parle. Tout le monde a peur. Je l'ai cherché durant toute une année. J'ai fait toutes les prisons de Berlin et celles de la région. Partout, j'ai rencontré le même silence complice. La même indifférence.
- Mais il n'est pas un délinquant ... Pourquoi le rechercher dans une prison ?

Se retournant pour voir si sa femme n'écoute pas, monsieur Maschman se penche à l'oreille de Julien et lui chuchote :

- Parce qu'on l'y a vu.
- Dans ce cas, la police vous aurait informé.
- Surtout pas la police.

- Ce que vous me dites paraît si invraisemblable.
- Monsieur Julien, lui dit le vieil homme, je vois bien que vous ignorez tout des vilaines choses qui se passent en Allemagne. Mon fils était hostile aux nazis et il défendait l'idée de la démocratie. Il était pour la paix et des élections libres. Mais il n'était pas dangereux ! Pourtant, ils l'ont fait disparaître. Vous savez, il y a bien longtemps qu'ici les libertés n'existent plus.
- Ce que vous me dites est effrayant et, sans vous offenser, j'ai bien du mal à vous croire.
- Monsieur Julien, l'Allemagne est devenue un immense camp d'internement et toutes les frontières sont fermées ... verrouillées.
- Cher beau-père, j'ai peur que le chagrin ne vous égare.
- Je vois bien que vous ne me croyez pas. Vous ne me croyez pas parce que ce que je vous dis n'est juste pas croyable ... Oui ! La vérité est difficile à croire de même qu'on se soupçonne entre voisins, entre collègues, entre amis et jusque dans nos familles. Nous sommes devenus un peuple de délateurs et la peur de la peur gouverne nos existences.
- Vous ne vous méfiez pas tout de même pas de votre femme ni de votre fille ? lui rétorque Julien sur un ton qu'il aurait voulu plus léger.

Il a jeté sa question comme on plaque un masque à oxygène sur le nez d'un malade, parce que les révélations de ce vieil homme accablé l'incommodent et que cette maison, avec son odeur de cadavre, étouffe, croit-il, son discernement.

Son beau-père s'est tu car il devine que son gendre, bien qu'étranger, refuse d'en connaître davantage et qu'il lui est impossible de partager sa douleur qui met en accusation le gouvernement de l'Allemagne. Depuis la disparition de son fils, il a appris que l'idéologie politique secrète dans les esprits une substance particulière qui est de l'ordre du religieux le plus sectaire et que ses prosélytes, sûrs de leurs dogmes, sont fermés

hermétiquement à toutes les vérités qui sont susceptibles d'ébranler leurs convictions ou de menacer leurs intérêts.

Il est devant un mur, alors le sentiment de solitude l'envahit de nouveau et il se met à hocher de la tête de haut en bas, avec la régularité d'une roue d'échappement d'un mouvement horloger.

Julien en est gêné et il regrette d'être venu. Il voudrait fuir et ne plus rien entendre. Prendre parti ? Mais lequel ? Il n'a rien à reprocher aux nazis qui lui sont favorables mais en même temps, il aimerait prendre dans ses bras ce beau père qui lui est sympathique. A voir son chagrin si noble et si discret, il voudrait pouvoir l'aider, le consoler, et qui sait, prendre la place de son fils disparu ? N'est-il pas devenu par son mariage, un peu son fils ? Voulant trop bien faire pour lui être agréable, il prend sottement un ton léger et frivole pour lui dire :

- Allons, allons cher beau-père, votre fils sera parti à la guerre et il se sera fait tuer sans qu'on puisse identifier son corps. Il y en a beaucoup dans son cas.
- Vous savez monsieur Julien, ou plutôt, vous ne savez pas, le pire n'est pas la mort, c'est ... de ne pas savoir ! Si je savais ce qui lui est arrivé, je pourrais faire mon deuil. Or, justement, c'est ce que je ne peux pas faire. Et puis, il y a ces rumeurs au sujet d'une entreprise terrifiante.
- Quelle entreprise, lui demande Julien de plus en plus mal à l'aise ?
- Une chose ignoble qu'ils appellent Nacht und Nebel.
- Nuit et Brouillard ... et ça veut dire quoi ?
- On dit que des gens disparaissent sans laisser de traces dans des camps où on les extermine.
- Voyons ! C'est impossible ! Ce sont là d'ignobles mensonges. De la propagande ennemie. Vous ne pouvez pas croire toutes ces extravagances ? ... Cela ne s'est jamais vu !
- C'est hélas, je le crains, une vérité impossible à entendre. Le national-socialisme est une entreprise de mort. Les nazis sont de

grands criminels vous savez. Et Bien plus grands que tous ceux qui ont traversé l'histoire avant eux.

Troublé, Julien regarde longuement monsieur Maschman en silence. Ses yeux tristes sont presque morts mais à cause d'une petite lumière, il comprend que le vieil homme lui pardonne son incrédulité et qu'il lui rend grâce de sa présence à défaut de le croire. L'homme est sans illusion mais, étrangement, il n'a pas de haine et il y a sur son visage l'émouvante noblesse d'une douceur désespérée, la douce cicatrice d'une révolte brisée et plus profondément encore, l'aveu que la mort seule pourra le délivrer de ses tourments. L'homme n'en peut plus d'attendre sans savoir, de vivre et de souffrir seul et méprisé.

L'arrivée de Melita est pour Julien une délivrance mais, plutôt que de rayonner sa joie comme elle le fait depuis deux jours, elle déverse sur son père une fureur inconvenante et choquante. Elle lui reproche de lui avoir enlevé son mari qui a bien d'autre chose à faire que d'écouter les élucubrations d'un vieux fou qui est, de surcroît, un adversaire du régime. Monsieur Maschman baisse le nez en signe de soumission sans même chercher à se justifier. Julien trouve sa femme indigne et injuste.

Contrairement à la pente naturelle de son caractère qui le pousse à se dresser contre l'injustice, il évite de prendre parti dans cette querelle qui le projette vers une image que la vie lui a dérobée, celle de son propre père, auquel, il en est sûr, il aurait parlé avec respect et affection.

- Avoir son père se dit-il, ce doit être quelque chose !

Pendant le repas, monsieur Maschman mange du bout des lèvres et demeure silencieux mais, à un imperceptible mouvement de sa tête et au plissement de son front, Julien devine que les paroles odieuses de sa fille ont glissé sur lui comme une averse d'orage sur un carreau. Le père ne remâche rien contre sa fille. Il a mieux à faire : il s'entretient avec son fils ... Il n'en doute pas à voir le mouvement lent et régulier de sa tête qui bat comme le tic-tac d'un métronome. Quoiqu'on ait pu lui

raconter, cet homme-là tient pour certain que son fils est vivant et Julien admire sa douce folie qui le tient debout. C'est alors que le souvenir de p'tit Juju lui fait monter des larmes aux yeux car lui, il a tout fait pour oublier la mère et son enfant ... Et il a honte.

Les disparitions de Juju et de de Karl, quoique très différentes dans leurs circonstances, ont engendré chez ces deux pères de familles, deux réactions opposées. Pour ne pas sombrer ou tout simplement pour vivre, Julien a cru bon de remiser son malheur. Par commodité ou par raison, il s'est abrité derrière un passage de l'Ecclésiastique appris par cœur autrefois, sous la dictée de sa grand-mère : ... *Observe le deuil comme le mort le mérite, un jour ou deux durant, de peur de faire jaser, puis, console-toi de ton chagrin. Car le chagrin mène à la mort. Un cœur abattu perd toute rigueur. Et une vie de chagrin est insupportable.*

Ben Sira le sage se serait-il trompé se demande-t-il ? Pourquoi le comportement de ce père admirable me trouble-t-il autant ? A cet instant, submergé d'émotion, Julien voudrait crier à son beau-père : vous avez une capacité d'amour que je n'ai pas. Vous êtes meilleur que moi !

Au contraire de son mari, madame mère est réjouie de revoir sa fille : une joie magnifiée des honneurs dont le régime vient de la combler. Par elle aussi, Hitler s'élève maintenant au rang d'un dieu. Elle se trouve, et pour l'éternité, sur la photo, à côté de lui. Un évènement exceptionnel qui solde d'un coup une part de ses misères, de ses peurs et de ses déceptions.

Pendant le dîner, elle est si excitée et si bruyante qu'on ne peut pas dire qu'elle parle d'une manière cohérente tant ses gloussements et ses petits cris font penser aux cacabements stridents d'une pintade ou d'une perdrix. Elle veut tout savoir sur Julien, sur leur vie de couple à Paris et sur l'enfant qui pousse dans le ventre de sa fille. Et puis, sans transition aucune, au moment de servir une boisson chaude, un mélange innombrable de chicorée et d'ersatz de café, elle lance à Julien d'un ton acide :

- Vos parents ont manqué à tous leurs devoirs. Ce n'est pas bien ! Ils auraient dû venir à votre mariage ... Un jour comme aujourd'hui tout de même ! ... Et puis, j'aurais aimé les rencontrer.
- Ils sont morts madame, lui répond Julien agacé et la voix glacée.
- Ah ! ... fait-elle, sans même chercher à s'excuser ou à en connaître davantage.

Il faut comprendre cette femme. Les familles allemandes au complet sont devenues aujourd'hui une rareté. Presque une anomalie. L'ordinaire d'une maison c'est la désunion ou la séparation, l'amputation et parfois l'anéantissement. Alors pourquoi se fendre d'un éloge funèbre ou d'un discours de circonstance ? La réalité est bien assez lugubre pour ne pas en rajouter.

Aussi, de même que le papillon quitte une fleur pour une autre, après un bref instant de silence madame Maschman vient d'engager un autre sujet à potiner.

Cartes postales d'Allemagne . A Postdam Julien et Melita restent deux jours, prenant plaisir à se promener le long des étangs qui s'enfoncent mollement au cœur de la cité et qui lui donnent son âme romantique et paisible.

A Dresde, ils restent une semaine. L'ancienne capitale des Grands électeurs Saxons est alors le grand foyer artistique et culturel du pays. Julien émerveillé, dit à sa femme : Cette ville est un musée à ciel ouvert ! Le soir, il écrit dans son journal, *Dresde est la ville de l'Europe par excellence, un trésor du monde. Des siècles d'artistes l'ont embellie patiemment et enrichie sans compter. Il faut admirer l'effervescence créatrice qui s'est emparée de la ville. L'art y est un trait d'union entre les hommes de tous les pays et de toutes les générations : plus que partout ailleurs, il bouillonne et fait grandir l'humanité.*

Il aurait aimé rester quelques jours de plus pour rassasier sa faim de choses belles et rares à ce banquet de la création humaine, mais Albert Speer les a invités. Trois jours plus tard ils

sont à Nuremberg sur l'esplanade du Reichsparteigelaende. Devant plus de cent mille partisans en uniformes qui lèvent le bras dans un garde-à-vous impeccable en hurlant « Heil Hitler », le Führer fait un discours.

La nuit est tombée et cent trente projecteurs de défense aérienne illuminent le ciel. D'abord, bien détachés, ils se fondent dans une brume de lumière blanche à une hauteur de six à huit kilomètres. Tandis que la masse humaine rassemblée, soulevée de fierté et d'ardeur, crie encore Heil Hitler, Albert Speer se penche vers Julien et lui dit, en levant les yeux vers le ciel : *C'est beau et solennel n'est-ce pas ! On dirait une cathédrale de glace !*

cxiii,

Confidences entre époux. Sa tête contre l'épaule de Julien et son regard posé sur la cathédrale Saint Pierre de Cologne, Melita lui confie :

- Demain tu seras complètement mon mari.
- Et toi, tu seras complètement ma femme.
- J'ai fait deux rêves Julien, le premier était de me marier ici et le second celui de devenir ta femme. Les rêves qui se réalisent ont-ils une signification particulière ?
- S'ils sont réels, ils ne sont plus des rêves ...
- Alors je vais te le dire autrement. Si ce qu'on a espéré au plus profond de son cœur se réalise, faut-il y voir le signe du destin ?
- Il faudrait savoir ce qu'est le destin. Moi, je ne sais pas. Ma grand-mère Marie disait que chacun avait son destin. Et pour elle, son destin c'était Dieu.
- Un Dieu qui déterminerait notre vie et qui favoriserait les uns et accablerait les autres ? Non je ne peux pas y croire ! Un dieu inique ! Quelle horreur ! Je ne voudrais pas d'un dieu pareil.
- Et si le destin, suggère Julien, était le résultat d'un conflit entre le bien et le mal ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Imagine qu'il y ait d'un côté un Dieu bon qu'on appelle le bien et de l'autre un dieu mauvais qu'on appelle le mal. Imagine encore que le Dieu bon et le dieu mauvais se combattent pour assurer leurs pouvoirs sur les hommes. Comme dans toutes les guerres, il y aurait des victoires et des défaites. Nous serions alors, chacun de nous, le produit de leurs batailles.
- Le hasard serait donc le résultat de ces batailles ? Mon Julien, tu es un gentil fou.
- Je ne sais rien bien sûr de tout cela mais ce que je sais c'est que le rêve qui se réalise est le brin le plus soyeux de la création qui sert à confectionner la plus belle des parures pour le plus beau de nos jours.
- Oh ! mon Julien, je préfère ton romantisme flamboyant à ta théologie de quatre sous.

Avant de s'endormir, Julien demande à Melita :

- Comment sera ta robe demain ?
- Longue et blanche, comme une robe de mariée.
- Pourquoi pas rouge ou d'une autre couleur, vive et gaie. Ce ne serait pas un vrai mariage.
- C'est donc la couleur qui fait le mariage ?
- Oui, d'une certaine manière ... le blanc est signe de pureté.
- La pureté de qui ? De quoi ? N'es-tu pas enceinte ?
- Idiot ! Ce qui compte c'est le symbole. On ne vit pas de vérités mais seulement d'apparences.
- Tu veux dire que nous vivons dans le mensonge et l'imposture ?
- Tais-toi et dors. Laisse-moi rêver. Je suis fatiguée. Bonne nuit mon amour.

Chapitre 24

La cérémonie du mariage religieux s'achève. Le couple de l'Europe sort sur le parvis de la cathédrale. Sous la monumentale voûte de la nef, les chœurs et les orgues entonnent pour la seconde fois la marche nuptiale de Wagner.

L'accord parfait entre l'air parfumé d'encens et la force de la musique, donnent au cortège l'allure d'une marche triomphale. Une foule nombreuse se presse, apportant sa joie et son âme d'enfant. On admire la beauté sculpturale de la mariée et on vante l'élégance parisienne du marié. A l'intérieur de l'édifice religieux, on s'extasie. A l'extérieur, on applaudit. On célèbre le beau visage de l'Europe car à cet instant, une espérance de paix court d'un bord à l'autre de l'assistance.

Du milieu de la place, une fanfare arrive. Dans la foule qui s'ouvre pour la laisser passer, les cuivres brillent de tous leurs feux au soleil de midi. Au signal de son tambour major, la troupe joue Lily Marlène et la foule, généreuse et bienveillante, se met à chanter le refrain.

Devant tant d'enthousiasme, le général Oswald Polh, directeur de l'Office central SS pour l'économie et l'administration du Reich, attend patiemment derrière une forêt de micros de commencer son discours. A son cou, brillent les feux de vingt diamants sertis à sa croix de fer et sur sa poitrine s'étale une impressionnante collection de médailles dont on aurait bien du mal à savoir sur quels champs de batailles elles ont été gagnées. Mais la SS est un corps réellement admirable : elle fabrique à la demande les héros dont elle a besoin.

D'ailleurs, avec son embonpoint et sa tête de bon père de famille, on loue le général pour avoir obtenu du Führer la dispense nécessaire à un si beau mariage religieux sans lui

faire grief aucunement de son antisémitisme frénétique, un sentiment d'ailleurs que la Curie romaine encourage, mezzo voce, et cela depuis deux mille ans. Le pardon pour le peuple déicide n'est pas à l'ordre du jour. D'ailleurs, qui se fait du mouron pour les juifs à cet instant ? La foule s'est rassemblée spontanément dans une atmosphère fraternelle et joyeuse. Il ne faudrait pas gâcher la fête.

Le général va commencer son discours : il déplie sa feuille, s'éclaircit la voix et la foule fait silence.

Le Führer lance-t-il, salue les beaux fruits de la nation, c'est à dire de l'Allemagne victorieuse, de l'Allemagne invincible, de l'Allemagne immortelle, de l'Allemagne millénaire ...

Le général s'arrête brusquement de parler. Pendant un instant, Julien espère qu'il s'est rendu compte de la vanité de ses propos, mais comme tout le monde lève le nez au ciel, il fait de même. Au même moment, des sirènes hurlent dans toute la ville. Sur l'horizon, au milieu des nuages blancs, des points noirs se forment et grossissent à vue d'œil. Des avions, par dizaine d'abord, puis par centaines ou par milliers peut-être, se déploient sur le fond bleu du ciel. Le bruit enfle et devient assourdissant. Le temps se couvre comme à l'approche d'un orage. Fasciné par ce spectacle gigantesque, Julien est aux anges : les nazis ont organisé un prodigieux défilé aérien pour fêter l'union du premier couple de l'Europe ... C'est absolument incroyable !

Mais quand il voit les premières bombes tomber en chapelets sur la ville ^{cxiv}, la peur l'enveloppe dans son filet d'acier. Et dans la foule, c'est la débandade et la mort. Pétrifié, Julien reste debout, incrédule. Le bruit des explosions couvre les cris de terreur. Les bombes labourent la place. Aux gerbes de terre et de pierres qui s'élèvent, succèdent des trous gigantesques, enfouissant les morts et les vivants. Par vagues incessantes les bombardiers alliés lâchent leur mortelle cargaison. Curieusement, les avions de mort semblent se fixer au-dessus de la cathédrale et finissent par disparaître.

Autour de Julien, qui demeure debout, paralysé par la peur et la stupéfaction, les morts et les blessés gisent à terre, tandis que des maisons s'effondrent dans d'impressionnants nuages de poussières. D'immenses incendies s'allument. Le sol tremble et flambe. Après chaque explosion, l'air se comprime puis se dilate dans une odeur de sang, de poudre et de chairs brûlées. La partie de la noce qui a reflué à l'intérieur de la cathédrale succombe, écrasée par l'effondrement de la toiture.

Les hurlements des derniers avions s'évanouissent ; ceux des blessés et des agonisants se lèvent. Julien prend conscience qu'il est toujours vivant. Il est cul par-dessus tête sans avoir le souvenir d'être tombé. Se tâtant la tête, les membres et le corps, il fait son inventaire : il est entier, sans blessures apparentes et remercie machinalement le ciel de l'avoir protégé. Seul au fond d'un trou, il suppose qu'il a été projeté par le souffle d'une bombe. Il se relève et retombe. La tête lui tourne. Elle bourdonne encore du bruit des explosions. A quatre pattes dans la pente, il accroche une pierre, pousse sur ses jambes et tire sur ses bras pour se hisser jusqu'au bord du cratère. La grande place, paisible et si belle hier au soleil de l'après-midi et quelques instants plus tôt, bourdonnante de la fièvre populaire, est maintenant éventrée, défoncée. Julien avance, hébété au milieu du chaos où se dresse comme un squelette de pierre, l'imposante cathédrale. Le spectacle est irréel, prodigieux, stupéfiant : le Dieu des chrétiens a protégé sa maison.

En haut des marches, au pied de la façade, sous la voûte du tympan qui figure une scène du jugement dernier, Melita est assise, prostrée, adossée à un pilier dans sa robe en lambeaux, rouge de sang, jambes recroquevillées, le regard perdu. Elle a la pâleur d'un cadavre et tremble. Et son tremblement est sans doute le plus inouï pour Julien. Croyant qu'elle est gravement blessée, il se précipite. Par bonheur elle est tachée du sang d'un autre. Le ciel l'a épargnée. Elle aussi,

Le couple de l'Europe a survécu, mais l'idée radieuse de réunir à la mère patrie la jeunesse de l'Europe est mort-née ce jour-là sous les bombes anglaises.

Aussi, dès le lendemain, en hâte, on pousse Melita et Julien dans un avion militaire à destination de Paris.

Le général Pohl, indemne autant qu'on peut l'être avec une blessure béante d'amour propre, leur dit :

- Rentrez à Paris, remettez-vous au travail et oubliez tout ça !

Un Maréchal bien imprudent

Il est cruel à ce régime d'admettre que le sol allemand vient d'être flétri car tous les allemands avaient cru à la prophétie de Herman Goering. Quelques jours plus tôt en effet, dans un discours vindicatif, l'imprudent Reichsmarschall avait clabaudé : *le ciel allemand est inviolable* ^{cxv}. Il l'avait même juré ! Et le peuple l'avait cru ! Ah, ces anglisches !

C'est ce jour-là que Goering est devenu Herman Meier car le fier Maréchal venait de perdre son aura qui était grande parmi le peuple. Désormais personne ne le croirait plus.

Prédire de pareilles sottises était à la portée du premier venu, de n'importe quel Dupont ou Durant et de n'importe quel Meier allemand.

Pour faire oublier la faillite des militaires, Goebbels donne la mesure de son talent : il déchaîne une diatribe d'une violence inouïe contre les criminels britishs.

Des mots contre des bombes : c'est toujours ça de pris !

Chapitre 25

Jusqu'à son départ en Allemagne, la guerre avait été pour Julien des chiffres et des dates sur des cartes d'état-major, des noms de généraux, des villes et des batailles gagnées ou perdues à la périphérie du monde, le long des lignes de fronts : les morts eux-mêmes étaient des statistiques. La guerre qui l'épargnait, lui donnait ce que la paix lui avait refusé : la considération, l'amour, le pouvoir et l'argent, avec un contenu plus exaltant encore puisqu'elle était la pierre angulaire de l'Europe unie qui se dessinait. L'Allemagne façonnait l'avenir.

Or, c'est en Allemagne, au cœur de la mère patrie et le jour de son mariage qu'il a rencontré la guerre. Et avec quelle violence ! Ce déluge d'acier lui apporte la preuve qu'on lui ment et que le dieu allemand n'est qu'une poloche à trois sous. Son zèle pour le grand Reich prend l'eau. Mon âme est verminée se dit-il, la mine sombre. Sa foi se ratatine. Il se sent le prosélyte d'une religion de guignols. Il dit à sa femme :

- On nous enfume jusqu'au derrière avec des discours qui ne valent pas une roupie de sansonnet.

En tombant, les bombes ont mis à nu le vrai visage de l'Allemagne avec ses mensonges et son endoctrinement mortel. Mais par un effet domino, une conséquence inattendue se produit. Ce que les épreuves, les drames, la misère lui avaient volé, dévoyé ou que le temps lui-même avait égaré ou perdu, d'un seul coup est retrouvé, récupéré. Julien se réapproprie son *soi*. Il est comme un homme évanoui qui reprend connaissance et qui revient à lui. Mais il s'effraie de cette clarté nouvelle qui lui tombe dessus et que sa *renaissance*, loin d'être un privilège, est comme une messagère qui annonce des périls de mort.

Il n'a jamais été naïf. Il avait appris de Jung que le soi est transcendant à la conscience et il a toujours eu la lucidité pour comprendre que le pouvoir, la corruption, les honneurs,

l'argent, les privilèges, le luxe et la vie facile étouffent le réel et que, usurpés et extorqués, ils sont immoraux.

Pourtant, ce qui l'anéanti est d'une toute autre nature. Le bombardement de Cologne a mis en pièce ses rêves d'une grande Europe ayant l'Allemagne pour mère patrie, des rêves qui commandaient ses actes, tous ses actes et dans lesquels il jetait ses forces sans compter, sans jamais s'interroger, sans jamais se retourner. Comment pourrait-il se satisfaire de ce décompte qui réduit à rien son idéal et jette le doute amer sur le sens de sa vie, sapant d'un coup ses forces en consumant ses illusions. La lumière de la vérité le brûle aussi fort que des tisons ardents. Mais que faire ? Quelle est son autre issue si toutefois il en a une ?

- Ce que je fais n'a plus de sens se lamente-t-il. Je suis un criminel. Mon aveuglement était si confortable. A l'abri d'une conscience pétrifiée par la chute de la France et le mythe de la collaboration, je m'étais tourné hardiment vers les dogmes éprouvés du national-socialisme qu'on disait établis pour mille ans.

En labourant la terre de Cologne, les bombes ont réveillé les morts et leurs fantômes s'agitent dans l'esprit de Julien comotionné, flottant sur une terre morte, vide et nue, où le travail, la famille, la patrie, le national-socialisme, le fascisme, le bien et le mal eux-mêmes emmêlés, sont arrachés, déracinés, en miette ! Un monde de désolation où rien ne subsiste.

- Les idéologies sont malfaisantes rumine-t-il. Elles confisquent l'esprit et rendent les hommes infirmes, aveugles et sourds, fossilisant le bon sens lui-même. Je n'ai plus d'issue.

Au contraire de son mari, Melita se mure dans un ressentiment d'une violence indicible. La honte, le chagrin et l'humiliation déchainent une haine mortifère qui l'étouffe. Le sang appelle le sang. Elle doit soulager son désir de vengeance.

Or, tombant à pic, un conflit vient d'éclater entre Vichy et Berlin. Après la rafle du Vel'div, les allemands ont fait leur compte : ils n'ont pas eu leur ration de juifs. Ils en voulaient

vingt-sept mille, ils n'en ramassèrent qu'un peu plus de treize mille. Il en manque la moitié. Par tous les moyens, Melita s'emploie à combler le déficit. Par chance, mille trois cents juifs de nationalité française se retrouvent par erreur au camp de Drancy. Bousquet vient la trouver et lui dit :

- Vous ne pouvez pas les prendre.
- Donnez-moi mon compte de juifs et je vous rendrai ceux-là.
- Ce sont des juifs français, il faut me les rendre, insiste Bousquet.

Melita fait la sourde oreille. Et quand Eichmann arrive à Paris pour rencontrer Theodor Dannecker ^{cxvi}, elle leur a déjà arrangé leur affaire. A l'envoyé de Berlin, elle dit :

- Un juif est un juif ! Il faut être une jambe de flanelle pour faire une différence entre un youpin Français et un youpin étranger. Je ne rendrai pas à Bousquet ceux qu'il me réclame.

Rien n'échappe à Melita qui est sur tous les fronts. Ainsi, quand Laval, le président du Conseil de Vichy instaure par décret le STO ^{cxvii} et que Sauckel^{cxviii} annonce qu'il exige deux cent cinquante mille travailleurs chaque trimestre, Melita a pris les devants depuis un moment déjà. Les offices de placements allemands qu'elle a créés dans le ressort du Gross Paris, sont opérationnels le jour même où la conscription devient obligatoire à l'automne de 1942. Et elle se fait fort d'obtenir des résultats. Et gare aux resquilleurs ! Mais comme les jeunes, âgés de 21 à 23 ans, sont le plus souvent, enrôlés de force, Julien la met en garde.

- Cette obligation d'aller travailler en Allemagne est du pain béni pour la résistance, une occasion pour elle de recruter à bon compte.

Le regard meurtrier, elle lui répond :

- Que ces terroristes osent s'y opposer ! ... Ils verront de quel bois je me chauffe !

De nouveau, elle déploie sa force. Elle jubile. Et bien que son ventre enfle et que le terme de sa grossesse approche, elle arrive tôt le matin à son bureau pour en repartir tard le soir.

En prévision de la naissance du bébé, le couple a déménagé dans un vaste et luxueux appartement de la Place des Vosges. Melita dit à Julien :

- Le juif n'en a plus besoin, il roule vers la Pologne.

Naïvement, il lui demande :

- Mais pourquoi toujours la Pologne ^{cxix}?
- C'est là que nous les regroupons.
- Pourquoi ne pas faire des camps en France, c'est moins loin ?
- Il faut toujours que tu discutes, lui dit-elle sur un ton de reproche.
- Vous envoyez les juifs en Pologne et les autres, les non juifs vous les envoyez en Allemagne pour travailler. Voilà bien un raisonnement qui m'échappe.

Pour clore la discussion, elle lui répond sèchement :

- Ce n'est pas ton affaire !

Que de bouleversements en quelques mois. Julien se souvient de son dernier déjeuner avec Arno Breker, le sculpteur officiel du III^{ème} Reich, l'auteur du Zeppenfield, un bronze d'homme nu qu'il avait admiré à Nuremberg et dont Melita était tombée amoureuse. Il revoit Jean Cocteau^{cxix} l'accueillant avec des mots inoubliables :

... je vous salue Breker du haut de la patrie des poètes. Patrie où les patries n'existent pas, sauf dans la mesure où chacun apporte le trésor du travail national. Parce que dans la haute patrie où nous sommes compatriotes, vous me parlez de la France ...

Une patrie commune de la culture comme modèle à la patrie de l'Europe unie ? Cette inspiration poétique, Julien l'avait alors entendue comme une prophétie.

Insensiblement, le visage de Melita se modifie. Son regard se durcit, sa bouche s'affaisse. Sa tendresse décline. Prétendant que sa grossesse lui déforme le corps, du jour au lendemain elle décide de faire chambre à part. Dès lors, elle ignore son mari. Toutefois, dans les rares occasions où elle accepte de se montrer en public, elle redevient radieuse. Amoureuse même. Sa capacité à s'illuminer trompe le monde et elle affiche alors, et de manière insolente, sa confiance dans l'avenir de la toute puissante Allemagne. Ces nuits-là, la chrysalide se fait papillon. Ses formes pleines et son teint éclatant sont tout sourire, grâce et beauté. Le couple envié capte la lumière du tout Paris de la collaboration. Et il ne fait de doute pour personne que Melita a trouvé le bonheur à Paris.

Melita cache ses fêlures et ses craintes. Car sous le masque, sa haine enfle à mesure que la fortune des armes se retourne contre le Reich. Rommel rassemble à Tunis les débris de son Africa Korps. A Stalingrad, vaincu par le froid, les privations et le manque de munitions et de carburant, le général Paulus, promu inutilement Generalfeldmarschall dans la nuit, se rend le lendemain aux soviétiques. Sur tous les fronts, l'Allemagne cède du terrain.

Trois mois plus tôt, en novembre, les alliés se sont emparés de l'Afrique du Nord ^{cxxi}. En représailles, la zone libre ^{cxxii} n'est plus libre. Le vent de la défaite se lève et l'espérance faiblit.

En Afrique du Nord, l'amiral Darlan est assassiné. Dans le pacifique, la bataille de Midway sonne le glas des folles espérances Japonaises. Le Japon recule. Dans le sud Pacifique, Mac Arthur envahit la Papouasie-Nouvelle Guinée et saute d'îles en îles, comme s'il voulait aller à pied sec au Japon. L'Amérique est entrée dans la guerre et montre sa puissance. Et les incantations de Goebbels à la radio n'y changent rien.

A Paris, les nazis et quelques chefs de la Wehrmacht continuent de croire, en dépit des revers militaires, au succès d'un Reich millénaire. Leur morgue est plus mordante que jamais, une attitude que Julien juge déplacée.

Il dit à Melita :

- Sans espérer qu'ils se précipitent avec un drapeau blanc pour demander l'armistice, tous ces fanfarons pourraient montrer plus de retenue. Les butors ! Ils ne voient rien et n'entendent rien.

Plus intuitive que ses chefs, peut-être aussi parce qu'elle est une femme, Melita sent venir la catastrophe. Mais par fidélité à sa famille, à l'héritage nazi qu'elle a rêvé de transmettre à son enfant à naître, elle affiche ce que Julien appelle, l'arrogance de la nécessité. Il ne se prive pas de le lui dire :

- Tu es comme une douairière désargentée qui regarde ses blasons dédorés et la toiture affaissée de son château mais qui refuse avec obstination de reconnaître ses dettes et l'annonce de la faillite.

A de rares moments, Julien voit passer dans ses yeux les éclats funèbres d'une effroyable lassitude. Chaque fois, croyant qu'elle constate l'échec, il attend qu'elle se confie en lui avouant que l'Allemagne roule à tombeau ouvert vers l'abîme. Peine perdue ! L'instant d'après, elle se reprend.

Chez elle, la lucidité n'entraîne ni abandon ni correction du dogme. Pas même sous la forme d'une hypothèse. Au contraire, l'annonce du désastre semble la fortifier. Elle y puise une énergie nouvelle pour durcir la répression qu'elle conduisait déjà sans faiblesse. Sa haine se gonfle au vent de la défaite.

Les Rêves de Julien sont des cauchemars. Une nuit, il rêve que le monde se libère du joug des assassins et que les hordes du mal retraitent vers l'abîme. Soudain, il voit qu'elles s'arrêtent à l'abri d'une obscurité profonde.

Des flammes apparaissent, tombant comme des langues de pentecôte sur la tête des assassins. S'étant régénérées à ces esprits qui montent des enfers, ils font volte-face et se ruent de nouveau à l'assaut de l'humanité.

Elles ne tuent pas pour la nécessité, pour se nourrir ou se protéger, elles tuent sans besoin, sans raison, une façon de tuer

le temps et d'affirmer leur puissance. La haine est dans leurs regards.

Ce sont les hordes-fossiles du mal, survivantes de l'âge des ténèbres que la longue évolution de l'humanité a omis d'éradiquer. Le mal ricane de la terreur et de la mort qu'il répand, brûlant, écorchant, clouant, proclamant l'argument le plus éculé et en même temps le plus commode du monde.

- Nous tuons au nom de dieu car c'est de lui que nous tenons notre mission.

Et sur cette brume de sang, le visage de Melita flotte, radieux.

Pourquoi tant de haine demande Julien à sa femme ?

- Tu n'as rien compris ! Rien appris ! Tu me déçois Julien. Il faut que la race des seigneurs domine et triomphe. C'est notre mission civilisatrice.
- A quoi peut-elle vous conduire ? L'issue est certaine : la Guerre est perdue pour l'Allemagne.
- Traître ! Aux premiers coups de houle, les rats quittent le navire.
- Le monde entier se dresse contre l'Allemagne. Ouvre les yeux Melita. Que peuvent quatre-vingt millions d'hommes et de femmes contre un milliard ? Au mieux, vous retarderez l'échéance de quelques mois ou de quelques années. Mais, plus vous résisterez, plus la note sera lourde à payer.

Julien espère que ses paroles finiront par toucher sa femme dans ce qu'elle a de meilleur. Aujourd'hui, elle n'a pas détourné la tête et son regard s'est fixé. Il voit bien qu'elle est troublée. Mais l'instant d'après elle se reprend : les nuages reviennent et la lumière s'efface. Douloureusement elle lui avoue :

- La question est d'obéir. Et les ordres sont clairs. Nous devons éliminer nos ennemis.

- Dans des camps ... objecte Julien.
- Nous avons beaucoup d'ennemis.
- Mais ces camps sont remplis d'innocents.
- N'as-tu pas entendu le Reich führer Himmler ? Il a dit clairement que *personne n'est interné à tort dans les camps et qu'au contraire nous devons y voir l'écume du crime.*
- D'ignobles mensonges et tu le sais. Tous ces pauvres gens qu'on enlève, qu'on arrache à leur vie.
- Quoi ? Ces bâtards ? Ces races dégénérées ? Des Juifs ! Des tziganes ! Des communistes ! Des malades mentaux ! Des criminels ! Nous ... nous assainissons ! Nous faisons disparaître la lie de la terre. Nous améliorons la race humaine : nous faisons en grand ce que la sélection naturelle fait en petit.

Elle plante un regard d'aliéné dans celui de son mari sans voir que le constat d'une si grande folie l'effraie, et elle ajoute :

- Il faut bien que quelqu'un ait le courage de faire cette purification. Nous devons agrandir et réaménager notre espace vital. C'est une question cruciale. D'ailleurs, ce que nous faisons en Europe, les japonais le font en Asie et les américains chez eux.
- Comment oses-tu comparer ?
- Mais je n'ose rien ! Qui a inventé les réserves ? Qui a chassé, exterminé, parqué dans leur propre pays, les indiens d'Amérique ? Et le Ku-Klux-Klan ^{cxxiii} qui réunit des milliers de personnes à Washington et des millions de sympathisants dans tout le pays ? La vérité, c'est que la xénophobie n'est pas un mal mais une nécessité : c'est l'oxygène de la race pure.
- Par bonheur, le K.K.K. ne gouverne pas l'Amérique, lui rétorque Julien mal à l'aise.
- Parce que j'invente les lynchages des nègres peut-être, les massacres de Tusla ^{cxxiv} ? Et les pendaisons, les chasses à l'homme ? La vérité, c'est que ces rebus de l'humanité nous envahissent, prennent nos terres, nos villages, nos valeurs, nos modes de

vie. Seule la force peut nous protéger contre le grand remplacement qui nous menace.

- Tu détournes le problème Melita. Vous allez perdre la guerre et ce constat devrait vous obliger à réfléchir et à contenir vos prétentions.
- Oui ! nous pouvons perdre la guerre. ... C'est ... un risque que nous devons courir. Et c'est pourquoi nous devons aller encore plus vite et encore plus loin dans notre opération d'assainissement.

Melita scrute Julien. Elle a l'air sincèrement navrée qu'il ne s'empare pas de cette réalité pourtant si saisissante. Obstînement, elle garde espoir de le convaincre car elle reprend tout aussitôt :

- Nous créons un mouvement, une idéologie, une ... comment te dire ... une philosophie existentielle. Nous allons faire école. Nous marquerons le siècle de notre empreinte en laissant une exceptionnelle contribution à l'humanité. Les races inférieures sont une menace pour le futur de l'homme. C'est pourquoi nous devons les exterminer. L'espace vitale nous est déjà compté. Si nous laissons faire, bientôt nous ne pourrons plus respirer, manger, boire, vivre en somme. Tous ces cafards nous envahiront. Et si toi tu ne veux pas te salir les mains, laisse faire ceux qui ont la lucidité et le courage de faire le sale boulot.

Et avec un sourire qui le fait frissonner d'effroi, elle ajoute :

- Tu nous prends pour des fous, des monstres, n'est-ce pas ? Mais dans ce cas, nous sommes des millions. N'as-tu pas vu que le national-socialisme est le reflet de la mentalité des peuples germaniques et de beaucoup d'autres en Europe mais aussi dans le monde ? Es-tu aveugle au point de croire que notre Führer aurait pu, à lui seul, faire tout ce qu'il a fait sans leur consentement tacite ou actif ?

-

Second rêve sur le mal - Cette nuit-là, à la tête des hordes nazies Melita se prenait pour l'antéchrist. Exhibant son ventre de parturiente, elle brandissait une grande oriflamme à croix gammée et elle hurlait : fondons notre église et tuons ! Tuons, détruisons, crucifions ! Exterminons les juifs car ils souillent la terre

Dans ses yeux, l'amour et la compassion n'étaient qu'un petit tas de cendre froide tandis que la haine y brûlait comme un bûcher d'holocauste. Melita prêchait les peuples à la conversion du mal.

Sur l'horizon du temps, Julien voyait s'étirer la longue cohorte des barbares et des assassins dont les flots interminables semaient la terreur et la mort sur le monde.

En arrière des hordes nazies, se positionnaient celles des turques de Talaat Pacha exterminant les arméniens, plus loin, pillant Constantinople il y avait celles de la IV^{ème} croisade et plus loin encore celles des tueurs de Gengis Khan, d'Attila et de Rollon. Et toutes tuaient sans pitié ni remords.

D'un seul regard Julien les embrassait toutes jusqu'à la naissance du mal ... Jusqu'à Caïn. Jusqu'au serpent. Jusqu'à Eve.

Soudain, les violences s'arrêtaient comme si la terre, devenue trop rouge de trop de sang versé, voulait engloutir toute la violence. En récompense de cette offre de paix, la contrepartie qui s'imposait était une chape d'oubli que la nécessité appliquait sans ménagements sur les cris de toutes les souffrances passées, enterrant les forfaits et les meurtres des criminels laissés en liberté.

L'antienne est bien connue : l'amnistie pour la paix. Le remède a du bon car les arts et les sciences s'épanouissaient, le soleil brillait et l'air devenait respirable et léger. Et jour après jour le souvenirs des horreurs s'effaçait de la mémoire des hommes. L'amour et l'intelligence étendaient leurs lumières.

Mais, curieusement, un matin, une brume froide se levait sur la terre.

- Quel est cet étrange phénomène que cette obscurité, demandait Julien ?
- Comment monsieur, vous ne savez pas ?

- Non ! Dîtes-moi.
- Le mal est revenu et commande aux esprits.
- Et le bien, ne peut-il rien faire pour s'opposer au mal ?
- Voyons monsieur ! Le bien est une anomalie du genre humain : il est trop faible.
- Hitler aura donc un successeur ?
- Hélas ! Le mal pousse sous le chanci et produit des rhizomes.
- Mais où trouve-t-il ses partisans ?
- Dans la multitude ! Avez-vous remarqué que les gens ne croient plus à rien ?
- Pourquoi ? Cela est une anomalie.
- Monsieur, l'humanité n'a pas d'avenir !
- Trouvons-lui un futur et des lendemains qui chantent.
- Trop tard ! Les enragés du pouvoir et de l'argent sont en route pour tuer la liberté.
- Dîtes-leurs qu'ils font fausse route.
- Trop tard monsieur ! Ils sont eux-mêmes esclaves du mal qui les enchaîne au crime.
- Vous faites erreur ! Ils ont reçu le don de vie qui leur commande de faire le bien.
- Trop tard je vous dis : ils ont un pacte avec le mal.
- Mais ils ont une conscience.
- De la poussière monsieur car l'imposture est là ! Le mal prêche au nom de Dieu. C'est l'abîme !
- L'abîme répète Julien, paraphrasant les psaumes, l'abîme appelle l'abîme !

Chapitre 26

Julien dresse la liste des évènements qui ont marqué sa vie. Pour clarifier sa réflexion, il écrit : *Comment le vol de quelques saucissons a pu entraîner de pareilles conséquences sur le cours de mon existence ?*

Il sourit du bout des lèvres au souvenir de la cascade de dominos qui s'ébranle et que rien n'arrête. Il ne peut s'empêcher de murmurer : c'est sûrement cela le destin. Car la liste est longue : la faim, la mort de sa famille, les mensonges de deux femmes et ceux de l'inspecteur, les juges arrogants qui n'ont pas vu la souffrance d'un gamin de dix-sept ans, les années de prison qui ont nourri sa haine et enfin la guerre, cet ingénieur alchimiste qui a transformé le plomb de sa vie en or massif ... du moins avant la mort de Danielle.

Une autre question l'obsède : pourquoi tous ces gens s'en sont pris à moi si jeune, si innocent ? Faut-il croire que la faiblesse est un aimant qui attire le mal et le malheur ?

Il ne cherche pas à occulter sa responsabilité.

- En suçant le venin de l'antisémitisme comme un bonbon se dit-il, j'ai levé le rideau de fer du mal sans mesurer à quel point la politique et les journaux corrompaient mon jugement. Le plus impensable est de constater que le mal a été la clé de voûte de ma réussite sociale.

Il surestime sa responsabilité quand il fait son autocritique. S'agissant des questions de morale, il était pris au piège. La puissance publique et les intellectuels depuis longtemps les avaient dénaturées. Désormais sans contre-pouvoir, la pensée dominante roulait seule sur sa pente et faisait boule de neige. Sauf à être un génie précoce de la sainteté, Julien n'avait pas les moyens de s'y opposer.

Quand les lois raciales de septembre 40 ont été promulguées, il n'avait pas eu à se demander ce qu'elles avaient d'infect parce qu'elles servaient ses intérêts du moment, mais en même temps qu'il était insensible à l'injustice faite aux juifs, il s'unissait à la majorité des français que cette belle indifférence justifiait et lavait de tous ses péchés.

Encouragée par la Curie romaine, beaucoup de catholiques feignent encore de croire que les juifs sont responsables d'un crime imprescriptible et que leurs souffrances sont voulues par le ciel et que, par conséquent, elles sont légitimes. Au début de la guerre, ils y voyaient un avantage pour adoucir leur sort, seulement aujourd'hui, après deux ans, l'amélioration ne venant pas, ils changent de paradigme en théorisant que l'apartheid des juifs est forcément l'œuvre du mal, une pratique hélas aussi impénétrable que les desseins de Dieu. Mais en attendant l'embellie ou une éventuelle réprobation, les dénonciations anonymes continuent à bien se porter.

Poursuivant sa réflexion, Julien a bien conscience que les français à l'automne 40, avaient des circonstances atténuantes : ils étaient sous le choc d'une stupéfiante défaite. Un collapsus populaire. Les repères ayant sauté, personne ne s'insurgeait car les esprits étaient ailleurs. D'apprendre par ce coup de force judiciaire que protéger un juif était un crime possiblement puni de mort ou de déportation, le mal devenait le droit à défaut d'être le bien.

Mais ce qui levait tous les doutes c'est que le vieillard aux sept étoiles donnait aux français leur nouvelle feuille de route : la collaboration scellée avec Adolphe Hitler devenait l'affaire de tous ! Retondes n'est pas un mythe.

Et Julien dans son journal écrit : *quand il a force de loi, le mal est anonyme mais soutenu par des élites intellectuelles, il devient respectable.*

Deux photographies du temps.

Au mois de décembre 1942, Julien est à Bourg en Bresse pour le compte du Comptoir National. Le chef de l'état aussi. Une coïncidence.

Il écrit ses impressions : ... mêlé à la foule, je mesure son incroyable popularité. C'est puéril et touchant car le vieillard a un côté messianique. Une rouerie ? Le peuple aime à cultiver le culte de la personne. Dans son dénuement et son accablement, il lui crie son espérance, plébiscitant son héros d'un autre temps pensant qu'il les protège. Pétain le rassure parce qu'il est, le croit-il, son dernier rempart de son dernier malheur. Mais, aveuglé, en corné des deux bouts, il glorifie le vainqueur de Verdun sans penser qu'il le trompe jusqu'au nez avec sa révolution nationale : un chemin creux sans issue. N'importe ! Le vieux à la voix chevrotante, flotte comme un archange au-dessus de la foule. Du grand art.

Nouvellement nommé ministre de l'éducation nationale par Pierre Laval, Abel Bonnard me confie ce jour-là : Pétain est un brochet qui nage dans l'eau bénite et ses heures de lucidité sont courtes comme les heures de lumière des jours d'hiver.

Il faut dire que l'homme est hautain, méprisant et inutilement cruel. Certains le traitent de gestapette ou de la belle bonnard usant des sobriquets qui courent sur son homosexualité et que l'intéressé lui-même revendique comme un trophée. Cela dit, ce dandy, collaborationniste frénétique, n'a pas hésité à appliquer les lois antijuives de Vichy en destituant Jules Isaac ^{CXXV}.

Zones de gris

Poursuivant sa réflexion, Julien écrit : *le mal ne dit pas jamais son nom. Comment le suspecter quand le pape faisait dire par son nonce apostolique, que les textes de lois relatifs aux questions juives d'octobre 1940, n'appellent de sa part "ni réprobation, ni commentaires particuliers". Implicitement, Pie XII donnait sa bénédiction au Maréchal qui, séance tenante, les faisait appliquer.*

De même, quand le cardinal Gerlier, une autre sommité morale, déclarait solennellement en novembre 1940 à Lyon à l'occasion d'un voyage du chef de l'état : Pétain c'est la France et la France c'est Pétain car le Maréchal et la France ne font qu'un, il omettait de dire un mot des lois anti-juives promulguées depuis un mois.

Ce prince de l'église, les mains gantées de satin rouge, à cause de ses louanges et de son silence sur les lois d'apartheid, élevait Pétain au rang d'un dieu, suggérant aux catholiques que l'esprit du Maréchal fusionnait avec celui de la France ... engendrant une sorte de saint esprit laïc. Les français avaient besoin de croire !

Dès lors que les plus hautes personnalités qui se tiennent aux deux bouts de la morale et de la politique indiquaient le même chemin, la collaboration avec les allemands n'avait plus d'empêchements et pour ma part, je m'y engageais résolument et sans arrière-pensée.

Le rêve d'une Europe unie

L'Allemagne on s'en souvient, avait attiré Julien comme un aimant parce qu'elle dessinait la nouvelle Europe et qu'elle réussissait d'une manière fulgurante ce qu'elle entreprenait. L'avenir à ses côtés s'annonçait brillant et il ne doutait pas que la France et l'Allemagne mettraient en commun leurs immenses capacités et que les autres pays d'Europe, subjugués, s'associeraient à l'édifice pour façonner un phare de la civilisation, une source d'inspiration pour un monde qui cherche ses repères.

Ce sentiment qui inspirait son engagement dans la collaboration, il doit aujourd'hui le déceler de son esprit. *Je continue à croire écrit-il, que sont les rêves qui transforment le monde mais en même temps je dois admettre que ceux des nazis, si toutefois ils en ont, sont ceux des dinosaures car, comme eux, ils s'éteindront bientôt. L'Allemagne prend tout pour elle et ne laisse au vieillard qui dirige la France que l'illusion de sa révolution nationale : un sale pansement plaqué sur les blessures d'amour propre de la défaite.*

Le dîner de trop

Avant de retourner à Varsovie le ministre Frank, gauleiter de Pologne, vient à Paris rencontrer son ami le général Oberg. A la réception donnée en son honneur, Julien est invité à dire publiquement sa fierté et son orgueil d'avoir reçu la nationalité allemande des mains du Führer. Or, bien qu'il ait une conscience claire de sa relation toxique avec les nazis, avec un entêtement pathétique et imprudent, il décide dans ce huit clos "familial" d'évoquer son rêve européen moribond.

Est-ce son chant du cygne, la fuite du monde par le suicide, son dernier exploit ?

La France leur dit-il, est un vieux pays, multiple, fécond mais divisé en une somme de forces contraires et individuelles. Les empereurs romains, en même temps qu'ils étouffaient les velléités de révolte des gaulois, réussirent son impossible unité et la gaulle fut associée à l'empire en hommes libres à l'égal des romains : ils étaient honorés. Il n'y avait plus ni vainqueurs ni vaincus. A ceux qu'elle voulait distinguer, Rome offrait sa citoyenneté, une place au Sénat ou dans ses conseils. En contrepartie, les gaulois œuvraient à sa grandeur. La période gallo-romaine fut fructueuse et le brassage des deux cultures produisit un florilège incomparable de richesses. La Gaule, province de Rome, fut exemplaire.

De même, la France, province du grand Reich, le serait tout autant. Cette France est toujours gauloise dans son être et elle recherche son chef. Ce chef pourrait être le Führer. Un chef prestigieux dont elle prendrait la gloire : une gloire qui pacifie, unit et transcende une nation. Ainsi guidée, éclairée, rassurée sur elle-même, elle pourrait de nouveau espérer. Dans son inconscient collectif, le peuple français rêve d'un autre César.

Dans la salle, c'est un silence de tombe. Faisant semblant de ne pas l'entendre, Julien décide de poursuivre son imprudente démonstration. J'affirme que les français sont nostalgiques de grandeur et de puissance. En 1848, Louis Napoléon Bonaparte, le neveu, le fils d'Hortense et de Louis frère cadet de

l'empereur, a été élu président de la république contre le général Cavaignac. La France se choisissait un quasi étranger qui arrivait de son exil anglais plutôt qu'un ministre expérimenté. Même Victor Hugo vota pour ce prince au nom si prestigieux. Et quatre ans plus tard, la France le plébiscitait pour son coup d'état parce qu'il lui redonnait un empire. Napoléon III aux Tuileries, c'était tout de même plus glorieux qu'une république médiocre qu'il effaçait d'un trait.

Soudain, le gouverneur Frank lui coupe sèchement la parole. En fait de gloire claboude-t-il, ce Napoléon le petit aura fait connaître Sedan au monde entier et surtout fait perdre à la France, l'Alsace et la Lorraine. Mon cher, rien n'a changé ! Hier comme aujourd'hui, c'est la même carence du recrutement de vos élites.

La salle se réveille bruyamment. Melita rit aux larmes. Julien est humilié. Mais Frank enfonce le clou. La question dit-il, est celle-ci : comment faire confiance à un peuple qui produit autant de médiocres ? En 1870 c'était Bazaine et aujourd'hui c'est Gamelin, Weygand, Darlan, Georges et tant d'autres. Il faudrait un bottin pour les recenser tous. Je vais vous donner mon avis : les français ne pourront jamais rien entreprendre de grand car ils forment un peuple de vaincus et ... toujours en retard d'une guerre.

C'est un tonnerre d'applaudissements. Mais Frank n'en a pas fini. Il cloue Julien au pilori. Ce que vous avez dit à propos de la France n'est ni impressionnant ni même intéressant. Cela dit, comme César, nous savons, nous aussi, offrir des récompenses. N'avez-vous pas reçu, vous-même, votre part ? Vous êtes allemand maintenant, n'est-ce pas ? J'ai une question à vous poser : combien d'années a-t-il fallu à Jules César pour vaincre Vercingétorix ?

Haussant le ton et sans attendre la réponse, il reprend : au grand Reich, il a fallu trois semaines pour aller à Varsovie, moins de deux mois pour arriver jusqu'à Paris et le temps d'un claquement de doigts pour prendre Vienne et Prague, l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Reconnaissez au passage que notre Führer est autrement plus grand que votre Jules César.

J'aimerais à l'avenir que vous vous absteniez de comparaisons désobligeantes. Par ailleurs, vous ne vous êtes jamais demandé si notre Führer n'avait pas d'autres vues que d'associer la France à ses projets ? Qui vous dit que son intérêt n'est pas d'utiliser sa main d'œuvre au meilleur marché qui soit ?

Il prend une gorgée de vin et ajoute : je crois utile que vous sachiez que pour « *la Pologne, les choses sont claires : on en a fait un camp de concentration. Et quand la guerre sera terminée, on fera disparaître cette vermine avec celle de l'Ukraine, exactement comme on le fait aujourd'hui pour les juifs* ^{cxxvi} ».

Les convives se taisent comme frappés par la foudre. D'une voix rauque et ironique, le maître de la Pologne, s'écrie : l'Allemagne ne cherche pas d'associés monsieur Desgranges !

Julien est moins humilié que bouleversé car les paroles monstrueuses sonnent définitivement le glas de son rêve ? C'en est bien fini de l'Europe unie. Plus de doutes : le masque est tombé et les buts criminels des nazis sont clairement énoncés par l'arrogant bourreau de Lidice et de Bohême.

Sentant monter une bouffée de rage et faisant fi d'éventuelles représailles, Julien se lève de sa chaise et déclare : mais pourquoi tant de haine ? Pourquoi tant de violence ?

Riant de sa naïveté, le général Oberg lui rétorque : Excellent ! Excellent ! De la violence ? Oui ! De la violence parce que la lutte est l'expression de la violence. Mais il n'y a pas de haine. Nous n'avons de haine contre personne. Se tournant vers Melita, il ajoute avec un peu de mépris : votre mari est jeune. Il manque de formation. On ne lui tiendra pas rigueur de son ignorance, mais il faudra ma chère que vous y remédiez sans tarder. Puis, sur un ton farouche que seule la haine peut produire, il déclare : rappelez-vous ce que notre Führer nous dit : « *c'est dans une lutte éternelle que le genre humain a grandi et seule, une paix éternelle pourrait le faire disparaître. Le plus fort doit imposer sa loi et ne pas s'unir au plus faible, sous peine de sacrifier sa propre grandeur. Ceux qui veulent vivre doivent se battre et ceux qui ne veulent pas se battre ne méritent pas de vivre. Seule*

la terreur peut vaincre la terreur ». Voilà ce que devez savoir mon cher Julien. Faites-en votre profit ^{cxxvii} !

Julien est dans la nasse, mais s'il se moque bien d'être méprisé, il ressort épuisé, anéanti et surtout sans illusions de cette soirée entre amis, comme l'a intitulée le général Oberg sur ses cartons d'invitation. Les nazis sont fous, se dit-il, ma femme est folle, les allemands sont fous et le régime est fou ! Et mon enfant qui va naître avec du sang allemand, sera fou lui aussi par un effet de contagion. Oh, si je pouvais, à mon tour, devenir fou, j'abolirais ainsi nos différences.

Il appréhende à s'endormir. Son sommeil est pilonné par des flèches acérées et il lui semble que ses souffrances déménagent en bloc dans la nuit parce que sa conscience lui semble plus lourde à porter que le jour. Cette lutte intérieure qui explose hors de son contrôle, n'est-elle pas en train de le tuer ? C'est ce qu'il pense.

Seul avec sa révolte tardive et ne voyant pas la direction à prendre, il pense naturellement au suicide. Que pourrait-il faire d'autre : fuir ? Partir ? Mais aller où ? Reculer ? Avancer ?

Dans sa tête éprouvée et terrorisée, les questions tournent dans le vide comme les ailes d'un moulin qui a usé son engrenage.

Chapitre 27

Après le 11 novembre 1942, la zone libre n'est plus qu'un souvenir mais des réunions de sécurité se tiennent toujours à Paris avec les représentants de Vichy. René Bousquet dirige la délégation française et le général Oberg, celle de l'Allemagne.

Convoqué à l'une d'elles, Julien apprend que Darquier de Pellepoix et Raoul Simon seront présents. Espérant obtenir de ses anciens amis d'infortune un conseil bienveillant, il se réjouit de les rencontrer or, quand il arrive dans la salle des délibérations, il déchanté : Simon n'est pas là et Darquier se mire dans ses plumes.

- En voilà un au moins qui ne se sent pas le cul galeux se dit-il.

Son ancien mentor a grossi et, avec sa cravate rouge et son écharpe blanche, il fait plus prétentieux que jamais au point de croire que sa nouvelle fonction de Commissaire aux Affaires juives le grandit et lui donne de l'importance. Le nouveau quasi ministre de Pétain a beau sautiller d'un pied sur l'autre, il est trop lourd désormais pour s'élever et prendre de l'altitude. En s'avançant vers lui, Julien aimerait lui dire qu'il ressemble à un vieux coq de bruyère à la saison des amours.

- Mon cher Louis, félicitations pour votre promotion.
- Merci cher ami. Il était temps que je remplace Vallat. Xavier est une outre vide. Un mou du genou. Pour lui, l'antisémitisme n'est rien moins qu'une guerre de religion. Voilà qu'il faisait la chasse aux meurtriers du Christ. Le grelotteux ! Le grimaud !
- Et vous, que comptez-vous faire ?
- Je vais te dire mon cher, s'il le faut, je suis prêt à dénicher du juif et du communiste même là où il n'y en a pas !
- Que ne ferait-on pas pour plaire aux allemands.

- Mon cher, il faut s'adapter. Les revers de ces derniers mois ont rendu les allemands nerveux. Et puis, les attentats se multiplient. Il faut être sans pitié. Certains prendront nos mesures pour de l'antisémitisme frénétique ou encore des poussées d'hystéries xénophobes, mais il faut mettre un terme aux menaces.
- Vous êtes bien optimiste.
- Bien entendu que je le suis. Depuis deux mois, les fronts se sont stabilisés et les allemands reprennent leurs offensives victorieuses.
- Vous ne craignez pas ...
- Allons, allons mon cher, si tu n'étais pas devenu allemand, je pencherais pour du défaitisme.
- Je suis lucide, affirme Julien.
- Douterais-tu d'Hitler ?... As-tu conscience que le général Model bouscule les bolcheviques entre Orev et Kharkov et que Mansstein, au sud, a enfoncé leurs lignes ? Deux millions d'hommes sont face à face. C'est prodigieux ! C'est la bataille du bien contre le mal : l'ouest contre l'est. Les allemands ont lancé dans la bataille quatre mille tanks et quatre mille avions. Crois-moi, l'hydre communiste sera bientôt terrassée par l'aigle hitlérien.
- Quelle foi mon cher Louis. Mais il arrive aux croyants gavés d'espérance, de douter de Dieu.
- Oh, oh ! je te reconnais bien là mon cher. C'est toi tout craché. Ah ! Voici Bousquet et Oberg qui arrivent : ça va commencer... Tu sais Julien, c'est une réunion importante aujourd'hui.
- Pensez-vous ! Elle sera vite expédiée. Vous êtes là pour la forme. Le ministre Frank a raison : l'Allemagne décide seule et n'a rien à faire d'un associé. Et vous, à Vichy, vous vous bercez d'illusions sur votre pouvoir : vous êtes les marionnettes des nazis dans une Europe chimérique.
- Mon cher, lui rétorque Darquier vexé, je te trouve tout compte fait, condescendant.

- Quoi de plus naturel, lui répond Julien en riant, Je suis Allemand !

Depuis plus d'un mois, il pleut sur l'occupant un ciel de fêtes : des bleus, des blancs, des rouges, des jaunes, des chandelles et des soleils. Les SS jubilent, en particulier Melita, le général Oberg et le colonel Knocken : le chef de l'armée secrète, le général Charles Delestraint a été arrêté dans des circonstances dignes d'un roman d'espionnage et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, c'est au tour de Jean Moulin, le chef de la résistance de tomber à son tour.

- Le terrorisme est décapité, glousse Melita. Les bandits sont finis.

Pourtant les attentats continuent et même s'intensifient. Les représailles aussi, naturellement. Chaque attentat, chaque mort allemand est vengé par la mort de dizaines et parfois, d'une centaine d'otages. Julien dit à Melita :

- Fusiller un otage est un meurtre.
- Comment appelles-tu un attentat contre nos soldats ?

Julien a beau lui dire que cette féroce répression excite la population contre l'occupant en même temps qu'elle fait grossir les rangs de la résistance, Melita réplique que dans une guerre il n'y a pas d'innocents, mais seulement des coupables et des complices.

- Que les français cessent de se plaindre ! Le châtement qu'ils connaissent est infiniment plus doux que celui qu'ont subi ces pourritures de tchèques.
- Selon toi, c'est grâce à Pétain lui demande Julien ?
- A Laval surtout, le caniche d'Hitler. Cette crapule est comme la joubarbe des toits : elle éloigne la foudre ! C'est insupportable !

Melita est loin de compter des gausses à son mari. En effet elle s'évertue à réclamer pour la France, et rien de moins, des représailles identiques à celles qui ont été prises l'année précédente pour venger l'assassinat de Heydrich ^{cxxviii}.

Les yeux injectés de sang, elle jette à son mari :

- Nous avons fusillé à Prague des milliers d'otages et instauré la terreur dans toute la région. Et je considère que c'est insuffisant ! Te rends-tu compte de la perte énorme de cet assassinat ? Heydrich venait d'être nommé à Paris pour diriger la lutte anti-terroriste et j'aurais eu l'immense privilège de travailler avec lui. A nous deux, on aurait étouffé définitivement la rébellion en faisant des dizaines de Lidice. La terreur ! Il n'y a rien de tel pour mettre au pas les populations rebelles.

Or, un nouvel attentat vient de causer la mort d'un colonel allemand ^{cxxix} et, en représailles, il est envisagé de fusiller cent otages dont certains n'ont pas vingt ans. Pour Julien, les nazis font régner la même terreur à Paris qu'à Prague. Ulcérée de cette comparaison, Melita lui apprend qu'il n'y a pas eu cent otages passés par les armes, mais seulement cinquante et que c'est bien la preuve que les allemands manifestent de l'indulgence à l'égard des français. Haussant les épaules, elle ajoute avec dédain :

- Et puis quoi ! Ils étaient juifs et communistes, des bandits, des barabottes ! ... de ... l'herbe à chat !

A cent cinquante ans de distance, Julien croit entendre le général républicain Turreau ^{cxxx} rendre compte de ses succès militaires devant Robespierre et le comité de Salut Public. Le bourreau de la Vendée tenait exactement le même discours que Melita : répandre la terreur !

Le temps passe se dit Julien, mais le mal ne prend pas une ride car c'est toujours la même humanité qui tue. Julien demande à Melita :

- Pourquoi se comporter en bourreau au prétexte qu'on est le plus fort ?
- Mais vous êtes les vaincus ! C'est la coutume, un droit régalien !
- Voilà bien la preuve que la férocité est le domaine réservé des tyrans, grommelle-t-il.
- Mon pauvre Julien tu baves comme un escargot.

Chapitre 28

Les gaullistes de Londres ont un slogan. Chaque soir sur les ondes de la BBC, ils lancent : *radio Paris est allemand, radio Paris ment !* La rime est amusante mais ils disent vrai. Cependant avec un talent égal, ils déforment eux aussi la vérité.

Dans chaque camp, la propagande bat son plein. Tous les coups sont permis. Julien, qui suit méthodiquement l'évolution des fronts, s'efforce de faire le tri entre le vrai et le faux, tâchant de décoder les nouvelles d'où qu'elles viennent, de Londres, de Berlin ou de Paris.

Après leur recul sur les fronts de l'est de l'hiver 1942, les allemands ont repris l'offensive au printemps 1943 et de nouveau, ils semblent irrésistibles.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette réalité mouvante et toujours déformée ? Entre menaces et dithyrambes, le plus petit gain de territoire résonne à Paris comme une victoire ou une conquête décisive.

Pour tâcher de voir clair dans cette bataille des ondes entre vérité et propagande, Julien met au point une grille de lecture plutôt rudimentaire. Il applique des coefficients de hausse ou de baisse en fonction de la source de l'information, de sa nature et de l'époque de l'année.

Sa méthode est empirique et bien sûr incertaine mais, comme les batailles sont des feuilletons, les informations, réévaluées régulièrement, rendent compte assez correctement de la vérité. Sur un mur de sa chambre s'étalent les cartes de l'Europe, d'Afrique du nord, d'Asie et du Pacifique et dès qu'il valide une information, il ajoute, retire, avance ou recule les groupes de flèches et de drapeaux qui figurent les différents fronts des armées en présence.

Maria, sa nouvelle employée de maison, lui dit :

- On dirait un jeu de l'oie.
Amusé Julien, lui répond :
- Savez-vous que ces bestioles font d'excellentes sentinelles ^{cxxxi}?
- Elles sentent le danger ?
- Elles jargonent ! Alors, à partir d'aujourd'hui, vous ferez comme les oies du Capitole : vous m'alerterez quand on recevra de fausses informations.

Prise d'un rire joyeux, elle se met à glousser et à cacarder en tâchant d'imiter les oies. Cette femme est drôle et amusante mais elle est surtout lucide car elle sait qu'elle n'a pas de compétence pour cet emploi. Cependant son travail lui plait et depuis un mois, elle s'attelle sérieusement à la tâche. Elle découpe, colorie, plie, façonne les drapeaux et les prismes avant de les fixer par une épingle sur le planisphère fixé au mur.

En devenant maître en origami et en vexillologie, elle est particulièrement fière d'être avec son mari Séraphin, la seule personne autorisée à pénétrer dans la chambre des cartes de monsieur Julien, un sanctuaire que Melita a décrété hors la loi.

Par représailles, et parce qu'elle ne supporte plus les protestations quotidiennes de son mari, Melita lui ferme la porte de son bureau et lui interdit du même coup, celle de leur appartement de la Place des Vosges.

Sèchement, elle lui jette :

- Va t'amuser chez toi avec tes drapeaux et tes cartes ! Ici, tu n'es plus le bienvenu !

Blessé dans son amour propre, Julien déménage dans son appartement qu'il avait eu la sagesse de conserver. Paraphrasant un auteur inconnu, il écrit dans son journal : il y a entre ma femme et moi l'incommensurabilité de deux paradigmes séparés par une vue antagoniste de l'existence ! Mais, à Maria qui s'inquiète de sa déprime, il lui répond avec une trivialité surprenante :

- Ce que j'écris est pompeux et incomplet, je le sais, car pour être honnête je dois avouer que je suis encorné des deux bouts !

Il prend conscience qu'il a toujours subi son destin. Très déçu, il s'écrie :

- La faim m'a conduit en prison et la prison dans les bras des allemands. Quand ai-je eu le choix ? Même des femmes j'ai été l'instrument ! Parcila, Danielle, Melita, chacune d'elle m'a choisi. Je suis une sorte de dessert appétissant pour les femmes. Citant Lamartine, il s'écrie :
- *L'univers vous présente votre persécuteur. De quel nom te nommer, ô fatale puissance ? Qu'on t'appelle destin, nature, providence, inconcevable loi !*

Plus gravement, il s'interroge sur son avenir. M'est-il encore donné d'inverser le cours des choses et de prendre en main le timon de mon existence ? Courir à Londres et crier vive de Gaulle ? Allons ! On me passerait la corde au cou. La bouche amère il s'écrie de nouveau :

- Je suis un collabo, un sale collabo et plus infamant encore, une sorte de sang mêlé, un relaps laïc : un bâtard de boche ! On ne pardonne pas aux traîtres.

Alors qu'hier il songeait à fuir, ce matin il décide de rester à Paris et de se battre. L'idée d'abandonner son enfant qui va naître, le révolte. Serrant les poings d'impuissance, il murmure :

- Je dois le protéger. Maintenant, je sais ce qu'ils sont.

Le changement est à l'œuvre. Surprenant. Radical. Julien cesse de s'accuser, de battre sa coulpe et de tergiverser. L'esprit critique, le doute et les hésitations qui sont la trame profonde de son caractère, débondent.

Froidement, il décide d'affronter l'avenir qu'il pressent sombre, incertain et dangereux, sachant d'instinct qu'il va devoir trahir et s'engager dans un double jeu risqué qui l'amènera à prendre des décisions auxquelles il n'a pas encore songé mais qui, hier encore, l'auraient révolté ou même épouvanté.

Dans l'inventaire qu'il fait de ses forces et de ses faiblesses, il comprend l'urgence de changer de comportement, de

courber sa nature fière et impulsive et de contourner la part qu'il ne pourra pas soumettre.

Il prend conscience que son tempérament spontané, impulsif et parfois explosif, le met à nu et le rend vulnérable et que, s'il est une qualité qui peut être attachante en temps de paix, elle est en temps de guerre un luxe qu'il ne peut plus se payer, un défaut qu'il lui faut impérativement museler.

- La vérité est plus précieuse que l'or, se dit-il et je vais m'entourer d'un mur de mensonges ^{cxxxii}.

Avec un regard de feu il se fait à lui-même cette surprenante profession de foi :

- Je serai habile à dissimuler, à faire en sorte que ma main gauche ignore ce que fait ma main droite et que ma bouche contredise mes pensées et mes actes au point que même dans la lumière, mon regard ne manifeste jamais le plus petit soupçon de trouble ou d'embarras.

En quittant l'hôpital Lariboisière à la fin d'août 1942, Julien était retourné vivre dans son appartement du seizième arrondissement et il avait demandé à madame Pommier de lui faire son ménage et ses repas. Mais la brave concierge avait refusé, prétextant qu'elle était trop éprouvée par la mort de son mari mais qu'elle pouvait lui présenter un couple d'espagnols qui, selon elle, feraient bien mieux son affaire.

Il faut dire que la situation la tourmentait depuis qu'un soir de la semaine passée, elle les avait trouvés devant sa loge démunis de tout, quêtant son hospitalité. N'ayant pas le cœur de les chasser, elle les avait hébergés ce qui n'allait pas sans lui causer du tourment à cause d'une dénonciation qui ne manquerait d'arriver un jour ou l'autre mais aussi de l'exiguïté de sa loge et du peu de moyens financiers dont elle disposait.

Les ayant rencontrés, Julien les avait embauchés sans hésiter, impressionné par leur débrouillardise, leur résilience et la droiture de leurs regards.

Originaire de la région de Lérida en Catalogne, tout juste marié et tout à la fois républicain et bon catholique, le couple avait fui la guerre civile et les phalanges franquistes, passé clandestinement la frontière de nuit en mars 1939 et, toujours à pied, gagné Toulouse, Limoges et enfin Paris trois ans plus tard.

Cheminant seuls, sans papiers, vivant d'expédients, échappant de justesse à l'internement du camp de Bourg Madame^{cxxxiii} et plus tard à celui de Beaune-la-Rolande^{cxxxiv}, les deux espagnols avaient appris à survivre en évitant les pièges, refusant de se mêler notamment à la retirada dont le gros du flot filait sur Collioure : une souricière voulue par Daladier et où les femmes et les enfants étaient séparés des hommes.

Un mois plus tard, Julien obtenait de la préfecture leurs papiers officiels qui les autorisait à séjourner en France occupée pour 5 ans.

Après tout, lui avait dit le préfet Amédée Bussières, à l'occasion d'une soirée donnée par le général Oberg, ces deux exilés ne sont pas juifs. Mais il s'était empressé d'ajouter : aujourd'hui je vous rends service monsieur Desgranges, mais à charge de revanche, n'est-ce pas ! Je manque de tout.

Étrangement dissemblables, les deux espagnols surprennent par leur petite taille mais Séraphin, le mari, à cause de sa carrure qui lui donne l'aspect d'un chêne, fait curieusement plus petit que Maria son épouse qui est frêle d'épaules, creuse de poitrine et de fesses et maigre de jambes.

Mais, bien qu'elle semble physiquement inachevée, c'est son visage que l'on remarque car jamais corps ingrat, probablement, n'a porté pareille fraîcheur.

Les semaines passant, la gratitude du couple pour Julien s'est transformée en dévouement. Toute sa vie Julien avait rêvé d'une amitié semblable et aujourd'hui, il aime pareillement le mari et l'épouse comme des membres de sa famille.

Séraphin demande à Julien :

- Monsieur, avez-vous une idée de l'issue de la guerre ?

- Les alliés vont gagner !
- Mais dans votre cœur, qui devrait gagner la guerre ?
- Les alliés.

Sa réponse a jailli sans détour mais elle surprend Séraphin qui ajoute :

- Pourtant, vous êtes allemand ?
- Si peu ! Pour s'identifier à une nation il faut s'approprier son histoire.
- Qu'est-ce que vous voulez dire par là monsieur ?
- Qu'il faut se penser comme un citoyen de son pays d'adoption.
- Je ne pas sûr de vous comprendre.
- Comment te dire la chose ? Il faut aimer son nouveau pays et épouser son roman national.
- Ah !
- Mon passeport ne suffit pas à me sentir allemand d'autant qu'avec les nazis, le monde n'a pas d'avenir et l'humanité est en danger.
- Ne voyez pas malice à ma question mais, votre femme, madame la commandante, que pense-t-elle de tout ça, lui demande Maria ?
- Ma femme est une nazie ! Un pur produit du dogme !
- Et le bébé qui va naître, dans quel camp grandira-t-il ?

Comme le soufflet sur les braises, la question de Maria attise sa douleur, mais avec douceur et des larmes dans les yeux, il lui dit :

- Il faudra le sauver et sa mère s'y opposera.

Jetant un regard circulaire au grand planisphère accroché au mur de son salon, il se dit en lui-même qu'il va devoir s'engager dans un bien sale combat.

- Monsieur Julien, je ne trouve pas Midway, lui dit Maria en dodelinant de la tête pour lui montrer qu'elle partage ses craintes mais aussi qu'il serait bon de changer de sujet.

Il ne voit pas la disgrâce de son corps qui s'estompe dans l'éclat de son regard noir qui dit sa franchise et sa bonté en même temps que son courage et sa volonté. Il aimerait l'embrasser mais n'en fait rien, appréciant son tact et sa discrétion.

- C'est là, dit-il en lui désignant du doigt l'endroit sur la carte.
- Qu'est-ce qui se passe là-bas ?
- Une grande première dans la guerre. Voyez-vous, ce petit îlot sera un jour connu du monde entier.
- Pourquoi vous dîtes-ça ?
- C'est la première bataille navale de porte-avions ^{cxxxv} de toute l'histoire.
- Et gagnée par qui ? ... les américains de Mac Arthur ?
- Avec la marine de l'amiral Chester Nimitz.
- Et vous, qu'est-ce que vous cherchez monsieur Julien ?
- Guadalcanal ^{cxxxvi} ... Je crois que c'est par là, à l'est de la Papouasie.
- Encore une île ?
- Elle fait partie des Salomon britanniques ... On dit qu'il y a des combats violents sur terre et sur mer.
- Et qui est victorieux ?
- Je ne sais pas Maria ... Les combats ont commencé en août et ils ne sont toujours pas terminés.
- Monsieur, vous n'allez pas nous refaire la même erreur qu'avec la Lybie ?
- Je vois que tu as retenu la leçon.
- Et que s'est-il passé là-bas ? demande Séraphin
- Quand Bir-Hakeim est tombée, s'empresse de lui répondre sa femme, monsieur Julien croyait que c'était l'Afrika-korps qui avançait ... alors que c'était le contraire.
- C'est que ma méthode manquait de pratique alors.
- N'empêche monsieur, quand vous avez compris que c'était au sacrifice des soldats français que les anglais de Montgomery devaient leur victoire sur Rommel à El Alamen, vous étiez fier.

- Oui !
- C'est sans doute la preuve que la France est encore dans votre cœur ?
- Oh, mais Bir-Hakeim^{cxxxvii} c'était bien autre chose qu'une bonne nouvelle.
- Et c'était quoi monsieur ?
- C'était ... une part de l'honneur perdu que ces héros redonnaient à la France.
- Vous savez monsieur Julien, quand vous dites ça, vos yeux brillent.
- Il faut croire que l'idée de la France va mieux dans mon cœur que dans ma tête.

Monsieur Julien, vos journaux, qu'est-ce que j'en fais ?

- Tu les brûles.
- Vous êtes sûr ?
- Ce sont des torchons !
- Même les articles de votre ami Brasillach ?
- La censure abêtit les journalistes et leurs articles sont infectés par la médiocrité. Tous sont devenus serviles au point de ne plus faire l'économie de l'indécence.
- Pourtant vous dites du bien de Brasillach ?
- Il est comme les autres, sauf que lui, il le sait ! Je le plains sincèrement. Il s'est perdu dans la haine et la démesure. Mais il n'est pas le seul : Châteaubriant, Drieu La Rochelle, Céline ... Ces génies d'hier sont aujourd'hui des ombres dans la nuit où leur gloire s'est ensevelie. Quant au reste, n'en parlons pas : ce sont des gratteurs et des baveux sans talents et sans idées, avec une âme d'esclave ... A donner la nausée !
- Vous les avez admirés autrefois ?
- Autrefois, oui, mais aujourd'hui leurs poings se lèvent pour un oui et pour un non. Ils n'ont à la bouche que des mots frénétiques et violents : Détruire ! Fusiller ! Tuer ! Déporter ! Bon sang de bois, ces valets du diable parlent de leurs compatriotes,

des français, pas de chiens enragés ! Les vautours n'aiment que la chair morte !

- Ils disent que la France est brouillonne.
- Parce que tu lis les journaux maintenant ?
- Depuis que je travaille avec vous, il le faut bien.
- Eh bien à ton avis, ont-ils raison ?
- Je ne sais pas, mais ils disent encore ...
- Quoi par exemple ?
- Ils disent que la France est clinquante, indécise, braillarde, factieuse ... et aussi ... bavarde, divisée, déchirée.
- Et tu les crois ?
- Je ne sais pas ! Ils disent aussi que Lloyd Georges, Wilson et Clémenceau apparaîtront un jour comme des hommes de la pré-histoire pour avoir imposé à l'Allemagne, leur infâme traité de Versailles en 1919.
- Ils ne se gênent pas d'écrire non plus que l'Angleterre fait la guerre avec la peau des français. Où as-tu fait des études Maria ?
- A Lérida mais la guerre est arrivée trop tôt. Mais avec vous, je me rattrape.
- Qu'as-tu retenu de la guerre entre les fascistes et les bolcheviques ?
- Ne vous moquez pas monsieur Julien, tous les républicains espagnols ne sont pas communistes.
- Maria, tu ne m'as pas répondu.
- Je vais vous dire : fasciste et communiste, c'est tout pareil ! Ils puisent à la même goule et produisent la même misère, la même détresse. Chaque parti prétend qu'il a la vérité et que l'autre est l'ennemi, alors il impose son pouvoir par la force c'est-à-dire par le crime.
- Les hommes aiment à se combattre.
- Les hommes ! Les hommes ! Ils ont perdu la tête oui ! La fureur leurs sert de politique ... Voyez-vous monsieur Julien, voilà ce

qui arrive quand on fait les choses en tournant le dos au Bon Dieu. Eh bien ... il nous laisse nous entre-tuer ... D'ailleurs, que pourrait-il bien faire d'autre ? Il a besoin du consentement des hommes pour agir.

Le projet de Julien prend forme en même temps que les affaires du Comptoir National continuent de se développer. A la demande du colonel Knocken et du général Pohl, Julien renforce ses réseaux. Le trafic est maintenant considérable. Embrassant tous les domaines du marché noir, il s'étend maintenant à la France, à la Belgique et au Luxembourg.

L'activité des œuvres d'art domine toutes les autres car elle est la plus convoitée et, par voie de conséquences, Julien acquiert une réputation qui a passé le Rhin.

Très apprécié des hauts dignitaires du régime, il nourrit leur gargantuesque appétit et déniche pour eux les objets les plus rares et les plus enviés.

Le plus gourmand est aussi le plus gros et le plus influent. Le maréchal Goering ne jure que par Julien dont il a fait la connaissance à Berlin le jour de son mariage.

A Séraphin et à Maria, Julien confie :

- Nous avons des sauf-conduits de la moitié des huiles nazies de France et de Berlin. Nous pouvons opérer partout et nous déplacer de jour comme de nuit. Alors, profitons-en.

Chapitre 29

Depuis deux semaines, sans raisons particulières, la discorde dans le couple connaît une accalmie, mais les époux continuent de s'éviter. C'est ainsi que Julien ignorait que sa femme a été admise dans la nuit à l'hôpital.

- Monsieur Desgranges ?
- Oui ?
- C'est la maternité. Vous avez un garçon.
- Il y a un problème ?
- L'accouchement a été difficile.
- Je viens !

A la clinique le médecin lui apprend que sa femme est vivante mais qu'elle est épuisée par quatorze heures de contractions et que l'enfant mal positionné, n'a pas survécu plus d'une heure.

Quand il entre dans la chambre, Melita a le visage défait et les yeux gonflés, cernés du noir et du gris de la mort qui n'a pas voulu d'elle. En silence, des larmes roulent sans retenue sur sa souffrance. Pourtant ce qui frappe Julien au cœur à cet instant, c'est son regard que la détresse baigne d'une beauté tragique ; une lumière sombre, inconnue, profondément humaine. Il comprend que l'impensable est arrivé ! Son fils, ce tout petit bout d'homme, malade, fripé, insignifiant, étouffé par son cordon ombilical, sorti par les fers, a vaincu le monstre qui enchaînait sa mère à la haine et au crime ; ce chétif Héraclès a emporté avec lui dans la mort, les sept têtes de l'hydre nazie pour que, plus jamais, elles ne repoussent dans le cœur de sa maman.

Comme il s'avance vers elle, Melita lui tend ses mains et s'abandonne enfin sur sa poitrine. Secouée par les sanglots, elle

lève la tête et cherche ses yeux pour lui murmurer un mot tout simple et cependant si dur à avouer ; un mot qu'elle lui répète trois fois :

- Pardon ... Pardon ... Pardon.

Bouleversé, Julien enfouit son visage dans ses cheveux et presse plus fort ses bras autour de ses épaules. Le chagrin de sa femme est devenu le sien. Depuis des semaines qu'ils sont séparés et qu'elle le rejette, ils épanchent dans les larmes près du berceau vide, leur besoin d'être consolés. Sa femme l'aime vraiment et il sait à cet instant que la chaleur de leur bouche éloigne définitivement les nuages d'un divorce.

Se dégageant lentement de l'étreinte de son mari, elle lui demande d'une voix menue :

- Tu vas bien toi ?
- Oui je vais bien mais toi tu as une petite mine.
- L'accouchement a été long .
- Tu veux m'en parler ?
- Il vivait quand il est né.
- Il faut oublier.
- Je ne peux pas.
- Je pourrais t'aider.
- C'est vrai ? ... Tu veux bien ?
- Je suis ton mari.
- Je ... je t'aime Julien.
- Tu vois bien qu'il n'est pas trop tard.
- Je t'ai fermé ma porte.
- Je n'étais pas sous les ponts et mon appartement est confortable, encore qu'il y manquât l'essentiel.
- Quoi donc ?
- Ma femme.
- Tu n'es pas seulement quelqu'un de gentil Julien, tu es bon et généreux.

Elle lui sourit tendrement et ajoute :

- Dis-moi, as-tu fréquenté des prostituées ?

- Je ne suis pas un SS.
- On dit que les hommes ...
- La masturbation n'est pas un péché.
- Tu me pardonnes ?
- De tout mon cœur ! Mais qu'attends-tu de moi ?
- Que tu reviennes à la maison ... Et puis aussi ... je voudrais ...
- Quoi ?
- Qu'e l'on fasse un autre bébé.
- Tu n'y pense pas ?
- S'il te plait, fais-moi ce beau cadeau ! Seul un autre enfant pourra me faire oublier la mort de notre bébé disparu. C'est à cause des bombes que le malheur est arrivé. S'il n'y avait pas eu la guerre, il vivrait ... Oh la sale guerre !
- C'est tellement incroyable de te voir ainsi ... si douce, si tendre.
- Quelque chose s'est cassé en moi mais ce que j'éprouve est à la fois agréable et terrible ... Je perds pied vois-tu ... Aide-moi ! Aide-moi Julien ! J'ai tellement besoin de toi ! ... Je ne sais plus où j'en suis.

Enveloppés par l'émotion et le calme de l'instant, ils demeurèrent un long moment, enlacés.

- Il faut donner un prénom au bébé.
- Tu en as choisi un ?
- Je pense à A ...
- Ah non ! ... Pas Adolphe ! Pas celui-là !
- Comme tu es prompt à prendre feu Julien. Voyons, je pensais à Alfred ... C'était le prénom de mon grand-père.
- Alfred c'est bien.
- Il faudra aussi prévoir l'enterrement.
- Je m'en occupe.

Sept mois et demi pour faire un bébé et seulement une petite heure de vie ... C'est si injuste ! Melita est inconsolable. Elle demande à son mari :

- L'aurais-tu aimé notre bébé s'il avait vécu ?
- Oui !
- Tu es sûr ?
- Je me serais battu pour lui.
- J'avais si peur que tu le haïsses ... C'est à cause de cette peur que ... je commençais à te haïr.
- On doit beaucoup à notre petit ange.
- Oh ! ... Les sales idées ... Les sales idées ... C'est très étrange, murmure Melita en dodelinant de la tête.

Maudissant son arrogance et son aveuglement d'hier, elle pleure de rage et de douleur et pense qu'elle devra encore traquer les juifs comme des rats, la met en pièce.

- Je ne peux plus ! Je ne peux plus ! gémit-elle.

Elle confie à son mari qu'elle est prise dans la tenaille du bien et du mal et qu'elle ressent physiquement le prix d'une vie qu'elle mesure à l'aune de sa souffrance.

Lui avouant son émotion, Julien lui déclare :

- Melita, la compassion qui te trouble donne à ton regard une admirable clarté ; un clair-obscur délicat, ténébreux et diaphane. J'aurais voulu être un peintre de la lumière pour en rendre compte fidèlement car jamais je ne t'ai vu si belle, je veux dire si humaine.

La terrestre puissance atteint la sagesse des
dieux lorsque la pitié va avec la justice.
(Shakespeare)

Chapitre 30

Avec son imposant drapeau à croix gammée déployé au premier étage et ses bannières que le vent agite à l'entrée du garage, le Saucisson de Paris , réparé et réaménagé en entrepôt, est devenu une annexe du Comptoir national.

Depuis deux mois, la rue des Rosiers résonne chaque jour du va et vient des camions rentrant de leurs maraudes où ils entreposent, même la nuit, leurs marchandises avant de repartir à vide pour une autre tournée ou d'aller, chargés jusqu'à la gueule, jusqu'à la gare de l'est, remplir les wagons de fret à destination de l'Allemagne.

L'ancien établissement de madame Gassman est une providence car derrière les emblèmes de la SS qui agissent comme un répulsif puissant sur la population, Julien peut y abriter, dans une relative tranquillité, ses nouvelles activités clandestines.

La fin de l'après-midi approche et Julien règle avec Séraphin et Maria, les derniers détails d'un transport qu'ils se préparent à effectuer. Comme le voyage sera long et fatigant, il leur apporte du laudanum qu'un pharmacien lui a vendu, un calmant doux pour les gosses.

- Vous leur en donnerez une cuillerée avant de partir. Ça les fera dormir.

Dans la cave, elle aussi réaménagée en partie, deux familles juives, quatre adultes et sept enfants attendent de quitter la France pour passer en Espagne. L'heure du départ, l'itinéraire, les haltes et les relais ont été pensés dans les moindres détails. Julien utilise son réseau du Comptoir National pour exfiltrer des personnes recherchées par les allemands, des juifs principalement.

Sorte de frère jumeau greffé sur celui du comptoir, cette organisation parallèle a pris le nom de *Red de la Libertad* ou réseau de la liberté. Depuis un mois, deux fois par semaine à la nuit tombée, deux camions partent à une demi-heure d'intervalle de la rue des Rosiers pour Hendaye par des itinéraires distincts. Le premier par Limoge et Toulouse et le second par Tours et Bordeaux.

Une dernière fois, Julien jette un coup d'œil aux ausweis de la kommandantur signés du Höhere SS-und Polizeiführe, le chef supérieur de la SS et de la police en France occupée ; le sésame qui autorise les camions du Comptoir National à rouler de nuit comme de jour.

En lui remettant les précieux documents, Carl Oberg, l'obergruppenführer lui avait dit avec gravité : ... *le service de l'état ne doit souffrir d'aucun retard !*

Ce jour-là, Julien s'était mordu la langue pour ne pas pouffer de rire. Il jubile à ce souvenir.

- C'est plus fort qu'eux, dit-il, les SS ont besoin de se jouer à eux-mêmes la comédie de la respectabilité et de la probité. Cela doit adoucir le poids de leurs mensonges et de leurs crimes.

Séraphin qui l'observe, lui glisse à l'oreille :

- Si votre femme voyait ça !
- Ne t'y trompes pas, elle sait ce que nous faisons, même si elle refuse d'en connaître les détails !

Julien hoche doucement de la tête. Il ne croit pas utile d'en dire plus à ses amis. Et puis le temps manque. Il leur faut revoir l'itinéraire et les horaires car c'est aux pieds des Pyrénées, à Hendaye que les difficultés seront les plus grandes. A la nuit tombée, les fugitifs traverseront la Bidassoa sur des barques espagnoles. Le péril est réel.

- Vous devrez être à l'heure avec les passeurs. C'est impératif ! Voici les heures et les trajets des patrouilles allemandes. Le rendez-vous est fixé à vingt-deux heures précises après demain soir. Maintenant, voilà ce que les juifs doivent savoir : à leur arrivée en Espagne, ils dormiront à Irun et le lendemain,

avec deux guides espagnols, ils partiront à pied ou à dos de mulet jusqu'à Santander. Là, un cargo les attendra pour les États-Unis. Attention, le rendez-vous est fixé le 7 à 11 heures du soir. Ils auront 3 jours pour faire le trajet : c'est suffisant. Dîtes-leurs qu'ils devront être à l'heure car le cargo n'attendra pas ! Il est inutile de leur en dire davantage.

- Monsieur Julien êtes-vous sûr que le cargo acceptera de les prendre ?
- Oui, j'ai la promesse de Robert Murphy ^{ccxxxviii}. Là-dessus je n'ai pas de doutes.
- C'est qui ce monsieur Murphy ?
- Quelqu'un de très important. Il est le représentant personnel du président Roosevelt en Afrique du Nord.
- Vous avez des relations avec les ricains ?
- Oui ! ... Murphy, je l'ai connu à l'ambassade américaine à Paris et je l'ai vu aussi à Vichy dans l'entourage de l'amiral Leahy ^{cxxxix}. Je l'ai encore rencontré en début d'année à Alger, à une réception donnée par le général Weygand où je suis allé négocier une affaire pour les allemands. Nous avons sympathisé dès notre première rencontre. Je sais qu'il m'estime. Quand je lui ai parlé du projet Libertad, il m'a encouragé et promis l'aide sans faille de son pays. C'est un homme très écouté à Washington et il est aussi très utile à la résistance française. On peut avoir confiance en lui.

En réalité, ce ne sont pas les indiscretions ou les carences éventuelles de Robert Murphy qui inquiètent Julien, c'est la loyauté et l'efficacité des membres de son réseau. Pour la dixième fois, il demande à Séraphin :

- Tu es bien sûr de tes passeurs ?
- Rassurez-vous, ce sont des cousins de Maria. Ils connaissent la région comme leurs poches. Ils sont pauvres et ils ont besoin d'argent.
- Et les douaniers espagnols ?

- Deux d'entre eux sont de ma famille. Ils sont d'une grande loyauté et, s'il le faut, ils donneront un coup de main ... Eux aussi ont besoin d'argent ... ils sont si mal payés.
- Et côté français m'sieur Julien, le chef des douanes est toujours de notre côté ?
- Soyez sûr qu'on peut compter sur lui.
- Il n'est pas corrompu alors ?
- Oh si ! ... Et jusqu'à l'os !
- Et cela ne vous fait pas peur ?
- Cet homme-là ne se fait pas payer en gambades amoureuses, tu peux me croire. C'est pourquoi tu ne pas lésineras pas à lui graisser la main.
- C'est partout pareil, chaque saint veut son aumône, laisse tomber Maria en soupirant.

Julien sort alors de sa poche deux énormes liasses de billets de banque. Il en donne une à Maria et l'autre à Séraphin.

- Mais ... patron, c'est beaucoup trop !
- Ce ne sera jamais trop. Il faut payer généreusement. Vous leur direz qu'à la condition d'être discrets, ils en gagneront beaucoup d'autre.
- Et si l'un d'eux nous dénonce ?

Julien esquisse un sourire aussi impuissant que désabusé. Comment répondre à une question qui n'offre que des hypothèses et aucunes certitudes et qui pourtant ne cesse pas de le préoccuper ?

Le jour où il décida de mettre sur pied le réseau Libertad, il comprit que celui-ci ne pourrait fonctionner que dans les pas de son réseau du Comptoir National et en se confondant avec lui. Il a conscience de courir un péril mortel en même temps qu'il donne du sens à sa vie.

Pourtant sa première idée était allée spontanément à la création d'un réseau autonome, sans liens aucuns avec celui du Comptoir, organisé autour de patriotes, propres, honnêtes et moralement solides. Incorruptibles. Or ce concept lui apparut

très vite chimérique, hors sol en quelque sorte. Certes il est outillé : il a l'argent, les camions, les relations, la liberté de mouvement, mais tout cela ne vaut que pour un réseau de margoulin, de profiteurs et de complices.

Il est trop marqué collabo pour être pris au sérieux par les résistants ou les maquisards. Il n'avait donc pas le choix. Pour autant, aucun réseau, même propre, n'est à l'abri d'une dénonciation ; aucun chef n'a de certitudes car dans chaque camp, balancer et renseigner l'ennemi flotte dans l'obscur clarté de quelques têtes fragiles, instables, lâches ou hélas torturées.

Pour le réseau Libertad le risque le plus prégnant vient des résistants eux-mêmes qui s'en prennent parfois aux camions du Comptoir National qu'ils considèrent comme une cible à abattre.

A l'inverse des résistants arrêtés qui deviennent un danger mortel et immédiat pour le reste de leur groupe, le réseau du Comptoir National bénéficie de la protection de la SS, de la gestapo et aussi de la milice de Vichy pour laquelle le seul titre de collabo a valeur de sauf-conduit.

Julien sait aussi que les hommes et les femmes recrutés pour le comptoir ont ce qu'il appelle une conscience à pont levé mais que, dès lors qu'ils reçoivent leur part de profits, ils leur importent peu de savoir qui sont ces inconnus, fugitifs, terroristes, anglais ou juifs qu'ils nourrissent ou hébergent pour une nuit ni où ils vont.

- Chaque fois que vous les voyez dit Julien à ses amis, rappelez-leur qu'ils ont un pied dans chaque camp et qu'ils jouent gagnant-gagnant avec nous, mais qu'ils perdraient tout par une indiscrétion ou une dénonciation. Dîtes-leurs que l'Allemagne va perdre la guerre et qu'ils auront leur jour de gloire à la libération pour avoir sauvé des vies et qu'ils seront fêtés comme des héros avec la marque prestigieuse de la résistance ... Cela devrait les inciter à tenir leur langue, car ils sont opportunistes et loin d'être bêtes.

- C'est très bien d'avoir pitié des juifs m'sieur Julien, s'écrie Maria, mais ça va vous coûter votre fortune. Croyez-vous que ce soit très sage de faire tout ça ?
- Quel est le prix d'une vie ? Cet argent est sale mais il sert enfin une cause juste. Puis citant Shakespeare, il ajoute en souriant avec du feu dans les yeux : vous savez mes amis, *la terrestre puissance atteint la sagesse des dieux lorsque la pitié va avec la justice.*
- Alors soupire Maria en lui claquant un baiser sur la joue, ce n'est pas seulement dérober le porc et donner les pieds aux aumônes que vous faites m'sieur Julien, c'est tout bonnement de la sainteté.
- J'espère que Dieu pense comme toi, lui dit-il amusé.

Maria et Séraphin font régulièrement le trajet de Paris à Irun. Voyageant séparément, ils assurent chacun deux départs toutes les trois semaines.

De son côté, Julien assure un départ tous les deux mois : il veut sentir par lui-même la solidité de son réseau qui s'étoffe de jour en jour. Quatorze nouveaux collaborateurs, des juifs pour la plupart, recrutés pour leur courage et leur haine des nazis, assurent avec eux quatre départs réguliers par semaine.

Ainsi, dès le mois de mai 1943, le réseau Libertad est capable d'opérer un départ quotidien pour l'Espagne, y compris les dimanches, utilisant de manière aléatoire les itinéraires et les haltes sont pour déjouer d'éventuels bavardages, une imprudence ou encore une trahison. Mais le plus extravagant, le plus improbable vient du laissez-passer remis à chaque chef de voiture signé de Heinrich Himmler soi-même, qui interdit formellement la fouille des véhicules.

A cette occasion Julien a pu vérifier que le général Pohl, *son ami*, a bien la confiance du tout puissant Reichführer. Pour autant, cette faveur suprême ne rend pas les procédures de sécurité sans objet. Au contraire, Julien exige de tous une extrême prudence. A l'approche d'une ville par exemple, les fugitifs

doivent se glisser sous une bâche qui est tendue au milieu du camion entre les caisses et les colis. En cas d'arrêt ou de contrôle intempestif, aucun document ne peut garantir qu'un milicien, un gendarme ou même un SS ou un homme de la gestapo, ne vienne jamais jeter, par zèle ou par curiosité, un coup d'œil à travers l'attache d'une ridelle.

Les membres du réseau Libertad doivent aussi observer des procédures rigoureuses. A chaque halte par exemple, les chauffeurs donnent leur position par un coup de fil rue des Rosiers. C'est en même temps l'occasion de faire leur rapport dans un langage codé, appris par cœur et le cas échéant, de recevoir de nouvelles instructions selon le même code. Cette disposition a permis, quinze jours plus tôt, de sauver de la catastrophe le réseau. Averti qu'un membre du secteur d'Orléans bavardait à tort et à travers, mettant en péril l'organisation, Julien avait donné l'ordre à Séraphin qui venait de s'y arrêter, de faire taire l'inconscient sans délais.

L'espagnol s'était acquitté de sa tâche en soldat, autrement dit sans état d'âme apparent. Il n'en parla à personne, sauf à Julien, à son retour quand il fit son rapport. C'est du reste le seul pépin grave que le réseau eut à connaître depuis sa création. Comme Julien le supposait, l'argent et la promesse d'en gagner toujours plus, est une muselière, une assurance garantie waterproof contre les bavardages intempestifs.

Le tout premier maillon de cette longue chaîne qui depuis Paris traverse le Sud-Ouest de la France par Orléans, Limoges et Bordeaux ou Brive la Gaillarde et Toulouse et qui exfiltre en moyenne dix à quinze fugitifs par semaine jusqu'à Hendaye, est une jeune femme frêle et menue, adjointe à la cheffe de service du fichier central de l'agence anti-juive et qui voue, depuis la disparition de Parcila, une haine mortelle à tout ce qui porte un habit vert de gris.

Alors que Julien enquêtait sur les disparitions de Danielle et de Parcila, cette jeune femme, Edmonde Fontaine dont le nom de code dans le réseau est Yvon, avait frappé à sa porte pour avoir des nouvelles de sa collègue disparue. Un jour, en larmes, elle lui avait lâché :

- Si je pouvais soustraire à cette engeance du mal, ne serait-ce que la vie d'un seul juif, je me sentirais enfin utile.

Naturellement quand Julien lui a proposé d'entrer dans le réseau, c'est avec du feu dans les yeux qu'elle lui a dit oui. Volontaire, précise, discrète, désintéressée, dévouée sont les mots qui la décrivent le mieux, car dès qu'elle a connaissance d'une menace sur une personne ou une famille, elle en informe immédiatement Julien ou les gens de son bureau.

En théorie, la démarche est efficace mais dans la réalité, elle se heurte à l'incrédulité. Trop de juifs répugnent à écouter un discours alarmiste, ce qui fait que le plus grand nombre refuse de suivre Julien ou ses représentants même lorsqu'ils sont juifs eux-mêmes.

Partir ? ... Voyons, c'est hors de question ... Et pour aller où ? Nous, on se plie aux exigences des autorités, on porte l'étoile jaune et on respecte la loi. Il ne peut rien nous arriver. D'autres, plus sèchement les éconduisent sans ménagements : les Amériques ? Êtes-vous tombés sur la tête ! Et pour y faire quoi ? Je ne vous connais pas ! Foutez le camp !

En conséquence le rendement est médiocre. Rapporté aux résultats obtenus, l'effort dépensé est même franchement décourageant. Julien confie à Séraphin :

- Ce qu'on leur annonce est violent, trop brutal. Les gens n'acceptent pas d'entendre une vérité qui leur échappe. Et pourtant, on pourrait faire tellement mieux.
- Mais quoi ? lui demande Séraphin.
- Il nous faudrait l'appui des alliés ou de la résistance, mais on n'est pas crédible.
- On dit que la gestapo a attrapé le chef de la résistance ?
- C'est une affaire qui remonte à plusieurs mois. C'était en juin, à Caluire ^{cxl}, du côté de Lyon, un certain Jean Moulin a été dénoncé par un membre de son réseau, mais je n'en sais pas plus.
- C'est moche ! lâche Séraphin ! Et nous, on n'aurait pas pu le sauver ?

- On n'était pas prêt et même, il nous aurait fallu une armée ... Et je ne sais même pas où trouver des armes.
- Mais vous avez un pistolet ?
- A t'entendre on pourrait croire qu'on peut gagner la guerre avec un Luger.
- La guerre non, mais c'est suffisant pour s'emparer des armes du commissariat du 10eme.
- Comment es-tu au courant ?
- La semaine dernière je leur ai porté un pli de votre femme.
- Et ?
- Ils ont quatre fusils et trois mitraillettes.
- Intéressant ! Il nous faudrait juste savoir combien de flics sont de permanence la nuit ?
- Deux !
- Parce que tu sais ça aussi.
- Le commissaire de police.
- Ne me dit pas qu'il te fait des confidences ?
- Si ! Pour le faire mousser, je lui avais dit : avec un gros commissariat comme le vôtre, vous devez avoir un effectif important. Vous rigolez, qu'il m'avait répondu, je suis en sous-effectif permanent et la nuit, je ne peux même pas mettre plus de deux gardiens de permanence.
- Alors écoute, voilà ce qu'on va faire ...

Sans lui laisser le temps de s'installer dans le camion, Julien demande à Séraphin :

- Alors dis-moi vite, ils sont combien ?
- Deux ... Exactement comme je vous l'avais dit.
- Tu es sûr ?
- J'ai dit au planton que je venais déposer plainte à cause que j'avais été agressé dans la rue ...
- Et ?

- L'abruti s'est mis en colère. Et le couvre-feu, qu'il m'a lancé ? Z'avez rien à faire ici ! J'ai alors sorti mon ausweis et ...
- Ça l'a calmé ?
- Oui mais il m'a dit de revenir demain ... J'peux pas, que j'lui ai dit, rapport à mes horaires de travail. Mon pauvre vieux, qu'il m'a dit, on n'est que deux la nuit et on n'a pas même la compétence pour une déposition. Faut rev'nir !
- Bravo ! C'est parfait ! Enfile ton imperméable et mets ta cagoule. Je vais garer le camion devant le commissariat.
- Il n'est pas un peu voyant le bahut ? On ferait mieux de le mettre quai de Valmy, rapport aux boches ?
- Non ! Je connais leurs horaires. On est tranquille pour une heure. Mais on ne va pas traîner. Prêt ? ... On y va !

Cagoulés et pistolet au poing, ils font irruption dans le commissariat. Le hall est désert mais du couloir leur vient les éclats d'une querelle. En silence ils s'avancent. Les deux gardiens s'engueulent un verre à la main devant une bouteille de rouge. Fonçant sur eux, Julien leur crie :

- Haut les mains ! Personne ne bouge !

Surpris et inquiets, les deux agents ne font aucun geste pour se défendre. L'affaire est rondement menée : Julien les fouille, prend leurs clés et Séraphin les menotte ensemble, dos à dos, puis les enferme dans une cellule.

- Bon ! Les armes.
- C'est là, dit Séraphin en ouvrant une porte.

Dans une vitrine fermée à clé il y a quatre fusils et trois mitraillettes astiqués et graissés mais enchaînés et verrouillés. D'un coup de crosse, Julien casse la vitre et tire une balle dans le cadenas qui se brise : les armes sont à eux.

- Les balles ...
- Dans le tiroir.

Dans le sac de toile qui pend à sa ceinture, Séraphin fourre une vingtaine de boîtes de munitions.

- On part !

Toujours encagoulés et les bras chargés des quatre fusils et des trois mitraillettes, ils pressent le pas vers la sortie. Or, à l'instant où ils passent la porte, une hirondelle, sa bicyclette à la main, rentre en sifflotant dans le commissariat.

- Ter... terroristes ... ? Haut ... Haut les mains, leur lance-t-il en lâchant son vélo pour prendre son revolver.

Sans hésiter, Séraphin lui jette à la figure les quatre fusils qu'il porte dans les bras. Déséquilibré, l'agent s'affale et tire mais sans pouvoir viser. Julien se précipite. D'un coup de crosse, il assomme le bonhomme et donne un coup de main à Séraphin qui ramasse les armes. Tandis qu'ils grimpent dans le camion, des lampes s'allument aux fenêtres rue Louis Blanc, juste en face du commissariat.

- Le coup de feu a réveillé le quartier.
- Sans importance, lâche Julien qui démarre aussitôt en direction du Faubourg Saint Martin.

Après le carrefour, il stoppe. Séraphin grimace et, tout en se tenant le bras, demande :

- Pourquoi s'arrêter patron ?
- On a des fausses plaques. Descends, on va remettre les bonnes.
- Désolé patron, mais j'ai pris une balle dans le bras et ...
- Merde !
- Ce n'est rien, enfin j'espère ... j'ai la main engourdie.
- Vacherie, tu es plein de sang !

Remonté dans la cabine, Julien enlève sa cagoule et dit :

- Rentrons vite, Maria va te soigner.
- On a les armes et c'est ce qui compte.

Chapitre 31

Tôt ce matin, cinq aviateurs en uniformes anglais ont sauté de l'arrière d'un camion du comptoir et ont aussitôt pris leurs jambes à leur cou.

Tout penaud, Séraphin qui manœuvrait pour entrer dans le garage du Saucisson de Paris, apprend à Julien que c'était l'équipage du bombardier Liberator que la Flack avait abattu au-dessus de Boulogne-Billancourt^{cxli} quelques jours plus tôt.

Il lui raconte que par un coup de chance, il avait trouvé les cinq hommes cachés dans la cave de l'immeuble où s'était réfugiée la famille juive qu'il venait ramasser pour passer en Espagne.

- Les fous ! grommelle Julien, ils n'iront pas loin avec leurs uniformes.
- Une incroyable coïncidence. On faisait d'une pierre deux coups !
- C'est à cause des drapeaux allemands qu'ils ont filé. En les voyant, ils auront cru à un piège. Tu ne les avais pas prévenus ?
- Si, bien sûr que si patron, mais ils ne comprenaient ni le français ni l'espagnol.
- Avec les quatre cents trois morts des usines Renault, les boches ne leur feront pas de cadeaux. Sale temps pour eux mais sale temps pour nous aussi car c'était un bon moyen d'entrer en relation avec Londres.
- J'ai tout gâché. Je m'en veux patron.
- Tu n'as rien à te reprocher, on ne gagne pas à tous les coups.

Trois jours plus tard, montant voir Melita à son bureau, Julien doit patienter dans l'antichambre. Par la porte entrouverte, une conversation lui parvient distinctement. Sa femme s'entretient avec le général Oberg. D'instinct, il se fige dans le silence. Et comme personne ne l'a entendu entrer, il écoute leur discussion.

- Je croyais l'opération terminée mon général.
- Ça ne saurait tarder, ma chère. Le général Stroop ^{cxliii} à maintenant les choses en main. Comme vous le savez, il est l'un des nôtres, et le meilleur ! Ah le bougre ! Il n'y va pas avec le dos de la cuiller : il bombarde ! Il canonne ! Il incendie ce trou à rats.
- Ah !
- Vous semblez effrayée ?
- Non mon général ! Non bien sûr que non, mais ... je suis surprise voilà tout. On m'avait dit qu'il y avait quatre cents mille personnes dans ce ghetto ...
- Il y avait ... Mais c'était en 39 ... Aujourd'hui il n'en reste que cinquante mille environ.
- Et ... les autres que sont-ils devenus ?
- Mais Treblinka ma chère ! Treblinka ! Le Führer a créé Treblinka à côté de Varsovie parce que c'était commode ... Pensez donc ! Vingt kilomètres à faire pour transporter toute cette juiverie et la réduire en cendre. Avouez que c'est remarquablement pensé ... Vous semblez ignorer tous ces détails ma chère ?
- Oui mon général ... Je les ignorais ... Mais pourquoi le général Stroop a-t-il besoin de bombarder le ghetto ?
- Parce que les juifs se rebellent. Quelle race infecte et si nuisible ! Voilà que les rats se sont retranchés avec des armes.
- Je crois savoir que le ghetto est vaste.
- Immense vous voulez dire ! Il fait quatre cents cinquante hectares. Mais Stroop assure que les opérations de nettoyage seront terminées sous huit jours.
- Ah !

- Vous vous sentez bien ma chère ?... Vous êtes d'une pâleur à faire peur soudain.
- Ce n'est rien mon général ... c'est le bébé qui ... grandit, lui dit-elle en s'efforçant de sourire.
- Asch !! Vous êtes enceinte de nouveau ! Je me disais aussi que vous aviez pris du ventre ma chère, sans vous offenser.
- Mon général ... je ... je veux surmonter définitivement l'horreur du bombardement qui a coûté la vie à mon petit Alfred.
- Je comprends ! Je comprends ! Il faut traiter le mal par le mal et savoir prendre des décisions. C'est ce que nous allons faire nous aussi.
- A quoi pensez-vous précisément, mon général ?
- Voyez-vous, cette résistance insensée de la Judenrat ^{cxliii} gêne le bon fonctionnement du camp de Treblinka ... et elle nous empêche d'atteindre les objectifs fixés par le Reich führer Himmler. Il nous faut donc trouver ailleurs cent mille juifs supplémentaires ... Bien entendu, je compte sur vous pour redoubler d'efforts ma chère ... Treblinka a besoin de vous !

Melita sent son cœur s'arrêter. Elle cherche de l'air en même temps qu'une réponse pour donner le change quand, opportunément, son téléphone sonne.

- C'est le Docteur Knochen mon général. Il demande si vous êtes là ?
- Demandez-lui ce qu'il veut répond-il, en faisant un geste agacé de la main et du bras.
- Il vous informe que la gestapo a arrêté l'équipage du bombardier anglais abattu par la Flack.
- Excellent ! Excellent ! Dîtes-lui que je veux voir si ces assassins sont aussi courageux sur terre que dans les airs ... Ces sales cochons ont arrêté la production de chars ... On manquait déjà de main d'œuvre ! Ils vont le payer !
- Le Dr Knochen demande si vous souhaitez les interroger ?

- Quelle question ! ... Qu'on les transfère dès demain matin à Fresnes ... pour six heures ... j'irai dans la matinée.

Entendant la nouvelle, Julien n'attend plus, il ressort de l'antichambre sur la pointe des pieds. Il verra Melita plus tard.

Un plan germe dans sa tête.

Noyé dans l'ombre de la nuit finissante, à couvert sous un arbre, Julien observe le fond du vallon avec des jumelles à visées nocturnes. A huit cents mètres à vol d'oiseau, en sortie du virage, la route de Paris monte en pente douce jusqu'à l'entrée de Fresnes dessinant un ruban clair mais légèrement brouillé.

Malgré la présence rassurante de Séraphin complètement remis de sa blessure, il est nerveux. Maria est là aussi. Elle a tenu à les accompagner, lui déclarant fièrement : je sais tenir un fusil et j'ai appris à tirer ! Elle et son homme n'ont rien oublié de leur guerre fratricide.

Le troisième membre du commando est un tout jeune homme qui a refusé de suivre ses parents dans leur exil américain parce qu'il veut être utile à la France en se battant pour elle. Julien l'a embauché et lui a procuré une nouvelle identité et un vrai-faux ausweis fabriqués avec des tampons officiels, parfaitement contrefaits. Désormais pour les autorités, Aaron Goldman s'appelle Jean-Marie Delpont et pour le réseau Libertad, il a celui de petite Adèle. A dix-neuf ans il n'est déjà plus un débutant. Depuis huit mois qu'il a intégré le réseau, il compte à son actif, sept trajets de Paris à Hendaye dont les trois derniers en qualité de chef de convoi. Chaque fois, il a montré un sang-froid remarquable. Aujourd'hui, il est prêt à mourir pour la France.

- Il va être servi le gamin, se dit Julien, impressionné par son regard qui flamboie d'une volonté farouche.

Julien n'a pas de craintes au sujet de ces trois-là. Il sait qu'ils auront le sang-froid et les gestes nécessaires car ils ont fait leurs preuves. Mais lui qui n'a à son crédit que l'effraction d'un

cadenas avec son pistolet et qui a échappé aux obligations du soldat, que fera-t-il ? Oh certes, il ne s'en plaint pas ... Il n'a tué personne car rien n'est plus important qu'une vie, une certitude qu'il porte comme une contrainte. Mais aujourd'hui, il sait qu'il ne passera pas son tour. Pour sa première action violente, il devra tuer ou être tué. Il serre les poings et les mâchoires, une façon de se donner des tripes et sortir le soldat de soi-même. Craignant d'être retenu par la peur, il se murmure solennellement à lui-même :

- Rien ne doit être le prétexte d'une désertion. Je dois libérer les anglais.

Pour son dernier briefing, il dit aux membres de son groupe :

- Le convoi devrait être constitué de deux estafettes et d'un camion bâché. La moto de tête précèdera le camion d'une dizaine de mètres et la moto de queue le suivra à la même distance. Dans la cabine, il y aura le chauffeur avec un sous-officier et sous la bâche, deux gardes ou peut-être plus pour surveiller les prisonniers.
- Ce qui fait au moins six soldats, fait remarquer Séraphin.
- Ils ont l'avantage du nombre, ajoute Maria.
- Oui ! Et nous, celui de la surprise ! Maria, tu neutraliseras la première estafette et toi petite Adèle, la seconde. Toi, Séraphin tu viseras les pneus du camion. Il faut absolument le stopper. Quant à moi, je m'occuperai des deux boches de la cabine. Nous agirons simultanément. La surprise et la synchronisation sont nos seules chances de succès. Un dernier mot : vous attendez mon ordre pour tirer.
- Et les gardes à l'arrière du camion ?
- Sous leur bâche on ne pourra pas les voir. On ne tire pas en aveugle. Pas question de blesser ou de tuer ceux qu'on est venus sauver. On s'approchera par les côtés et ... ensuite ...
- Et ... ensuite ? font-ils en chœur.
- Ensuite ?... Eh bien ... à la grâce de Dieu.

Le crachin qui menaçait s'est mis à tomber. Dans le jour qui pointe et qui peine à laver la campagne des restes de la nuit, quatre faisceaux lumineux viennent d'apparaître à l'entrée du virage. Julien règle ses jumelles et aspire un grand coup. Le premier vient de la moto de tête, les deux autres du camion et le quatrième, qui ferme la marche, de la deuxième estafette. Il a vu juste : les allemands sont prévisibles.

En hâte il se lève, agite sa lampe pour alerter son groupe et court le rejoindre. Se jetant à couvert dans le fossé, il crie :

- Les boches arrivent ! Chacun à son poste !

La première rafale atteint l'estafette de tête qui s'affale dans la haie. Julien vise la cabine et se relève . La peur et l'excitation font un mélange détonnant car il se sent enveloppé d'un courage insolent. Il tire sans hésiter. Sur sa gauche Séraphin lâche une, deux, puis trois rafales. Le pneu avant gauche se déchire. Le camion ralentit, laboure le bitume avec ses roues déjantées tandis que le conducteur, arc-bouté à son volant, tente de le maintenir sur la route.

A l'arrière, la seconde moto s'affale et ferraille sur la chaussée mouillée. Julien s'arrache du fossé et rattrape le bahut qui zigzague. Grimpé sur le marchepied, il tire à travers la vitre et le chauffeur s'affaisse. A ses côtés, le chef de convoi tente une manœuvre désespérée en saisissant le volant en même temps qu'il fait feu sur Julien. Mais, sans appui, gêné par les cahots et le corps sans vie du conducteur, il tire sans pouvoir viser. Atteint par les balles de Julien, il s'effondre à son tour sur le chauffeur qui glisse sur le plancher et l'accélérateur. Le camion reprend de la vitesse. D'une main Julien ouvre la portière et de l'autre, agrippe le corps inerte par la veste et le balance de toutes ses forces sur la route. Le camion ralentit mais, emporté par son élan, il continue de zigzaguer et finit sa course dans le fossé. Julien a sauté mais en retombant sur la route, il se blesse à la cheville et quand il se relève, il boitte et grimace de douleur.

- Patron ! hurle Séraphin en accourant vers lui, car il le croit blessé d'une balle.

- Oui, ça va, lui répond Julien qui sautille sur un pied. Ne t'occupe pas de moi, fonce !

Le nez dans le fossé, le cul du camion s'est soulevé et le choc brutal a projeté violemment tous ses occupants contre la cloison de la cabine, assommant sans ménagements les deux soldats allemands et les cinq aviateurs anglais. A la vue de ces quatorze paires de bras et de jambes emmêlées, Séraphin et petite Adèle éclatent de rire, soulageant du même coup leur peur et leur tension nerveuse.

- Ohé, crie Séraphin qui a du mal à reprendre son sérieux. Vous allez vous étouffer là-dessous.

Mais rien ne bouge et la masse des bras et des jambes demeure inerte.

- Ils ne sont quand même pas morts les roastbeefs, s'écrie Petite Adèle qui commence à s'inquiéter.

Soudain, une puis deux têtes émergent du dessous de la mêlée. Elles sont anglaises.

- On dirait bien que les boches l'ont dans le cul, commente Séraphin, goguenard mais tout de suite rassuré.
- Hi ! Gentlemen, lance Julien qui arrive à cloche pied. Not too much damage?

Si les visages sont contusionnés, les esprits sont confus car personne ne répond.

- C'est grave ? Demande Julien qui s'inquiète à son tour du silence des anglais.

Pendant un long moment, ils sont saisis de craintes et d'incertitudes. Pourtant il faut faire vite. Les allemands peuvent surgir.

- On ne peut pas attendre longtemps, s'écrie Julien. Séraphin, ligote les deux boches ... Et solidement. ... Il ne s'agirait pas qu'ils se débinent et toi petite Adèle, grouille-toi de ramener le bahut.

Comme à son habitude, Maria s'active . Abaissant la ridelle du Mercedes elle commence à panser les blessés.

- Bon, dit-elle au bout d'un moment, il y a plus de peur que de mal : juste un allemand mal en point.
- Alors on dégage, ordonne Julien !

Ils roulent en direction de la rue des Rosiers. A l'arrière, sur le plateau bâché de l'Opel Blitz 700 A, Maria est assise avec Petite-Adèle au milieu des anglais où elle continue de prodiguer ses soins.

A l'avant, Séraphin conduit et sifflote. A ses côtés, Julien ferme les yeux, sa casquette d'officier SS enfoncée sur le nez. Il souffre car la douleur est vive et l'entorse de sa cheville blessée gonfle à vue d'œil.

Il est fier d'avoir réussi son audacieux coup de main, mais le malaise ne le quitte pas. Au moment d'abandonner le camion accidenté, l'officier anglais s'est emparé d'un fusil allemand et à bout portant, a fait feu, tuant sur le coup les deux boches ligotés.

Révolté par cet assassinat, Julien a vigoureusement protesté mais l'anglais, avec un sourire tranquille et glacé lui a répondu : *Sir, when we go to war, we make war ! They had seen your faces and they would have denounced you.* (Quand on fait la guerre, on fait la guerre ! Ils ont vu vos visages et ils vous auraient dénoncés).

Julien n'arrive pas à chasser l'amertume de sa bouche. Pourtant, il sait que l'anglais a raison.
Putain de sale guerre !

Il y a des représailles et une enquête approfondie. Julien est interrogé et, un temps, Melita elle-même est inquiétée : le docteur Knocken la soupçonne de couvrir des activités suspectes,

voire terroristes de son mari. Le général Oberg a dû intervenir pour mettre un frein à ses débordements furieux.

- Assez, colonel ordonne-t-il. Desgranges est des nôtres !

Oberg n'est pas un ingrat : Julien lui a déniché les Nymphéas de Monet, un présent somptueux qu'il entend bien offrir au maréchal de l'air pour son anniversaire. Le moment venu, Goering saura le récompenser d'une manière ou d'une autre. Du coup, il téléphone au général Pohl qui s'inquiète des conséquences éventuelles : Knocken fait du zèle lui dit-il, mais tout va rentrer dans l'ordre. Rassuré, le protégé d'Himmler et l'ami précieux de Julien lui rétorque un tantinet narquois : le docteur nous ferait-il une crise de délire paranoïde ?

Certes, la gifle est humiliante pour les SS mais elle n'est pas non plus une affaire d'état car les aviateurs anglais ne leur auraient rien appris qu'ils ne savaient déjà. Il est inutile de nous déchirer entre-nous, clame-t-on alors à Berlin, c'est un coup des communistes et des juifs. Il faut intensifier les rafles et fusiller les terroristes.

Par bonheur aussi, la cheville luxée de Julien ne peut-être que le résultat d'une mauvaise chute. Le médecin allemand, un major de la SS dépêché spécialement pour l'examen, le certifie. N'ayant plus d'autres preuves, le colonel Knocken est contraint d'admettre son erreur et de laver Julien de ses ignobles soupçons. Et pour bien montrer qu'il enterre la hache de guerre, il invite le couple à dîner.

- Docteur, lui dit Melita en s'asseyant, si on se suspecte entre-nous, nous devons admettre alors que nous sommes perdus.

Le colonel ne répond rien et se contente d'un lent hochement de tête. Julien qui l'observe lui dit sur un ton persifleur :

- J'en conclus que vous me soupçonnez toujours Colonel.
- Je soupçonne tout le monde, lui répond Knocken en souriant. Je suis fait ainsi.
- Je sais ! Je pensais même que vous ne lâchiez pas l'affaire aussi vite et que vous refuseriez d'aller à Canossa.

- A Canossa ?
- Vous me surprenez. Je pensais que vous connaissiez l'expression.
- Celle-là non ! Mais dis toujours.
- En 1077 Henry IV, empereur du Saint empire germanique, est allé s'agenouiller devant le pape Grégoire VII au château de Canossa en Toscane, afin qu'il lève l'excommunication qui le frappait.
- Et, en quoi cela me concerne-t-il ?
- En 1872, le chancelier Bismarck a dit au pape Benoit XIII qui lui refusait la nomination de l'ambassadeur allemand : *Nach Canossa gehen wir nicht (nous n'irons pas à Canossa)*.
- Comment sais-tu ça ?
- En traversant la ville de Bas Harzburg pendant notre voyage de noces, Melita et moi nous avons vu la plaque commémorative qui porte la date du 14 mai 1872.

Ne trouvant rien à répondre de pertinent et pensant se tirer d'affaire à bon compte, Knocken ajoute :

- Bismarck avait l'âme d'un SS !

Julien se met à rire : la comparaison est pour le moins désobligeante pour le grand ministre de Guillaume 1^{er}. Plongeant ses yeux dans ceux du SS, il lui jette perfidement :

- Colonel, avez-vous seulement confiance en vous ?
- J'ai l'impression que tu te paies ma tête.
- Avouez que j'en aurais le droit, lui dit Julien, sans se démonter.
- Pour être franc Julien, j'ai toujours eu des craintes à ton sujet.
- Eh bien colonel nous ne sommes pas faits de la même eau. De même que vous soupçonnez tout le monde, moi, je me moque de tout ... C'est ma façon de survivre.
- Tu es incontrôlable ... Je n'ai jamais bien su qui tu étais au fond.
- Mais un trafiquant colonel ... Je suis un trafiquant à votre service. Et vous percevez une large part de mon trafic. De quoi vous plaignez-vous ?

- Enfin quoi ! explose le colonel, les aviateurs anglais ne se sont pas évaporés tous seuls ? Quelqu'un dans notre entourage les a aidés. Forcément. Cela crève les yeux !
- Et quoi de plus naturel que de soupçonner Julien Desgranges ... avec, en prime, la complicité de sa femme ... Tout ça paraît tellement limpide.
- Mais si ce n'est pas vous, qui savait ? Qui avait les moyens ?
- Colonel, lui jette tranquillement Julien, vous devriez vous évader.
- M'évader ? Mais pourquoi et où ça ? Et que veux-tu dire ?
- Mais dans le rêve ...
- Le rêve ?
- *Je rêve et je me réveille*
Dans une odeur de lilas.
De quel côté du sommeil
T'ai-je ici laissé ou là...
- Qu'est-ce que c'est que ce baratin ? bredouille Knocken qui lui coupe la parole .

Passant outre l'énervement du colonel, Julien poursuit sa récitation :

- *Je dormais dans ta mémoire*
Ce que tu murmurais.
Et tu m'oubliais tout bas
Ou c'était l'inverse de l'histoire,
Étais-je où n'étais-je pas ?
- Mais c'est un poème d'Aragon, lâche Knocken ... Pourquoi diable me le citer ? Et ici, maintenant ?
- Pour sa douceur, lui répond Julien tranquillement.
- Je ne comprends toujours pas ...
- Les rêves sont absents de vos vies dans la SS. Si vous rêviez un peu comme le poète ...
- Mais je ne suis pas un poète et les SS n'ont plus.
- Dommage ! Vous seriez plus ... heureux.

- Ah ! Ah ! ... En voilà bien idée... Le bonheur ! Quelle farce ! Quelle illusion !
- Vous êtes docteur Knochen non seulement intelligent, mais vous êtes très cultivé, ce qui fait que, de mon point de vue, vous êtes l'homme le moins fréquentable de Paris.
- Voilà une affirmation osée et imprudente ... Et pourquoi ça je te prie ?
- Votre âme est si soupçonneuse qu'elle fait de vous un homme dangereux à connaître.

Le colonel éclate de rire. Julien aussi se met à rire. Il vient de regagner la confiance du colonel.

- Oui, tu as raison, reprend Knochen ! Je me suis crispé sur un événement qui n'a en soi aucun intérêt stratégique ou militaire. Ces aviateurs ne nous auraient rien appris.
- Qu'est-ce qui vous tracasse alors, lui demande Julien ?
- La situation générale. Elle est ... préoccupante. Qu'en pensez-vous Melita ? Vous êtes bien silencieuse. Vous m'en voulez toujours de vous avoir soupçonnée ?
- Mon colonel, pareils soupçons laissent des traces. Mais, je suis comme vous : l'avenir de l'Allemagne me préoccupe. Permettez-moi une question : pourquoi nous enfermer dans une voie sans issue ? N'y a-t-il pas une autre option que la poursuite de la guerre ?
- Chère Melita ... Je vois qu'il ne vous échappe pas que nous allons perdre la guerre.
- Le moment d'arrêter les combats et de demander l'armistice est venu, vous ne croyez pas ?
- Ma femme a raison, renchérit Julien.
- Non, non ! C'est ... trop tard ! Bien trop tard !
- Et pourquoi ça grand dieu ?
- Les alliés et les soviétiques veulent une reddition totale de l'Allemagne. Les alliés ne veulent pas de paix séparée. Seulement, leur aveuglement va nous conduire à nous entre-tuer encore

pendant de longs mois. Croyez-moi. Hitler est devenu hystérique. Incontrôlable. Il ne cédera jamais.

- Vous croyez qu'il préférera voir notre Allemagne anéantie ? questionne Melita.
- Il croit qu'il a encore quelques cartes à jouer avoue Knochen, ce qui lui évite de répondre à la terrible question.
- Et ... c'est sérieux d'après vous ?
- Je l'espère bien. Nos ingénieurs et nos savants mettent au point de nouvelles armes très puissantes : une bombe fusée ... un avion à réaction ... Et aussi une bombe qu'ils appellent *atomique*. Voyez-vous, si ces nouvelles armes n'arrivent pas trop tard, elles nous permettront de reprendre l'offensive ... Voilà pourquoi je garde, malgré tout, un petit espoir.

Julien se met à rire puis il déclame :

- *Ma muse, ma Calliope, ma Thalie, inspire-moi à cette heure, restaure-moi mes esprits, car voici le pont aux ânes de logique ...* Docteur Knochen, vous me faites irrésistiblement penser à Pantagruel combattant les trois cents géants.
- La guerre n'est pas de la littérature mon cher Julien, même si j'apprécie le génie de Rabelais !
- Certes ! Certes ! Mais vous parlez de ces nouvelles armes comme d'une solution qui devrait permettre à la guerre de ne jamais s'arrêter.

La bouche du colonel se déforme en un rictus dont la gueule d'un crocodile en donne une idée assez juste. Et le plus sérieusement du monde il lui répond :

- Voyons mon cher, une guerre sans fin, voilà bien le rêve des militaires.

Un instant désarçonné, Julien reprend :

- Mais vous colonel, à titre personnel, vous n'en avez pas marre de toutes ces tueries ?
- Je suis comme ta femme, j'ai fait un choix : j'ai juré fidélité à Hitler.

- J'avoue que j'ai du mal à vous suivre. Vous avez prêté serment à un homme qui vous paraissait sain d'esprit. Or, aujourd'hui, vous dites vous-même qu'il est devenu fou ! Votre engagement n'est-il pas, par conséquent, caduc ?
- Mon cher Julien, nous avons semé la mort et la haine partout en Europe. Il n'y aura personne pour nous pardonner ou nous tendre la main.
- Mais ...
- Nous nous sommes condamnés nous-mêmes, voilà la vérité ! Il est trop tard pour revenir en arrière et jusqu'à ce que cette guerre prenne fin, on verra l'horreur s'ajouter à l'horreur comme jamais les hommes n'en ont connu dans l'histoire ... Et nous les SS, nous en prendrons la plus grande part.
- C'est terrifiant ! Tout simplement dément ! Pourtant, il est encore temps de recouvrer la raison en gagnant l'Angleterre. Vous n'avez pas commis de crimes. Pas encore. Vous n'avez fait qu'obéir. Vous pouvez dire stop ! La coupe déborde. Je n'accepte plus !
- Non ! Non ! C'est impossible ! Ce serait une trahison. Et puis, il y a autre chose ...
- Quoi, demande Julien ?
- Sans la guerre, je ne suis plus rien. Je n'aurais plus aucun pouvoir. Tu peux comprendre ça toi ?
- Mais si dans quelques mois la guerre a cessé ... que deviendrez-vous ?
- Il y a encore une petite chance pour la gagner mais, si ce n'est pas le cas, alors, comme les autres, j'affronterai mon destin.
- Mon chéri, le colonel est en train de nous dire qu'à moins d'un Miracle ...

Mais Julien n'abdique pas, il coupe la parole à sa femme et s'écrie, indigné :

- Vous êtes trop intelligent colonel pour croire que des armes que personne n'a vues, seraient à ce point extraordinaires

qu'elles permettraient de gagner la guerre et sauver le régime ? Pas vous colonel ! Pas vous !

- S'il te plaît, calme-toi Julien et entends ce que nous dit le docteur Knocken : il nous annonce que la corde qui nous pendra est déjà suspendue au gibet.

Chapitre 32

Le 6 juin 1944, les nouvelles en provenance de Normandie inquiètent l'état-major allemand. Deux jours après, elles sont franchement alarmantes. Julien, quant à lui, met du temps à admettre la vérité. Comme d'autres, il se souvient du 19 août 1942, du raid anglo-canadien sur Dieppe et ses mille huit cents prisonniers, morts ou disparus ... Un coup pour rien. Comme d'autres aussi, il est indécis, poussé par ceux qui augurent d'une attaque des alliés par le nord de la France. Cependant la plus prophétique est Melita. Dès l'annonce de la nouvelle elle ne doute pas un seul instant.

- Cette fois c'est le bon, dit-elle à Julien avec un calme surprenant.
- Mais Hitler prétend qu'il aura lieu dans le Pas de Calais, insiste Julien.

Les larmes dans les yeux, elle lui répond :

- Hitler a perdu la tête, il ne voit plus rien. Il n'entend plus ses généraux. L'Allemagne sera écrasée entre le marteau soviétique et l'enclume anglo-américaine.

Quand le 20 juillet au soir la radio annonce qu'Hitler est ressorti vivant d'un attentat ^{cxliv}, Melita avoue à Julien :

- J'éprouve des sentiments contradictoires. Je suis contente de savoir qu'il est vivant mais d'un autre côté, je suis triste de penser que les combats vont durer.

Blottie dans ses bras elle ajoute :

- Je sais que tu te réjouissais de savoir que des généraux allemands voulaient mettre fin à cette tuerie. J'ignore qui t'avait mis au courant et je me désole pour toi qu'ils aient échoué. Mon

cher cœur, fais bien attention à toi, les nazis sont devenus enragés. Ils tuent au premier soupçon, les grands comme les petits, sans distinction de rang ou d'appartenance. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Je veux que tu vives. Les juifs valent-ils la peine que tu prennes tant de risques pour les sauver ?

Le 22 juillet, Melita doit s'aliter. Avec un mois et demi d'avance, au milieu de la nuit, elle perd ses eaux et met près de vingt heures pour accoucher d'une petite fille.

- C'est un ange du ciel, lui dit Julien en découvrant sa petite bouille fripée, rose et veloutée.
- Tu es content ? lui demande Melita d'une voix éteinte.
- Comment ne pas aimer ce don de la vie.

Melita est épuisée. Elle a perdu beaucoup de sang et de forces.

La tête appuyée sur de grands oreillers, elle observe son mari avec une infinie tendresse. Dans la pâleur du jour qui se lève, elle lui sourit mais dans son regard, des lueurs sombres s'affrontent sans qu'on puisse deviner qui de la vie ou de la mort l'emportera. Le médecin refuse de se prononcer. Melita est méconnaissable. Les longues heures de douleur ont tissé sur son visage les fils d'un amour véritable, le modelant d'une beauté opalescente et fragile. Ce chef d'œuvre éphémère, elle l'offre à l'homme qu'elle adore avec l'enfant vivant qu'ils prénomment d'un commun accord, Juta.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle donne le sein à son bébé, Melita fait une surprenante requête à son mari :

- Je voudrais que tu ailles à mon bureau prendre quelques dossiers.
- Un vendredi soir, lui dit-il ? Voyons, tu ne vas tout de même pas travailler dans ton état, surtout que la plupart de tes collègues ont filé sans demander leurs restes. As-tu conscience que les alliés seront bientôt là ?

- Je sais tout cela mon chéri mais il s'agit de mes dossiers personnels et je voudrais les avoir avec moi. Tu veux bien aller me les chercher ?

C'est la première fois que sa femme lui confie la clé et le code de son coffre-fort, lui donnant ainsi accès à ses secrets. Un geste inouï. Au moment de partir, alors qu'il l'embrasse, il note que son visage a pris une blancheur préoccupante. Mais il attribue sa pâleur de craie à la fatigue de l'accouchement et à la lassitude de la guerre. Il ne s'inquiète pas autrement. La confiance qu'elle lui accorde lui donne à penser que leur amour n'a jamais été aussi vivant et aussi fort.

A l'instant où il tire à lui la lourde porte de fer du coffre-fort qui lui livre la part inconnue et secrète de la vie de sa femme, il connaît un moment d'exaltation. Au vu du grand nombre de dossiers qu'il contient, il est ému bien sûr mais plus encore étonné.

Malgré son jeune âge, Melita a accumulé en quelques années une masse considérable d'informations qui constituent à elles seules l'existence d'un véritable cabinet noir. Qui cela concerne-t-il ? Qui est fiché pour être éventuellement dénoncé ? Quelles sommes de turpitudes sont ici compilées pour le cas échéant, faire chanter ? Qui peut-elle bien soumettre ? Pendant un instant, la curiosité le tourmente et il aurait volontiers pris du temps pour voir clair dans ces ténèbres. L'envie le démange à lui prendre le nez. Insupportable caprice ! Se piquant d'être un homme d'honneur, il surmonte la crise : il n'abusera pas la confiance de sa femme ni ajouter à la trahison, une ignoble indélicatesse. Et, comme pour s'assurer de la fermeté de sa résolution silencieuse, il s'écrie :

- Je ne suis pas un misérable !

Soudain, il sursaute : le téléphone sonne sur le bureau de Melita. Pensant que sa femme veut lui parler, il décroche le combiné. L'appel vient du QG de la gestapo de la rue des Saus-saies. Avant qu'il ait eu le temps de dire un mot, une voix inconnue et un peu nasillarde d'un homme, lui dit :

- Mes respects her kommandant. Ici c'est le lieutenant Reinhard. Je vous informe que nous avons mis la main sur votre frère Karl. Le colonel Knocken a pensé que ça vous ferait plaisir de le savoir. On a la preuve qu'il préparait un attentat contre vous. Il a été formellement identifié grâce à son numéro tatoué sur son avant-bras au camp de Dachau. Comme vous le supposiez, il était bien en France après son évasion ... Mes respects her kommandant.

Le lieutenant Reinhard a déjà raccroché. Perplexe, Julien repose lentement le combiné sur sa fourche. Mal à l'aise, il retourne s'asseoir quand le téléphone sonne une seconde fois. De nouveau il décroche :

- Her Kommandant, j'ai oublié de vous dire que votre frère a été transféré à la prison de la Santé et que son interrogatoire reprendra lundi dans la matinée ... Mes respects, her kommandant.

Une seconde fois le lieutenant Reinhard a raccroché.

- L'imbécile ! Il a débité son message sans même contrôler mon identité. C'est bien la peine de faire tout un plat sur la rigueur de ces gens-là. Ils ne sont pas moins inconséquents que les français.

Pourtant, son esprit est ailleurs. Sa respiration devient rapide et son sang cogne ses tempes comme des marteaux.

- Quel est ce mauvais vent, murmure-t-il ?

Il se souvient des photos du frère de Melita, épinglées sur le mur du couloir dans la maison de ses beaux-parents à Berlin ... Un garçon de son âge, un jeune homme avec de grands yeux clairs et des cheveux blonds qui poussent dru. Une belle tête, riieuse, intelligente, ouverte et franche. Son beau-frère qu'il croyait mort, est ici à Paris, à la Santé et peut-être bien dans la cellule qu'il avait lui-même occupée quatre ans plus tôt. Anéanti par la nouvelle, il murmure :

- Nos destins se croisent mon vieux, mais on ne se rencontre pas.

Comme c'est la fin de la semaine, les bureaux de l'agence sont vides depuis deux heures au moins. Faisant semblant d'ignorer que les alliés sont à moins de deux cents kilomètres de Paris, chacun s'est empressé de prendre son congé. Les affaires personnelles ont maintenant pris le pas sur celles du Reich. L'esprit occupé par le coup de fil qu'il vient de recevoir, Julien s'écrie soudain :

- Karl est vivant ! Voilà au moins une bonne nouvelle.

Son premier mouvement est de l'annoncer à sa femme. Mais, alors qu'il s'apprête à donner son numéro à l'opératrice, il raccroche. Son visage s'est subitement figé.

- Mais elle sait qu'il n'est pas mort murmure-t-il à nouveau, et cependant elle n'a rien dit à son père qui n'en peut plus de ne pas savoir ! Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Il en est soudain bouleversé. Brusquement, un orage éclate sous son crâne, une force qu'il ne peut plus contrôler, lui commande d'agir. Il s'écrie atterré :

- La réponse est là ! ... Là ! ... Dans cette armoire. J'ai droit à la vérité ! Je dois savoir !

Tournant le dos à ses nobles résolutions, il commence l'inventaire des dossiers. Il met la main sur un classeur de couleur rouge, cartonné et fermé par une sangle et une boucle de fer avec une étiquette écrite de la main de Melita *Confidentiel et personnel*. Une subite excitation l'envahit. Le dossier compte cinq chemises dont chacune a un nom : - *Melita - Julien - Parents - Karl - Divers*.

Julien ouvre en premier la chemise *Karl*. Elle contient des lettres, des attestations, des réponses, des demandes dont la plupart émanent de la gestapo de Berlin avec, le plus souvent, les signatures du général Pohl et quelquefois celle du général Oberg. La compréhension de tous ces documents est facilitée par un classement chronologique qui éclaire six années d'ombre de la vie de sa femme. Leur lecture lui donne froid dans le dos.

Alors qu'il croyait connaître le cœur de sa femme et les dessous de son âme, il exhume des secrets d'une indicible horreur. La première lettre, datée de 1937, émane d'un obscur officier nazi qui félicite Melita d'avoir dénoncé son frère pour ses propos subversifs tenus contre le régime. La seconde la remercie d'avoir dénoncé son penchant communiste. Suivent des litanies sur le devoir et la grandeur du Reich ... Une autre lettre de la même gestapo de Berlin, informe Melita que son frère a été arrêté et interné au camp de Dachau, tandis que d'autres la tiennent au courant de son parcours à l'intérieur du camp. L'une d'elle mentionne même qu'il a acquis la confiance du commandant du camp ... Mais une autre, lui arrache le cœur. Elle est signée du général Karl Albrecht Oberg : ... *Votre requête concernant votre frère a été prise en considération. Il sera porté prochainement sur une liste Nacht und nabel !*

Alors, une violence inouïe s'empare de Julien qui lui débobine sa rage : Oberg ! Oberg ! Avec ta bouille rondasse et adipeuse, ton corps de porc et ton crâne de coquille d'œuf, tu nous ferais croire que tu es un brave homme seulement porté par le courant du destin. Mais sous tes lunettes d'acier, tu promènes des yeux de tueurs. Oberg ! Tu es habité par le mal. Tu aimes les réceptions et les mondanités, les femmes et la bonne chair. Tu as fait avec ton compère le général Polh, la carrière de ma femme que tu dévores des yeux dès que tu l'aperçois. Oberg ! As-tu été son amant ? L'idée en jaillissant fait tressaillir Julien de dégoût. Oberg ! Tu as perverti Melita. Elle était un ange de beauté, si jeune, si friable, si influençable. Oh ! démon ! démon ! démon ! Tu as souillé son âme et volé sa conscience.

Malgré l'heure qui s'avance et la nausée qui lui tord le ventre, Julien continue sa lecture. Il le veut. Il le faut. Dans la marge, Julien reconnaît l'écriture de sa femme, fine comme une écriture d'homme. Il lit le codicille : *Karl va disparaître enfin !* Julien se sent défaillir. Il lui semble lire un roman d'épouvante. Sa poitrine se serre plus fort. Son corps lui fait mal. Dans une autre lettre qui semble avoir été chiffonnées par une main exaspérée, puis soigneusement défroissée, le général Pohl annonce à Melita que son frère s'est évadé de Dachau, probablement vers la

France en compagnie d'un polonais nommé Andzjrey Gassman. Il lui est recommandé de prendre toutes les précautions utiles pour assurer sa protection. Vous êtes peut-être en danger, écrit-il ?

- Gassman ? ... c'est le nom de famille de Danielle ... coïncidence, ou ... ?

Julien ferme les yeux. L'image de Danielle fait irruption dans sa tête. Une effraction qu'il ne cherche pas à repousser. S'interrogeant encore, il se demande :

- Seraient-ils parents ?

Sa mémoire se fixe sur les albums qu'elle a si souvent commentés pour lui présenter sa famille. Il se rappelle quelques visages. Tous polonais comme elle : grands-parents, tantes et cousins qu'elle aimait bien. Il se rappelle du prénom du plus âgé dont elle est la cadette de dix ans. Andzjrey ? Andzjrey ?

- Oui, se dit-il, c'était aussi son prénom. S'agirait-il de ce même cousin ?

D'avoir prononcé le nom de Danielle, lui provoque une sorte d'étouffement. Sa poitrine se comprime davantage et des larmes brouillent son regard. Le souvenir de la jeune femme est toujours fort. Prénant. Dououreux. La blessure de sa mort ne s'est jamais refermée.

- Et pourtant, c'est bien elle qui a commandité l'attentat contre moi ...

Le souvenir transpire ses odeurs et ses ombres. Il sent une caresse, un baiser ; il revoit des images, un lit défait, un regard, un sourire et d'autres insoutenables, vacillantes et disloquées, qui jaillissent de son visage broyé. Julien contemple l'amour du printemps de sa vie enfermé dans un passé glacé. Le téléphone sonne de nouveau. C'est Melita. La voix mourante, elle lui dit :

- Ah ! Tu es encore au bureau ?

Il reste silencieux sans pouvoir lui répondre. Et c'est elle qui reprend la parole.

- Tu lis mes dossiers, n'est-ce pas ?

Il ne peut pas lui mentir et, sans qu'il puisse se contrôler, il se met à pleurer.

- Tu n'aurais pas dû ... mais je... je te demande pardon, Julien, pardon ... pour tout.

Elle pleure à son tour en silence et raccroche le téléphone sans ajouter un mot. Julien laisse sa pensée errer aux quatre coins de sa tête. Machinalement, il s'essuie le nez sur sa manche qui coule comme une fontaine. Il se sent perdu. Brisé. Pourtant, il reprend sa lecture. Maintenant qu'il a franchi le seuil de l'indicible, la recherche de la vérité devient un devoir et il n'est plus question de faire marche arrière.

- Je dois savoir murmure-t-il pour s'encourager, la voix noyée de larmes ... et quelles qu'en soient les conséquences.

Comme avec les rayons X de monsieur Röntgen, il est conscient qu'une exposition prolongée pourra entraîner de graves dommages et peut-être des désordres irréversibles.

Dans le dossier *Julien* qui est le dernier et le plus épais, il trouve deux chemises. La première contient des feuillets dactylographiés et beaucoup de photos de lui, de Parcila, de ... Danielle et de Juju. Leur découverte est un choc. Un instant, son esprit dérive sur des banalités. Il trouve les photos belles parce qu'inconsciemment, il comprend que les modèles sont beaux. Mais le répit de sa digression involontaire ne dure pas. Son trouble grandit. Il étouffe. Il se lève. Il a besoin d'air frais. Ouvrant la fenêtre, il reste immobile à contempler la nuit. Dans son crâne, ses pensées frappent comme des balles de fusil. Sa main tremble quand il reprend la sinistre lecture ... des copies carbonées de lettres que Melita a adressées et les réponses, pour la plupart, reçues de la rue des Saussaies et de l'avenue Foch.

- *Sturmbahnführer Maschman à Dr Knochen : suivant vos instructions, j'ai donné l'ordre de faire disparaître les témoins de l'affaire à savoir : le concierge Pommier, la femme Planchon Germaine appelée Parcila, son père et son enfant. Signé Maschman*

- Dr Knochen à Sturmbahnführer Maschman ; les rapports de police que vous avez demandés sont à votre disposition. Ils ont été établis conformément à votre version des faits. Signé Knochen.
- Rapport de la gestapo : Lt Kramer à Sturmbahnführer Maschman : à votre demande, j'ai intercepté une lettre de la dénommée Germaine Planchon. Comme vous le supposiez, sa lettre, que je joins au dossier, était destinée à Julien Desgranges. Signé Kramer

Julien prend alors connaissance de la lettre que Parcila lui adressait mais qu'il n'a jamais reçue.

Paris 14 juillé 1942 cher Julien sadevré ète un jour de fête mes j'técri pleine de honte que j'ai dma vie et que jsui pas la fille que tu croyé que je suis tu te souviens que j'éjé le cou del'œil de carp dans la rue en tortyan mon croupion e bin lidé vené pas de moi même que si jenavé radement envie car tout seule j'oné pas osé tabordé. Je fezé sa sur londre de la Maschman je devé entré dans ton lit pour te tiré les ver dané ces une fasson dcauser vu que jen né encor des frissons de partout vu que j'suis toujours amoureux de toi mais quand je t'ai espionné la gfautm'croire c'était pas du plaisir et depuis j'é du remord plein la tête et j'é peur jose pas tdire tout ça en face alors je tecri une lete que tu fra pas attention o fote chaque semaine j'é fé mon rapor a la salope de chleu surtout egue tu disé et tout egue tu fezé sur les gens qu tu voyé et même tout egu 'on faisé sous les dra tous les deu elle saitout sur toi depuis des mois la garce elle me tien par les couyes et même que si j'enépas c'est du pareil au même je te dmande pardon Julien me javé pas l'choix sa a commencé à cause que mon granper venait d'être pris otage avec plein d'autres apres lassassina d'un boche et quon allé le fusillé vu que je travaye aux archives de la SS j'ai monté voir la Maschman et j'ai demandé la grâce de mon granper e m'a dit que j'suis une fille ruste (enfin kekéchose come sa), mais gujé du charme et du bagou tu va me servir quémadi et emami bnarché dans la main tu devien laman de Julien Desgranges et ton granper es libre tu voi mon Julien à l'heure que mon granpapa été

libre cé moi gula salope enchéné à elle et à toi aussi o tu sais quand j'haussé du gigot avec toi côté que du plaisir sa fomeroir ote chose j'ai pas été la seule a surveillé Julien yena plein d'auto ces un jour ké ma dit ça la Maschman pour éte sur que j'lui mente pas ellesé tout sur ton amoureuse et ton ptiit boudom ton Juju y sont en dangé tous les deux et sé pour ça que j'é peur je sé quelle est juive la mer de ton jétiot et kébra raflée par la raffle. Y fo aussi gutu te méfie dun certain Globosse sé l'homme de main de la boche voilà mon rototo tu sé tout ce que je sé y fo que tu m'pardone mais j'eu gutu sé que tu madonné les plus bo momen de ma chienne de vie. Stainré toujours je pleur du mal que j'éfé mais coman que j'auré pu fer autrement toute ces saloperie vu qu'j'aime aussi mon pti gars et mon grandpapa j'éte lin que j'oré du tou tdire j'é que j'é plus l'âge dun téton méjai pas assé de courage pour tauoué la vérité en fasse j'suis avec le cu entre deu chaise et sa fait mal ta parcila qui t'oublie jamais

Julien s'emploie à lire la lettre de Parcila écrite sans points ni virgules et avec des mots que la seule phonétique lui dictait. Pour en saisir pleinement le sens, il prend le temps de la réécrire.

(Ci-dessous, la lettre de Parcila réécrite de la main de Julien).

Cher Julien,

Cela devrait être un jour de fête, mais je t'écris car j'ai honte de ce que j'ai fait et parce qu'aussi, je ne suis pas la fille que tu crois que je suis.

Tu te souviens que je t'ai fait le coup de l'œil de la carpe dans la rue en me tortillant le croupion. Eh bien l'idée ne venait pas de moi, même si j'en avais rudement l'envie, car toute seule je n'aurais pas osé t'aborder comme je l'ai fait. J'agissais sur ordre de la Maschman. J'avais mission de te séduire et d'entrer dans ton lit pour te tirer les vers du nez. C'est une façon de causer vu que j'en ai encore des frissons partout sur le corps et vu que je suis toujours amoureuse de toi.

Mais quand je t'ai espionné, et là, il faut me croire, ce n'était pas par plaisir au point que depuis j'en ai des remords. Il faut que je te dise aussi que j'ai peur pour ma vie et celles de tes chéris. Je n'ai pas osé pas te dire tout ça en face et c'est pourquoi je t'écris cette lettre (mais tu ne feras pas attention aux fautes). Chaque semaine je faisais mon rapport à cette salope de schleu sur ce que tu disais et faisais, sur les gens que tu voyais et même sur tout ce nous nous faisons ensemble, surtout sous les draps. Elle voulait tout savoir de toi. Depuis des mois la garce me tient par les couilles. Et même si je n'en ai pas, c'est pareil ! Je te demande pardon Julien mais je n'avais pas le choix. Tout a commencé le jour où mon grand-père qui venait d'être pris comme otage avec beaucoup d'autre après l'assassinat d'un boche, allait être fusillé. Comme je travaille aux archives de la SS, je suis monté voir la Maschman et je lui ai demandé la grâce de mon grand-père. Elle m'a dit que j'étais une fille rustre (enfin quelque chose comme ça), mais que j'avais du charme et du bagou. Tu vas me servir qu'elle m'a dit et elle m'a mis le marché en main : tu deviens l'amant de Julien Desgranges et ton grand-père va vivre. Tu vois mon Julien à l'heure où mon grand-père était libéré, c'est moi que la salope enchainait à elle et à toi aussi. Oh tu sais, quand j'haussais de la cuisse avec toi, c'était du plaisir. De cela, il faut me croire. Autre chose. Je n'ai pas été la seule à te surveiller Julien. Il y en a beaucoup d'autres. C'est un jour qu'elle m'a dit ça la Maschman, pour être bien sûre que je ne lui mentais pas Elle sait tout sur ton amoureuse et ton petit bout d'homme. Ton Juju et ton amoureuse sont en grand danger et c'est pour eux que j'ai peur. Je sais qu'elle est juive et qu'elle sera raflée avec ton petit. Il faut aussi que tu te méfies d'un certain Globos. C'est l'homme de main de la boche Voilà mon rototo, tu sais tout ce que je sais. Il faut que tu me pardonnes, mais je veux que tu saches que tu m'as donné les plus beaux moments de ma chienne de vie.

Je t'aimerai toujours et je pleure du mal que je t'ai fait. Mais comment aurais-je pu faire autrement alors que j'aime mon petit bonhomme et aussi mon grand-père ?

Peut-être bien que j'aurais dû t'avouer la vérité en face. Je n'ai plus l'âge d'un téton mais je n'ai pas eu assez de courage pour te l'avouer. J'ai trop peur de la Maschman. J'ai le cul entre deux chaises et ça fait mal.

Ta Parcila qui ne t'oubliera jamais

Les larmes de Julien font comme des loupes qui l'empêchent de poursuivre sa lecture. Il s'essuie les yeux parce qu'il veut lire le complément du rapport d'interrogatoire de police du dénommé Alfred Globos qui ne figurait pas dans le rapport officiel qu'il avait eu entre les mains ... Un torchon dont Julien entreprend la lecture : ... *Après qu'on né reçu l'ordre de la stubanfurer Mashman de tuer la fille Planchon, on sé précipité au domicile du gigolo qu'on avait l'habitude de surveiller. Le boulot a été bien fait sans bavure et sans témoin comme la stubanfurer a demandé. Pour le gigolo, c'était un accident. On voulait pas le tuer, mais c'est arrivé qu'on y peut rien. On a fait tout ce qu'on a pu et bien comme il faut à part le bourge. On a laissé son corps où qu'il était vu que des gens venaient et qu'on s'est tiré en vitesse. Signé : A Globos et illisible*

- Monstrueux ! Ignoble !

Julien tremble de la tête aux pieds. Il a la nausée. Son cerveau est trop petit pour contenir autant d'horreurs. Une phrase que Napoléon aurait dite à Metternich lui traverse l'esprit : *je n'ai que faire de la mort d'un million d'hommes !* La mort d'une foule d'inconnus est supportable se dit-il, car c'est la guerre, un héroïque sacrifice dont le trop grand nombre ne permet pas à l'émotion d'embrasser les visages qui demeurent anonymes, mais la mort de trois personnes, aimées et innocentes n'est pas supportable car elle devient un crime ! ... Abattant son poing sur la table de travail, il hurle de rage :

- C'est toi Melita la commanditaire de ces crimes ! Comment as-tu osé t'en prendre à Parcila, si douce, si innocente et à son enfant... Et à son grand-père... Non ! Non !

Son cri a brûlé comme un feu de paille et s'éteint dans sa gorge, étouffé par l'indignation et l'odeur de cendre que les tisons de cet enfer répandent. Pour autant, la sueur qui ruisselle lui glace le dos. Pourquoi conserver les preuves de tous ces crimes, se demande-t-il ? Habitude ? Cynisme ? Inconscience ? Arrogance ? Témoins objectifs de vos esprits endommagés. Dénaturés. Pour cette bureaucratie de l'indicible, cette méticuleuse comptabilité de cadavres est le moyen de vous contrôler les uns les autres ... La comptabilité de l'horreur comme chef d'œuvre du mal.

Il ouvre la seconde chemise. Il hésite à en faire l'inventaire. Il a son compte de boue et il se sent usé. Que peut-il trouver qu'il ne sache déjà ? Il croit posséder toutes les pièces du puzzle, mais emporté par une force qui le dépasse, il reprend sa lecture. Il y a des notes de la gestapo apparemment banales. L'une d'elles informe Melita de la disparition de Danielle Gassman. Une seconde émane du Dr Knochen qui écrit : *L'opération demandée par vos soins devant servir de preuve au décès de la juive Gassman est approuvée par les généraux Oberg et Pohl. Cette opération pourra démarrer dès que vous le souhaitez.*

- De quelle opération peut-il bien s'agir se demande Julien de nouveau intrigué.

Une seconde note du même Knochen, lui en donne la réponse. Le colonel écrit à Melita : *Je vous informe que nos services ont mis la main sur une femme juive de l'âge, de la taille et de la corpulence de la dénommée Danielle Gassman. La ressemblance est très satisfaisante. Elle a les cheveux noirs et longs et la peau d'une femme brune. Le lieutenant Kramer assure qu'une fois défigurée, l'identification du corps ne sera plus possible. Par ailleurs, le procès-verbal d'interrogatoire qui sera rédigé, fera état d'une appartenance à un groupe terroriste actif et dangereux, tel que l'a suggéré le général Pohl qui tient absolument à la réussite de votre mariage avec Julien Desgranges qu'il veut présenter à notre vénéré Führer comme le magnifique symbole d'une Europe germanique.*

- Pourritures d'humanité ! Fiente liquide ! Voilà donc l'histoire de mon mariage ! Une saloperie de crime d'état !

A cet instant, il se sent souillé de toute la lie du vice. Son vieux fond chrétien de la faute héréditaire lui saute une fois encore à la figure. Il se sent comptable des crimes de tous les siens comme du corps social auquel il appartient et, durant quelques minutes, il demeure prostré. Accablé.

Soudain, un éclair de joie pure traverse son esprit. Ses yeux s'allument en même temps qu'un son d'allégresse sort de sa bouche :

- Mais ... tu n'es pas morte. Juive mon amour, tu n'as pas ourdi d'attentat contre moi ! Tu es innocente. Comment ai-je pu me laisser abuser et croire que tu étais coupable ? Mon Dieu merci, merci, merci ! ... Ma juive bien aimée est vivante ! Tu es vivante ! vivante !

Dans le silence du bureau de Melita, il redresse la tête et se met debout. Un feu de joie s'allume au fond de ses yeux qui illumine cette nuit d'horreur. Il danse, il bat des mains et des bras, il clame son bonheur. Et dans un souffle d'amour, il ajoute :

- Mon Juju, je sais maintenant que tu es vivant toi aussi.
Mais à fuser comme d'une cafetière, son exaltation d'un coup retombe. Faute de pression suffisante, la vapeur se répand dans l'air en d'éphémères écharpes d'amertumes et de regrets.
- Tout ça vient trop tard ! Beaucoup trop tard ! Je suis marié et j'ai une fille. Et je suis dans le mauvais camp. Le temps des rêves est fini. La partie est jouée. Je dois assumer mon destin. Désormais, Danielle s'est refait une existence loin de moi. Allez ! Il est temps de rentrer et d'affronter ma femme.

Place des Vosges, à l'instant où il pousse la porte d'entrée de son immeuble, l'esprit agité par ce qu'il va dire à Melita, il croit entendre appeler son nom. Sans réfléchir, il se retourne et répond en chuchotant entre ses dents :

- Danielle ? ... C'est toi ? ... C'est toi Danielle ?

N'apercevant personne, il hausse les épaules, contrarié par l'extravagance de ses sens écorchés.

- Voilà maintenant que j'entends des voix ... Je divague. Tout va de travers décidément.

Or, comme il pousse de nouveau le lourd battant qui s'était refermé, il entend clairement la voix qui lui murmure son nom. Cette fois plus de doutes : il ne rêve pas

- Danielle ?
- Oui, c'est moi ...
- C'est bien toi ?
- Oui ! ... C'est moi !
- Oh ma juive ... tu es vivante !

Il ne peut plus détacher ses yeux de la silhouette de cette femme qu'il a crue morte et qui, à quelques centimètres de lui, se découpe dans l'ombre de la nuit. Comme pour se prouver qu'il ne rêve pas du tout, il bafouille encore :

- Vivante ... Tu es réellement vivante !

Émue elle aussi, mais ne comprenant pas son insistance, elle lui répond :

- Mais toi aussi tu es vivant.

La gorge noyée de larmes d'une joie indescriptible, Julien est incapable de lui répondre. Mais quand enfin il se reprend, il lui dit :

- Que ... que fais-tu là ?
- Je t'attendais !
- Tu m'attendais ?
- Depuis une heure au moins.
- Mais, mais ... tu aurais pu te faire prendre ! Et le couvre-feu ? Et si je n'étais pas rentré ?

Une seconde silhouette apparaît derrière elle.

- Patron ... c'est moi, Séraphin.
- Nom de dieu ! ... Que fais-tu fais-là ?
- J'accompagne madame Danielle.

- Tu ... Tu connais Danielle ?
- Pas le temps de vous expliquer patron.
- Bon sang de bois ! Ne restez pas là, c'est dangereux !
- Fallait bien vous prévenir... Et puis j'ai mon laisser passer.
- Par les temps qui courent, il ne vaut rien. Et Danielle n'en a pas. Et elle est recherchée. Allez rue des Rosiers. Je vous y rejoins dès que je peux.
- Patron, le frère de votre femme a été arrêté.
- Comment sais-tu ça ?

Danielle lui chuchote alors :

- C'est pour te prévenir que je suis revenue rue des Rosiers.
- Oh, si je comprends quelque chose à tout ça ! ... Partez ! Partez maintenant ! Je vous retrouve d'ici une heure ou deux.

Avant de relâcher le lourd battant de la porte d'entrée, Julien regarde les deux ombres s'enfoncer dans la nuit. L'air est redevenu léger. Il a revu l'ange de sa vie. Pourtant, quand il presse le bouton de l'ascenseur qui l'emmène vers son appartement, sa gorge se noue de nouveau. Il va affronter non pas sa femme mais l'incarnation du mal. La pire épreuve de sa vie.

Chapitre 33

Dans la luxueuse Maybach DS8 qui roule capote relevée, les quatre passagers se taisent. De la main, Julien fait signe à Séraphin qui conduit, de tourner à gauche par la rue des Francs Bourgeois.

- Je connais le chemin patron ... Détendez-vous ...

A l'arrière de la voiture, cheveux ramassés sous leurs calots de sous-officiers de la SS, Maria et Danielle ne desserrent pas les dents. La tension et l'inquiétude barrent les quatre visages.

De toute la nuit, Julien n'a pas fermé l'œil. Les événements qu'il vient de vivre l'ont anéanti. Il n'arrive pas à détacher de son esprit ces heures de cauchemar qui passent en boucles dans sa tête.

Il se revoit franchir le seuil de son appartement, prêt à jeter à la tête de sa femme le tombereau de mots acides qu'il ramenait avec lui. S'efforçant de maîtriser les battements de son cœur, il se jurait de ne pas élever la voix, de rester calme, convaincu que la vraie violence ne vient jamais de l'emportement de la voix ni de l'agitation de l'air qu'on peut faire avec ses bras, mais des mots, des seuls mots dont la cruauté devient un raffinement quand ils sont choisis avec soin et jetés posément. Comme David devant Goliath, il voulait croire qu'un seul mot suffirait à terrasser Melita pour peu qu'il sache précisément lequel il allait lui lancer.

Seulement, il devait résister à la rage qui lui pilonnait le cœur, à la honte d'avoir épousé et vécu à côté d'un monstre, à l'angoissante idée que son enfant puisse un jour savoir la vérité, à l'ouragan qui se lève et qui prendra sa petite Juta si belle et si pure dans son terrible tourbillon.

Il se souvient d'avoir frappé, légèrement d'abord, avec ces mots à la bouche : *qu'allons-nous devenir ?* et une seconde fois, mais plus fort car il n'obtenait pas de réponse, cependant que

la porte de la chambre demeurait close. Il pensait qu'elle dormait ou qu'elle était sortie. Finalement il avait ouvert la porte. La chambre était vide. Il ne voyait que l'enveloppe posée sur le boudoir, dressée bien en vue contre le pied de la lampe allumée et sur laquelle était écrit *Julien* à l'encre bleue. Il avait lu la lettre, mais aux premiers mots, il avait hurlé :

- Non ! Non !

Il s'était précipité dans la salle de bain qui était verrouillée de l'intérieur et il s'était rué sur la porte qui avait cédé. Il arrivait trop tard ! Melita reposait dans sa baignoire. Son corps avait glissé et s'était affaissé dans l'eau. Il ne voyait que le haut de ses cheveux mouillés. Le bain était rouge. Opaque. Avec son rasoir, tombé sur le carrelage, elle s'était tranchée la gorge. Un coup net et profond. Définitif.

Puis il avait couru à la chambre de sa fille. Le berceau était défait et vide. Affolé, il était revenu à la baignoire et il avait plongé les bras dans l'eau ensanglantée. Il avait senti son petit corps étendu sur les cuisses de sa mère où il avait glissé et il l'avait sorti du bain exsangue, la gorge tranchée. Longtemps encore, il l'avait serré dans ses bras. Inutilement. Incapable de pleurer.

Melita n'avait pas voulu affronter son mari ni son avenir effondré. Elle avait choisi de quitter le monde en emportant sa fille avec elle dans la mort, n'imaginant pas qu'elle pût avoir un futur en dehors du grand Reich. Julien s'était assis sur le carrelage, le dos à la baignoire, incapable de mettre de l'ordre dans ses idées. Tout était allé trop vite. Sa fureur était retombée. Restait l'accablement et l'odeur infecte de la mort.

- On arrive patron. Rien de changé ? demande Séraphin en tournant la tête vers lui.

Julien se tait : il a les mâchoires serrées et le regard blanc et vide du condamné qui contemple le désert de sa vie. Inquiet Séraphin l'interroge de nouveau :

- Vous êtes sûr que ça va patron ?

A cet instant Julien est bien incapable de lui répondre : une douleur lui bloque la mâchoire qui diffuse jusqu'aux tempes. Massant vigoureusement sa joue pour desserrer ses dents, il réussit enfin à bredouiller :

- Ça va, ça va !
- On croirait que vous avez vu les portes de l'enfer, ajoute Séraphin inquiet.
- Tu ne crois pas si bien dire : j'étais en tout cas dans son voisinage ... Mais je vais m'en remettre.

Séraphin freine et range la voiture le long du trottoir. Maria et Danielle en descendent tandis que Julien passe à l'arrière. Et l'auto redémarre. Il fait encore nuit et frais. Rue de la Santé, la Maybach ralentit en longeant le grand mur sombre de la prison sur la moitié de sa longueur. Séraphin donne un coup de volant à droite, grimpe sur le trottoir et pile, juste en face de la porte d'entrée. Surpris dans sa somnolence, l'agent en service à la guérite a besoin de s'épancher pour se remettre de sa frayeur et se met à râler :

- Cré-pétard, en v'là-t-y pas des malappris !

Contournant la voiture, il projette à travers de la vitre le faisceau de sa torche électrique. Apercevant les uniformes de la SS, il bafouille des excuses et se redresse pour saluer. Mais dans son mouvement, il s'éclaire la face : une trogne vinassée avec un nez grêlé et violacé, piqué de taches blanches. Le plus drôle, et c'est ce qui donne le fou rire à Séraphin, vient de son képi qu'il a vissé bas sur son front et qui s'élève quand il ouvre la bouche et s'abaisse quand il la referme. Même Julien, qui n'est pourtant pas d'humeur à plaisanter, se met à rire.

- J'm'excuse vos officiers, c'est qu'j'ai eu d'la frayeur...
- Heil Hitler ! Che feux endrer, lui jette Séraphin qui retrouve avec peine son sérieux.
- Ché k'on est dimanche lui répond benoîtement le flic.

Séraphin lui tend son ordre de mission et d'une voix martiale, ajoute encore :

- Z'est ordre de mon gkommandant ! ... Vous vaire vite !

Le policier se tait. Tout ça le dépasse. De nouveau il fait un vague salut avec deux doigts portés à son képi et disparaît par la porte pratiquée dans le grand vantail de droite. Dans la voiture, les deux hommes font silence. Leurs rires se sont éteints. Séraphin à la gorge sèche et Julien garde assez de tension pour faire face à l'épreuve qui vient. Soudain, le raclement de la bâcle qu'on ôte de son logement calme son inquiétude. Les deux grands battants tirés de l'intérieur s'ouvrent lentement l'un après l'autre. Avec un sourire rampant, l'agent leur fait signe d'entrer. Derrière lui, un surveillant les invite à s'avancer en direction d'une seconde porte qui s'ouvre sur un sas. Séraphin embraye.

La troisième porte franchie, ils roulent encore quelques mètres sur le gravier de la cour d'honneur.

- Patron ça va ?

Julien ne répond pas car il vient d'apercevoir la masse sombre des bâtiments où s'entassent les prisonniers. Un instant il ferme les yeux. Des ombres et des bruits surgissent du passé : une clef dans une serrure qui claque, une grille qui geint, le hurlement d'un homme qui se perd sous la voûte de fer. Un instant, le quotidien de cette prison aux fenêtres étroites et grillagées et jamais lavées, occupe sa mémoire.

- Patron on fait quoi ?

Julien rouvre les yeux. Son regard est coupant comme une lame de bistouri prêt à trancher les situations les plus délicates ou les plus dures. La voix ferme, il lui lance :

- On y va !

Séraphin sort le premier de la voiture, ouvre la portière à Julien qui descend à son tour. Debout, il ajuste sa casquette et tire sur les pans de sa vareuse. Gants de cuir à la main, le buste droit, le menton relevé et le genou tendu, il s'avance dans la lumière de l'aurore qui se lève avec ses bottes de cuir noir qui luisent et crissent sur le gravier. L'officier de la SS en impose. A trois pas en arrière, son ordonnance en tenue de sergent, calque son allure sur la sienne. Avançant du même pas cadencé, ils ont l'un et l'autre la face menaçante et insolente des hommes

en noir à tête de mort ... Encore que celle de Julien fasse tout de même un peu jeunot pour l'épaisseur du grade. Mais ... c'est la guerre.

Les marches du perron franchies, ils s'engouffrent dans le bureau du greffe. Trois surveillants discutent justement de la guerre en faisant de grands gestes. En apercevant les deux boches, ils font silence. Séraphin s'est placé dans l'ouverture de la porte, jambes écartées, la main gauche à plat, sur la boucle du ceinturon et la droite, sur l'étui de son revolver. Le greffe empesté une odeur de graisse rance, mélange de mégots froids, de sueur, de poussière et d'air trop rarement renouvelé. Julien en éprouve du dégoût. Pour débonder sa mauvaise humeur et par la même occasion, déstabiliser le gardien chef qui se lève pesamment de sa chaise, il lance :

- Za pue izi ! Z'est borjcherie !

Tous les regards sont rivés sur lui. Pas un maton ne bouge ni même ne songe à lui répondre. Le ton sec et méprisant suffit à semer l'inquiétude. Julien enfonce le clou en ajoutant :

- Vous être zaales les vfranzais ... Vaut ouvrir les vfenêtrres.

- Ah ! ... Vous croyez ? se risque sottement à dire le surveillant chef d'une voix à peine audible et qui paraît aussi détendu que s'il tenait un loup par les oreilles.

Il ne cache pas son naturel qui se préfère poltron et vivant longtemps plutôt que de servir de moule à claques.

Julien n'est pas dupe. Il n'a pas passé trois ans dans cet endroit sans connaître les ressorts clandestins qui manœuvrent l'esprit des matons. Ils sont instinctifs, élastiques, prudents, toujours calculateurs, rusés devant la force, soumis devant le pouvoir et durs devant le faible. Le chef qui lui fait face ne fait pas exception à la règle : il est même un produit cloné du système pénitentiaire universel. Avec ses rondeurs, il donne à croire à l'innocence paisible d'un bon père de famille mais, sans l'avoir jamais vu autrement qu'à l'instant, Julien sait que derrière ses paupières mi-closes, sa peau marbrée et soufflée par la graisse, il jauge, soupèse, évalue la dangerosité réelle de son visiteur inconnu qui débarque sans s'être fait annoncer et

dont l'élégance et la jeunesse, inhabituelles, renforcent copieusement sa méfiance.

- Alorrrreu, lui jette Julien ! Je suis brrézzé !

Les molles bajoues du chef tressaillent sans que ses yeux quittent l'ordre de mission où ils semblent s'abîmer dans sa contemplation.

- Vous ... vous... voulez prendre livraison de ce ... prisonnier, lâche-t-il enfin.
- Z'est égrit !
- Et là ! Maintenant ?
- Ya !
- Aujourd'hui ? dimanche ?
- Ya ! Ya !

Julien s'impatiente. Il frappe le sol de sa botte et sa main claque l'étui de son revolver.

- Mais, mais ... monsieur l'officier, le lieutenant Kramer a donné des ordres pour que le transfèrement n'ait lieu que demain lundi et ... en sa présence.
- Che me moque de ze bitite lieutenant, aboie Julien. Che veux mon brizonniere ! Et dout d'zuite !
- Je ... Je ne comprends plus, fait le chef d'un ton plaintif.

De l'index, il tapote l'ordre de mission comme pour y trouver un je-ne-sais-quoi qui le sauverait de cette situation embrouillée.

- Z'avez pas à gombrendre, monzieur le gardien. Z'est un ordre du Guénéral Oberg ! Je viens express de Berline bour diriger l'enquête et che n'ai pas à berdre du temps à cauze d'un bitite vonctionnaire vrançais.

Le chef est inquiet. Son front s'anime et se plisse comme une feuille de papier sous l'effet de la chaleur avant de prendre feu ; ses yeux s'ouvrent et tournent : de vraies billes de loto ... et la sueur qui perle sur son visage comme d'un alcarazas, montre bien qu'il sent la corde s'enrouler à son cou.

- Mais monsieur l'officier j'ai ordre ...
- J'ai moi des ordres zubiériers que vous z'allez exécuter.
- Je. ... je ne peux pas ! Le lieutenant Kramer a dit que des terroristes chercheraient sans doute à le faire évader et que je répondais du prisonnier sur ma vie.

L'homme veut garder sa tête sur ses épaules et cherche l'échappatoire. Il s'empresse d'ajouter :

- Ah si au moins vous aviez pu vous faire accompagner du lieutenant. Tout aurait été si simple.

Chez Julien, la peur est un puissant moteur pour développer son imagination. Il éructe en disant :

- Écoute bien monsieur le chef beureux des matons, tu vas appeler le chef de la sécurité, le herr colonel Knochen et le chef de la schutzstaffel pour la France et la Belgique son excellence le herr général Oberg ... D'abord de suite !

Et son poing s'abat sur le bureau du maton avec violence. Une façon d'expulser l'angoisse sans attirer autrement l'attention. Avec un coup de fil et s'en remettre au hasard ou à la chance ... La bille est lancée ! Où s'arrêtera-t-elle, sur le rouge ou sur le noir ? Pour Oberg, Julien ne s'inquiète pas : il l'a vu en début de semaine faire ses valises et ses adieux à Melita. Le premier, le chef des rats s'en est allé se mettre au chaud à Berlin. Mais Knochen ? De très loin le plus dangereux ? Où est-il ? Julien l'ignore. Avenue Foch, il est sûrement absent, mais peut-être a-t-il pris la relève à la direction de la sûreté nationale aux lieux et places du général ?

En tremblant, le chef maton passe l'appel, surveillé par Julien qui a pris l'écouteur.

- Ici c'est la Santé.
- Vous moquez de moi, s'indigne l'opératrice à l'autre bout du fil.
- Pardon madame, ici c'est la maison d'arrêt de la Santé à Paris, le greffe de la prison. Je voudrais parler au général Oberg.
- Un instant monsieur...
- .../...

- Sûreté nationale ... que puis-je pour vous ?
- Je voudrais parler à son excellence le général Oberg.
- Il est absent de Paris.

Posant sa main sur le micro, le surveillant se tourne vers Julien et lui chuchote :

- Vot'général ... il est pas à Paris.

D'un geste brusque, Julien lui arrache le combiné des mains et hurle en allemand :

- Je suis le commandant Von Stumphel de l'état-major particulier du Reich führer Himmler. Je veux parler au herr doctor Knocken. J'arrive de Berlin pour diriger l'interrogatoire d'un terroriste. J'ai un ordre de transfèrement signé du général Oberg et du Reichführer Himmler. Mais cet abruti refuse de me livrer mon prisonnier. Comme vous êtes la gestapo de Paris, je vous donne l'ordre de dire à cet abruti de me livrer le prisonnier immédiatement.
- Mais mon commandant, je ne suis qu'un secrétaire de service.
- Alors passez-moi un responsable.
- Mon commandant, c'est dimanche et je n'ai personne sous la main.
- Est-ce que vous parlez français ?
- Oui her commandant, je parle couramment le français.
- Alors je vais vous passer ce connard et vous allez lui ordonner de me livrer le prisonnier si non, je vous garantis que dès demain vous roulez en direction du front de l'est.
- Bien entendu, bien entendu mon commandant, je ... je ... vais le faire !

Se tournant vers le surveillant chef, il lui redonne le combiné et lui jette :

- Il veut barler à vous.
- Ayant repris l'écouteur, Julien entend le secrétaire de service dire au surveillant :
- Bin mon vieux, vous êtes fou ! Vous savez qui c'est c'gars-là ?

- Non ... lâche piteusement le surveillant.
- C'est une huile de Berlin.
- Mais c'est dimanche ...
- Parce que vous croyez que ces gars-là ont des dimanches ? Imbécile !
- Tout de même. Vous y allez un peu fort.
- Quoi ! Vous voulez êtes fusillé ?
- Pardi non !
- Alors vous lui remettez son prisonnier et vite fait.
- Euh ! Oui ! Oui ! Tout de suite lui répond le chef en tremblant.

Comme il va raccrocher, le secrétaire lui demande :

- Dites mon vieux, vous avez bien l'ordre de transfèrement au moins ?
- Ça pour sûr ! Je l'ai entre les mains.
- Alors bougre de couillon, tu cherches vraiment les emmerdes !

Quand il raccroche le surveillant chef a la couleur d'une pivoine et paraît plus éprouvé qu'une bourrique épuisée que le fouet ne peut plus faire avancer. Faisant de l'eau comme une outre fatiguée, il s'affale sur son siège.

- Alorrrreu ? clame Julien. Rageur.

Dix minutes plus tard, on lui amène le prisonnier. Julien doit faire un effort pour paraître indifférent et contenir sa colère. L'homme qui arrive est traîné comme un sac de farine. Porté sous les bras par deux surveillants, ses jambes pendent sans forces et ses chaussures raclent le sol. Son visage est tuméfié, enflé et les ongles de ses mains sont arrachés et ses doigts, noirs et violacés, paraissent sur le point d'éclater. Est-ce bien le frère de Melita ? Est-ce bien lui ? Un instant, Julien a un doute. Il questionne le prisonnier :

- Karl Maschman ?

Pour toute réponse, il n'obtient des lèvres en lambeaux qu'un bouillonnement baveux.

- Es-tu Karl Maschman ?

L'homme émet un grognement. En allemand, Julien lui parle de son père, de sa chambre et des photos accrochées dans le couloir de la maison de ses parents et il lui chuchote à l'oreille :

- Je suis là pour te sauver. Es-tu Karl Maschman ?

Un instant, le prisonnier semble reprendre conscience. Mais son lent hochement de tête est inutile car sur l'intérieur de son bras, Julien peut lire son numéro tatoué au camp de Dachau. Plus de doute, Ce prisonnier est bien Karl Maschman. Sur un geste de Julien, Séraphin se précipite et, aidé de deux surveillants, ils le dépose sur la banquette arrière de sa voiture. Prenant place à ses côtés, Julien lance par la vitre baissée :

- Oubvrez la borde ! Vidte !

Les deux grands vantaux de bois s'ouvrent lentement. Quand l'écartement est suffisant, la luxueuse et puissante Maybach s'engouffre dans l'espace libre et vire en trombe dans la rue de la Santé.

De retour rue des Rosiers, Danielle et Julien se dévorent des yeux. Assis à la table, elle demande à son ancien amant :

- Pourquoi cette nuit m'as-tu appelée *juive mon amour* et non pas Danielle mon amour ?
- Parce qu'en te disant juive mon amour, je ne veux pas oublier que ma bêtise et la haine ont failli te tuer, non pas parce que tu es Danielle mais parce que tu es juive, mais ...
- Mais quoi ?
- Explique-moi ce que tu fais-là ?

Tout sourire, Danielle dit à Julien :

- Eh ! Monsieur le directeur du Comptoir National des sales boches de nazis, aurais-tu oublié que le Saucisson de Paris est ma maison ?
- Ce n'est pas ma question. Comment connais-tu Karl ?
- Tu n'as pas changé Julien.
- Je veux savoir.
- Tu veux tout comprendre avant même de ...

- Danielle, s'il te plaît, arrête de t'amuser et fais-moi grâce de tes prolégomènes. L'heure n'est ni aux devinettes ni aux reproches.
- Alors appelle un médecin pour Karl et après je te raconterai.
- Mais où veux-tu que j'en trouve un ?
- Dans tes relations ?
- Impossible ! Autant dire à la gestapo que nous sommes là.
- J'en connais un moi.
- Eh bien on va le chercher.
- Il est à Courbevoie.
- En voiture, ce n'est pas loin.
- Inutile, il ne sera là que demain et j'irai le chercher seule. Ta voiture est trop voyante. Je prendrai un vélo dans la cour et je reviendrai avec lui dans la matinée.

Séraphin qui monte à l'étage et qui a entendu une partie de leur conversation, dit à Danielle :

- Ne vous faites pas de bile madame Danielle, on s'en occupe de votre Karl. Elle sait y faire la Maria. Croyez-moi !

Montrant du menton la pile de draps qu'il a dans les bras, il ajoute :

- Excusez, mais je dois les monter, c'est pour lui.
- Merci ! Merci Séraphin, lui lance Danielle, pleine de reconnaissance !
- Vous savez madame, reprend-il en se retournant, Maria dit qu'il faut savoir peloter petit en attendant plus grand.
- Et ça veut dire quoi ?
- Bin ... qu'il ne faut pas craindre de mettre la main à la pâte avec des p'tits moyens dans l'espoir d'en avoir de plus grands. C'est ce qu'elle fait avec votre Karl.
- C'est tellement gentil à vous. Mais s'il vous plait, Séraphin, appelez-moi Danielle.
- J'y penserai madame.

L'intermède les fait sourire. La gaîté, l'entregent des deux espagnols et leur esprit d'initiative sont des lumières qui leur réchauffent le cœur.

- Comment as-tu échappé à la rafle, lui demande Julien.
- Grâce à monsieur Derzakarian.
- Le cordonnier ?
- C'était le chef d'un réseau de résistants israélite.
- Non ? ... Pas ce vieux décrépi.
- Si tu l'avais vu le matin où on est partis ? C'était un autre homme. Il était transformé. Imagine le bossu de Paul Féval qui se redresse de toute la hauteur de sa taille, rasé, peigné et qui redevient Lagardère. Ici, dans son rôle de zozoteux, personne ne l'égalait et nul ne faisait attention à lui.
- Je te promets à l'avenir de regarder les cordonniers autrement, lui dit Julien qui n'en croit pas un mot. Il connaît l'esprit de Danielle porté à l'exagération quand elle tient à mettre en avant les gens qu'elle aime ou qu'elle estime.
- Grâce à lui, on a tous pu s'échapper.
- Tous ? Vous étiez nombreux ?
- Cinq ! Nous trois avec Juju, plus Andjzrey mon cousin et Karl qui arrivaient d'Allemagne.
- Oui, oui ! ... de Munich : ils venaient de s'évader du camp de Dachau.
- Ça alors ! D'où tu sors ça toi ? lui dit Danielle médusée.
- En lisant un dossier, la nuit dernière... Et c'est aussi par le plus grand des hasards que j'ai appris que Karl était à la Santé.
- Donc, si je n'étais pas venue, tu serais quand même allé le délivrer ?
- C'est même à son évasion que je réfléchissais quand tu m'as abordé place des Vosges.
- Mon Julien, tu es un fou adorable.
- Danielle ... j'ai tellement de questions à te poser ... Karl et ton cousin, ils étaient donc au courant de la rafle ?

- Pas du tout ! C'était une coïncidence ... Une heureuse coïncidence. De nous quatre, j'étais la seule à en avoir eu connaissance. Je l'avais appris en fin d'après-midi ce jour-là et j'avais couru comme une folle pour te prévenir et ... et ... je t'ai vu partir avec une fille que tu embrassais à pleine bouche. Cochon !
- Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi. Et d'abord ce n'est pas ce que tu crois !
- Sauf que plus tard j'apprenais ton mariage avec la sœur de Karl. Le couple de l'Europe ! Rien que ça ! Franchement vous étiez comique tous les deux ! Je t'ai pris pour un salaud ... Et alors ...
- Oui ? ... Et alors ... ?
- Eh bien alors j'ai ... épousé Karl.
- Quoi ! Karl est ton mari ?

Et les yeux plissés de malice, elle trouve un malin plaisir d'ajouter :

- Oh, mais depuis un an déjà ...
- Et tu es venue jusqu'ici pour me demander de sauver ton mari ? Et bien toi tu ne manques pas de culot ! Tu ne doutes de rien.
- Mais tu es en colère mon Julien !
- On le serait à moins !
- Tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi emporté. Voyons, tu étais le seul à pouvoir le sauver.
- Et comment pouvais-tu croire que je le ferais ?
- Il fallait bien que j'essaie ... C'était à cause ...
- A cause de quoi ?
- A cause, à cause ... que ... j'avais envie de te revoir. Voilà !
- Quand même, tu prenais des risques. Je pouvais te dénoncer car tu sais parfaitement qui je suis : un salaud de collabo et que ... Je trafique !
- Et je sais aussi que tu as mis sur pied un réseau d'évasion et que tu sauves des juifs au nez et à la barbe de tes employeurs.
- Oh ! ... Comment es-tu au courant ? C'est un secret.
- Julien, qu'est-ce qui nous a séparés ?

- Ce qui nous a séparés ? ... Une balle de revolver ! Juste une petite balle de revolver.
- Par bonheur tu es en vie.
- Maudit destin ... Nous sommes comme des boules de billards regroupées au centre d'un tapis qu'un grand coup de queue précipite dans tous les sens.
- Pour moi le hasard c'était monsieur Derzakarian. Il nous a sauvés.
- Pourquoi dis-tu ... c'était ?
- Parce qu'il est mort.
- Et dire que je le maudissais.
- Je croyais que tu l'estimais au contraire ?
- C'était vrai avant votre disparition. Plus tard, l'idée m'est venue qu'il ne voulait pas d'un goy et que je t'épouse. C'est l'explication à peu près sensée que j'avais trouvée pour ...
- Idiot ! Il t'aimait comme son fils. Son fils, est-ce que tu comprends ? Il aurait donné sa vie pour toi.

Sa voix a tremblé d'une émotion contenue et ses yeux humides brillent de reconnaissance au souvenir du bonhomme.

- Tu sembles bouleversée, lui dit Julien.
- C'était un homme merveilleux. Et puis il était ... ton. ... ton ... Et puis non, je te dirai ça plus tard.
- Danielle, tu ne m'as toujours pas dit.
- Quoi ?
- Notre fils !
- Il va bien ! Il va avoir trois ans et c'est un petit ange.
- Il est beau ?
- Il te ressemble.
- Il me manque tellement. Il est où en ce moment ?
- Dans un village ... En Normandie.
- Sous les bombardements ? Mais tu es folle !
- Il va bien, je te dis. J'ai de bonnes nouvelles et le Cotentin est libéré depuis un mois.

- Tu étais là-bas ?
- J'y ai vécu un temps. Après je suis retournée à Courbevoie comme courrier dans le réseau de mon cousin.
- Ce type est fou ! C'est bien trop dangereux.
- Le danger est partout.
- Plus encore après l'arrestation de Karl.
- Ne t'inquiète pas ! On a pris nos précautions. Mais je suis sûr que Karl n'a rien dit ... sauf à les injurier.
- Vu l'état dans lequel ils l'ont mis, c'est probable.
- Karl se ferait tuer plutôt que de me mettre en danger. C'est un dur.
- Danielle ... Il faut que tu saches.
- Quoi ?
- Que je t'ai attendue. Et que ... si je me suis marié, c'est parce qu'on m'avait montré ...
- Une femme plus attirante et plus belle que moi ?

Elle sourit. Elle aime à le taquiner. Elle veut donner de la légèreté à ce délicieux instant d'intimité pour contenir les regrets ou même le chagrin de l'envahir.

- Impossible ! La femme dont tu parles, plus belle que toi n'est pas née.
- Et alors ? Qu'est-ce qu'on t'a montré de si étincelant qui a réussi à te détourner de moi ?
- Ton cadavre défiguré.
- Beurk ! Quelle horreur ! Ces SS manquent de savoir vivre ! Je t'assure Julien, mon cadavre se porte bien.

Julien a un sourire amer et il ne peut s'empêcher de lui murmurer sur un ton de reproche :

- Pourquoi n'es-tu pas venue ? Pourquoi n'as-tu pas cherché à entrer en contact avec moi d'une manière ou d'une autre. Après mon agression je t'ai attendue chaque jour durant des semaines.
- Parce que tu t'affichais comme un sale collabo ! Comment faire le tri entre le bien et le mal, le vrai du faux ? Andzrey voulait

monter une opération pour te faire la peau ... J'ai dû le supplier pour qu'il n'en fasse rien.

- Pourquoi alors vouloir me protéger ?
- Parce que, parce que ... D'abord parce que je ne voulais pas passer le reste de ma vie dans la peau de l'assassin du père de mon enfant ou même seulement sa complice. Et puis il y a que ... je ... enfin ...
- Quoi ?
- Idiot ! Tu le sais bien !
- Danielle ! ... Je ...
- Non ! Tais-toi ! Ne dis rien. Laisse-moi parler... A la fin du mois de mai, l'un des aviateurs que tu as sauvés est revenu en France. Il accompagnait Andjzrey qui rentrait d'une mission à Londres. Leur atterrissage du côté d'Orléans s'est mal passé : une roue de leur avion s'est brisée et le Lyssander n'a pas pu redécoller, alors, Andjzrey a ramené le pilote avec lui à Paris. Au cours de leur voyage improvisé, l'anglais lui a raconté comment, quelques mois plus tôt, il avait échappé aux allemands avec son équipage et pu rentrer en Angleterre. Il lui a parlé de toi. Il lui a dit qui tu étais vraiment et ce que tu faisais et les risques inouïs que tu prenais pour sauver des gens, des juifs pour la plupart. Mon Julien, tu es un héros de l'ombre.
- D'apprendre que je ne suis pas le salaud que tu croyais, tu en as pensé quoi ?
- J'étais fière ... Ça oui alors, je me suis sentie si fière ! Une bouffée d'oxygène. Quelque chose de très fort. Tu n'imagines pas le bien que ça m'a fait. Je te retrouvais tel que je te connaissais et je pouvais dire enfin à Juju que son papa était quelqu'un de bien.
- Ton mari, pourquoi s'est-il lancé dans cette opération ?
- Il voulait tuer sa sœur... Il était obsédé, aveuglé.
- L'insensé !
- Il a tellement souffert.

- Il aurait dû se douter qu'elle avait placé autour d'elle et de moi un réseau de surveillance.
- Il s'en moquait bien.
- L'idiot ! Il s'est jeté dans la gueule du loup. Un jeu d'enfant pour la gestapo de lui mettre la main dessus ... Il n'avait aucune chance.
- C'est exactement ce qu'Andjzrey lui a dit. Mais il ne voulait rien entendre. Je crois qu'il savait. Mais sa haine était trop forte.
- Sa haine, sa haine, c'est bien joli, mais il t'a oubliée dans cette affaire. Tu es quand même sa femme.
- Justement ! Et c'est sans doute la cause profonde ... Il n'est pas dupe.
- Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu le trompes ?
- On peut voir les choses comme ça ! Disons que je l'aime bien ... C'est à dire pas autant qu'il le voudrait ... Je crois qu'il ne supporte pas cet amour incomplet ... Karl est un romantique qui a soif d'absolu.
- Mais si tu ne l'aimes pas, pourquoi diable t'es-tu mariée ?
- Par ... enfin pour ... pour me venger de toi ! Et puis je voulais donner un père à Juju.
- Mais Juju a un père et son père c'est moi !
- Ah ! tu me la bailles belle ! ... Tu n'étais pas là ! Tu étais avec ta catin de boche. Et marié. Tu as même un enfant. Alors ne viens pas me faire une scène et me dire que j'ai rejeté le moucheron en avalant le chameau. C'est incroyable ! Les morveux veulent toujours moucher les autres.
- Je crois bien que je suis ridicule et je te demande pardon... Ma ... jalousie est déplacée.
- Non !
- Non ?
- C'est si bon de savoir que je suscite encore ta jalousie.
- Femme perverse.
- Non ! Tu es en train de me dire que tu ne m'as pas oubliée.

- C'est bien ce que je dis : tu es perverse !
- Ton enfant, Julien, c'est une fille ou un garçon ?

Julien ferme les yeux. La question lui broie le cœur. Des larmes qu'il ne peut refouler, roulent sur ses joues comme une averse.

- Qu'est-ce que j'ai dit qui te fait peine, mon minou ? Oh ! dis-moi ?

Danielle a retrouvé spontanément pour Julien les mots et les élans du cœur. Son amour pour lui est toujours là, à fleur de peau, vivant, plus fort que jamais. Sans songer à mal, elle passe sa main sur son visage pour essayer ses pleurs. Il finit par lui avouer :

- C'était ... c'était une fille, une adorable petite Juta.
- C'était ?
- Elle est morte hier soir avec sa mère.
- Dieu Tout Puissant ! Pardon, pardon Julien.
- Tu ne pouvais pas savoir. Oublions ça. On n'y peut rien changer.
- De le voir pleurer, de le sentir si malheureux, elle joint ses larmes aux siennes. Elle prend sa main et en reniflant, lui dit :
- Occupons-nous de Karl, veux-tu ? Nous devons le sauver.
- Oui ! On sauvera ton crétin de mari qui voulait tuer sa sœur et en finir avec la vie. Ce sera mon cadeau de mariage.
- Alors, ajoute Danielle, je pars chercher le médecin. Je serai de retour demain matin avec lui.
- D'accord mais Séraphin part avec toi. Je vais lui dire de se préparer. Il prendra le second vélo.
- Mais ...
- Ne discute pas Danielle ! Séraphin part avec toi !

Danielle le contemple, le regard fondu de tendresse ... Son amour suinte trop fort. Ému par ce débordement, Julien se penche pour lui baiser les lèvres mais, avec beaucoup de douceur et un doigt sur sa bouche, elle le repousse fermement en lui disant :

- On a convenu que pour nous deux c'était trop tard. S'il te plait, ne rendons pas les choses plus difficiles. Tu veux bien ?

Usant de mots banals mais avec un ton grave et solennel, il lui déclare :

- Je te promets ... madame Maschman, ma chère belle-sœur, qu'à l'avenir, je garderai mes mains dans mes poches quand je serai près de toi.
- Ce sera notre secret lui murmure Danielle en l'effleurant d'un baiser sur la joue.
- Tu veux dire notre secrète douleur.

Lui rendant son sourire contraint, elle ajoute :

- Monsieur Derzakarian avait raison : la vérité n'est pas dans ce que les gens donnent à voir et à entendre.

Chapitre 34

Maria et Séraphin ont allongé Karl dans le grand lit de feu madame Gassman. Le blessé repose inconscient sur un drap blanc et, comme le dit Maria, c'est miracle qu'il soit en vie tant son corps martyrisé est criblé de contusions et de plaies, bleuâtres et noires. Dans les mains de la jeune femme qui les enduise d'un liquide brun avec d'infinies précautions, la bourre de coton a la douceur de celle d'une mère pour la toilette de son enfant.

- Maria, on dirait que vous avez passé votre vie à soigner des blessés, lui dit Julien admiratif.
- J'en ai pensé des soldats entre deux coups de feu.
- Aussi mal en point que Karl ?
- Oh oui ! Il ne fallait pas tomber entre les sales pattes des fascistes mais à l'inverse, il ne fallait pas qu'ils tombent dans les nôtres. Pour la sauvagerie, nos deux camps se disputaient le premier rang.

A la demande de Maria, Julien découpe dans une nappe de coton blanc, des pansements dont elle a un urgent besoin. Mais s'occuper les mains ne lui donne pas pour autant le secours qu'il en avait espéré. Le souvenir des deux corps ensanglantés de sa femme et de sa fille, consume son esprit. La tourmente l'empoigne à l'étouffer. A cet instant, il n'a pas de doute : sa curiosité malsaine les a condamnés. En lui confiant la clé de ses secrets, Melita lui donnait la preuve inouïe de son amour et s'en remettait à lui pour vivre ou pour mourir.

- Sans confiance, il n'y a rien ! C'est son testament, la leçon qu'elle me donne.

Dans cette terrible nuit, Julien a taillé en pièces une règle d'airain : il a transgressé des valeurs de loyauté et de respect à la parole donnée. Au tribunal de sa conscience, il ne triche pas : il plaide coupable. Il est rongé par le remord. Pourtant, après quelques heures d'un sommeil agité, il se réveille en sueur sous le coup d'une autre certitude : il est l'instrument du destin ! Il est frappé par l'évidence. Troublé, il contemple les décombres sanglants de son passé détruit par sa quête de vérité, se demandant si toutes les révoltes conduisant au meurtre, contiennent en même temps leur impossible innocence. Comment savoir ? Il pressent que sa question restera sans réponse.

Dès lors, coupable ou innocent ou peut-être l'un et l'autre en même temps, il sait qu'il doit accepter la réalité de la mort des siens et la subir. Il doit assumer son sort comme le survivant d'un cataclysme et que, quelle que soit la vérité, consolante ou accablante, elle sera toujours l'incarnation du mal, nue, à vif, insupportable. Dès lors, il n'a plus qu'un devoir : continuer à vivre et faire son deuil.

- Je ne dois plus m'épuiser de reproches se dit-il, recru par les épreuves, ni torturer ma conscience meurtrie. Je me dois à moi-même de faire la paix.

A son réveil, encore étourdi des conflits de la nuit et le manque de sommeil, Julien se demande si la gestapo a déjà fait irruption dans leur appartement de la place des Vosges et découvert les corps. Comme rien ne prouve formellement le suicide et qu'un officier de la SS n'a pas le droit de se suicider sans ordre, ils accuseront opportunément le mari dont l'absence atteste de facto la culpabilité. Julien fait un coupable idéal et les mobiles retenus seront la jalousie ou peut-être la démence. Il hausse les épaules. Que lui importe l'opinion de ces criminels d'élite.

Pour chasser ses idées noires, il se rend dans la chambre du blessé. Karl est pansé comme une momie et ses mains martyrisées, habilement enveloppées, ressemblent à deux poupées de chiffon. Julien demande à Maria qui vient d'entrer :

- Qu'avez-vous mis sur ses blessures ?
- Ça !

Du menton, elle lui montre des plantes séchées entassées dans une boîte à gâteaux, mélange de fleurs surmontées d'une aigrette blanche et des fruits d'une couleur tirant sur le noir. Puis elle ajoute, enjouée :

- C'est de l'Arnica. J'en fais de la teinture. Il m'en restait de la blessure de Séraphin et de votre cheville luxée.

Occupée à introduire entre les dents du blessé qui n'a pas repris connaissance, le manche en bois d'une spatule, elle lui dit en s'énervant un peu :

- Ah mais si ! Mais si mon jeune monsieur, il faut ouvrir le bec. Allez, c'est bientôt fini.

Julien est ému par tant de dévouement, de patience et de douceur.

- Qu'est-ce que vous lui faites boire ?
- De la p'tite centaurée et ... du quinquina. Je lui en donne toutes les quatre heures.
- Et ça sert à quoi ?

Trouvant curieux qu'un homme de sa qualité n'ait pas cette connaissance élémentaire, elle hausse les épaules et ne lui répond rien. Elle délivre sa faculté avec parcimonie.

- Faites-moi plaisir Maria, ne me laissez pas mourir idiot ! Dîtes-moi à quoi ça sert.
- Bin quoi m'sieur Julien, c'est pour la fièvre !

Machinalement, elle hoche la tête et ajoute :

- Bon ! Voilà, j'ai fini ! Maintenant ... c'est au Bon Dieu de terminer le travail.
- Vous savez Maria, il y a cinq siècles, Amboise Paré, un grand chirurgien de l'époque, disait exactement la même chose que vous.
- Et qu'est-ce qui pouvait bien dire c't'homme-là ?

- Je le panse ... Et Dieu le guérit.

Le lendemain, le blessé ne va pas mieux. Dévoré par la fièvre, il délire. De leur côté, Danielle et Séraphin n'ont pas reparu et Julien imagine le pire. L'idée qu'ils se soient fait prendre la torture sans toutefois oser s'en ouvrir à Maria.

Du bord du lit où il s'est assis, il regarde son beau-frère dont la figure écarlate suinte par tous les pores de sa peau. L'hyperthermie peut l'emporter d'une heure à l'autre. Pourtant, Maria ne baisse pas les bras. Avec une admirable force d'âme, elle s'active à poser sur son front et son cou des linges humides et froids en murmurant à son oreille des paroles d'encouragement qu'il n'entend probablement pas.

- Mon jeune monsieur, faut se battre !
- C'est sans espoir, lâche Julien sur un ton doux mais funèbre.

Maria se met en colère car elle n'entend pas abdiquer sans combattre et elle lui jette :

- M'sieur Julien, le mal vient toujours au galop, mais il repart à pied. Alors faut être patient.
- Je vous admire lui dit-il, maussade, en quittant la chambre.

La fin de la journée approche et Karl bave maintenant une mousse jaunâtre, faisant avec sa tête des mouvements brusques et incontrôlés. A en juger par ses gémissements, son martyr a dû être un chef d'œuvre de raffinement. L'œuvre de monsieur K, pense Julien en colère. Les muscles du blessé se convulsent puis, brusquement se détendent à intervalles irréguliers. A l'occasion d'un répit, il lâche parfois un mot ou deux impossibles à saisir. Dans son cerveau malmené des ombres se font la guerre.

- Qui cherches-tu à éviter mon ami, la mort ou les coups de tes bourreaux, se demande Julien ?

Le lendemain, Danielle et Séraphin n'ont toujours pas reparu et l'état de Karl devient alarmant. Maria commence à se

sentir coupable de ses insuffisances. Elle avoue à voix basse à Julien :

- Il aurait fallu un médecin.
- Surtout de la pénicilline.
- C'est quoi, lui demande-t-elle, soupçonneuse ?
- Un remède qui fait des miracles.
- Comment vous savez ça ?
- Un allemand m'en a parlé.
- Et alors vot'boche, il ne peut pas nous en avoir ?
- Il n'en a pas pour lui. Seuls les anglais et les américains en ont.
- Et pas les boches ?
- C'est un produit anglais.
- Ça pour sûr, ça lui fait de belles jambes à not' Karl, s'exclame Maria !

Le lendemain suivant, Karl ne va pas mieux mais il s'accroche toujours à la vie. Au rez-de-chaussée, dans la cuisine, indifférent à la cafetière qui fume sur la table une bonne odeur de café chaud, un reliquat des stocks de feu madame Gassman, Julien se tourmente : les nazis auraient déjà dû être là ! Ils savent où me trouver et puis, Danielle et Séraphin ont forcément parlé. Il pense alors à fuir. Parlant tout haut, il s'écrie :

- Mais pour aller où ? Et puis, laisser Karl sans soins, Maria s'y refuserait !

Or, comme elle entre à cet instant pour prendre son petit-déjeuner, elle lui demande :

- C'est de moi que vous causez tout seul m'sieur Julien ?
- Je pensais à fuir.
- Eh bé ! C'est pas le moment ! lui lance-t-elle d'une voix forte et gaie tandis que ses yeux flambent de fierté.
- Vous êtes bien joyeuse ?
- Il va mieux !
- Qui ça, le presque mort ?
- Je crois que les mauvaises humeurs le quittent.

- Il faudrait un miracle, réplique Julien sèchement, la mine sombre. Il y a encore une heure, il soufflait comme un phoque. Vous prenez vos désirs pour des réalités Maria !
- Mais je ne rêve pas !
- Il est en train de plier bagages votre Karl ! Je vous dis que les os lui cuisent !

Vexée, Maria lui répond :

- Eh bin c'est ça ! dites que je débloque ! Si vous m' croyez pas, allez y voir, vous !

Elle hausse les épaules pour clore définitivement le sujet et se met à manger. Pris d'un doute, Julien s'esquive jusqu'à l'étage. En entrant dans la chambre, il sait que Maria dit vrai et que la fumée des bougies qui brûlent depuis deux jours dans la ferveur de ses prières, n'ont pas embrouillé son esprit. L'atmosphère de la chambre est devenue légère et la pénombre plus douce. Karl dort paisiblement et ne bave plus. Son visage qui était écarlate est maintenant d'une pâleur rosée. La fièvre est tombée.

- Voyez bien m'sieur Julien que le Satan est en train de le quitter et que le Bon Dieu est le plus fort, lui crie Maria qui n'a pas résisté à le suivre.
- Le Satan, le bon Dieu ... peut-être, mais c'est surtout vos bons soins Maria.

Julien est soudain de bien meilleure humeur.

- Monsieur, il y a une chose que vous devez savoir : le bon Dieu, pour faire son travail, il a besoin des hommes et nous, on est les bras de Jésus.
- Vous faites ma joie Maria ! Votre confiance est ... si énorme ... Vous êtes indémodable !

Avec une assurance stupéfiante, elle lui répond :

- Voyons m'sieur Julien ! On donne un coup de main et le bon Dieu fait le reste. C'est pour ça que ça marche ! Si non, on n'aurait rien à faire. Si qu'on lui disait : Jésus tu fais ça ! Jésus tu fais

ci ! il serait comme qui dirait, not' valet. Il veut bien nous aider, mais seulement après, quand on a été, comment vous dire, au bout du bout et c'est alors qu'il prend les choses en main. Jésus, c'est notre ami. Faut seulement avoir confiance en lui.

- Quelle foi ! Ma grand-mère aussi avait la Foi, mais la vôtre la dépasse car elle monte tout droit jusqu'au ciel. D'où vous vient-elle ?
- Chez moi en Espagne, tout le monde croit au Bon Dieu.
- Tout le monde ?
- Celui qui aime la terre aime Dieu parce qu'il sait ce qu'il lui doit.
- Et c'est de cet amour de la terre que vous vient votre Foi ?
- Oui, mais elle ne vient pas toute seule ! On apprend à regarder et on écoute ceux qui savent. Ma mère disait : un enfant, c'est un corps et une âme, faut s'occuper des deux tout pareil, éduquer l'un et former l'autre, autrement le bon ne peut jamais sortir. C'est dans les champs et à la ferme qu'on apprend toutes ces belles choses.
- Pourtant vous avez dû fréquenter l'école vous et votre mari, car vous parlez un français plutôt solide.
- C'est vrai, Séraphin et moi on a appris à lire et à écrire grâce à ma mère qui était institutrice et à ma grand-mère qui était française. Avec elles on était à l'école tous les jours. Une chance que beaucoup n'ont pas eue. Mais nos vieux de la campagne, eux, c'est autre chose, ils n'enseignent pas l'histoire, la géographie ou le calcul, ils nous apprennent les plantes, le ciel, les animaux, les étoiles, les saisons. Ils sont de bons maîtres vous savez. La terre sait des choses que vous ne savez pas vous autre dans les villes.
- Vous savez Maria que j'ai du bonheur à vous écouter.
- Vous me faites bien de l'honneur m'sieur Julien ... Je vais vous dire encore autre chose : la terre elle est comme qui dirait, notre mère à tous. Ça pour sûr qu'elle nous aime mais son amour c'est celui du Bon Dieu. Not' Foi à nous les espagnols de

Lérída, elle vient de là. Seulement, pour en prendre sens, il faut s'ouvrir le cœur.

- Vous n'avez aucun doute là-dessus ... votre Foi vient de là ?
- Ne vous moquez pas m'sieur Julien, les gens c'est bien connu, se moquent des choses qu'ils ne comprennent pas et parfois vous prennent pour des fous. Moi, quand j'ai les genoux dans la terre, que je ferme les yeux et que je prie, je sens des vibrations. Oh, pas des frissons comme quand on a un coup de froid ou une émotion, c'est différent. Si vous voulez c'est comme un bruit de fond très diffus qui apaise ... Comme si d'un coup tout ce qui m'entoure devenait une partie de moi et communiait avec moi.
- Tout ? C'est-à-dire, l'univers, l'air, la terre ... le soleil, les étoiles.
- Oui m'sieur Julien, c'est ça, mais le plus étrange voyez-vous, c'est que je me sens enveloppé par une force d'amour. Pour sûr, on n'est pas seuls. Le Bon Dieu est là qui nous parle.
- Quelle Foi magnifique ! Je vous envie Maria. Mais dites-moi, toutes vos connaissances, notamment celles des plantes, elles vont se perdre. Ce serait dommage.
- Oh, vous savez m'sieur Julien, il ne faut pas vouloir en faire plus que le valet du diable. Pousser le temps à l'épaule ne sert à rien. Il faut savoir attendre. Cette grande leçon de choses que j'ai reçue, je compte bien la transmettre.
- Pour ça Maria, il faudrait faire des enfants.
- Pardi vous en avez de bonnes ... Vous croyez que c'est le moment ?
- La guerre va finir.

Le visage de Maria s'assombrit subitement et elle ajoute :

- Alors, il faudrait déjà que mon homme me donne signe de vie.

Au milieu de la nuit, Julien s'éveille brusquement. Il a entendu des portières de voitures qui s'ouvrent et se referment. Il court à la fenêtre. La rue est calme. Il ne voit que le

noir de la nuit. Rien ne bouge. Il a rêvé mais la peur a chassé son sommeil. Il enfile sa robe de chambre et descend à la cuisine en maugréant. Il est résigné. Trois jours qu'il redoute l'arrivée de la gestapo. Il se sent dans la peau d'un condamné qui attend l'instant d'être fusillé. Sa vie, du côté allemand, ne vaut plus tripette et du côté des alliés, elle ne vaut guère mieux qu'un grain de blé à la bouche d'un âne. Il est marqué, estampillé collabo, profiteur et trafiquant. Et pour que rien ne manque à la funeste perspective, Danielle et Séraphin ont disparu.

- Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, rumine-t-il ! Le bon sens populaire est une connerie ! Ils se sont fait prendre, voilà l'histoire.

Il marche de long en large dans la cuisine comme un prisonnier dans sa cellule en maugréant :

- Ils ont parlé et ... ils auront succombé. Je les connais ces meurtriers, ils tuent pour le plaisir.

Prenant les murs à témoins, il se lamente en faisant de grands gestes. Je ne vais pas rester terré ici toute ma vie. C'est alors qu'il pense de nouveau à fuir mais, la seconde d'après, il juge que la fuite serait un châtement plus insupportable encore. Avec la peur au ventre, on ne tient pas longtemps. Vaut mieux la mort.

S'étant levée pour veiller son malade, Maria a entendu une partie de son délire alors qu'elle pénètre dans la cuisine. Sans détour, elle lui jette à la figure :

- Arrêtez de battre la breloque monsieur Julien ! A tourner en rond, vous vous donnez le tournis. Faut pas vous laisser aller comme ça !

Mécontent d'avoir été surpris, il lui lance sèchement :

- Qu'est-ce que vous fichez ici au beau milieu de la nuit ?
- C'est not Karl.
- Quoi ? Il est mort ?
- Non ! Il a faim.
- Faim ?

- Et comment ! Il réclame. Et c'est bon signe. Je vais lui préparer un bon bouillon brûlant avec du pain trempé.

A la porte de la chambre, Julien frappe un coup léger. En allemand, il demande :

- Je peux entrer ?
- Ya...

Karl a une voix rauque comme usée par l'épreuve. Au milieu des oreillers où Maria l'a assis, il montre des joues creuses et pâles : le combat contre la mort a été gagné d'un souffle.

- Karl ?
- Oui ...
- Vous êtes en sécurité ici, lui ment Julien.
- Qui ... qui êtes-vous ?
- Un ami.
- Où suis-je ?

Karl ferme les yeux. L'effort qu'il produit pour parler lui prend la moitié de ses forces. Julien lui répond, évasif.

- C'est une longue histoire.

Il aurait aimé ajouter : vous êtes dans une maison que les nazis ne connaissent pas. Mais il n'en fait rien. A quoi bon mentir à la seule fin d'être rassurant. Karl hoche une nouvelle fois de la tête. Il a le regard étonné et le front plissé et semble soucieux. Semblant ramasser toutes ses forces, il dit à Julien :

- Je connais cette chambre ...
- Ah ! ... C'est une chambre ordinaire, lui répond Julien sans chercher à comprendre.

Karl lui fait non de la tête. Il a le front buté de celui qui cherche désespérément à se souvenir. Julien lui dit :

- Il y a cinq jours que vous êtes ici. Vous étiez inconscient et on vous a fait évader de prison.
- Ah ! ... oui, oui ... La prison ... La gestapo ...

Le souvenir lui donne un peu de vigueur. Alors il s'obstine :

- Je ... Je connais cette chambre ... Je la connais.

Il parle pour lui-même au point d'en oublier Julien. Il tente d'apercevoir son passé évanoui dans la brume. Quand Maria arrive avec un bol de soupe fumante, il ferme déjà les yeux. Elle s'assoit sur le rebord du lit et l'aide à avaler le bouillon. Le destin lui a confié une mission. Pas question d'abandonner en rase campagne. Elle le regarde affectueusement et lui dit :

- Et ça voulait aller aux mûres sans crochet ... J't'en foutis moi, jeune écervelé ! ... Tu ne pouvais pas attendre nos sauveurs qui s'en viennent des Amériques pour donner la raclée à tous ces maudits chiens ?

Mais Karl n'entend pas les reproches bienveillants de Maria. Manger un peu de soupe l'a fatigué au point de sombrer tout d'une pièce dans un sommeil paisible ... Mais sans avoir pu identifier l'endroit où il se trouve.

La nuit suivante ressemble à la précédente. Julien se réveille en sursaut et court à la fenêtre pour savoir. A travers les persiennes fermées qui donnent sur la rue, il voit une silhouette d'homme qui tire une voiture à bras, malgré le couvre-feu. Il peste :

- Ça sent le flic !

Il se rendort rêvant d'aller frapper à la porte de ses ennemis en leur disant : c'est moi. J'en ai mon sac ! Délivrez-moi de mon angoisse. Je viens chercher la paix de mon âme. Mais une voix mystérieuse l'empêche d'aller se jeter dans la gueule du loup. Elle lui dit : je suis la force de la vie qui te fait espérer jusqu'à l'ultime seconde que tu as l'éternité devant toi.

Il se réveille une seconde fois. Sa nuit est hachée. Il est en sueur. L'attente devient pesante. Il s'en veut d'avoir été imprévoyant. Il descend à la cuisine et trouve Maria qui s'est levée pour s'occuper de son malade. Il lui confie :

- Je suis une cruche. J'aurais dû songer à trouver une retraite inconnue des nazis. La caillette me tient Maria.

Avec douceur, mais aussi avec beaucoup de fermeté, elle lui répond :

- Avez-vous bientôt fini de vous manger les mâchoires ?
- Mais Maria, je pense comme une pantoufle.
- Cessez de vous battre les joues, m'sieur Julien : parler contre soi c'est jamais du bon !

Sorte de clone de la veille, la journée suivante s'écoule lente et monotone, mais dans la soirée Maria affiche soudainement un visage étincelant. Toute excitée elle vient vers Julien et s'écrie :

- Karl reprend des forces, il faudrait aller le voir.

Arrivé à la porte de la chambre, il mesure l'étonnante transformation du malade. Son visage rayonne de vie et de sérénité. Le regard est vif et des couleurs animent ses joues. Lui rendant son sourire, Julien lui dit :

- On dirait que vous allez mieux ?
Maria fait des miracles.

Entrée dans la chambre avec Julien, elle s'empresse de rectifier :

- Y a qu'le Bon Dieu qui fait des miracle m'sieur Karl ! Et il serait convenable que vous lui disiez merci.
- Je le ferai ... C'est promis ... pour vous faire plaisir.
- Avez-vous mangé, lui demande Julien ?
- Oui, oui, j'ai mangé merci. Votre Maria est aux petits soins pour moi.

Karl a parlé sur un ton détaché. Sa pensée est ailleurs. Ses yeux pétillent et soudain il dit :

- J'ai trouvé ...
- Ah ! Et trouvé quoi ?
- Je sais où je suis !
- Ah !
- Je suis dans la maison de ma femme !

Julien doit avoir l'air ahuri pour déclencher l'hilarité de Karl.

- Com ... comment connaissez-vous cette chambre ?
- J'ai dormi dans ce lit avec mon ami Andjzrey Gassman ? C'est le cousin de ma femme.
- Et quand ça ?
- Je crois bien que c'était le 15 ... oui c'est ça, c'était le 15 juillet 42 pour notre première nuit en France.

La jalousie gratte le nez de Julien qui ne répond pas mais il laisse échapper un " ah ! " un peu sec. Karl n'a rien perçu du trait de mauvaise humeur de son hôte mais il veut en savoir davantage. Il demande :

- Danielle sait-elle que je suis là ?

D'un hochement de tête, Julien acquiesce.

- Et quand je la verrai ?
- Oh, mais bientôt, s'empresse de lui dire Maria.

Elle a deviné le trouble de Julien et pris l'initiative du mensonge. Elle a si peur que l'annonce de la vérité ne compromette son état de santé encore fragile.

- Tout va bien alors ... Et, c'est à vous que je dois d'être ici ?
- A moi, à Maria, à son mari et aussi à votre femme.

C'est alors que Maria, craignant qu'il ne perde la raison, lui jette à la figure :

Loin d'avoir saturé sa curiosité, Karl pose de nouvelles questions qui partent en rafales.

- Comment saviez-vous que j'étais aux mains de la gestapo ?
- Votre femme ...
- Et comment la connaissez-vous ?

Vainement, Julien cherche une réponse crédible.

- Vous ne voulez pas me répondre ?
- Les choses sont un peu compliquées et j'aurais préféré attendre pour en parler.

- Mais pourquoi ?
- Eh bien ... parce que j'attendais que vous soyez complètement remis.
- Non ! Je veux savoir maintenant ! Dois-je m'inquiéter ?

Julien cherche une parade. Il n'en trouve pas. Alors haus-
sant les épaules il se résigne à dire :

- Comme vous voudrez ...
- N'auriez-vous pas la même exigence à ma place ?
- Sans doute ... sans doute ! Alors voilà, je ... je suis ... je suis votre beau-frère.
- Pardon ?
- Je suis le mari de Melita.

La nouvelle provoque la secousse tant redoutée par Maria. Karl devient livide et sa mâchoire s'affaisse d'un coup. Encore sous le choc, il bredouille :

- Julien ? ... Alors c'est ... c'est vous ?
- Oui c'est moi.
- Et ... vous m'avez tiré des griffes des nazis ?

D'un mouvement de tête Julien acquiesce de nouveau.

- Oh, noon !

Son agitation est une surprise car si Karl tremble, c'est de rage. Fou de colère, il invective Julien.

- Vous mentez ! Vous mentez ! Je ne vous crois pas ... nous sommes ennemis.

Sa voix est devenue sifflante, étouffée sous le poids du res-
sentiment et de la fureur. Julien, qui ne comprend pas son em-
portement soudain, à beau lui dire qu'il est son ami, rien n'y
fait. Karl est sous l'emprise d'une fureur qu'il est incapable de
contrôler. De nouveau il s'écrie :

- Et Melita ? ... Où est-elle cette garce ? Où est-elle ?

Julien est pris de nausée : une terrible lassitude l'envahit en
même temps qu'il se sent impuissant. Épuisé de chagrin, du

manque de sommeil et de l'angoissante absence de Danielle et de Séraphin, il n'a que l'envie de se taire et de s'en aller.

- Oh, lâche que vous êtes ! lui lance Karl au moment où il franchit la porte de la chambre. ! Vous fuyez ! Vous ne voulez pas me répondre ... Je suis entre ses mains, alors tuez-moi tout de suite et qu'on n'en parle plus ... Votre comédie est ignoble.
- Crottes de biques ! C'en est assez ! Vous allez vous calmer à la fin ?
- Me calmer, me calmer...
- Corne-fétu de teuton entêté, tu vas arrêter de nous casser les noix ! Crois-tu que j'aurais donné du cul et de l'a tête pour te veiller, soigner, dorloter depuis bientôt cinq jours, juste pour mieux te tuer ? Sacré bon sang jeune homme, un peu de jugeote enfin !

Karl est surpris par la violence de la voix dont il ne connaissait que la douceur et la chaleur. Il n'a pas tout compris de l'engeulade de Maria, mais l'indignation qu'elle vomit ébranle ses certitudes. Cette femme qu'il estime et dont il se sent redevable, vient d'un seul coup de gueule mettre à bas un pan de sa haine et de son dégoût qui s'étaient dressés au seul nom de Melita.

Avec sa colère qui s'échappe sans bruit, son pouls faiblit dangereusement au point qu'une lueur funeste traverse son regard. Effondré, sans forces sur le lit, la voix mourante il réussit encore à ajouter :

- C'est elle, n'est-ce pas ! C'est elle qui a tout manigancé ?
- Que le diable m'emporte ! Arrêtez vos sottises, reprend Maria qui a retrouvé un peu de calme. Et, plus maternelle que jamais, joignant ses mains tendue vers le plafond, elle ajoute : Ah, Seigneur ! faites que les écailles lui tombent des yeux à cet écervelé.

Sans attendre la réponse du ciel, elle retape les oreillers et, tout en remontant la couverture sur les épaules de son malade, elle dit à Julien médusé :

- Vous aussi faut vous taire : vous lui parlerez plus tard ! Cette tête de linotte doit dormir

Contre toute attente, Karl s'endort sans se réveiller jusqu'au lendemain matin. Et quand il ouvre les yeux, il est frais et dispos.

De son côté, Julien a eu son sommeil agité tant et si bien qu'en entrant dans la cuisine son air hagard inquiète aussitôt Maria qui lui lance affectueusement :

- Voilà qu'vous avez l'esprit tout en bandiette, m'sieur Julien. Faut arrêter de vous pourrir les sangs.

Là-haut, dans la chambre, Karl est apaisé et n'a plus que l'envie de parler. La douceur de Maria et le sourire franc de Julien l'ont convaincu qu'il était entre des mains amies. Alors, il raconte ... Berlin, ses études, Dachau, sa haine des nazis, son évasion, Paris, Danielle et les coups de main au sein du réseau du cousin polonais.

Julien qui l'écoute, découvre un homme passionné, tout d'un bloc, sans ombres. Assurément un homme attachant. Ils auraient pu être bons amis s'il n'y avait eu entre-eux Danielle, l'amour de leur vie parce que, quand il parle d'elle, ses yeux aussitôt s'enflamment.

Le destin est cruel pour Julien qui, par lassitude sans doute, se laisse aller à son tour à parler. Il n'omet rien d'essentiel : les trafics, le réseau Libertad, Melita, son mariage, sa mort et celle de leur enfant.

Soudain, sans se consulter, les deux hommes font silence, longuement comme si, ayant vidé leur sac, la somme de leurs épreuves et de leurs souffrances décomptées et mises à nu, les obligeait à souffler pour reprendre des forces. Trop absorbés par leurs souvenirs, ils ne voient pas les larmes qu'ils retiennent et leur gonfle les yeux.

Leur silence complice aurait pu durer encore longtemps si Maria n'était pas entrée dans la chambre, pour prendre un ballot de linge sale.

- Vous devez avoir faim, leur lance-t-elle de sa voix bienveillante, douce et gaie. Depuis deux heures que vous discutez, faudrait songer à vous requinquer. Le repas sera prêt d'ici une petite heure,

Il ne fait de doute pour aucun d'eux que Maria fait des efforts pour leur sourire et paraître joyeuse.

- Une femme exceptionnelle, dit Karl sincèrement admiratif.
- Elle a la force de museler sa peur.
- Donc Danielle est allée à Courbevoie avec Séraphin.
- Oui.
- Et tu penses qu'ils se sont fait prendre.
- Ils devraient être rentrés depuis longtemps.
- Alors, les nazis, doivent savoir pour nous ?
- Oui.
- Tu crois qu'ils sont morts ?
- Je le crains !
- Salauds ! Salauds de nazis ! Et dire que ma sœur était de leur bord.
- Melita est morte. Essaie de garder d'elle le meilleur.
- Pfutt ! Je ne veux rien garder ! Tout est à jeter. C'était un monstre !
- Chacun de nous est juge du mal qui lui est fait et je ne prendrai pas parti de celui qu'elle t'a fait. Je sais seulement que la souffrance est insupportable. Mais...
- Non ! dit Karl en lui coupant la parole, avec les nazis, on touche au mal absolu.

Il a martelé les mots puis il marque une pause et reprend :

- Gengis Khan était un saint à côté d'Hitler. Vois-tu, je n'oublierai jamais que ma sœur admirait ce fou hurlant qu'elle aimait bien plus que son propre père au point d'en être folle à son tour. Je voudrais seulement que tu m'aides à la comprendre, si toutefois c'est possible.

Julien qui a apporté avec lui un portefeuille de cuir noir s'en empare. Et tout en l'ouvrant, il ajoute :

- J'hésitais à t'en parler mais je crois que la réponse à ta question est dans cette lettre.
- Une lettre ?
- Celle que ta sœur m'a laissée avant de mourir.

Dans les yeux de Karl une lueur d'étonnement autant que d'intérêt s'allume. Il demande à Julien :

- Je peux la lire ?
- Je l'ai apportée pour toi. Tiens !

Karl saisit les trois feuilles manuscrites pliées en quatre et entreprend leur lecture d'une voix blanche et hésitante, légèrement éraillée.

Mon Julien

Tu m'as trahie ! Tu n'en avais pas le droit. Je t'avais fait confiance. La clef que je t'avais confiée, c'était celle de mes secrets. Crois-tu que je l'avais oublié ? Ta discrétion, ta retenue, c'était le prix à payer pour notre vie. L'ultime épreuve pour gagner le bonheur. Toute petite, j'ai cru aux contes de fées. J'ai rêvé d'un chevalier blanc. Quand je t'ai vu, aimant et tendre à la naissance de Juta et que tu ne me cherchais pas querelle de t'avoir maltraité, j'ai voulu croire que tu étais Lancelot arrachant Excalibur à son rocher. Je croyais que ta vertu serait la force qui me détacherait du mal. J'étais prête à te suivre.

Minuit vient de sonner...

Le carrosse devient citrouille. Le rêve a pris fin. Mon cher amour tu ne vaux pas mieux que moi. Ta vertu n'était qu'un leurre. Ta force une apparence. Mon blanc chevalier est noir.

Encore un mot.

Je n'accepte pas l'idée que notre fille soit malheureuse dans un monde sans avenir. Je sais qu'en te retirant notre petite Juta, tu en seras affligé jusqu'à la fin de tes jours, car je t'enferme dans tes remords comme un damné dans les enfers. Sans le Reich et sans moi, tu es seul. Un homme égaré. Sans avenir. Je ne peux donc pas te confier notre fille.

Voilà !... Je reviens.

Notre petite Juta est morte. C'est mieux pour elle. Elle dort désormais pour l'éternité. Si tu savais Julien ... Tuer son enfant, si beau, si fragile, si confiant et si éprouvant à mettre au monde. C'est absurde. Absurde comme la vie elle-même.

Tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé. J'ai adoré ta bouche, ta voix, tes yeux, ton corps, tes mains. Oh tes mains ! Elles m'ont tant donné. Avec elles, j'ai connu le plaisir. Je les sens encore glisser sur mes hanches, mes seins, mon ventre. Tu as été l'homme de ma vie. N'oublie jamais, oui, n'oublie jamais que je t'ai aimé à en perdre la raison et aussi que je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Car cela devait être ainsi.

Qui peut s'opposer à son destin ? Aurais-je pu faire autrement ? Ce n'est qu'à l'instant où les portes se referment sur sa vie, que l'on sait si on l'a réussie ou manquée. C'est l'instant où l'on voit les mauvais sentiers empruntés et les bons qu'on a manqués ... Mais il est trop tard alors ! Il n'existe aucun chemin de traverse, aucune issue de secours, aucune cession de rattrapage pour reprendre la bonne route.

Quand on démarre sa vie, on fait, sans le savoir, le choix de sa destinée. On va dans l'inconnu. On croit s'inventer un itinéraire, mais nos choix sont des leurres ... Tu le sais mieux que personne. Nous subissons tout. Et le siècle, la famille, la misère, nos rencontres, notre histoire et notre géographie nous tiennent mieux que des chaînes.

J'ai grandi dans l'humiliation de la défaite de l'Allemagne, et le traité de Versailles était comme une souillure qui ne pouvait être lavée que dans le sang. J'ai cru que le chancelier Hitler portait la lumière qui éclairait le monde et que le chemin de la nouvelle Allemagne glorieuse, se confondait avec le mien. J'étais éblouie. J'ai connu le bonheur. J'étais fière. Je croyais notre cause juste. Soldat de la vengeance, endoctrinée, convertie en une nouvelle Némésis, je ne voyais pas que le mal me rongait l'esprit, qu'il volait ma conscience et que ma raison étouffée, succombait dans une indigne foi païenne.

Ce soir, je vois l'obscurité qui résonne des cris et du sang de tous ces peuples que nous avons broyés ; de tout ce mal que nous avons semé. Je ne peux pas pleurer et je ne vais pas me plaindre. Ce qui est fait est fait ! Pourtant, à cet instant, je refuse d'aller plus loin. Je ne veux plus m'enfoncer dans l'horreur. Je dois m'arrêter... J'abandonne ! Je n'ai pas peur de mourir. Puisse seulement mon geste me laver un peu du mal que j'ai fait.

Adieu Julien.

Je t'embrasse passionnément, une dernière fois.

Melita

PS : J'espère que tu réussiras à sauver Karl. Je l'ai détesté plus que quiconque mais, à cette ultime seconde, je voudrais qu'il vive. J'ai cru longtemps que mon frère n'avait d'autres buts que de détruire ceux que j'admirais et aimais. Karl, m'a toujours fait peur. A la maison il avait toujours raison et moi toujours tort. Jamais il ne m'a embrassée, consolée. Protégée. Je m'étais juré de lui montrer qu'il n'était pas le plus fort et qu'un jour viendrait où j'aurais ma revanche. Il m'a fait souffrir. Et je crois que je lui ai bien rendu le mal qu'il m'a fait. Nous sommes quittes ! Je lui pardonne et j'aimerais qu'il en fasse autant pour moi, si cela lui est possible. Sans doute qu'au fond de moi, je l'aimais et que je l'aime encore.

Encore un dernier mot Julien ... Fais en sorte de ne pas être pris ... les SS t'en feraient baver... Mais ça tu le sais. Je connais ton réseau, tes activités séditieuses et clandestines, ton engagement à sauver des juifs, des pilotes alliés et des terroristes partisans. Je t'ai protégé autant que j'ai pu et couvert tes activités criminelles et secrètes. Je crois avoir plutôt bien réussi. Et, si Dieu existe, il me tiendra compte d'un peu de bien. Adieu mon amour.

Karl ne retient plus ses pleurs. En livrant ses secrets, Melita le délivre de sa haine. Julien aussi laisse couler les larmes de sa douleur muette. Il n'a plus à cacher à son beau-frère que sa sœur, aussi insensible et féroce qu'elle ait pu être avec lui, l'a aimé d'un amour fou et qu'elle l'a protégé, au péril de sa vie, lui et son réseau Libertad.

Karl est le premier à rompre le silence. En reniflant, il chuchote :

- Elle ne supportait plus le poids de ses crimes ... C'est bien !
- Melita était le messager de la mort qui demeure dans les enfers et en même temps, elle était la possession et le désir d'aimer en quête de l'inaccessible.
- Thanatos et Éros ? ... La mort et l'amour réunis ? ... Oui, c'était quelque chose comme ça.
- On a tous une dimension d'obligation envers les autres , une contrainte intérieure qui fait notre humanité, mais Melita en était dépourvue ... Il lui manquait la compassion.
- Depuis l'enfance, elle avait une mission et elle ne doutait pas d'être sur terre pour venger l'Allemagne de son humiliation. Elle était un terreau rêvé pour la doctrine nazie.
- Ta sœur était incapable de mesurer le mal qu'elle faisait et encore moins celui qu'elle se faisait à elle-même.
- Donne-moi ton avis Julien : crois-tu qu'elle était possédée du ... désir du mal ?
- Arthur, notre fils avait réussi l'impossible en la libérant de ses démons. En même temps, elle découvrait que sa guérison, même si elle en était heureuse, venait trop tard car elle était trop compromise dans le crime. Cependant, et c'était dans sa nature, elle a lutté jusqu'au bout, jusqu'à la fin du chemin et elle a voulu avoir le dernier mot pour affirmer son libre arbitre.
- Ah ça non ! Elle se trompait une fois de plus. Son suicide est un trompe-l'œil.
- Pourtant c'était un acte libre !
- C'est tout le contraire car enfin, où était son choix ? Elle était échec et mat.
- Le suicide d'après toi ne peut jamais être le coup gagnant d'une vie ?
- Non, mille fois non ! Le seul gambit de la partie, c'est le coup de la reine. Or la reine, c'est la vie ! Crois-moi : Melita s'est trompée une fois de plus.

- Je crois au contraire que le suicide nous donne l'occasion d'être, au moins un fois, le maître de sa vie.
- Chacun peut choisir le camp du bien ... Et le camp du mal n'est pas une fatalité.
- C'est plus compliqué car ce sont les circonstances qui révèlent les hommes.
- Que veux-tu dire ?
- Je pense que le mal et le bien sont dans un état inerte à la naissance et qu'ils peuvent le rester toute une vie, jusqu'à la mort. Ce qui les exhument ce sont les circonstances. Et c'est ça le destin. Si Hitler avait été tué en 1914, on n'aurait probablement jamais entendu parler d'Himmler ni du camp de Dachau.
- Le destin ... le bien et le mal qui joueraient face à face ? Deux joueurs qui s'affrontent depuis la nuit des temps sur un échiquier ?
- Mais ni Dieu ni le diable n'ont la main sur le jeu, ce qui fait que le hasard existe bien.
- Alors le jeu n'est pas près de s'arrêter.

Karl retrouve des forces. Et comme il peut marcher, il a décidé de guider ses nouveaux amis jusqu'à Courbevoie où il espère trouver des informations sur Danielle et Séraphin. Occupés aux préparatifs de leur départ, une rafale d'arme automatique défonce la porte d'entrée.

- Les SS !
- Trop tard !

Un instant, le temps paraît s'arrêter mais la violence vient d'entrer avec fracas dans la maison.

- Une heure ! Il nous fallait juste une petite heure de plus, gémit Maria, désespérée.
- Je vous fais mes adieux, leur dit Julien. Merci, pour tout Maria et toi Karl, sache que j'ai été heureux de te connaître.

Depuis la chambre, ils entendent les cris et les vociférations et les pas d'un groupe qui monte en hâte l'escalier.

- FFI ! lance un tout jeune homme qui entre en trombe, le visage encore poupin, presque imberbe.
- Les quoi ? demande Julien, stupéfait, qui entend ce mot pour la première fois.
- FFI ! Forces Françaises de l'intérieur. Je suis le lieutenant Jacques !

Le gamin, car il semble ne pas avoir 20 ans, porte en effet un brassard autour du bras siglé FFI. Il porte aussi un béret noir sur la tête et il tient à la main une mitrailleuse qu'il agite furieusement devant leur nez comme un trophée. Ivre de son pouvoir tout neuf, il parle fort et s'auto-proclame représentant du peuple : la loi soutenue par la force. Derrière lui arrive le reste de la bande, une vingtaine de garçons dont les plus jeunes n'ont guère plus de treize ou quatorze ans et les plus vieux dix-sept ou dix-neuf ans. Les uns contre les autres, ils se pressent, envahissant la chambre, les derniers poussant les premiers arrivés. C'est un chahut de cour de récréation. Entassés sur trois rangs, tous veulent voir et les plus petits se haussent du col affichant l'air farouche des justiciers de la vingt-cinquième-heure, déterminés à en découdre sans autre but que de casser du collabo et du boche ... surtout s'ils ne sont pas armés.

Rassurés par les armes qu'ils brandissent, ils n'ont pas de doute sur leur mission. Et si la plupart sont débraillés, quelques-uns portent des bérets noirs pour faire troupe, faisant penser à une somme de petites gouapes sorties d'un quartier mal famé plutôt plus qu'à une milice officielle et encore moins à une troupe régulière.

Leur extrême jeunesse et la fièvre qui les anime ont des raisons d'effrayer tellement ils semblent incontrôlables. Enfants et adolescents, pendant ces quatre années passées, ils n'ont connu que la loi du plus fort, les contrôles intempestifs ou violents, les humiliations et enfin, la peur et la banalisation de la mort. Alors, à l'heure où l'envahisseur détale, ils se moquent du tiers comme du quart du droit et de la justice, deux

notions qui leurs sont inconnues. Ainsi, sous couvert de légalité, la recherche d'un butin vite gagné leur tient lieu de champ d'action.

Prenant un air supérieur, le lieutenant Jacques, leur lance avec une pointe de mépris :

- Je vous arrête !

Alors qu'ils redoutaient la gestapo, c'est par des gamins français qu'ils se font arrêter. Mal à l'aise, Julien demande :

- Mais pourquoi nous arrêter ?

Pour toute réponse, l'un des adolescents qui porte lui aussi un brassard FFI, le frappe au visage avec le canon de son pistolet, tandis qu'un autre lui jette :

- Ta gueule ! ... Salaud de collabo !
- Z'avez été dénoncés, ajoute le lieutenant Jacques. Pour vous mes ordures, la fête est finie.

Se tournant vers sa troupe, il donne fièrement un ordre :

- Allez les gars, embarquez-moi ça !

D'un geste brusque, trois volontaires arrachent la couverture du lit où Karl est allongé. Il est nu sous ses pansements et ses mains sont emmaillotées de linges et posées sur le drap.

- D'où qui sort c'lui-là, interroge le chef ?

Croyant bien faire, Maria se précipite pour lui dire :

- Il était à la prison de la Santé, jeune homme : les nazis l'ont torturé.
- La prison d'la Santé ?
- Oui ! Et on l'en a sorti, moi et monsieur.

Pris de court, le chef hésite et son front semble soucieux.

- Elle vous dit la vérité, ajoute Julien qui se masse la joue en grimaçant.

Soudain, le chef explose de rage :

- Foutez de moi ! Personne ne s'échappe d'la Santé ! C'est des bobards. Ah ! ... salauds de collabo ... Z'en tirr'ez pas comme ça, c'est moi qui vous le dis !

Pensant bien faire, karl prend la parole à son tour pour ajouter :

- Messieurs, tout ça est un malentendu. Voyez l'état dans lequel je suis. Ils vous disent la vérité. Ces personnes ont risqué leur vie pour me sauver.
- Chef ! Tu trouves pas qu'il a un putain d'accent schleu ? fait remarquer un gamin de seize ou de dix-sept ans dont le visage ingrat est mangé par une poussée d'acné.
- Ouais ! Ce s'rait bin ça ... Et si tu penses ce que je pense, j'crois bien qu'on tient du gros.
- Moi, j'parie qui z'allaient se débîner.
- Chef ! Chef !

Une voix, venue du rez-de-chaussée et qui monte l'escalier en courant, lance des cris plutôt que des mots.

- Chef ! Chef !

Un gamin de douze ou de treize ans pénètre dans la chambre, tout essoufflé.

- Chef ! Chef ! ... regarde ce que j'ai trouvé.

Il brandit à bout de bras son trophée : des uniformes SS, ceux qui avaient servi à la libération de Karl.

- Eh bin voilà ! la messe est dite ! Allez ouste ! lance le chef, un sourire mauvais lui barrant le visage, embarquez-moi cette pourriture. Et pas de pitié !
- Où c'qu'on les mène chef, à la cave ou à la PP ?
- Bin ! ... vu qu'c'est du beau linge, la cave c'est l'bon endroit non ?
- Ouais ! Ouais, gueulent les autres, derrière.

L'importance de leur prise les rend fous. Leurs instincts excités leur servent de raison, de prétexte et de justification. C'est alors que du dehors on entend hurler :

- A mort ! A mort ! A mort les collabos !
- .../... ???
- C'est quoi ça, demande le gamin qui a trouvé les uniformes ?
- Merde ! lâche le chef de la bande, c'est les putains d'enfoirés d'la rue !
- Et ça change kekchose chef ?
- Sûr pôve cloche ! Plus question d'la cave maint 'nant.
- Bin ! Si qui 'z'approchent, fait-il, en agitant sa mitraillette.
- J'ai dit, pas de témoins ! C'est clair ?
- T'as peur d'éternuer dans le son ! C'est ça, hein ! lui lance comme un défi son voisin qui est son cadet de deux ans au moins.
- Ouais ! Moi, j'ai pas envie d'goûter au rasoir national, si tu vois c'que j'veux dire !
- Alors qu'est-ce qu'on fait ?
- Mieux vaut un galon qu'les soubrettes à Charlot.
- T'as raison mon Jacou, de toute façon on n'a pas perdu not' matinée. La pêche est sacrément bonne : ici c'est la caverne d'Ali Baba.

Son rire bruyant gagne toute la troupe.

- Arrêtez d'vous boyauter les gars, on se tire !
- Allez ! Direction la PP.

Chapitre 35

- On est où à votre avis monsieur Julien ?
- On doit être à la Conciergerie.
- C'est ici qu'on met les concierges ? Répond Maria, fort surprise.
- Non ! Mais au temps des rois de France, c'était une prison qui était aussi connue que la Bastille.
- Ah oui, la Bastille fait Karl ... La révolution française ... Le tribunal révolutionnaire.
- C'était qui les ennemis ?
- Les gens qui avaient eu le tort d'être nés avec un titre de noblesse. Alors on les mettait ici en attendant de leur couper la tête.
- C'était comme d'être né juif avec les nazis, s'indigne Maria qui découvre que l'histoire de France a elle aussi sa part d'ombres et de tragédies.
- Cela s'appelle la terreur mon amie ! Une épuration sociale ! Mais on nommait ces criminels du nom respectueux de révolutionnaires et tant pis s'ils foulaient aux pieds les droits de l'homme qu'ils revendiquaient pourtant comme le fondement d'une société libre.
- Le gens sont mauvais, frustrés et jaloux ...
- En tout cas Maria ils se vengeaient bien de leurs anciens maîtres ... avant d'en retrouver de nouveaux ... et pas forcément meilleurs.
- Et le peuple, qu'en avait-il retiré ?
- Comme toujours, il s'est fait encorner des deux bouts et les pauvres sont restés pauvres.

- Une épuration raciale ou sociale c'est toujours le même crime, la même misère dit Karl d'une voix faible. C'est ... le cœur ... de l'homme qu'il faut changer.

Allongé sur le sol de pierre, la tête posée sur les cuisses de Maria, il grelotte dans la chaleur étouffante de l'été. La fièvre l'a repris. Avec eux quinze personnes, hommes et femmes mélangés sont enfermés. La pièce qui leur sert de cellule, n'est pas très grande et manque d'hygiène la plus élémentaire. Les besoins sont faits dans un seau placé dans un coin qui déborde et qui pue. La promiscuité est inséparable de la tyrannie et depuis deux jours qu'ils sont là, ils n'ont rien pris, ni eau ni pain.

- Ça sent la merde et j'ai faim et soif, se plaint Maria ! On n'a rien fait de mal nous autres. On ne devrait pas être là ! Voyez comme ils nous traitent.
- Ça s'arrangera, lui dit Julien, pour la rassurer. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer.
- Des pisses-verglas, j'vous dis m'sieur Julien. Aucune humanité. Aussi mauvais que les boches.
- Pour eux nous sommes des collabos.
- Et alors ! Ce n'est pas une raison ? Même qu'on serait d'la pire espèce qu'on ne devrait pas nous traiter comme ça.

Depuis que Julien connaît Maria, c'est la première fois qu'il la voit serrant les nœuds d'une colère froide et profonde. Ce qu'elle supportait des nazis, elle ne l'accepte pas des français. Et c'est le front buté qu'elle ajoute :

- Ils sont aussi mauvais que les rouges du Staline ou les fascistes du Franco sans parler du Hitler, moi j'vous le dis.
- Arrêtez de bougonner Maria. Les français d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux d'hier... N'oubliez pas la rafle du Vel 'd'hiv.
- Peut-être bien monsieur Julien, mais alors, ils avaient l'excuse des boches qui leurs piquaient le derrière ! Aujourd'hui, il n'y a personne qui menace cette racaille ! On ne m'enlèvera pas d'la tête que ces gens-là sont pires que des bêtes ... Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre : jeune ou vieux c'est tout pareil !

- La loi du plus fort ... dit Karl dans un souffle, la voix éteinte.
- Vous croyez au diable monsieur Julien, lui demande Maria ?
- Ce que je crois, c'est que Dieu s'est absenté et ça fait un bout de temps.

Deux autres prisonniers arrivent et, comme les sortants sont moins nombreux que les entrants, on ne parle plus de surpopulation mais de concentration. Pourtant les deux nouveaux sont accueillis avec intérêt sinon avec bienveillance car ils apportent des nouvelles du dehors, même si leurs versions se contredisent.

Un homme arrivé hier, affirmait que les allemands avaient capitulé, mais ce soir on entend tirer au fusil et aussi au canon. Alors les commentaires se déchainent, tenant lieu de bouées de secours à certains et à d'autres, plus inconscients, l'illusion d'un retour des allemands ... avec des armes secrètes. A chacun ses rêves.

Trois jours plus tard, serrés dans cette caque sans beaucoup d'air ni de lumière mais avec des puces et des punaises, plus aucun prisonnier n'entretient l'espoir de pouvoir clamer son innocence et de sortir libre de cet enfer.

La populace qui les retient les a par avance condamnés. Ils peuvent s'insurger, crier, dénoncer une odieuse calomnie, une accusation sans fondement ou une vengeance personnelle, ils savent que le salut ne leur viendra ni des vrais résistants, ni des communistes dont le seul nom les épouvante et encore moins d'une autorité légalement constituée. Dans ce temps mort entre le départ du pouvoir allemand et l'arrivée d'un pouvoir établi, ces justiciers autoproclamés se sont arrogés le droit de vie et de mort. Devant leur prolifération, Karl soupire d'épuisement et de découragement :

- A côté, la multiplication des pains fait gagne-petit.

Tenaillé par la soif et la faim, Julien supporte mal les plaintes et les bavardages de ses codétenus mais l'ennui qui l'envahit lui est plus insupportable encore.

Par bonheur, dans le nouveau qui vient d'entrer, Julien reconnaît un journaliste ami de Brasillach. Aussitôt, il retrouve le sourire car il espère de lui des informations plus fiables et plus complètes.

- J'en étais resté aux affirmations de Von Rundstedt, lui dit Julien tout heureux de pouvoir parler. Il y a quatre jours, la radio disait qu'il contenait les alliés sur le réduit Normand.
- Propagande ! Les verrous de Falaise et de Caen sont tombés. Au sud de l'Orne, la poussée de la III^{ème} armée de Patton est foudroyante et au nord du Calvados, l'avance du groupe d'armées de Montgomery est irrésistible.
- Alors, l'armée allemande reflue ?
- Non, elle débande ! On parle de trois cent mille prisonniers.
- Impensable ...
- Les boches sont cuits !
- On dit pourtant ici qu'il y a des combats dans Paris ?
- Quelques parisiens se sont soulevés. Ils ont pris les armes sous la direction d'un communiste, un certain Leroy Tanguy qui s'est auto-proclamé colonel. Mais c'est l'anarchie. Une moitié combat réellement les boches, tandis que l'autre fait la chasse aux sorcières et terrorise la population. Sur un soupçon, une dénonciation elle pille, tue et viole. Pour sûr, ces gars-là en remonteraient aux nazis. C'était bien la peine de leur botter le cul.
- Mais s'il y a des combats dans Paris, reprend Julien, c'est donc qu'il reste des allemands ?
- Le nouveau commandant du Gross Paris, Von Choltitz, tient la ville avec moins de trente mille hommes.
- Que peut-il faire ?
- Brûler Paris !
- Comment peut-il songer à se venger pareillement ?
- Voulez-vous mon avis ?
- Dites ...

- Il n'en fera rien !
- Qu'en savez-vous ?
- Depuis huit jours qu'il a ses ordres, il l'aurait déjà fait.
- Comment ? Il oserait transgresser les ordres d'Hitler ? Car j'imagine qu'un ordre aussi ignoble, ne peut venir que de ce fou.
- Exact ! Mais il va s'asseoir dessus.
- Alors c'est un type bien... Et vous croyez qu'il aura assez d'estomac pour s'opposer aux SS ?
- Les SS ? Allons donc ! N'y pensez plus ! Tous ces campéadors d'escalier comme dit Céline ont pris le large, même s'il en reste quelques-uns, des sans grades, boulevard Saint-Germain.
- Comment savez-vous ça ?
- Choltitz a été approché par un certain Nordling, un homme d'affaires amoureux de Paris qui est aussi le consul général de la Suède à Paris.
- Vous êtes bien renseigné.
- Céline et lui sont intimes : il me l'a confirmé avant de partir.
- Parce que Céline est parti ?
- Il s'exile en Allemagne.
- Ah ! Et ... Brasillach ^{cxlv}? Il risque au moins autant que Céline ^{cxlvi}? Il a tant de fois réclamé la mort de l'ancien ministre. A coup sûr, en cas de procès, on lui collera sur le dos l'assassinat de Mandel par la milice.
- Comme vous y allez !
- Pas tant que ça, lui dit Julien ! Je pense que le génie donne un statut particulier, des responsabilités que n'a pas le commun des mortels. Vous verrez que son talent lui sera compté comme une circonstance aggravante.
- En tout cas il ne veut pas quitter Paris.
- Il a tort. Qu'il fasse comme Céline et il reviendra quand la folie du temps présent sera passée.
- Non, il veut rester près de sa famille. Au fond, c'est un homme complexe et original. Quand tout le monde faisait des gorges

chaudes de l'Allemagne, souvenez-vous, lui le fervent germanophile, ne voulait pas un copier-coller pour la France. C'est un vrai patriote.

- Vous l'aimez bien votre patron...
- Je l'admire, vous voulez dire !

Dans la nuit, une femme seule, apeurée, perdue dans la pénombre est poussée dans la cellule. Son visage porte la marque de coups. Craintive, elle geint et baisse la tête. De temps à autre, elle jette un coup d'œil comme si elle craignait d'être observée. Julien, que les grincements de la grille ont réveillé, devine qu'elle a honte de son crâne tondu qu'elle n'a pas eu le temps ni l'occasion de coiffer d'un foulard.

Se glissant jusqu'à elle, il lui dit :

- Vos cheveux repousseront et vous retrouverez votre sourire.
- Si vous saviez ...
- Vous voulez me raconter ?
- Ils ... ils nous ont traînés dans une cave mon ami et moi.
- Ils ? C'était qui ?
- Des FFI ! Enfin c'est ce qu'ils disaient.
- Qu'aviez-vous fait ?
- Rien ! On s'aimait. Il était en civil. On voulait se marier et il voulait devenir français.
- Il ? ... c'était un allemand ?
- Oui ! Ça faisait un an qu'on était ensemble.
- Un SS ?
- Oh non ! Un sergent de la Wehrmacht. Mais il parlait mal le français. Et c'est ce qui l'a perdu.
- Ils l'ont torturé ?
- Oui ! Et après ils m'ont violée, chacun leur tour.
- Ils étaient nombreux.
- Cinq, peut-être six. Je ne me souviens plus très bien.
- Ils voulaient quoi ?

- De l'argent et se venger. Ils s'en sont pris à moi. Ils m'ont tondu, battue puis violée et après ils l'ont tué à grands coups de pieds. C'était horrible ! Ils s'amusaient qu'ils disaient, et que c'était bien mieux qu'aux réunions du parti.
- Des communistes ?
- Peut-être ... je ne sais pas ...
- Comment êtes-vous arrivée ici ?
- Je me suis échappée de la cave et je me suis précipitée au commissariat de police.
- Et alors ?
- Je leur ai dit mon histoire ... Et ...
- Continuez, je vous en prie.
- Ils ont ri ... ils se sont moqués de moi. Ils m'ont traitée de salope, de patinoire à boche. Et pour finir, ils m'ont amenée ici. Moi, je voulais être heureuse avec lui. Il n'avait pas demandé à faire la guerre. Il aimait la peinture et il avait du talent. Il avait déserté pour en finir avec ça. Hier, j'étais chez-moi. Ma voisine m'a appelée par la fenêtre et m'a crié : de Gaulle est à l'hôtel de ville ! C'était que du bonheur vous pensez. Je croyais naïvement qu'on était libre.
- Alors vous êtes sortis ?
- Oui ! J'ai dit à mon ami : aujourd'hui c'est un grand jour. Allons acclamer nous aussi le sauveur de la France.
- Comment vous êtes-vous fait prendre ?
- Rue du Temple, on s'est fait chahuter par une bande de jeunes qui portaient des brassards FFI. On a bien essayé de s'éloigner, mais sans succès. Ils devenaient violents, certains me pelotaient les fesses et les seins sans aucune gêne, alors mon ami s'est fâché, mais il a parlé allemand. Ils ont sorti des pistolets et ils ont crié : c'est un boche ! C'est un boche ! Ils menaçaient de nous tuer et ils nous ont obligés à les suivre. J'ai appelé au secours mais, de tous ceux qu'on a croisés, aucun n'est venu à notre secours. Les gens se sont débinés.

- Et après ?
- Ils nous ont poussés dans l'entrée d'un immeuble, puis dans un couloir et ensuite dans un escalier qui conduisait aux caves. Vous connaissez la suite.

Ayant vidé son sac de malheurs, la jeune femme s'effondre à bout de nerfs, en larmes sur l'épaule de Julien.

- Laissez-vous aller madame.

Gagné par la certitude qu'une idéologie chasse l'autre, Julien est saisi d'une immense tristesse en même temps qu'il chuchote à cette femme des mots de réconfort.

- Pourquoi les sociétés ont-elles besoin d'une liturgie de la terreur pour exister ? Après Berlin, après le national-socialisme, voici Moscou et le communisme qui vont mettre le pays en coupe réglée. Le rouge chasse le noir mais la tyrannie de l'esprit demeure. C'est la même défaite de l'homme et de la liberté. Rien ne change.

Desgranges ! Maschman ! Lauro ! A la grille ! La voix de l'homme qui égrène leurs noms en les écorchant, est sèche et malveillante.

- Enfin ! ce n'est pas trop tôt, dit Julien en se levant.
- Ça vous fait plaisir m'sieur Julien ?
- Huit jours qu'on est là à pourrir dans cet endroit infect, sans rien manger que du pain sec et quelques pommes de terre, il me tarde de voir nos juges.

Karl est trop faible pour se lever alors Maria et Julien se présentent seuls à la grille. Le gardien se fend d'un sourire narquois en les apostrophant.

- Bâtons de potence, j'ai une bonne nouvelle : votre babillard n'est pas là.

Maria qui ne comprend pas demande à Julien :

- Qu'est-ce qu'il veut dire ?
- Un babillard est un avocat.
- On n'en aura pas ?

- Non.

Regardant sa fiche l'homme s'écrie :

- Et là et là ! Et le troisième il est où ?
- Là-bas ...
- Son nom ?
- Maschman. Karl Maschman.
- Maschman ? C'est ... le boche ?
- Il est trop faible et il ne peut pas se lever. Il lui faudrait des soins, dit Maria timidement.
- Bin, voyons ! J'vais gober vos sornettes ! ... Allez m'le chercher, sinon c'est à coups de bottes dans le cul que j'vais l'faire avancer.

Désemparé, Julien fait demi-tour. A demi inconscient et couvert de sueur Karl brûle de fièvre et grelotte. Julien le prend dans ses bras mais arrivé à la grille, le gardien, hurle :

- Debout le schleu ! Debout, j't'ai dit !

Julien repose Karl sur le sol et agenouillé, il lui soulève la tête et tente de lui parler. Peine perdue. Karl ne réagit plus. De nouveau, le gardien hurle et lui envoie un coup de pied dans les jambes. Mais Karl ne gémit pas. Le tortionnaire qui a tout juste vingt ans, a dans les yeux des lueurs glacées qui témoignent de son plaisir à contempler la souffrance qu'il fait naître.

- Graine de nazis murmure Maria.

Par bonheur, trop absorbé par sa haine, le gardien n'entend pas. S'acharnant sur le pauvre Karl, il continue d'hurler :

- Debout le boche !
- Vous voyez bien qu'il est inconscient, lui dit Julien en contenant sa colère.
- Pas l'savoir ! C'que j'veux c'est sa souffrance. Chacun son tour. Debout ! Debout, j'ai dit !

Karl ne réagit plus mais conséquence funeste, son inconscience est vécue comme un défi lancé à l'autorité de ce tyran en herbe que les circonstances ont libéré de son enveloppe morale, laquelle, selon toutes probabilités, devait être bien mince

car, pris d'une rage inouïe, il lui balance un grand coup de pied sur la tête.

- Tu vas t'élever charogne ! Salaud de boche !
Exaspérée par tant de cruauté, Maria se rue sur lui, le bouscule, et hurle à son tour :
- Vous allez le tuer ...

Se penchant sur le corps inerte, elle lui prend un bras qu'elle enroule à son cou pour tenter de le relever. Peine perdue : Karl est trop grand et elle est trop petite et aussi trop chétive. Se baissant à son tour, Julien se saisit de l'autre bras et c'est une loque humaine qui entre dans la salle du tribunal, debout si l'on peut dire, les jambes pendantes et les chaussures raclant le sol. Karl n'est plus conscient mais Maria et Julien ne sont guère plus gaillards. Affaiblis par les privations et l'humidité d'une semaine passée à la Conciergerie, le long couloir qui mène à la salle des assises, leur a enlevé leurs dernières forces.

Dans le prétoire, c'est la foule des grands jours qui bruisse comme une salle de concert avant le début du spectacle. Les gens s'interpellent, parlent fort ou rient. La populace est joyeuse. Elle est libre enfin et se défoule. Parfois, on entend vociférer des menaces et des injures à l'égard des accusés qui s'installent sur le banc des prévenus. La salle est chauffée à blanc.

Le journaliste, l'ami de Brasillach avait prévenu Julien, il lui avait dit : la vue de la guerre n'éduque pas ! Au contraire ! Vous verrez : la justice n'existe plus ! Ce sont des cours du peuple présidées presque toujours par un FFI qui s'est autoproclamé maquisard, capitaine, colonel ou juge. Ils appellent ça l'épuration. Alors ils épurent à tour de bras sans faire dans la nuance. Quelque fois, pour une raison inconnue, ils relaxent, mais le plus souvent, c'est la mort qu'ils prononcent. C'est Macbeth devant la marmite des sorcières.

Quand Julien, indigné lui avait rétorqué : Ces gens-là ont des comportements d'assassins et la police les laisse faire ? La police, lui avait répondu le journaliste, elle est comme toujours aux ordres du plus fort, vous savez bien ! Hier, elle obéissait

aux nazis, aujourd'hui elle se soumet à des comités dits de libération qui sont en majorité, soit dit en passant, des bandes de malfaiteurs et de pillards armés.

Mais les résistants, les vrais, où sont-ils lui avait demandé Julien ? Le journaliste lui avait répondu : ceux-là sont partis. Ils continuent le combat jusqu'à la victoire finale. Ils se sont engagés dans la deuxième DB, l'armée de Leclerc ou dans la 1^{ère} armée française de De Lattre. Voyez-vous monsieur Desgranges, le problème est là ! Ceux qui sont restés, les soi-disant redresseurs de torts, ces héros de la vingt-cinquième heure, sont pour la plupart d'infects salopards ... Des marauds de la pire espèce, des lâches et des criminels. Aujourd'hui, le pays est livré aux assassins, à l'anarchie. C'est une guerre civile qui ne dit pas son nom. Il faut lire ce qu'écrivent les communistes dans l'Humanité ! Thorez, leur grand homme, leur déserteur en chef, ce campéadore de salon qui s'est débiné à Moscou en 1939 avec la pétouille au ventre et qui ne rentrera en France que lorsque tout danger sera écarté, donne le ton avec Duclos, Cachin et toute la clique. Chaque jour, leur feuille de choux réclame des têtes nouvelles : ... *du sang pour laver les larmes des martyrs ! Rien que ça ! Mort aux boches, qu'ils écrivent et mort aux traîtres !* La vengeance et la haine, voilà ce qui motive ces suceurs de sang qui composent les tribunaux du peuple. On est revenus aux pires heures de 1793 et de 1794. C'est le règne de la terreur.

Pensez ! Une simple lettre anonyme ou une accusation suffit à votre exécution. Paf ! Douze balles dans la peau ou la corde. Allez ! Au suivant ! Oui mon cher, c'est comme ça que ça marche ! On ne prend pas le temps d'enquêter. Et d'ailleurs, ce serait juste impossible. On ne peut ni se déplacer ni téléphoner. Comment retrouver les témoins dignes de foi ? Tenez ! sur les 10 000 ouvrages d'arts que comptait la France avant-guerre, 8 000 ont été détruits. Il y avait 12 000 locomotives, à peine plus de 2 000 sont en état de fonctionner. On est foutus mon vieux ! Faut se faire une raison, la guerre est bien la mère de toutes les calamités.

Perdu dans ce sombre tableau, Julien est occupé à serrer Karl contre lui pour l'empêcher de tomber et il n'a pas entendu l'ordre de se lever que vient de crier l'huissier à l'arrivée de la cour. Il se fait sèchement rappeler à l'ordre. Le président frappe son pupitre d'un coup de maillet et s'écrie :

- Silence ou je fais évacuer la salle !

Le calme revient immédiatement. Chacun retient son souffle, attendant d'exploser sa joie car, dans l'assistance, nul ne doute que la mort sera prononcée. Tout près de Julien une grosse femme dit à sa voisine assez fortement pour qu'il entende les mots distinctement :

- Un boche et deux collabos, ça vaut trente-six balles ! Pas plus ! Pas b'soin de procès !

Le ton est donné.

- Vous êtes Desgranges Julien ? questionne le président, un jeune FFI qui arbore un brassard sur le bras.
- Oui monsieur.
- Et vous, Lauro Maria ?
- Oui monsieur.
- Et vous ... Maschman ... ?

Pour qu'il puisse voir Karl toujours inanimé, Julien le soulève aussi haut qu'il peut.

- Qu'est-ce qu'il a ? Ah, c'est Maschman le boche, c'est ça ?
- Oui monsieur.
- Vous êtes tous les trois accusés de faits de collaboration et d'entente avec l'ennemi. Qu'avez-vous à dire ?
- Que les accusations sont fausses et malveillantes. Nous sommes des résistants.
- Eh bien, lance le président, ne vous gênez pas ! Insultez le peuple français, lui qui a tant souffert de vos trafics pendant l'odieuse occupation.

Une vague d'indignation parcourt la salle. On entend même des cris. Les vociférations fusent :

- A mort ! A mort !
- Vous nous accusez sans preuves ! s'écrie Julien.
- J'ai là une lettre suffisamment éloquente qui dénonce vos inavouables méfaits. Je n'ai pas besoin d'en connaître davantage.
- Alors ce n'est pas un procès, c'est une mascarade, hurle Julien aussi fort qu'il le peut.
- Comment vos amis les boches traitaient-ils les résistants ? Avaient-ils de la compassion pour les innocents fusillés ? Le peuple n'a pas de leçons à recevoir des traîtres et des complices de l'envahisseur.
- S'adressant au procureur, il lui demande :
- Quel est votre avis ?
- Je demande la peine de mort pour les trois accusés. Sa voix est claire, tout juste un peu lasse à cause de la routine. Il n'a pas même jugé utile de se lever.

Le président se penche vers ses assesseurs et, du menton, réclame leur avis. A tour de rôle, chacun d'eux hoche de la tête en signe d'approbation. La question est tranchée ... en avance sur les têtes qui tomberont le lendemain. Se haussant du col, et sans même dissimuler sa satisfaction, il signifie sans attendre la sentence aux trois accusés avec le débit d'un speaker de radio annonçant une belle journée de printemps :

- Vu l'article 75 – 5 du code pénal, je vous condamne à la peine capitale ! Vous serez pendus demain, à l'aube. Qu'on emmène les prisonniers. Affaire suivante.

C'est un tonnerre d'applaudissements. La salle exulte. La France épure dans l'allégresse. Et surtout elle épure vite !

Chapitre 36

La nuit est venue. Le temps va si vite et les heures qui passent sont trop courtes pour Julien qui a peur et qui lutte pour rester éveillé. Pour sa dernière nuit, il se refuse à l'idée de voir le bourreau le surprendre au petit matin dans son sommeil. Il veut l'attendre et l'entendre venir. Mais il a beau lutter, il manque de forces et le sommeil l'emporte.

Dans son rêve, il chute sans pouvoir s'arrêter car sa nuit est sans fond, sans côtés, sans commencement ni fin. Tout est lisse autour de lui,

Soudain, il ne tombe plus et la nuit disparaît et le temps n'a plus cours. Il baigne dans l'infinie douceur d'un ruissellement de lumière. Il cherche son corps mais ne le voit pas. L'étrange séparation s'est faite à son insu. Et pourtant il existe : il pense sans sa tête, entend sans ses oreilles et voit sans ses yeux. A quoi ressemble-t-il ? Il n'a ni soif ni faim ni même aucun besoin, aucune envie, aucun désir, aucune colère ni aucune lassitude. Rien ne l'assaille. Il est uni au milieu qui le porte dans une harmonie qu'il devine plus qu'il ne la sent car il n'a plus de masse. Seule une vibration délicieusement légère l'agite et semble lui donner sa vitesse et sa force. L'onde gravitationnelle, enroulée sur elle-même trouble le fond diffus de l'univers.

Dans son envoûtant voyage à travers les étoiles, il croise d'immenses trous noirs qu'il prend plaisir à traverser. Utilisant les passages des étranges trous de ver pour aller d'un bord à l'autre de l'univers, il va plus vite que la lumière contrainte, par les lois de la physique, d'emprunter les longs chemins courbés de l'espace et du temps déformés.

Ébloui, il découvre l'immensité des cieux et s'émerveille devant la ronde des électrons et leurs éblouissantes farandoles d'ombres et de lumières. Le ciel est en fête et Julien se gave de sa joie et de sa sérénité.

Qui est-il ? Tout est si nouveau et si étrange car, même privé de lèvres, il sourit. Il comprend que la mort n'est qu'un mot et qu'elle n'existe pas.

- J'en avais si peur, se dit-il ! J'étais de ces hommes, bibets ordinaires ou petits écrélots qui pensent tout savoir mais qui refusent de croire que la vie vient du ciel où elle a sa demeure.

Tout à sa jubilation, Julien rencontre une perle de lumière d'une beauté sublime. Ébloui par sa grâce, il l'appelle et lui demande :

- Tu illumines le ciel. Puis-je savoir qui tu es ?
- Je suis une lumière primordiale.
- Ce que tu es belle !
- C'est parce que tu ne te vois pas mais tu es exactement comme moi.
- Tu sembles tout savoir.
- C'est parce que tu es nouveau et que tu as tout oublié de ton passé céleste. C'est normal.
- Te plairait-il de me rafraîchir la mémoire ?
- Il n'y a pas de secrets dans le ciel. Que veux-tu savoir ?
- Eh bien ... je voudrais savoir comment la vie est apparue.
- La vie est la propriété de la lumière primordiale. Ainsi, toi et moi nous avons fait un aller-retour sur la terre pour répandre la vie.
- Mais la lumière primordiale d'où vient-elle ?
- Elle fut créée juste après les ténèbres le jour où Dieu a lancé son cri de fureur contre le mal qui menaçait l'équilibre de son royaume.
- Dieu a crié ?
- C'est ce grand cri que les hommes appellent le big bang.
- Celui qui est l'origine de l'univers et du temps ?
- Oui, Dieu rejetait le mal qui menaçait le Paradis.
- Voilà donc l'origine du mal ...
- En effet, mais pris de pitié, car Dieu aime toutes les créatures, il n'a pas voulu qu'elles restent enfermées dans l'épaisseur des

obscurités pour l'éternité, alors il a précipité par-dessus les ténèbres le souffle de son amour et de son intelligence. C'est ce phénomène inouï que les hommes appellent l'inflation et qu'ils ne comprennent pas. En une fraction de seconde, l'univers a subi un accroissement phénoménal et la lumière est apparue, portant la vie et la conscience de la vie. Allez mon ami, je pars. Bienvenue au ciel

Resté seul, Julien admet sans peine que si l'homme avait la conscience de ses origines et de l'incroyable bonheur qui l'attend, il irait sans attendre se jeter hardiment dans la mort plutôt que de subir le tas de misérables souffrances de la vie. Bien entendu, l'humanité succomberait rapidement.

Amusé par sa trouvaille, il pense que l'instinct de survie doit être la conséquence directe de cette fenêtre verrouillée de l'intérieur. Admirant la pertinence de cette disposition, il voudrait savoir si la vie est pour Dieu une amusante expérience et s'il attend de la conclure avant d'entreprendre une nouvelle aventure. Par-dessus tout, il aimerait rencontrer Dieu pour voir comment il est et où il vit et aussi d'où il vient. Et à la fin des fins, il voudrait bien comprendre le concept d'éternité où il craint de s'ennuyer.

Soudain, il ressent une inquiétude. Comment fera-t-il pour retrouver Danielle, sa mère et sa grand-mère Marie, monsieur Lebroc ? Et Juta son bébé ? Et Parcila et Karl et Maria et Melita ? Comment les distinguer au milieu de milliards de milliards de gouttes de lumières toutes semblables qui filent à la vitesse de la lumière ?

Il tend l'oreille : tiens, voilà qu'on m'appelle ! Mais oui, c'est la voix de Danielle, je la reconnais. Ah, merveilleuse Danielle, elle est si débrouillarde qu'elle m'a déjà repéré au milieu de cette immensité. Nous allons pouvoir reprendre le cours de notre vie terrestre, ici-même dans le ciel ! Le bonheur de Julien se dilate aux dimensions de l'infini.

- Julien ? Julien ? ... C'est moi Danielle.
- Je suis là !

Julien s'entend parler. Voilà bien une chose inouïe. Car de nouveau il sent son corps. Incrédule, il fait son inventaire, tâtant ses bras, ses mains et son visage.

- Oui, murmure-t-il, je me reconnais. Je suis entier.
- Julien ! Karl ! Maria ! C'est moi Danielle.

Encore drogué par son rêve, Julien s'étonne du bruit d'une clé qui tourne dans la serrure et de la porte de la cellule qui s'ouvre sur le visage rayonnant de Danielle. Il est dans la sidération.

Dans le fond de la cellule, Maria qui a le cœur sur des épines et qui prie à genoux près du corps sans vie de Karl, est saisie d'une émotion semblable. Seulement quand elle entend la voix de son Séraphin qui l'appelle, sa fatigue et sa peur déchaussent leur bonnet et ses jambes retrouvent la force de leurs quinze ans. D'un bond elle est sur pied et toute émue elle s'écrie :

- Je suis là ! Séraphin, je suis là !

En trombe Danielle pénètre dans la cellule tandis que Séraphin, arrivé derrière elle, se précipite dans les bras de sa femme. Sur le seuil de la porte un inconnu, un militaire d'une trentaine d'année s'immobilise. Il a un pistolet dans sa main droite et sur sa manche à l'épaule gauche, un drapeau américain. L'image est irréaliste. Danielle a stoppé son élan. Elle est clouée de bonheur en contemplant Julien qui n'a d'yeux que pour elle. Devant le Christ ressuscité, la stupeur et la joie des apôtres ne pouvaient pas avoir plus de force que celles qui les paralysent à cet instant.

- Toi ? .
- Oui !
- Vivante !
- Oui !
- Mais comment as-tu fait pour nous retrouver ?

La question de Julien balaie l'ivresse qui les avait saisis tous les deux. Danielle s'écrie :

- Plus tard ! Plus tard !

S'arrêtant soudain elle se retourne et demande :

- Karl, tu es où ?
- Là ! Dans l'ombre du mur, répond Maria. Il est mort dans la nuit. Alors, vidant son sac trop plein de désespoir, elle accuse et hurle : ce sont les français qui l'ont tué !

Danielle s'approche lentement du cadavre de son mari qu'elle contemple, longuement, sans un mot, laissant couler ses larmes puis, s'agenouillant près de son visage, elle lui donne un baiser.

- Cher Karl, pardonne-moi. J'arrive trop tard.

Elle pose sa main sur son front glacé et, bien qu'il soit chrétien, elle récite pour lui le Kaddish, la seule prière qu'elle connaît entièrement. Quand elle a fini de glorifier et de sanctifier Yahvé, elle se relève et fait son éloge à haute voix :

- Karl, tu as honoré ton pays. Tu étais le vrai visage de l'Allemagne, celle qui est digne de faire partie de la communauté des hommes. Tu m'as dit que le nazisme n'était pas un accident de l'histoire, mais un mal profond qui menace l'humanité depuis l'aube des temps et que tu te plaisais à nommer *corrahatrah*. Tu disais encore qu'il ne fallait jamais s'arrêter de veiller et de lutter car le mal qu'il incarne est éternel. Demain, l'Allemagne, ton grand pays, se relèvera et il honorera ta mémoire. J'y veillerai ! Dieu ait ton âme mon héros, mon ami. Tu es un juste selon mon cœur où tu vivras jusqu'à mon dernier jour.

Soudain, le militaire en faction devant la porte et qui jusqu'à lors demeurait silencieux, leur lance avec un fort accent espagnol :

- C'est l'heure madame. Il faut partir.
- Pas sans lui, s'écrie Maria, la gorge serrée, désignant du menton le corps de Karl.

Danielle reste interdite comme si l'idée de ramener le corps de son mari lui avait échappé mais que, rappelée à l'ordre, la question la frappe comme un boomerang. C'était à elle de prendre la décision. Séraphin, qui tient le visage de Maria dans ses

mains, tranche pour elle le nœud gordien et avec beaucoup de bienveillance, lui dit :

- Je m'en occupe, madame Danielle.

Chargeant le corps décharné sur ses épaules de bûcheron, il s'engage le premier dans le long couloir qui mène vers la sortie où quelques ampoules anémiées dispensent une lueur fantomatique, donnant aux deux geôliers, ficelés et bâillonnés sur leurs chaises, l'allure de figurants d'un théâtre de rue dans une mise en scène médiocre et dépouillée.

Sur le quai de l'Horloge, déserté à cette heure de la nuit, deux half-tracks américains de la division Leclerc les attendent.

- Les civils me condamnent et l'armée me sauve une fois encore murmure Julien en avalant l'air frais de la nuit, les yeux étincelant de bonheur.

Les moteurs rugissent et les deux machines de guerre foncent ensemble vers les Champs Élysées qu'ils remontent jusqu'à l'Etoile. Dévalant l'avenue de la Grande Armée, ils passent la porte Maillot et filent vers le Pont de Neuilly qu'ils traversent. Dans Courbevoie, ils tournent à droite et longent le fleuve sur cinq cents mètres avant de virer à gauche. Dans Carl Hébert ils roulent jusqu'au N°5, à la Bourse du travail.

Descendant du half-track, Julien dit à Danielle :

- C'est donc là que tu étais pendant toutes ces années.

Il ne peut s'empêcher de penser aux heures sombres passées à l'attendre sans savoir si elle était vivante ou morte. Mais pour l'heure, il a hâte d'apprendre comment, avec Séraphin, elle a pu les sauver en faisant appel à des soldats espagnols de l'armée de Leclerc qui portent sur l'épaule gauche la bannière étoilée des États-Unis d'Amérique.

Aux côtés du lieutenant de la 2ème DB, Séraphin est fier et il dit à Julien :

- Patron, je vous présente Amado Granell ^{cxlvi}. Il était mon capitaine dans l'armée républicaine espagnole.

- Heureux de vous connaître lieutenant lui dit Julien. Nous vous devons la vie. Merci ...
- Ne me remerciez pas monsieur. J'ai fait mon devoir. En même temps, j'ai rendu service à un ami.

La voix du lieutenant est ferme, rocailleuse et chaude et les "r" qui roulent dans sa gorge, indiquent nettement des origines ibériques.

- Est-il indiscret de vous demander ce qu'un ex-républicain espagnol fait dans une division française de l'armée américaine, lui demande Julien ?
- C'est la guerre monsieur !
- Oui, ça je sais, mais la guerre d'Espagne devait être différente de celle-là ?
- La guerre est la guerre et tuer c'est toujours tuer ! Il n'y a pas de bons ou de mauvais ennemis.
- Il n'y aurait donc pas de différence entre tuer des allemands et tuer de vos compatriotes espagnols ?
- Un fasciste est un fasciste et un salaud est un salaud. Le mal est dans le cœur de l'homme.
- Voilà une réponse inattendue de la part d'un soldat.
- Monsieur, le mal est comme une graine, il attend des conditions favorables pour se développer.
- Et ... y-a-t-il une graine du bien selon vous ?
- Elle ne pousse pas tout le temps.
- Et à quel moment pousse-t-elle ?
- Quand les feuilles du mal commencent à tomber.

Pensant trouver un va-t'en guerre, Julien découvre un esprit lucide mais sans illusion sur les hommes. Pourtant dans sa voix, il a senti une émotion que ses propos, sévères et sombres, croient sans doute pouvoir dissimuler.

Craint-il de montrer sa faiblesse ou des fêlures profondes ? Julien s'interroge sur cet homme de quarante ans qui ne se vante d'aucune action héroïque et qui dévale le cours de sa vie

sans révolte, à la façon du gravier que le torrent arrache de la montagne et qui se retrouve un beau matin à l'embouchure du fleuve.

En 1936, la vie l'avait jeté dans la guerre. Comme Séraphin, fatigué des tueries qui continuaient malgré la victoire des fascistes, menacé de mort, il avait en 1939 prit le chemin de la France. Mais, alors qu'il franchissait les Pyrénées, la guerre de nouveau l'avait repris.

Prisonnier de la république française, il avait eu le choix entre la légion étrangère ou un retour à la case départ, de l'autre côté de la frontière, chez Franco, l'ennemi fasciste. Sans hésiter, il avait fait le choix de la France.

- Ça fait huit ans que je fais la guerre, dit-il ! J'ai l'impression de n'avoir connu qu'elle.
- Et maintenant vous faites la guerre mais dans l'armée américaine.
- Oui, la guerre c'était mon destin. Le gouvernement français se méfiait des espagnols, alors en nous envoyant en Afrique du Nord, il se débarrassait de nous. En décembre 1942 je combattais en Tunisie et en mai 43, j'étais à Bizerte où j'ai rejoint la colonne Leclerc qui arrivait du Tchad par la Libye. Le général de Hautecloque y venait pour créer sa 2^{ème} DB. Pensez donc ! On était vingt nationalités : français, espagnols, noirs, arabes, chrétiens, musulmans, juifs. Quelle diversité mais quelle fraternité ! C'était beau, je vous assure ! Après, on est allés à Rabat s'équiper. Puis, on a gagné l'Angleterre et le 1er août, on débarquait en Normandie avec la III^{ème} armée de Patton. J'ai combattu à Avranches et à Falaise et le 20 août, la *Nueve*, c'est le nom de mon unité, a reçu l'ordre de gagner Paris. Le lendemain, ma section qui appartient à la première compagnie du 2^{ème} bataillon de la 2^{ème} DB, a eu l'honneur d'être la première à franchir la Porte d'Orléans. Et c'est ainsi que moi, un espagnol, un ancien capitaine anarchiste de la Colonne de fer de la deuxième

république espagnole, j'ai été le premier officier de l'armée française reçu par le Conseil National de la Résistance.

Il raconte son histoire, simplement, en souriant, d'un trait, non sans observer un peu de désinvolture. Julien le sent fier d'être un *catalan-ibéro-franco-américain*, une espèce hybride de l'humanité que seule une guerre mondiale peut produire.

- Mais Paris est grand ? Comment vous êtes-vous trouvés avec Séraphin ?
- Le 24 août, j'étais avec ma section en faction devant l'hôtel Majestic. C'est là que je l'ai aperçu qui rôdait autour de mes half-tracks.
- Qu'est-ce que vous fichiez là Séraphin ?
- C'est bien simple patron et, voyez comme le hasard fait bien les choses, avec Madame Danielle on vous cherchait mais on ne savait pas où vous étiez. Je vous craignais aux mains de la gestapo et comme le Majestic était le dernier endroit où il pouvait en rester quelques-uns, je suis allé voir. Mais l'entrée était gardée par les américains. Le plus surprenant, c'était que les half-tracks portaient tous le drapeau de la seconde république espagnole avec les noms de Teruel, Guernica, Guadalajara ou Ebro ... Mais le plus étonnant c'était que ces drôles d'amerloques ne parlaient pas un seul mot d'anglais, mais seulement un solide espagnol et un français à moitié convenable.

Julien lui demande :

- A quoi avez-vous pensé alors ?
- Naturellement à mon pays, à la Catalogne, à l'Espagne : Teruel, Guernica, Guadalajara, Ebro sont des noms de batailles de notre guerre civile. Vous savez patron, je me suis battu à Teruel avec le capitaine, mais ...

Lui coupant la parole, Julien s'adresse au lieutenant.

- Vous avez accepté de mobiliser votre petite armée pour nous sauver, au nom de quoi ?

- Monsieur, en 1936, à Teruel justement, il y avait des combats d'une terrible cruauté. *Viva la muerte*^{cxlviii} ! criaient les fascistes de Franco.

Julien ne peut s'empêcher de s'écrier :

- La mort plutôt que la vie ! ... Difficile d'être plus con et plus mauvais !
- Ce jour-là, reprend l'espagnol, j'étais encerclé, sans possibilité de fuir. Séraphin est arrivé avec une escouade et, au péril de sa vie, il m'a délivré d'une mort certaine. Ça ne s'oublie pas. J'avais une dette de sang et j'étais heureux de l'honorer.
- Cela ne me regarde pas, mais j'aimerais savoir... si vous avez agi de votre seul chef ?
- Je suis un soldat monsieur. J'ai demandé à mon commandant son accord ... Le capitaine Dronne m'a dit : Amado, fais ce que tu dois faire, mais le départ de la compagnie c'est demain matin à dix heures. La guerre n'est pas finie. Sois à l'heure avec ta section au complet ! Voyez monsieur, il n'est que six heures et j'ai encore quatre heures devant moi.
- Et si votre capitaine Dronne vous avait dit non, qu'auriez-vous fait ?

Il réfléchit un instant et il ajoute avec un grand sourire :

- Ça monsieur, on ne le saura jamais ...
- A cet instant, Danielle entre avec Maria. Elles portent chacune un grand plateau avec du café chaud, des bols et du pain.
- Voilà le petit-déjeuner. On l'a tous bien mérité. A table !

Regardant Julien qui la dévore des yeux, Danielle murmure tendrement :

- Je vais servir le papa de mon enfant !

EPILOGUE

Chapitre 37

- C'est une manie chez toi de me croire morte !
- J'ai bien cru que les nazis te tenaient et que je ne te reverrais plus.
- Mais je suis là !
- Et Karl ?
- On va l'enterrer ici dans le jardin.
- Tu as de la peine ?
- Je suis triste de sa mort, mais je veux vivre.
- Je ne te juge pas ...
- J'avais cru ...
- Non !
- Toi aussi tu veux vivre ?
- Oui !
- Alors, tu vois bien.
- Dis-moi Danielle comment ce miracle s'est produit : nos retrouvailles.
- Miracle, miracle... Ne va pas chercher de mystère là où il n'y en a pas. Le jour où on est partis à Courbevoie, Séraphin et moi on a joué de malchance : on s'est fait avoir comme des débutants ! On craignait les SS et ce sont les flics français qui nous ont piqués comme des papillons.
- Ma foi, lui fait remarquer Julien, quand on voit un spécimen rare comme toi, on se précipite pour l'attraper.
- Moque-toi ! N'empêche, on pédalait dur. On arrivait en haut des champs quand paf ! un barrage ! Les pandores arrêtaient tout le monde.
- Qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

- Comme d'hab. ... Des trafiquants ... Le marché noir !
- Alors ?
- D'abord Séraphin n'avait pas ses papiers. Ils lui ont fait des chicaneries et ils nous ont fouillés.
- Je parie que tu transportais de la nourriture pour tes copains ?
- Dame ! J'avais rempli nos sacoches de conserves, de fruits confis et de viandes.
- Ils vous ont arrêtés ...
- Et avec quelle gourmandise ! Je ne te dis pas ! Le chef des argousins en avait de la chalibaude dans les yeux ! Ah, ah, qu'il me disait, ça transporte de la chaircuit'rie au mépris de la loi ! Vot' compte est bon ! Allez ouste ! Embarquez-moi tout ça. Et nous, direct dans le fourgon !
- Les vaches !
- Ils ont aussi pris nos vélos.
- Et, où vous ont-ils emmenés ces chabraques en cuir bouilli ?
- Au poste, pour être interrogés.
- Ils ne vous ont pas laissés repartir ?
- Tu parles ! Le soir ils nous transféraient à la Santé.
- Oh les ragoûts de pièces pourries, on voudrait leur pisser au bénitier.
- Je te trouve beau quand tu te mets en colère.
- Non mais, c'est vrai quoi ! ... Ces frelampiers de la dernière heure nous feraient croire qu'ils ont gagné la guerre à eux seuls.
- Il faut t'y faire Julien, le monde n'est pas bon.
- Et ... vous avez été libérés comment ?
- Le jour de notre procès. Il y a trois jours.
- Les juges vous remis en liberté ?
- Pas du tout ! En chemin vers le Palais de Justice, notre panier à salade a été arrêté par un barrage. C'était des FFI. Le jeune gars qui les commandait m'a demandé ce qu'on avait fait. Je lui ai dit qu'on était des résistants mais qu'on nous prenait pour des

trafiquants. Il ne me croyait pas bien sûr mais en se retournant, il a vu Séraphin et il s'est exclamé : on se connaît tous les deux ! Vous êtes Séraphin ! Et les voilà dans les bras l'un de l'autre. C'était Jean-Marie-Aaron dit petite Adèle, le jeune juif qui a fait le coup de main avec vous à Fresnes, pour sauver les anglais.

- Le cul bordé de nouilles ! On peut dire que vous avez trouvé la fève dans le gâteau !
- Monsieur, apprends que les bonnes fées se sont penchées sur mon berceau et que, pendant toutes ces années où tu étais absent, j'ai appris à jeter toutes les choses encombrantes à la gri-bouillette.
- Quel bagou tu as depuis que tu fréquentes la résistance. Tu ca-joles comme une pie dénichée.
- Je suis seulement heureuse ... heureuse tu comprends ? Et j'ai envie de le crier.
- Moi aussi, mais finis quand même ton histoire. J'ai hâte de savoir.
- C'est vrai que ce jour-là, Séraphin et moi, on a tiré au doigt mouillé et on a gagné ... On avait tiré un as.
- S'il te plait Danielle ... la suite...
- Ce qu'on a fait ? C'est simple ! On a battu les buissons, on a couru les quatre coins et le milieu de la ville. On n'avait qu'une idée, c'était de vous retrouver. Alors on se disait : voyons, ils sont bien quelque part. On a fureté. On allait aux écoutes. On a remué ciel et terre.
- Quelle éloquence. Bravo ! Mais qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?
- Le procès.
- Comment tu étais dans la salle ?
- Oui, tout au fond, debout au milieu de la foule qui hurlait à mort, à mort ! Oh ! Si j'avais pu les tuer tous ces sauvages. Je t'ai fait des signes, mais tu étais trop occupé à maintenir Karl dans tes bras pour le tenir debout.

- Comment as-tu su qu'on était retournés à la Conciergerie ?
- Séraphin.
- Quoi Séraphin ?
- Il y est allé au culot et il vous a suivis.
- Il a pu circuler librement dans la Conciergerie ?
- Tu sais quand il veut une chose celui-là ! Un gamin qui passait dans un couloir et paf ! Un coup sur la tête, ni vu ni connu. Et avec son brassard et son flingue, on l'a pris tout de suite pour quelqu'un de la maison.
- Ce Séraphin quelle trouvaille.
- Et sa Maria itou.
- Tu parles comme le peuple maintenant ?
- Voyons itou, c'est joli non ?
- Bon ... et la suite...
- Eh bien ... on pensait qu'ils vous enverraient à la Santé où à Fresnes, mais bing ! ... ils manquaient de fourgon pour vous transférer.
- Une veine !
- Tu vois, mon Julien, pour toi aussi les fées avaient mis une fève dans le gâteau
- Maintenant j'en suis sûr, là-haut quelqu'un veille sur nous.
- Là-haut ! Là-haut ! Et en bas ? Je suis là moi ! J'ai pris ma part.
- Jalouse !
- Non, mais notre Juju va retrouver ses deux parents.
- Serais-tu en train de me faire une proposition ?
- Normalement, c'était à toi de la faire ...
- D'accord ! Alors je me prépare. Je mets mes gants beurre frais.
- Mais tu n'as pas de gants et pas de beurre.
- Ce que tu peux être crampon quand tu t'y mets. Tu dois imaginer.
- C'est pareil.
- Bon entendu. Continue ...
- Je me mets à genoux ...

- Pas la peine de le dire, je le vois bien ...
- Tu vas arrêter de parler... L'instant est solennel.
- Je me tais !
- C'est juré ?
- Mais oui, mais oui ...
- Danielle s'il te plait ...
- Chut ! Je n'ai rien dit. Continue !
- Danielle Gassman, veux-tu m'épouser ?
- Et là, je dois te répondre oui ?
- Idiote ! Tu dois être sérieuse.
- Mais oui triple andouille, je le veux ! Mais je te rappelle que nous sommes déjà mariés.
- Mais tu es veuve ...
- Et alors ? Toi aussi tu es veuf ...
- Bon ! Et alors ?
- Alors ? Je t'aime comme une folle. Et je n'ai jamais aimé que toi.
- Moi aussi.
- Oh ça ! Julien Desgranges, je n'en mettrais pas main au feu.
- S'il te plait mademoiselle Gassman, laissons les morts enterrer les morts.
- Ah te voilà bien ! Tu te défausses et tu me ressorts ton Évangile, espèce de manipulateur !
- Danielle, pour te prouver mon amour, je te demande de m'accepter dans ta communauté juive mais ... en Israël.
- Quoi ! Tu veux devenir juif et aller là-bas faire le coup de main ?
- J'aimerais te faire ce cadeau.
- Rien ne t'y oblige. Le prophète Jérémie a dit qu'on pouvait quitter sa terre en emmenant sa religion ...
- Toi et la terre d'Israël ne font qu'un pour moi ... Et les juifs ont besoin de retrouver leur terre.
- Mais ... et ton Jésus ?

- Il est à Jérusalem et il est dans mon cœur et je serai comme lui, chrétien et juif. J'apprendrai à le prier et à l'aimer. Et même, j'irai communier. D'ailleurs, Jacques, le frère de Jésus, pensait que pour être chrétien il fallait être juif.
- Et Paul l'apôtre, disait qu'on pouvait être chrétien sans être juif.
- A t'entendre Danielle, on pourrait penser que tu es plus chrétienne que juive ?
- Mon minou, l'essentiel est d'aimer Dieu car j'ai la faiblesse de croire que son amour est ma force.
- Oui Danielle, je le crois aussi. Cette guerre m'aura appris que la synagogue, la mosquée ou l'église, c'est toujours la maison de Dieu.
- N'empêche Julien ! Tu sais comment on appelle les gens de ton espèce pas ordinaire ?
- Je sais, lui dit-il dans un formidable éclat de rire, un gentil ... juif.
- Non ! Un relaps !
- Vas-tu arrêter de me persécuter, juive de mon cœur ! ... Si non je fais de toi une marrane.
- Oh, crois-tu pouvoir m'intimider longtemps ? J'irai à la messe avec toi et, ensuite, nous irons ensemble à la synagogue.
- Peut-il exister sur cette terre un homme et une femme plus libres que toi et moi ? Libres ! Libres ! Si tu savais Danielle ...
- Quoi ?
- Viens, on va chercher Juju.
- Et lui ? Il sera juif ou chrétien ?
- Quand il aura l'âge, il choisira. Mais peut-être voudra-t-il, lui aussi, être en même temps juif et chrétien.

FIN

NOTES

ⁱ Empreintes digitales – taches de vin - grains de beauté particuliers – tatouages – blessures – cicatrices - etc.

ⁱⁱ Phrases extraites des journaux de l'époque.

ⁱⁱⁱ Daladier qui a succédé à l'éphémère Léon Blum en avril 1938, vient de signer les accords de Munich au matin du 30 septembre 1938. La Tchécoslovaquie est amputée des Sudètes. L'anglais Chamberlain, triomphant, annonce que la paix est sauvée

^{iv} Au cours d'un meeting en 1937

^v Il avait protesté contre les accords de Munich

^{vi} Soucieux d'éviter d'être assimilé à la famille de banquiers qui comportait dans ses rangs un Louis de Rothschild, Louis George Rothschild choisit le pseudonyme de George Mandel (nom de sa mère). Directeur de cabinet de George Clemenceau, député puis ministre des colonies de 1938 à 1940 et ministre de l'intérieur dans le gouvernement de Paul Reynaud (21 mars 1940-16 juin 1940).

^{vii} Signé le 23 août 1939

^{viii} Phrase empruntée à Lucien Rebatet dans son livre « les décombres » - LES EDITIONS DE NOËL 19, rue Amélie, 19 PARIS-VII^e 1942.

^{ix} Darquier était un cruciverbiste réputé

^x BDM. - Bunt Deutscher Mädell,

^{xi} Hitlerjugend : jeunesses hitlériennes

^{xii} Tiré de la vie de Melita Mashmann

^{xiii} Tiré des discours d'Hitler

^{xiv} Tiré des discours d'Hitler

^{xv} Ernst Moritz Arnt est un écrivain allemand qui s'est consacré à mobiliser ses concitoyens contre l'occupation de l'Allemagne par les troupes de Napoléon 1^{er}

^{xvi} L'Europe continentale est alors dominée (et humiliée par Napoléon 1^{er}). L'Allemagne n'existe pas. La quarantaine d'états qui la compose ne sont pas unifiés. Il faudra attendre Guillaume 1^{er} roi de Prusse et son 1^{er} ministre Bismark pour réaliser l'unification (1871- traité de Versailles signé dans la galerie des glaces : le roi de Prusse devenant Empereur d'Allemagne).

^{xvii} Citation tirée du discours de Goebbels

^{xviii} Citations tirées des discours d'Hitler

^{xx} La Nuit de Cristal ou « kristlnacht » (9 nov et 10 nov 1938). En Allemagne et en Autriche, un pogrom contre les juifs est organisé par les dirigeants du III^e reich. Des magasins et des synagogues sont détruites ou incendiées et 30 000 juifs sont arrêtés et près d'une centaine assassinée.

xxi Georges Montandon. Ethnologue français développe à partir de 1938 une théorie sur l'ethnoracisme et l'antisémitisme

xxii Expliquer le réel par l'impossible – Alexandre KOYRÉ - philosophe des sciences.

xxiii Une idée très répandue dans certains journaux de l'époque

xxiv Rosa Luxembourg était une militante et théoricienne socialiste et communiste. Née dans l'Empire russe en 1871, elle a été assassinée en 1919 à Berlin.

xxv Dachau fut le premier camp de concentration nazi à quelques kilomètres de Munich. Sa construction date de 1933

xxvii Le livre de la Genèse -1 - 28

xxviii Proéminent ou lager ou encore kapo = chef de block/ Le lager kapo était chef des kapos ; le kapo des kapos.

xxix Dessin animé d'Emile Kahn

xxx Cicéron – De la Divination - 1^{er} Siècle AJC

xxxi Yahvé s'écrivait YHWH. Un tétragramme imprononçable

xxxii La synagogue de Doura est entièrement recouverte de peintures iconographiques.

xxxiv Nom qui a parfois été donné dans les camps de la mort qui recensait un nombre important de communistes

xxxv Lageraltester, autrement dit le chef des rouges, patron des proéminents.

xxxvi Nacht und Nebel – N.N. – en français nuit et brouillard. NN est le nom de code des directives pour les infractions commises contre le Reich y compris les forces d'occupation. Et le 7 décembre 1941 le maréchal Keitel signe une lettre qui dit explicitement : *A. Les prisonniers disparaîtront sans laisser de trace - B. Aucune information ne sera donnée sur leur lieu de détention ou sur leur sort*

xxxvii Extrait du poème « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage »
... Quand reverrai-je hélas de mon petit village fumer la cheminée...
Joachim **Du Bellay** est né près de Liré, en Anjou, au sein d'une famille de notables provinciaux de grand renom.

xxxviii Waffen – La Waffen SS (Littéralement escadron de sécurité) était la branche militaire de la SchutzStaffel (SS)

xxxix Waffen – La Waffen SS (Littéralement escadron de sécurité) était la branche militaire de la SchutzStaffel (SS)

^{xi} Marcel Dassault, déporté à Buchenwald en Août 1944, a raconté qu'il a pu rester en vie grâce à la protection des réseaux communistes du camp et de Marcel Paul en particulier.

^{xliii} En 70 de notre ère, Titus, fils de Vespasien, met à sac la ville de Jérusalem et détruit le Temple, sauf un mur qui est devenu le mur des lamentations.

^{xliv} L'Écclésiastique – L'éducation – 30

^{xlvi} DEUTSCHLAND SIEGT AN ALLEN FRONTEN^{xlv} - l'Allemagne est victorieuse sur tous les fronts.

^{xlvii} Louis Philippe était appelé roi des français et non roi de France. Il prônait une politique du "juste milieu".

^{xlviii} Tank allemand

^{xlvi} Laissez-passer

^{lix} Le Gross Paris est le siège du gouverneur militaire allemand du grand Paris. Il était situé à l'hôtel Meurisse au 228 rue de Rivoli dans le 1^{er} arrondissement, en face du jardin des Tuileries. Le général Alfred von Vollard Bockelberg fut le 1^{er} Commandant du Gross Paris en Juin 1940–

^l Hector Guimard - Célèbre architecte – Lyon 1867 - New-York 1942– On lui doit notamment les entrées du métro parisien.

^{li} Eugène Cornuché – Crée Maxim's en 1897 (les noms anglais étaient très à la mode). Le restaurant prend son véritable essor à l'occasion de l'exposition universelle de 1900 – Cornuché crée aussi le casino de Deauville en 1912 contribuant ainsi au renom de la ville normande

^{lii} Le 22 juin 1940 Le général Huntziger, chef de la délégation française, appose sa signature à la convention d'armistice avec l'Allemagne, qui avait été demandé le 17 juin par le maréchal Pétain nouveau chef de l'état. Hitler avait exigé qu'il soit signé au même endroit que l'armistice de 1918 dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne.

^{liii} Le Mi6 est encore aujourd'hui le service responsable des activités d'espionnage du Royaume Uni à l'étranger.

^{liv} En 1939 Helmut Knochen est décoré de la croix de fer par le chancelier Hitler pour son exploit. Il devient un héros national. « Le cérémonial de la chancellerie était impressionnant. Quant à Hitler, il était au sommet de son prestige et personne ne le contestait en Allemagne. Son magnétisme me subjuguait, moi comme les autres ». (Confidence tirée d'une interview obtenue en 2000).

^{lv} Befehlshaber der SP und des SD (BdS) Le BdS est l'organe qui représente le RSHA dans les territoires occupés. Helmut

^{lvi} Reinard Heidrich est un criminel nazi, directeur du Reichssicherheitshauptamt (RSHA - police secrète et Renseignements). Il est exécuté par des patriotes à Prague le 4 juin 1942 à l'âge de 37 ans.

^{lvii} Der deutsche wegleiter für Paris. Le guide allemand de Paris – Il y eut 10 numéros en 1940, 22 en 1941, 26 en 1942, 25 en 1943 et 17 en 1944.

^{lviii} 72 ave Foch - Siège du Sipo-SD pendant la seconde guerre mondiale

^{lix} Zola la Bête humaine

^{lx} Les SA ou Sections d'Assaut à qui on donnait aussi le nom de chemises brunes, étaient commandés par Ernst Röhm un ancien officier de la guerre de 1914 qui avait contribué à mettre Hitler au pouvoir. Il reprochait à ce dernier de trahir l'idéal National Socialiste. Hitler, nouveau chancelier, refusait d'engager davantage de nationalisations qui risquaient de mettre à mal l'économie allemande qui avait du mal à se rétablir depuis le traité de 1919 et de la crise financière, venue des USA, dix ans plus tard. Une brouettée de Deutschemarks ne suffisait pas à acheter un kilo de pain. Le peuple allemand connaissait alors une grande misère. Mais Hitler voulait stabiliser son régime en vue de succéder au président Von Hindenburg et ne pas se mettre à dos le Haut état-major.

^{lxi} Le 29 juin 1934

^{lxii} A vous Adolph Hitler et à tous ceux que vous chargez de me commander, je promets d'obéir jusqu'à la mort

^{lxiii} La SS comptait trois branches : Le SD qui était le service de renseignements - La Gestapo, c'est-à-dire la police secrète de l'état et la Waffen SS qui depuis peu, était la branche militaire avec seulement quatre régiments (en juillet 40).

^{lxiv} Ambassade d'Allemagne - hôtel de Beauharnais - 78, rue de Lille – Paris 7^{ème} arrt

^{lxv} Chef de la SS-WVHA, Pohl était l'un des dirigeants les plus puissants et les plus importants de la Reichsführung-SS (Directeur de l'administration et des finances de la SS. Une administration qui était en grande partie indépendante des finances de l'état). Il était en contact direct avec Himmler. En avril 1942, il est promu SS-Obergruppenführer und general der Waffen-SS, un rang égal à celui de Reinhard Heydrich. Pohl était exigeant envers ses subordonnés car il considérait chaque souhait de Himmler comme un ordre.

^{lxvi} Une expression tirée d'un article de journal de l'époque

^{lxvii} En mai 1942, à la demande du SS Dannecker (qui a succédé à R. Heidrich assassiné à Prague) et de Laval, il devient commissaire aux questions juives

et participera activement à la rafle du Vel'd'Hiv (Il remplace Xavier Vallat jugé trop modéré).

lxxviii La waffen SS mise à part, l'administration de la SS, dirigée par le général Oswald Pohl, avait un budget autonome. Séparé du budget de l'état allemand, il nécessitait le recours à des ressources extérieures.

lxxix Ce Bureau a réellement existé. A partir de 1942 c'est Francis Drouard de l'entreprise de bâtiment Drouard qui en a la charge (Le Comptoir national étant une pure fiction).

lxxx Construit à partir de 1942 du Cap Nord aux Pyrénées (et en partie sur la Méditerranée à partir de 1943), le projet de défense côtière voulu par Hitler a été dirigé par Albert Speer après la mort de Fritz Todt, mort accidentellement en 1941 et fondateur de l'organisation. Le projet prévoyait la construction de 15 000 bunkers. Pour l'essentiel, il a été réalisé par des entreprises françaises (entre 1000 et 1500) et financé avec l'argent des français (L'Allemagne prélevait 400 millions de francs par jour prévu dans le traité d'armistice pour financer l'entretien des troupes d'occupation). La construction du mur de l'Atlantique a contribué au déboisement des Landes (bois de coffrages) mais a permis à la France de réduire à presque rien son chômage. Après la guerre, les entreprises françaises qui avaient collaboré étaient en parfait état de fonctionnement et elles étaient les seules à avoir les moyens de participer à la reconstruction du pays.

lxxxi Nom donné pendant la guerre aux auxiliaires féminines de l'armée allemande (les souris grises)

lxxxii Ma Tante était le sobriquet qui désignait le Mont de piété en référence à Mon Oncle, depuis le 18^{ème} siècle, en Angleterre. On l'appelle encore "Le clou".

lxxxiii Créée en 1940 par Jean Cocteau, l'œuvre est un long monologue en un acte. Edith Piaf y joue le rôle d'une femme qui attend son amant dans une chambre d'hôtel minable. Le thème est chanté à la fin « Obstinément tu es là. J'ai beau chercher à m'en défaire, tu es toujours près de moi. J't'ai dans la peau ». La pièce fut jouée pour la 1^{ère} fois au théâtre des Bouffes-parisiens, au 4 rue Monsigny dans le 2^{ème} arrondissement de Paris.

lxxxiv (*Nacht und Nebel* - Nuit et Brouillard),

lxxxv L'homme en temps de guerre s'appelle le héros. Il peut ne pas en être plus brave, et fuir à toutes jambes. Mais c'est du moins un héros qui **détale**. Giraudoux, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, 1935,

^{lxxvi} Le 14 mai 1941, environ 6700 juifs étrangers, polonais pour la plupart, âgés de 18 à 60 ans, sont convoqués pour « examen de situation » (le billet vert). Pensant qu'il s'agit d'une formalité administrative, ils sont aussitôt arrêtés. Les 3747 personnes qui ont obéi à ce qu'on a appelé la « rafle du billet vert », sont transférés à la gare d'Austerlitz d'où ils sont acheminés le jour même dans les camps d'internement de Pithiviers (1700) et de Beaune-la-Rolande (2000).

^{lxxvii} Condamné notamment pour la marche du sel

^{lxxviii} Le génocide des arméniens est perpétré entre 1915 et 1916. Environ 1,2 millions d'arméniens vivant sur le territoire actuel de la Turquie périssent, déportés en masse, décimés par la faim, la soif ou assassinés. L'empire Turc, dirigé par le triumvirat des généraux Talaat, Enver et Djemal Pacha, est alors allié aux empires centraux pendant la première guerre mondiale. Le génocide arménien n'est pas reconnu par la Turquie du président Erdogan

^{lxxix} Les lois de Vichy sur le statut des juifs ont été promulguées en France à partir du 17 juillet 1940. Elles stipulaient par exemple que nul ne peut être employé dans les administrations de l'état s'il ne possède pas la nationalité française à titre originaire comme étant né de père français. Autre exemple : le 4 octobre 1940, sous la signature de Pétain, il est dit que les ressortissants étrangers de race juive peuvent être internés dans des camps spéciaux sur simple décision du préfet. Entre les zones dites libre et occupées, il y a peu de différence entre les lois régissant le statut des juifs.

^{lxxxii} L'Agence juive pour la Palestine est une organisation sioniste créée en 1929 pour être l'exécutif de l'organisation sioniste mondiale en Palestine, alors sous mandat Britannique. Au début des années 1930, elle devient le gouvernement de fait des juifs vivants en Palestine et elle sera la matrice du gouvernement israélien proclamé en 1948 par David Ben Gourion, premier Premier ministre de l'état d'Israël.

^{lxxxiii} La Haganah est créée au début des années 1920. A partir de 1930, elle devient une force armée sous le commandement de D. Ben Gourion. Elle coopère avec les britanniques pendant la seconde guerre mondiale, développe son armement et participe activement à l'immigration clandestine de l'aliyat Bet (nom de code pour contourner les quotas d'immigration).

^{lxxxiv} Dans son Évangile, Luc raconte qu'après leur mort Lazare va au Paradis et le mauvais riche en enfer. « *Abraham, Abraham* », crie le mauvais riche, « *envoie donc Lazare sur terre prévenir mes frères de ma part que l'enfer est terrifiant et qu'ils doivent se convertir au bien sans tarder* ». Abraham lui répond : « *Comment voudrais-tu qu'ils croient ce pauvre Lazare quand toi-même, tu n'as pas cru celui qui est ressuscité d'entre les morts ?* ».

^{lxxxv} L'avenue Foch avait été rebaptisée par les parisiens "avenue boche".

^{lxxxvi} Vent printanier est le nom de code donné à la rafle des juifs des 16 et 17 juillet à Paris 1942 à la demande des allemands et opérée par la police française du régime de Vichy. Aujourd'hui on la connaît sous le nom de Rafle du Vel'd'Hiv.

^{lxxxvi} La rafle avait été en effet prévue les 14 et 15 juillet 1942.

^{lxxxviii} René Bousquet, secrétaire Général de la police de Vichy depuis avril 1942, alors âgé de 33 ans, insistera après des allemands pour que les enfants et les vieillards soient aussi déportés avec leurs parents. Au total, il sera responsable de 60 000 déportations de juifs résidants en France (rafles du Vel'd'Hiv, du sud et de Marseille). Né en 1909, il mourra en 1993, assassiné par Christian Didier alors que son procès se préparait.

^{lxxxix} Les égouts de Paris ont été largement développés sous le règne de l'empereur Napoléon III. Avec sa transformation due à l'inspiration du baron Haussmann, alors Préfet, la ville de Paris s'est dotée d'un vaste réseau d'égouts à l'initiative de l'ingénieur Belgran qui a reproduit en sous-sol, et quasiment à l'identique, le réseau des rues et des avenues en leur donnant le même nom.

^{xc} L'histoire des Silber a réellement existé.

^{xcii} Chaque seconde, plus de 9 kilos de déchets sont éliminés par les rats dans les égouts de Paris, soit 800 tonnes par jour et 292 000 tonnes de déchets "nettoyés" par an.

^{xciii} Vladimir Jabotinsky est né le 18 octobre 1880 à Odessa, dans l'Empire russe et il est mort le 4 août 1940, près de New York aux États-Unis. Il est le fondateur de la Légion juive durant la Première Guerre mondiale et un leader de l'aile droite du mouvement sioniste

^{xciv} Né en 1907 en Pologne, Avraham Stern est un très brillant étudiant. Il adhère à la Haganah, mais à la déclaration de guerre, il refuse le cessez-le-feu avec les britanniques et devient un dissident. Il crée le Lehi ou groupe Stern et il va rechercher même l'appui des arabes et des nazis, justifiant l'adage : les ennemis de mes ennemis sont mes amis. Après plusieurs attentats meurtriers contre les britanniques, il est tué en 1942 par un anglais à Tel Aviv où il se cachait.

^{xcvi} the **Committee of Imperial Defence (C.I.D.)**

^{xcvii} Theodor Herzl ['te:odo:ɣ 'hɛɛts], surnommé Khozeh HaMedinah, est un journaliste et écrivain austro-hongrois, né le 2 mai 1860 à Pest et mort le 3 juillet 1904 à Edlach. Il est surtout connu comme le fondateur du premier Congrès sioniste mondial en 1897 à Bâle en Suisse. Theodor Herzl écrit dans son Journal : «A Bâle, j'ai créé l'Etat juif. Si je disais cela aujourd'hui

publiquement, un rire universel serait la réponse. Dans cinq ans peut-être, dans cinquante sûrement, tout le monde comprendra.» Prédiction réalisée, à quelques mois près...

^{xcviii} Le Kaddish est une courte prière juive qui entoure les morts et que les chrétiens considèrent comme étant de la même portée que le Notre Père. Cette prière ne parle pas de la mort. Kaddish qui signifie "sanctification", est une louange à Dieu, On y trouve des extraits des psaumes et des livres de Daniel et de Job. Cette prière est liée à l'histoire du peuple juif et elle remonte à l'époque où la Judée était sous domination romaine. On trouve dans la dernière partie du kaddish une invocation à la paix pour Israël.

^c Psaume 118 ou 119 – Eloge de la loi divine -

^{ci} Sultan ottoman en 1919

^{cii} Du 14 février 1942 au 21 juillet 1944, Carl-Heinrich Von Stülpnagel est commandant en chef des troupes d'occupation en France. Il succède à son cousin Otto Von Stülpnagel (1940 à 1942). Il est démis de ses fonctions pour sa participation au complot du 20 juillet 44 contre Hitler. Son suicide ayant raté, il est arrêté par la SS. Jugé et exécuté par les nazis, pendu à un croc de bouch

^{ciii} Roman engagé publié en 1937, est en fait un périple de l'auteur en Allemagne Nazie où il tente de démontrer la compatibilité entre christianisme et nazisme.. Il fait du prosélytisme de la doctrine nationale socialiste en dénonçant par exemple le communisme de Staline. Il livre avec précision les chiffres des exécutions des "cinq premières années de domination soviétique" qu'il évalue à 2 millions d'hommes, dont 6 000 instituteurs [...] 815 000 paysans ». Selon HAL (Archives ouvertes), la statistique remplit une triple fonction : directement elle disqualifie Moscou ; indirectement elle glorifie le Reich.

^{ciii} Germanophile depuis 1935, Alphonse de Châteaubriant se laisse gagner par la doctrine nationale-socialiste. Prenant ses mains dans les siennes à Berchtesgaden le 13 août 1938, Hitler lui dit : *Monsieur l'écrivain français, vous avez compris le national-socialisme mieux que les 99% d'Allemands qui votent pour moi ! Cette rencontre, finit de le convaincre qu'un nouveau Messie est arrivé.*

^{cvi} Arno Breker (juillet 1900 - février 1991) était un architecte et sculpteur allemand connu pour ses travaux en Allemagne nazie et décrits par les autorités comme l'antithèse de l'art dégénéré. L'une des œuvres les plus connues est "die partei" qui représente l'esprit du parti en la personne d'un athlète nu tenant un flambeau dans sa main droite

^{cvi} L'hôtel Cayré,^{cvi} boulevard Raspail, était réquisitionné pour les chefs de la SS et de la gestapo.

^{cviii} Ce certificat avait été envisagé un temps par les nazis. Mais le projet fut abandonné.

^{cix} Une phrase tirée des discours de Goebbels.

^{cx} Le journal était écrit en plusieurs langues

^{cxii} Le 23 juin 1940, au lendemain de l'armistice signé le 22 juin, Hitler s'est rendu aux Invalides pour voir (ou méditer sur) le tombeau de Napoléon 1^{er} (certains historiens pensent qu'il serait plutôt venu à Paris le 28 juin et non le 23).

^{cxiii} Rosenberg était aussi le rédacteur en chef du quotidien du parti, le *Völkischer Beobachter*. Il venait d'écrire notamment : *Les idéaux charitables de l'Europe chrétienne, ne présentent plus d'intérêts*. Véritables torrents d'acide, ses écrits servent d'ossature idéologique à la politique raciale du parti national-socialiste

^{cxiiii} Rosenberg était aussi le rédacteur en chef du quotidien du parti, le *Völkischer Beobachter*. Il venait d'écrire notamment : *Les idéaux charitables de l'Europe chrétienne, ne présentent plus d'intérêts*. Véritables torrents d'acide, ses écrits servent d'ossature idéologique à la politique raciale du parti national-socialiste

^{cxv} Il y eut 262 bombardements ou raids aériens sur la ville de Cologne pendant la seconde guerre mondiale, entre 1942 et 1945, tous exécutés par les anglais. Au total, on compte 20 000 civils tués pendant ces opérations sur Cologne. Le premier bombardement eut lieu dans la nuit 30 au 31 mai 1942 : 1000 bombardiers de la RAF participaient à l'opération.

^{cxvi} Dans une autre interview, il avait déclaré : « Si une seule bombe ennemie tombe un jour sur Berlin, je veux bien m'appeler Meier. Quelques mois plus tard des bombes américaines et britanniques pleuvent sur le Reich. Dès lors, par ironie, il sera appelé par les berlinois *Hermann Meier*.

^{cxvii} Dannecker était un SS, correspondant d'Adolph Eichmann à Paris, conseiller aux affaires juives. Il s'est suicidé en décembre 1945. Il avait 32 ans.

^{cxviii} Le Service du Travail Obligatoire : loi du 16 février 1943.

^{cxix} L'*obergruppenführer* Sauckel est nommé en 1942, plénipotentiaire général pour la mobilisation de la main d'œuvre. A ce titre, il organise les déportations de travailleurs des pays occupés vers l'Allemagne.

^{cx} On peut trouver étrange que Julien ignore tout des camps de concentration qui se trouvent principalement en Pologne (il pense même qu'il s'agit de propagande communisme). Mais il faut savoir que la haute hiérarchie SS restait très discrète sur la réalité des camps de la mort. Brunhilde POMSEL, l'une des secrétaires de GOEBBELS, qui est morte en 2017 à l'âge de 106 ans, a confié dans différentes interviews filmées, qu'elle ignorait leur existence parce que, disait-elle, « nous étions nous-même, dans un gigantesque

camp de concentration ». Et elle a affirmé qu'elle n'avait appris leur existence qu'en 1950.

^{cxx} Le 23 mai 1942 Jean Cocteau avait organisé à Paris une exposition en l'honneur de sculpteur allemand 'Arno Brecker. Parmi les invités, il y avait notamment, Picasso, Paul Belmondo, Sacha Guitry, Aristide Maillol, Serge Lifar, Ernst Jünger, Arletti, etc...

^{cxxi} L'opération Torch, nom de code donné au débarquement des alliés en Afrique du Nord (Maroc – Algérie), eut lieu le 8 novembre 1942 sous le commandement américain du général Clark.

^{cxxii} Le 11/11/ 1942, Hitler déclenche l'opération Attila En réponse au débarquement allié en AFN. Les allemands franchissent la ligne de démarcation qui sépare la France occupée de la France libre depuis le 22/6/40. A Toulon, sur ordre de l'amiral de Laborde, la flotte française se saborde. Si elle échappe aux Allemands elle ne tombe pas entre les mains des Alliés. Le gouvernement Pétain-Laval, placé sous le contrôle direct de l'occupant, perd la fiction de son indépendance.

^{cxxiii} Le KKK regroupe des suprémacistes blancs (le suprémacisme est une idéologie raciste) du sud des EU, qui s'opposent par tous les moyens (assassinats, attentas, viols, tortures, enlèvements, incendies) à l'application des droits constitutionnels des noirs que leur garanti pourtant le treizième amendement voté par le Congrès au lendemain de la guerre de Sécession.

^{cxxiv} En 1921 à Tusla, une ville moyenne de l'Oklahoma, il y eut plusieurs centaines de morts dans les quartiers noirs.

^{cxxv} Jules Isaac a été destitué le 13 novembre 1942. Isaac est l'auteur des célèbres manuels scolaires d'histoire Malet et Isaac. Le ministre Bonnard avait affirmé « *qu'il n'était pas admissible que l'histoire de France soit enseignée aux jeunes Français par un Isaac* ».

^{cxxvi} Extrait du journal de Hans Frank, Gauleiter de Pologne (écrit vers janvier 1942). « Les Juifs sont aussi pour nous des gloutons extraordinairement malins. Nous en enregistrons environ 2,5 millions dans le Gouvernement général ; en comptant les personnes mariées à des Juifs et tout ce qui s'ensuit, cela fait 3,5 millions de Juifs. Ces 3,5 millions de Juifs, nous ne pouvons les fusiller, nous ne pouvons les empoisonner, mais il faut des actions qui mènent à leur pleine destruction, et qui seront prises dans le cadre des mesures décidées par le Reich. Le Gouvernement général doit être aussi libre des Juifs que le Reich. Où et comment cela va se passer regarde les instances que nous définirons ici et que je vous présenterai en temps voulu ... ».

^{cxxvii} Mein Kampf

^{cxviii} Reinhardt Heydrich (1904-mai 1942) était depuis septembre 1941 le véritable gauleiter de Bohême Moravie. Il secondait (officieusement) Von Neurath jugé trop mou. Il était à la fois SS-Obergruppenführer, directeur du Reichssicherheitshauptamt (RSHA) et vice-gouverneur du Reich en Bohême-Moravie.

^{cxix} Le colonel SS Julius Ritter (Standartenführer) supervisait en France le STO. Il a été exécuté le 28 septembre 1943 par des membres du mouvement Francs-tireurs et partisans et Main d'œuvre immigrée. En représailles, 50 otages, sur ordre d'Himmler, furent fusillés au Mont Valérien. Il s'agissait de 36 prisonniers du fort de Romainville et de 14 du réseau Alliances.

^{cxx} Entre janvier et mai 1794, le général Turreau quadrille la Vendée militaire : douze colonnes incendiaires reçoivent les ordres suivants : **exterminer tous les brigands ayant participé à la révolte, femmes et enfants inclus ; saisir les récoltes et les bestiaux et incendier les villages et les forêts.**

^{xxxi} Les oies du Capitole. Un événement historique dans lequel des oies ont donné l'alerte contre une attaque nocturne des gaulois.

^{xxxii} Winston Churchill : « En temps de guerre, la vérité est si précieuse qu'elle devrait toujours être protégée par un rempart de mensonges ».

^{xxxiii} Camp d'internement de 39 à 45 Dans les Pyrénées orientales.

^{xxxiv} Camp d'internement de 39 à 45 dans le Loiret près de Pithiviers

^{xxxv} La retirada de 39 (retraite) est l'exode des réfugiés espagnols de la guerre civile. À partir de février 1939, ce sont 475 000 républicains qui franchissent la frontière franco-espagnole à la suite de la victoire du général Franco à Barcelone, mettant un terme à la seconde République espagnole

^{xxxvi} En 1942, fuyant les japonais, le général quittait les Philippines pour l'Australie où il reconstituait une armée. Les allemands l'avaient traité de lâche et il avait dit : Je reviendrai ! Il a tenu parole.

^{xxxvii} La bataille de Bir Hakeim en Lybie, eut lieu entre le 27 mai et le 11 juin 1942. C'est une victoire stratégique au cours de laquelle les soldats de la France libre commandée par le général Koenig ont bloqué l'Africa Korps de Rommel pendant plusieurs semaines, permettant aux anglais de se replier et de se renforcer et de vaincre à El Alamein en juillet.

^{xxxviii} Robert Murphy était le représentant personnel du président Roosevelt en Afrique du Nord. Consul à Paris de 1930 à 1936, il devient chargé d'affaires sous les ordres de l'ambassadeur Bullitt dont il assume l'intérim auprès de Vichy avant l'arrivée de l'amiral Leahy.

^{cxxxix} L'amiral Leahy était un ami personnel du président Roosevelt et responsable du rejet que celui-ci avait pour de Gaulle.

^{cxli} Le 21 juin 1943, **Jean Moulin**, l'émissaire du général de Gaulle, est arrêté à **Caluire**, près de Lyon.

^{cxlii} Le soir du 3 mars 1942, 235 bombardiers de la Royal Air Force ont décollé d'Angleterre en direction de la région parisienne. Leur objectif est l'usine Renault de Boulogne-Billancourt, située dans la banlieue proche de Paris. Un bombardier Libérateur anglais avait été abattu et son équipage avait eu la vie sauve en sautant en parachute. C'est cet épisode de la guerre, qualifié de crime par Vichy, qui sert de matrice au roman, mais qui n'observe pas toujours la stricte chronologie des dates et des événements.

^{cxliii} Jürgen Stroop était un SS-Gruppenführer né en 1895. Il fut pendu le 6 mars 1952 à Varsovie pour crime contre l'humanité. Il commandait les troupes allemandes qui ont détruit le ghetto de Varsovie en 1943.

^{cxliiii} Conseil juif du ghetto

^{cxliv} L'opération Walkirie est une tentative d'assassinat visant Adolf Hitler. Les conjurés, civils et militaires, souhaitent renverser le régime nazi et négocier la fin de la Seconde Guerre mondiale avec les alliées. La bombe est déposée par le colonel Claus von Stauffenberg dans une des salles de la Wolfsschanze situé près de Rastenburg, principal QG du Führer.

^{cxlv} Après un procès de cinq heures, le 19 janvier 1945, Robert Brasillach est condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. Il était défendu par Maître Isorni.

^{cxlvi}

^{cxlvii} Lors de la Libération de Paris, le lieutenant Granell est le premier soldat à être reçu à l'Hôtel de ville de Paris par Georges Bidault, qui est le président du Conseil national de la Résistance. Amado Granell connaît son baptême du feu comme légionnaire en 1921 durant la guerre du Rif au Maroc. Lorsqu'éclate la Guerre civile, il combat comme officier dans une unité motorisée de l'Armée républicaine. Il est de toutes les batailles, Madrid, Teruel, Castellón. Réfugié à Oran il connaît les camps avant de survivre dans l'Algérie vichyste. Lors du déclenchement du débarquement anglo-américain (opération Torch), il sert de guide aux troupes américaines. Officier de la France libre, il rejoint le général Leclerc et devient l'officier espagnol de "*la Nueve*". En 1947 le général Leclerc le décore de la Légion d'honneur avec ces mots : « S'il est vrai que Napoléon a créé la Légion d'honneur pour récompenser les braves, personne ne la mérite plus que vous. »

^{cxlviii} Vive la mort ! « Viva la muerte ! »